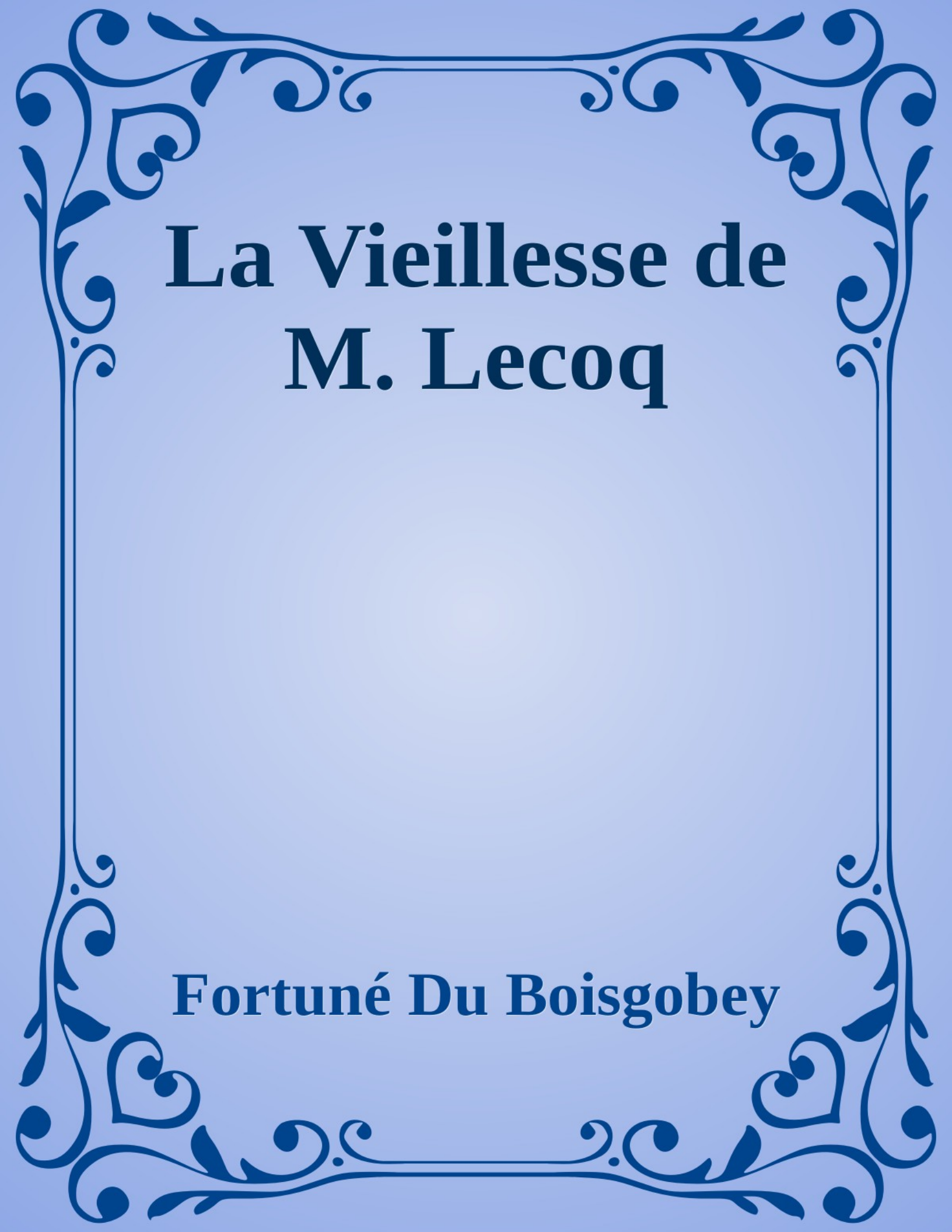


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

La Vieillesse de M. Lecoq

Fortuné Du Boisgobey

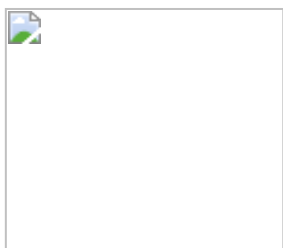
Fortuné du Boisgobey.

La Vieillesse de M. Lecoq

Edition Dentu, 1892 (Tome premier, p. Titre).

LA VIEILLESSE
DE
MONSIEUR LECOQ
PAR
FORTUNÉ DU BOISGOBEY

I
M. LECOQ SE DÉROBE



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1892

Tous droits réservés

LA VIEILLESSE
DE
MONSIEUR LECOQ

PREMIÈRE PARTIE

M. LECOQ SE DÉROBE

I

Connaissez-vous la rue du Champ-de-l'Alouette ? Il y a bien des chances pour que vous n'en ayez jamais entendu parler, si vous habitez le quartier de la Madeleine ; mais les pauvres gens qui logent dans les parages de l'Observatoire et de la Butte-aux Cailles savent parfaitement où elle est.

C'est une rue qui ne date pas d'hier. Elle a son histoire, et même une histoire assez sombre, car il s'y est commis jadis plus d'un crime, et, vers le commencement de ce siècle, on y détroussait encore les passants.

Elle a changé depuis, comme son nom, qui s'écrivait autrefois rue du *Chant* de l'Alouette. Le *Champ*, avec un *m* et un *p*, a prévalu sur les plaques municipales, peut-être parce que, depuis le siège de Paris, les alouettes ne chantent plus si près des fortifications.

Aujourd'hui, cette voie mal famée est devenue honnête, mais elle n'est pas devenue riche. Elle réunit la rue de la Glacière à la rue Corvisart, et elle n'est pas bordée de maisons de plaisance. Si les millionnaires ne la recherchent point, les blanchisseurs et les nourrisseurs s'y fixent volontiers. La Bièvre aux eaux noires coule, ou plutôt stagne, tout près de là, et le lamentable hospice de l'Ourcine n'est pas loin ; mais par compensation à ces tristes voisinages, ce chemin un peu déshérité se trouve maintenant encadré entre deux boulevards larges et fréquentés, un ancien qui s'appelle toujours boulevard d'Italie, et un moderne qu'on a baptisé du nom du grand astronome Arago.

Une nuit d'hiver, il n'y a pas longtemps, deux sergents de ville faisaient leur ronde dans ces régions désertes. Le service est rude de ce côté-là, et les gardiens qui veillent à la sûreté des Parisiens du XIII^e arrondissement ne remplissent point une sinécure. Ils ont plus souvent affaire à des ivrognes et à des rôdeurs de barrière qu'à des cochers en contravention. Aux heures tardives, dans la mauvaise saison, ils errent dans des solitudes à peine éclairées par des becs de gaz beaucoup trop espacés, et leurs tournées ne sont pas beaucoup moins périlleuses que des reconnaissances en pays ennemi.

Or, cette nuit-là, il neigeait à gros flocons et il soufflait une bise aigre qui chassait la neige au visage des deux vieux soldats que leur tour de service appelait à battre l'estrade jusqu'au jour dans le quartier des Gobelins.

Il était trois heures du matin, et ils marchaient depuis minuit, lentement, méthodiquement, silencieux et résignés, comme des gens qui ont la conscience de remplir un devoir, courbant la tête sous la rafale et ramenant sur leurs joues bleuies par le froid les plis du capuchon de leur caban, mais toujours l'œil et l'oreille au guet, toujours prêts à payer de leur personne et à se faire tuer obscurément pour arrêter un malfaiteur.

Au moment où ils allaient déboucher de la rue du Champ-de-l'Alouette pour entrer dans la rue Pascal, en traversant la rue Corvisart, la bourrasque devint si violente et la neige leur arriva si drue, qu'ils s'abritèrent sous l'auvent de la porte d'une tannerie.

Ils pouvaient, sans manquer à leur devoir, se réfugier là pour attendre une embellie, car un candélabre éclairait le carrefour formé par l'intersection des trois ou quatre voies qui se croisent en cet endroit, et personne ne pouvait traverser ce carrefour sans passer sous leurs yeux vigilants.

— Quel chien de temps, dit le plus vieux, un grognard de l'armée de l'ordre public. Je n'en ai pas vu de pareil depuis que je trimais au 1^{er} zouaves dans les montagnes de la Kabylie. Et dire que nous allons nous promener comme ça pendant quatre heures sans voir seulement le bout du nez d'un particulier.

— Ça, c'est sûr. Les bourgeois sont couchés et les voleurs aiment trop leurs aises pour travailler quand il tombe des hallebardes...

— Surtout des hallebardes à la glace, répondit l'autre, qui, étant de la jeune école, aimait à plaisanter sous les armes.

Il allait sans doute continuer à dire des facéties pour se réchauffer, quand son ancien lui poussa le coude.

On entendait dans la rue Corvisart, du côté du boulevard Arago, un bruit de pas, amorti par la neige, mais cependant très-perceptible pour des oreilles exercées comme l'étaient celles des deux gardiens de Paris.

À tout hasard, et par une vieille habitude acquise dans la pratique du métier, ils se rangèrent contre le mur de la fabrique et ils attendirent, immobiles et muets, l'apparition de l'individu qui circulait en dépit de l'heure avancée et de la tempête.

Un instant après, ils virent passer un homme qui s'en allait vers le boulevard d'Italie, la tête basse, le collet de son paletot relevé jusqu'aux oreilles et les mains dans ses poches.

Ce promeneur attardé était vêtu d'un ample pardessus et coiffé d'un chapeau à haute forme.

Il allait d'un pas égal, ni trop lent, ni trop accéléré, comme un bourgeois que le mauvais temps a surpris et qui rentre chez lui sans se presser, parce qu'il n'aime pas à courir.

Rien dans sa tenue ni dans ses allures ne motivait une intervention des sergents de ville, et ils le laissèrent s'éloigner.

— En voilà un qui aime la fraîcheur, dit tout bas le plus jeune.

— Motus ! il n'est pas seul, grommela le vétéran.

En effet, derrière eux résonnait un autre pas plus lourd et plus sonore, un pas d'homme chaussé de gros souliers ferrés.

Le premier passant continuait paisiblement son chemin.

Le second dépassa bientôt l'angle du carrefour ; celui-là marchait appuyé sur un bâton et courbé sous le poids d'une caisse qu'il portait sur son dos.

Il avait assez l'apparence d'un commissionnaire, mais les honnêtes messagers qui stationnent au coin des rues avec leurs crochets n'ont point coutume de travailler si tard, et ceux qui desservent les gares ne commencent guère leur besogne qu'à l'arrivée des trains, c'est-à-dire à quatre heures du matin.

Ce portefaix pouvait donc à bon droit paraître suspect aux gardiens de Paris, d'autant plus que cet hiver-là les roulotiers travaillaient ferme.

Les *roulotiers*, on le sait, sont des voleurs spécialistes qui ne dévalisent que les camions ou les fiacres chargés de bagages. Ils rôdent par les rues et, quand ils avisent une voiture abandonnée par son conducteur, ils enlèvent un ballot ou une boîte qu'ils chargent sur leurs épaules et qu'ils emportent tranquillement.

— Ce citoyen-là me fait l'effet d'avoir acheté sa malle *à la foire d'empoigne*, dit le ci-devant zouave. Nous allons lui dire deux mots. Ça

nous réchauffera.

Et, sortant vivement de son embuscade, il vint avec son camarade barrer le passage à l'homme au colis.

— Où allons-nous comme ça, mon garçon ? lui demanda-t-il en lui mettant la main au collet.

Le commissionnaire s'arrêta court, releva la tête et regarda d'un air étonné les gardiens de Paris, mais il ne souffla mot.

— Et qu'est-ce qu'il y a dans ta caisse ? reprit le vieux troupier. La garde-robe de ta femme ou la tienne ? Ton ménage est bien monté alors, car tu as au moins cent-cinquante livres sur le dos ?

L'homme s'était appuyé sur son bâton et continuait à se taire.

Quant au bourgeois qui l'avait précédé d'une minute, il avait sans doute entendu de loin la grosse voix du sergent de ville et il avait pris peur, car il fuyait à toutes jambes.

Les agents ne songèrent point à le poursuivre ; ils étaient tout occupés du porteur et de son fardeau, qui leur semblaient de bonne prise.

— Il paraît que tu veux faire le malin, dit le plus jeune. C'est bon ! tu t'expliqueras au poste. Le brigadier saura bien te faire parler.

L'homme ne bougea point. On aurait juré qu'il ne comprenait pas.

Il suivit pourtant, sans essayer de résister, les deux gardiens qui le prirent chacun par un bras et qui l'entraînèrent, au moment même où au bruit des pas précipités du premier passant succédait le roulement rapide d'une voiture.

Le poste était situé avenue des Gobelins, près de la manufacture nationale de tapis, et les capteurs mirent du temps à y conduire leur prisonnier, qui ne marchait pas vite à cause du poids qu'il portait.

Ils le poussèrent dans la salle, où cinq ou six de leurs camarades dormaient sur le lit de camp ou se chauffaient autour du poêle, et ils l'aidèrent à déposer la malle sur le carreau, opération à laquelle il se prêta de bonne grâce, mais toujours sans desserrer les dents.

— Qu'est-ce que vous m'amenez là ? demanda le brigadier, qui écrivait un rapport sur le coin d'une table.

— C'est un farceur que nous avons surpris trimballant cette caisse qu'il a dû voler à la gare d'Orléans ou ailleurs, répondit le plus âgé des deux gardiens de Paris ; nous l'avons interrogé, mais il *fait celui* qui ne comprend pas, et il ne répond rien.

— On va lui délier la langue, dit le chef du poste en se levant.

Le singulier commissionnaire, qu'il s'apprêtait à interroger, était un grand et robuste garçon, qui ne paraissait pas avoir plus de vingt ans, et qui possédait une physionomie assez avenante. Il était vêtu d'une vareuse de laine et d'un pantalon de velours à côtes, et il avait plutôt l'air d'un campagnard que d'un Parisien.

— Allons ! lui dit brusquement le brigadier, il ne s'agit pas de jouer la comédie. Expliquez-vous tout de suite, ou je vous *colle* au violon en attendant que je vous envoie au dépôt.

L'interpellé, pour toute réponse, secoua la tête et porta les mains à ses oreilles.

— Vous voulez me faire accroire que vous êtes sourd ! Gardez ces frimes-là pour le conseil de révision, et allez coucher au *bloc*, puisque vous aimez mieux ça que de parler.

L'entêté garçon ne sourcilla point à cette sentence et se laissa, sans montrer d'émotion, enfermer dans la geôle étroite et obscure où on loge provisoirement les gens arrêtés.

— Maintenant, vous autres, reprit le chef du poste, ouvrez-moi ce colis pour que je voie, avant de faire mon rapport, ce que ce gaillard-là a volé.

La malle était fermée à clé, mais avec un ciseau à froid et un marteau, le vieux sergent de ville eut vite fait de forcer la serrure.

Il leva le couvercle, et il poussa un cri d'horreur. Au fond de la malle était étendu le cadavre d'une femme.

Le brigadier lui-même pâlit et recula, quoiqu'il eût l'habitude des spectacles émouvants, et qu'il eût assisté plus d'une fois à de lugubres découvertes.

Les hommes du poste, encore plus troublés que lui, vinrent se grouper autour de la malle ouverte, et le sergent de ville qui avait arrêté le commissionnaire s'écria en se relevant :

— Ah ! le gueux ! je le prenais pour un voleur, et c'est un assassin.

Personne n'osait toucher à la morte.

C'était une femme merveilleusement belle, vêtue d'un peignoir de soie blanche, garni de riches dentelles.

Ses grands yeux semblaient regarder tous ces vieux soldats qui se contenaient pour ne pas pleurer. Ses mains croisées sur sa ceinture tenaient encore un camélia rose et on eût dit que ses lèvres entr'ouvertes allaient sourire.

— On jurerait qu'elle est endormie, murmura un des moins émus.

— Endormie pour toujours, répondit un camarade. Ah ! ils ne l'ont pas manquée ! ils l'ont tuée d'un seul coup, et tenez ! ils ont laissé le poignard dans la blessure.

Le brigadier se pencha vivement et vit planté au milieu de la garniture de dentelles le manche d'ivoire d'un stylet.

La victime avait été frappée en pleine poitrine, au cœur, frappée d'une main sûre et avec une violence inouïe.

L'arme était entrée jusqu'à la garde et, comme on ne l'avait pas retirée, le sang n'avait presque pas coulé.

C'est à peine si quelques taches rouges souillaient l'étoffe de la robe, dont les plis n'avaient pas été dérangés.

— Je ne m'étonne plus si ce gredin-là ne voulait pas répondre, s'écria l'ancien zouave. Il avait ses raisons pour se taire. Mais il faudra bien qu'il parle tout à l'heure quand nous allons le mettre en face du corps. Le plus tôt sera le mieux, et je vais le tirer du violon.

— Pas de ça, dit le brigadier. L'affaire est trop grave et je ne peux rien prendre sur moi, pas même de confronter l'assassin avec le cadavre. Ça regarde mes supérieurs, et je n'ai pas envie de me faire laver la tête pour avoir empiété sur leurs attributions.

Faites-moi le plaisir de refermer cette malle et de la pousser sous le lit de camp.

Un homme à la préfecture, au galop ! un autre au commissariat du quartier !

Prévenez partout que nous tenons l'homme qui a fait le coup, que la malle est dans l'état où nous l'avons trouvée quand nous l'avons ouverte, et que je n'agirai pas avant l'arrivée du chef de la sûreté.

Les ordres très-sages du chef de poste furent exécutés avec cette obéissance et cette promptitude qui sont de tradition dans un corps composé exclusivement d'anciens militaires.

La funèbre caisse fut placée contre le mur, et personne ne fut plus tenté de dormir sur le lit de camp.

Le *violon*, par hasard, ne renfermait cette nuit-là ni filous, ni vagabonds, ni ivrognes. Il tombait tant de neige que tout ce gibier ordinaire de la police n'avait pas osé sortir. Le froid en avait purgé les rues.

Il n'y avait donc au poste d'autre prisonnier que le misérable qu'on venait de saisir transportant un cadavre ; et le brigadier, prévoyant que ses chefs voudraient peut-être procéder sur place aux premières constatations, recommanda aux hommes de planton de diriger sur un autre corps de garde les gens arrêtés que les rondes pourraient amener.

Les messagers expédiés à l'autorité centrale avaient beau se hâter, il devait s'écouler un temps assez long avant que l'enquête pût s'ouvrir, temps qu'on abrégérait considérablement, il faut bien le dire, si, comme à Londres, tous les postes étaient reliés à la Préfecture par des fils électriques.

Le brigadier employa ses loisirs à coucher sur le papier le récit de cette capture extraordinaire, et il n'oublia pas de mettre en lumière la sagacité dont ses deux subordonnés avaient fait preuve en mettant la main sur l'assassin, sans autre indice qu'une simple malle voyageant à une heure indue.

Ces habiles agents paraissaient moins glorieux de ce succès que consternés de l'horrible tableau qu'ils venaient de voir, et la gaieté avait complètement déserté le poste.

Personne ne disait mot, personne n'osait allumer une pipe si près du pauvre corps de la femme assassinée.

— Allez donc voir un peu ce que fait l'homme, dit le brigadier, au bout d'une heure de silence. Il est de l'espèce des scélérats sournois et il pourrait bien avoir envie d'esquiver la cour d'assises et la Roquette en se cassant la tête contre les murs. Diable ! c'est pour le coup que je serais tancé !

Le cachot était séparé du poste par un couloir assez large, et les gens qu'on y enfermait ne pouvaient pas entendre ce qui se disait autour du poêle.

Trois minutes après, le sergent de ville envoyé en exploration revint, gesticulant et rouge de colère.

— Savez-vous à quoi il passe son temps, le brigand ? s'écria-t-il. Non, vous ne vous en douteriez jamais. Il s'est couché par terre et il dort comme une souche.

— Ou il fait semblant.

— Non pas. Il dort pour tout de bon, le sans-cœur, et il ronfle à faire trembler les vitres du vasistas. Je l'ai secoué, il a ouvert un œil, il a grogné, et il s'est rendormi.

— Par le froid qu'il fait ! sans feu ! sur la pierre nue ! il faut que cet homme-là soit rudement fatigué.

— Et qu'il n'ait pas plus de remords qu'un chat qui a mangé une souris.

— N'importe, vous irez voir de quart d'heure en quart d'heure s'il se réveille.

On peut croire que les gardiens de Paris se conformèrent scrupuleusement à cette recommandation de leur supérieur. Ils avaient conçu pour l'assassin une horreur bien légitime : ils le regardaient de plus comme une prise qui leur faisait honneur, et plutôt que de le laisser échapper par la fuite ou par le suicide, ils se seraient relayés volontiers pour le garder nuit et jour pendant un mois.

Mais le prisonnier continuait à dormir comme on dort à vingt ans, comme on ne dort pas toujours quand on a la conscience pure.

Il dormait plus que jamais quand le chef de la sûreté arriva accompagné d'un officier de paix et d'un médecin.

Le commissaire du quartier, appelé à l'autre bout de l'arrondissement pour constater un crime plus vulgaire, ne s'était pas trouvé chez lui quand le sergent de ville qu'on avait envoyé l'avertir s'y était présenté.

Le chef de la sûreté commença par interroger le brigadier. Il écouta avec beaucoup d'attention le récit des faits, la description sommaire du contenu de la caisse, et sa première question fut :

— L'homme a-t-il vu le cadavre ?

— Non, répondit le brigadier. J'ai pensé que cela pourrait peut-être déranger la marche de l'instruction.

— Je vous approuve. Vous avez agi avec prudence, et la prudence en pareil cas c'est de l'intelligence. Il eût été plus régulier de n'ouvrir la malle qu'en présence d'un magistrat ; mais, en prenant sur vous de ne pas attendre

l'arrivée du commissaire, vous nous avez fait gagner un temps précieux. Je n'ai donc que des compliments à vous adresser.

Faites apporter la caisse.

Pendant que deux hommes la tiraient du coin où on l'avait rangée, le chef de la sûreté reprit :

— Vous êtes sûr que l'inculpé ne peut pas nous entendre ?

— Absolument sûr.

— À la bonne heure, car je ne crois pas du tout à sa surdité.

Ah ! voici la caisse.

Mon cher docteur, vous allez entrer en fonctions tout à l'heure, mais l'examen du contenant est de ma compétence, et il faut d'abord que j'y procède.

Et, s'agenouillant pour voir de plus près les particularités que présentait le funèbre colis :

— Ceci, dit-il, n'est pas une boîte fabriquée exprès pour servir de cercueil. C'est une belle et bonne malle en cuir fin, avec garnitures en cuivre.... Elle a même dû coûter très-cher... preuve que la victime n'était point indigente, tant s'en faut... Oui, c'est une honnête malle faite pour contenir des toilettes élégantes... Les femmes portent maintenant des robes si longues qu'elles pourraient coucher dans les caisses où elles les serrent. Pas d'initiales sur le couvercle... ah ! il y avait une plaque de cuivre qu'on a enlevée parce qu'elle portait le nom et l'adresse de la propriétaire... Quant à la fabrication, elle est anglaise... ou américaine... En France, on ne travaille pas dans ce genre-là... Pour le moment, j'ai vu tout ce que je voulais voir.

À vous, docteur.

Le médecin ouvrit la malle et ne put retenir une exclamation de surprise, que le chef de la sûreté ne répéta point, quoiqu'il fût fort étonné aussi.

Il se contenta de dire :

— Si vous m'en croyez, vous vous bornerez à constater la cause de la mort et la position du cadavre. Vous complétez votre travail à la Morgue où je vais faire transporter la malle dans l'état où elle est.

— C'est assurément ce qu'il y a de mieux à faire, et ici je n'ai que très-peu d'observations à relever, répondit le docteur en écartant avec précaution les dentelles qui cachaient la blessure. La victime a été frappée à l'improviste... probablement pendant qu'elle dormait..., car sa physionomie est restée calme... L'assassin a dû choisir sa place à loisir... voyez ! la lame a pénétré entre la cinquième et la sixième côte... et jusqu'à la garde...

Tiens ! voilà qui est bien singulier... le poignard a percé une carte à jouer et l'a clouée sur la poitrine de la morte.

— Une carte à jouer !

— Oui, ma foi ! la dame de pique.

À cette étrange déclaration, un frémissement courut dans l'assistance et les sergents de ville, qui s'étaient tenus en arrière par déférence, se rapprochèrent pour constater de leurs propres yeux l'incroyable découverte que le médecin venait de faire.

La curiosité de ces braves gens s'expliquant de reste, car ce n'est pas chose commune que de trouver une dame de pique clouée sur le cœur d'une femme poignardée.

Les assassins n'ont point coutume de signer ainsi leurs œuvres sanglantes, d'apposer sur leurs victimes une sorte de marque de fabrique, ni de se livrer à des bouffonneries qui fourniraient des indices à la justice.

Et pourtant cela était ainsi. L'insolent meurtrier avait frappé sa victime à travers une carte à jouer, une carte à revers blanc, épaisse et garnie de coins dorés, de celles qui ne servent que dans les salons ou dans les cercles, et on se demandait quel pouvait être le sens de cette action ironique et féroce.

— C'est vrai, dit le chef de la sûreté après avoir regardé de près. On apprend à tout âge. Si on m'avait raconté le fait hier soir, j'aurais cru à une invention de journaliste. Je suis obligé de me rendre à l'évidence, mais je déclare que le cas est absolument nouveau.

Qu'en pensez-vous, docteur ?

— Au point de vue des constatations médicales, je pense que c'est une preuve de plus que cette femme a été tuée pendant son sommeil. Il a fallu qu'elle dormît pour que l'assassin pût lui appliquer cette carte sur la poitrine...

— À moins qu'il n'eût percé d'avance la carte qui lui aurait servi alors d'écran pour parer au jaillissement du sang.

— Au fait... c'est admissible aussi...

— Nous examinerons les probabilités plus tard, dit l'agent supérieur en se relevant vivement. Au début d'une affaire, il ne faut jamais aborder les détails. Celle-ci fera du bruit, je vous en réponds, et je tiens à la mener méthodiquement. J'entrevois des difficultés énormes, mais j'ai des indications précieuses... cette carte, par exemple...

— Elle a peut-être été mise là pour vous engager dans une fausse voie, dit le médecin, qui tenait à se montrer sceptique à son tour.

— Si je m'y engageais, je n'y resterais pas longtemps, soyez tranquille. Et pour n'opérer que sur des bases sérieuses, je vais commencer par interroger le commissionnaire, que je soupçonne fort de n'être qu'un complice très-subalterne.

Remettez cette malle où elle était et allez me chercher l'homme.

Docteur, nous reprendrons l'examen, aujourd'hui à trois heures, dans la salle des autopsies, à la Morgue.

— J'ai bien peur que cet examen ne nous éclaire pas beaucoup. Votre sagacité en apprendra plus long à la justice que ma science.

La malle avait déjà disparu sous le lit de camp, et le chef de la sûreté s'était assis devant la table où le brigadier rédigeait ses rapports.

Il s'écoula un certain temps avant qu'on amenât le prisonnier.

Il avait fallu le réveiller à grand'peine et il entra en se frottant les yeux et en trébuchant comme un homme qui est encore à moitié endormi.

Le chef de la sûreté attacha sur lui ses yeux clairs, des yeux qui savaient lire jusqu'au fond de la pensée des criminels les plus retors.

Mais le prisonnier soutint, sans donner le plus léger signe d'émotion, ce regard aigu comme une pointe d'acier. Sa figure ronde garda son expression placide. Elle prit cependant une teinte marquée d'ennui quand il s'aperçut qu'on allait encore le questionner.

Tout en le dévisageant comme il le savait faire, l'agent supérieur de la police étudiant sa tournure, l'habitude de son corps, les plis et la coupe de ses vêtements, la forme de ses mains, la couleur de sa peau, tous ces mille détails qui échappent à un observateur superficiel et qui expliquent tout l'homme à qui sait donner un sens à ces marques imprimées par la nature et par la condition sociale.

Au bout d'une minute d'inquisition silencieuse, la conviction du chef de la sûreté était faite.

— Cet homme n'est pas l'auteur principal, pensait-il. On n'a pas de raisons pour tuer une femme du monde et pour lui clouer une dame de pique sur le cœur, quand on est affligé de mains de terrassier, de pieds de facteur rural et d'épaules de commissionnaire. Mais cet homme est payé par l'assassin, il le connaît et il me le livrera volontairement ou involontairement.

Quant à la difficulté de le faire parler, c'est une niaiserie. Il ne s'agit que de bien attaquer le premier interrogatoire.

Puis feignant de prendre des notes sur son carnet, il resta quelques instants les yeux baissés.

— Vous saviez ce qu’il y avait dans la malle, n’est-ce pas, mon garçon ? demanda-t-il tout à coup d’une voix douce.

Il s’attendait si bien que l’inculpé, pris à l’improviste, allait répondre : non, qu’il éprouva un gros désappointement quand il vit que ce garçon n’avait pas du tout l’air d’avoir entendu la question qu’il lui adressait.

Cependant, il ne se découragea point.

— Très-bien, reprit-il. Votre système, c’est le silence. Il a du bon, mon ami, mais nous le connaissons, et je vous engage à y renoncer tout de suite ; vous n’y persisterez pas, quand vous serez resté trois mois au secret. D’ailleurs, vous avez intérêt à dire la vérité, car ma conviction est que vous n’êtes pas coupable. Vous n’avez probablement joué dans cette affaire qu’un rôle accessoire, et, si vous nous aidez à retrouver l’homme qui vous a donné cette maile à porter, votre innocence, sera bientôt reconnue. Peut être même pourrai-je prendre sur moi de vous faire mettre immédiatement en liberté.

L’inculpé resta de glace à ces paroles engageantes. Cependant, il y répondit par une pantomime expressive qui consistait à porter ses doigts à sa bouche et à son oreille.

— Vous voulez dire que vous êtes sourd-muet, reprit l’interrogateur. Eh bien ! nous allons voir. J’ai étudié toutes les langues, même la langue des muets.

L’habile agent ne se vantait pas. En prévision de cas comme celui qui se présentait, il avait travaillé la méthode de l’abbé de l’Épée, et il savait exprimer avec les doigts un certain nombre d’idées.

Il commença donc un discours gesticulé, qu’il prononça plus lentement que ne l’aurait fait un professeur de l’Institut du faubourg Saint-Jacques, mais qu’un sourd-muet tant soit peu éduqué aurait parfaitement compris.

L’homme suivit ses mouvements avec une attention marquée, et une expression de dépit se peignit sur son visage.

On eût dit qu'il enrageait de ne pas comprendre, mais on voyait bien qu'il ne comprenait pas.

— Oh ! oh ! pensa le chef de la sûreté, il est plus fort que je ne pensais, mais il ne s'aperçoit pas qu'il se condamne lui-même. Un sourd-muet arrivé à l'âge d'homme, et n'entendant pas le langage des signes, ça ne s'est jamais vu. Décidément, le coquin n'est pas plus sourd que moi. Je vais tenter une dernière expérience, et puis nous passerons à d'autres exercices.

Et d'une écriture hâtive, il écrivit sur une grande feuille de papier ces mots qu'il mit sous les yeux du prisonnier :

« Il dépend encore de vous d'éviter la guillotine. Mais si vous persistez à vous taire, vous serez condamné à mort et exécuté, c'est moi qui vous le dis et je m'y connais, car j'ai déjà envoyé à la Roquette dix sept individus qui n'étaient pas si compromis que vous. »

Poussé dans ses derniers retranchements, le pauvre diable jeta les yeux sur l'écriture, fit la mine d'un sauvage de l'Australie qu'on mettrait en demeure de déchiffrer une charte du douzième siècle, et secouant tristement la tête, il repoussa le papier.

— Parbleu ! se dit l'agent supérieur, si ce grand dadais n'est pas sourd-muet, j'aurai vu cette nuit le premier comédien de ce temps ci.

Voici le moment de recourir aux grands moyens.

Il se leva, fit signe au brigadier et s'en alla conférer un instant avec lui dans le couloir, puis il revint prendre place devant la table et se mit à feuilleter rapidement le registre du poste.

Le patient, debout entre deux sergents de ville, n'avait pas bougé et ne s'était pas départi de son air indifférent et ennuyé.

— Allons ! dit tout à coup le chef de la sûreté, je vois que je m'étais trompé. Je vous prenais pour un condamné évadé que nous recherchons depuis un mois, mais je viens de m'assurer que le signalement de cet homme ne se

rapporte ni à votre taille, ni à votre âge. Vous pouvez vous en aller, mon garçon.

L'homme ne bougea point.

— Lâchez-le, vous autres, reprit l'adroit interrogateur, et donnez-lui un verre d'eau-de-vie avant de le mettre dehors. Il l'a bien gagné, car il a dû avoir une fière peur.

Les sergents de ville se regardaient pour se demander si le chef parlait sérieusement, mais l'homme restait impassible.

Alors, l'agent supérieur fit signe de l'œil au brigadier qui se tenait dans le fond de la salle, et qui lâcha aussitôt un coup de revolver en l'air.

L'inculpé n'eût même pas ce tressaillement involontaire que le soldat le plus aguerri ne peut réprimer quand il est surpris par le bruit très-rapproché d'une détonation inattendue.

Seulement, quand l'odeur de la poudre vint chatouiller ses narines, il se mit à se frotter le nez et il se retourna pour voir d'où venait la fumée.

Cette fois l'expérience était décisive.

— Je commence à croire qu'il est sourd pour tout de bon, murmura l'agent très-désappointé, et j'ai bien peur que ce chien-là ne nous donne du fil à retordre.

Puis se frappant le front :

— Il faut que j'aille voir ce matin le père Lecoq, dit-il entre ses dents. Il n'y a que lui qui puisse nous tirer de là.

Brigadier, reprit-il tout haut, l'homme au dépôt ! la malle à la Morgue !

Venez, docteur, nous n'avons plus rien à faire ici.

II

Le quai Conti est le plus gai de tous les quais de Paris ; les maisons qui s'élèvent entre la Monnaie et l'Institut sont les plus gaies du quai Conti, et ces maisons privilégiées n'ont assurément pas de locataire plus gai et plus heureux que M. Lecoq de Gentilly.

Le porteur de ces deux noms assez mal assortis est un vieillard très-vert ; il paie fort exactement le terme du joli appartement qu'il occupe au troisième étage sur le devant et il passe pour posséder de bonnes rentes.

C'est le plus doux, le plus aimable et le plus obligeant des citoyens de ce quartier, où il s'est fixé depuis neuf ans. C'est aussi le plus régulier dans ses habitudes. Il déjeune, il sort, il se promène, il rentre, il dîne et il se couche à des heures invariables.

À midi, on le rencontre bouquinant sur les parapets du pont des Arts au pont Royal ; quarante minutes après, on le voit jetant du pain aux moineaux des Tuileries, qui le reconnaissent et qui viennent se percher familièrement sur son épaule. De deux à quatre, il pêche à la ligne sous les premières arches du pont de la Concorde.

Le dimanche seulement il modifie le programme de ses divertissements. Son fils vient déjeuner chez lui et l'emmène ensuite passer la journée et dîner à la campagne.

Car M. Lecoq de Gentilly a un fils, un beau jeune homme de vingt-huit ans, qu'il aime tendrement, quoiqu'il ne le voie qu'une fois par semaine.

Ce fils a son diplôme de docteur en droit, et on dit qu'il songe à acheter l'étude du notaire dont il est le premier clerc.

Le père ne sera point embarrassé pour la payer, car vingt années d'économies l'ont fait riche, et de plus il a su ménager à son unique héritier un très-beau mariage qui va bientôt se conclure.

Il jouit donc de la considération, de l'estime et de la sympathie de son propriétaire, de ses voisins et de ses fournisseurs, quoique personne ne sache au juste ce qu'il a fait autrefois, ni comment il a gagné sa fortune.

On s'est bien occupé un peu de rechercher son origine ; on s'est enquis de son passé, quand il est venu demeurer sur le quai Conti, arrivant, disait-il, de la province.

On a même quelque peu plaisanté le nom à particule dont il se décorait ; on a prétendu que M. Lecoq était tout simplement né à Gentilly, sous Paris, et que, comme tant d'autres, il s'était créé, sans l'autorisation du garde des sceaux, seigneur de son village.

Mais ces propos malins avaient cessé peu à peu, le nouveau venu ayant gagné tous les cœurs, y compris celui de sa portière, qui ne l'appelait plus que M. de Gentilly.

Ce n'était pas qu'il y tînt, ni qu'il se vantât d'être noble. Il affectait, au contraire, la simplicité la plus bourgeoise, donnant des tapes sur la joue et des gâteaux à tous les bambins du quartier, causant avec les boutiquiers sur le pas de leur porte et ne dédaignant pas de s'informer de l'état de leur commerce.

Aussi était-il beaucoup plus au courant des affaires de ses concitoyens qu'ils ne l'étaient des siennes, mais il n'usait des renseignements qu'il recueillait que pour faire du bien.

On racontait dans le voisinage que plus d'un négociant gêné, et cachant sa gêne, avait pu, grâce à un prêt offert par lui en temps opportun, éviter la faillite ; on citait deux ou trois familles dont il avait su deviner et guérir les plaies secrètes.

Il passait pour une providence. Les commères le comparaient à l'homme au petit manteau bleu. Un sous-bibliothécaire de la Mazarine, qui avait eu l'occasion de constater l'étonnante précision avec laquelle il intervenait pour sauver les gens, le comparaît au *solitaire* de M. d'Arlincourt, *qui voit tout, qui sait tout*, disait une vieille romance du temps de la Restauration.

Le bonhomme, en effet, savait beaucoup de choses, car sa personnalité d'emprunt couvrait celle du plus étonnant policier de notre époque.

M. Lecoq de Gentilly n'était autre que le fameux M. Lecoq, celui dont les exploits racontés par un éminent et regretté romancier ont charmé tant de lecteurs.

Il n'avait point voulu renoncer à son vrai nom, car il n'en rougissait pas ; seulement il l'avait allongé, un peu pour le faire oublier, beaucoup pour aider à l'établissement de son fils, qu'il voulait voir prendre rang dans une bourgeoisie où on ne dédaigne pas les apparences nobiliaires.

Du reste, sa fortune n'était pas de fantaisie, comme son *de* ; il ne la devait qu'à lui-même et il ne l'avait point acquise par des moyens inavouables.

Il était entré dans la vie avec un patrimoine modeste, mais bien supérieur à ses besoins, et il n'avait fait de la police que par vocation.

Plus tard, après les éclatants succès qui l'avaient mis en évidence, M. Lecoq s'était trouvé, par la force des choses, et presque malgré lui, en passe de gagner énormément d'argent.

Toutes les fois qu'on commettait, en France ou même à l'étranger, un vol d'une importance capitale ; quand un caissier se sauvait emportant des sommes considérables, Lecoq était consulté, sollicité d'entreprendre la recherche des coupables, et accablé d'offres de récompenses considérables.

En un mot, il ne se déroba pas un million en Europe sans que M. Lecoq fût chargé de courir après ce million, et comme il le rattrapait presque toujours, ce roi des policiers touchait un tant pour cent qui dépassait de beaucoup le revenu des meilleurs placements industriels ou commerciaux.

On s'enrichit vite à ce métier au temps où nous vivons, car les financiers de nos jours déménagent volontiers à l'improviste, et M. Lecoq, étant devenu le médecin attitré de cette maladie chronique qui sévit sur les manieurs d'argent, devait forcément tirer de grands profits d'une si nombreuse et si productive clientèle.

Donc, il était riche, solidement riche, et il n'eût tenu qu'à lui de l'être davantage ; mais il se contentait de jouir de son avoir en philosophe, et il ne cherchait plus à l'augmenter.

Au contraire, tous ses efforts tendaient à se faire oublier, à revêtir d'une peau neuve le M. Lecoq d'autrefois et à lui substituer un bourgeois réglé comme une horloge, lisant le récit des crimes dans la *Gazette des Tribunaux*, criant contre les abus du pouvoir et votant avec le centre gauche.

Ce n'était pas précisément par goût que le bonhomme jouait ce rôle effacé, car il avait toujours la passion des découvertes, et ses yeux brillaient encore quand on lui parlait d'un de ces problèmes judiciaires qui passionnent tout Paris pendant un mois.

Il s'amusait quelquefois à refaire l'instruction dans son cabinet, et il se frottait les mains quand il croyait avoir découvert un indice, un joint, comme il disait, que la police n'avait pas vu, ou dont elle n'avait pas su tirer parti.

Mais M. Lecoq avait un fils, et ce fils c'était sa joie, c'était son espoir, c'était sa vie.

Comment et de qui était né ce fils qu'il élevait soigneusement depuis que Dieu le lui avait donné ? Les anciens de la préfecture n'avaient jamais connu Mme Lecoq, mais les électeurs du quartier de la Monnaie croyaient fermement que leur respectable concitoyen du quai Conti était veuf.

Quoi qu'il en fût, le jeune homme, qui s'appelait Louis et qui mettait sur ses cartes de visite Louis L. de Gentilly, était devenu un fort beau et fort élégant garçon, grand, brun, distingué de façons et de tournure, intelligent, instruit et même aimable, quoiqu'il eût dans le caractère un fond de mélancolie.

Ses amis l'appelaient volontiers le beau ténébreux.

Il avait fait sa première éducation en Angleterre, sa seconde en Allemagne, son droit et son stage à Paris. Il parlait trois langues, et il avait trois fois plus d'instruction et de sagesse qu'il n'en faut pour être un parfait notaire. Trop de sagesse même, car son père, qui lui laissait pleine liberté, aurait souhaité qu'il jetât ses gourmes avant de franchir la porte solennelle du mariage.

Louis, retenu toute la semaine à son étude, consacrait ses jours de congé à son père, et le matin d'un dimanche de ce rigoureux hiver qui vit naître et grandir l'*Affaire de la rue du Champ-de-l'Alouette*, il achevait, en tête-à-tête avec M. Lecoq, un fin déjeuner préparé par les soins d'une cuisinière émérite.

M. Lecoq était gourmand, et chez lui les repas étaient toujours fins.

En dégustant son café, il s'aperçut que son fils avait l'air encore moins gai que de coutume, et il lui dit en riant :

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, mon garçon ? Tu es sombre et rêveur comme si tu avais un crime sur la conscience.

— Je suis un peu souffrant, dit vivement le jeune homme. Hier soir, je suis allé faire une visite dans un quartier perdu ; je n'ai pas trouvé de voiture. Il m'a fallu marcher dans la neige pendant une heure et j'ai pris froid.

— Serais-tu sérieusement malade, mon enfant ? demanda le père, dont la sollicitude s'éveillait déjà. Veux-tu que je te fasse faire un lit ici et que

j'envoie chercher un médecin ?

— Non, non, balbutia Louis Lecoq en passant la main sur son front, ce ne sera rien. Je crois même que l'air me fera du bien.

— Bon ! je devine, dit M. Lecoq avec un sourire, tu auras fait hier tes adieux à la vie de garçon. Quand on se marie dans un mois, c'est bien naturel.

Oh ! je ne te demande pas d'explication, ajouta-t-il en voyant que son fils ouvrait la bouche pour se justifier. Il suffit que tu sois en état de venir dîner avec moi, à Boulogne, chez M^{me} Lecomte et de faire ta cour à M^{lle} Thérèse.

Louis allait sans doute répondre qu'il n'avait pas de plus vif désir, quand Gertrude, la vieille gouvernante, entra et vint dire quelques mots à l'oreille de son maître.

— Il prend bien mal son temps, grommela M. Lecoq ; pourtant, je ne puis guère me dispenser de le recevoir.

Attends-moi ici, mon cher Louis. J'en ai tout au plus pour un quart d'heure. Il y a de bons cigares dans le troisième tiroir du petit meuble de Boule. Allumes-en un, ça te fera oublier ta promenade dans la neige.

On n'entrait pas chez M. Lecoq comme chez un épicier retiré des affaires.

Il avait installé à sa porte un double système d'avertissement : une sonnette vulgaire avec le classique pied de biche pour les inconnus, laquelle sonnette tintait de façon à ce que le bruit s'entendît dans tout l'appartement ; pour les familiers, un bouton électrique, dissimulé dans un angle et correspondant à la pièce où veillait la fidèle Gertrude, qui était chargée de recevoir et d'interroger préalablement le visiteur.

En se levant de table et en laissant son fils à ses réflexions et à son cigare, il savait donc parfaitement à qui il allait donner audience, et il ne fut point surpris de trouver dans son cabinet le chef de la sûreté.

Il y avait cependant plus d'un an qu'il ne l'avait vu, car ce fonctionnaire, sachant bien que Lecoq avait renoncé aux affaires, ne venait le consulter officieusement que dans des cas tout à fait exceptionnels.

Quand ces cas se présentaient, le policier en retraite ne se faisait pas prier pour donner son avis, mais il refusait invariablement de coopérer aux recherches, et on n'insistait pas pour obtenir de lui un concours actif.

Il était donc bien tranquille sur le résultat de l'entretien qu'il allait avoir avec l'agent supérieur de la préfecture, et il lui fit un excellent accueil.

— Eh bien ! dit-il en se frottant les mains, il y a donc du nouveau *à la maison* ?

— Du nouveau et de l'intéressant, dit le chef de la sûreté. Depuis quinze ans que j'exerce, je n'ai rien vu d'aussi extraordinaire.

— Et nous venons consulter le père Lecoq. Nous croyons donc qu'il n'est pas trop ramolli ?

— Je crois que vous seul êtes de force à débrouiller cette affaire.

Ma foi ! vous avez peut être raison. Petit bonhomme vit encore et il se flatte d'avoir conservé toute sa jugeotte. Et puis... aujourd'hui, je suis lucide, comme disent les somnambules... je suis lucide, parce que je suis de bonne humeur.

Asseyez-vous, cher ami, et racontez-moi votre petite histoire.

L'habile agent entama aussitôt un récit très-détaillé, et pourtant très-clair, des incidents qui avaient mis sur pied la nuit dernière une grande partie du haut personnel de la préfecture.

Il n'omit rien, il ne confondit rien, il sut laisser de côté les circonstances insignifiantes et mettre en lumière les faits importants.

Il faut être du métier pour parler ainsi.

M. Lecoq l'écouta avec une attention soutenue, fermant les yeux pour que ses oreilles fussent moins distraites et s'abstenant soigneusement d'interrompre.

À bon narrateur, excellent auditeur.

— Est-ce tout ? demanda-t-il, quand l'histoire fut finie.

— Absolument tout. L'homme est au Dépôt, la femme est à la Morgue. L'homme n'a pas encore dit un mot, et l'autopsie de la femme ne nous a rien appris de nouveau, si ce n'est qu'elle a été tuée moins de deux heures après avoir mangé.

— Le cas est très-curieux, en effet. C'est un vrai logogriphe.

— Dont vous trouverez le mot, j'en suis sûr.

— Je n'en sais rien ; et, dans tous les cas, je ne le tiens pas encore. J'ai bien déjà quelques idées... des bases d'induction... des points de départ... des pierres d'attente... mais rien de plus.

— Il y a cette dame de pique.

— C'est quelque chose ou ce n'est rien ! L'assassin a peut-être voulu tout simplement vous dérouter par une mise en scène empruntée aux romans judiciaires. Cependant, la dame de pique pourra vous servir plus tard... quand la victime sera reconnue...

— Oui, la reconnaissance... voilà l'essentiel... le corps sera exposé ce soir.

— Moi, je ne commencerais pas par là.

— Vraiment ?

— Non, je ferais embaumer et je n'exposerais que plus tard.

— Alors, par où attaqueriez-vous l'affaire ?

— Je dois vous dire d’abord qu’à mon appréciation l’homme est réellement muet et qu’il n’a joué qu’un rôle tout à fait accessoire. J’incline même à penser qu’il ne savait pas ce qu’il portait.

— Je suis assez de votre avis, sauf sur le dernier point. Il me paraît difficile d’admettre que ce gaillard-là n’est pas complice du meurtre.

— Il peut bien être au service de l’assassin, et n’être pas son complice.

Reprenons la scène de l’arrestation. Un bourgeois passe, les deux mains dans ses poches, rue Corvisart, à trois heures du matin, par un froid et une neige à ne pas mettre un chien dehors. À quinze pas derrière lui, vient le porteur du colis. On empoigne ce porteur. Le bourgeois continue son chemin, monte dans une voiture qui l’attendait sur le boulevard d’Italie, et qui se met aussitôt à filer grand train. Vous venez de me dire que les sergents de ville avaient entendu un bruit de roues de ce côté-là. Donc, c’est le bourgeois qu’ils auraient dû arrêter.

— J’en ai peur. Mais, que voulez-vous, on ne pense pas à tout.

— Oh ! ils n’ont rien à se reprocher. Il aurait fallu qu’ils fussent sorciers pour deviner que l’homme aux crochets portait un cadavre sur son dos. C’est déjà beaucoup qu’ils aient eu l’idée de le conduire au poste.

Maintenant, j’arrive à mes conclusions. L’assassin se proposait évidemment de faire disparaître le corps ; par quel procédé ? je n’en sais rien, mais il y a apparence qu’il comptait le mettre dans une voiture, celle qui l’attendait au bout de la rue Corvisart, et l’expédier hors Paris. À la barrière on ne visite qu’à l’entrée et...

— Pardon, deux objections. Pourquoi n’a-t-il pas fait stationner la voiture à la porte de la maison où le crime a été commis ? Évidemment, la femme a été tuée à domicile. On n’emballé pas un cadavre sur la voie publique. Et puis, j’en reviens toujours là, pourquoi cette dame de pique ?

— Si ce n’est pas pour donner le change en cas d’arrestation du porteur, c’est peut-être un signe convenu avec un complice chargé de recevoir le

colis... quelque part... à la campagne... dans un château. Ce sont là de pures conjectures que la suite de l'enquête démentira peut-être.

Quant à la première objection, elle est enfantine. L'organisateur de l'affaire, qui doit être très-fort, n'avait garde d'amener son véhicule devant l'immeuble où il a opéré. Il ne tenait pas, je suppose, à se faire remarquer des voisins.

— Vous croyez qu'il a mieux aimé traverser à pied un ou plusieurs quartiers de Paris, suivi d'un homme charriant le corps sur son dos ?

— N'oublions pas que cet homme est muet, et qu'en cas d'accident l'assassin était toujours assuré de se sauver. C'est justement ce qui est arrivé.

Tenez ! je vais vous reconstituer l'histoire comme je la comprends.

Cet assassin, qui ne me fait pas l'effet d'appartenir à la catégorie des *escarpes* de profession, car, selon toute probabilité, il est riche, cet assassin veut tuer une femme pour des motifs que j'ignore. Nous n'en sommes pas encore aux motifs. Il a un muet à son service. C'est très-utile, un muet, surtout quand il ne sait ni lire, ni écrire, ni parler par signes. Il l'emmène avec lui en allant chez la femme, à une heure où il savait qu'il la trouverait seule, et il le laisse à la porte. Lui, il entre, il fait son coup, il encaisse la morte dans une malle qu'il trouve là... Vous m'avez dit que c'était une malle de femme... il la charge sur ses épaules, il sort sans être vu... la maison n'a sans doute pas de portier... c'est peut-être un de ces petits hôtels qu'on bâtit tout exprès pour les cocottes qui commencent à se lancer... il retrouve son muet, lui repasse le colis, lui fait signe de le suivre, et... vous savez la suite.

— Ma foi ! si ce n'est pas vrai, c'est tout au moins vraisemblable... votre raisonnement est serré comme une intrigue de M. Sardou... ; mais la question est de savoir par où prendre l'affaire. C'est le fil que je ne vois pas, et il n'y a que vous qui puissiez me le montrer.

— Vous le tenez.

— Comment ça ?

— Le fil, c'est le muet, parbleu !

— Mais puisque je vous dis qu'il ne veut pas ou qu'il ne peut pas parler, puisque vous-même vous êtes d'avis que nous n'en tirerons rien.

— Pardon ! je crois qu'il ne vous dira rien, mais je crois aussi que, sans le vouloir, il vous apprendra bien des choses.

— Expliquez-vous, je vous en prie.

— Je m'explique. Ce muet n'est pas tombé de la lune dans les rues de Paris, n'est-ce pas ? Il vivait quelque part avant d'être arrêté. Chez l'assassin ou ailleurs, peu importe. Quand vous saurez où il vivait, vous saurez qui il est et qui il fréquente. Il faut donc avant tout constater l'identité du muet.

— Bon ! mais ce n'est pas commode. Nous ne pouvons pas l'exposer à la Morgue. Il est aussi vivant que vous et moi.

— Et c'est bien heureux. S'il était mort, je vous conseillerais de renoncer à suivre l'affaire.

— Vous avez donc trouvé un *truc* ?

— Oui, et un bon. Je le crois même infallible.

— Mon cher Lecoq, vous nous sauvez la vie, et M. le préfet m'a chargé de vous dire que si vous vouliez nous aider...

— De mes avis, tant que vous voudrez, interrompit le bonhomme, pour couper court aux insinuations de l'agent supérieur.

Deux questions avant de vous indiquer mon moyen. Vous m'avez dit que le muet n'avait pas assisté à l'ouverture de la malle. Vous êtes sûr qu'il ne sait pas ce qu'elle contenait ?

— Je réponds que, s'il le sait, ce n'est pas depuis son arrestation qu'il l'a appris.

— Très-bien. Maintenant qu'a-t-on trouvé sur lui quand on l'a fouillé au Dépôt ?

— Sept sous, un eustache comme on en vend dans les foires de campagne et un gros morceau de charbon.

— De charbon ? Cela pourra servir plus tard. En attendant, voici le moyen : il faut, sans perdre une heure ni une minute, mettre ce garçon-là dehors.

— Le mettre dehors ! Le relâcher !

— Mon Dieu ! oui, dit tranquillement le bonhomme, qui souriait en tournant ses pouces.

— Voyons, Lecoq, vous n'y pensez pas... ou bien vous voulez me faire poser. Comment ! vous me conseillez de mettre en liberté un individu qui en aura au moins pour vingt ans de travaux forcés, et encore en supposant qu'il ne soit pas condamné comme auteur principal !

— Je vous conseille de le mettre dehors, mais je vous conseille aussi de le *filer*.

— À la bonne heure ! je commence à y être. Alors vous croyez qu'en le *filant*, nous saurons qui il est ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr.

— Le *truc* a du bon, je ne dis pas le contraire, quoiqu'il ne soit pas neuf.

— Il y a quinze ans que je l'ai inventé, je m'en suis servi trois fois, et il m'a toujours réussi.

— À vous, oui ; mais tout le monde n'est pas de votre force.

— Pour suivre un homme sans qu'il s'en aperçoive ? Allons donc ! Dans notre métier, c'est le pont aux ânes qu'une *filature* bien faite, et j'aime à croire que vous avez encore des agents capables de travailler proprement.

— Sans doute... sans doute... seulement, si je pouvais opérer moi-même, ça vaudrait mieux. Mais il n'y a pas moyen, le muet me connaît.

— Si ce n'est que ça qui vous embarrasse ! Dans mon temps, je n'aurais pas eu de peine à me déguiser si bien que le *filé* aurait pu me demander son chemin sans me reconnaître.

— Vous, mon cher Lecoq, vous travailliez en amateur. Moi, ma position officielle me gêne. C'est pour ça que nous voudrions confier l'affaire à un homme comme vous.

— Ne parlons pas de cela et revenons à mon moyen.

En thèse générale, il y a deux inconvénients à l'employer.

D'abord, l'homme peut brûler la politesse aux *fileurs* et se sauver. Mais des agents qui se laisseraient berner de la sorte mériteraient d'être cassés aux gages, et je suppose que les vôtres ne feront pas cette sottise-là.

Ensuite, l'homme, s'il est très-malin, peut se douter qu'on le suit et s'amuser à vous dérouter.

J'en ai *filé* un jadis qui nous a donné assez de fil à retordre ; mais j'ai pourtant fini par le pincer. Si on s'aperçoit que le particulier joue au plus fin, on en est quitte pour lui remettre la main dessus et pour l'écrouer à nouveau. L'essai peut ne pas réussir, mais du moins il ne coûte rien.

D'ailleurs, si les renseignements que vous m'avez fournis sont exacts, je garantirais que vous n'avez rien à craindre de pareil avec votre homme.

Il est sourd-muet, c'est démontré. Donc, il n'a rien compris à tout ce qui s'est passé depuis que vous le tenez au poste. Il n'a pas vu ce qu'il y a dans la malle, et, par les raisons que je vous ai exposées, je ne crois pas qu'il le sache.

Cela étant, il ne s'étonnera pas qu'on lui donne la clé des champs, et il s'en ira sans défiance. Une fois dehors, il faudra bien qu'il aille quelque part, et

quand il aura conduit vos agents à la porte d'une maison quelconque, le reste ira tout seul.

Je vous recommande seulement de leur remettre des fonds, pour qu'ils ne restent pas en route si ce gaillard-là monte en chemin de fer, comme ça pourrait bien arriver, car je soupçonne qu'il n'habite pas Paris.

— Il ne prendra pas le chemin de fer, puisqu'il n'a pas d'argent.

— C'est vrai, j'oubliais qu'il n'a que sept sous dans sa poche. Mais il peut passer la barrière et gagner la campagne à pied. Il faut que vos hommes soient en mesure de ne pas le lâcher.

— Ça, c'est facile. Seulement...

— J'ai dit, mon cher maître, reprit gaiement le vieillard. Ma consultation est finie, et je crois que je vous ai fait bonne mesure. Maintenant que je vous ai mis à la main le pain et le couteau, c'est à vous de vous en servir. Vous me permettrez donc d'aller rejoindre mon fils, qui m'attend dans la salle à manger. Je ne le vois que le dimanche, et ce jour-là je lui appartiens.

L'agent supérieur s'était levé, mais il ne faisait pas mine de partir.

— Est-ce que vous avez autre chose à me dire ? demanda M. Lecoq avec une nuance d'impatience.

— Quelque chose de très-important, répondit le consultant d'un air mystérieux.

— Voyons.

— Mon cher Lecoq, vos conseils valent leur pesant d'or ; je vous remercie cordialement de ne pas me les avoir épargnés, et je vous promets qu'ils seront suivis. Vous êtes toujours notre maître à tous, et il n'y a que vous pour débrouiller un écheveau judiciaire.

— Cher ami, vous me flattez trop. Je vais me tenir sur mes gardes.

— C'est inutile, car j'arrive au fait. Vous savez qu'en matière de police la théorie n'est rien à côté de la pratique. Je viens vous demander, de la part de M. le préfet et de la part du juge d'instruction, de consentir à mener l'affaire vous-même. Si vous y consentez, on vous accordera tout ce que vous voudrez.

— Ah ! ah ! c'était donc là que vous vouliez en venir. Eh bien ! mon cher, je suis très-honoré de la confiance que ces messieurs me témoignent, mais je ne puis pas faire ce qu'ils désirent et vous allez comprendre pourquoi. Vous savez que j'ai un fils.

— Oui, certes, et je sais même que vous avez le droit d'être fier de lui.

— J'accepte le compliment, parce qu'il le mérite. C'est le plus loyal garçon et le plus brave cœur que je connaisse. Je l'ai élevé le mieux que j'ai pu, il s'est déjà fait une situation et il est à la veille de s'en faire une bien meilleure, car il va épouser une jeune fille charmante qu'il adore, qui l'adore et qui lui apporte en dot une grosse fortune. Il se marie le mois prochain. Jugez si je suis disposé à me lancer dans une affaire qui me prendrait tout mon temps.

Et puis, mon cher, Louis ignore absolument que j'ai longtemps travaillé dans votre partie, et qu'une forte portion du bien que je lui laisserai a été gagnée en faisant la chasse aux coquins. Je désire qu'il l'ignore toujours. S'il l'apprenait, je suis sûr qu'il ne rougirait pas de moi, car il m'aime et il sait ce que je vaudrais. Mais je tiens à lui épargner un chagrin. Vous savez que dans le monde on a des préjugés contre notre profession.

Or, comment voulez-vous que j'entreprenne une instruction, au moment où je ne pense qu'à établir mon fils ? Je ne fonctionnerais pas huit jours sans qu'il s'aperçût d'un changement dans mon existence.

Ainsi n'en parlons plus. Vous avez tout ce qu'il faut pour faire la besogne aussi bien et mieux que moi.

— Non, mon cher Lecoq. Cette affaire-ci ne se présente pas comme les autres. Ce sera un casse-tête chinois où nos agents perdront leur latin. Les journaux s'en mêleront et nous mettront des bâtons dans les roues sous

prétexte de nous aider. Il faudrait qu'on fît dire par la presse que nous avons à peu près perdu l'espoir de trouver le coupable, et que l'instruction fût menée par un homme étranger en apparence à la police, un homme d'une habileté supérieure et dont personne ne se défierait. C'est vous qui êtes cet homme, vous seul.

— Vous me comblez, mais vous vous trompez. Il y a quelqu'un que vous pourriez employer et qui réunit toutes les conditions, ou peu s'en faut. C'est cet ancien *détective* qui est arrivé de Londres l'année dernière, et qui vous a déjà, si je ne me trompe, rendu d'importants services. Vous savez qui je veux dire. Il a deux noms qu'il a l'air d'avoir pris dans le dictionnaire de Bouillet... deux noms de bataille...

— Tolbiac de Tinchebray. Le préfet a pensé à lui, mais...

— Il me semble que ce serait un excellent choix. D'après ce qu'on m'a dit, il est très-intelligent, très-fin, très-actif. Il a une fortune indépendante, et ce point n'est pas à dédaigner dans un emploi qui exige une probité scrupuleuse. Avantage encore plus précieux dans l'espèce, ses relations avec la préfecture ne sont connues que des chefs supérieurs. Il est reçu dans le monde et il y a même des succès. Pour une enquête officieuse, vous auriez beaucoup de peine à trouver mieux.

Et, j'y pense, n'est-ce pas lui qui, l'été passé, vous a déniché l'assassin de la rue du Sabot, ce repris de justice qui courait les cocottes et qui jouait au baccarat ?

— Oui, il a très habilement manœuvré dans cette affaire et ses fréquentations dans le demi-monde l'ont beaucoup aidé à trouver l'homme que nous cherchions depuis six mois.

En revanche, pour le vol des diamants de cette duchesse espagnole, il a complètement échoué.

— On ne réussit pas toujours. Je suis persuadé qu'il fera mieux cette fois-ci. Avez-vous quelque objection contre ce choix ?

— Pas précisément. Cependant, il n’inspire pas chez nous une entière confiance. On n’a jamais trop su pourquoi il avait quitté l’Angleterre et nous n’avons pas d’informations suffisantes sur ses commencements.

— Il est clair que sa noblesse ne remonte pas aux croisades, mais si on voulait n’employer dans la police que des fils de pairs de France, ce serait comme si on voulait faire la cuisine avec des gants gris perle.

Croyez-moi, mon cher, Tolbiac est l’homme qu’il vous faut.

— Nous serons bien forcés de le prendre, puisque vous nous abandonnez, mon cher Lecoq. Je parlerai de lui à M. le préfet, je m’étaierai de votre opinion.

Mais, je commencerai par suivre votre conseil en ouvrant la porte au muet.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Je vais de ce pas au Dépôt. Dans un quart d’heure, le muet sera dehors. J’ai justement sous la main deux de nos meilleurs agents. Je viendrai vous dire le résultat.

— Vous me trouverez chez moi tous les jours... excepté le dimanche, dit en souriant M. Lecoq. Louis doit s’impatier. Nous partons à Boulogne, dans une heure, pour aller chez sa fiancée.

L’agent comprit que l’audience était finie. Il donna une poignée de main à son ancien et il courut au palais pour essayer du moyen indiqué par le plus ingénieux des policiers, passés, présents et futurs.

III

Pour se rendre au Dépôt, le chef de la sûreté, en sortant de chez M. Lecoq, n'avait à parcourir que deux bouts de quai et un bout du Pont-Neuf.

Il prit le pas accéléré, car il lui tardait d'essayer le tour si chaudement recommandé par l'ingénieux vieillard qu'il venait de consulter.

Il n'avait fait des objections que pour la forme, car ses supérieurs lui avaient donné carte blanche, comprenant que, dans une affaire aussi étrange, il pouvait être utile de se départir des règles habituelles.

La préfecture et le parquet étaient tombés d'accord pour mener l'enquête avec la plus grande célérité et en l'ébruitant le moins possible.

On s'en était tenu à la très-heureuse idée du chef ; on s'était abstenu de confronter l'homme arrêté avec le cadavre, et le muet, conduit du poste au Dépôt, interrogé inutilement par deux magistrats et restauré par un abondant repas, dormait depuis quelques heures du sommeil de l'innocence.

Il y avait donc bien des chances pour qu'il donnât dans le piège qu'on allait lui tendre, car il ne semblait pas se douter qu'on l'accusait d'un crime.

Son entrée au Dépôt, accompagnée pourtant des formalités de l'écrou, ne lui avait causé aucune émotion apparente. Les gardiens en uniforme, les gendarmes de planton, les gros verrous dont les portes sont munies, les grilles qui garnissent les fenêtres, rien de tout cela n'avait paru le surprendre, encore moins l'effrayer.

Il n'avait pas l'air de s'apercevoir qu'on le mettait en prison, à moins qu'au contraire il n'eût été en prison toute sa vie et qu'il ne se trouvât là comme

chez lui.

Son installation dans une cellule assez vaste et bien éclairée l'avait visiblement ravi. Il s'était mis à examiner avec curiosité les meubles réglementaires qui garnissaient ce cabanon.

On eût dit qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi luxueux et que le lit surtout lui inspirait de l'admiration.

Il avait fallu pour le décider à s'y étendre que le gardien-chef l'y invitât par des gestes engageants et réitérés.

Mais, une fois couché, il s'était mis à ronfler comme un orgue.

Les employés, qui connaissaient le gros de l'affaire, n'en revenaient pas de tant d'indifférence et déclaraient unanimement que ce grand garçon à mine bonasse dépassait en insensibilité les scélérats les plus endurcis.

Le directeur, plus charitable, inclinait à croire que son prisonnier était idiot ou fou, opinion que ne partageait nullement le chef de la sûreté et que démentaient d'ailleurs les yeux du muet, lorsque toutefois il ne les tenait pas baissés.

Ces yeux, quand, par hasard, il les levait sur ceux qui l'interrogeaient, exprimaient tout à la fois la douceur, la tristesse et l'intelligence.

Le problème à résoudre restait donc intact, et le moment était venu d'user du stratagème indiqué par M. Lecoq.

L'agent supérieur choisit deux de ses meilleurs numéros, le 29 et le 33 ; il leur expliqua en peu de mots ce qu'ils auraient à faire et il les envoya se déguiser, — se *camoufler*, c'est le mot technique.

Le 33 était un ancien soldat du train, nommé Pigache, qui servait depuis dix ans dans la *sûreté* et que ses chefs employaient surtout dans les expéditions dangereuses.

C'était lui qu'on chargeait de préférence d'arrêter les malfaiteurs signalés comme capables de se défendre à coups de couteau. Sa taille, sa carrure, sa

force et son courage à toute épreuve lui valaient d'être toujours choisi quand on avait à craindre *du coton* — encore un mot technique — c'est-à-dire de la résistance et des coups.

Rompu au métier, d'ailleurs, et sachant très-bien mener une *filature*, Pigache n'était pas aussi habile que son camarade Piédouche, le 29, comme on l'appelait administrativement.

Ce Piédouche sortait aussi de l'armée, mais de l'infanterie de marine, et il ne ressemblait guère à Pigache.

Petit, maigre, fluet, hors d'état de faire sa partie dans une rixe, il suppléait par l'adresse à la vigueur qui lui manquait. On l'avait vu une fois, pendant que deux sergents de ville luttaient avec désavantage contre quatre rôdeurs de barrière, se glisser comme un chat entre les combattants et entraver avec sa *ligotte* les jambes des quatre bandits.

Fin comme un fil de soie, rusé comme un renard et, de plus, amoureux de sa profession, non-seulement il possédait à fond toutes les ruses employées dans la partie, mais il en inventait sans cesse de nouvelles. C'était lui qui avait trouvé le tour du portefeuille perdu, excellent moyen de savoir le nom d'un monsieur qui vient de rentrer chez lui.

Comme il était, de plus, passé maître dans l'art du *camouflage*, sa figure n'ayant pas d'âge et prenant à volonté toutes les physionomies, c'était à lui particulièrement que le chef confiait les recherches délicates, surveillances de caissiers soupçonnés, recherches de fils de famille en rupture d'autorité paternelle, constatations de *chantage*.

Piédouche était homme, en un besoin, à se travestir en gandin et à figurer à une table de baccarat pour pincer des grecs.

Il avait plusieurs fois aidé M. Lecoq dans des expéditions difficiles, et il professait pour lui l'admiration la plus profonde.

Les deux agents connaissaient *l'affaire de la dame de pique* — c'était ainsi qu'à la préfecture on appelait déjà familièrement la lugubre histoire du cadavre trouvé dans la malle — et le choix qu'on avait fait d'eux flattait

considérablement leur amour-propre. On pouvait donc compter qu'ils mettraient non-seulement du zèle, mais de la passion, à découvrir la piste de l'assassin.

En un clin d'œil, ils furent déguisés, Pigache en fort de la halle, Piédouche en *voyou*, vendeur de contremarques ou ramasseur de bouts de cigares, et ils allèrent se poster aux deux débouchés de la Sainte-Chapelle, le numéro 33 à la porte qui donne sur le boulevard du Palais, le numéro 29 à la sortie du passage qui conduit au quai des Orfèvres.

Bien entendu, ils étaient convenus de se réunir sur la même voie dès que le gibier aurait, comme on dit, en terme de chasse à courre, pris un parti.

Dès que chacun d'eux eut occupé sa place d'affût, leur chef se fit ouvrir la cellule où le muet dormait toujours à poings fermés.

Il fallut pousser, pour le réveiller, ce singulier criminel qui, depuis son arrestation, consacrait à peu près toutes ses heures au sommeil.

— Vous avez été écroué par erreur, mon garçon, lui dit le chef de la sûreté, qui jouait cette fois la comédie pour la forme, car il était convaincu que le prisonnier n'entendait pas un mot. Vous pouvez vous en aller.

L'homme se frotta les yeux, se leva, parce qu'on le prit par le collet, et regarda autour de lui d'un air hébété.

On le conduisit au greffe où on lui rendit ses sept sous, son eustache et son morceau de charbon ; après quoi on ouvrit la grande porte du Dépôt et on le mit dehors.

Pendant qu'on remplissait les formalités qui constituaient le simulacre de la levée d'écrou, le chef de la sûreté était monté au premier étage du bâtiment et regardait à travers les persiennes d'une fenêtre donnant sur la sortie.

Il vit le muet s'acheminer lentement, s'arrêter à l'entrée de la cour, regarder en l'air et contempler un instant la flèche dorée de la Sainte-Chapelle, puis se tourner de tous les côtés comme un homme qui cherche à se reconnaître, et, après une assez longue hésitation, se diriger vers le quai des Orfèvres.

L'agent supérieur gagna vivement, par des couloirs intérieurs, les nouvelles constructions du Palais et déboucha sur le quai.

À peine eut-il mis le pied dehors qu'il aperçut Piédouche accoudé sur le parapet et contemplant deux pêcheurs à la ligne qui persistaient à tracasser le goujon, malgré les rigueurs de l'hiver.

Il découvrit aussi, plus loin, à l'angle du pont Saint-Michel, Pigache, qui s'avavançait en se dandinant.

Le muet, immobile au milieu de la chaussée, semblait chercher son chemin.

Sans doute il ne le retrouvait pas, car il finit par s'asseoir sur une borne et il resta là, les bras pendants, la tête basse, comme un homme qui ne sait où aller.

Cependant le chef de la sûreté filait le long des maisons jusqu'au Pont-Neuf et se plaçait en observation à l'angle du quai.

Le muet ne bougeait toujours pas.

— Oh ! oh ! murmura l'agent supérieur, je commence à croire que cette fois le père Lecoq s'est fourvoyé. Notre homme est plus malin que lui. Il m'a tout l'air de se disposer à rester là jusqu'à ce qu'on vienne le relever de faction. Est-ce qu'il soupçonnerait que ce gamin en blouse est un de nos numéros ? Non, car il ne lève pas les yeux. Décidément il est idiot, à moins qu'il ne soit de première force.

Au bout d'une demi-heure, le muet se remit enfin en marche, mais ce fut pour rentrer dans la cour de la Sainte-Chapelle.

Pigache l'y suivit de très-loin, et son chef, qui ne comprenait plus du tout, le vit reparaître seul dix minutes après et conférer avec Piédouche, lequel s'achemina aussitôt vers le Pont-Neuf.

Il passa devant l'agent supérieur et, sans s'arrêter, il lui jeta ces mots :

— Le *filé* vient de rentrer au Dépôt. Le gardien-chef demande ce qu'il faut faire.

— Va lui dire qu’il attende mes ordres.

Le numéro 29 rebroussa chemin, et son général resta fort décontenancé et fort perplexe.

Il se demandait ce qu’il allait faire pour parer à ce coup inattendu, lorsqu’il aperçut à dix pas de lui, au milieu du Pont-Neuf, M. Lecoq appuyé sur le bras d’un jeune homme.

— Parbleu ! dit-il entre ses dents, il arrive à propos, le père Lecoq. C’est lui qui a chargé mon fusil. Le fusil vient de rater, parce que la poudre était mauvaise. Il faut qu’il me fournisse de meilleures munitions ou qu’il avoue que son invention n’a pas le sens commun.

Et voyant que le vieillard allait passer sans faire mine de le connaître :

— C’est son fils sans doute, ce grand brun qui lui donne le bras. Le bonhomme ne sera pas content que je l’aborde devant son garçon, mais ma foi ! tant pis. Je veux savoir comment il va se tirer de là. Et puis je vais y mettre des formes.

Puis, se plaçant de façon à lui barrer le passage, l’agent supérieur s’avança le chapeau à la main et dit poliment :

— Excusez-moi, mon cher monsieur de Gentilly ; je voudrais vous dire un mot en particulier.

Je ne vous retiendrai pas longtemps.

— Attends-moi une minute, mon cher Louis, dit M. Lecoq en dégageant son bras pour gagner un des hémicycles de pierre qui s’ouvrent de place en place sur le parapet du pont.

Et quand il y fut arrivé :

— Vous auriez pu, reprit-il, m’épargner cette conférence sur la voie publique. Je vous avais dit tantôt que je tenais essentiellement à laisser mon fils en dehors des affaires de *la maison*.

— Pardonnez-moi, mon cher Lecoq, le cas est si urgent que...

— S'il est si urgent que ça, parlez, mais soyez bref. Nous allons de ce pas prendre le bateau de Saint-Cloud, et pour peu que vous m'arrêtiez ici, nous le manquerons.

— Voici la chose en deux mots. Je viens de faire relâcher l'homme comme vous me l'aviez conseillé. Il est resté vingt minutes assis sur le quai et il est rentré de lui-même au Dépôt.

— Oh ! oh ! dit le policier en retraite en dressant l'oreille comme un ancien cheval d'escadron qui entend la trompette ; c'est rudement bien joué. Vous avez affaire à un gaillard plus fort que je ne pensais... à moins que...

M. Lecoq interrompit brusquement son discours, et sa figure prit une expression particulière ; elle s'arma en guerre, pour ainsi dire.

Le chercheur réfléchissait.

— Nous faisons fausse route, dit-il tout à coup.

Ce muet est fort parce qu'il est de bonne foi. Il est rentré au Dépôt tout simplement parce qu'il ne connaît pas Paris et qu'il ne sait où aller.

— Alors, votre truc ne vaut rien et nous voilà plus que jamais dans l'embarras.

— Il y a peut-être un moyen d'en sortir.

— Dites.

— Comment l'homme est-il venu du poste des Gobelins au Dépôt ?

— En voiture cellulaire, parbleu !

— Bon ! alors il n'a rien vu en chemin. Faites-le reconduire dans cette même voiture au poste en question ; prévenez le brigadier de le mettre dehors au bout d'un quart d'heure, et de l'envoyer entre deux sergents de

ville à l'endroit où il a été arrêté. Là ils le quitteront et ils s'en iront sans regarder derrière eux. Vos deux numéros... qui est-ce ?

— Pigache et Piédouche.

— Excellents tous les deux. Ils prendront les devants, ils se promèneront dans la rue Corvisart et, en se promenant, ils verront ce que fera le muet. J'ai dans l'idée qu'avec le point de repère que vous allez lui fournir, il reconnaîtra sa route.

— Hum ! je crois qu'il se défiera.

— S'il est coupable, assurément oui, et dans ce cas, vous ne tirerez jamais rien de lui. Si, au contraire, comme je le pense, il n'a été qu'un instrument inconscient, je suis sûr qu'il vous mènera quelque part.

— C'est bien douteux, et je préférerais...

— Pardon, dit M. Lecoq en faisant demi-tour pour rejoindre son fils, mais si je causais avec vous une minute de plus, je manquerais le bateau, et on nous attend sur le quai de Boulogne.

Serviteur, cher monsieur.

Et il s'éloigna d'un pas alerte.

— Décidément, il a beaucoup baissé, dit l'agent abandonné à ses propres ressources. Son moyen ne vaut pas le diable. Il est vrai qu'on ne risque rien d'essayer et que je n'en aperçois pas d'autre. Si le muet ne s'y laisse pas prendre, nous n'avons plus que la reconnaissance à la Morgue... une chance sur laquelle on ne peut guère compter.

Ma foi ! je vais tenter le coup ; s'il manque, je ferai appeler Tolbiac et je lui remettrai l'affaire. Il est un peu sujet à caution, mais nous le tiendrons au doigt et à l'œil.

Sa décision une fois prise, le chef de la sûreté ne perdit pas de temps pour agir.

Le 29 et le 33 furent expédiés rue du Champ-de-l'Alouette.

Le muet, emballé dans la carriole cellulaire, vulgairement appelée panier à salade, prit le chemin du poste des Gobelins.

L'agent supérieur monta en fiacre et se fit arrêter au carrefour formé par le boulevard Arago et la rue de l'Ourcine, tout près de l'hôpital.

Il tenait à surveiller de loin l'opération, et il avait calculé que c'était la meilleure place pour observer, de l'intérieur de la voiture, les péripéties de la poursuite.

L'homme à la malle avait été arrêté venant du côté de l'Ourcine. S'il se décidait à regagner son point de départ, c'était par là qu'il devait passer.

Une heure après, chacun était à son poste.

Le muet n'avait fait aucune difficulté pour prendre place dans la boîte roulante qui allait le déposer au corps de garde où elle l'avait pris le matin.

Là le brigadier, après avoir prononcé un petit discours destiné à entretenir les illusions du prisonnier, au cas où il l'aurait entendu, s'était empressé de le confier à deux de ses subordonnés en leur disant :

— Débarassez-moi de ce vagabond-là et menez-le assez loin pour qu'il ne revienne plus nous *embêter*.

L'homme n'eut pas du tout l'air de comprendre cette phrase, rédigée de façon à lui inspirer de la confiance ; mais il suivit docilement les deux gardiens de Paris qui prirent la rue Croulebarbe, remontèrent la rue Corvisart et le lâchèrent au premier carrefour, en lui criant :

— Bon voyage ! et tâchez de ne plus vous faire pincer.

Piédouche, toujours en *voyou*, flânait dans la rue des Cordelières. Pigache fumait sa pipe sous l'auvent de la tannerie qui fait le coin de la rue du Champ-de-l'Alouette.

Il gelait à pierre fendre, et le froid avait durci la neige tombée pendant la nuit. Aucun passant ne se montrait, et toute la vie de ce pauvre quartier s'était concentrée dans les cabarets qui foisonnent sur les boulevards extérieurs.

Les agents avaient donc beau jeu pour observer les mouvements du gibier qu'ils guettaient, et ils s'étaient arrangés de façon à ce qu'il ne pût pas les remarquer.

Le muet commença par suivre des yeux les sergents de ville qui s'éloignaient ; puis il s'adossa à la clôture d'un jardin et il se mit à regarder autour de lui.

Ceux qui l'épiaient purent craindre un instant qu'il ne restât là, comme il était resté sur le quai des Orfèvres, car il ne bougeait point.

Mais au bout de deux ou trois minutes qu'il employa à se reconnaître, il se dirigea vers la maison d'angle de la rue Corvisart et de la rue Pascal, examina de près les pierres du mur, fit un geste de surprise ou de satisfaction, et se mit à remonter sans hésiter vers le boulevard Arago.

Le 29 et le 33 le laissèrent filer et prirent tout doucement le même chemin.

— Ah ! le gredin, dit tout bas Piédouche en passant devant la maison d'angle, il a fait une marque sur la muraille. C'est donc pour ça qu'il avait un morceau de charbon dans sa poche. Maintenant il va retrouver son chemin comme le Petit-Poucet et nous mener tout droit où nous avons affaire. C'est le patron qui va être content !

Le patron était, en effet, fort content, car, à travers la glace levée de son fiacre, il voyait le muet s'avancer du pas décidé d'un homme qui sait parfaitement où il va.

Les agents suivaient de loin et sans se côtoyer. Ils s'arrêtèrent quand le *filé* s'arrêta tout près de l'hôpital de l'Ourcine et à dix pas du fiacre.

Il paraissait embarrassé ; il allait d'un angle à l'autre du carrefour ; on eût dit qu'il craignait de passer outre.

Enfin, il se décida à traverser le boulevard et à enfile la rue de l'Ourcine, qui s'ouvre en face de la rue Corvisart, dont elle n'est que la prolongation. Il la suivit sans hésiter jusqu'au boulevard de Port-Royal. Là, il fit encore un temps d'arrêt. Évidemment, les larges voies le déroutaient.

Le fiacre roulait au pas sur la piste des agents.

Le muet, après avoir encore inspecté les murailles, continua tout droit, puis tourna à gauche par une ruelle dénommée officiellement : Rue des Lyonnais.

Il la suivit jusqu'à la rue Berthollet, qui longe les jardins du Val-de-Grâce, puis il prit à droite une voie étroite et tortueuse qui s'appelle la rue de l'Arbalète et qui va se jeter dans la rue Mouffetard, après avoir coupé en biais la nouvelle rue des Feuillantines.

Tout cet itinéraire fut parcouru rapidement, et l'assurance que montrait le muet prouvait bien qu'il marchait maintenant sur un terrain à lui connu.

Les agents ne se sentaient pas d'aise, et leur joie fut complète quand ils le virent s'arrêter devant une grille, presque au coin de la rue Lhomond, examiner un instant la maison que protégeait cette grille, et sonner d'un air délibéré.

La manœuvre était réglée d'avance. Pigache fit encore quelques pas et se campa sur le trottoir opposé. Piédouche fila plus loin et s'embusqua au tournant de la rue Lhomond. De quelque côté que s'en allât l'homme *filé*, s'il s'en allait, la retraite lui était coupée.

En même temps, le chef de l'expédition descendait de voiture et s'acheminait à petits pas vers la grille.

Le muet sonnait toujours, et personne ne venait lui ouvrir.

L'agent supérieur avisa une charbonnière qui montrait son museau noir à la porte de sa boutique, et, en s'approchant, il l'entendit qui disait :

— Tu as beau sonner, mon garçon. La boîte est vide.

Et il lui demanda

— Est-ce que cette maison n'est pas habitée ?

— La locataire a dû déménager cette nuit, répondit l'enfant du Cantal, car depuis ce matin la bonne n'a pas montré le bout de son nez.

— Il y a une femme de chambre, c'est bon à savoir, pensa le chef de la sûreté.

Si je vous demande ça, reprit-il, c'est que je vois là un pauvre garçon qui se fatigue à sonner. Il serait charitable de l'avertir qu'il n'y a personne.

— Bah ! il le verra bien. Et puis, je ne suis pas sûre que la dame soit partie. C'est la bonne qui a dit comme ça hier à mon homme qu'elle allait dans le pays des Engliches avec sa bourgeoise, et qu'elles devaient partir à minuit. Il y avait belle lurette que j'étais couchée, à minuit... ça fait que...

— Vous ne connaissez pas l'individu qui sonne ?

— Je ne l'ai jamais tant vu, dit la charbonnière un peu étonnée de toutes ces questions.

— Peut-être qu'il se trompe de porte. Je vais le lui demander.

Et, laissant l'Auvergnate assez ébahie, le chef de la sûreté alla droit au muet qui ne l'avait pas encore aperçu, tant il était occupé à tirer la sonnette, et lui frappa sur l'épaule.

Le gars se retourna et parut surpris de voir la figure de l'homme qui l'avait tenu si longtemps sur la sellette, mais il ne parut pas du tout effrayé.

— Voilà une preuve plus décisive que toutes les autres, se dit l'agent. Lecoq avait raison. Cet homme-là ne sait rien de l'assassinat. Mais il nous a menés au nid ; c'est tout ce qu'il nous faut. Il s'agit maintenant de procéder avec prudence et méthode.

Il prit le muet par le bras, le conduisit au fiacre, l'y fit monter, appela d'un signe le numéro 33 et lui dit de prendre place dans la voiture pour veiller

sur l'homme qu'il comptait bien ne plus lâcher.

Puis passant à Piédouche qui s'était approché tout doucement en voyant la tournure que prenaient les choses, il lui donna l'ordre de se mettre en faction devant la grille.

— Je veux entrer seul, conclut-il. Si les portes sont fermées, tu vas aller chercher un serrurier, mais je parierais qu'elles sont ouvertes. Reste ici et ne viens que si je te siffle.

Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à la marchande de cotrets, pas un mot de tout ça à vos pratiques. Je suis officier de paix et je viens chez votre voisine pour une descente de justice. Ainsi, soyez sage. Je vous laisse un agent pour vous surveiller et je reviendrai tout à l'heure causer avec vous.

En même temps, il déboutonnait son pardessus pour montrer sa ceinture tricolore.

À la vue de cet insigne redouté, la femme disparut dans les profondeurs de sa boutique.

— L'œil à tout ! dit l'agent supérieur à son subordonné.

Et, revenant à la grille, il se mit à examiner attentivement la maison et ses abords.

C'était un simple pavillon à un seul étage, et à trois fenêtres de façade, séparé de la rue par une cour assez large.

Les jalousies n'étaient pas fermées, et le seul indice qui dût faire croire que le logis était abandonné, c'est qu'on ne voyait pas sortir de fumée des deux cheminées de briques rouges.

L'attention du chercheur se porta bientôt sur le tapis de neige qui couvrait le sol de la cour.

La neige fraîche, c'est le livre que les policiers habiles s'efforcent tout d'abord de déchiffrer, car ils y trouvent des indications précieuses. Les coupables y impriment eux-mêmes leur condamnation, et, de la grille au

pavillon, ils avaient laissé des empreintes que le froid avait merveilleusement conservées.

On y voyait quatre pistes bien distinctes : deux profondément marquées par un large pied, les deux autres moins lourdement tracées par un pied plus fin et plus élégamment chaussé, un pied d'homme pourtant.

Ces pistes étaient disposées deux par deux, c'est-à-dire que les grands pas côtoyaient toujours les petits. La première obliquait à droite, l'autre à gauche, mais toutes deux aboutissaient au perron, et, circonstance assez singulière, toutes deux allaient de la rue à la maison.

On était entré deux fois, on n'était pas sorti.

— C'est incompréhensible, murmura le chef de la sûreté, car les deux pistes sont formées chacune par les deux mêmes pas. On ne peut pas revenir quand on n'est pas parti. Il faut que la maison ait une autre issue. C'est à vérifier. Dans tous les cas, les grosses empreintes ont été évidemment laissées par le muet, qui a des pieds comme des bateaux et qui porte des souliers ferrés. Je vois les marques des clous. L'autre pas est celui de l'assassin. Il a des bottines minces à hauts talons. Il faudra faire mouler les formes avec du plâtre.

Voyons maintenant si nous aurons besoin d'un serrurier, ajouta-t-il en posant la main sur le bouton de cuivre de la serrure.

Le pêne joua et la porte s'ouvrit.

— Ils étaient pressés, ils n'ont pas pris le temps de la refermer, pensa l'agent ; ou plutôt ils n'avaient pas la clé. L'assassin entra chez cette femme comme chez lui ; personne n'est venu lui ouvrir, puisqu'on ne voit pas trace des pas de la servante. Le muet l'accompagnait. Ils ont dû trouver ouverte la porte de la grille. Reste à savoir si celle de la maison l'est aussi.

Alors il traversa la cour en faisant un long circuit, pour ne pas effacer les pistes, et, en arrivant au perron, il s'aperçut qu'un des battants de cette porte n'était que poussé contre l'autre.

Il entra et il se trouva dans un large vestibule au fond duquel commençait l'escalier du premier étage.

Ce corridor était encombré de malles et de sacs de voyage. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les dimensions, et entre autres une caisse longue absolument pareille à celle que le muet portait sur son dos quand les sergents de ville lui avaient mis la main au collet.

— S'il me restait encore des doutes, voilà qui les lèverait, dit tout bas le chef de la sûreté. Décidément, nous y sommes, et je crois que je pourrai me passer de M. Tolbiac de Tinchebray. Nous ouvrirons tous ces colis tantôt et ce sera bien le diable si nous n'y trouvons pas de quoi compléter le travail.

Passons à la visite de l'appartement.

Il y avait deux portes de chaque côté du vestibule. Il ouvrit la première à sa droite et il se trouva dans un salon meublé d'une façon bizarre.

À côté de fauteuils Louis XVI garnis de tapisserie de Beauvais, on y voyait des sièges d'acajou dont une modiste n'aurait pas voulu. Les rideaux étaient de soie, mais usés jusqu'à la trame. Sur la cheminée, une affreuse pendule de bronze doré trônait entre deux vases du Japon d'un assez grand prix. Un lustre de mauvais goût pendait du plafond, et quatre torchères d'un très-bon style se faisaient vis-à-vis sur des panneaux ornés de belles glaces de Venise.

Tout cela semblait avoir été acheté d'occasion et à la hâte.

Il y avait eu du feu dans l'âtre. On y avait même brûlé des papiers dont la cendre formait un gros tas noir.

— À vérifier aussi ces cendres-là, murmura l'agent, en soulevant une portière qui séparait le salon d'un boudoir sans fenêtres, car la maison ne prenait le jour que par la façade.

Cette seconde pièce était donc assez sombre et le chef de la sûreté n'y remarqua qu'une horloge à piédestal, une horloge assez haute et assez large

pour qu'un homme pût s'y cacher, et une table de jeu sur laquelle étaient étalées des cartes rangées sur plusieurs files.

Une chaise était renversée sur le tapis tout près de la table.

— Tiens ! dit le chercheur, la dame faisait une *patience*... une *réussite*... elle pensait sans doute à son amoureux, quand elle a reçu le coup... c'est ici qu'elle a été frappée... Il faudra que je compte ces cartes... pour voir s'il manque une dame de pique...

Rien, sauf la chaise renversée, n'était dérangé dans le boudoir.

L'horloge marchait.

Le chef de la sûreté revint dans le salon, traversa le vestibule et ouvrit une autre porte.

C'était celle de la salle à manger.

La table était servie. Deux couverts, placés en face l'un de l'autre, indiquaient que deux convives s'y étaient assis. Un pâté de foies gras entamé et une caisse de raisin de Fontainebleau attestaient que ces convives ne regardaient pas à la dépense, car M^{me} Bontoux ne donne pas ses marchandises pour rien et au mois de janvier le raisin coûte très-cher.

Mais le repas devait avoir été brusquement interrompu, car tout était en désordre sur la table et autour de la table.

Une chaise brisée gisait à terre. Deux carafes renversées avaient inondé la nappe de vin et d'eau. Des débris de bouteilles et d'assiettes jonchaient le parquet.

— Oh ! oh ! murmura l'agent, je me trompais... Ce n'est pas dans le boudoir que le coup a été fait... c'est ici... Et pourtant l'état du corps prouve qu'il n'y a pas eu de lutte entre la victime et l'assassin... et je vois les traces d'une bataille acharnée... c'est étrange...

Voilà sur le plancher des taches qui m'ont tout l'air d'être des taches de sang... Voyons la nappe... elle n'est souillée que de vin... La femme a donc dû être frappée debout... Mais comment la blessure a-t-elle pu saigner autant ?... la lame du poignard n'est guère plus large qu'une alène de cordonnier... et l'épanchement a dû se faire en dedans... Ici, une longue traînée... ça devient de plus en plus extraordinaire... Où va-t-elle, cette traînée ?... ah ! vers une pièce qui fait pendant au boudoir et qui doit être l'office... La femme se serait donc sauvée là... nous allons le savoir.

Et le chef de la sûreté poussa la porte de communication qu'il trouva entrebâillée.

— Comment ! encore un ! s'écria-t-il en reculant de surprise.

Il venait de voir, étendu sur le dos, et les bras en croix, un cadavre sanglant.

Ce cadavre, c'était celui d'un homme d'une cinquantaine d'années, grand, fort et vêtu avec recherche.

Une grande chaîne d'or pendait de la poche de son gilet blanc que souillait une large tache de sang. Sa cravate de soie noire était comme tordue. Un des revers de sa redingote était déchiré.

On avait jeté dans un coin le pardessus et le chapeau.

Le visage, sans barbe ni moustaches, encadré de larges favoris gris, était défiguré par une affreuse blessure qui avait brisé le front et enfoncé un œil.

— L'affaire se complique, dit l'agent supérieur. Cet homme a été tué d'un coup de canne plombée et à la suite d'une lutte... On a dû le prendre d'abord à la cravate et au collet... La bataille a commencé à table... Il est tombé... On a traîné le corps ici... et on l'y a laissé, sans prendre le temps de le cacher autrement... L'assassin comptait revenir le chercher après s'être débarrassé du corps de la femme... Il l'aurait sans doute emballé et expédié sur le dos du muet...

Puis, après avoir réfléchi, il reprit :

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas opéré sur celui-là par le même procédé... Il a tué la femme par surprise et d'un seul coup, tandis qu'avec l'homme il a dû se battre comme un crocheteur... Je sais bien qu'on ne poignarde pas si facilement un gaillard comme celui-ci... Qu'est-ce que ça peut être que ce citoyen-là ? Il a tout l'air d'un riche négociant. Figure de protecteur : celui de la dame probablement. Nous n'aurons pas de peine à constater l'identité. Il doit avoir une maison de commerce, une famille. Il doit manquer quelque part. Sans compter qu'on trouvera certainement des papiers et des cartes de visite dans ses poches. Avec une tournure comme celle-là, on a toujours un portefeuille sur soi.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne l'a pas tué pour le voler, car il a sa montre et sa chaîne. Et je suis très-porté à croire que l'argent n'est pour rien non plus dans le meurtre de la femme.

Donc, nous allons avoir à travailler en dehors du monde de la *pègre*. Inutile de chercher parmi les repris de justice. Ceci est une affaire de choix, une affaire qui rentre tout à fait dans la spécialité du père Lecoq. Quel dommage qu'il ne veuille pas s'en mêler ! Il n'a pas baissé du tout, le vieux Lascar. Il m'a donné tantôt deux bons conseils ; sans lui, nous en serions encore à chercher au hasard.

Maintenant, conclut l'agent, la question est de savoir ce que nous allons faire.

Et, rentrant dans la salle à manger, il s'approcha machinalement de la fenêtre qui donnait sur la cour.

Le jour baissait, la rue était silencieuse et déserte. Le fiacre où Pigache gardait le sourd-muet stationnait toujours devant la grille, et Piédouche se promenait à pas de loup sur le trottoir.

— Personne ne se doute de rien dans le quartier, se dit le chef de la sûreté. Il n'y a que la charbonnière qui sache quelque chose, mais on peut la bloquer dans sa boutique jusqu'à demain, pour l'empêcher de parler. C'est une situation qui se présente rarement au début d'une affaire et dont j'ai bien envie de tirer parti.

Oui, reprit-il en se promenant à grands pas à travers la salle à manger, la chose est à tenter, et, si je me décide à tendre une souricière, il faut la tendre tout de suite.

Personne ne viendra plus s'y prendre après que la justice aura opéré ici, attendu que les journaux vont faire un bruit du diable... je vois ça d'ici... *l'Affaire de la rue de l'Arbalète*... et l'assassin doit les lire... les journaux... mais tant qu'ils n'auront pas parlé, il peut croire que nous n'avons pas découvert la maison... Il sait que son muet est arrêté, mais il est sûr qu'il ne dira rien, puisqu'il s'est arrangé pour qu'il ne pût ni écrire, ni parler par signes... Il a dû l'élever tout exprès pour se procurer un coopérateur discret... il faudra que je l'envoie à l'institution de la rue Saint-Jacques, ce muet-là... Quand il sera instruit, il nous apprendra bien des choses, mais il faut le temps de l'instruire... et si, en attendant, nous pincions son maître, ça simplifierait les choses...

Eh bien ! mais pourquoi ne reviendrait-il pas faire un tour ici cette nuit, ce charrieur de cadavres ?... Il était pressé d'emporter la femme et il n'a pas pris le temps de remettre les choses en ordre... l'homme qui est dans l'office doit le préoccuper, surtout s'il lui a laissé ses papiers. D'ailleurs, si les choses restent en l'état jusqu'à demain matin, l'instruction n'y perdra rien... Il est même inutile que je visite maintenant le premier étage.

Allons ! conclut-il, décidément, je vais essayer de la souricière. Le moyen n'est pas neuf, mais il est toujours bon et, pour être sûr que la besogne sera bien faite, je vais la faire moi-même.

Sur cette résolution, l'agent passa dans le vestibule, sortit de la maison, traversa la cour, toujours en ayant soin de ne pas mêler ses pas à ceux qui étaient imprimés dans la neige, et, passant la grille, il alla droit à Piédouche, qui lui dit :

— Le charbonnier vient de rentrer. Sa femme a dû lui conter de quoi il retournait, car ils ont barricadé en dedans la porte de leur boutique, et je crois qu'ils se sont couchés sans souper. J'ai regardé par le trou de la serrure. Leur chandelle était éteinte.

— Bon ! c'est ce qu'il faut. Maintenant, il s'agit de travailler vite et bien. Tu vas dire à Pigache de filer au dépôt avec le fiacre, d'écrouer le muet, et de revenir avec deux autres numéros, des solides autant que possible.

— Compris. Et moi ?

— Toi, tu vas prendre le quart devant la grille, et quand nos hommes arriveront, tu les placeras à ton idée. Pas trop près, surtout. Ils ne serviront que comme renfort. C'est toi qui viendras quand j'appellerai.

— Alors, c'est une souricière ?

— Oui. Tu connais le système. Laisser la souris entrer dans le trou et attendre, pour sauter dessus, qu'elle soit bien prise.

— Oh ! soyez tranquille. Je ne bougerai qu'au coup de sifflet. Les camarades garderont les deux bouts de la rue. Seulement les souris sortant tard, nous en avons pour toute la nuit, et il n'est que cinq heures.

— Tu enverras un des numéros chercher du pain et du fromage. Il y a un boulanger et un épicier dans la rue des Feuillantines.

— Et vous, patron ?

— Moi, je dînerai demain matin. À la besogne, mon garçon. Si le truc réussit, l'affaire te fera honneur. Ainsi, c'est dit, je vais prendre ma faction, ne lâche pas la tienne.

Ah ! à propos, la souris sera peut-être une femme.

— Une femme ?

— Oui, il y a la servante qui a disparu. Elle peut revenir chercher les malles de sa maîtresse. Pourtant, je n'y compte pas. Je crois plutôt que c'est le bourgeois du muet qui montrera son nez par ici. Que ce soit lui ou un autre, tu travailleras de la même façon.

— C'est entendu, patron.

Les agents de la sûreté comprennent à demi-mot, et le chef ne jugea pas nécessaire de développer davantage les instructions très-concises qu'il venait de donner à Piédouche

Il rentra prestement dans la maison et il ne songea plus qu'à y faire choix d'une place propice à l'embuscade.

La nuit était venue tout à fait et il voulait avoir de la lumière pour pouvoir dévisager l'assassin, s'il se présentait. Seulement, il ne fallait pas que cette lumière pût être aperçue du dehors.

Dès lors, le poste à prendre était indiqué.

L'agent supérieur entra dans le boudoir en ayant soin de laisser ouvertes la porte de ce boudoir et celle du salon, qui donnaient toutes deux sur le corridor, afin d'entendre le bruit des pas de l'assassin aussitôt qu'il entrerait dans ce corridor.

Il entr'ouvrit aussi la fenêtre du salon pour que le son du sifflet arrivât aux oreilles de Piédouche.

Il y avait sur la table à jeu deux bougies dans des flambeaux d'argent, deux bougies presque intactes. On avait dû les éteindre aussitôt après le crime.

L'agent en alluma une et posa le flambeau par terre, dans un coin.

Après quoi, il chercha un endroit d'où il pût voir sans être vu et il ne trouva rien qui le satisfît.

Puis, il songea à l'horloge. Elle était de taille à le contenir. La boîte était percée d'un trou en losange par lequel on pouvait respirer, et la clé était sur le battant. Il ouvrit, prit les dimensions et reconnut qu'il pouvait se cacher là, sans autre inconvénient que celui d'arrêter le mouvement du balancier.

Dès lors, son siège était fait.

Il s'assit sur un fauteuil, tout près de la porte du corridor, et il attendit.

— Au premier bruit que j’entendrai, se disait-il, je me logerai dans la pendule. L’homme ne se doutera pas que je me suis fourré là. S’il entre dans le boudoir, je verrai ce qu’il fera, et je sifflerai Piédouche. S’il va d’abord dans la salle à manger, je sortirai tout doucement et j’irai siffler sur le perron. Il ne s’agit plus que d’avoir de la patience.

Il en fallait beaucoup pour passer la nuit dans ce coupe-gorge, à quelques pas d’un cadavre, et il fallait du courage pour affronter un tête-à-tête, si court qu’il fût, avec un assassin qui, très-probablement, ne regardait pas à un meurtre de plus ou de moins.

Mais la patience et le courage sont les deux vertus fondamentales de la profession.

Le chef de la sûreté prit position dans un siège capitonné où la victime avait dû s’asseoir souvent, et occupa ses loisirs forcés à repasser dans son esprit les circonstances de cette bizarre affaire et à examiner les contradictions qu’elle présentait.

Il n’arriva à rien de satisfaisant et il se dit plus d’une fois qu’il faudrait bien en venir à utiliser les talents de Tolbiac, le successeur assez indirect de M. Lecoq.

Les heures s’écoulèrent, marquées par l’horloge qui les sonnait avec un bruit retentissant.

Elle venait de frapper les douze coups de minuit, et le veilleur allait se lever pour allumer l’autre bougie, car la première achevait de se consumer et ne fournissait plus qu’une lueur vacillante, lorsqu’il entendit un faible bruit.

La porte du perron tournait doucement sur ses gonds.

Il se leva et il se précipita dans sa cachette.

On marchait avec précaution dans le corridor.

Le pas de celui qui marchait se rapprochait peu à peu du boudoir.

Bientôt une voix contenue prononça ces mots :

— Marie, êtes-vous là ?

L'agent se garda bien de bouger et retint son haleine de peur de trahir sa présence.

Le silence était profond dans cette maison sinistre, si profond que, de sa cachette, il entendait marcher sur le tapis du salon.

À cette heure où les voitures ont cessé d'ébranler le pavé des rues, et sous les hauts plafonds d'un appartement peu meublé, le moindre craquement résonnait, le plus léger souffle devenait perceptible, et l'observateur blotti dans la caisse de l'horloge en était à regretter d'avoir, en s'y introduisant, arrêté involontairement le balancier dont le puissant tic-tac aurait couvert le faible bruit d'une respiration contenue.

Du reste, le visiteur noctambule ne se doutait certainement pas qu'on l'épiait, car en prononçant le nom de la femme qu'il cherchait, il venait de fournir un indice précieux à la police, représentée par le plus militant de ses employés supérieurs.

Elle savait maintenant que la maison avait été habitée par une femme appelée Marie.

L'agent redoubla d'attention. Il écoutait de toutes ses oreilles et il se préparait à regarder de tous ses yeux par l'échancrure de la boîte où il se tenait plus immobile qu'un terme.

L'homme marchait toujours à pas de loup. Il s'approchait lentement de l'entrée du boudoir, et il n'allait pas tarder à soulever la portière.

Avant de s'y décider, il fit une pose et il répéta en anglais la phrase qu'il avait déjà prononcée.

Au lieu de dire : Marie, êtes-vous là ? il dit à demi-voix :

— *Are you here, Mary ?*

Naturellement, personne ne répondit à cet appel.

Mais le chef de la sûreté n'en perdit pas un mot.

— Bon ! pensa-t-il, la femme est anglaise, ou, du moins, elle comprend l'anglais. C'est un jalon qui nous aidera plus tard à retrouver notre chemin.

Il y eut encore un temps d'arrêt, puis le rideau s'agita ; une main écarta les plis de la lourde étoffe et une tête se montra, une tête coiffée d'un chapeau à haute forme, dont la soie neuve miroitait à la lueur mourante de la bougie que l'agent, pris à l'improviste, n'avait pas eu le temps de remplacer.

Ce luminaire unique ne donnait plus que des clartés intermittentes, s'éteignant presque pour se rallumer tout à coup pendant une ou deux secondes et pour s'éteindre encore aux trois quarts, laissant le boudoir dans une obscurité d'autant plus épaisse, que la flamme ressuscitée pour un instant avait été plus vive.

Les défaillances de la bougie gênaient beaucoup l'occupant de l'horloge pour observer l'inconnu, qui ne s'était pas encore décidé à relever tout à fait la portière.

De plus, le flambeau où la cire achevait de se consumer était posé par terre, dans un coin, de sorte que le visage de cet homme se trouvait éclairé obliquement et de bas en haut.

Mauvaise condition, s'il en fut, pour distinguer les traits d'un individu qu'on voit pour la première fois.

Le chef de la sûreté pouvait à peine les entrevoir à travers l'ouverture découpée en losange qui se trouvait précisément à la hauteur de ses yeux.

Il n'apercevait guère qu'une barbe noire et bien fournie, car le rebord du chapeau cachait le front du visiteur, et toute la partie supérieure de sa figure restait dans l'ombre.

— Va-t-il entrer ? Va-t-il sortir ? se demandait l'agent.

Et cette question n'était pas la seule qui le préoccupât.

Que ce rôdeur de nuit fût l'assassin, il n'en doutait pas, et il n'avait nulle envie de le laisser partir comme il était venu.

Mais il s'agissait de décider s'il allait le faire arrêter en donnant le signal sans plus attendre, ou s'il ne valait pas mieux temporiser un peu.

Lancer immédiatement le coup de sifflet d'avertissement, c'était se priver des indications utiles que pouvaient fournir les agissements du meurtrier.

Assurément, il ne venait pas sans motif errer dans la maison où il avait commis ses crimes et où gisait encore le cadavre d'une de ses victimes.

Ce motif, le chef de la sûreté le devinait ou croyait le deviner.

— C'est clair comme le jour, raisonna-t-il avec la rapidité de déduction qu'il possédait.

Ce gaillard-là sait que son muet est arrêté et que la femme assassinée est à la Morgue. Mais il ne sait pas que nous connaissons la maison où il a si bien travaillé et que nous l'y attendons.

Seulement, il se doute bien que d'ici à quelques jours on découvrira tout le pot aux roses.

Quand même nous ne serions pas venus ici, les voisins auraient fini par s'étonner du départ subit de la locataire du pavillon, sans compter que l'odeur du corps se serait répandue dans le quartier.

Alors, notre homme s'est dit qu'il fallait profiter de la première nuit pour faire disparaître les traces du meurtre.

Il va tout remettre en ordre dans la salle à manger, emballer proprement le cadavre dans une des malles qui encombrent le corridor et emporter sur son dos le colis, qu'il comptait faire enlever comme l'autre par le muet.

Cette Mary qu'il appelait tout à l'heure, c'est la servante qui doit être sa complice et qui, ne le voyant pas revenir la nuit dernière, a filé en laissant les portes ouvertes pour qu'il pût rentrer.

La charbonnière m'a à peu près dit que cette servante était anglaise, et il a parlé anglais. C'est bien ça, et maintenant je sais l'affaire sur le bout du doigt.

Mais nous avons affaire à un coquin très-fort, et si je le fais empoigner avant qu'il ait commencé sa besogne, il ne manquera pas d'inventer une histoire pour expliquer sa présence ici.

À sa place je ne serais pas embarrassé. Il n'a qu'à dire qu'il était amoureux de la femme assassinée... qu'il venait la voir en cachette... preuve qu'il ne savait pas qu'elle fût morte... ou un autre conte dans ce goût-là... Si avec ça il est assez habile pour dissimuler son identité... et ce n'est pas très-difficile quand on est étranger... il doit être anglais... il peut nous traîner six mois ou un an dans des enquêtes qui n'aboutiront peut-être jamais.

Non... non... pas de ça. Je veux me garder à carreau... Il faut que nous pincions ce gueux-là faisant sa cuisine... c'est le seul moyen de l'empêcher de nier.

Va, mon bonhomme, va nettoyer le carreau de la salle à manger et emballer le cadavre que tu as poussé dans l'office.

Quand tu en seras à emporter la malle, nous viendrons t'aider.

J'ai mon sifflet, la fenêtre du salon est ouverte, et Piédouche a l'oreille fine.

Tu seras servi à la minute.

Toutes ces conclusions furent tirées, tout ce plan fut bâti, en moins de temps qu'il n'en faut pour les exposer, en moins de temps que n'en mit l'homme au chapeau de soie à examiner le boudoir avant d'y entrer.

L'agent, décidé à attendre, se tint coi.

Il avait pris ses précautions pour un cas imprévu. Il tenait à la main son sifflet et il n'avait qu'à le porter à ses lèvres pour avertir le fidèle, brave et vigilant Piédouche.

Il n'avait donc rien à craindre et il avait tout à gagner en laissant l'assassin commencer ses opérations.

Le drôle était toujours là. Il n'avait fait ni un pas en avant, ni un pas en arrière, et il continuait à regarder autour de lui sans lever la tête.

Évidemment, il réfléchissait à ce qu'il allait faire, et il semblait aussi éprouver quelque répugnance à franchir le seuil du boudoir.

— Elle n'est pas là, murmura-t-il en très-bon français. Où peut-elle être ?

L'agent buvait ses paroles et pensait joyeusement :

— Tu t'enfermes, gredin. Cherche-la, ta servante anglaise... tu ne la trouveras pas... elle t'a brûlé la politesse... elle a été moins bête que toi... car nous ne la pincerons pas cette nuit... il est vrai qu'elle ne perdra rien pour attendre...

Et, frappé tout à coup d'une idée, le supérieur de Piédouche se dit :

— Si elle était là-haut pourtant... j'ai eu tort de ne pas visiter les chambres du premier étage... c'est la découverte du deuxième cadavre qui m'a dérangé.

— Ce flambeau sur le parquet... c'est singulier, reprit l'inconnu, poursuivant son monologue. Est-ce elle qui l'a placé là ?

À ce moment, la bougie expirante jeta un dernier éclat qui, par malheur, se refléta sur le sifflet que l'agent caché dans l'horloge tenait à portée de sa bouche, c'est-à-dire précisément derrière l'ouverture percée dans la boîte.

Puis, la mèche s'éteignit en répandant cette fumée malodorante qui est comme le dernier soupir des bougies que l'industrie moderne fabrique si économiquement avec un peu de cire et beaucoup de suif.

En stationnant dans ce boudoir où on n'avait pas allumé de feu depuis la veille, l'agent avait pris froid et il ne s'était pas aperçu qu'il s'enrhumait.

Le rhume n'attendait qu'une occasion pour se manifester, et la vapeur fumeuse qui s'exhalait du flambeau força l'occupant de l'horloge à éternuer.

Il voulut se retenir, mais l'éternement qu'il cherchait à étouffer éclata avec un bruit effroyable, et la secousse fut si forte que le sifflet lui échappa et tomba au fond de la boîte.

Avant que l'observateur trahi par cet incident malencontreux eût le temps de se remettre, l'homme, avec un sang-froid et une agilité extraordinaires, se précipita vers l'horloge, mit la main sur la clef qui était restée dans la serrure, ferma à double tour, retira la clef, la mit dans sa poche et s'enfuit.

L'agent, pris à son propre piège, était désormais hors d'état de poursuivre l'inconnu qu'il tenait tant à saisir.

IV

L'agent, prisonnier dans sa boîte, n'avait même pas la ressource d'appeler ses subalternes à son secours, puisqu'il avait laissé tomber son sifflet.

Pour le ramasser, il lui aurait fallu se baisser, et les dimensions de la caisse de l'horloge s'opposaient absolument à ce qu'il bougeât.

Comment plier les genoux quand on est claquemuré dans une gaine étroite et longue où on n'a pas beaucoup plus la liberté de ses mouvements que si on était enfermé dans un cercueil.

Crier de toute la force de ses poumons, c'était le seul moyen qui lui restât, et il ne se fit pas faute de l'employer, au risque d'attirer sur lui la colère de l'assassin qui devait être armé et qui aurait bien pu revenir égorger, pour le faire taire, le courageux avertisseur.

Mais la voix humaine ne s'entend pas de bien loin, surtout quand elle est assourdie par des tentures, des cloisons et des murailles.

La fenêtre du salon était ouverte, il est vrai ; mais ce salon séparait de la cour le boudoir au fond duquel le chef de la sûreté était emprisonné, et la cour séparait le salon de la rue où Piédouche et Pigache montaient la garde.

Si le sifflet est une carabine à longue portée, le gosier, pour suivre la comparaison, est un pistolet de poche.

L'agent supérieur eut beau appeler sur tous les tons, vociférer jusqu'à perdre haleine, personne ne l'entendit et il fut bientôt contraint de reconnaître l'inanité de ses efforts.

Du reste, il vit bientôt aussi que l'homme qui lui avait joué ce mauvais tour ne pensait qu'à se sauver et pas du tout à se débarrasser de son ennemi.

Cet étrange inconnu qui venait faire des visites à minuit dans une maison où deux assassinats avaient été commis la veille, ce rôdeur hardi, non-seulement ne revint point sur ses pas pour exterminer celui qui l'avait surpris, mais il s'empressa de franchir le seuil du pavillon.

Le chef de la sûreté entendit le bruit de la porte d'entrée refermée avec violence, et ce fut tout.

— Il a renoncé à compléter sa besogne, pensa-t-il ; il nous laisse nous débrouiller avec les deux cadavres, et il compte bien ne plus remettre les pieds ici, maintenant que la mèche est éventée.

Heureusement qu'il n'ira pas loin. Mes numéros sont là. Il sera *ligoté* et *emballé* avant d'arriver seulement au coin de la rue Lhomond.

Rassuré par cette réflexion et confiant dans l'intelligence de ses subordonnés, le prisonnier se résigna sans trop de peine à attendre qu'on vint le délivrer.

Mais il ne vit paraître ni Piédouche, ni Pigache, ni personne.

Dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure s'écoulèrent sans qu'aucun de ses auxiliaires donnât signe de vie.

Alors, il lui fallut bien reconnaître la triste vérité, à savoir que l'assassin avait réussi à tromper leur surveillance et qu'il était maintenant hors d'atteinte.

Décrire les sensations du policier émérite serait tout à fait superflu.

Napoléon dut éprouver quelque chose de pareil quand il vit déboucher sur le champ de bataille de Waterloo Blücher et ses Prussiens, au lieu de Grouchy qu'il attendait.

Le chasseur avait cru prendre, et il se trouvait pris. Il s'était flatté de mettre la main sur le coupable en lui tendant un traquenard, et le traquenard se refermait tout à coup sur celui qui l'avait tendu.

On a beau être froid et logique, on a beau avoir vieilli dans le métier, on s'illusionne toujours un peu sur la valeur des stratagèmes qu'on invente, et on n'en ressent que plus amèrement la déception quand on échoue.

— Le père Lecoq ne se serait pas laissé berné de la sorte, se disait douloureusement le chef trahi par la fortune.

Et, aux souffrances de l'amour-propre humilié, s'ajoutait le chagrin d'avoir manqué à servir le grand intérêt social.

L'assassin était libre, l'assassin pouvait continuer à assommer des hommes et à poignarder des femmes, et cet assassin, ce dangereux bandit, on le tenait, lorsque, faute d'un peu de prévoyance, et surtout par suite d'une fausse manœuvre, on avait perdu, en une seconde, tout le fruit des mesures conseillées par le sage du quai Conti.

— Voilà ce que c'est que vouloir tout éclaircir d'un seul coup, soupirait l'agent supérieur. Qui trop embrasse mal étreint.

Si je m'étais contenté de tendre une souricière ordinaire, mes hommes auraient empoigné ce gueux-là dès qu'il serait venu sonner à la grille ; et si

seulement je ne m'étais pas mis en tête de le prendre sur le fait, si j'avais sifflé quand il a relevé le rideau, au lieu d'attendre qu'il fût en train d'emballer le cadavre, nous le tiendrions maintenant, et j'aurais bien su le faire parler. Il n'est pas muet celui-là, car il appelle sa complice en deux langues.

Enfin, on la retrouvera peut-être cette complice, se dit le prisonnier pour se consoler, cette Marie ou Méré, comme il la nomme en anglais.

Mais du diable si je sais à quelle heure je vais sortir de cette boîte. Ces imbéciles sont capables d'attendre le jour pour me relever de faction... et pendant que j'enrage ici, l'assassin fait du chemin... sans compter que je gèle et que j'ai des crampes dans tous les membres.

En effet la situation n'était pas gaie.

Le martyr de l'ordre public avait le corps serré dans une gaine de bois et le dos meurtri par le poids d'un énorme balancier de cuivre.

Ses jambes fatiguées se refusaient à le porter ; il gelait à six degrés au-dessous de zéro ; le froid le pénétrait jusque dans la moelle des os, et c'est à peine s'il pouvait respirer par l'étroite ouverture, placée heureusement devant sa bouche.

Et il ne croyait pas dire si juste, quand il prévoyait que ce supplice ne prendrait fin qu'avec cette longue nuit de janvier.

Les premières lueurs du crépuscule blanchissaient déjà les vitres du salon, lorsqu'une voix qui ne ressemblait pas du tout à celle de l'assassin appela le chef de la sûreté par son nom.

On peut croire qu'il ne se fit pas prier pour répondre :

— À moi !

Le fidèle Piédouche se précipita aussitôt dans le boudoir, et la scène qui se passa alors entre lui et son supérieur est de celles qu'on ne saurait raconter.

La stupéfaction du numéro 29 en retrouvant son général dans la caisse d'une horloge, la colère du captif, les reproches et les excuses, les questions et les réponses qui se croisaient, tout cela formait une sorte de comédie agrémentée de quiproquos dont il est aisé de se figurer l'effet.

Les premiers mots de cet entretien à bâtons rompus s'échangèrent à travers le trou de l'horloge, circonstance qui ajoutait encore à la bizarrerie de la situation.

Heureusement Piédouche avait toujours en poche un arsenal portatif, pinces, ciseaux de menuisier, crochets de serrurier et autres ustensiles propres à forcer dans ses derniers retranchements un malfaiteur qui se barricade.

Il s'empessa de faire sauter la porte de la prison où son chef venait de passer de longues et désagréables heures ; il l'aida respectueusement à en sortir, il lui offrit tout à la fois un fauteuil pour se reposer et un coup d'eau-de-vie pour se réchauffer. Piédouche, en expédition, se précautionnait aussi d'une gourde pleine. Mais le chef de la sûreté n'accepta ni le siège, ni l'alcool.

— J'espère au moins que tu l'as coffré ? demanda-t-il brusquement.

— Qui ça, patron ? dit le policier ébahi.

— L'homme... celui qui est entré ici à minuit et qui a dû sortir un quart d'heure après.

— Faites excuse, patron. Je n'ai vu que l'employé supérieur de la préfecture... celui que M. le préfet vous a envoyé...

— Es-tu fou ? ou te moques-tu de moi ?

— Ni l'un ni l'autre, patron. Sur le coup de minuit, j'ai vu arriver, du côté de la rue Lhomond, un particulier très-bien mis... paletot à longs poils, cache-nez blanc, chapeau de soie tout neuf, gants de castor gris... Il s'est arrêté devant la grille, il a poussé la porte, et il est entré dans la maison comme chez lui.

— Et tu ne lui as pas sauté dessus ?

— Patron, je ne connais que ma consigne. Vous m’avez dit, quand vous m’avez mis en faction, de laisser passer tous ceux qui se présenteraient, et de ne bouger qu’à votre coup de sifflet.

— Bon ! mais quand cet homme est sorti ? interrogea le chef d’une voix qui tremblait de colère.

— Vous ne m’aviez pas donné d’ordre pour la sortie, patron. Et comme vous n’aviez pas sifflé, j’étais assez embarrassé.

Pourtant, j’ai pris sur moi d’arrêter l’individu au moment où il filait déjà le long de la grille, et de lui demander d’où il venait.

Il a été d’abord un peu interloqué ; mais il m’a répondu tout de suite : « Je suis de la *maison*. »

— Et tu as cru que cela voulait dire : Je suis de la police ?

— Je n’ai pas cru ça tout de suite... à preuve que j’ai demandé à voir sa carte.

— Et il te l’a montrée ?

— Oui, patron. Oh ! il était en règle. Et il a ajouté qu’il venait de la part de M. le préfet pour vous faire une communication importante.

— Double brute ! s’écria le chef, à bout de patience. Tu savais bien qu’à la préfecture on ignore encore que nous sommes ici, et même que le crime a été commis rue de l’Arbalète.

— Ça m’a un peu étonné que monsieur le préfet fût déjà informé ; mais je me suis dit qu’en reconduisant le muet, Pigache avait peut-être conté la chose au directeur du Dépôt, et que le directeur...

— Tais-toi, malheureux ! et apprends ce que tu viens de faire. Tu as laissé échapper l’assassin.

— L’assassin ! s’écria Piédouche en reculant de deux pas. C’était l’assassin, ce grand qui avait un paletot si cossu !

— Oui, c’était lui, et par ta bêtise, il nous échappe, quand tu n’avais qu’à étendre la main pour le prendre.

Tu es cause que nous manquons la plus belle affaire que j’aie vue depuis que je travaille.

Ton compte est réglé, mon garçon ; tu peux faire tes paquets. Nous n’avons pas besoin d’agents qui se font rouler par le premier venu... car il n’est ni *grinche*, ni *escarpe* de son état, ce paroissien-là, et il t’a fait voir le tour, à toi qui as vingt ans de services à la sûreté... c’est honteux !

L’agent baissait la tête et faisait triste mine pendant que son supérieur lui lançait cette objurcation en l’appuyant de gestes irrités.

Pourtant, après la première bordée, Piédouche se redressa un peu et dit avec émotion :

— C’est vrai, patron, je suis fautif. J’ai mérité qu’on me chasse. J’ai servi vingt ans, comme vous dites, et toujours avec honneur, je peux le dire. Mais ça n’y fait rien... Dans notre métier, on n’a pas le droit de se tromper.

Faites-moi rayer. Je crèverai de faim et mes *gosses* aussi... J’en ai trois, et ils n’ont que moi depuis que la mère est morte d’un chaud et froid qu’elle avait attrapé au lavoir. Tant pis ! ça m’apprendra à ne pas *gober* ce qu’un bourgeois me dit dans la rue... Et puis, j’ai été trop bête aussi... J’aurais dû voir qu’il n’était pas de chez nous, rien qu’à sa *dégaîne* et à sa manière de montrer sa carte...

— Encore si tu avais regardé le numéro qu’elle portait ! mais tu vas me dire que tu n’y as pas pensé, dit amèrement le chef, que cette déconvenue avait mis hors de lui.

— Non, je n’y ai pas pensé, patron, pas plus que je n’ai fait attention que la carte... je m’en souviens maintenant... était de l’ancien modèle... une vieille carte que ce gredin-là aura trouvée ou achetée... J’ai manœuvré

comme un conscrit... Que voulez-vous ? il y a des jours où on n'est pas à son affaire... D'ailleurs, je ne pourrais pas rester... les camarades sauront ça... je n'oserais plus les regarder... qu'on me flanque à la porte... je ne l'aurai pas volé... je me ferai balayeur ou chiffonnier pour que les gosses aient du pain...

Oh ! ce n'est pas dans l'espoir de vous attendrir que je vous dis tout ça, patron, ajouta Piédouche qui avait surpris sur la figure de son chef un mouvement de pitié.

Je sais ce qui me revient et je ne me plains pas... et même je n'oublierai jamais que vous avez été bon pour moi... mais je n'oublierai pas non plus le gueux qui est la cause de mon malheur... je le chercherai jusqu'à ce que je l'aie trouvé... et je le trouverai, le gredin... et je ne serai content que le jour où je l'aurai vu faucher sur la place de la Roquette.

— Alors tu crois que tu le reconnaîtrais ?

— Oui, à ses yeux. Il ne faisait pas bien clair, vu que nous étions loin du bec de gaz quand je l'ai arrêté. Mais ils brillent comme ceux d'un chat, ces yeux-là. Et puis, il a des sourcils qui se rejoignent sur la racine du nez.

Je ne parle pas du cache-nez et du paletot. Il ne sera pas assez bête pour les remettre. Pourtant, on ne sait pas. Je les ai dans la caboche, couleur, coupe, étoffe et tout... je les reconnaîtrais au Temple.

Et, je vous le dis encore, patron, vrai comme je m'appelle Jean Piédouche, je repincerai le propre à rien qui m'a fait donner ma feuille de route.

— Écoute, dit le chef après un silence, c'est la première fois que ça t'arrive. On ne congédie pas un bon soldat pour un seul manquement dans le service. Et puis, je ne veux pas que tes enfants soient dans la misère. Je te garde, à deux conditions. La première, c'est que tu ne diras pas un mot aux camarades.

— Soyez tranquille, patron, je n'ai pas envie de passer pour un imbécile.

— La seconde, c'est que tu feras l'impossible pour réparer ta sottise. Il me faut l'homme.

— Vous l'aurez, patron, et si jamais vous avez besoin de quelqu'un qui se jette dans le feu pour vous, eh bien ! faites-moi signe.

— Pas de phrases, et à l'ouvrage ! Nous avons fait de mauvaise besogne cette nuit, tâchons d'en faire de bonne ce matin.

Nos numéros sont à leur poste ?

— Ils n'en ont pas bougé depuis que je leur ai donné la consigne.

— Bien. Tu vas leur dire de continuer la faction, et tu passeras d'abord au commissariat du quartier. Tu diras au commissaire que je l'attends ici pour une levée de corps.

— Comment, patron ! est-ce que...

— Il y a un homme tué dans la salle à manger, dit le chef du même ton qu'il aurait dit : il y a un vase de Chine sur la cheminée du salon.

— Et de deux ! grommela Piédouche. Il va bien, l'homme aux sourcils joints !

— Du commissariat, tu iras rue Godot-de-Mauroy, numéro...

— Connue, patron, chez M. Tolbiac.

— Allons, tu n'es pas si bête qu'on pourrait le croire après ce que tu as fait tantôt. Oui, chez Tolbiac. Tu lui diras que je le demande sans perdre une minute ; tu lui diras cela et rien de plus, entends-tu bien ?... et puis tu me l'amèneras.

— Compris, patron. Alors c'est M. Tolbiac qui va mener l'affaire ?... sous votre direction.

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Excusez, patron, c'est que je ne serais pas fâché de savoir avec qui je travaillerai... parce que, vous savez, chaque chef a sa méthode... et je tâche toujours de m'y conformer... Ainsi, par exemple, chaque fois que j'ai été employé par M. Lecoq...

— Lecoq n'en veut plus. Tu marcheras sous Tolbiac.

— Et je marcherai droit, patron, vous pouvez y compter. Seulement, c'est dommage que le père Lecoq en ait assez, parce que celui-là, voyez-vous, on n'a pas encore trouvé son pareil.

— Tolbiac le vaudra, quand il aura un peu plus de pratique en France.

Assez bavardé. En route ! Prends un fiacre pour aller plus vite, et tâche de ne pas faire de sottises.

Piédouche, ravi d'être rentré en grâce, et brûlant du désir de réparer sa faute, salua son chef et gagna la porte.

Gare aux pas dans la neige, lui cria l'agent supérieur.

Et traversant le salon, il alla regarder par la fenêtre entre-bâillée.

Il constata avec satisfaction que Piédouche faisait un long détour pour ne pas effacer les traces laissées, trente-six heures auparavant, par l'assassin et son muet.

D'autres pas, plus récemment imprimés sur la neige, apparaissaient à côté des deux premières pistes.

Ceux-là étaient certainement ceux du visiteur nocturne qui avait enfermé le chef de la sûreté dans l'horloge, et ils ne se confondaient point avec les autres.

C'était un point de comparaison tout trouvé pour établir que ce visiteur était déjà venu la veille, et l'habile agent se promit bien de le signaler aux magistrats.

Pour le moment, il ne pensait qu'à entrer dans la voie des opérations régulières, constatations de l'état du corps, enquête sur son identité, et autres procédés employés dans les cas ordinaires.

Les raisons qui l'avaient décidé à différer d'agir officiellement n'existaient plus, puisque l'assassin savait maintenant que la maison était occupée par la police.

On ne pouvait pas espérer qu'ayant échappé une fois à la souricière, il reviendrait s'y faire prendre.

Le chef n'avait donc plus qu'à attendre l'arrivée du commissaire et, jusqu'à ce que celui-ci arrivât, il n'avait rien de mieux à faire que de visiter le premier étage où il n'avait pas encore pénétré.

Il y monta et, comme au rez-de-chaussée, il trouva toutes les clés sur les portes.

À droite, au-dessus du salon et du boudoir, il y avait une chambre à coucher et un cabinet de toilette.

Là aussi, on remarquait un étrange amalgame d'objets de luxe et de meubles vulgaires.

Aucune trace de désordre d'ailleurs.

Le lit n'était pas défait, mais il était garni de draps.

Cependant les armoires étaient vides, et la garde-robe attenante au cabinet de toilette ne contenait pas un seul vêtement de femme.

C'était une preuve de plus que la victime se préparait à partir pour un long voyage, et qu'elle comptait même ne jamais revenir dans la maison.

L'agent supérieur en était là de son examen quand le bruit d'un fiacre s'arrêtant devant la grille l'attira à la fenêtre.

Il vit descendre de ce fiacre le commissaire que Piédouche était allé avertir en passant, il courut le recevoir, et il eut tôt fait de le mettre au courant de la

situation.

Puis, comme il avait hâte d'en finir à la rue de l'Arbalète pour rentrer à la préfecture, il le conduisit tout droit à l'office, où gisait le corps de l'homme assassiné.

— C'est lui ! s'écria aussitôt le commissaire.

— Comment ! vous connaissez cet homme ? dit le chef de la sûreté.

— Oui. C'est un négociant qui a disparu avant hier, et que sa famille fait chercher. Son fils était chez moi et je recevais sa déclaration, quand Piédouche est venu me chercher de votre part.

Je ne m'attendais guère, en venant ici, à faire d'une pierre deux coups.

— Et moi je n'espérais guère que nous marcherions si vite à un éclaircissement.

Vous êtes sûr que ce corps est bien celui du négociant en question ?

— Très-sûr. J'ai rencontré vingt fois cette figure-là dans le Luxembourg et au Jardin des Plantes.

Il jouit d'ailleurs dans le quartier d'une grande notoriété, car il y a passé sa vie, et son père y était établi avant lui.

Il faisait le commerce de toiles en gros.

— Était-il riche ?

— Très riche, et sa fortune n'est pas d'origine récente. Elle remonte à deux ou trois générations.

— Son nom ?

— M. Lheureux ; Pierre Lheureux, Bérard et compagnie, c'est la raison sociale de la maison de commerce.

— Alors il a un associé ?

— Oh ! cet associé ne se mêle pas des affaires... Je crois même qu'il n'habite pas Paris.

— Et il est marié, ce monsieur ? Comment l'appellez-vous ? Ah ! L'heureux... il y a des noms qui vont mal à ceux qui les portent.

— Marié et père de deux enfants. C'est l'aîné qui est venu me réveiller ce matin à sept heures pour m'apprendre la disparition de son père.

Je ne me doutais pas, en lui promettant de faire des recherches, qu'elles aboutiraient si promptement.

— Celles que j'ai entreprises depuis hier ne sont pas si avancées, à beaucoup près.

Cependant nous tenons un fil... un fil qui peut casser, c'est vrai... et qui peut aussi nous mener jusqu'au bout... Nous verrons si Tolbiac saura s'en servir.

— Tolbiac ? Le *detective* retraité qui nous est venu d'Angleterre ?

— Oui, je l'attends ; je veux lui remettre l'affaire... c'est-à-dire, bien entendu, les recherches accessoires, car nous travaillerons de notre côté... le juge d'instruction est déjà saisi.

— Un drôle d'homme, ce Tolbiac. Il vous a des trucs à lui et aussi des façons de vous regarder...

— Il a appris son métier à une autre école que la nôtre, mais il le fait bien.

J'aurais pourtant préféré le père Lecoq. Malheureusement, il ne veut plus se mêler de rien. Il a fait fortune, il marie son fils. Bref, il m'a donné un tas de mauvaises raisons.

En attendant que son remplaçant nous arrive, nous pouvons toujours déchiffrer le commencement du rébus.

— Il me paraît un peu embrouillé, ce commencement.

— Essayons tout de même. Nous en avons deviné de plus difficiles.

Nous disons donc que l'homme assassiné est M. Lheureux, négociant aisé, marié, père de famille, électeur, éligible et tout ce qui s'ensuit.

Passait-il pour un homme rangé ?

— En affaires, il était régulier, même un peu trop raide, à ce que disent les détaillants du quartier.

Mais on prétend aussi qu'en dehors de son commerce il se donnait du bon temps. Il courait beaucoup les théâtres et il ne détestait pas les petites dames.

— Pas même celles qui logent rue de l'Arbalète. C'est bien ce que je pensais.

Il sera venu ici pour faire le galant et il y aura trouvé ce qu'il ne cherchait pas.

À propos, vous devez connaître la locataire de ce pavillon ?

— Fort peu. J'ai appris par hasard qu'une Anglaise était venue s'établir ici, à la fin de l'été dernier.

— Une Anglaise, c'est bien ça. Avec une femme de chambre, n'est-ce pas ?

— Oui. Et voici comment je l'ai su.

Un Auvergnat qui a sa boutique à côté de la grille d'entrée est venu me dire que deux femmes avaient pris possession un beau matin de cette maison qui était fermée depuis trois ans, et qu'elles s'y étaient installées sans la permission du propriétaire.

Ce n'était pas bien grave. Cependant j'ai fait faire une enquête, et j'ai appris que le charbonnier se servait de la cour pour déposer ses cotrets. Il était fort contrarié que le pavillon fût loué, La dénonciation n'avait pas d'autre cause.

Je me souviens que la dame est venue me trouver à mon bureau... une jolie femme, ma foi !

— Vous la reconnaîtriez ?

— Je le crois.

— Nous passerons à la Morgue tantôt.

— À la Morgue ?

— Oui, la dame en question a été trouvée dans une malle avec un coup de couteau au cœur.

— L'affaire de la rue du Champ-de-l'Alouette ?

— Justement. Vous le voyez, tous les renseignements que vous pourrez fournir ont une grande importance

— Certes, mais ils sont courts les renseignements que je possède.

La dame m'a montré un bail consenti pour trois ans par le propriétaire. Ce bail était en règle ; j'ai donné au charbonnier l'ordre d'enlever son bois. L'affaire n'a pas eu d'autres suites.

— Alors, cette Anglaise vivait honnêtement ?

— Du moins, elle ne donnait aucun sujet de plainte. Si elle avait fait du scandale, je l'aurais su, car les princesses du demi-monde sont rares dans le quartier du Val-de-Grâce. D'ailleurs l'Auvergnat qui lui en voulait, se serait chargé de la dénoncer.

— C'est un homme à interroger, cet Auvergnat. J'ai déjà causé hier soir avec sa femme. Je les recommanderai tous les deux à Tolbiac.

Vous ne vous rappelez pas le nom du propriétaire ?

— Non ; tout ce qui m'est resté dans l'esprit, c'est qu'il habite l'Angleterre. Le bail était daté de Londres.

— Bon ! mais il doit avoir un représentant à Paris ? Nous saurons ça par le percepteur qui a reçu les contributions.

Maintenant, résumons. Une étrangère, jeune et jolie, ne vient pas sans motif habiter la rue de l'Arbalète.

Où demeurait ce monsieur Lheureux ?

— Place du Panthéon.

— C'est à deux pas. Tout s'explique. Le protecteur a installé la protégée dans son voisinage, et il a choisi une rue où un négociant bien posé peut fréquenter sans se compromettre la locataire d'un pavillon qui a fort bonne mine.

— C'est très-admissible en effet. Seulement... pourquoi cette femme l'aurait-elle assassiné ? On ne tue pas la poule aux œufs d'or.

— Pas pour le voler assurément. Il a encore sa montre et sa chaîne.

— Et même son portefeuille. Tenez ! je vois le bout d'un étui en cuir de Russie qui sort de la poche de la redingote.

— S'il contient des valeurs, nous serons fixés.

Du reste, j'ai déjà des idées arrêtées sur la cause des deux crimes et sur la manière dont ils ont été commis. Mon siège est fait.

Mais je suis curieux de voir d'abord comment Tolbiac envisagera l'affaire. C'est un esprit original et il a des procédés à lui.

Attendons-le.

— Vous ne l'attendrez pas longtemps, dit le commissaire en s'approchant de la fenêtre. Voici un fiacre qui s'arrête et Piédouche en descend.

— À la bonne heure ! s'écria le chef de la sûreté qui vint aussi regarder dans la rue ; il n'a pas perdu de temps, et il a eu la chance de trouver Tolbiac.

C'est fort heureux, car il est souvent en campagne, ce cher Tolbiac, et il découche plus souvent qu'à son tour.

Mais, ajouta l'agent supérieur, il me semble qu'il ne se presse guère de descendre.

Quoique j'aie recommandé à Piédouche de ne rien lui dire, il doit pourtant bien se douter que la besogne est urgente et que je ne l'ai pas fait demander pour lui parler de la guerre d'Orient ou du cours de la rente.

Le jour était levé depuis longtemps déjà, et la lumière d'un beau soleil d'hiver éclairait la triste rue de l'Arbalète.

Piédouche, debout devant la portière ouverte, parlementait avec un personnage resté dans la voiture.

On aurait dit qu'il insistait pour le décider à mettre pied à terre, et que ce personnage s'y refusait.

Le charbonnier et sa compagne, plantés sur le seuil de leur boutique, regardaient curieusement.

— On aurait dû enfermer provisoirement ces gens-là dans leur trou, dit entre ses dents le chef de la sûreté.

Enfin, M. Tolbiac, — c'était bien lui, — sortit du fiacre et apparut enveloppé dans une ample pelisse à fourrures, dont le collet, remonté jusqu'aux oreilles, lui cachait les trois quarts du visage.

Il hésita encore l'espace de quelques secondes, puis, apercevant le chef de la sûreté et le commissaire qui lui adressaient de loin des signes amicaux, il poussa la porte de la grille, non sans avoir regardé rapidement à droite et à gauche, et il entra dans la cour.

— Allons donc ! s'écria l'agent supérieur. J'ai cru un instant qu'il songeait à se dérober comme le père Lecoq.

Piédouche fit ranger le fiacre un peu plus loin, et alla se planter devant le couple auvergnat qui s'empressa de rentrer dans sa boutique souterraine.

Cependant M. Tolbiac se dirigeait vers le perron, en rasant les murs.

En voilà un qui a l'instinct du métier, dit l'officier de paix. Il n'y a pas de danger qu'il s'en aille patauger à travers les pas marqués dans la cour et nous embrouiller les traces de l'assassin.

— C'est vrai, murmura le commissaire. Il pousse même le soin jusqu'à éviter de laisser les siennes. On dirait qu'il marche sur des œufs.

La précaution était inutile, car le froid avait durci la neige, et le pâle soleil qui venait de se lever ne l'avait pas encore ramollie.

M. Tolbiac s'aperçut sans doute qu'il n'y avait pas de confusion à craindre, car il se mit à poser franchement la semelle de ses bottes sur ce sol qui ne gardait plus les empreintes.

Il fit un grand détour pour ne pas effacer les anciennes, et, quand il arriva sous la fenêtre, l'agent supérieur lui dit en souriant :

— Bravo ! mon cher Tolbiac. Voilà ce qui s'appelle une entrée savante. Un novice aurait traversé tout droit.

Le *detective* ne répondit pas, mais il monta, non sans hésiter encore un peu, les marches du perron et il entra.

Le chef et le commissaire l'attendaient dans le corridor.

— Entrez là, lui dit l'agent supérieur en ouvrant la porte du salon. Nous avons à causer avant de nous mettre à la besogne.

M. Tolbiac se laissa pousser dans la pièce qui précédait le boudoir, et les deux magistrats l'y suivirent.

— De quoi s'agit-il donc ? demanda-t-il en rabattant le collet de sa pelisse.

On vit alors sa figure, qu'il cachait soigneusement depuis qu'il était descendu de voiture.

C'était celle d'un homme de quarante à quarante-cinq ans, une figure complètement rasée, dont les traits réguliers n'exprimaient rien que la froideur et l'indifférence.

Son front n'avait pas une ride, sa bouche n'avait pas un pli, son nez droit et mince n'avait pas de physionomie.

Le menton carré et proéminent accusait, il est vrai, une fermeté de caractère assez prononcée, mais les yeux gris manquaient de flamme et le regard était presque doux.

Le teint était uni et un peu bistré ; les lignes du visage avaient la correction et la rigidité d'un buste taillé dans la pierre dure.

Du reste M. Tolbiac était de taille moyenne, ni gros, ni mince ; sa tournure et sa prestance n'avaient rien de particulier.

On eût dit que la nature l'avait fabriqué tout exprès pour qu'il pût jouer, sans être reconnu, une foule de personnages différents.

C'est un avantage précieux pour un policier, et il n'était pas impossible que son physique eût contribué à déterminer sa vocation.

Ce jour-là, cependant, l'aspirant à la succession administrative de M. Lecoq paraissait un peu moins impassible que de coutume.

Ses yeux perçants semblaient chercher à lire dans ceux du chef de la sûreté, et sa voix avait une intonation moins sourde que de coutume quand il demanda pourquoi on le faisait venir.

— Vous ne vous en doutez pas un peu ? demanda l'officier de paix en se frottant les mains.

— Pas le moins du monde, répondit le *detective* émérite. À moins qu'il ne s'agisse de la succession O'Sullivan, sur laquelle M. le préfet m'a fait demander des renseignements la semaine dernière.

— Et que vous tirerez au clair en retrouvant les héritiers, j'en suis bien convaincu, mon cher Tolbiac.

Mais, pour le moment, il est question de tout autre chose, et jamais nous n'aurons une meilleure occasion de recourir à vos talents.

— Mes talents sont tout à votre service.

— Tant mieux, car tout à l'heure, en vous voyant hésiter devant la grille, j'avais craint...

— Quoi donc ?

— J'avais craint que vous ne fussiez pas disposé à nous aider. Vous aviez l'air d'un homme qui marche à contre-cœur.

— Je ne refuse jamais une affaire avant de la connaître, et j'en suis encore à savoir quelle est celle que vous voulez me confier.

— C'est juste, et je vais...

— Si je me suis fait un peu prier pour sortir du fiacre, c'est que votre numéro 29 est un sot.

Au lieu de faire arrêter le cocher au bout de la rue, il vient débarquer à la porte d'une maison où j'aurai probablement à revenir plus d'une fois, car je suppose que vous ne m'y avez pas appelé sans motif.

Je ne me souciais pas d'être remarqué par les voisins et j'ai pris le temps de relever le collet de ma pelisse.

— Vous avez eu cent fois raison, mon cher maître, et je laverai la tête à Piédouche. Il baisse décidément, ce garçon-là.

Venons au fait.

Il n'est pas que vous n'ayez déjà entendu parler de l'affaire de la malle ?

— La malle dans laquelle on a trouvé un cadavre de femme... rue du Champ-de-l'Alouette. Oui... on m'en a dit quelques mots hier à la préfecture, où j'étais allé pour cette recherche des héritiers O'Sullivan...

mais je ne connais pas les détails... Cependant, je sais qu'il y a un muet ou soi-disant tel... et l'affaire me paraît intéressante.

Tolbiac parlait en détachant ses phrases l'une après l'autre, avec précaution, comme il avait marché dans la cour.

— Plus intéressante encore que vous ne pouvez le croire, surtout pour vous. Elle rentre tout à fait dans votre spécialité. C'est une affaire anglaise, au moins par un côté.

Vous plairait-il de vous en charger ?

À cette proposition, Tolbiac resta impassible et ne se pressa point de répondre.

— Vous pensez donc, demanda-t-il après un silence, que vous aurez besoin de recourir à un auxiliaire ?

— Absolument. Nos numéros sont bons quand il s'agit de pincer *un cheval de retour* ou un *escarpe* de profession. Ici, nous avons à travailler dans le grand monde. Ils n'y feraient rien qui vaille. Il nous faut un homme en dehors de la *maison*.

— Mais... vous avez M. Lecoq. Il réunit, ce me semble, toutes les conditions que vous cherchez.

— Lecoq maintenant boude à l'ouvrage. Il a sa fortune faite et il ne veut plus se mêler de rien.

— Il le dit, mais si j'allais sur ses brisées...

— C'est lui-même qui m'a parlé de vous, et il vous a chaudement recommandé.

— Je ne croyais pas qu'il fût si bien disposé pour moi.

— Vous vous trompez. Lecoq apprécie le mérite, et le vôtre est de premier ordre. Ainsi, mon cher Tolbiac, vous n'avez aucun prétexte pour refuser.

L'affaire est exceptionnelle, vous en tirerez honneur et profit, car la prime sera très-large.

C'est convenu, n'est-ce pas ? Vous acceptez ?

— Avant de vous répondre, permettez-moi de vous demander d'abord où vous en êtes.

— Je vais vous conter en deux mots tout ce qu'il vous importe de connaître, c'est-à-dire l'exposition de la pièce. Le reste, nous le verrons ensemble, parce que je ne veux pas influencer vos impressions.

Donc, voici. La femme est inconnue. L'examen du corps n'a fourni aucune indication utile et nous en étions encore à chercher l'endroit où le coup s'était fait quand on a eu l'idée de lâcher le muet pour le filer. C'est lui qui nous a amenés ici, et vous allez voir tout à l'heure en visitant la maison qu'il ne nous a pas mis sur une fausse piste.

Vous en savez maintenant à peu près autant que moi. Décidez-vous.

— Mon cher maître, répondit Tolbiac après avoir un peu réfléchi, j'accepte... à une condition.

— On vous donnera ce que vous voudrez.

— Ce n'est pas ce qui me préoccupe ; mais si je m'en mêle, je veux avoir carte blanche.

— Vous savez bien que nous ne mettons jamais de bâtons dans vos roues.

— Je le sais, mais cette fois j'ai besoin de plus de latitude encore. Je viens d'envisager l'affaire et je la comprends d'une certaine façon. Je veux la mener tout seul et comme je l'entendrai.

— Cela ne souffrira aucune difficulté.

— Vos agents feront ce que je leur dirai et rien de plus. On ne me demandera jamais pourquoi j'agis dans tel ou tel sens et on ne m'obligera

pas à employer tel ou tel moyen que je jugerai mauvais. En un mot, je serai maître absolu dans la direction des recherches.

— Combien vous faut-il de temps, à votre appréciation, pour les mener à terme ?

— Un mois. Si, dans un mois, je ne vous ai pas livré l'assassin tout prêt pour la cour d'assises, je remettrai l'affaire à l'administration.

— C'est dit, mon cher. J'ai consulté mes chefs et je suis sûr qu'ils approuveront la convention verbale que je passe avec vous.

À partir de ce moment, vous êtes général en chef. Moi, je n'ai plus qu'à vous fournir des renseignements et je vais commencer par vous montrer quelque chose qui vous intéressera.

Venez avec moi, ajouta l'agent supérieur en prenant le bras de Tolbiac et en le conduisant dans la salle à manger.

La porte de l'office était ouverte, et le premier objet que le *detective* aperçut, ce fut le cadavre du malheureux négociant qui gisait le crâne brisé, sur le carreau sanglant.

Il était bien maître de lui, M. Tolbiac. Sa figure impassible n'avait exprimé, depuis qu'il était entré dans la maison, ni crainte, ni enthousiasme, ni surprise, ni émotion d'aucune sorte.

Et pourtant, quand il se trouva tout à coup en face de cet affreux spectacle, il ne put pas dissimuler un tressaillement nerveux, et le chef de la sûreté crut même remarquer qu'il pâlisait légèrement.

— En vérité, dit-il en souriant, on jurerait que la vue de ce corps vous fait de l'effet. Qu'on prétende donc encore que la pratique du métier endurecit le cœur !

Pourtant j'avoue que je ne vous savais pas si sensible. Nous en avons vu bien d'autres, vous et moi... quand ça ne serait que dans cette chambre de la rue du Sabot... la mère et les deux enfants égorgés... J'en avais la chair

de poule... vous, vous n'avez pas bronché... et huit jours après vous trouviez l'assassin... Espérons que cette fois-ci vous le trouverez aussi vite... quoique vous ayez été un peu ému au début.

— Ému de contentement, oui, répondit Tolbiac, qui avait déjà repris possession de lui-même. Je ne connais qu'une partie de l'affaire et je la trouvais obscure. Voilà une découverte qui l'éclaircit.

L'identité de ce second cadavre sera plus facile à constater que celle de l'autre.

— C'est fait, mon cher. L'homme que vous voyez là est un brave négociant du quartier, qui a eu le tort de s'embarquer dans une liaison illégitime avec la dame du logis. Ça saute aux yeux.

— Vous savez son nom ?

— Oui. Et même mon collègue le connaissait. C'est un M. Lheureux, marchand de toiles, domicilié place du Panthéon.

Tolbiac ne dit rien. Il semblait méditer sur cette nouvelle indication.

— Et, ce qui est caractéristique, reprit l'agent supérieur, c'est qu'on ne lui a rien volé. Il a ses bijoux sur lui.

Nous pouvons, du reste, nous en assurer plus complètement, ajouta-t-il en prenant le portefeuille qui sortait à demi de la poche du mort.

Tenez ! que vous disais-je ! deux billets de mille francs, un de cinq cents, quatre de cent... on n'a pas touché à l'argent.

Voyons le reste, pendant que nous y sommes... des factures acquittées... des cartes de visite au nom de Charles Lheureux... Ah ! une lettre adressée à ce même Lheureux... L'écriture est d'une femme...

— Montrez, dit vivement Tolbiac en allongeant la main.

— Nous allons la lire ensemble, mais il faut qu'elle reste au dossier.

Voyons... le mot de l'énigme y est peut-être... Tiens, il n'y a que deux lignes : « Ce soir, chez moi, à dix heures précises. La grille sera ouverte. »

Ça ne nous apprend pas grand'chose. Mais la lettre a certainement été écrite par la femme assassinée, car elle est signée : *Mary*.

— Vous savez donc que cette femme s'appelle Mary ?

— Oui, et en vous expliquant comment je le sais, je vais être amené à vous dire ce que je réservais pour vous faire une surprise, c'est que j'ai vu l'assassin.

— Vous l'avez vu ! où ? quand ?

— Ici, cette nuit. J'avais tendu une souricière et je m'étais caché dans le boudoir. À minuit, un homme est entré tout doucement dans le salon et a prononcé ces mots : Marie, êtes-vous là ?... en français d'abord, puis il a répété la phrase en anglais.

— Et ensuite il s'est montré ? vous avez vu son visage ?

— Pas assez pour le reconnaître. Il avait son chapeau enfoncé jusque sur les yeux et un cache-nez sur la bouche. Il m'a semblé pourtant qu'il portait toute sa barbe et qu'il avait de gros sourcils.

— Et vous n'avez pas pu le faire arrêter ?

— Ah ! voilà ! j'avais eu la sotte idée de me cacher dans la caisse de l'horloge. J'ai éternué. Il a couru sur moi, il m'a enfermé, et il s'est sauvé.

Et le plus fort, c'est que mes hommes, qui montaient la garde dans la rue, l'ont laissé passer, sur le vu d'une carte d'agent qu'il leur a exhibée.

— Une carte d'agent ! Pour le coup, voilà un indice, et avec celui-là il faudrait que je fusse bien maladroit pour ne pas réussir.

Vous m'enverrez le plus tôt possible les deux numéros qui ont parlé à cet homme.

— Je ferai mieux. Je les mettrai à votre disposition pour un mois. C'est le 29 et le 33.

Mais avant d'aller plus loin, une question. Vous ne doutez donc pas que les deux meurtres aient été commis par le même individu ?

— Je n'en doute pas.

— Cependant, il n'a pas procédé de la même façon dans les deux cas. L'homme a été assommé, la femme a été poignardée.

— Qu'importe ? Voulez-vous savoir comment je comprends les deux scènes ? La femme a attiré le négociant dans un guet-apens. Selon moi, elle était complice dans le premier crime.

Elle soupait avec ce brave homme, quand son amant qui était caché dans quelque coin s'est avancé et l'a tué d'un seul coup de bâton sur le crâne.

Ils ont poussé le cadavre dans l'office et ils sont allés dans le salon pour délibérer sur ce qu'ils allaient faire.

Là, l'amant, qui avait prémédité de se débarrasser d'elle, lui a donné un coup de couteau dans le cœur, et l'a fourrée dans la malle.

Le muet était prévenu. Il est arrivé à l'heure dite, et il a emporté la malle sur son dos.

— Alors, si les sergents de ville ne l'avaient pas arrêté, il serait revenu avec son maître chercher l'autre cadavre ?

— Certainement.

— C'est au moins très-probable. Mais, comment expliquez-vous que l'assassin soit entré ici, la nuit suivante, et qu'il ait dit : Marie, êtes-vous là ?

Il devait bien savoir qu'elle n'y était pas.

Cette objection parut déconcerter un peu M. Tolbiac ; mais il se remit vite et il dit froidement :

— Il devait y avoir une femme de chambre ?

— Oui, une Anglaise. Une voisine me l'a dit.

— Eh bien ! c'est la femme de chambre qui s'appelait Mary. Et elle devait être d'accord avec le meurtrier, car elle a disparu, n'est-ce pas ?

— Le soir du crime.

— Donc, sa complicité est évidente.

— C'est mon avis. Et pourtant cette lettre que nous venons de trouver dans le portefeuille du négociant, ce n'est pas la femme de chambre qui l'a écrite.

— Pourquoi pas ? La maîtresse avait peut-être ses raisons pour s'abstenir d'écrire elle-même ?

— En effet, ça s'est vu. Mais puisque nous nous occupons de la servante, montons dans l'appartement qu'elle occupait. C'est le seul que je n'aie pas visité.

— Montons, dit laconiquement Tolbiac.

Cette inspection supplémentaire ne fournit aucun indice nouveau.

Là, comme dans les autres pièces, sauf l'office et la salle à manger, régnait l'ordre le plus parfait.

Là aussi, les armoires étaient vides.

— La suivante avait, comme la dame, préparé son déménagement, dit l'agent supérieur. Si les caisses qui sont dans le corridor ne contiennent pas de vêtements à son usage, ce sera une preuve de plus qu'elle a emporté sa malle et, par conséquent, qu'elle est vivante et très-probablement complice de l'assassin.

Maintenant, nous n'avons plus à faire dans la maison que des opérations médicales et judiciaires auxquelles il me paraît inutile que vous assistiez, car je vous enverrai copie des procès-verbaux.

Je vous communiquerai aussi le résultat des recherches que je vais faire pour trouver le propriétaire et savoir à qui il a loué.

Le reste vous regarde, mon cher Tolbiac, et à partir de ce moment, vous êtes libre d'agir à votre guise.

— Je vous remercie, et je vous préviens que je me propose de ne jamais revenir dans la maison, jusqu'à ce que j'aie découvert l'assassin. Il est inutile que les voisins me remarquent.

— C'est très-sagement pensé. J'aurais voulu pourtant vous montrer les empreintes des pas dans la neige. Celles qu'a laissées l'homme qui est venu cette nuit appeler Marie sont très-faciles à distinguer des autres. Si en les comparant, nous reconnaissons qu'elles sont les mêmes que celles de l'homme qui accompagnait le muet, ce serait la preuve que les deux ne font qu'un.

— Mieux vaut, je crois, que vous fassiez cette comparaison sans moi, Je veux éviter qu'on me voie. D'ailleurs, rien ne vous empêche de faire mouler les traces. Nous les examinerons ensemble plus tard.

— Vous avez raison, et vous n'avez pas de temps à perdre pour dresser vos batteries, puisque vous ne demandez qu'un mois pour réussir.

— Je réussirai avant un mois.

— Il est bien entendu que tout notre personnel est à votre disposition, et que je vous recevrai dans mon cabinet toutes les fois que vous aurez une communication à me faire ou quelque chose à me demander.

Ainsi, dès que vous aurez besoin de voir le muet...

— Je me garderai bien de le voir. Si je le voyais, tout mon plan serait à vau-l'eau, car, pour que je puisse me servir de ce muet, il faut qu'il ne connaisse

pas ma figure.

— Vous avez carte blanche, c'est entendu, dit l'agent supérieur en serrant la main de Tolbiac, qui prit congé, traversa la cour, toujours en relevant avec grand soin le collet de sa pelisse, remonta en fiacre après avoir dit quelques mots à Pigache, et partit.

V

Tout change en ce bas monde, et la mode soumet tout à ses lois.

Autrefois la police se faisait méthodiquement, administrativement, d'après des règles immuables.

Les déguisements mêmes étaient prévus, et le type de l'agent secret travesti en homme élégant est devenu classique.

La perruque bien ajustée, les favoris bien collés, la cravate blanche, l'habit bleu à boutons d'or et la décoration à la boutonnière constituaient le *nec plus ultra* du *camouflage*.

L'accouplement de ce latin et de cet argot correspond assez, du reste, à l'effet qu'on obtenait de ce *truc* un peu vieilli.

Nous n'en sommes plus là, et les *detectives* modernes ne ressemblent pas plus aux policiers de l'ancien régime que les usuriers de nos jours, qui ont chevaux, voiture et loge aux Italiens, ne ressemblent aux prêteurs à la petite

semaine qui, au bon vieux temps, portaient des pantalons rapiécés et logeaient dans des taudis.

On a reconnu que la première condition de succès pour un espion, c'est d'abord de n'avoir pas l'air d'être ce qu'il est ; ensuite et surtout de bien prendre non seulement le costume, mais encore les façons du personnage qu'il veut représenter.

Il faut absolument *entrer dans la peau du bonhomme*, comme on dit au théâtre, où on sait aussi se déguiser.

Et, pour faire illusion, un agent a bien moins de facilités qu'un acteur.

Il lui manque l'éclairage de la rampe, les ficelles, les trappes, et de plus un public qui ne demande qu'à se payer d'illusions.

L'agent ne peut pas opérer à distance. Il est obligé de prendre corps à corps l'homme qu'il veut tromper et, neuf fois sur dix, cet homme est en défiance.

On conçoit que, dans ces conditions, le blanc, le rouge, les faux cheveux, les fausses barbes, les élégances d'emprunt, les croix de fantaisie soient d'une médiocre utilité.

Il faut présenter, au lieu d'apparences creuses, des garanties sérieuses, un vrai domicile, un certain état de maison, une vie régulière, au moins à la surface, et un nom possible.

Les Saint-Bertrand, les Saint-Robert, les Saint-Firmin, et autres saints du calendrier de l'ancienne police sont à présent si usés qu'un espion qui commettrait la sottise de s'affubler de pareils noms serait bien vite mis en suspicion.

Ces noblesses empruntées au martyrologe sont trop percées à jour, et, pour travailler sans attirer l'attention, mieux vaut cent fois s'appeler bourgeoisement M. Martin ou M. Legrand.

Ainsi avait fait un des premiers le père Lecoq. Il pouvait passer pour être le véritable promoteur du système qui consiste à exercer sans rien changer à

son nom ni à ses habitudes, car il avait mené vingt ans les plus grosses affaires de la préfecture, sans que ses plus proches voisins le prissent pour autre chose que pour un rentier paisible.

Il n'était devenu M. Lecoq de Gentilly que le jour où il avait pris sa retraite.

M. Tolbiac tenait, bien entendu, pour la nouvelle méthode, et, s'il s'était fait de Tincebray, c'est qu'il n'opérait pas précisément dans le même milieu que son fameux prédécesseur.

Sa spécialité de dépisteur de criminels bien posés dans le monde l'obligeait à fréquenter les viveurs, les joueurs, les parieurs aux courses et les femmes équivoques.

Il avait donc dû prendre un nom qui fût de mise parmi la jeunesse plus ou moins dorée, et en même temps un appartement, un train de vie et des allures à l'unisson.

M. de Tincebray, qui n'était Tolbiac que pour les gens de la préfecture, habitait rue Godot-de-Mauroy un entresol donnant sur la cour et y menait l'existence d'un homme raisonnable, pourvu de quarante mille francs de rente, qui se fait honneur de son revenu, mais qui n'entame point son capital.

Il avait deux chevaux de selle, un groom à tout faire qu'il avait amené de Londres, et il se contentait d'un coupé de louage.

Il déjeunait chez lui, dînait dans les restaurants à la mode, se montrait régulièrement au Bois et aux premières représentations, connaissait tout Paris, le *tout Paris* du boulevard, avait ses entrées dans presque tous les mondes, et quand il allait dans le demi, ce qui lui arrivait souvent, ne frayait qu'avec l'état-major de la galanterie.

Il n'avait point d'amis intimes, il ne recevait jamais chez lui ses compagnons de plaisir et il s'absentait souvent sans dire où il allait.

Mais il payait très-exactement ses dettes de jeu, il était de bon conseil et même obligeant ; il ne reculait pas devant un duel ; il se conduisait

honorablement avec les femmes ; il n'était ni querelleur, ni vantard, ni bavard, et on pouvait compter sur sa discrétion.

Aussi passait-il pour un très-galant homme, et personne ne s'était jamais informé de son origine.

Son portier le vénérât et ne s'étonnait pas de voir quelquefois monter chez le riche et respectable locataire de l'entresol des gens assez mal vêtus.

M. de Tinchebray aimait à faire du bien et sa réputation d'homme charitable l'exposait aux visites des mendiants à domicile.

Lorsque Piédouche était venu le chercher pour le mener rue de l'Arbalète, ce brave portier avait pris le policier en casquette et en blouse pour un pauvre diable en quête d'un secours, au nom de sa femme en couches et de ses enfants sans pain, et il avait admiré le courage de son opulent locataire qui s'en allait à huit heures du matin visiter un ménage en détresse.

Trois jours s'étaient écoulés depuis que le chef de la sûreté avait délégué une partie de ses pouvoirs au *detective* de la rue Godot.

Cet émule du vieux Lecoq ne s'endormait pas sur l'affaire. Il agissait, il faisait agir, et pour éviter des visites trop fréquentes à la préfecture, il rencontrait tous les jours comme par hasard devant la Madeleine, ou aux Champs-Élysées, ou dans un passage, suivant qu'il pleuvait ou qu'il faisait beau, un homme modestement, mais proprement vêtu, qui lui demandait du feu et qui profitait de l'occasion pour échanger quelques mots avec lui.

Ce promeneur qui rallumait son cigare en plein air, tantôt ici, tantôt là, mais toujours à deux heures précises, c'était Piédouche, dont le zèle égalait l'exactitude, car il avait juré de retrouver l'assassin qui s'était si bien moqué de lui en lui exhibant une fausse carte d'agent.

Le troisième jour donc, vingt minutes avant l'heure du rendez-vous quotidien, M. de Tinchebray, déjà habillé pour sortir, feuilletait des papiers dans son cabinet.

Il venait de conférer avec une femme de charge qu'il avait fait venir tout récemment d'Angleterre pour tenir sa maison, un peu trop abandonnée à la discrétion de son groom, un Anglais aussi, celui-là, et un assez mauvais sujet.

Cette gouvernante d'outre-Manche n'était pas encore bien au courant de son service. Le gentleman de la rue Godot avait dû lui donner des instructions détaillées, et, de peur de manquer Piédouche, il se hâtait de compulser les pièces d'un dossier étalé sur son bureau.

Ces pièces ne semblaient pas se rapporter à l'affaire de la femme assassinée car la plus apparente de toutes était un arbre généalogique dessiné à la plume sur une feuille de grand format.

M. de Tinchebray l'examinait avec autant d'attention que si c'eût été celui de sa propre race, le comparait à des parchemins tout bariolés de cachets officiels, et prenait des notes sur un carnet qu'il venait de retirer de sa poche.

— Tout est en règle, murmura-t-il quand il eut terminé ce travail d'archiviste, et l'ordre de succession est clairement établi.

Jacques O'Sullivan, décédé en 1811, aux Indes Orientales, à Poonah, province de Bombay, avait quatre sœurs qu'il n'avait pas vues depuis quinze ans, à l'époque de son décès.

Il est mort sans enfants et sans avoir jamais été marié. Il n'a pas fait de testament, et sa fortune, déposée à la Banque de Dublin, se monte aujourd'hui, avec les intérêts composés, à quatre cent mille livres sterling, soit un peu plus de dix millions de francs.

Des quatre sœurs, dont deux se sont mariées en France et deux en Angleterre, il ne restait plus au 1^{er} janvier de cette année que quatre descendants, à des degrés différents, trois femmes et un homme.

Aucun de ces héritiers, aucun de ceux dont ces héritiers tiennent leurs droits, n'a jamais fait de démarches pour entrer en possession de cette fortune, par la raison qu'ils en ignoraient l'existence, leur grand-oncle et

arrière-grand-oncle, le major O'Sullivan, ayant acquis tout son bien pendant son séjour dans des pays lointains et ayant depuis longtemps cessé toutes relations avec sa famille.

En ligne collatérale, l'héritier qui se trouve au degré le plus rapproché exclut tous les autres.

Celui qui meurt repasse, sans le savoir, ses droits à celui qui vient après lui et ainsi de suite jusqu'au plus éloigné.

Voilà une jolie affaire... une affaire comme le père Lecoq n'en a jamais fait de sa vie...

Voyons maintenant les notes sur les représentants de la branche française... je n'ai plus à m'occuper que de celle-là.

Numéro un : Thérèse Lecomte, fille mineure de feu M. Lecomte, banquier à Paris, lequel était petit-fils, par sa mère, de Georgina O'Sullivan, sœur aînée du major.

Numéro deux : Pauline Bernier, femme du nommé Pierre Cambremer et fille de Catherine Bernier, dont la mère était Elisabeth, la sœur cadette de feu O'Sullivan.

On sait que Thérèse Lecomte vit, qu'elle habite chez sa mère à Boulogne-sur-Seine, et qu'elle entrera à sa majorité en possession d'une très-belle fortune.

Les renseignements sur Pauline Bernier sont moins précis. On n'est pas sûr qu'elle ne soit pas morte ; mais si elle est morte, elle a dû laisser une fille. Son mari est ouvrier, employé au chemin de fer d'Orléans.

J'ai le temps de faire visite aux deux héritières, cette après-midi, après avoir causé avec Piédouche, dit M. de Tinchebray en serrant l'arbre généalogique et les certificats dans un tiroir secret de son bureau.

Ayant ainsi arrêté le programme de sa journée, il envoya son cocher l'attendre au coin de l'avenue Gabriel avec le coupé qu'il louait au mois, et

qui avait vraiment fort bonne mine.

Puis, après avoir adressé quelques recommandations à sa nouvelle gouvernante, il sortit à pied et, au lieu de gagner la place de la Concorde par le boulevard, il prit la rue de Sèze, afin de passer derrière l'église de la Madeleine.

Il avait eu soin d'allumer un cigare, et Piédouche, qui l'attendait à l'endroit convenu, ne manqua pas de lui demander du feu.

Le jour et le lieu étaient propices à la causerie, car le vent aigre qui soufflait chassait les passants, et l'esplanade à laquelle aboutit la rue Tronchet était déserte.

M. Tolbiac de Tinchebray pouvait donc, sans craindre d'être aperçu par un de ses nombreux amis, et même sans trop se compromettre, prolonger un peu plus que de coutume sa causerie avec le numéro 29.

Piédouche s'était fait beau. Avec sa longue redingote croisée sur la poitrine, son chapeau à larges bords et sa canne à pomme de cuivre doré, il avait parfaitement l'air d'un ancien militaire ; et comme de fait il avait servi, il ne manquait ni de tenue, ni de prestance.

— Quoi de neuf ? lui demanda brièvement Tolbiac.

— Rien. On a terminé la visite des malles et on n'y a rien trouvé que du linge et des robes de femme. Du beau linge, par exemple, et des falbalas, et de la soie, et du velours, en veux-tu, en voilà.

Fallait qu'elle soit cossue tout de même, la particulière, et j'ai dans l'idée qu'on a dû la tuer pour avoir sa fortune.

— On n'a découvert aucun papier ni dans les vêtements, ni dans la maison ?

— Pas de danger. Celui qui a fait le coup est un malin. Il a tout brûlé. Il n'y avait plus que des cendres dans la cheminée.

Pourtant, le patron a ramassé un bout d'enveloppe où on lit encore une partie de l'adresse : « Madame Marie Fassitt... » Vous savez que la femme

était connue sous ce nom-là dans le quartier... le timbre de la poste y est... La lettre vient de Paris, bureau de la place du Théâtre-Français.

— On l’a conservée, je pense ?

— Oui, le patron vous la montrera.

— Sait-on le nom du propriétaire du pavillon ?

— Pas encore ; les contributions sont en retard d’un an. Le percepteur croit qu’on a indiqué à Londres un faux domicile, et le patron m’a chargé de vous dire qu’il comptait sur vous pour vérifier en Angleterre.

— J’ai déjà écrit.

— Il m’a recommandé encore de vous informer que les empreintes des pas de l’homme qui est venu la nuit du dimanche au lundi ne sont pas les mêmes que celles de la veille.

— C’est un détail qui n’a pas une grande importance. L’homme avait peut-être changé de chaussures.

Il n’y a pas eu de reconnaissance à la Morgue ?

— Non. Les charbonniers n’ont rien dit d’intéressant. Ils affirment que la dame sortait très-peu et qu’elle ne recevait presque personne. Ils ont remarqué pourtant deux ou trois fois un monsieur entre deux âges, qui avait l’air d’un étranger, et, tout à fait dans les derniers jours, un jeune homme, joli garçon, portant toute sa barbe.

— C’est celui-là qui est l’assassin, dit Tolbiac d’un ton très-affirmatif.

— Je le croirais, car le signalement se rapporte assez à celui du gredin qui m’a parlé devant la grille et qui m’a si bien mis dedans.

— C’est cet homme qu’il faut dénicher. Si tu mets la main dessus, je te donnerai de ma poche un billet de mille francs. Cours de tous côtés et ouvre l’œil. Le hasard peut te le faire rencontrer.

— Soyez tranquille. Ce n'est pas pour les mille francs quoique ça me ferait rudement plaisir de les avoir... Je les mettrais à la caisse d'épargne pour les *gosses*... mais j'arrêteraï aussi bien ce gueux-là pour rien, car il a manqué de me faire perdre ma place.

— T'es-tu renseigné, comme je te l'avais recommandé, sur ce Lheureux ?

— Le marchand de toiles ? Oui, à fond ; et j'ai appris que personne ne se doutait qu'il avait une connaissance rue de l'Arbalète.

— Personne, en effet. Tes informations sont conformes aux miennes...

— Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les Auverpins qui logent à côté de la maison déclarent qu'ils n'ont jamais vu le négociant venir chez la dame.

On leur a montré le corps, ils ne l'ont pas reconnu.

— Peut-être cet homme venait-il seulement la nuit ? dit le *detective* avec une certaine impatience.

Si tu n'as rien de plus à me dire aujourd'hui, je m'en vais, car je suis pressé.

Cherche le jeune homme et ne t'occupe pas du reste. Le reste, ça me regarde.

— Compris, monsieur Tolbiac. Je file. On finirait par nous remarquer.

Seulement, qu'est-ce que je dois dire au patron, s'il me demande où vous en êtes ?

— Tu lui diras que je tiens une piste... plutôt deux qu'une... et que j'irai le voir à la fin de la semaine.

— Ça suffit. Salut, monsieur Tolbiac.

Piédouche avait déjà fait demi-tour, quand il se ravisa.

— J'oubliais de vous communiquer que le patron s'est mis dans la tête d'apprendre à parler au muet.

— Comment ! à parler ?

— Oui ; il y a un professeur des sourds-muets qui vient tous les jours passer deux heures au Dépôt dans la cellule du prévenu.

— Quelle idée ! il faudra des années pour le mettre en état de soutenir une conversation.

— Paraît que ça ira plus vite que ça. Il est intelligent sans en avoir l'air, ce gars-là, et il fait des progrès étonnants.

— Tant mieux, dit froidement M. de Tinchebray. Mais je ne compte pas sur lui et j'espère bien que j'aurai fini ma besogne avant que son éducation soit terminée.

Et, tournant le dos au numéro 29, il s'achemina rapidement vers la rue Boissy-d'Anglas pour rejoindre son coupé, qu'il trouva stationnant à l'angle du jardin du Cercle-Impérial.

Il s'y jeta en disant à son cocher :

— À Boulogne, quai du Quatre-Septembre, n^o 95.

Le cheval, qui avait du sang, partit comme un trait et, remontant au grand trot l'avenue des Champs-Élysées, il eut tôt fait de dépasser l'Arc de Triomphe et de traverser le bois.

M. de Tinchebray ne regardait pas à la dépense et, comme il payait largement, il était toujours admirablement servi.

Moins de trois quarts d'heure après l'ordre donné au cocher, sa voiture s'arrêtait devant la grille d'une villa qui ne ressemblait guère au pavillon de la rue de l'Arbalète.

C'était une belle et grande maison bâtie entre cour et jardin, sur le quai qui longe la rive droite de la Seine, en face du gai village de Saint-Cloud.

Cette habitation toute neuve avait bien l'air d'appartenir à de très-riches bourgeois qui tiennent surtout à l'espace et au confortable.

L'architecte avait imité, pour sa satisfaction personnelle, le style Louis XIII, mais il avait bâti un hôtel parfaitement approprié aux besoins de notre temps, avec appartement de réception occupant un rez-de-chaussée surélevé, cuisine en sous-sol, écuries, remise et communs relégués dans une arrière-cour.

De plus, un véritable parc s'étendait derrière ce château de la banlieue, un parc plein d'arbres de haute futaie, de pelouses, de fleurs, et, pour que rien n'y manquât, égayé par des eaux courantes.

— Ces gens-là ont au bas mot cent mille livres de rente, se dit M. de Tinchebray. C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour deux femmes seules. La question est de savoir si elles mordront à l'hameçon de la succession O'Sullivan.

Bah ! on mord toujours à ces hameçons-là, même quand on est riche.

Il s'agit seulement de jouer serré.

Et, sans plus délibérer, il sonna.

Un portier en livrée brune vint ouvrir et adressa le visiteur au perron, où un valet de pied lui demanda sa carte.

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de M^{me} Lecomte, répondit le *detective*, que personne assurément n'aurait pris pour ce qu'il était. Veuillez lui dire que je viens l'entretenir d'une affaire très-importante... d'une affaire qui intéresse particulièrement M^{lle} Lecomte.

Le domestique l'introduisit dans un élégant petit salon et sortit pour aller s'acquitter du message.

Un instant après, une porte s'ouvrit. M. Tolbiac vit entrer un jeune homme dont la figure attira aussitôt son attention, et qui lui dit d'un air assez froid :

— C'est vous, monsieur, qui désirez voir M^{me} Lecomte ?

— Oui, monsieur.

— Elle m'a chargé de vous recevoir.

— À qui ai-je l'honneur de parler ?

— Mon nom ne vous apprendrait rien ; d'ailleurs, vous n'avez pas jugé à propos de me dire le vôtre... Veuillez donc vous contenter de savoir qu'avant un mois je serai le gendre de M^{me} Lecomte.

M. de Tinchebray s'inclina, sans trop se presser de répondre à cette ouverture, faite, il faut le dire, d'un ton assez peu engageant.

— Ah ! il y a un gendre, pensait-il. Diable ! il faut se presser, sans quoi...

— Veuillez vous expliquer, monsieur, reprit le jeune homme.

Je vous répète que je représente M^{me} Lecomte, puisque je vais épouser sa fille.

Je puis donc traiter sur-le-champ l'affaire importante qui vous amène... d'autant plus que cette affaire, avez-vous dit... à mon grand étonnement, je l'avoue... concerne particulièrement M^{lle} Lecomte.

Pendant que le futur gendre s'exprimait en ces termes assez secs, le *detective* le regardait avec une persistance qui frisait l'impolitesse, et pour qu'il commît cette inconvenance, il fallait qu'il eût de graves raisons, car d'ordinaire il se conduisait en homme de bonne compagnie.

— Monsieur, reprit le jeune homme avec colère, je ne suppose pas que vous soyez venu ici pour vous moquer de moi... et cependant, à vos façons, je serais presque tenté de le croire... or, je vous déclare que je ne tolère les impertinences de personne, et...

— Pardon, monsieur, interrompit du ton le plus courtois M. de Tinchebray. J'ai assurément mérité les paroles un peu vertes que vous venez de

m'adresser, et je vous prie d'agréer mes excuses.

Si je me suis permis de vous regarder avec un peu plus d'attention qu'il ne convenait, c'est qu'il me semblait avoir déjà eu l'honneur de vous rencontrer quelque part.

J'oubliais de vous répondre, parce que je cherchais à rappeler mes souvenirs.

Vous pourriez les fixer en me faisant l'honneur de m'apprendre si vous n'avez pas, il y a quelques années, habité l'Angleterre ?

— J'y ai fait en partie mon éducation, monsieur, et puisque vous êtes si curieux de tout ce qui regarde ma personne, je m'appelle Louis Lecoq de Gentilly !

À votre disposition, quand et comme il vous plaira, ajouta le jeune homme d'un ton qui ne laissait aucun doute sur le sens de cette dernière phrase.

Le visiteur ne la releva pas, comme on aurait pu s'y attendre, et ce qu'il y eut de plus bizarre, c'est qu'il s'abstint d'insister pour voir M^{me} Lecomte.

Quoique M. de Tinchebray fût l'homme du monde qui se possédât le mieux, il n'avait pu cacher ni sa surprise, ni même son désappointement lorsqu'il avait entendu le nom de Lecoq.

Mais il redevint bientôt maître de lui et il répondit froidement :

— Je vois, monsieur, que je me trompais. Une ressemblance m'avait sans doute abusé, car votre nom... vos noms, veux-je dire, me sont tout à fait inconnus.

Je tenais à parler à M^{me} Lecomte. Elle n'est pas disposée à me recevoir. Peut être le regrettera-t-elle plus tard, mais, quoi qu'il en soit, il ne me reste qu'à me retirer.

Et, saluant légèrement le jeune homme qui ne lui rendit pas son salut, il tourna les talons et sortit.

M. Lecoq ne chercha point à le retenir et Tolbiac ne fit qu'un saut du perron à sa voiture où il se jeta, en criant au cocher :

— À la gare d'Orléans !

On voyait bien que le cheval qui traînait le coupé ne lui appartenait pas, car il ne le ménageait guère.

À peine la voiture eut-elle commencé à rouler pour parcourir les nombreux kilomètres qui séparent le quai de Boulogne du boulevard de l'Hôpital, que le policier entama un monologue dont il était assez difficile de deviner le sens, quoiqu'il s'exprimât en très-bon français.

— Dans quel guêpier allais-je me fourrer ! disait-il entre ses dents.

Ce garçon-là ne peut-être que le fils du vieux Lecoq, et il se trouve justement qu'il va épouser une des deux héritières... ou plutôt la seule... car l'autre n'hérite qu'en cas de mort de celle-ci.

En vérité, c'est à croire que le diable s'en mêle !

D'un autre côté, je suis certain d'avoir vu quelque part la figure de ce Lecoq... et je suis sûr aussi de ne jamais l'avoir rencontré avec son père... à qui, du reste, je n'a pas parlé trois fois dans ma vie...

Il me semble aussi que, lorsque je l'ai vu, il était beaucoup plus jeune.

Où était-ce ? Peut-être à Londres... Il vient de me dire qu'il a été élevé en Angleterre...

Il faudra que je vérifie le fait... car enfin, s'il m'avait rencontré là-bas... Mais non... il m'aurait reconnu aussi, et, à sa mine, il n'est pas douteux que ma figure était nouvelle pour lui... Il est vrai qu'à cette époque je portais toute ma barbe...

Lui aussi, il porte la sienne, et elle n'était peut-être pas encore poussée quand il était de l'autre côté de la Manche.

Enfin, dans quelques jours, je saurai à quoi m'en tenir.

Ici, la figure de M. Tolbiac se rembrunit sensiblement, et il se mit à grommeler :

— Oui, je le saurai, mais l'affaire avec l'héritière n'en est pas moins manquée. Le moyen de négocier avec des femmes qui vont s'allier à la famille Lecoq ! Si je m'avisais de leur proposer une transaction, le fils serait consulté, il consulterait son père, et le vieux coquin verrait bientôt clair dans mon jeu.

Il faudra employer l'autre procédé... et il est dangereux, surtout en ce moment.

N'importe ! je reviendrai un de ces soirs étudier les abords de la maison ; le plus tôt sera le mieux, car je n'ai pas de temps à perdre.

En attendant, je vais prendre mes précautions contre l'autre... la fille d'un cantonnier, ce sera plus facile, je pense... Seulement, avec celle-là pas d'arrangement possible, puisqu'elle n'a que six ans.

Je vais d'abord voir ce que c'est que le père, et je me déciderai ensuite à agir d'une façon ou d'une autre.

Après cette longue conversation avec lui-même, M. Tolbiac s'accota dans un coin du coupé et s'abstint désormais de penser tout haut.

Certes, si le chef de la sûreté avait pu le voir et surtout l'entendre, depuis qu'il s'était séparé de Piédouche sur la place de la Madeleine, il aurait éprouvé quelque surprise.

Car le *detective*, qui se vantait de découvrir avant un mois l'auteur des deux crimes de la rue de l'Arbalète, paraissait s'occuper de tout autre chose que de cette affaire.

Cependant l'agent supérieur avait en son auxiliaire une confiance absolue, et peut-être aurait-il cru que les démarches et les préoccupations de cet habile policier se rattachaient indirectement aux recherches dont il s'était chargé.

Quoi qu'il en fût, M. de Tinchebray était rentré en possession de tout son calme quand son coupé s'arrêta devant la porte du bâtiment où sont installés les services actifs de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans.

Il connaissait cette administration et il savait fort bien à qui s'adresser pour se renseigner sur l'homme qu'il cherchait, ayant eu récemment l'occasion de s'occuper d'un vol important commis dans un des bureaux de la gare.

Il alla donc tout droit trouver le chef qui avait sous ses ordres Pierre Cambremer, et il lui raconta qu'il venait faire une enquête sur certains faits auxquels cet employé avait pris part et que la police désirait éclaircir.

Il lui demanda la permission de ne pas être plus explicite, l'affaire devant être conduite avec une extrême réserve, et il le pria de l'autoriser à interroger lui-même ce Cambremer.

— Rien de plus facile, lui répondit le chef, et je suis tout disposé à ne pas ébruiter votre visite, car elle pourrait faire du tort à ce brave homme qui est un de nos meilleurs agents.

Je ne sais pas de quoi on l'accuse, mais je suis presque sûr qu'on l'accuse à tort. Depuis dix ans, je n'ai pas eu le plus petit reproche à lui adresser, et sa probité est au-dessus de tout soupçon.

— J'en suis convaincu, et je ferai en sorte qu'il ne soit pas compromis, dit M. de Tinchebray. C'est une simple formalité que je remplis... des informations dont nous avons besoin, et que lui seul peut nous fournir.

Il est marié, je crois ?

— Non, il est veuf depuis quelques années d'une femme qu'il aimait beaucoup et qui appartenait à une assez bonne famille, il a d'elle une petite fille qu'il adore et qu'il élève lui-même. C'est son seul défaut, mais c'en est un, car il ne la quitte pas d'une minute. Il l'emmène avec lui quand il est de service, et nous fermons les yeux sur cette infraction au règlement.

Ainsi, aujourd'hui, il est sur la voie, et je suis sûr que la petite y est aussi.

— Puis-je aller lui parler maintenant sans le déranger de son travail ?

— Parfaitement. Je vais vous faire accompagner jusqu'à l'aiguille qu'il manœuvre.

Je vous serai obligé seulement de ne pas effaroucher sa fille. C'est notre enfant gâté.

— Ne craignez pas cela, monsieur, dit avec empressement M. de Tinchebray. Elle est toute jeune, n'est-ce pas ?

— Elle vient d'avoir six ans.

— Oh ! alors, je vous réponds qu'elle ne s'apercevra même pas que j'interroge son père.

Puis-je vous demander quelles sont au juste les fonctions que remplit ce Cambremer ?

— Il est aiguilleur. Un rude métier, et fort mal rétribué, je vous l'avoue.

Il passe douze heures sur vingt-quatre à la pluie, au vent, à la neige ou au soleil, suivant les saisons, n'ayant pour s'abriter qu'une guérite d'où il est obligé de sortir à chaque minute pour manœuvrer.

Le travail qu'il fait n'exige pas beaucoup de force, mais il n'en est pas moins très-pénible ; il y faut de l'intelligence et une attention de tous les instants.

Aussi nos aiguilleurs sont-ils toujours choisis parmi nos meilleurs agents.

C'est tout simple. Une fausse direction donnée à un train peut envoyer à la mort des centaines de voyageurs, et la direction dépend absolument de l'aiguilleur.

— Je conçois, monsieur, que vous teniez Cambremer en grande estime, et je serais vraiment désolé qu'il se trouvât mêlé à une affaire désagréable ; mais cela n'arrivera pas, car je ferai tout mon possible pour qu'il s'en tire honorablement.

Pas plus, je l'espère bien, qu'il n'arrivera malheur à sa fille.

C'est cependant fort imprudent à lui de l'emmener sur la voie. Un accident est si vite arrivé.

— Oh ! la petite est très au-dessus des enfants de son âge. Et puis, elle connaît la marche des trains aussi bien que les plus vieux employés de la ligne.

Tout en causant, le chef avait sonné.

Un homme entra, tenant à la main cette casquette ronde et plate que les employés des chemins de fer nomment familièrement une *plaque tournante*.

Son supérieur lui dit quelques mots à voix basse, et salua, pour faire comprendre que l'audience était finie. M. de Tinchebray salua à son tour et suivit le conducteur qu'on lui donnait.

Le *detective* ne tarda guère à s'apercevoir que cet homme savait qu'il était attaché à la préfecture de police.

Personne n'a de sympathie pour les agents secrets, si bien vêtus qu'ils soient, et, de plus, Cambremer était fort aimé de ses camarades.

Il était donc assez naturel que l'employé ne s'acquittât qu'avec répugnance de la mission de piloter sur la voie un policier qui assurément ne venait pas dans l'intention d'être agréable à l'aiguilleur.

Il ne faudrait même pas jurer que cet employé eût été très-désolé si une des locomotives qui circulaient incessamment sur les rails eût écrasé M. de Tinchebray.

Il le guida cependant à travers le périlleux dédale des voies qui s'entrecroisent en vingt endroits aux abords d'une grande gare, et il l'avertit consciencieusement de se garer des machines en marche.

Mais il affecta de répondre par oui et par non, tout sec, aux questions que M. Tolbiac lui adressait, et à deux cents mètres de l'embarcadère, il s'arrêta court.

— Vous voyez, lui dit-il sans le traiter de monsieur, vous voyez cette guérite, là-bas, tout près du premier disque ?

Eh bien ! c'est celle de Cambremer. Il y est et il va bientôt en sortir, car le train 16 arrivera dans dix minutes.

Dépêchez-vous, si vous voulez lui parler.

Et, au moment où le policier ouvrait la bouche pour demander de plus amples explications, l'homme à la casquette ornée des lettres P. O. fit demi-tour et prit sa course vers la gare.

— Drôle ! grommela M. de Tinchebray, tu mériterais bien que je fisse un rapport contre toi.

Mais il se radoucît bientôt en réfléchissant qu'il valait mieux que son entrevue avec l'aiguilleur se passât sans témoins.

D'ailleurs, il venait d'apercevoir à vingt pas en avant une petite fille qui cheminait, tenant à la main un panier d'où on voyait sortir le goulot d'une bouteille.

— C'est elle, pensa le *detective*. Elle porte à manger à son père.

Et dire que cette gamine hériterait de dix millions, si la demoiselle qui demeure à Boulogne-sur-Seine mourait avant d'avoir eu le temps de donner un rejeton au fils de M. Lecoq !

Oui, mais d'abord M^{lle} Lecomte se porte à merveille, et ensuite Cambremer ne se doute probablement pas que l'héritage existe et que son enfant pourrait y avoir droit un jour.

Je vais commencer par m'assurer qu'il ne sait rien de tout cela.

Il essaya de rattraper la petite fille, mais elle allait bon pas et elle arriva avant lui à la guérite.

L'aiguilleur en sortit, prit l'enfant dans ses bras, et il allait l'asseoir sur son épaule, quand il aperçut un monsieur qui venait à lui.

Étonné, il posa la petite sur le seuil de la cabane et vint au-devant de cet étranger, dont il ne s'expliquait pas la présence sur la voie.

— Bonjour, monsieur Cambremer, lui dit affectueusement le *detective*.
C'est à vous cette jolie petite fille ?

— Oui, monsieur, répondit avec hésitation l'aiguilleur ; mais je voudrais savoir à qui j'ai l'honneur de parler...

— Je parie que c'est le portrait vivant de sa pauvre mère.

La figure de Cambremer s'assombrit aussitôt et il dit d'une voix sourde :

— Vous connaissiez donc ma femme ? C'est étonnant. Je ne vous ai jamais vu.

— Non, mon brave, je ne connaissais pas votre femme, mais j'ai eu autrefois l'occasion de rencontrer sa mère.

Elle se nommait bien M^{me} Bernier, n'est-ce pas ?

— Oui. Est-ce pour me dire ça que vous êtes venu me trouver ici ?

— Cela et autre chose encore.

— Marthe, va t'amuser plus loin, mon enfant, dit Cambremer à sa fille qui laissa le panier et se sauva en courant.

Et il ajouta :

— Prends garde à la voie de droite. Tu sais que le train montant va passer.

La petite se retourna en riant, lui envoya un baiser et se mit à chercher des violettes dans l'herbe du talus.

— Maintenant, monsieur, reprit Cambremer, dites-moi ce que vous avez à me dire, mais dites-le vite. Il faut que j'aïlle à l'aiguille.

— Ce ne sera pas long, répondit le policier. Je n'ai à vous demander qu'un renseignement. Pouvez-vous me dire, et cela dans votre intérêt et dans l'intérêt de votre fille, comment s'appelait M^{me} Bernier, votre belle-mère, avant d'être mariée ?

— Je ne crois pas que je l'aie jamais su. Elle était morte quand j'ai épousé ma femme.

— Savez-vous du moins de quel pays elle était ?

— De la Picardie, je crois, mais je n'en suis pas sûr. Ma femme était née à Abbeville.

Pourquoi toutes ces questions, s'il vous plaît ?

— Parce que je supposais que votre enfant pouvait avoir des droits à un héritage... mais je crains bien maintenant de m'être trompé.

— Et moi, j'en suis sûr. Les héritages ne sont pas faits pour les gens comme nous. Ma belle-mère vivait de son travail et elle n'a pas laissé un sou à sa fille. Ainsi, monsieur...

Un coup de sifflet lointain et prolongé lui coupa la parole.

— Voilà le train 16, s'écria-t-il. Il faut que j'aïlle à mon aiguille. Je n'ai que le temps. Excusez-moi.

Et laissant là le chercheur de renseignements, Pierre Cambremer courut au levier placé à quelques pas de sa guérite, le saisit, et, d'une pesée, fit tourner le disque indicateur qui devait annoncer au mécanicien conduisant le train que la voie était libre.

Dans la position qu'il venait de prendre pour voir venir la locomotive, il tournait le dos à M. Tolbiac qui, n'ayant plus rien à demander au père, se dirigea du côté où jouait la fille.

C'était son chemin pour regagner la gare et, en s'en allant, il pensait :

— Cet homme est de bonne foi, cela ne fait pas de doute. Il ignore absolument que sa femme était la petite-nièce du major O'Sullivan.

Oui il l'ignore... mais un hasard peut le lui apprendre demain... et alors... alors les autres héritiers auront à compter avec lui... ou plutôt avec sa fille.

À ce moment, l'enfant se retourna. Elle n'avait pas trouvé de violettes et elle voulait voir le monsieur qui passait.

Elle se mit à le regarder avec ses grands yeux bleus, des yeux d'ange.

Ses cheveux blonds retombaient en longues boucles sur ses épaules, ses joues étaient roses, sa bouche souriait.

Elle avait l'air d'un chérubin tombé du ciel.

Son père, lui, ne la voyait pas.

Il surveillait le train 16 qui arrivait à toute vapeur.

Mais M. de Tinchebray la voyait, et il admirait sans doute sa grâce et sa beauté touchante, car il lui prit envie de lui faire un cadeau.

Il tira sa bourse, où il y avait beaucoup d'or, pour y prendre une petite pièce et la lui offrir.

L'enfant secoua la tête et ne bougea pas.

On l'avait accoutumée à refuser les aumônes.

M. de Tinchebray haussa les épaules et empocha sa bourse ; mais il s'y prit si maladroitement, qu'il sema une douzaine de louis sur la voie, juste entre les deux rails sur lesquels allait passer le train.

Probablement, il ne s'aperçut pas de cet accident, car il continua son chemin.

— Monsieur ! monsieur ! cria la petite fille qui avait vu tomber l'or.

Le monsieur ne se retourna point.

Alors elle s'élança sur la voie et se mit à ramasser les louis pour les lui rendre.

Un pâle soleil d'hiver éclairait cette scène plus dramatique assurément qu'un cinquième acte de l'Ambigu.

Mais ce drame n'avait pas de spectateurs, car tous ceux qui se trouvaient là y jouaient un rôle.

Tolbiac s'acheminait à grands pas vers la gare, les deux mains dans les poches de son paletot, et ne paraissait pas se douter qu'il venait de laisser tomber de son porte-monnaie les louis qui jonchaient la voie sur laquelle allaient passer une locomotive et dix wagons.

Le petite fille avait oublié que le train arrivait.

Elle ne le voyait pas, car elle lui tournait le dos, et elle courait entre les deux rails, ramassant consciencieusement les pièces d'or, et s'épuisant à crier pour appeler le monsieur qui ne l'entendait pas, ou qui, n'ayant plus rien dire à Cambremer, ne se souciait point de s'arrêter pour écouter le babillage d'une fillette.

Debout sur sa machine, comme un capitaine de vaisseau sur son banc de quart, le mécanicien n'avait point aperçu l'enfant.

Il venait de s'assurer que le disque indicateur annonçait : la voie est libre.

Par surcroît de précaution, il avait regardé si l'aiguilleur était à son poste, et il l'avait vu, posé dans l'attitude réglementaire, le corps à demi-courbé, la main sur le levier, la tête levée, l'œil aux aguets.

Ainsi campé, Pierre Cambremer ressemblait assez à la fameuse statue du Rémouleur qu'on voit dans le jardin des Tuileries.

Le sculpteur antique a représenté, dit-on, un esclave qui, tout en affilant un couteau, épie des conspirateurs.

Penché sur son gouvernail, le pilote de terre épiait la marche du navire roulant qu'il avait mission de faire entrer au port.

Cet humble employé d'une opulente compagnie, cet obscur combattant de la grande armée de l'industrie était là comme une sentinelle avancée qui observe l'ennemi.

Le général qui doit contenir cet ennemi, c'est le chef du mouvement.

Le soldat, c'est l'aiguilleur.

Et, dans cette bataille incessante qu'ils livrent tous deux à l'imprévu, la moindre erreur amène un désastre.

Il y a des gares surchargées de lignes de banlieue où le problème à résoudre se représente incessamment.

Sur le chemin de l'Ouest, on a vu, dans une seule journée, circuler *cinq cent vingt-neuf* convois, et chacun d'eux est arrivé à destination à heure fixe, sans avarie, absolument comme si on lui eût réservé pour lui seul, pendant tout le parcours, une voie spéciale.

Et cette voie, il l'avait, puisqu'en lui garantissant ses heures de départ, de passage et d'arrivée, on lui avait fait le chemin libre.

Stratégiste pacifique, le chef du mouvement a tout réglé d'avance. Il a tracé cette feuille de route que tout train emporte avec lui et que, dans la langue du métier, on nomme le *graphique*.

Comme les grands capitaines, il n'a plus à craindre que cette force qui échappe à toute prévoyance : le hasard, la fatalité, la paille cachée dans un essieu, la pierre tombée ou jetée sur un rail.

Et, comme les grands capitaines, il ne peut rien si ses ordres ne sont pas exécutés avec intelligence et précision.

Qu'un chef de station soit négligent, qu'un mécanicien soit distrait, et c'en est fait des combinaisons les plus ingénieuses, des plans les mieux ordonnés.

C'est bien plus grave encore quand un aiguilleur se trompe.

Nous l'avons tous vu à l'œuvre, cet homme qui tient dans sa main la vie des voyageurs.

Il n'est ni mieux vêtu, ni mieux payé qu'un ouvrier, et il s'acquitte de ses redoutables fonctions avec une simplicité héroïque.

Ceux qui passent devant lui, emportés par la locomotive et paresseusement accoudés dans le coin d'un compartiment de première, ne songent guère que leur salut dépend de lui, et ne se rendent même pas très-bien compte de l'importance des manœuvres qu'il exécute.

Si vous voulez la comprendre, regardez du haut du pont de la place de l'Europe la gare de l'Ouest.

Vue de là, elle ressemble à une immense guitare, dont les rails seraient les cordes et dont les poteaux de signaux placés à chaque embranchement ; seraient les chevilles.

Des trains la sillonnent dans tous les sens.

On dirait des navettes toujours en mouvement sur un métier de tisserand.

Chacun de ces trains, qu'il parte ou qu'il arrive, doit suivre une voie déterminée d'avance, la seule souvent qui soit libre.

S'il allait droit devant lui, entraîné par la force aveugle de la vapeur, il se briserait contre un autre train, car le mécanicien n'a pas les moyens d'éviter le choc.

Tout au plus parviendrait-il à en atténuer les effets en ralentissant la marche.

C'est un cocher qui peut bien retenir son cheval, mais qui ne peut pas le détourner.

Heureusement, l'aiguilleur est là.

Il sait le chemin que le convoi doit prendre, et, d'une main sûre, il le lance sur ce chemin, en pressant un levier qui rapproche ou qui écarte les branches mobiles de deux rails.

Qu'il se trompe, qu'il ait un moment, une seconde d'oubli, le convoi et tous ceux qu'il porte sont irrévocablement perdus.

Pierre Cambremer ne se trompait ni ne s'oubliait jamais.

C'était un homme taciturne, concentré en lui-même, surtout depuis la mort de sa femme, et fort au-dessus des séductions grossières auxquelles succombaient parfois ses camarades.

Le cabaret ne le tentait pas plus que les parties de plaisir.

Aussi n'avait-il jamais de distractions en faisant son service.

Sa fille seule aurait pu lui en donner, car il pensait sans cesse à elle ; mais sa fille se portait à merveille et ne le quittait guère.

C'était fort heureux d'ailleurs, car, un jour que l'enfant était restée à la maison pour guérir un gros rhume, on avait vu le père devenir presque fou d'inquiétude et demander en grâce qu'on le remplaçât.

Il eût été capable de désertir son poste si la permission n'était pas arrivée.

Grâce à Dieu, le jour où M. Tolbiac vint le voir, Cambremer n'avait pas sujet de se tourmenter, car jamais sa fille n'avait été plus vivante et plus gaie.

Elle sortait de l'école et elle venait lui apporter son déjeuner ; il se faisait une fête d'être libre à six heures pour la ramener dans son petit logement.

Ce retour quotidien ressemblait à une marche triomphale. Sur le boulevard de l'Hôpital, les marchands sortaient de leurs boutiques pour admirer la petite aux cheveux bouclés, et Cambremer avait fort à faire pour les empêcher de la bourrer de gâteaux.

Mais, en ce moment, il ne pensait plus à elle.

Il pensait au train 16, un train du Centre qui arrivait à toute vapeur et qui n'était plus qu'à cent mètres de l'aiguille.

Le disque était en place, le mécanicien l'avait vu et marchait hardiment sur la foi de ce signal.

Pierre avait quitté, pour courir au levier, sa fille et cet étranger qui prenait si mal son temps pour lui demander des renseignements.

Il n'avait point à s'inquiéter de l'enfant qui était accoutumée à se garer et qui connaissait à merveille les heures de départ et d'arrivée des convois.

D'ailleurs, il avait eu soin de l'avertir qu'un train approchait et il se fiait pleinement à son intelligence et à son adresse ; mais il se préoccupait un peu de l'individu qu'il venait de congédier brusquement.

Sa personne lui avait déplu à première vue et ses discours l'avaient non-seulement surpris, mais choqué.

Pierre n'aimait pas qu'on lui parlât de sa femme, qu'il avait passionnément aimée, et chaque fois qu'on prononçait devant lui le nom de Pauline Bernier, il fronçait le sourcil au souvenir maladroitement évoqué de son bonheur évanoui.

Or, en l'accablant de questions sur l'origine et la famille de la pauvre morte, le visiteur qui était venu le relancer jusque dans sa guérite avait tout à la fois blessé son cœur et froissé sa susceptibilité.

Cambremer était irritable parce qu'il était fier, et la fierté de cet honnête et courageux travailleur était assurément plus légitime que celle de certains oisifs riches et malvivants.

Il lui déplaisait que cet homme se mêlât de ses affaires, et il se demandait de quel droit il s'était permis de l'interroger.

D'ailleurs, il ne croyait pas du tout à l'héritage, et ce ne fut certes pas pour rappeler l'inconnu qu'il se retourna.

Il n'avait nulle envie d'obtenir de lui des éclaircissements sur cet héritage problématique, mais il voulait savoir si ce monsieur s'en allait ou s'il attendait, pour reprendre l'entretien, que le train fût passé.

Il vit qu'il était déjà loin, et en même temps il aperçut sa fille qui courait après Tolbiac, sans songer à quitter la voie que suivait la locomotive.

Vingt secondes encore, et l'enfant allait être écrasée.

Elle était à vingt pas de Cambremer, et la locomotive n'avait plus que trente mètres à parcourir pour arriver à l'aiguille.

Le monstre de fer accourait, renâclant, vomissant la fumée, ébranlant le sol, et la fillette ne l'entendait pas venir, car le vent, une violente bise du Nord, soufflait à contre-sens.

Étourdie comme on l'est à cet âge, la pauvre petite avait oublié les recommandations de son père.

Et puis, elle ne songeait qu'à rattraper l'étranger qui venait de perdre son or.

Tout en courant après lui, elle se baissait à chaque instant pour ramasser les louis épars sur la voie, — il y en avait une traînée, — et elle ne se retournait point.

C'en était fait d'elle.

Alors même qu'il eût aperçu l'ange blond que sa machine allait broyer, le mécanicien n'avait plus le temps de renverser la vapeur et de faire serrer les freins.

Un seul homme pouvait encore sauver la vie de Marthe, et cet homme, c'était Pierre Cambremer.

S'il manœuvrait l'aiguille de façon à maintenir le train sur la voie libre, sa fille était perdue.

Mais il dépendait de lui de le lancer sur d'autres rails et, en l'y lançant, il sauvait Marthe.

Seulement, il commettait un crime, car le convoi dévoyé devait rencontrer des obstacles contre lesquels il se briserait.

En épargnant son enfant, Pierre envoyait cent personnes à une mort certaine.

Et il le savait. Et il ne pouvait pas faire taire sa conscience qui lui criait : Si tu fais cela, tu seras un assassin.

Mais aussi, laisser écraser Marthe, c'était un meurtre, et quel meurtre !

Ce pauvre petit corps de sa fille chérie, Cambremer le voyait déjà haché, broyé comme une bouillie sanglante, et ses cheveux se dressaient sur sa tête, et sa main pesait malgré lui sur le levier.

Qu'il appuyât un peu plus et le train, changeant de rails, passait sans la toucher.

Il lui restait peut-être dix secondes pour choisir entre la vie de l'enfant et celle des voyageurs.

Et dans ce convoi qu'il aurait sacrifié à son amour paternel il n'y avait pas que des inconnus, il y avait des camarades.

Le chauffeur était un de ses amis, et celui-là allait être inévitablement tué, car la locomotive, en cas d'accident, reçoit toujours le premier choc.

Ce qui se passa alors dans la tête de Cambremer, ce fut bien ce qu'un grand poète a appelé : une tempête sous un crâne.

Il lui semblait qu'il allait devenir fou.

Pâle, tremblant, les yeux hagards, les doigts crispés sur la barre de fer à laquelle était suspendue l'existence de Marthe, il regardait la lourde machine qui s'avavançait, menaçante, et il croyait voir une bête féroce se ruant sur sa proie.

Tout à coup, une idée traversa comme un éclair son cerveau halluciné.

Il se dit :

— Il est trois heures... le train 69 part à quatre... et jusque-là rien... il y a plus de mille mètres d'ici à la gare... les employés verront qu'on s'est trompé à l'aiguille, et ils feront le signal d'arrêt... le mécanicien sait son métier... je le connais... il n'a pas son pareil pour gouverner une machine... il arrêtera à temps...

On me révoquera, mais Marthe ne sera pas écrasée... et personne ne sera tué.

Ce fut pensé en une seconde, et le malheureux allait enfin appuyer sur le levier, quand un coup de sifflet prolongé vibra à ses oreilles.

Le son venait du côté de la gare, et Cambremer avait trop d'expérience pour s'y tromper.

C'était un convoi qui partait, un convoi déjà engagé sur la voie descendante.

Ce convoi allait forcément rencontrer le train montant, dévoyé par la faute de l'aiguilleur, et on se figure ce que doit être une collision entre deux locomotives marchant en sens inverse.

— Ah ! murmura Cambremer d'une voix étranglée, j'avais oublié... il y a aujourd'hui un train spécial pour Étampes, à deux heures cinquante-cinq... des jeunes gens riches qui vont à la chasse...

Pour que ces messieurs s'amuse, il faut donc que ma fille meure, cria-t-il avec un éclat de rire fou. Non... non... cela ne se peut pas... leur vie ne vaut pas celle de Marthe... je la prends, leur vie... les hommes me condamneront... Dieu me jugera.

Cette fois encore, il mit les deux mains sur la barre de fer.

Une autre seconde s'était écoulée. Il ne lui en restait pas quatre pour se décider.

Mais déjà il était résolu à en finir.

Il ferma les yeux pour ne pas voir passer ceux qu'il venait de condamner à une épouvantable fin, et il commença à peser pour déplacer les rails mobiles.

La locomotive n'était plus qu'à dix mètres de l'aiguille.

Le train descendant se rapprochait rapidement. On l'entendait rouler. On voyait s'allonger son panache de fumée blanche.

Une pression un peu plus forte allait rendre inévitable une épouvantable catastrophe.

À ce moment, le mécanicien qui menait ce convoi spécial se remit à siffler par coups brefs et répétés pour avertir l'aiguilleur.

Peut-être avait-il pressenti le péril.

Ils ont un langage, ces sifflements, tantôt lents et tristes comme une plainte, tantôt secs et impérieux comme un commandement, un langage administratif que tous les employés comprennent à merveille.

Ils parlent aussi aux imaginations vives, et celle de Cambremer était surexcitée outre mesure.

Il lui sembla qu'en sifflant la locomotive lui disait :

— Que t'ont-ils fait ces jeunes hommes que tu vas tuer ? Et ces pères, et ces mères qui, ce soir, pleureront leurs enfants, n'auras-tu pas pitié d'eux ?

Et, comme il hésitait encore, le sifflet lança deux appels plus stridents que les autres et Cambremer crut que le sifflet lui criait :

— Assassin ! assassin !

Alors ses mains lâchèrent le levier et sa bouche murmura :

— Non... non je ne peux pas... Marthe, pardonne-moi !

C'était fini. Maintenu sur la bonne voie, le train montant avait passé devant lui.

Comme le sang des victimes que les païens sacrifiaient pour apaiser le courroux des dieux, le sang innocent de la pauvre petite allait racheter les vies épargnées par le douloureux héroïsme de l'aiguilleur, martyr du devoir.

Cambremer eut le courage de regarder.

Il voulait revoir encore une fois sa fille avant que la machine l'anéantît.

Il pensait :

— Quand tout sera fini, je me jetterai sous les roues du train spécial.

Elle était toujours sur le passage de la locomotive.

Elle se tenait debout, la tête penchée pour examiner un objet qu'elle venait de ramasser, et elle ne paraissait pas soupçonner le danger.

La noire et énorme masse arrivait à toute vapeur sur cette fillette mignonne dont les cheveux blonds flottaient au vent.

On eût dit un éléphant qui va fouler aux pieds une colombe.

Cambremer, fou de douleur, franchit d'un bond la voie descendante, et courut à l'enfant, qu'il n'espérait plus arracher à la mort, car la machine était presque sur elle.

Dieu permit que Marthe se retournât.

Elle vit en même temps son père qui lui tendait les bras, et le train qui allait la broyer, elle joignit ses petites mains et elle tomba à genoux pour attendre la mort en priant.

Alors, Cambremer eut une inspiration d'en haut.

— Couche-toi, cria-t-il d'une voix tonnante.

Au même instant, la locomotive lui déroba la vue de sa fille.

Allait-il la retrouver vivante ?

Il l'espérait presque, car il avait calculé que Marthe était assez fluette pour se sauver en se couchant sur la voie.

Si elle se plaçait bien droite et si elle restait immobile de façon à faire corps avec le sol, le train devait passer sur elle sans l'effleurer.

Quand son père la revit, elle gisait entre les deux rails, la face contre terre, les deux bras étendus, son panier à côté d'elle, et elle ne bougeait pas.

— Elle est morte, murmura le malheureux aiguilleur ; un longeron... une traverse... une chaîne d'attelage l'aura touchée.

Mon Dieu ! faites qu'elle ne soit que blessée !

Il courut à elle et il se baissait pour la prendre dans ses bras, quand elle leva la tête.

Ses yeux bleus et sa bouche vermeille souriaient, ses joues n'avaient pas même pâli.

En un instant, elle fut sur pied et, sautant au cou de Cambremer :

— Ah ! père, s'écria-t-elle en le couvrant de baisers, comme tu m'as fait peur !

Il ne répondit pas. Il étouffait de joie.

— Je savais bien qu'il fallait me jeter par terre, reprit-elle gaiement. Ton ami, le chauffeur, me l'a dit souvent. Il s'est sauvé une fois comme ça... et moi, je suis bien plus mince que lui. Ne pleure donc pas, père, puisque je n'ai pas de mal... c'est-à-dire, si... j'ai mal aux oreilles... à cause du bruit que faisaient les voitures en passant sur moi.

Et comme il la serrait contre son cœur sans prononcer une parole, Marthe continua d'un petit air fier :

— Je n'ai pas perdu la tête, car, tu vois, je n'ai pas lâché les belles pièces jaunes que le monsieur a laissées tomber... ni sa carte de visite que j'ai trouvée aussi sur la voie... son nom est écrit en fin... et je ne sais encore lire qu'en gros... eh bien ! j'en ai déjà épilé la moitié... tu iras lui reporter les pièces, pas vrai, père ?

— Oui, j'irai, murmura Cambremer, et il faudra bien qu'il me dise...

La fin de sa phrase se perdit dans le bruit.

Le train spécial passait, emportant les joyeux chasseurs qui ne se doutaient pas du danger qu'ils avaient couru.

VI

Le lendemain du jour où M. Tolbiac fit deux visites inutiles, l'une à Boulogne et l'autre au chemin de fer d'Orléans, une longue queue se déroulait devant la porte de la Morgue.

La femme à la *dame de pique*, c'était le nom que les journaux et le public donnaient à la pauvre morte, la dame du pavillon, comme on disait à la préfecture, était exposée, depuis l'avant-veille, sur une des dalles de la halle aux cadavres.

Le chef de la sûreté avait eu la précaution de la faire embaumer aussitôt après la découverte du crime inouï qui occupait tout Paris, et il s'était décidé un peu plus tard à donner l'ordre d'exposition.

Les raisons qui l'avaient empêché de recourir tout d'abord à ce lugubre moyen de publicité n'existaient plus.

La nouvelle ayant déjà fait le tour de l'Europe et même passé l'Atlantique, on n'espérait plus que l'assassin, enhardi par le silence, viendrait se jeter dans la nasse.

Il y était venu d'ailleurs et il s'en était échappé, d'où on pouvait conclure hardiment qu'il ne reparaitrait jamais rue de l'Arbalète.

On craignait même très-fort qu'il n'eût déjà franchi la frontière.

Cependant, on ne voulait pas négliger une seule chance.

Or, il est prouvé que, comme les lièvres qui, après avoir battu tout le bois, reviennent se faire tuer à la même passée, les assassins ont une tendance à

rôder autour du théâtre de leur crime et autour du corps de leur victime.

La Morgue les attire, de même que la lumière attire ces tristes papillons de nuit qui portent sur leur dos l'image d'une tête de mort, et quelquefois ils s'y sont fait prendre.

D'ailleurs, dans le cas dont il s'agissait, il importait avant tout que la femme fût reconnue, car faute d'avoir pu constater son identité, les magistrats chargés d'instruire cette étrange affaire se trouvaient arrêtés net, dès le début des recherches.

L'embaumement du cadavre permettait de prolonger l'exposition bien au delà du temps réglementaire, qui ne dépasse pas soixante-douze heures, et, comme le meurtre avait eu un retentissement énorme, on pouvait compter qu'une bonne moitié de la population parisienne viendrait se régaler d'un spectacle dont elle est, en tout temps, assez friande.

Bien entendu, les précautions indispensables étaient prises.

Le greffier était là pour recevoir les déclarations qui pourraient être faites spontanément.

Et dans la salle ouverte au public circulaient quelques messieurs pourvus d'excellents yeux et d'oreilles très-fines, des agents proprement vêtus qu'on avait mis là pour écouter les propos et observer les figures.

Donc le piège était tendu et bien tendu.

Il l'avait été contre l'avis de M. Tolbiac.

Le *detective* prétendait qu'on n'aboutirait à rien par ce procédé usé jusqu'à la corde, et se faisait fort de découvrir le coupable par des moyens à lui, pendant que la *sûreté* perdait son temps à surveiller l'exposition.

La préfecture avait cru devoir passer outre, et on n'en était pas encore à regretter la décision prise, car la Morgue était littéralement assiégée par la foule.

On n'avait pas vu pareille affluence depuis l'enfant de la Villette, qui fut exposé pendant plus d'un mois, en l'année 1840, et qui finit par être reconnu.

Il était bien permis d'espérer que, cette fois encore, parmi les milliers de spectateurs et de spectatrices, il se trouverait un jour ou l'autre quelqu'un pour dire : cette femme s'appelle de tel nom, ou seulement : je l'ai vue à tel endroit ; elle fréquentait telle personne.

En attendant ce hasard désiré, les agents faisaient bonne garde.

Et le chef de la sûreté leur avait adjoint Piédouche et Pigache, lesquels, en sus des aptitudes du métier, possédaient une connaissance particulière de l'affaire.

Il comptait surtout sur Piédouche, qui mettait un zèle et une ardeur extraordinaires à suivre cette piste, tant il avait à cœur de réparer sa sottise.

Le pauvre diable ne s'était pas encore consolé d'avoir laissé fuir l'assassin. Il ne pensait qu'à cet homme. Il en rêvait la nuit.

Et, de peur d'oublier les indications qu'il avait pu saisir au vol, il s'était empressé de les noter sur son carnet.

Tous les paletots à longs poils et tous les cache-nez blancs qu'il rencontrait dans la rue attiraient aussitôt son attention, et, pour peu que l'individu qui les portait eût les yeux vifs, la barbe noire et les sourcils épais, l'infatigable agent s'acharnait à le suivre.

Ces chasses à courre ne lui avaient pas encore réussi, mais il ne se décourageait point.

Seulement, il enrageait d'être si peu employé par M. Tolbiac.

Jusqu'alors, toutes ses relations avec le *detective* auquel son chef l'avait attaché se bornaient à une entrevue quotidienne très-courte.

Et pendant ce rapide colloque en plein vent, Tolbiac demandait des renseignements et n'en donnait pas un seul.

Il est vrai qu'il avait promis une gratification de mille francs à son auxiliaire s'il arrêta l'homme qui était venu, dans la nuit du dimanche au lundi, rôder dans le pavillon.

Mais, quoiqu'il ne fût pas riche, Piédouche préférait l'honneur à l'argent, la réhabilitation à la rémunération.

D'ailleurs, M. Lecoq ne l'avait point accoutumé à ces façons britanniques. M. Lecoq faisait de la police à la française et, quand il employait Piédouche, il lui confiait bien des choses.

Cependant, Piédouche rendait justice au mérite de M. Tolbiac et ne demandait qu'à le servir de son mieux.

Mais, ce jour-là, le maître avait donné congé jusqu'au lendemain à son subalterne, lequel s'était empressé d'aller demander au chef de la sûreté la permission d'utiliser ses loisirs en surveillant jusqu'au soir les visiteurs de la Morgue.

Cette permission, il l'avait obtenue facilement, et, flanqué du camarade Pigache, il était venu dès l'aurore prendre langue avec le greffier qui lui concéda gracieusement l'usage d'un cabinet attenant à la salle d'exposition.

Le mur de ce cabinet était percé de trous habilement dissimulés et très-commodes pour examiner le public.

Piédouche avait pris possession de cet observatoire et n'en bougeait depuis l'ouverture des portes.

Pigache y était aussi, mais sur le second plan, en réserve pour le cas où un coup de force deviendrait nécessaire.

Quatre autres numéros s'étaient mêlés à la foule.

Ils suivaient la queue comme tout le monde, mais ils usaient du procédé qu'on employait jadis au Cirque olympique, où soixante figurants défilaient pendant une heure pour représenter la Grande Armée.

Les ingénieux agents allaient se remettre à la file aussitôt qu'ils étaient sortis par une porte, rentraient par l'autre, et s'arrangeaient de façon à ce que l'un d'eux se trouvât toujours devant le vitrage.

Ils savaient, du reste, que les camarades Piédouche et Pigache occupaient derrière la muraille un poste de choix.

Quand ils sentent que le gibier n'est pas loin, les chasseurs ne quittent pas l'affût pour aller déjeuner, et les six surveillants se contentèrent ce jour-là de casser une croûte sur le pouce.

Il était trois heures passées, et en janvier la nuit vient tôt. Cependant la foule ne diminuait pas aux abords du bâtiment qui a remplacé la vieille Morgue construite, sous le premier empire, à l'angle nord-est du pont Saint-Michel.

Cette maisonnette, presque coquette, occupe, comme on sait, l'extrémité orientale de l'île de la Cité, et, vu du dehors, le dernier asile des désespérés ressemble assez à un corps-de-garde ou à un bureau d'octroi.

Nous vivons, du reste, dans un temps où l'aspect extérieur d'une prison ne diffère pas sensiblement de celui d'une maison de santé, et où le bourreau s'habille comme un employé de ministère.

La nouvelle Morgue fait face à une promenade plantée de maigres arbres, et les hauts contreforts du chœur de Notre-Dame projettent leur grande ombre sur cette triste esplanade où les enfants du quartier viennent jouer moins bruyamment que sur la place Maubert.

On dirait qu'ils ont peur de réveiller les morts qui dorment dans cette bâtisse badigeonnée de blanc.

La salle d'exposition est une grande pièce carrée, très-haute de plafond et largement éclairée.

Elle est divisée en deux parties par une cloison vitrée derrière laquelle sont rangées, six par six, sur deux lignes parallèles, douze dalles destinées à

recevoir les cadavres que les affreux gavroches, habitués de ce lugubre théâtre, appellent *les artistes*.

Quand toutes ces places sont vides, ils disent *qu'on fait relâche*.

Ce jour-là les artistes étaient nombreux, et il y avait même représentation extraordinaire.

Jamais, de mémoire de Parisien, on n'avait vu un spectacle si émouvant et surtout si nouveau, car la morte de la rue de l'Arbalète était exposée, vêtue comme elle l'était quand on l'avait trouvée dans la malle.

Et sur sa poitrine, à la place du cœur, s'étalait la dame de pique clouée par l'assassin.

Grâce à l'embaumement, la merveilleuse beauté de la morte n'avait subi aucune altération, et certes ceux qui l'avaient vue vivante, ne fût-ce qu'une seule fois, devaient la reconnaître.

C'était une blonde aux yeux noirs, une blonde aux cheveux d'or, une blonde au teint mat, une blonde comme on n'en rencontre pas souvent en Angleterre.

À voir ses paupières mi-closes, ses lèvres entr'ouvertes, on aurait juré qu'elle dormait, et qu'elle allait se réveiller si on prononçait son nom.

Ses mains blanches et effilées tenaient le camélia que l'assassin lui avait laissé.

La fleur était plus fanée que le visage.

Enveloppée dans son peignoir de dentelles, chaussée de bas de soie gris perle et de mules roses, l'inconnue avait l'air d'une femme qui se repose sur une chaise longue avant de partir pour le bal.

La chaise longue était un horrible lit de marbre, de ce marbre gris bleu dont on fait des chambranles de cheminée ou des tables de toilette.

Plus loin, sur le second rang, il y avait deux noyés, un enfant écrasé et une femme qui s'était jetée par la fenêtre.

Ils n'étaient pas vêtus, ces morts sans importance ; ils n'avaient sur eux qu'un immonde tablier de cuir. Leurs pauvres habits pendaient au-dessus d'eux, accrochés à côté de beaucoup d'autres loques, sordides épaves de la misère, qui étaient venues échouer là après avoir roulé dans toutes les fanges parisiennes.

On les avait relégués à l'arrière-plan pour que la femme assassinée attirât tous les regards, et le but qu'on se proposait était atteint, car le public ne s'occupait que d'elle.

La carte surtout donnait lieu à des commentaires sans fin.

L'esprit humain est ainsi fait, surtout à Paris, que les curieux étaient plus occupés de deviner pourquoi cette dame de pique se trouvait là, qu'attendris par le touchant spectacle de cette belle et élégante créature dormant son dernier sommeil sur une des ignobles dalles de la Morgue.

Pour un qui murmurait d'une voix émue : Pauvre femme ! mourir si jeune ! il y en avait vingt qui disaient gravement : Cette carte, c'est le mot de l'énigme, ou bien : Je croyais que cette carte était une invention des rédacteurs de faits divers. Décidément, mon journal est supérieurement informé.

Et les plus malins ajoutaient : Il est clair que le jeu est pour quelque chose dans l'affaire. Il faudrait que la police fût bien bête pour ne pas découvrir l'assassin. Elle n'a qu'à chercher parmi les habitués des tripots.

Il y avait même des bourgeois imbus des principes de l'illustre M. Prudhomme, qui partaient de là pour prononcer sérieusement un discours sur les dangers de la passion qu'on exploite si fructueusement à Monaco.

À la préfecture, on était assez de l'avis des malins et, en organisant l'exposition, on n'avait eu garde d'oublier, dans cette mise en scène savamment calculée, la carte accusatrice.

On avait placé en évidence ce morceau de carton peint, taché en deux endroits par le sang de la morte ; et pour compléter l'effet, le poignard, laissé ou plutôt remis dans la plaie, montrait son manche d'ivoire finement sculpté.

Ces accessoires, comme on dit au théâtre, avaient vraiment l'air d'avoir figuré dans quelque noir mélodrame, et le public ne se sentait pas d'aise, car il n'avait jamais été à pareille fête.

Les gamins faisant l'école buissonnière, les grisettes en rupture d'atelier, les boutiquiers venus là pour passer un moment, comme on allait jadis voir donner la question, les bonnes d'enfants et les dames de la halle versaient plus de larmes agréables que n'en ont fait couler les *Deux Orphelines*.

Mais il y avait aussi parmi la foule plus d'un spectateur étonné de se trouver dans un milieu où les abonnés des Italiens ne vont guère.

Il y avait des hommes du monde, des artistes, des écrivains, des irrégulières de haute volée, voire même quelques vraies grandes dames affublées, pour la circonstance, de la toilette de leur femme de chambre.

Piédouche, de sa cachette, assistait à ce singulier défilé et se réjouissait d'y voir figurer des gens appartenant aux classes sociales où se rencontre rarement le gibier que son métier l'obligeait à chasser.

Piédouche avait, tout comme un autre, son avis sur l'affaire de la rue de l'Arbalète ; il croyait fermement que le meurtrier était un monsieur et non un repris de justice.

Cette conviction se basait d'ailleurs sur un fait qui ne lui sortait pas de l'esprit. Les assassins de profession ne portent ni pardessus riche, ni chapeau neuf, ni bottines à hauts talons, ni foulard blanc au cou.

Or, l'individu qui avait exhibé, devant la grille du pavillon, une fausse carte d'agent de police était habillé comme un prince.

Telle était du moins l'appréciation de Piédouche, qui n'avait jamais vu les princes que de très-loin, et qui, à travers son judas, examinait d'un œil très-

clairvoyant les curieux bien vêtus, lorsqu'ils passaient devant le vitrage.

Derrière lui, l'ami Pigache mangeait philosophiquement un morceau de fromage de Gruyère sur du pain.

Pigache n'étant là que pour prêter main forte, s'en rapportait pour le reste à son camarade.

La porte qui séparait du greffe le réduit où les deux agents avaient pris position n'était pas fermée, et on entendait la voix d'un commis répétant les indications que lui dictaient deux garçons de salle occupés dans la salle voisine à relever le signalement d'un cadavre.

— Nous disons, criait le suppléant du greffier, pantalon de toile bleue déchiré au genou... souliers éculés... casquette plate à visière rabattue... blouse blanche raccommodée au poignet gauche avec du fil noir... la boutonnière du collet est arrachée... il y a une pièce neuve à l'épaule...

— C'est un nouveau qu'on vous apporte ? demanda Pigache.

— Oui, un gamin qu'on vient de retirer de l'eau, en amont du pont de la Tournelle.

— Si ça continue, les douze lits finiront par être garnis, grommela Piédouche. Mauvaise affaire. Ça détourne l'attention du public.

— Il n'y a pas de danger, mon vieux, répondit Pigache. Des noyés, il en pleut... au lieu qu'une particulière habillée de dentelles à cinquante francs le mètre, ça ne se voit pas souvent ici. Pas vrai, père Mulard ?

— Voilà vingt ans que j'exerce et je n'ai pas encore vu la pareille, dit l'employé.

Et la voix du garçon de salle reprit :

— Dans la poche gauche du pantalon, une pipe culottée et un paquet de tabac. Dans la poche droite, un cahier de chansons et une toupie.

— Bon. Maintenant le signalement du corps ?

— Une cicatrice au cou... sur la poitrine, un tatouage représentant un cœur percé d'une flèche... nez retroussé... cheveux plats... bouche...

— Pas si haut, sapristi ! vous m'empêchez d'entendre, interrompit Piédouche.

— D'entendre quoi ? lui demanda Pigache.

— La charbonnière qui cause avec son mari. Elle est arrêtée devant le vitrage, à deux pas d'ici. Laisse-moi l'écouter. J'ai idée que ces Auverpins-là en savent plus long qu'ils n'en ont dit.

C'était vrai. Quoiqu'ils eussent déjà été mis en présence du cadavre, l'Auvergnat et son épouse avaient voulu se donner le plaisir de le revoir.

L'interrogatoire qu'ils avaient subi, lors de la confrontation par autorité de justice, les ayant empêchés d'examiner à loisir leur ci-devant voisine, ils tenaient à se dédommager et, cette fois, ils étaient venus pour leur agrément.

Du reste, ils ne se faisaient pas faute de pérorer, ni d'expliquer aux gens comme quoi la femme assassinée demeurait tout à côté de leur boutique.

La charbonnière allait même jusqu'à dire que sans elle on n'aurait jamais découvert le cadavre ; le charbonnier déclarait qu'il connaissait de vue l'assassin, et qu'il espérait bien le rencontrer un jour ou l'autre.

En même temps, ils n'oubliaient pas de donner leur adresse.

Pendant que les deux époux faisaient ainsi de la réclame à leur boutique, Piédouche était tout oreilles.

Ils suivaient le mouvement prescrit aux spectateurs par les sergents de ville chargés de maintenir l'ordre, et, après avoir passé devant le corps, ils étaient arrivés au bout du vitrage, tout près du mur derrière lequel se tenait l'agent qui ne perdait pas un mot de leurs propos.

Malheureusement, ces propos ne lui apprenaient rien de nouveau.

— C'est-il vrai que vous l'avez vu, le gueusard qu'a fait le coup ? demandait une nourrice portant un gros poupon.

— Je l'ai vu comme je vous vois, répondait le charbonnier d'un air important.

— Et comment qu'il est fait ? Pour sûr, c'est pas un ouvrier !

— Ah ! mais non. Il est joliment mieux ficelé que notre *popiétaire*, qu'est pourtant le plus riche tanneur du quartier des Gobelins. Il a un *pannetot* avec un collet en peau de chat, des bottes qui reluisent et...

La description des élégances de l'assassin fut interrompue par l'enfant qui se mit à crier à tue-tête.

La nourrice, pour l'apaiser n'imagina rien de mieux que de lui dire, en lui montrant le cadavre de la femme poignardée :

— Regarde la madame, mon chéri ! regarde comme elle est belle.

L'enfant se tut et l'Auvergnat reprit :

— Il porte toujours un cache-nez... tenez ! comme le bourgeois qui vient derrière vous.

Depuis son colloque nocturne avec le meurtrier, Piédouche ne pouvait pas entendre parler de cache-nez sans que son attention fût éveillée.

Il se mit aussitôt à examiner l'individu que le charbonnier désignait à la nourrice.

Cet individu qui, par un détail de son costume, rappelait à l'Auvergnat l'assassin de la rue de l'Arbalète, n'avait pas tout d'abord attiré l'attention de Piédouche.

Il faut dire que, le cache-nez à part, son costume ne ressemblait pas du tout à celui dont l'agent avait si fidèlement gardé la mémoire.

D'abord, le visiteur de la Morgue ne portait pas de pardessus, quoiqu'il fût presque aussi froid que la nuit de la rencontre.

Il était habillé d'un veston de drap à carreaux, coiffé d'un chapeau mou. En un mot, sa tenue n'était pas celle d'un homme du monde.

Cependant il avait des gants de castor gris.

Ces gants, tout neufs et bien boutonnés au poignet, juraient avec cette toilette négligée.

Piédouche se souvenait confusément d'avoir vu des gants tout pareils aux mains du particulier qui lui avait montré une carte d'agent de police.

À vrai dire, il n'en était pas sûr, car, à minuit, il ne fait pas très-clair dans la rue de l'Arbalète, et il regrettait amèrement de ne pas avoir précisé cette observation.

M. Lecoq, au temps où il travaillait encore, n'aurait certes pas commis pareille faute.

Restait le contraste entre les gants et le chapeau mou.

C'était un indice qui avait sa valeur.

De plus, l'homme désigné par la charbonnière portait en effet, autour du cou, un épais cache-nez qui lui montait jusqu'aux oreilles.

Seulement ce cache-nez, au lieu d'être de foulard blanc, était de laine écossaise.

Piédouche saisit d'un coup d'œil ces particularités, fort insignifiantes pour tout autre que pour lui, et passa à l'examen du visage.

Là, il échoua complètement.

L'individu qui prenait tant de soin pour éviter les maux de gorge était sans doute fort enrhumé, car il toussait sans cesse et il étouffait sa toux avec son mouchoir de poche, de sorte qu'on ne voyait pas même le bout de son nez.

— Il faudra bien qu’il finisse de se moucher quand sa quinte sera passée, pensait l’agent qui ne le perdait pas de vue...

— Circulez, messieurs, circulez ! criaient les sergents de ville pour accélérer le mouvement de la foule.

Les curieux suivaient la queue, en se bousculant un peu, car il y en avait d’obstinés qui se retournaient et s’arrêtaient pour jouir plus longtemps du spectacle.

Déjà la charbonnière et son époux venaient de passer devant le judas, et la nourrice aussi, et son nourrisson, que la vue de la pauvre morte avait rendu sage.

L’homme au cache-nez approchait, et il allait défiler sous les yeux vigilants de Piédouche.

Malheureusement, il toussait toujours ; il toussait à faire trembler le vitrage.

Seulement Piédouche trouvait qu’il toussait mal.

— Depuis qu’il tient son mouchoir sur sa bouche, dit-il entre ses dents, ce gaillard-là aurait eu dix fois le temps de cracher.

Oh ! oh ! ajouta-t-il tout bas, il est en fine batiste, le mouchoir. Mâtin ! en voilà un chapeau mou qui a du linge. Et la chemise m’a bien l’air d’être en toile. C’est drôle, tout ça. Je donnerais bien une demi-journée de paie pour voir ses bottines ; mais dans une poussée comme celle-ci, il n’y a pas mèche.

L’homme avançait toujours, serré dans la foule comme l’avait été dans l’horloge le chef de la sûreté, toussant plus fort que jamais, et baissant la tête avec une persistance marquée.

— Il est capable de s’en aller, sans que je puisse savoir de quelle couleur est sa barbe, s’il en a, grommelait Piédouche.

Décidément, il ne tient pas à ce qu’on l’examine, cet enrhumé-là.

J'ai bien envie de filer par le greffe et d'aller l'attendre à la sortie pour voir si le grand air le guérira.

Le toussueur touchait maintenant le mur. Sa tête n'était pas à six pouces des yeux de l'agent.

Mais son mouchoir ne quittait pas son visage et, de plus, le jour baissait déjà, si bien que Piédouche ne recueillit pas la moindre observation supplémentaire.

Le flot de la foule emporta le visiteur suspect qui se trouva bientôt hors du rayon visuel de l'observateur.

Celui-ci était à peu près décidé à exécuter la manœuvre très-simple qu'il avait conçue, c'est-à-dire à sortir par une porte latérale et à aller se poster devant la grande entrée de la Morgue.

Là, il retrouverait infailliblement l'homme au rhume, et il lui serait loisible de le *filer*, voire même de l'arrêter, s'il jugeait que ce fût nécessaire.

Mais, pour cela, il lui fallait lâcher la surveillance, la remettre à Pigache qui n'était pas de sa force et qui, d'ailleurs, n'avait pas, comme lui, vu de près l'assassin dans la rue de l'Arbalète.

Le cas était embarrassant et Piédouche n'avait pas beaucoup de temps pour y réfléchir.

Il s'arrêta à un moyen terme.

— Mon vieux, dit-il à Pigache, j'ai comme une idée que je viens de *frimer* un particulier qui marque mal. Va donc te mettre en faction à la sortie. Tu le reconnaîtras facilement. Il a un chapeau mou et un cache-nez à carreaux... vert et rouge. Quand tu le verras venir, montre-le à un camarade pour qu'il le *file*, et reviens me dire s'il se cache toujours a figure.

— Ça ne sera pas long, répondit simplement Pigache, qui n'était pas bavard.

Tout en causant, Piédouche regardait dans la salle et n'y voyait rien qui l'intéressât.

Le défilé continuait, mais il allait bientôt s'arrêter, car l'heure de la fermeture approchait.

— Je suis bien sot de m'inquiéter de cet animal-là, se dit l'agent, lorsque son camarade fut parti. S'il ressemblait pour de bon à l'assassin, le charbonnier l'aurait crié tout haut. Il ne demande qu'à se mêler de l'affaire, cet Auverpin. Je sais bien qu'il se vante quand il prétend qu'il a vu souvent l'homme qui a fait le coup, mais il a certainement dû le voir, une ou deux fois, traverser la cour du pavillon. Donc, il le connaît, et, puisqu'il n'a pas dénoncé le cache-nez vert aux sergents de ville, c'est que le cache-nez vert n'est pour rien dans l'affaire. Décidément, je *m'emballe* trop vite à présent. Voilà ce que c'est que de m'être laissé mettre dedans une fois ; je donne à plein collier dans des bêtises qui ne signifient rien du tout. On ne peut pas empoigner un homme parce qu'il a des gants de castor et la coqueluche.

L'agent achevait de se tenir à lui-même ce discours rassurant, lorsque les gardiens commencèrent à crier : On ferme !

Déjà l'entrée était interdite, et la foule, qui ne se renouvelait plus, s'écoulait rapidement.

À ce moment, il s'éleva au dehors, sous les fenêtres du greffe, de grosses rumeurs.

Une querelle venait de s'engager, et on entendait des voix qui disaient : Arrêtez-le !

— Qui veulent-ils arrêter ? se demanda Piédouche. Est-ce que Pigache aurait mis la main au collet de l'homme au chapeau mou ? Ça ne m'étonnerait pas. Il va toujours de l'avant, ce diable de Pigache.

Après tout, ma foi ! s'il l'a empoigné, il a bien fait. Nous en serons quittes pour lâcher le particulier, si nous nous sommes trompés.

Je vas toujours aller voir de quoi il retourne.

Et il se dirigea vers la porte par laquelle son camarade était sorti.

Cette porte s'ouvrit brusquement et livra passage à un groupe composé de Pigache, de deux sergents de ville et d'un homme qui se débattait furieusement.

Pigache le tenait par le cou, les sergents de ville le tenaient par les bras, mais ils ne pouvaient pas l'empêcher de leur lancer de violents coups de pied et de vociférer dans une langue où le mot : *goddam* ! revenait fréquemment.

— Un Anglais ! murmura Piédouche, qui était poursuivi par une idée fixe. Est-ce que ce serait...

— Attends un peu que je te ficèle, mon garçon, disait Pigache en passant une corde autour des jambes du prisonnier qui se trouva bientôt hors d'état de remuer.

C'est un filou anglais que je viens de prendre la main dans la poche d'une femme, ajouta-t-il pour répondre à un regard interrogateur de son camarade.

Il s'est défendu comme un chat maigre, le gredin, mais nous en sommes venus à bout tout de même.

— Et l'autre ? demanda laconiquement Piédouche.

— Ma foi ! je n'y ai plus pensé. J'étais trop occupé avec cet enragé.

— L'English faisait tant de *coton* que nous n'avons pas voulu le mener au poste, dit un des gardiens de la paix. Le monde s'amassait. On voulait l'assommer. Pour lors...

— On le collera dans un fiacre, interrompit Piédouche.

En attendant, on peut toujours le fouiller. Ces pickpockets de Londres, c'est adroit comme trois singes. Si on laissait à celui-là le temps de se retourner, il se débarrasserait de tout ce qu'il a volé à la tire, ça ne serait pas long.

— Alors, allez-y, reprit le sergent de ville.

Piédouche procéda à l'opération avec ordre et méthode.

Dûment *ligotté* et maintenu par des mains vigoureuses, le filou ne pouvait plus bouger, mais il vomissait un torrent d'injures britanniques.

Piédouche commença par extraire de la jaquette de ce drôle trois chaînes, deux montres et une demi douzaine de porte-monnaie.

Mais ce butin n'était rien en comparaison de la trouvaille qu'il fit dans une poche secrète du pantalon.

Il en tira un élégant portefeuille, et en ouvrant ce portefeuille il en fit tomber un portrait carte photographié, un portrait qu'il attrapa au vol, et qui était celui de la femme assassinée.

Piédouche avait la main agile ; il avait aussi le coup d'œil prompt.

Il aperçut tout de suite la ressemblance, il examina le portrait avec une attention émue, et il murmura en pâissant de joie :

— C'est bien elle.

C'était elle en effet et, pour qui avait vu une seule fois le cadavre de la femme assassinée, le doute n'était pas possible...

La photographie, à défaut d'autre mérite, a du moins celui de reproduire exactement, servilement, minutieusement, les objets qu'elle représente.

Elle ne rend pas toujours aussi bien la physionomie que les traits, mais cette fois le collodion avait fait merveille.

La ravissante créature qui gisait à quelques pas de là, sur un lit de marbre, revivait tout entière dans cette image gravée par un rayon de soleil.

C'était son front gracieusement arrondi, ses cheveux bouclés, ses lèvres souriantes, ses grands yeux aux sourcils arqués, le petit signe noir qu'elle portait au bas de la joue gauche, et, bien mieux que tout cela, l'ineffable expression de douceur qui était le trait caractéristique de ce visage.

Et, comme si la victime, obéissant à quelque mystérieux pressentiment, eût voulu fournir à la justice les moyens de venger sa mort, elle s'était fait photographe assise devant une table couverte de cartes à jouer rangées symétriquement, tenant d'une main une fleur, de l'autre une dame de pique pour la placer sur un valet de carreau, en un mot cherchant une *réussite*, comme le soir fatal où le meurtrier l'avait surprise absorbée par ce jeu si cher aux amoureuses.

Christophe Colomb, quand il découvrit l'Amérique, dut éprouver des sensations pareilles à celles qui remuèrent Piédouche au moment où il crut qu'un hasard providentiel venait de lui livrer le coupable.

Car il ne doutait pas que ce vulgaire filou ne fût l'assassin, ou tout au moins un des complices de l'assassin.

La possession du portrait était un indice concluant.

D'ailleurs, la dame de la rue de l'Arbalète était anglaise, et le pick-pocket arrivait évidemment d'Angleterre.

L'agent, transporté de joie, avait déjà oublié l'homme au chapeau mou et ne songeait plus qu'à tirer parti de son prisonnier.

Et même, à vrai dire, il ne se souciait pas de partager avec d'autres l'honneur de cette capture.

Tout au plus comptait-il y associer, dans une certaine proportion, le camarade Pigache.

Quant à courir à la préfecture ou chez M. Tolbiac pour annoncer sa trouvaille, il n'en avait pas la moindre envie, et il était très-décidé à n'informer ses chefs qu'après avoir obtenu des aveux complets.

Piédouche avait sa réputation à refaire, et un billet de mille francs à encaisser, un beau billet de mille promis par Tolbiac.

Il ne voulait pas manquer l'occasion de rentrer en grâce et de laisser un petit héritage à ses *gosses*.

Mais, pour s'assurer le bénéfice de cette heureuse rencontre, il fallait absolument que Piédouche opérât séance tenante, sans désespérer, et autant que possible sans témoins, car un simple agent de la sûreté n'a pas le droit de confisquer un individu arrêté.

Le chenapan que Pigache venait de prendre en flagrant délit de vol à la tire allait suivre forcément les étapes ordinaires du chemin de Poissy, le poste d'abord, le Dépôt ensuite et, en troisième lieu, Mazas.

En fouillant ce coquin, Piédouche était déjà un peu sorti de ses attributions. Pour s'y renfermer, il aurait dû réintégrer le portefeuille dans la poche où il l'avait trouvé et laisser au gardien du Dépôt le soin d'en vérifier le contenu.

Mais il ne l'entendait pas ainsi, et, de fait, le cas était assez grave pour justifier une infraction au règlement.

— Est-ce sur la dénonciation d'un des particuliers qu'il a volés que vous l'avez empoigné ? demanda-t-il aux sergents de ville.

— Non, c'est votre camarade qui l'a pincé cherchant à voler une marchande de la halle, répondirent en chœur les deux gardiens de la paix.

— Et elle défendait sa bourse, la gaillarde, appuya Pigache. L'Anglais était mal tombé. Elle a sauvé son magot et elle a filé sans demander son reste.

— Bon ! mais il y en a d'autres qui n'ont pas été si malins qu'elle, à preuve que voilà pas mal de porte-monnaie sans compter les bijoux, reprit Piédouche. Faites-moi donc le plaisir, vous autres, d'aller vous informer dehors si quelqu'un s'est plaint.

Vous direz aux réclamants qu'ils pourront se présenter demain à la préfecture pour reconnaître les objets.

Pendant ce temps-là, je vais tâcher de faire causer le *goddam*.

Les sergents de ville sortirent, laissant provisoirement le voleur à la garde des deux agents.

Le greffier avait quitté son bureau pour aller vérifier, dans la salle où on dépose les corps avant de les exposer, le signalement du noyé que les employés venaient de déshabiller.

Piédouche se trouvait seul avec Pigache et le pickpocket ; personne n'était plus à portée d'entendre la conversation qui allait s'engager.

C'était le moment de frapper un coup décisif.

Piédouche commença par mettre le portrait sous le nez de son camarade.

— Oh ! oh ! s'écria Pigache.

— Alors, tu la reconnais ?

— Parbleu !

— Et qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Que nous sommes sûrs d'avoir une *chouette* gratification, et que l'English sera raccourci sur la place de la Roquette.

Ah ! le gredin ! paraît qu'il ne travaille pas que dans les porte-monnaie. À voir sa *binette*, je ne m'en serais jamais douté.

Pendant que les deux agents échangeaient ces propos, en apparence indifférents, l'Anglais prêtait visiblement l'oreille et sa figure déjà blafarde pâlisait à vue d'œil.

L'expérience imaginée par Piédouche avait réussi, au delà de ce qu'il espérait.

Il vint se camper devant le prisonnier, et lui dit d'un ton bref :

— Toi, mon bonhomme, tu comprends le français aussi bien que moi. Ainsi, tu dois savoir de quoi il retourne. Si tu n'étais qu'un simple voleur *à la tire*, tu en serais quitte pour trois mois de prison ; mais ton affaire est claire, et je te garantis que tu n'obtiendras même pas du jury les circonstances atténuantes ; tu iras tout droit à l'*abbaye de Monte-à-regret*. Je parie que tu

as entendu parler de cette abbaye-là. Oui, mon garçon, c'est moi qui te le dis, on te coupera le cou...

L'Anglais ne disait mot, mais il devenait vert.

— Écoute, reprit Piédouche, je ne suis pas méchant, et je vais te donner un bon conseil.

Il te reste une chance de t'en tirer, une seule... c'est d'avouer. Après tout, tu n'as peut-être pas fait le coup à toi tout seul. Dégoise-moi ça, et s'il y en a d'autres dans l'affaire, indique-les-moi ; parole d'honneur, on te tiendra compte de ta franchise... les jurés ne sont pas de bois... et avec un bon avocat, tu n'en auras que pour vingt ans.

L'homme écoutait d'un air ahuri. Il se taisait toujours mais il était évident qu'il comprenait très-bien.

— Allons, demanda sèchement Piédouche, te décides-tu ? Je te préviens que je n'ai pas de temps à perdre et que je vais t'envoyer à des messieurs qui trouveront bien le moyen de te faire parler. Seulement, ce ne sera plus la même chose, et il vaudrait mieux, dans ton intérêt, avouer tout de suite.

— Avouer quoi ? dit le pick-pocket, avec un accent assez prononcé.

— Allons donc ! tu accouches enfin ! je savais bien que tu parlais français.

Maintenant conte-moi ton affaire.

— Vous la savez aussi bien que moi, puisque vous m'avez pris sur le fait. J'ai volé... c'est mon métier... mais voilà tout... En France, on ne guillotine pas les voleurs.

— Ne fais pas la bête. Il ne s'agit pas de porte-monnaie ou de mouchoir de poche *grinchés*... il s'agit de ça.

Piédouche avait ménagé ses effets, et, en prononçant ces derniers mots, il présenta brusquement la carte photographiée à l'Anglais, qui laissa échapper un *Aôh* ! tout à fait britannique.

Seulement, sa figure n'exprima point la consternation, mais une très-vive surprise.

— Eh bien ! connais-tu ce portrait-là ? lui cria Piédouche triomphant.

— Oui, murmura l'homme, c'est celui de la femme qui est couchée sur une pierre, derrière le vitrage.

— Et que tu as assassinée ; allons ! dis-le vite. Ça te soulagera.

— Moi ! je viens de la voir morte, mais je ne l'ai jamais vue vivante.

— Ah ! celle-là, mon garçon, tu ne me la feras pas gober. Si tu ne l'avais jamais vue, tu n'aurais pas sa photographie dans ton portefeuille.

Le portefeuille que vous venez de me prendre ? Mais il n'est pas à moi.

— Bah ! à qui donc appartient-il ?

— À celui qui l'avait dans la poche de son habit, quand je l'ai volé.

— Pas mal inventé mon bonhomme, mais il faut prouver. Où as-tu volé l'objet ? Quand l'as-tu volé ? Et comment est fait l'homme à qui tu l'as pris ?

— Il a un habit à carreaux, un cache-nez écossais, un chapeau mou, et des gants de castor gris, répondit sans hésiter le pick-pocket.

À cette réponse fort inattendue, Piédouche tressaillit et changea de visage.

D'un mot, l'Anglais venait de renverser tout un échafaudage d'espérances, prématurément conçues, et le pauvre agent commençait à craindre d'avoir commis une nouvelle sottise en prenant le change encore une fois.

Il essaya bien d'abord de se raccrocher aux branches, en cherchant à se persuader à lui-même que l'Anglais mentait.

Mais la riposte était venue si naturellement, la description du costume de l'homme au chapeau mou était tellement précise, qu'il n'y avait guère

moyen de mettre en doute la véracité de ce coquin.

Autre symptôme, plus significatif encore : en apprenant de quoi on l'accusait, le pick-pocket avait retrouvé aussitôt toute son assurance et, lui qui avait paru si troublé quand il ne savait pas quel crime on lui imputait, il semblait fort tranquille depuis que l'agent s'était clairement expliqué.

Sans doute, le drôle avait sur la conscience de graves méfaits, et il s'était demandé avec anxiété quel était celui qu'on lui reprochait ; mais maintenant qu'il était fixé, l'accusation ne l'effrayait plus, par la raison qu'il pouvait prouver son innocence.

Et puis ça a beau être voleur, on n'invente pas si facilement et si vite un mensonge si plausible.

Cependant, Piédouche ne se tint pas pour battu et, reprenant l'interrogatoire :

— Mon garçon, dit-il en affectant un ton dégagé, tu veux me faire voir le tour. Mais ça ne prend pas.

Tu prétends que tu as pris ça dans la poche d'un monsieur qui avait des gants de castor.

Où l'as-tu rencontré ce particulier, dont tu sais le signalement par cœur ?

— À la queue, devant la Morgue, répondit sans la moindre hésitation l'Anglais.

— Alors, c'est tout à l'heure que tu as fait le coup ?

— Cinq minutes avant que vos policemen me mettent la main au collet.

— Voyons, vas-y de ton histoire, dit d'un air bonhomme Piédouche qui étouffait de colère.

Plus le prisonnier avançait dans ses explications, plus l'agent sentait sa faute, et plus il se maudissait lui-même.

Cette fois, l'Anglais hésita un peu, probablement parce qu'il lui était désagréable d'avouer ses filouteries, mais il répondit avec une louable franchise :

— Je conviens que je suis venu à Paris pour fouiller les poches des gentlemen. À Londres, dans ce moment-ci, l'ouvrage ne va pas. Je suis arrivé ce matin par le train de Boulogne. Je ne suis pas descendu dans un hôtel... je comptais partir ce soir.

— Connu ! interrompit l'agent avec impatience. Les filous anglais disent tous la même chose.

Arrive à ton petit conte.

— Eh bien ! j'ai été me promener sur les boulevards et aux Champs-Élysées. Je n'y ai pas fait grand'chose. Il n'y avait presque personne dehors à cause du froid.

Alors j'ai lu dans un journal qu'il y avait à la Morgue une... une *exhibition*... et que le beau monde y allait beaucoup...

— Et tu t'es dit : Bon ! voilà mon affaire !

— Oui... et je suis venu ici tout droit... mais j'ai été beaucoup désappointé... je voulais choisir ma place dans la foule... derrière des dames... ou des messieurs bien mis... et les policemen m'ont forcé à me mettre à la queue... à côté de gens du peuple... il y avait devant moi un charbonnier et une charbonnière... ce n'était pas nécessaire de chercher dans leurs poches...

— Un charbonnier ! une charbonnière ! pensait douloureusement Piédouche. Cet homme ne ment pas.

Et il reprit tout haut :

— Parbleu ! tu ne travailles pas pour des gros sous. Alors tu as fouillé un homme plus cossu.

— Oui, celui que je vous ai dépeint. Il était entre les charbonniers et moi.

— C'est encore vrai, se dit l'agent, accablé par l'exactitude de tous ces détails.

— Tout à fait à portée de ma main, continua le pick-pocket.

— Il avait donc l'air riche ?

— Non, pas beaucoup. Je ne l'ai pas fouillé tout de suite. Je pensais que je perdrais mon temps avec lui. Pourtant, j'ai vu qu'il avait des gants... ça m'a décidé.

— Oui, des gants de castor gris, dit Piédouche en grimaçant un sourire.

— Et puis, j'ai remarqué aussi qu'il appuyait souvent la main sur le côté de sa jaquette... à la hauteur de la poitrine. Nous autres, nous ne nous trompons jamais à ce geste-là. C'est signe qu'il y a un portefeuille.

— Comment as-tu donc fait, pour le lui subtiliser, puisqu'il le gardait si bien ?

— J'ai attendu que nous soyons arrivés devant le vitrage ; alors il s'est mis à regarder la femme assassinée, et il n'a plus pensé à sa poche. Cette femme, c'est une lady anglaise, je crois, et le gentleman... ah ! il était très-ému... il pleurait... il tenait sur ses yeux son mouchoir.

— Il n'y a plus moyen d'en douter, pensait Piédouche.

— Alors, j'ai profité de l'occasion..., j'ai pris mon *knife*..., canif, vous dites, je crois... il coupe comme un rasoir... vous le verrez bien, si vous l'essayez... j'ai fendu l'habit... j'ai tiré le portefeuille...

— Et l'homme ne s'en est pas aperçu ?

— Non, dit le pick-pocket avec un sourire satisfait. Je sais mon métier. Si j'ai été arrêté la main dans la poche de cette grosse femme, c'est que le public m'a bousculé... je l'ai heurtée... elle a crié...

— À ce moment, celui que tu as volé était-il encore près de toi ? demanda vivement Piédouche.

— Oh ! non. En sortant, il a pris à gauche et je me suis dépêché de prendre à droite. Vous comprenez que je ne tenais pas à sa compagnie. J'étais si pressé que je n'ai pas regardé ce qu'il y avait dans le portefeuille.

— Il a pris à gauche, murmura l'agent.

À ce moment les deux sergents de ville entrèrent.

Ils venaient dire qu'ils n'avaient reçu aucune plainte, et que la foule s'était dispersée.

Leur apparition produisit sur Piédouche un effet extraordinaire.

Il releva la tête, et il leur dit d'une voix saccadée :

— Emmenez-moi cet homme-là au Dépôt, directement, et priez de ma part le gardien-chef de le mettre au secret jusqu'à demain matin... de la part du 29... c'est mon numéro à la Sûreté.

— Soyez tranquille, il sera recommandé.

— Et prenez un fiacre pour aller plus vite. On paiera au Dépôt.

Les deux sergents de ville poussèrent l'Anglais vers la porte. On lui avait délié les jambes pour qu'il pût marcher. Il suivit sans résistance les gardiens de la paix, et lança cet adieu, qui prouvait assez qu'il était rentré en possession de tout son sang-froid :

— Gentleman, je vous ai donné tous les renseignements que vous me demandiez. Je me recommande à vous.

Il n'était pas plus tôt sorti que Piédouche, saisissant son camarade par le bras, lui cria :

— Sais-tu ce que nous venons de faire ?

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Pigache ébahi.

— Nous venons de laisser filer l’assassin. Oui, l’assassin ! c’était l’homme que je t’avais envoyé attendre à la sortie... car il dit la vérité, ce gueusard d’Anglais... et c’est la seconde fois que ça m’arrive... et j’ai été assez bête pour ne pas me défier en voyant ses gants de castor et son mouchoir collé sur sa figure... Tiens ! vois-tu, le patron me ferait coller au mur et fusiller dans une arrière-cour de la préfecture... je n’aurais que ce que je mérite ; mais ce ne serait pas la peine, car je suis décidé à me jeter à l’eau.

— Pas de bêtises, mon vieux, je m’y oppose... et puis, nom de nom, il n’y a pas de quoi... l’homme a décampé, mais tu tiens le portefeuille et le portrait ; l’adresse du photographe doit être derrière.

— Oui, je viens de la voir, et il est assez connu à Paris, le photographe ; dans un quart d’heure, je serai chez lui... mais je suis sûr qu’il ne m’apprendra rien du tout. Une femme qui va poser pour faire cadeau de son portrait à un amoureux ne donne pas son nom... et quand celle-ci l’aurait laissé, et le nom de sa rue avec, nous n’en serions pas plus avancés.

— Pourtant, si le photographe avait vu l’amoureux ?

— Oui, ce serait quelque chose, mais ce ne serait pas assez ; et, vrai comme je m’appelle Piédouche, si je ne trouve pas autre chose dans le portefeuille, je n’ai plus qu’à me donner ma feuille de route.

— Elle n’est pas encore signée, Dieu merci ! Voyons, il a trois poches, ce satané portefeuille. Le portrait était dans celle du milieu. Passe l’inspection des deux autres, avant de jeter le manche après la cognée.

Piédouche ouvrit la première, et dit aussitôt :

— Des billets de banque ! il ne manquait plus que ça. Pour le coup, mon décompte est réglé.

— Parce que ?

— Parce que me voilà obligé d’aller tout droit les porter à la préfecture et de raconter mon histoire au patron. Regarde ! il y en a cinq... et tous de mille. Ça prouve encore que l’Anglais n’a pas menti... les pick-pockets

n'ont jamais sur eux que l'argent qu'ils ont volé dans la journée... pas moyen de garder ces chiffons-là seulement jusqu'à demain... c'est bien assez qu'on dise que je suis un imbécile... je n'ai pas envie de passer pour un filou.

— Eh bien ! va les verser et n'en parlons plus.

— Mais tu ne comprends donc pas que si j'avais seulement deux jours devant moi sans être obligé de rendre compte, j'aurais encore l'espoir de rattraper l'homme... et je m'étais juré que je le trouverais et que j'aurais la gratification, et l'honneur... et tout... tandis que maintenant...

Tout en exprimant son désespoir en ces termes véhéments, Piédouche ouvrait le troisième compartiment du portefeuille.

Il en tira un papier, et, à peine y eut-il jeté les yeux qu'il s'écria :

— Une adresse ! deux noms ! ah ! je ne coucherai pas ce soir dans la Seine, et les *gosses* seront riches. Viens, mon vieux, viens, je tiens un moyen sûr. Demain, le patron me remerciera de ne pas lui avoir apporté l'argent.

Et entraînant son camarade, Piédouche se précipita dans la rue, sans s'inquiéter de prendre congé du greffier de la Morgue.

— Pour sûr, il est fou, grommelait Pigache.

VII

Les chastes amours sont comme les nations heureuses, elles n'ont pas d'histoire.

Depuis que Louis Lecoq aimait Thérèse Lecomte, pas un orage n'était venu troubler la paisible vie de ces heureux fiancés, pas un nuage n'avait obscurci, même un instant, leur inaltérable bonheur.

Leur ciel était toujours bleu.

Il y avait même des jours où le fils du plus grand policier de notre temps regrettait presque de ne pas avoir eu plus d'obstacles à vaincre pour obtenir la main de Thérèse.

Ils s'étaient rencontrés dans le monde, pas à une de ces fêtes où un millionnaire rassemble pour une nuit les célébrités des deux hémisphères, mais chez des amis communs où ils se trouvaient tous les deux à l'aise.

Ils s'étaient plu à première vue ; une contredanse avait décidé de leur sort.

Thérèse avouait le soir même à sa mère que le grand jeune homme brun qui l'avait invitée trois fois lui convenait beaucoup mieux que les deux prétendants autorisés à lui faire la cour, un hobereau du Poitou et un négociant de la rue du Sentier.

De son côté, Louis était allé, dès le lendemain, réveiller son père à sept heures du matin, pour le supplier de prendre des renseignements sur sa danseuse de la veille et pour lui confesser que les beaux yeux de cette aimable personne avaient fait sa conquête.

Il ajouta même que si elle l'agréait pour mari, il était tout prêt à renoncer au célibat.

Le vieux Lecoq en savait long sur bien des familles parisiennes, et il n'eut pas besoin d'aller aux informations, car il connaissait parfaitement l'honorable et opulente situation de la famille Lecomte.

Il ne pouvait d'ailleurs que se réjouir, car il rêvait depuis bien des années de voir entrer son fils par la bonne porte dans cette bourgeoisie respectable et

dorée qui, depuis des siècles, gouverne la France, tout en se plaignant d'être gouvernée.

Il alla droit au but, c'est-à-dire qu'il se présenta tout bonnement chez M^{me} Lecomte, pour lui dire que Louis adorait Thérèse, et que Louis aurait six cent bons mille francs après la mort de son père, lequel ne demandait qu'à en donner la moitié par avance d'hoirie, afin d'aider le jeune homme à monter son ménage.

M^{lle} Lecomte avait, il est vrai, un demi-million de dot et un million à recueillir plus tard dans la succession maternelle.

Le mariage était donc des plus avantageux pour M. Lecoq fils, ou plutôt pour M. de Gentilly, car Louis jetait volontiers son nom patronymique aux orties.

Mais l'intelligence est incontestablement un capital, à Paris surtout, et Louis en avait beaucoup plus qu'il ne lui en fallait pour devenir à son choix notaire, agent de change, grand industriel et député par-dessus le marché.

Et, mieux que tout cela, il plaisait infiniment à Thérèse.

M^{me} Lecomte ne fit d'objections que pour la forme. Elle se retrancha d'abord dans les raisons banales : sa fille était encore mineure ; le jeune homme n'avait pas encore de position.

Au fond, la bonne dame était ravie de rencontrer pour Thérèse un mari tel qu'elle le rêvait, car les mères ont aussi leur idéal, et Louis de Gentilly réalisait celui de la veuve du banquier.

De plus, M. Lecoq, diplomate par état, sut faire, par sa franchise et par sa bonhomie, la conquête de cette honnête et simple bourgeoise.

Un futur beau-père s'entend toujours mieux avec une future belle-mère que deux futurs beaux-pères ensemble, et surtout que deux futures belles-mères.

Tout alla donc à souhait. Les affaires d'intérêt furent rondement réglées, et, trois semaines après leur première entrevue, Thérèse et Louis, désormais

fiancés, eurent la permission de s'adorer et de se le dire, en attendant le grand jour du mariage, fixé au premier mardi de février.

Ils en usèrent largement.

Tous les soirs, l'amoureux courait à Boulogne, où son couvert était mis chez M^{me} Lecomte, dînait avec la mère et la fille, faisait sa cour, une cour très-vive, car il était fort épris, et ne se retirait qu'à dix heures.

La veuve, après la mort de son mari, n'avait conservé à Paris qu'un pied à terre et s'était établie à demeure dans la belle propriété que le banquier avait achetée jadis.

Elle souhaitait même, sans l'exiger pourtant, que les jeunes époux consentissent à y habiter, car elle avait des goûts champêtres et elle aurait voulu les leur faire partager.

Le père Lecoq venait tous les dimanches et, quand il se présentait, il laissait les domestiques annoncer M. de Gentilly.

Il aurait fait bien d'autres concessions à l'innocente vanité de M^{me} Lecomte, car ce mariage comblait tous ses vœux, et cela pour plus d'un motif.

Le vieux policier, depuis que Dieu lui avait donné un fils, étudiait le caractère de ce fils adoré, de ce fils qui était son unique espoir, sa consolation, sa vie.

Et il l'étudiait comme il étudiait un dossier criminel, froidement, impartialement, avec la clairvoyance dont la nature l'avait doué.

La vocation de ce chercheur était de *tirer au clair*, comme il disait en son bon temps.

Il avait tiré son fils au clair et il avait reconnu en lui, dès l'enfance, une nature ardente et en même temps concentrée.

Louis était devenu sérieux et réfléchi, mais il était né passionné et violent.

Son tempérament ne s'accordait point avec sa raison.

L'éducation en avait fait un homme rangé, laborieux, froid même, du moins en apparence. De très-bonne heure, il s'était éloigné des plaisirs faciles, et ses camarades ne lui avaient jamais connu d'amourettes.

Cette sagesse, qui eût charmé un père moins sagace, donnait de vives inquiétudes à M. Lecoq.

Il savait par expérience que le feu qui couve sous la cendre allume de dangereux incendies, et que la poudre, quand elle éclate, fait d'autant plus de ravages qu'elle a été plus fortement comprimée.

Il redoutait les explosions, et il n'avait pas tort.

À seize ans, Louis, élève d'un pensionnat en Angleterre, avait failli enlever une jeune miss de douze ans, fille d'un fermier du voisinage, et M. Lecoq s'était vu dans la nécessité d'envoyer ce trop inflammable collégien achever son éducation en Allemagne.

Là, ce fut bien pis. L'adolescent émancipé conçut, pour une des Gretchen de la petite ville universitaire où il étudiait, une passion qui aurait pu le mener très-loin, si son père ne fût intervenu.

Rentré en France, Louis s'était calmé. Il avait fait son droit et son stage, sans que son cœur se prît, et il menait une conduite exemplaire.

Mais le père Lecoq craignait toujours qu'une tempête ne bouleversât subitement cette existence unie, trop unie à son gré, et, au lieu de la tempête prévue, voilà qu'une douce brise s'élevait pour conduire heureusement le jeune homme au port du mariage.

Le père Lecoq ne demandait plus rien aux Dieux.

Et ce n'était pas une tiède inclination que Louis éprouvait pour Thérèse.

En la voyant pour la première fois, il avait reçu le coup de foudre dont les romanciers parlent si souvent et qui frappe si rarement les cœurs en ce

siècle positif. En la reconduisant à sa place, après avoir dansé avec elle, il se jurait déjà qu'il l'épouserait.

Et il l'aurait épousée, malgré les parents, malgré les convenances, sans un sou de dot.

— C'est fort heureux qu'elle ne soit pas née blanchisseuse, s'était dit le père Lecoq, quand ce terrible garçon vint lui annoncer qu'il aimait M^{lle} Lecomte.

Un mois d'adoration quotidienne n'avait fait qu'accroître la passion du plus emporté des amoureux.

Il ne vivait que pour Thérèse, et les heures qui s'écoulaient loin d'elle lui paraissaient insupportables.

Pourtant, il lui fallait, bien malgré lui, se contenter des soirées qu'on lui permettait de passer à la villa de Boulogne, et s'occuper aussi des mille soins qu'un très-prochain mariage impose à un fiancé.

L'amour ne dispense pas d'acheter la corbeille, ni de procéder à la liquidation de sa vie de célibataire.

Le passé de Louis ne devait pas être difficile à régler, car on ne lui connaissait aucune liaison, et ses folies d'Angleterre et d'Allemagne étaient allées où vont les vieilles lunes.

Il avait pourtant parfois des accès d'humeur sombre qui se dissipaient vite au sourire de Thérèse, et un soir, quelques jours après ce dimanche où le père Lecoq avait si catégoriquement refusé de reprendre son ancien métier, l'amoureux apporta chez M^{me} Lecomte une figure assez soucieuse.

Mais le dîner lui rendit sa gaieté et, dès qu'en sortant de table, il se retrouva assis au coin du feu, en face de la belle jeune fille qu'il adorait, il redevint le plus tendre et aussi le plus joyeux des fiancés.

Pour ne pas gêner ses enfants, — elle parlait déjà de Louis comme s'il eût été son gendre, — M^{me} Lecomte parcourait un journal, et ne cherchait point

à entendre les douces paroles qu'ils échangeaient à demi-voix.

L'excellente veuve lisait de préférence les faits divers, et elle en trouva un qui lui arracha cette exclamation :

— Ah ! enfin ! on va donc découvrir l'auteur des deux crimes de la rue de l'Arbalète.

— Quels crimes, mère ? demanda distraitement Thérèse.

M^{me} Lecomte l'interrompait au moment où elle parlait tout bas de son voyage de lune de miel, un beau voyage en Italie, qu'elle venait d'arranger avec Louis.

Les fiancés en étaient au golfe de Naples, à Sorrente, où ils comptaient attendre le printemps sous les citronniers, et l'affaire de la rue de l'Arbalète tombait au milieu de leurs rêves de bonheur comme un obus au milieu d'une contredanse.

— Comment ! s'écria la bonne dame en posant sur la table la feuille qu'elle tenait à la main, comment ! tu ne sais pas qu'on a tué une jeune femme... qu'on l'a mise dans une malle... et que le scélérat qui l'a assassinée a tué aussi un négociant... un monsieur Lheureux que je me souviens parfaitement d'avoir vu autrefois... il avait ses fonds chez ton père.

— Avez-vous lu *Graziella*, Louis ? murmura Thérèse.

Elle aimait mieux causer avec son amoureux que d'écouter une histoire lugubre.

— Moi, je ne l'ai pas lu, reprit-elle ; maman n'a pas voulu. Mais une de mes amies m'a dit que c'était charmant. Il est question dans ce livre-là d'une barque... Nous aurons une barque, n'est-ce pas, Louis ?... pour nous promener le soir... sur cette mer où il n'y a jamais de tempêtes.

— En vérité, murmura la veuve un peu scandalisée, ces fillettes perdent l'esprit dès qu'il est question de les marier.

Alors, mademoiselle, il vous est indifférent qu'on égorge les gens chez eux... et en plein Paris encore. Un de ces jours, on viendra nous massacrer ici. Ce sera bien plus facile ; la maison est adossée au bois, et, l'hiver, nous n'avons pas de voisins.

— Louis nous défendra, mère, dit Thérèse en regardant le beau et fier garçon qu'elle aimait.

— Si Louis se promène avec toi dans le golfe de Naples, il ne sera pas là pour me défendre, répliqua en riant M^{me} Lecomte.

— Je crois, chère madame, que le séjour de Boulogne n'est pas plus dangereux que celui de la rue de la Paix, dit le jeune homme ; mais s'il vous est trop pénible de rester seule, pourquoi ne feriez-vous pas ce voyage avec nous ?

— Non, mes enfants, non, je vous gênerais. Quand j'ai épousé mon pauvre cher mari, nous sommes allés passer quinze jours à Fontainebleau... la forêt ne vaut pas les bois d'orangers de votre Italie... je me rappelle pourtant que nous étions enchantés d'y être seuls.

Thérèse ne disait mot, mais on lisait dans ses yeux qu'elle était du même avis que sa mère.

— Et puis, reprit l'excellente femme, je plaisantais, car je n'ai pas peur du tout. Nous avons, Dieu merci ! de bons domestiques. Ces braves gens sont à notre service depuis quinze ans, et ils se feraient tuer pour nous.

Mais convenez, mon cher Louis, que la police est bien coupable de ne pas empêcher de pareilles horreurs, et surtout de ne pas arrêter ceux qui les commettent.

Si M^{me} Lecomte avait su que le père de son futur gendre avait jadis eu pour état de chasser à l'homme, elle n'aurait certes pas tenu ce langage, car elle connaissait le proverbe : Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

Mais M. Lecoq de Gentilly n'avait eu garde de l'entretenir de son passé.

Il s'était donné pour un bon bourgeois dont le père avait gagné une belle fortune dans le commerce, et comme, en réalité, il était entré dans la vie avec un patrimoine très-suffisant, il n'altérerait pas la vérité.

Seulement, il ne la disait pas tout entière. Du reste, la veuve du banquier n'avait pas négligé de prendre des renseignements, avant de s'engager, et l'enquête, confiée à un honorable ami de feu Lecomte, avait été très-favorable au père et au fils.

La préfecture de police aurait seule pu dire ce qu'était au juste M. Lecoq, et la préfecture de police est, en ces matières, d'une discrétion absolue, à moins qu'il ne s'agisse d'empêcher une mauvaise action, et encore, même dans ce cas-là, n'agit-elle qu'avec beaucoup de prudence.

Or, elle ne voyait aucun intérêt social à empêcher de faire un bon mariage le fils d'un homme qui l'avait toujours servie avec une habileté et une honnêteté sans pareilles.

Lecoq était un policier sans peur et sans reproche. Les bénéfices recueillis dans l'exercice de son métier lui étaient légitimement acquis. Pourquoi ses anciens chefs se seraient-ils opposés à ce qu'il s'alliât à une famille honorable ? Pourquoi l'auraient-ils sacrifié à un préjugé ?

Il est vrai que M^{me} Lecomte l'avait, ce préjugé, et qu'elle eût été certainement consternée d'apprendre les véritables antécédents du père de son gendre.

Mais M^{lle} Lecomte aurait épousé Louis quand même, car elle l'aimait éperdûment.

C'était aussi une nature passionnée que cette jeune fille aux yeux bleus, à la voix douce, mais passionnée d'une tout autre façon que son fiancé.

Louis avait des emportements de cœur ; elle, des effusions.

Louis s'enflammait, Thérèse s'attendrissait.

Thérèse était née pour se dévouer, pour se sacrifier.

En lui donnant la beauté, le charme, la grâce, Dieu l'avait créée pour être épouse et mère.

Elle n'aspirait qu'à consacrer sa vie à celui qui l'avait choisie, et, s'il lui eût demandé de mourir pour lui, elle eût été heureuse de mourir.

Mais, aussi, elle ne lui aurait pas pardonné d'en aimer une autre, et elle croyait fermement qu'il n'avait jamais aimé qu'elle.

Élevée dans un milieu bourgeois où ne pénétraient pas les idées qui ont cours dans d'autres mondes parisiens, elle ignorait le mal, et il ne lui venait pas à l'esprit que la jeunesse de son fiancé n'eût pas été aussi innocente que la sienne.

Pour tout dire, en un mot, Thérèse avait une tendance à être jalouse, même jalouse du passé.

Mais le passé, elle n'y songeait guère, car elle était heureuse dans le présent, et l'avenir lui souriait.

Les récits épouvantables dont les journaux régalaient leurs abonnés ne la préoccupaient guère et les torts de la police pas davantage.

Louis, qui ne pensait pas beaucoup plus qu'elle aux *faits divers*, se crut pourtant obligé de répondre à l'observation de M^{me} Lecomte, qui se plaignait que tant de crimes restassent impunis.

— Ne disiez-vous pas tout à l'heure, chère madame, demanda-t-il avec un empressement qui témoignait de son désir d'être agréable à sa future belle-mère, ne disiez-vous pas qu'on était sur la trace des assassins de cette pauvre femme ?

— Pas encore, répondit la veuve. Seulement il paraît qu'on a fait embaumer la victime, et qu'on l'a exposée à la Morgue. On espère qu'elle sera reconnue, et alors...

— Oh ! mère, s'écria Thérèse, la triste conversation que nous avons là ! si nous parlions d'autre chose...

Et se tournant vers Louis :

— Et ce bracelet ? dit-elle en souriant. Vous deviez me l'apporter ce soir, et je suis sûre que vous l'avez oublié.

Oublier ! quel vilain mot ! Moi, je n'oublie rien, je n'oublierai jamais, je ne sais pas oublier.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit le jeune homme avec embarras, je voulais aller chez le joaillier avant de venir ici ; un contre-temps m'en a empêché.

— Quel contre-temps, monsieur ? demanda Thérèse en souriant. J'ai bien le droit de le savoir.

— J'ai été retardé par une affaire... une affaire de l'étude.

— Oh ! voilà une bien mauvaise excuse.

— Demain, mademoiselle, le retard sera réparé. Vous aurez ce bracelet.

— J'espère, mon cher Louis, dit M^{me} Lecomte, que vous ne ferez pas de folies pour la corbeille. Vous entrez en ménage avec une belle fortune, mais l'économie ne gâte rien. Mon pauvre mari me le répétait sans cesse, et il avait raison. Aussi, je vous en prie, ne...

Ce discours, fort sage, fut interrompu par l'entrée d'un vieux domestique, celui qui avait, peu de jours auparavant, introduit M. Tolbiac.

— Il y a dans l'antichambre, dit-il, un homme qui demande à parler sur-le-champ à M. de Gentilly.

— Un homme ! répéta Louis, assez surpris de cette façon insolite d'annoncer une visite.

— Oui, monsieur. Un homme assez mal vêtu.

— Un mendiant, sans doute ; mais je ne m'explique pas qu'il vienne me chercher ici.

— N'importe, monsieur, dit Thérèse, avec une petite moue qui la rendait encore plus jolie ; il faut y aller et lui faire la charité. Vous croyez peut-être que je m'ennuierai pendant votre absence ? Eh bien ! pas du tout ; j'ai là un livre charmant que maman m'a permis de lire parce qu'il est très-moral... *les Demoiselles du Ronçay*, d'Albéric Second. Je vais m'y remettre et je vous prie de rester longtemps... bien longtemps... parce qu'il me tarde de voir si les deux sœurs se marient... pauvres petites ! Elles n'ont pas de fiancés, elles !

— Monsieur, ce n'est pas un mendiant, reprit le domestique. Il dit qu'il vient pour une affaire très-importante.

— Serait-ce le singulier personnage qui voulait absolument me voir l'autre jour et que M. de Gentilly a reçu à ma place ? demanda M^{me} Lecomte.

— Oh ! non, madame. Celui-ci a presque l'air d'un pauvre, et il a une figure...

Cette figure, le domestique n'eut pas besoin de la décrire, car, pendant qu'il parlait, elle se montra entre les deux battants de la porte du salon, entre-baillée sans bruit par un visiteur indiscret.

Thérèse fut la première à apercevoir ce visage éclairé par deux petits yeux gris qui la regardaient avec une persistance inquiétante.

Elle fit un mouvement qui éveilla l'attention de sa mère, et M^{me} Lecomte, en voyant l'intrus, poussa un cri de frayeur.

La lecture d'un journal bourré de récits d'assassinats l'avait un peu troublée. Elle se trouvait dans la disposition d'esprit où sont quelquefois les plus braves après avoir entendu conter une histoire de revenants, et l'apparition d'un inconnu dans le petit salon de famille lui faisait le même effet qu'une invasion de brigands.

Louis, beaucoup plus irrité qu'épouvanté, se leva vivement et dit :

— Mettez cet homme à la porte.

Le domestique se retourna aussitôt pour exécuter l'ordre de son futur maître, mais il était trop tard.

L'indiscret personnage qui se permettait de se présenter ainsi s'était déjà introduit et il avait refermé la porte derrière lui.

Il évita la rencontre du valet de chambre, auquel d'ailleurs il était de force à tenir tête, et il s'avança le chapeau à la main, en saluant à la ronde.

Il n'avait pas l'air d'un gentleman, ni surtout d'un millionnaire, car il était vêtu comme un ouvrier endimanché, mais il n'avait pas non plus la mine d'un coquin, et il était trop proprement habillé pour être un mendiant.

La veuve, rassurée, examinait sa physionomie, qui respirait l'honnêteté, et elle se sentait déjà disposée à venir en aide à ce pauvre diable.

Thérèse paraissait un peu plus émue, et son fiancé était dans une violente colère.

— Qui vous a permis d'entrer ici ? demanda-t-il en marchant droit à l'homme. Que voulez-vous ? qui êtes-vous ?

— Excusez-moi, monsieur... madame et toute la compagnie, répondit humblement ce singulier visiteur. C'est bien à M. de Gentilly et à M^{me} Lecomte que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, dit la veuve, qui tenait à éviter une scène. Veuillez vous expliquer.

— Pardon, madame, reprit l'inconnu en regardant le domestique du coin de l'œil, mais ce que j'ai à vous dire est très-confidentiel et je voudrais...

— C'est trop fort ! s'écria le jeune Lecoq.

Et il fit un pas en avant, dans l'intention de prendre l'insolent par les épaules et de le jeter dehors.

M^{me} Lecomte intervint encore.

— Louis, je vous en prie ! dit-elle.

Et au vieux serviteur :

— Sortez, Antoine. Seulement, ne vous éloignez pas.

L'inconnu n'avait pas reculé en voyant M. de Gentilly venir à lui : au contraire, il avait fait trois pas en avant, et il examinait attentivement ses traits, que deux bougies, placées sur la table, éclairaient en plein depuis qu'il s'était avancé.

L'examen ne dura que trois ou quatre secondes, mais ce diable d'homme avait des yeux qui semblaient chercher à lire jusqu'au fond de l'âme de M. Lecoq.

Thérèse surprit ce regard inquisiteur et pâlit, comme si un danger eût menacé son fiancé.

— Maintenant, nous sommes seuls, reprit sa mère. J'attends, monsieur, que vous nous fassiez connaître le but de votre visite.

— Mon Dieu, madame, c'est bien simple, répondit l'inconnu qui ne paraissait plus éprouver aucun embarras.

J'ai trouvé tantôt un portefeuille... où il y a de l'argent... beaucoup d'argent même...

— Eh bien ?

— Je ne suis pas riche, c'est vrai, mais je suis honnête... et comme dans le portefeuille il y avait écrit sur un papier le nom et l'adresse de M^{me} Lecomte, à Boulogne, je me suis dit : je vas aller tout droit chez cette dame au lieu de déposer l'objet chez le commissaire de mon quartier... ça épargnera peut-être une mauvaise nuit à la personne qui a perdu les billets de banque...

— C'est bien... c'est très-bien, monsieur, ce que vous faites là, s'écria la bonne dame. Seulement vous vous trompez. Ni ma fille ni moi ne sommes

sorties aujourd'hui. Nous n'avons donc pas pu perdre cet argent.

— Alors, il appartient peut-être à M. de Gentilly... ce nom-là est aussi sur le papier.

— Non... non, je n'ai rien perdu... balbutia le jeune homme.

— C'est singulier, murmura Thérèse, qui remarquait fort bien le trouble où cette question avait jeté son fiancé.

Et s'adressant au trouveur, elle lui dit :

— Voudriez-vous, monsieur, nous montrer ce portefeuille ?

— Pardon, mademoiselle, répondit-il avec une hésitation trop marquée pour ne pas être feinte, certainement je ne me méfie pas des personnes qui sont ici... mais... vous concevez... je ne voudrais pas me tromper... et remettre l'objet à un autre qu'à son propriétaire... dame ! ça s'est vu...

— Madame, s'écria Louis Lecoq, cette scène ridicule n'a que trop duré, et vous me permettez de ne pas tolérer plus longtemps l'insolence de ce drôle. Je vais...

— Monsieur, interrompit Thérèse, le portefeuille n'est-il pas en cuir de Russie ?

— Ma foi, je ne sais pas trop, répondit l'homme, mais si vous me disiez la couleur...

— Rouge foncé... avec un fermoir doré... et deux initiales... un L et un G.

— Pour le coup, c'est bien ça. Et dedans, combien de poches ?

— Trois.

— Juste. Et la somme ?

À cette dernière question, Thérèse ne répondit pas, et pour cause.

Elle se tourna vers son fiancé et lui dit vivement :

— Mais ce portefeuille est à vous, Louis. Vous avez donc oublié que c'est moi qui vous l'ai donné ?

Vous avez bien peu de mémoire aujourd'hui, ajouta-t-elle avec une émotion qu'elle s'efforçait inutilement de cacher.

— Pardonnez-moi, répondit M. Lecoq d'une voix étranglée, je ne croyais pas, je ne pouvais pas croire que cet homme me rapportait précisément un objet qui...

— Vous n'ignoriez pourtant pas que vous l'aviez perdu, car... je n'oublie rien, moi... vous étiez tout triste quand vous êtes arrivé... et, voulez-vous que je dise ce qu'il contenait ? Cinq mille francs, le prix de mon bracelet.

Ne rougissez pas... je vous pardonne maintenant de ne pas me l'avoir acheté... mais pourquoi me cachiez-vous la vérité ? vous aviez donc peur d'être grondé ? ajouta en riant la jeune fille.

Elle avait déjà retrouvé sa gaieté, depuis qu'elle pensait avoir deviné la cause de l'agitation où elle voyait son amoureux.

— Cinq mille francs ! s'écria M^{me} Lecomte ; mais c'est une grosse somme, et sans monsieur qui, je l'espère bien, nous fera le plaisir d'accepter une forte récompense...

— Moi, madame, dit l'homme, oh ! non... je ne veux rien... on n'aurait pas de mérite à être honnête, si on acceptait des récompenses... je suis bien assez payé, allez ! quand je pense que j'ai évité à monsieur de perdre cinq beaux billets de mille francs... et un souvenir qui lui venait d'une si jolie demoiselle... ça me suffit, ma chère dame.

C'est égal ! j'ai eu tout de même une fameuse idée d'aller faire un tour à la Morgue.

— À la Morgue ! s'écria Thérèse. C'est à la Morgue que vous avez trouvé ce portefeuille ?

— Mon Dieu, oui..., tout contre le vitrage... et c'est un miracle qu'un autre que moi n'ait pas ramassé l'objet, car il y avait un monde fou pour voir la femme assassinée.

— Vous y êtes allé, Louis ? demanda la jeune fille, qui avait presque les larmes aux yeux.

— Oui, balbutia le fiancé... le hasard a fait que je suis passé par là... je suis entré...

— Je vous remercie de ne pas me l'avoir dit... et j'aurais voulu ne pas le savoir.

— Maintenant, monsieur, reprit l'inconnu, l'affaire est réglée. La description est exacte. Vous venez de convenir que vous êtes allé voir tantôt la femme à la dame de pique... il paraît qu'on l'appelle comme ça dans les journaux... ça vous a des inventions, ces journalistes...

— Abrégeons, je vous prie.

— Oh ! ça va être vite fait, je n'ai plus qu'à vous remettre les chiffons de mille et la boîte où ils sont.

Voici d'abord le portefeuille. C'est bien le vôtre ?

— Oui... je le reconnais... donnez ! murmura M. Lecoq en étendant la main.

— Minute ! Faut d'abord que je compte les billets devant vous, pour vous montrer que je n'en ai pas pris.

— C'est inutile. J'ai confiance en vous.

— Non, non. Vaut mieux faire les choses régulièrement.

Nous disons : un, deux, trois, quatre, cinq... ça y est.

— Je n'en doutais pas, et puisque vous avez vérifié...

— Pas tout. Il y a encore le papier où vous avez écrit votre nom... et celui de madame... heureusement... car sans ça je n'aurais pas pu vous retrouver.

Le jeune homme fit un mouvement pour saisir le portefeuille que l'inconnu ne se pressait pas de lui remettre.

— Cette fois, l'inventaire est fini, reprit ce méticuleux personnage.

Puis se reprenant :

— Ma foi, non ! c'est le chapeau de Robert Houdin que ce portefeuille-là. J'y trouve en plus une photographie... une photographie de femme...

C'est sans doute le portrait de mademoiselle, ajouta-t-il en montrant la carte à Thérèse.

Thérèse détourna les yeux.

Son instinct de femme l'avertissait qu'il ne fallait pas regarder ce portrait.

D'abord, elle était bien sûre que ce n'était pas le sien, car elle n'avait jamais posé devant un photographe.

Il lui déplaisait de livrer ses traits charmants à un industriel qui peut les reproduire autant de fois qu'il lui convient et vendre la reproduction au premier venu.

Elle voulait garder son visage pour ceux qu'elle aimait.

Et puis sa jalousie s'éveillait déjà.

Cet inconnu venait de lui dire que le portrait était celui d'une femme, et cette femme devait être jolie, puisqu'il pouvait s'y tromper et la prendre pour Thérèse.

Pourquoi Louis conservait-il précieusement cette image ? Et s'il hésitait à avouer que le portefeuille lui appartenait, était-ce donc parce qu'il cherchait à cacher à sa fiancée une infidélité, une trahison ?

L'imagination des jeunes filles va vite, et celle de Thérèse se forgeait déjà de désolantes suppositions.

M^{me} Lecomte n'avait pas tout à fait les mêmes raisons de s'alarmer et pourtant cette scène la troublait et l'inquiétait.

Elle sentait confusément qu'il y avait un triste mystère au fond de ces quiproquos, plus ou moins involontaires, et que l'honnête trouveur de billets de banque jouait une comédie dont elle n'entrevoyait pas encore le but.

Quant au fils de M. Lecoq, son attitude disait assez que l'exhibition soudaine de cette malheureuse photographie venait de lui porter un coup terrible.

Il était très-pâle et sa main crispée avait saisi le dossier d'un fauteuil.

C'est le geste machinal des condamnés quand on leur lit l'arrêt qui les retranche du nombre des vivants.

Ils se cramponnent à leur banc, comme les mourants se cramponnent aux draps de leur lit.

On eût dit que Louis de Gentilly se défendait contre des bourreaux invisibles qui s'efforçaient de l'entraîner à l'échafaud.

L'auteur de ce coup de théâtre observait tranquillement l'étrange tableau que présentait le salon, tout à l'heure encore si paisible, de la veuve du banquier, et il n'avait pas l'air de remarquer l'agitation que produisait l'inventaire du portefeuille, cet inventaire qu'il semblait prendre plaisir à détailler, comme les acteurs se plaisent à ménager leurs effets.

Cependant il regardait M. de Gentilly du coin de l'œil.

— Paraît que je m'étais trompé, dit-il en retirant la carte qu'il avait mise sous les yeux de Thérèse. Excusez, mademoiselle. Je croyais que c'était votre ressemblance, sans quoi je ne me serais pas permis...

— Donnez ! interrompit le jeune homme ; ce portrait est à moi.

— Et les billets de banque aussi... et le portefeuille aussi... je sais ça, et je vais tout vous rendre, mon cher monsieur... et sans récompense, je vous l'ai déjà dit... on n'est pas riche, mais on est honnête.

— Je n'en doute pas, dit Louis d'une voix étranglée, et je vous prie de me remettre ce...

— Quand je dis sans récompense, je me vante, reprit l'inconnu. J'en demande une... qui ne vous coûtera pas cher... la permission de regarder la photographie... la figure d'une belle personne, ça fait toujours plaisir à voir.

— Je vous le défends, cria M. de Gentilly en s'élançant pour saisir la fatale carte.

L'inconnu ne se la laissa point arracher. Il recula prestement, et il eut tôt fait de mettre la table entre lui et le propriétaire du carnet de poche.

Puis, exposant le portrait à la lumière d'une lampe, il se pencha pour le contempler de plus près.

Cependant Thérèse, émue jusqu'aux larmes, s'approchait lentement de son fiancé et murmurait à son oreille :

— Pourquoi donc tenez-vous tant à ce que personne ne voie ce portrait ?

Et comme il se taisait :

— Répondez-moi, Louis, dit-elle avec effort... répondez-moi... par pitié... je souffre tant...

— En voilà du neuf... et du curieux ! s'écria tout à coup le visiteur. Ah ! par exemple, je ne me doutais pas de celle-là !

— Qu'y a-t-il donc, monsieur ? demanda M^{me} Lecomte toute tremblante.

— Parbleu ! il y a que c'te figure-là, c'est justement celle de la femme assassinée.

— Que dites-vous ?... ce n'est pas possible, balbutia la veuve.

— Oh ! je ne peux pas m'y tromper, ma bonne dame. Je viens de la voir à la Morgue, et il me semble que je la vois encore. Une tête comme la sienne, ça ne s'oublie pas. Il n'y en a pas deux pareilles. On n'en fait plus. C'est bien elle.

Thérèse, prête à défaillir, se laissa tomber sur un fauteuil.

— Et le photographe ne l'a pas manquée, continua l'homme ; tout y est... jusqu'à un signe noir qu'elle a au bas de la joue gauche... Monsieur, qui la connaît comme moi, doit s'en souvenir... et le costume est le même... Une robe garnie de dentelles... On dirait qu'elle a posé une heure avant qu'on ne la tuât. Et la carte qu'on lui a clouée sur la poitrine... la dame de pique... sur son portrait, elle la tient à la main...

— C'en est trop, dit M. de Gentilly en s'avancant les poings fermés vers l'inconnu ; je suis décidé à ne pas tolérer plus longtemps vos impertinents bavardages.

Rendez-moi ce carnet, et sortez sur-le-champ, ou sinon...

— Sinon, quoi ? demanda l'étrange personnage en remettant le portrait dans le portefeuille et le portefeuille dans sa poche.

Je vais appeler quelqu'un qui m'aidera à vous le reprendre de force et à vous jeter à la porte.

— Louis ! je vous en supplie ! s'écria M^{me} Lecomte.

— Je ne vous conseille pas d'essayer, dit froidement l'homme. D'abord, j'ai la poigne solide et vous ne me faites pas peur quand même vous auriez pour vous aider le vieux qui m'a amené ici. Ensuite, il pourrait vous en cuire, car j'irais tout droit chez le commissaire de police.

M. de Gentilly était pâle de colère. Il devint livide et il dit d'un ton saccadé :

— Si vous osiez y aller, je dirais à ce commissaire que vous êtes un voleur... et je le prouverais, entendez-vous ! car ce portefeuille m'a été pris dans la poche d'un vêtement qu'on a coupé pour me voler et que je puis montrer. Il porte encore la fente que vous y avez faite... oui, vous ! le vol a été commis il y a quelques heures à peine, et l'objet volé est entre vos mains. C'est clair, ce me semble. Je m'étonne de votre impudence, et j'aurais mis fin beaucoup plus tôt à la comédie que vous jouez ici depuis vingt minutes, si je n'avais tenu à épargner à madame et à mademoiselle Lecomte une scène pénible.

— Oh ! si ça n'avait dépendu que de moi, tout se serait passé en douceur, dit le visiteur avec un calme parfait. Je respecte les dames, et je n'aime pas le bruit. C'est vous, mon cher monsieur, qui vous emportez comme une soupe au lait.

— Assez ! cria le jeune homme exaspéré par ces airs familiers ; rendez-moi ce portefeuille, ou gardez-le, peu m'importe, mais sortez. J'aime mieux vous abandonner l'argent que vous m'avez pris que d'être mêlé, même comme plaignant, à une affaire de vol, et je suppose que maintenant vous ne vous aviserez plus d'aller chez le commissaire.

L'intrus ne répondit pas, mais il ne fit pas mine de gagner la porte,

Après avoir empoché le portefeuille, il venait de boutonner sur ce précieux objet sa longue redingote, et il tournait son chapeau d'un air embarrassé, qui contrastait avec l'aplomb dont il avait donné tant de preuves depuis son entrée.

L'excellente M^{me} Lecomte, encore palpitante des émotions de cette scène, se remettait peu à peu, et ne pouvait pas s'empêcher de penser que l'attitude du personnage n'était pas celle d'un drôle convaincu d'un méfait.

Thérèse, accablée, courbait la tête et répétait tout bas :

— Il avait sur son cœur le portrait de cette femme ! il l'avait donc aimée !

— Eh bien ! qu'attendez-vous encore pour nous délivrer de votre présence ? reprit M. de Gentilly d'un air menaçant.

— Je vas vous dire, mon cher monsieur, commença l'homme. D'abord, mettez-vous bien dans la tête que je n'ai rien sur la conscience. Je crois bien qu'on vous a volé le portefeuille, mais alors il faut que le voleur l'ait perdu, car pour sûr je l'ai trouvé.

— Si monsieur vous l'avait pris, il ne vous l'aurait pas rapporté, mon cher Louis, fit observer la veuve qui ne demandait qu'à tout concilier.

— Merci, madame, dit poliment le visiteur, vous avez mis le doigt sur la vraie vérité, et j'espère que ça suffira à monsieur. Il comprendra que si je ne lui rends pas l'objet, c'est que je serais fautif de ne pas remettre au commissaire un portefeuille où il y a le portrait de la femme assassinée. Pensez donc ! la police qui cherche depuis huit jours, et qui ne trouve rien... ça l'aidera peut-être... J'achète tous les matins le journal... pour un sou... ça rentre dans mes moyens... j'y ai lu, pas plus tard qu'aujourd'hui, que le devoir de tout bon citoyen était d'éclairer la justice... et dame ! je me flatte d'être un bon citoyen...

— Alors, demanda d'une voix altérée M. de Gentilly, vous êtes résolu à aller...

— Chez le commissaire. Ma foi ! oui, et tout de suite. J'aurais même commencé par là, si j'avais vu la photographie avant de venir ici ; mais je n'avais d'abord fait attention qu'aux billets de banque et au papier qui portait votre nom.

— Oh ! n'ayez pas peur, ajouta l'homme en regardant fixement le fiancé de Thérèse ; on vous rendra le carnet et les chiffons de la banque.

Et même, vous feriez bien, pour les avoir plus tôt, de venir avec moi.

À cette proposition formulée d'un air affable par le visiteur qu'il avait voulu mettre à la porte, M. de Gentilly ne put dissimuler un mouvement nerveux.

— À quoi bon ? répondit-il brusquement. Je n'ai rien à demander au commissaire. Et d'ailleurs cet argent est à vous, puisque vous l'avez trouvé. Je vous le donne.

— Oh ! que non qu'il n'est pas à moi, s'écria gaiement l'inconnu. Je ne crache pas sur les écus, quand je les ai gagnés, mais ces chiffons-là ne m'appartiennent pas, et vous auriez joliment tort d'en faire cadeau au gouvernement.

Faut que vous soyez bien riche tout de même pour ne pas y tenir plus que ça... mais c'est égal... j'espère que vous allez vous décider à m'accompagner au commissariat.

— Je vous répète que c'est inutile.

— C'est votre idée ? Ma foi ! comme vous voudrez. Au fait... vous serez toujours à temps de réclamer les billets de banque, et je me doute bien que vous n'attendez pas après.

Je vas donc aller tout seul causer avec le commissaire, conclut l'homme en se préparant à saluer la compagnie.

M^{me} Lecomte laissa échapper un soupir de soulagement.

La bonne dame avait hâte de voir finir cette scène, qui la troublait au dernier point.

Louis s'efforçait de garder une attitude impassible et il y réussissait assez mal.

Thérèse le regardait avec des yeux où on lisait l'inquiétude et un autre sentiment plus profond et plus pénible.

— Ah ! sapristi ! j'y pense, s'écria tout à coup le visiteur ; ça ne peut pas se passer comme ça.

— Que voulez-vous dire ? demanda vivement M. de Gentilly.

— Je veux dire que le commissaire va me demander un tas de renseignements sur vous. C'est un brave homme... je le connais, il y a dix ans que je demeure dans son quartier... mais c'est son état d'être curieux... et, par-dessus le marché, ils sont tous en l'air à la police depuis cette affaire

de la dame de pique... c'est vrai qu'il y a bien de quoi... Alors, ça fait que, quand il apprendra que vous aviez le portrait, il voudra vous interroger pour savoir si ce n'est pas elle qui vous l'a donné.

Puis s'apercevant que la jeune fille pâissait :

— C'te bêtise, reprit-il, vous l'aurez acheté chez un photographe... c'est tout simple, pas vrai ? mais qu'est-ce que vous voulez ? ils sont tous comme ça, les commissaires... et le mien a beau être bon enfant, je parierais bien encore un litre à seize qu'il vous enverra chercher... et pas plus tard que ce soir.

Le jeune homme, cette fois, tressaillit visiblement.

— Et dame ! vous savez, ce ne sera pas un domestique en livrée qu'il chargera de vous amener à son bureau.

— Les gendarmes ici ! s'écria la veuve effrayée.

— Non, mais ça ne vaudra guère mieux. Il vous expédiera deux roussins... pardon, excuse, madame... deux agents... ils seront en bourgeois, mais on les connaît bien à la dégaine... et ça ne pose pas une maison quand ces farceurs-là y mettent les pieds... sans compter que, des fois, ils ne prennent pas de mitaines pour servir le monde.

Non, parole d'honneur, si j'étais à la place de monsieur, je ne les attendrais pas et je viendrais dare-dare au commissariat. C'est l'affaire d'une heure pour y aller d'ici... en vingt minutes de conversation vous en serez quitte... vous pourrez revenir ce soir rassurer ces dames, et vous rapporterez vos billets de banque. On ne gardera que le portrait.

M. de Gentilly se taisait, mais les sentiments qui bouleversaient son âme se reflétaient sur son visage.

— Je crois, mon cher Louis, que monsieur a raison, dit M^{me} Lecomte. Mieux vaut terminer sur-le-champ cette sotte affaire. Ma fille et moi, nous ne serons pas tranquilles jusqu'à ce que vous nous ayez appris qu'il n'en est plus question.

Partez donc. Nous vous attendrons, et j'espère que nous ne vous attendrons pas longtemps, car je vais donner l'ordre de mettre au coupé les deux meilleurs chevaux de l'écurie.

— Oh ! ce n'est pas la peine, madame, dit l'homme. J'ai pris un fiacre à l'heure, et j'ai eu de la chance de tomber sur celui-là, car il va un train du diable. Sauf votre respect, nous perdrons plus de temps, si nous restions ici jusqu'à ce que votre coupé soit attelé... sans compter qu'il vaut mieux qu'on ne voie pas une voiture de maître à la porte du commissaire. Les agents n'auraient qu'à faire bavarder votre cocher.

Cette raison parut bonne à M^{me} Lecomte, car elle n'insista pas.

Louis de Gentilly regardait Thérèse et il crut voir à son air qu'elle était de l'avis de sa mère.

D'ailleurs il avait réfléchi et il paraissait presque calme.

— Soit ! dit-il simplement, je pars avec vous, monsieur.

Et, serrant la main que lui tendait sa future belle-mère, il s'avança pour prendre congé de sa fiancée, beaucoup plus émue que lui.

— Me pardonneriez-vous, murmura-t-il si bas qu'elle seule put l'entendre, me pardonneriez-vous de vous avoir causé un chagrin ?

— Oui, répondit Thérèse sur le même ton, car j'espère que vous vous justifierez.

— En doutez-vous ? Croyez-vous donc que j'ai assassiné cette femme.

— Ce n'est pas de ce crime-là que je vous accuse, interrompit la jeune fille en souriant à travers ses larmes, et c'est devant moi, quand vous reviendrez, que vous aurez à vous justifier... d'avoir oublié que je vous avais promis mon portrait... et d'avoir porté sur vous celui d'une autre.

— Je vous jure que ce sera facile, dit avec feu l'amoureux.

Et, saluant M^{me} Lecomte, il montra la porte à l'homme, qui s'était tenu discrètement à l'écart pendant les adieux des fiancés, et qui se refusa par politesse à sortir le premier.

Le valet de pied s'était endormi dans l'antichambre, car la visite avait été longue, et il se réveilla en sursaut, à la voix de M. de Gentilly.

Il s'empessa de lui donner son pardessus et son chapeau, mais sa stupéfaction ne connut pas de bornes quand il vit son futur maître s'en aller en compagnie d'un particulier qui n'avait pas du tout la mine d'un homme du monde.

Ce vieux serviteur était trop bien stylé pour se permettre une observation ; seulement, lorsque, après avoir ouvert la grille, il aperçut le fiacre arrêté sur le quai, il risqua cette phrase en guise d'avertissement :

— Monsieur ferait bien, je crois, de prendre par le Point-du-Jour. En hiver, le bois est si désert...

Le jeune homme ne lui répondit pas et se dirigea rapidement vers le fiacre, suivi par l'inconnu, qui s'obstinait à marcher derrière lui au lieu de le précéder.

Contrairement aux habitudes de ses pareils, le cocher n'avait pas jugé à propos de se coucher dans sa voiture, au lieu de garder son cheval, et, quoiqu'il fit très-froid, il se tenait droit sur son siège, les rênes dans une main, le fouet dans l'autre, comme un cocher de bonne maison.

L'homme aux billets de banque courut à la portière, fit monter son compagnon et s'en alla dire au conducteur de l'équipage deux mots que M. de Gentilly n'entendit pas et ne chercha pas à entendre.

Peu lui importait de connaître d'avance l'adresse donnée par l'inconnu, puisque cette adresse ne pouvait être que celle du commissaire chez lequel il était décidé à se présenter.

Le cheval partit comme un trait, dès que les deux voyageurs eurent pris place dans l'intérieur, et le fiacre roula bientôt à travers les rues

macadamisées du village de Boulogne.

— Ma foi ! dit l'inconnu, je suis bien aise que la traversée du bois ne soit pas sur notre chemin. Votre domestique a raison. En hiver, et la nuit, il n'y fait pas bon... surtout quand on a une grosse somme dans sa poche.

— Ne craignez rien. J'ai un revolver sur moi, dit M. de Gentilly.

Il n'était pas fâché d'apprendre à son voisin qu'il était armé.

— Bonne précaution, même quand on va chez des dames, s'écria ce voisin. Moi, je n'ai que ma peau à défendre, ça fait que je n'emporte jamais que mes deux poings. Ce soir, pourtant, j'ai mieux que ma peau, puisque je porte cinq mille francs, qui ne sont pas à moi, c'est vrai. Je n'en avais jamais tant vu.

— Maintenant que nous sommes d'accord, j'espère qu'après notre visite au commissaire, vous me ferez le plaisir d'accepter un des billets que je vous devrai de ne pas avoir perdus.

— Pas plus après qu'avant. Pour faire son devoir, Jean Piédouche n'a pas besoin qu'on lui graisse la patte.

— Piédouche ! répéta le jeune homme interloqué par ce nom saugrenu.

— Oui. Je m'appelle comme ça. Que voulez-vous ? on n'est pas parfait. Je suis graisseur dans les ateliers de la Compagnie des omnibus. Ça n'est pas brillant, mais ça nourrit son homme, et je fais encore des économies.

Tel que vous me voyez, je placerai peut-être demain mille francs à la caisse d'épargne... pour mes *gosses*... J'en ai trois, faut vous dire.

— Acceptez mon offre, et, au lieu de placer mille francs, vous en placerez deux mille.

— Pas de danger ! Il est sacré ce portefeuille-là, dit Piédouche en frappant sur la poche de sa redingote. C'est pas moi qui y toucherai, allez !

Par exemple, ajouta-t-il, en riant, je ne vous empêche pas de payer le fiacre. Nous aurons quatre heures au moins, dont deux en dehors des fortifications.

Ah ! dame ! il ne demeure pas tout près de la barrière, le commissaire de mon quartier.

— Où demeure-t-il ?

— Dans la Cité... pas loin de Notre-Dame.

— Vous habitez donc la Cité ? demanda M. de Gentilly.

— Depuis dix ans, répondit Piédouche. Je vous l'ai déjà dit là-bas, dans le salon... mais vous ne m'écoutez guère... dame ! ça se comprend... elle est crânement jolie cette demoiselle.

— Mais... ne venez-vous pas de me dire aussi que vous travailliez dans les ateliers de la Compagnie des omnibus ?

— Oui, c'est un peu loin de chez moi, mais je tiens à mon quartier... et c'est heureux que j'y sois resté, car sans ça je ne serais pas entré à la Morgue, je n'aurais pas trouvé l'objet, et vous n'auriez jamais revu vos cinq mille francs.

À propos, à quelle heure y êtes-vous donc allé à la Morgue ?

— Vers trois heures, répondit brusquement le jeune homme.

— Tiens ! c'est comme moi. Nous aurions pu nous rencontrer devant le vitrage. Après ça, je vous y aurais vu que je ne vous aurais pas reconnu tout à l'heure... vous ne deviez pas être habillé de même... vous vous êtes fait beau pour venir voir ces dames...

— Oui, je suis rentré chez moi pour changer de costume... et c'est alors que je me suis aperçu de la disparition de mon portefeuille.

— Ça a dû vous donner un coup. Sapristi ! à votre place, moi, j'aurais couru tout de suite faire ma déclaration

— Je n'avais pas le temps... j'étais attendu à Boulogne.

— C'est juste. Quand on est amoureux... et riche par-dessus le marché... on est plus pressé de voir sa belle que de courir après son argent.

Au lieu de répondre à cette observation, basée sur la connaissance du cœur humain, M. de Gentilly s'accota dans un coin de la voiture, et parut disposé à laisser tomber l'entretien.

Cela ne faisait pas le compte de Piédouche, qui s'écria tout à coup :

— Dites donc ! v'là que j'y pense maintenant... vous aviez aussi une autre raison pour vous tenir tranquille... car vous deviez bien vous douter qu'on vous tracasserait à propos de la photographie...

— Moi ! pas du tout ! répondit vivement le fiancé de Thérèse. Il n'est pas défendu d'avoir sur soi un portrait.

— Si c'était le portrait de la première venue, ça ne regarderait personne... mais celui d'une femme qu'on a poignardée, emballée dans une malle, et que personne ne connaît... c'est différent.

Oh ! je sais bien, ajouta Piédouche en riant, que ce n'est pas vous qui portiez la malle, puisqu'on dit que c'est un muet... et que, sans compliment, vous avez la langue bien pendue.

Mais c'est toujours embêtant de s'expliquer avec la police, surtout quand on est dans votre position. Et puis les *roussins* sont méfiants. Vous aurez beau dire que vous avez trouvé la photographie ou qu'on vous l'a donnée, ils ne se contenteront pas de ça.

Pendant que son compagnon de voyage débitait ces réflexions peu consolantes, Louis de Gentilly avait quitté son attitude indifférente.

Il commençait à se demander si cet homme ne parlait pas ainsi pour lui faire indirectement des propositions d'arrangement.

Les scrupules dont ce Piédouche avait fait étalage devant M^{me} Lecomte et sa fille n'étaient peut-être qu'une précaution qu'il prenait contre une indiscretion possible, et il ne demandait peut-être qu'à vendre son silence, pourvu que personne n'assistât au marché.

— J'en conviens, répondit le fils de M. Lecoq, sans avoir l'air d'attacher d'importance à ce qu'il disait, l'affaire est des plus désagréables pour moi. Je suis, vous le savez, à la veille d'épouser M^{lle} Lecomte, et si cette histoire avait des suites, je serais exposé à manquer un mariage auquel je tiens beaucoup.

— Pour une bêtise ! un rien ! s'écria Piédouche avec conviction.

— Il dépend de vous que les choses en restent là. Je vous ai déjà prié de garder ce portefeuille avec tout ce qu'il contient...

— Excepté la photographie, je suppose, interrompit en souriant le bon Piédouche.

— Sans doute, mais je vous abandonne le reste, et même... cinq mille francs, c'est peu. Je suis riche et je vais l'être encore davantage, car M^{lle} Lecomte m'apporte une dot considérable. Vous, mon cher monsieur, vous êtes malheureusement obligé de travailler pour vivre, et vous avez trois enfants. Leur avenir serait assuré si je triplais la somme, et je serais tout disposé à la tripler, si vous consentiez à me rendre ce portrait.

— Quinze mille francs ! c'est gentil !

— Je ne les ai pas sur moi, mais je vais vous donner mon adresse, et, si vous me rapportez le portrait demain, à quatre heures, je vous les remettrai.

— C'est-à-dire que vous me remettrez dix mille francs seulement, puisque j'en ai déjà cinq.

— Voulez-vous que ce soit vingt en tout ?

Avant que Piédouche répondît à cette offre séduisante, la portière s'ouvrit, et un employé de l'octroi avança la tête dans le fiacre en psalmodiant le

refrain obligé :

— Ces messieurs n'ont rien à déclarer ?

— Non ! grommela le jeune homme furieux du contretemps qui l'interrompait si mal à propos.

— Tiens ! nous voilà déjà à la barrière ! s'écria Piédouche. Comme le temps passe quand on cause. Je me croyais encore à Boulogne.

La visite n'étant que pour la forme, le temps d'arrêt ne fut pas long.

Le cocher fouetta et le cheval se lança au grand trot dans la longue et large rue qui aboutit à la porte de Saint-Cloud et qui n'est que le prolongement du quai de Passy.

Il n'était pas très-tard ; les boutiques et surtout les cabarets étaient encore ouverts.

À la solitude de la route de Boulogne avait succédé l'animation d'un quartier populeux.

Si l'homme aux billets de banque avait conçu des craintes pour l'argent qu'il portait dans sa poche, elles devaient être dissipées.

— Eh bien ! lui dit M. de Gentilly, c'est convenu, n'est-ce pas ? Demain, vous échangerez cette photographie contre une somme qui assure une fortune à vos enfants... et, ce soir, au lieu d'aller chez le commissaire de police, nous allons nous faire conduire chez moi. Vous verrez où je demeure et...

— Oui, interrompit Piédouche, ça m'irait joliment ce que vous me proposez là... si je n'avais pas peur d'être compromis.

— Comment pourriez-vous l'être ? Personne ne saura...

— Bah ! tout se sait. C'est cette gueuse de photographie qui me chiffonne. S'il était prouvé qu'elle m'a passé par les mains et que je vous l'ai rendue, je serais dans de vilains draps.

— Je vous donne ma parole d'honneur de la brûler devant vous. Croyez que je n'ai pas envie de la conserver. Elle me coûte déjà assez cher.

— Je ne dis pas... je ne dis pas... mais c'est que, voyez-vous, je crains la police comme le feu... et, pour un million, je ne voudrais pas me fourrer dans une mauvaise affaire... ça fait que... décidément...

— Eh bien ?

— Décidément, je refuse. Tant pis pour mes *gosses*.

— Vous refusez ?

— Mon Dieu, oui. Nous n'en serons pas moins bons amis et ça vaut mieux comme ça.

Piédouche parlait encore quand, à la clarté d'un bec de gaz devant lequel passait le fiacre, il vit briller le canon d'un revolver que le fiancé de Thérèse lui mit sous le nez en criant :

— Rendez-moi ce portrait ou vous êtes mort !

— Prenez garde, jeune homme, dit Piédouche sans s'émouvoir, vous allez gâter votre affaire.

Cette réponse tomba comme une douche d'eau froide sur la colère de M. de Gentilly, qui abaissa son pistolet.

— Pensez donc que nous ne sommes plus ici sur une route déserte, reprit avec un superbe sang-froid l'ingénieux agent. Mettons que vous me brûliez la cervelle. On entendra le coup. Le cocher s'arrêtera... Il me connaît, le cocher... il reste dans mon quartier... le monde s'amassera... les sergents de ville arriveront... vous serez collé au violon, au Dépôt et tout ce qui s'ensuit... C'est pour le coup que le portrait de la femme assassinée vous ferait du tort.

— Je ne voulais que vous effrayer, balbutia le fils de M. Lecoq ; j'ai eu tort... mais vous m'aviez exaspéré...

— Vous vous calmez chez le commissaire. Vous allez voir comme il va nous expédier. C'est un homme tout rond, qui ne vous tourmentera pas longtemps. On se fait des idées comme ça sur les interrogatoires, et, quand on y est, on s'aperçoit que ce n'est pas la mer à boire.

À ces exhortations débitées du ton engageant qu'on prend pour décider un enfant à se laisser conduire chez le dentiste, le jeune homme ne répliqua rien.

Il remit son revolver dans sa poche, tourna presque le dos à son compagnon et se renferma dans un silence farouche pendant tout le reste du voyage.

Évidemment, il avait pris son parti de la désagréable nécessité de s'expliquer avec un commissaire de police, et il préparait une justification que les violences auxquelles il venait de se livrer ne devaient pas faciliter.

Le cheval, un cheval comme on n'en attelle guère aux fiacres de Paris, parcourut à fond de train l'interminable ligne des quais, prit le Pont-Neuf, enfila le quai de l'Horloge, tourna brusquement à droite, en passant sous une large porte, et s'arrêta devant un corridor dont l'entrée était gardée par deux sergents de ville.

VIII

— Nous sommes arrivés, mon cher monsieur, dit Piédouche en ouvrant lestement la portière et en sautant hors de la voiture.

— Vous m’aviez dit que nous allions chez le commissaire, s’écria M. de Gentilly qui, plongé dans ses réflexions, n’avait pas pris garde au chemin suivi par le fiacre.

— C’est la même chose, cher monsieur, répondit gracieusement Piédouche ; nous sommes ici à la préfecture de police.

Le jeune homme jeta un regard au dehors, vit les sergents de ville, le couloir sombre, les hauts bâtiments qui bordent cette voie douloureuse, et se rejeta vivement en arrière.

Il comprenait enfin.

Instinctivement, il se précipita pour fuir vers l’autre portière.

Elle était déjà gardée par un solide gaillard qui n’était autre que Pigache habillé en cocher d’occasion.

— Voulez-vous que je vous aide à descendre ? reprit l’aimable Piédouche.

La fuite était impossible et le déshonneur était là, au bout de ce redoutable passage.

Au lieu de se rendre à l’invitation obligeante de son compagnon de route, le fiancé de Thérèse fouilla vivement dans sa poche

— Ce n’est pas la peine, dit l’agent, qui avait deviné le projet du jeune homme ; le pistolet n’y est plus. Je vous l’ai pris entre le pont de Grenelle et le pont d’Iéna.

Dame ! vous comprenez... je vous voyais en disposition de faire des bêtises avec ce joujou-là. J’ai eu joliment raison de le *piger*. Si je vous l’avais laissé, vous seriez dans le royaume des taupes depuis une demi-minute... et moi je serais dans le pétrin.

— Je n’ai plus même la ressource de me tuer ! murmurait Louis de Gentilly.

— Allons, cher monsieur, on vous attend, reprit Piédouche de sa voix la plus douce.

— Où me conduisez-vous ?

— Chez mon patron. Il est commissaire de police... pas de mon quartier, c'est vrai... mais ça n'y fait rien.

— Vous êtes donc...

— Agent de la sûreté, pour vous servir, si j'en étais capable.

— Misérable !

— Vous avez tort de m'injurier, vu que j'ai eu des égards. Il ne dépendait que de moi de vous arrêter devant votre future.

Piédouche se vantait un peu, car, malgré la présence de Pigache qu'il avait emmené comme renfort, il aurait eu de la peine à prendre M. de Gentilly dans une maison gardée par de nombreux domestiques.

Et, s'il s'était cru obligé d'user de ruse, c'est qu'il avait ses raisons pour cela.

La capture de l'assassin du pavillon était pour lui ce que fut pour Napoléon la victoire d'Austerlitz, et il tenait essentiellement à ne partager ni la gloire ni le profit qui devaient lui en revenir.

Il avait donc tout intérêt à éviter le bruit, afin d'amener, sans autre aide que celle de l'ami Pigache, le coupable à la préfecture.

Il venait d'y réussir et il nageait dans la joie.

Louis se décida à descendre et les sergents de ville, que Piédouche n'avait pas mis dans la confidence, s'étonnèrent un peu de voir un si beau et si fier garçon prendre, entre deux agents, la route qui mène à la police correctionnelle ou à la cour d'assises, à la maison centrale, à la Nouvelle-Calédonie ou à la place de la Roquette.

Le malheureux se raidissait maintenant contre l'émotion qui l'avait d'abord anéanti, et il passa la tête haute et le regard assuré.

Piédouche et Pigache lui emboîtaient le pas.

Le fiacre qu'ils avaient emprunté à un loueur de leurs amis était resté à la garde d'un gendarme.

Le couloir et les bâtiments qui l'entourent sont de construction récente.

On sait que la vieille préfecture de police a fait peau neuve, il y a peu d'années.

Les affreuses masures où étaient logés les bureaux ont disparu pour faire place à des édifices d'un aspect monumental.

L'escalier qui aboutit au cabinet du chef de la sûreté est à gauche, au fond d'un corridor bordé des deux côtés par des postes d'inspecteurs, un escalier tournant dont les marches neuves ne sont pas encore usées par le passage incessant des criminels de toute catégorie.

— Montrez-moi le chemin, dit M. de Gentilly.

— Passez, jeune homme, répliqua Piédouche ; c'est à l'entresol, et tout droit devant vous.

Louis passa. Il s'expliquait maintenant pourquoi son compagnon de voyage tenait à rester en serre-file.

Les agents marchent toujours derrière les gens qu'ils arrêtent, à seule fin de mieux les surveiller.

Leur politesse n'est que de la prudence.

À l'entresol, Louis trouva une grande antichambre où se tenaient trois garçons de bureau, deux vieux et un jeune.

Le mobilier très-succinct de cette pièce se composait d'un poêle, d'une table et de deux fauteuils en assez mauvais état.

Piédouche offrit un de ces sièges à son prisonnier qui s'assit sans prononcer un seul mot.

Il se sentait pris dans un engrenage contre lequel il était inutile de se débattre, et il ne songeait plus qu'à préparer ses moyens de défense.

Pigache ne se permit pas de prendre place dans l'autre fauteuil, mais il se mit en faction devant la porte qui donnait sur l'escalier, pour le cas improbable où il prendrait à M. de Gentilly la fantaisie de s'enfuir.

Les garçons de bureau ne s'étaient pas dérangés et regardaient avec indifférence le jeune homme de bonne mine que les agents venaient d'amener.

Ils en avaient vu bien d'autres.

Piédouche leur demanda si le patron était seul et, sur leur réponse affirmative, il se glissa dans une seconde antichambre qui sépare de la salle d'attente le cabinet du chef de la sûreté, entre-bâilla la porte de ce cabinet et, sur un signe du chef, entra d'un pas discret.

— Rien de neuf ? lui demanda l'agent supérieur qui était occupé à feuilleter des papiers.

— Pardonnez-moi, patron, il y a beaucoup de neuf, au contraire.

— Alors, parle vite. Je n'ai pas de temps à perdre.

Piédouche tira de sa poche le fameux portefeuille et le posa sur le bureau en disant :

— Voilà du neuf, et du neuf premier numéro, ou je ne m'y connais pas.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le chef de la sûreté en ouvrant le carnet. Des billets de banque ? Est-ce que tu prends mon cabinet pour le bureau des objets perdus ?

— Allez toujours, patron.

— Deux noms écrits sur une enveloppe de lettre... « Monsieur de Gentilly, chez madame Lecomte, boulevard du Quatre-Septembre, à Boulogne. » J'en connais un Gentilly ou soi-disant tel... mais celui-là n'est pas mêlé à

l'affaire de la rue de l'Arbalète... Il n'a pas voulu... Explique-toi, au lieu de me donner des charades à deviner.

— Regardez la photographie, patron le portrait...

— Eh bien ! quoi ? le portrait... Ah ! diable ! mais c'est celui de la femme assassinée !

— En plein, patron.

— Et tu as trouvé ce portefeuille ?

— Dans la poche d'un Anglais qui a été pincé volant à la tire dans l'intérieur de la Morgue, tantôt, sur le coup de trois heures.

— Et c'est maintenant que tu viens me rendre compte ! s'écria le chef en se levant brusquement. Et tu ne m'as pas amené l'homme sans perdre une minute !

— L'homme doit être au Dépôt.

— C'est ici qu'il devrait être, et je vais...

— Excusez-moi, patron, mais je crois que ça ne vous servirait pas à grand'chose de l'interroger.

— Es-tu fou ? ou te moques-tu de moi ?

— Je vais vous dire, patron. C'est un voleur à la tire qui a subtilisé le portefeuille dans la poche d'un particulier que j'avais guigné devant le vitrage, à la Morgue...

— Et que tu as laissé échapper ! Cette fois, mon garçon, la mesure est comble, et je te déclare que tu ne fais plus partie de la *maison*.

— Je l'ai laissé échapper, c'est vrai, mais je l'ai retrouvé... C'était pas bien difficile... son nom est là sur ce bout de papier...

— Alors, c'est ce M. de Gentilly ?

— Oui, patron. Et il a reconnu le portefeuille comme lui appartenant... et il a fait une tête quand je lui ai montré le portrait... oh ! mais, une tête !

— Enfin ! nous le tenons donc ! car j'espère bien que tu as installé une surveillance à sa porte.

— Mieux que ça, patron. Je l'ai décidé à venir vous voir avec moi.

— Comment, il est ici ?

— Dans votre antichambre, patron. Pigache le garde.

— Ça, mon garçon, c'est superbe. Et tu as opéré tout seul ?

— Tout seul, patron. Rien de M. Tolbiac. Il ne sait pas un mot de l'affaire, je n'ai pas eu besoin de lui.

— Comment t'y es-tu pris ?

— Oh ! en douceur. J'ai trouvé le particulier chez cette dame Lecomte. Il va épouser la fille. C'est tous gens cossus. Pour être reçu, j'ai conté que j'avais trouvé un portefeuille plein de billets de banque et que je le rapportais. Un vieux truc de mon invention. Il réussit toujours. Et cette fois l'histoire était vraie.

Et puis, j'ai fait celui qui craint d'être compromis à cause du portrait. J'ai dit que je ne voulais le rendre que chez le commissaire. Le jeune homme a rechigné longtemps, mais il est venu tout de même. Sa future l'attend ce soir. Pauv'petite ! En v'là une qui fera bien de chercher un autre mari.

— C'est étonnant qu'il ait consenti à te suivre s'il est coupable.

— S'il est coupable, patron ! Oh ! là-dessus je suis fixé. J'ai reconnu sa barbe, ses sourcils, son paletot, ses gants de castor gris et sa voix. C'est bien le gredin qui m'a fait voir le tour dans la rue de l'Arbalète.

— Alors, il a dû te reconnaître aussi ?

— Jamais de la vie. La nuit de l'affaire, j'étais en voyou ; aujourd'hui je suis en bourgeois, et je me suis fait une autre *binette*.

— C'est vrai. Tout va bien. Va me le chercher, Piédouche, et compte sur une jolie gratification, mon vieux. Tu as fait là une bonne journée et moi aussi.

— Une gratification, ça ne sera pas de refus, patron, dit Piédouche, quoique... faut bien que je vous le dise... M. Tolbiac m'en a déjà promis une... et une belle... un billet de mille...

— Eh bien ! ça t'en fera deux, répondit le chef de la sûreté. Tu les as bien gagnées... mieux que Tolbiac n'a gagné celle qu'on lui allouera, car il n'a pas fait grand'chose dans tout ça. Si le père Lecoq s'en était mêlé, nous n'aurions pas eu besoin d'un hasard comme celui qui vient de te faire mettre la main sur l'assassin.

— Ça, c'est vrai, patron. M. Lecoq, c'est le maître à tous, et, quand on a servi sous lui, on se mettrait au feu pour lui faire plaisir.

— Il va ouvrir de grands yeux quand j'irai demain lui conter la capture. Quant à Tolbiac, il pourra encore nous rendre des services, car ce Gentilly se défendra, j'en suis sûr, et il doit s'être gardé à carreau. L'instruction ne marchera pas toute seule. Il faudra pousser des pointes dans la vie du jeune homme, car c'est un jeune homme, n'est-ce pas ?

— Vingt-cinq à vingt-huit ans, pas plus.

— Bon ! il a de la fortune... il devait courir les cocottes à la mode... il avait des maîtresses... la femme du pavillon, entre autres... Tolbiac est excellent pour les recherches dans ce monde-là... Nous aurons besoin de lui... à moins que je n'amène le monsieur à se confesser.

Ce ne serait pas la première fois que j'obtiendrais des aveux au premier interrogatoire. Tout dépend de la manière de s'y prendre. Enfin, nous allons voir.

— Faudra-t-il que je reste dans votre cabinet, pendant que vous l'interrogerez, patron ?

— Non, c'est inutile. Mais tiens-toi dans l'antichambre. Je t'appellerai peut-être. Et puis nous ferons ce soir la visite domiciliaire. Je veux pousser l'enquête sans désespérer. Je t'emmènerai avec Pigache.

— Compris, patron. Faut toujours que je vous dise trois choses qui vont vous fixer sur le particulier.

Primo, il m'a offert jusqu'à vingt mille francs pour lui rendre le portrait.

Ensuite, quand il a vu que je ne mordais pas à l'hameçon, il m'a mis un revolver sous le nez ; alors je lui ai dit qu'il allait gâter son affaire et ça l'a calmé. Faut-il qu'il soit simple ! il sait pourtant bien qu'on ne le guillotinerait pas deux fois.

Finalement, en arrivant ici, quand il s'est aperçu que je l'avais conduit à la préfecture sans le prévenir, il a fouillé dans sa poche pour y prendre son pistolet... il voulait se brûler la cervelle... mais pas mèche ! j'avais subtilisé le joujou ; le voilà, conclut Piédouche en posant l'arme sur le bureau.

— Allons, dit le chef, assez ému par la simplicité de ce récit, tu es un brave garçon et je parlerai de toi à M. le préfet.

Puis, reprenant l'histoire de l'arrestation depuis la Morgue jusqu'au quai de l'Horloge en passant par Boulogne, il posa à son subalterne une série de questions auxquelles celui-ci répondit de façon à le renseigner complètement sur les circonstances accessoires de l'affaire, et il l'envoya chercher M. de Gentilly.

Pendant le court intervalle qui s'écoula entre la sortie de Piédouche et l'entrée de l'inculpé — le fiancé de Thérèse était déjà un inculpé — le chef de la sûreté se prépara au duel qu'il allait engager.

Car c'est un véritable duel que le premier interrogatoire, un duel où tout l'avantage est du côté de l'interrogateur.

Il a le choix des moyens d'attaque, tandis que l'interrogé ne peut pas deviner les bottes qu'on lui portera.

L'un est de sang-froid, l'autre est profondément troublé. La lutte n'est donc pas égale.

Mais il y a plus d'une façon de l'entamer. On peut procéder par coups droits, intimider par la vivacité et l'imprévu des questions, ou bien au contraire user de ménagements, employer la douceur et la patience, enfermer l'ennemi dans un réseau d'arguments fournis par ses réponses, et le réduire ainsi plus lentement, mais plus sûrement peut-être, à l'impossibilité de nier.

Le chef, après réflexion, se décida pour ce dernier système.

Il ne négligea d'ailleurs aucune des précautions obligées.

Il déplaça une des lampes qui éclairaient son bureau, et il disposa l'abat-jour de façon à ce que la lumière tombât en plein sur le siège où devait s'asseoir M. de Gentilly.

Il cacha le portrait sous un presse-papier, et il serra le revolver dans un tiroir.

La porte s'ouvrit, et le jeune homme s'avança conduit par Piédouche, qui se retira aussitôt.

— Asseyez-vous, monsieur, dit poliment le chef de la sûreté.

M. de Gentilly salua froidement, prit place et attendit en silence qu'on le questionnât.

Le chef l'observait, et il éprouvait une impression singulière. Il avait au plus haut degré la mémoire des figures, et il lui semblait que celle du prisonnier ne lui était pas inconnue.

Ce n'était pas d'une apparition fugitive, à la lueur douteuse d'une bougie mourante, qu'il pouvait avoir gardé un souvenir si net.

M. de Gentilly avait la barbe très-noire, comme l'individu qui était venu appeler Mary, à minuit, dans le boudoir du pavillon.

Mais il aurait fallu d'autres points de comparaison pour se prononcer sur la ressemblance, et le chef n'avait guère vu de ce visiteur que la barbe.

— Vous savez pourquoi un de mes agents vous a amené ici ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit vivement Louis Lecoq, et je m'étonne qu'on arrête un homme honorable sur un indice aussi vague.

— C'est bien la même voix, pensa le chef de la sûreté.

Et sa seconde réflexion fut :

— Il le prend de haut. Il va plaider l'erreur dans la personne. Il faut jouer serré.

Puis, il commença :

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que, dans une affaire aussi grave, j'ai le devoir de ne rien négliger.

J'ajoute que vous n'êtes point arrêté. Je vous ai fait venir pour vous interroger, et si vous pouvez m'expliquer d'une façon satisfaisante la possession du portrait qu'on a trouvé dans votre portefeuille, vous serez parfaitement libre de rentrer chez vous ou d'aller rassurer les personnes que vous venez de quitter.

Tout en tenant ce langage rassurant, le chef scrutait d'un œil sagace la physionomie du patient ; il vit qu'elle s'illuminait de joie.

— Je crois, mon gaillard, pensa-t-il, que tu ne t'attendais pas à coucher ce soir dans ton lit. En voilà un indice ! et un bon ! Si tu étais innocent, ça te semblerait tout naturel.

— Je vous remercie, monsieur, d'envisager cette affaire sous son véritable jour, dit M. de Gentilly en s'efforçant de paraître calme.

— Elle est bien simple. Vous savez, au moins par les journaux, que jusqu'à présent nous n'avons pas pu parvenir à constater l'identité de la victime d'un assassinat qui occupe en ce moment tout Paris.

On a trouvé sur vous un portrait de cette malheureuse femme. Il est tout naturel que je vous demande de qui vous le tenez, et, si c'est d'elle-même, comme je n'en doute pas, vous êtes évidemment en mesure de me renseigner sur son compte.

— Vous vous trompez, monsieur, je ne la connais pas.

— Prenez garde ! il est bien invraisemblable que vous ayez dans votre portefeuille la photographie d'une personne que vous n'avez jamais vue.

À moins pourtant que cette photographie ne vous ait été donnée par un de vos amis, auquel cas vous pouvez nous désigner cet ami qui nous renseignera, lui.

— Personne ne m'a donné cette carte.

— Alors, comment se fait-il que...

— Pardon, monsieur. Votre agent vous a sans doute raconté de quelle façon ce portefeuille est tombé entre ses mains ?

— Certainement. Il l'a pris dans la poche d'un pick-pocket qui venait de le voler dans la vôtre... pendant que vous regardiez le cadavre exposé.

— Eh bien ! monsieur, c'est sans doute ce voleur qui y a mis le portrait, car, lorsque je suis sorti de chez moi, il ne contenait, j'en suis parfaitement sûr, que cinq mille francs en billets de banque et une enveloppe de lettre sur laquelle étaient écrits mon nom et celui de M^{me} Lecomte.

Le chef de la sûreté écoutait sans mot dire cette justification.

Il se disait :

— Tu t'enfermes, mon garçon, et maintenant je te tiens.

Et il reprit tout haut :

— Convenez, monsieur, qu'il est bien invraisemblable que ce voleur se soit donné la peine de loger cette photographie dans un portefeuille dont il avait

tout intérêt à se débarrasser après en avoir extrait les billets de banque. Les pick-pockets n'ont pas l'habitude de garder sur eux des pièces de conviction.

Et même, en y réfléchissant, je trouve votre explication tout à fait inadmissible. L'Anglais a été arrêté juste au moment où il sortait de la Morgue, et il avait fait son coup devant le vitrage. Il n'a certainement pas eu le temps de manipuler le portefeuille qu'il s'était hâté de cacher dans une poche secrète de son pantalon.

— Vous n'attendez pas de moi, je suppose, que j'explique comment il s'y est pris, répondit sèchement M. de Gentilly. Je n'ai pas étudié les procédés de ces gens-là.

Il y eut un moment de silence.

Le chef de la sûreté fermait à demi les yeux, comme un homme qui se recueille, et ses doigts jouaient distraitemment avec le portrait-carte qu'il venait de prendre sous le presse-papier.

Tout à coup, il releva la tête et il dit en regardant fixement le jeune homme :

— Savez-vous l'anglais ?

— Oui, monsieur, répondit M. de Gentilly non sans avoir un peu hésité, je sais l'anglais. Pourquoi cette question ?

— Parce que je voudrais vous prier de m'expliquer le sens des trois mots qui sont écrits sur le revers de cette carte, dit le chef de la sûreté.

Tenez ! lisez. Il y a : *forget me not*.

Tout en parlant, il montrait, sans le lâcher, le portrait au jeune homme qui pâlisait à vue d'œil.

— Allons, monsieur, reprit-il, la traduction ne doit pas être bien difficile ; moi qui n'ai pas étudié l'anglais, il me semble que je la devine.

Forget me not... cela doit signifier...

— *Ne m'oubliez pas*, balbutia le fiancé de Thérèse.

— C'est bien ce que je pensais. Et cette douce recommandation est signée d'un petit nom charmant... *Mary*... le nom de la femme assassinée... qui est anglaise, nous le savons.

— Le pick-pocket aussi est anglais.

— C'est vrai. Voudriez-vous en conclure qu'il était l'amant de cette femme ?

— Je ne conclus pas. Je constate.

— Soit ! mais vous ne ferez croire à personne qu'une si charmante et si élégante créature ait dédié un souvenir d'amour à un drôle de la pire espèce... car ce portrait est évidemment un souvenir d'amour... il a dû être donné à l'amoureux au moment d'une séparation... et cet amoureux qui allait sans doute partir pour un long voyage devait être un beau jeune homme... beau, distingué, riche... comme vous, monsieur.

— C'est là une pure conjecture... et je vous répète que j'ai vu aujourd'hui pour la première fois ce portrait... et la personne qu'il représente...

— Très-bien. C'est votre système. Je le crois mauvais, mais passons.

C'est sans doute la curiosité qui vous avait attiré à la Morgue ?

— Oui, monsieur ; il m'est pénible d'en convenir, car j'ai horreur des répugnants spectacles qu'on y voit.

— En effet, on ne les recherche guère dans le monde auquel vous appartenez.

— Je n'étais jamais entré dans cette ignoble salle. Mais les journaux ont tant parlé de cette étrange affaire que j'ai été pris du désir de voir le cadavre.

— C'était bien naturel. Tout Paris l'a eu, ce désir-là. Alors, vous êtes sorti de chez vous...

— Oui, monsieur, et comme je passais précisément devant la Morgue...

— Avec cinq mille francs dans votre poche.

— J'allais porter cet argent à un bijoutier qui m'a vendu un bracelet.

— Que vous comptiez offrir à votre fiancée. Mon agent m'a dit cela. Il demeure sans doute au Palais-Royal ce bijoutier ?

— Non, rue de la Paix.

— Et vous, monsieur, où demeurez-vous ?

Le jeune homme tressaillit et répondit avec embarras :

— Rue du Mont-Thabor.

— La Morgue n'était pas sur votre chemin, lui fit observer doucement le chef de la sûreté. Mais la femme à la dame de pique vaut bien qu'on fasse un détour pour la voir.

Donc, vous passiez devant la Morgue... vous avez suivi le monde...

— Oui, monsieur... et j'ai bien regretté d'avoir cédé à une fantaisie inavouable... Ce cadavre... c'est affreux... j'ai eu à peine le courage de le regarder...

— C'est sans doute pour cela que vous teniez votre mouchoir sur vos yeux.

— Qui vous a dit ?...

— Oh ! je sais beaucoup de choses... par état. Je conçois d'ailleurs que vous ayez été ému. Et puis, la perte de votre portefeuille a dû aussi vous affecter péniblement.

À quel moment vous en êtes-vous aperçu ?

— En rentrant chez moi.

— En changeant de vêtements, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. J'allais dîner à Boulogne chez M^{me} Lecomte.

Dont vous allez être bientôt le gendre. Vous ne pouviez guère en effet vous présenter chez elle dans le costume que vous portiez à la Morgue. Vous aviez un veston à carreaux, un cache-nez en laine et un chapeau mou.

Singulière tenue pour un jeune homme qui se pique d'élégance et de distinction.

— Je ne voulais pas me montrer en pareil lieu vêtu en homme du monde, balbutia M. de Gentilly qui commençait à perdre contenance. J'ai mis exprès de vieux habits...

— Vous m'avez dit tout à l'heure que vous alliez chez votre bijoutier. Il paraît que vous ne teniez pas à lui inspirer de la confiance, dit froidement le chef de la sûreté.

Il est vrai que vous deviez payer comptant et que sans doute il vous connaît.

M. de Gentilly ne répondit rien à ces observations ironiques dont il devinait trop bien le but. Il sentait qu'il venait de se couper dans ses réponses, et plus il se coupait, plus le sang-froid dont il avait fait preuve au début de l'interrogatoire l'abandonnait.

Il était au point où voulait l'amener son adversaire, qui reprit d'un ton presque paternel :

— Tenez ! monsieur, je crois que vous faites fausse route, et il est de mon devoir de vous en avertir. Vous vous épuisez en efforts inutiles pour nier une chose évidente. Ce portrait est à vous ; je ne puis plus en douter après les contradictions et les invraisemblances dans lesquelles vous venez de tomber.

Laissez-moi vous dire que vous agissez en ce moment comme ces gens qui se gardent de reconnaître à la Morgue le corps d'un de leurs amis, par crainte de se compromettre.

Et je conçois jusqu'à un certain point vos scrupules. Vous êtes dans une excellente situation, vous allez vous marier, et il vous déplaît d'être mêlé à une affaire criminelle. C'est pourquoi vous inventez des défaites absurdes, au lieu d'avouer tout simplement que vous avez été en relations autrefois avec la dame de la rue de l'Arbalète.

Comment ne comprenez-vous pas que la possession de son portrait n'est pas un crime, qu'elle peut même s'expliquer de la façon la plus naturelle ?

J'ajoute que, pour tout honnête homme, c'est un devoir d'éclairer la justice, et que vous commettriez une mauvaise action en nous cachant ce que vous savez.

Voyons, monsieur, ne vous obstinez pas à déguiser la vérité. Il vous en coûterait cher de persister dans ce déplorable système, et... pardonnez-moi de prononcer ici un nom qui vous est cher... si M^{lle} Lecomte, votre fiancée, assistait à cet interrogatoire, elle vous supplierait de parler.

M. de Gentilly, visiblement ému, mais cherchant à se dominer, baissait les yeux et ne répondait pas.

— Songez qu'elle vous attend avec anxiété et qu'il vous suffit de me donner une explication acceptable pour que je vous rende votre liberté... ce soir... à l'instant... tandis que, si vous continuez à nier tout, je serai forcé de vous croire coupable, et de vous envoyer... où on envoie les prévenus d'assassinat.

Le jeune homme devint horriblement pâle, ses traits se contractèrent, sa bouche s'entr'ouvrit pour parler, et il dit d'une voix assez ferme :

— Je n'ai rien de plus à vous répondre : je suis innocent. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

Le chef de la sûreté ne s'attendait pas à cette résistance opiniâtre, mais il y vit une preuve de plus de la culpabilité de M. de Gentilly, et, désespérant de l'amener à un aveu, il changea aussitôt de manières et de langage.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il sèchement. Où demeurez-vous ? Quelle est votre profession ?

— Je me nomme Louis de Gentilly ; j'habite rue du Mont Thabor, 72. Je suis docteur en droit et premier clerc chez maître Laboureau, notaire.

— Vous avez de la fortune ?

— Mon père en a.

— Que fait votre père ?

— Il est rentier.

— Vous ne demeurez pas chez lui ?

— Non.

Le chef de la sûreté fit toutes ces questions d'un air presque distrait, écouta les réponses pour la forme, puis, après avoir pris ou feint de prendre des notes :

— Connaissez-vous M. Lheureux ? demanda-t-il tout à coup en regardant l'inculpé bien en face.

Au lieu de tressaillir à ce nom, qui était celui du négociant assassiné dans la rue de l'Arbalète, M. de Gentilly répondit, sans montrer d'émotion :

— Pas du tout.

— Il n'a pas bronché ; c'est bizarre, pensa l'officier de paix.

Et, changeant aussitôt ses batteries, il reprit :

— Qu'avez-vous fait le soir du samedi, 13 janvier ?

Et il attendit, comptant que l'inculpé se laisserait prendre au piège.

Les coupables ont tous à leur service un récit préparé d'avance quand on leur demande de rendre compte de l'emploi de leur temps pendant la journée du crime.

Louis de Gentilly répondit avec calme :

— Je ne puis pas vous le dire exactement. Cette soirée n'a laissé dans mon esprit aucun souvenir particulier. J'ai dû la passer, comme toutes les autres, chez M^{me} Lecomte, à Boulogne.

— Et celle du dimanche, 14 ?

— Je l'ai employée de la même façon. Seulement ce jour-là mon père a dîné avec moi chez M^{me} Lecomte.

— Ces allégations seront vérifiées. Pour le moment, je n'ai plus rien à vous demander.

— Alors, je puis me retirer ?

L'agent supérieur haussa les épaules, sonna, et dit à Piédouche qui entra :

— Un fiacre ! vivement !

— Le fiacre qui nous a amenés est resté dans la cour du Dépôt, répondit Piédouche.

J'ai emprunté la *boîte* et le cheval qui la traîne à un loueur que je connais. C'est Pigache qui conduit. Il s'y entend. Il a servi dans le train.

— Bon ! va m'attendre en bas, au bout du couloir, dit le chef de la sûreté.

L'agent disparut prestement.

— Où allons nous, monsieur ? demanda Louis de Gentilly d'une voix étranglée.

— Chez vous.

— Chez moi ! que signifie ?...

— Cela signifie que je vais procéder à la visite de votre appartement, et, comme je tiens à faire cette visite en votre présence, je suis bien obligé de vous emmener avec moi.

Oh ! rassurez-vous ! tout se passera de façon à ce que vous ne soyez pas compromis au cas où vous parviendriez à vous justifier de la grave accusation qui pèse sur vous.

Vous venez de m'entendre donner à cet agent l'ordre de prendre les devants. Nous allons sortir ensemble... comme si vous étiez un plaignant au lieu d'être un prévenu. Et, quand nous monterons chez vous, je m'arrangerai pour que votre concierge ne se doute de rien.

Je vous suis fort obligé assurément de ces précautions, dit le jeune homme avec amertume ; mais elles me semblent tout à fait superflues, si, comme je le suppose, vous vous permettez de fouiller mes meubles... d'examiner mes papiers...

— C'est indispensable.

— Et surtout si vous m'arrêtez ensuite.

— Si je vous arrête, c'est vous qui l'aurez voulu. Il est encore temps de m'éviter de prendre des mesures de rigueur. Justifiez-vous. Prouvez-moi votre innocence. Je suis tout prêt à vous entendre et, aussitôt que j'aurai vérifié l'exactitude de vos déclarations, je vous rendrai votre liberté.

— Prouver mon innocence ! Mais c'est à vous de prouver que je suis coupable.

— Rien de plus juste, et c'est précisément pour faire cette preuve que je vais visiter votre domicile.

Venez, monsieur.

Sur cette conclusion très-logique, l'agent supérieur mit le portrait-carte dans sa poche, — il avait préalablement enfermé les billets de banque dans un

tiroir avec le revolver, — indiqua d'un geste à M. de Gentilly la porte du cabinet, et sortit derrière lui.

Les garçons de bureau les regardèrent passer avec l'indifférence de gens accoutumés à voir parfois des hommes du monde prendre le même chemin que les coquins de profession.

Il y en avait un qui était là depuis le temps où Caussidière gouvernait la préfecture de police.

Les inspecteurs qui se tiennent au rez-de-chaussée ne se dérangèrent pas, les sergents de ville non plus.

Un passant, étranger aux habitudes de la maison, aurait pu croire que M. de Gentilly et le personnage qui l'accompagnait allaient faire une promenade d'agrément.

Pigache était grimpé sur son siège, et Piédouche avait déjà ouvert la portière.

Le fiancé de Thérèse prit place sur la banquette du fond. Le chef de la sûreté s'assit à côté de lui et Piédouche en face de son supérieur, qui venait de donner l'adresse au cocher d'occasion.

On partit et le trajet ne fut pas long, car le cheval était excellent et il avait eu le temps de se reposer.

Accoté dans un coin de la voiture, M. de Gentilly ne desserra pas les dents pendant ce rapide voyage.

Préparait-il ses moyens de défense ou songeait-il à sa fiancée qui l'attendait ?

Quoi qu'il en fût, le chef de la sûreté ne chercha point à troubler ses méditations, et on arriva à la rue du Mont-Thabor sans que personne eût prononcé une parole.

Louis habitait, à l'entresol d'une belle maison bourgeoise, un appartement meublé avec goût et commodément distribué.

Il y avait quatre pièces : un salon, un cabinet de travail, une chambre à coucher et un cabinet de toilette, quatre pièces qui s'accédaient par un large corridor sans qu'on fût obligé de passer de l'une dans l'autre.

Le jeune homme, prenant son repas au dehors, n'avait pas besoin de salle à manger, et il ne s'était pas donné le luxe d'un valet de chambre.

En l'absence de sa femme de ménage, il ouvrit donc lui-même sa porte aux deux visiteurs, qu'il se serait bien passé d'introduire chez lui.

Il avait pris son bougeoir dans la loge du portier, qui ne s'était point étonné de voir le plus généreux de ses locataires rentrer en compagnie de deux messieurs.

— Faites maintenant ce qu'il vous plaira, dit-il en montrant aux agents le cabinet de travail.

Le chef de la sûreté donna un coup d'œil rapide à la bibliothèque, où de volumineux ouvrages de droit faisaient figure à côté de livres moins sérieux et plus élégamment reliés.

Il remarqua, sur les lambris en vieux chêne, des gravures anciennes et deux ou trois tableaux modernes d'une assez grande valeur.

Le bureau était chargé de dossiers dont quelques-uns paraissaient avoir été récemment compulsés.

C'était le cabinet d'un garçon sérieux, que le travail professionnel n'empêche pas de s'intéresser aux arts et à la littérature.

L'agent supérieur en jugea ainsi et ce fut seulement pour la forme qu'il feuilleta les minutes étalées sur le bureau et qu'il ouvrit les tiroirs où il ne vit que des papiers insignifiants.

M. de Gentilly attendit, dans une attitude assez hautaine, qu'il eût fini ses recherches et le conduisit dans le salon.

Là, il n'y avait guère que des divans, des pipes turques et des armes accrochées à des râteliers sur la tenture en cuir de Cordoue.

Pas un meuble fermant à clé, pas d'autre table que des escabeaux en bois peint chargés de pots à tabac et de tasses à café microscopiques.

Le jeune homme s'était installé à l'orientale.

Piédouche, émerveillé de ces nouveautés, marchait sur la pointe du pied pour éviter de salir le tapis de Smyrne.

Son chef, moins intimidé que lui, jugea à première vue qu'il était inutile de chercher là et passa dans la chambre à coucher où ses yeux tombèrent tout d'abord, non pas sur le lit à colonnes, qui était pourtant d'un bon style Louis XIV, mais sur un petit secrétaire en bois de rose qui se cachait dans un coin.

— Veuillez me remettre la clé de ce meuble, dit-il sans hésiter.

Il devinait que les secrets du jeune homme étaient enfermés là.

— La voici, monsieur, dit froidement M. de Gentilly. Visitez ce secrétaire ; je ne puis pas vous en empêcher, mais je vous préviens qu'il ne contient que des papiers de famille et des lettres intimes. Quand vous aurez constaté qu'elles n'ont aucun rapport avec l'affaire qui vous amène ici, vous voudrez bien, je suppose, me les restituer.

— Elles seront jointes à votre dossier. Les nécessités de l'instruction l'exigent, dit l'agent supérieur, mais elles pourront vous être rendues... plus tard.

Du reste, je n'ai pas à les examiner en ce moment. Continuons, s'il vous plaît.

Le cabinet de toilette n'était séparé de la chambre que par une portière en tapisserie.

Piédouche releva cette portière pour faire passer son chef et tint à bout de bras, pour l'éclairer, un flambeau à deux bougies qu'il avait pris sur la table de travail.

— C'est là tout votre appartement ? demanda l'agent supérieur après avoir inspecté d'un regard la large console de marbre blanc, les vastes cuvettes, les énormes pots en faïence anglaise, les flacons de cristal taillé, les brosses à dos d'ivoire et les mille autres accessoires qui servent à la toilette d'un homme élégant.

— Absolument tout, répondit sèchement M. de Gentilly ; à moins que vous ne teniez à visiter la cuisine, le bûcher, le placard où je serre mes habits...

— Cela suffit, monsieur. Ma mission est terminée ici. Je vais prendre et cacheter devant vous vos papiers, vos correspondances, et...

Le chef s'arrêta en sentant la main de Piédouche se poser doucement sur son bras.

Il se retourna et regarda son agent, qui ne dit rien, mais qui faisait une mine très-expressive.

Ses yeux gris désignaient un point de la boiserie recouverte en toile de Perse, un point entre la table de toilette et la fenêtre.

Entre gens du métier, ce langage muet est fort usité et fort intelligible.

Le supérieur répondit par un clignement des paupières qui signifiait : on va vérifier.

M. de Gentilly pâle, mais très-maître de lui, assistait à cet échange d'œillades sans en deviner le sens.

Il ne le devina que trop tôt.

Piédouche, qui était un homme méthodique, commença par allumer les quatre bougies appliquées à côté de la glace de toilette.

Il tenait essentiellement à ce qu'on y vît clair dans le cabinet et il avait l'emploi du flambeau qu'il portait à la main.

— Veuillez entrer, dit le chef en s'effaçant pour laisser passer M. de Gentilly.

La porte de l'appartement n'était pas fermée à clé et le jeune homme aurait pu être tenté de s'enfuir.

Il ne paraissait pas en avoir envie, mais l'invitation qu'on lui adressait le troubla visiblement.

— C'est inutile. Ma toilette n'a pas de tiroirs secrets, dit-il en affectant un ton railleur.

Cependant, il se décida à avancer, et le chef de la sûreté eut soin de se placer immédiatement derrière lui.

Piédouche était déjà à la besogne.

Il avait mis la main sur un bouton de cuivre assez bien dissimulé par les plis de la tenture, et, en pressant ce bouton, il venait de faire jouer un panneau mobile.

— Une cachette ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans ?

Pourvu que ce ne soit pas un troisième cadavre, ajouta-t-il tout bas.

— Qu'avez-vous donc, monsieur ? demanda le chef de la sûreté en regardant fixement M. de Gentilly.

Le fiancé de Thérèse fit un effort pour répondre, mais sa voix expira dans sa gorge.

Cependant Piédouche avançait sa tête et son bras dans la cachette que le déplacement du panneau avait mise à découvert, et, à la clarté du flambeau qu'il tenait, il l'examinait curieusement.

— C'est drôle... c'est bien drôle, dit-il en se retirant.

On lisait sur sa figure qu'il venait de voir quelque chose de bizarre, d'inattendu, quelque chose qu'il ne s'expliquait pas très-bien.

Son chef lui prit des mains le flambeau, lui fit signe de veiller sur le prisonnier et s'approcha pour savoir ce qui pouvait surprendre à ce point un

vieil agent accoutumé aux plus étranges trouvailles.

La porte secrète donnait sur une espèce de couloir formé par un vide ménagé à dessein entre la cloison tendue en toile de Perse et le mur qui séparait de la maison voisine l'appartement de M. de Gentilly.

Ce réduit, beaucoup plus long que large, et complètement privé de jour, était garni d'anciennes tapisseries de Flandre ; le plancher y était recouvert d'une fine natte de paille de riz, une de ces nattes dont l'usage est si répandu dans les pays tropicaux.

De meubles, il n'y en avait qu'un seul, mais celui-là valait bien la peine qu'on le regardât de près.

C'était une table en laque de Chine, une table carrée comme une table de jeu, et sur cette table s'étalait un jeu de cartes dont les cartes étaient rangées dans un ordre particulier.

Les rois rouges mariés aux dames noires, les as noirs juxtaposés aux valets rouges, et ainsi des autres.

Cette découverte, faite partout ailleurs, n'aurait certes pas compromis le locataire de l'appartement.

Il n'y a rien de criminel à s'enfermer dans un cabinet pour y faire une *patience* ; il n'est pas défendu non plus d'interrompre cette *patience* et d'oublier les cartes sur la table.

Mais le chef de la sûreté se rappelait à merveille la table de jeu du boudoir où il avait passé de si désagréables heures dans la caisse d'une horloge et, de plus, il avait dans sa poche le portrait de la femme assassinée qui s'était fait photographier une dame de pique dans une main, un camélia dans l'autre.

La fleur et la carte étaient à la Morgue sur son cadavre.

Et, sur la table de la cachette, à côté des cartes symétriquement alignées, il y avait une fleur desséchée, une fleur qu'à sa forme on reconnaissait encore.

C'était un camélia.

Ces étranges coïncidences accusaient assez M. de Gentilly, et l'habile agent, au cours de sa longue carrière, n'avait jamais fait une découverte aussi providentielle.

Il se demandait même comment ce malheureux jeune homme avait pu commettre l'imprudence de conserver ces terribles pièces de conviction, comme on conserve un objet d'art dans un musée.

La cachette avait presque l'air d'un oratoire et, à voir le soin pieux que le fils de M. Lecoq avait pris pour la disposer ainsi, on était tenté de croire qu'il venait parfois s'agenouiller devant ces reliques d'un bonheur évanoui.

— C'est inouï, se disait le chef de la sûreté. Il a dû adorer cette femme-là... les cartes... la fleur... tout ça se rattache évidemment au souvenir d'une scène d'amour... et il l'a tuée pourtant... car il l'a tuée, c'est clair comme le jour... tuée au moment où elle faisait une *patience*... comme celle qu'on voit sur son portrait...

Cet homme est-il un fou ? Je n'en sais rien, mais je parierais gros que l'avocat plaidera la folie, et moi-même, si j'étais juré, j'y croirais peut-être.

Oui... mais je ne suis pas juré, et, toutes réflexions faites, je crois que M. de Gentilly est tout bonnement un assassin sentimental. J'en ai déjà vu plus d'un.

Et avec un peu d'imagination, on arriverait à se figurer toutes les scènes dont je retrouve la trace.

La dame avait la rage de consulter les cartes... par exemple, pour savoir si elle épouserait son amoureux... un jour qu'ils allaient se séparer... Je suppose que ce Gentilly a dû la connaître en Angleterre, et qu'un beau matin il aura été rappelé en France... Ce jour-là, elle aura fait une *réussite*... qui aura réussi... l'amoureux aura promis de conserver les cartes qui avaient prédit leur bonheur...

Les voilà !... sur cette table... je m'étonne qu'il ne les ait pas mises sous verre...

Plus tard, elle est venue à Paris, et, pour rafraîchir la mémoire du jeune homme, elle a fait faire son portrait avec les accessoires qui devaient lui rappeler ses tendres adieux ; elle a écrit au dos de la carte : *Ne m'oubliez pas...* en anglais... et elle la lui a envoyée.

C'est parfaitement ça. Piédouche, avant de courir à Boulogne, est allé chez le photographe qui lui a dit que la dame était venue seule, qu'elle n'avait voulu qu'une seule épreuve, et qu'elle avait exigé qu'on détruisît le cliché.

Voilà mon roman bâti aux trois quarts... oui, mais le dénouement ? Eh bien ! mais il est tout trouvé, le dénouement.

Gentilly, après avoir revu la dame, apprend qu'elle le trompe... Il veut se venger... Il prépare son coup d'avance... il tombe chez elle un soir... il trouve son rival à table et il l'assomme... Il passe dans le boudoir où il surprend la belle occupée à exécuter une *réussite*... pour un autre... il la poignarde et il lui cloue sur le cœur la dame de pique... une carte qui, au temps de leurs premières amours, devait avoir pour eux un sens particulier... C'était la carte du bonheur...

Et, frappé tout à coup d'une idée, l'agent se pencha sur la table et se mit à examiner avec attention le jeu qui y était rangé.

Il y manquait une dame de pique.

D'après les règles de cette *patience* que le chef de la sûreté avait quelquefois pratiquée jadis, la dame en question aurait dû être mariée au roi de cœur.

Le roi de cœur était veuf.

C'en était bien assez. Le chef rentra dans le cabinet de toilette, remit le panneau mobile en place, passa le flambeau à Piédouche et dit simplement :

— J'ai vu tout ce que je voulais voir. Partons.

— Et de ce que vous avez vu, monsieur, s'écria Louis de Gentilly, vous n'allez pas conclure que je suis coupable... j'espère que vous n'attacherez pas d'importance à de prétendus indices que personne ne prendra au sérieux.

— Le moment n'est pas venu d'en discuter la valeur. C'est le juge d'instruction qui appréciera, répliqua l'agent supérieur.

— Ainsi, vous assumez la responsabilité de m'arrêter, de me déshonorer... car dans ma situation, une arrestation, même si j'étais relâché demain, c'est le déshonneur... et vous n'avez d'autre preuve contre moi que la possession d'un portrait et je ne sais quels rapprochements qu'il vous plaît d'établir entre...

— Vous oubliez que vous avez offert à l'agent qui vous amenait à la préfecture vingt mille francs, pour qu'il vous laissât vous évader. Vous oubliez aussi qu'ensuite vous avez voulu le tuer, puis vous suicider. Ce n'est pas ainsi, je pense, qu'on se comporte quand on est innocent.

— J'avais perdu la tête, je...

— Épargnez-vous des paroles inutiles. Vous êtes, depuis deux heures, en état d'arrestation ; je ne vous l'ai pas dit, parce que j'espérais que vous feriez des aveux. Maintenant, je n'ai plus rien à vous demander, et vous n'avez plus rien à me dire. Vous appartenez à la justice. Marchons !

M. de Gentilly reçut avec assez de fermeté ce terrible coup.

Il passa, sans mot dire, dans la chambre à coucher, et il assista sans se troubler aux opérations du chef de la sûreté, qui ouvrit le secrétaire, prit des liasses de lettres et en fit un gros paquet qu'il cacheta avec de la cire.

— Où allez-vous m'envoyer ? demanda froidement le jeune homme, quand ce fut fini.

— Au Dépôt de la préfecture. Demain, vous serez interrogé par M. le juge d'instruction et probablement transféré à Mazas à la suite de cet interrogatoire.

— Puis-je faire savoir à quelqu'un que je suis arrêté ?

— S'il s'agit des personnes chez lesquelles vous avez passé la soirée, je ne puis pas prendre sur moi de vous permettre de leur écrire.

— Il ne s'agit pas d'elles. Je voudrais que mon père fût informé de ce qui m'arrive.

— Je le ferai prévenir demain matin. Dites-moi où il demeure.

— Quai Conti, 49.

— Quai Conti, 49 ! répéta le chef de la sûreté en donnant des signes non équivoques d'étonnement. Et il s'appelle M. de Gentilly ?

— Lecoq de Gentilly.

À cette réponse, ce ne fut pas seulement le supérieur qui laissa voir sa stupéfaction ; Piédouche fit un haut-le-corps et une mine des plus déconfites.

— Quoi ! vous êtes le fils de M. Lecoq, ancien négociant ! reprit le chef ; de M. Lecoq de Gentilly qui habite depuis dix ans la maison que vous venez de désigner ?

— Oui, monsieur.

— Votre père est un homme justement estimé, reprit après un silence le chef de la sûreté. Je le connais et je vous promets d'aller moi-même, demain, à la première heure, lui apprendre ce qui s'est passé.

C'est malheureusement tout ce que je puis faire pour vous, ajouta-t-il en montrant au prisonnier la porte de l'appartement.

Louis Lecoq passa le premier, et, dans l'escalier, le chef, sincèrement ému, dit à l'oreille de son agent :

— C'est une fatalité. Pauvre père Lecoq ! il en mourra de chagrin. Et moi qui lui proposais de se charger de l'affaire et qui l'ai rencontré, avec son

fil, sur le Pont-Neuf, le jour de la sortie du muet. Quand il est entré dans mon cabinet, ce gredin de fil, je me disais aussi : où ai-je vu cette figure-là ? Et quand j'ai su son nom de Gentilly, ça aurait dû me mettre sur la voie. Mais j'étais si loin de penser qu'il tenait de près à ce brave Lecoq ! Sapristi ! voilà une dernière découverte qui gâte toute ma joie.

— Et moi, patron, je ne suis pas riche, mais quand je pense que c'est moi qui serai cause que M. Lecoq finira dans la peine, je donnerais bien les gratifications, l'avancement, et tout, pour ne pas être allé à la Morgue aujourd'hui.

— Que veux-tu ! c'est le métier. Demain peut-être, il faudra que je confronte le muet avec ce garçon-là, et il y a gros à parier que la confrontation enverra à la guillotine le fil de mon vieil ami.

IX

Le jour venait de poindre, un beau jour d'hiver comme Dieu en donne quelquefois aux Parisiens en plein mois de janvier.

Ces jours-là, les rues sont en fête.

Les pauvres diables que leur état oblige à trotter par la ville se gaudissent de respirer un air tiède et de ne pas patauger dans la boue.

Les riches, quittant le coin du feu, s'acheminent vers les Champs-Élysées pour voir si le printemps s'avance, et surtout pour gagner de l'appétit.

Les femmes élégantes s'en vont, martelant de leurs hauts talons les trottoirs secs et flânant aux vitrines des boutiques.

Il y a de la joie dans l'air.

De cette joie, le père Lecoq avait sa bonne part.

Il s'était levé, comme d'habitude, avec l'aurore, et il venait de se raser, après avoir procédé à sa toilette, qui lui prenait toujours une bonne heure, car il était très-soigneux de sa personne.

Il ouvrit sa fenêtre et il se mit à contempler pour la millième fois le merveilleux panorama qu'on embrasse du quai Conti.

En face, la Seine animée par le va-et-vient des bateaux et le Louvre inondé de lumière.

À gauche, les grands marronniers de la terrasse du bord de l'eau, rougissant déjà sous les premiers rayons du soleil qui revient de son semestre austral.

À droite, la vieille cité rajeunie par les maçons, avec ses bâtisses neuves, sa flèche dorée qui monte droit au ciel et les deux grosses tours de Notre-Dame qui ont l'air de regarder par dessus les toits de la préfecture de police.

Un des côtés de ce tableau aux aspects variés rappelait à M. Lecoq le passé, un passé laborieux, orageux, accidenté.

L'autre lui parlait de l'avenir, un avenir sans nuages, l'avenir de l'homme arrivé, du travailleur qui a conquis enfin sa place dans ce monde, qui s'est assuré une vieillesse opulente et honorée, qui se recueille, qui se repose, et qui compte bien revivre dans ses enfants.

Depuis un an, tout lui réussissait à ce brave M. Lecoq.

Les inquiétudes que son fils lui donnait autrefois s'étaient dissipées, et le prochain mariage de ce fils adoré comblait tous ses vœux.

Louis allait épouser une jeune fille riche, charmante, et cette jeune fille, il l'aimait passionnément.

Son père, qui le connaissait à fond, se réjouissait qu'il eût si bien rencontré, car il savait que ce singulier garçon n'aurait pas sacrifié l'amour à l'argent et qu'il était très-capable de mal placer son amour.

M. Lecoq se souvenait encore des frasques de Louis en Angleterre et en Allemagne, mais il ne craignait plus qu'elles recommencent en France.

Le cœur était pris, le jour du mariage était fixé. On achetait la corbeille.

Elle coûtait même très-cher au bonhomme, cette corbeille. La veille encore, il avait donné cinq mille francs pour payer le prix d'un bracelet, et il n'était pas au bout des factures à solder.

Mais il ne regrettait pas ses écus, et il n'avait jamais été plus gai que ce matin-là, en s'accoudant sur son balcon.

Il méditait d'aller surprendre son fils au lit et de lui proposer de faire ensemble une tournée chez divers fournisseurs.

Depuis quelques jours, Louis était libre de son temps. Il avait pris congé à son étude, et il n'était pas très-certain qu'il y rentrât jamais, car le voyage de noces était décidé, et M^{lle} Lecomte montrait peu de goût pour le notariat.

Le père Lecoq en était à se demander si son héritier, au lieu de se vouer à la rédaction des contrats et à la cravate blanche à perpétuité, ne ferait pas mieux d'acquérir une grande terre en province et de la faire valoir.

Pour son compte personnel, le vieux chercheur de pistes ne demandait qu'à finir ses jours à la campagne, et il lui tardait de secouer la poussière de ses souliers sur cette ville perverse dont il avait si souvent battu les trottoirs en chassant à l'homme.

— Et dire qu'à la *sûreté*, ils se figuraient que j'allais reprendre le harnais pour leur faire plaisir ! murmura-t-il en regardant dédaigneusement les bâtiments de la préfecture de police qui bordent le quai des Orfèvres.

On voit bien qu'ils ignorent les douceurs de la paternité... et de la pêche à la ligne. Moi, qui vais marier Louis et devenir châtelain, si le cœur m'en dit, me fourrer encore dans des bagarres... ah ! mais non ! Il est passé ce temps-là... le temps où on m'appelait le père *Tire-au-Clair*, et où je ne volais pas mon nom. À présent, le métier ne m'amuse plus du tout. Je ne suis pas comme le sergent de la chanson de Béranger... le vieux coursier ne sent plus l'aiguillon. Messieurs les coquins peuvent bien assassiner des femmes tant qu'il leur plaira, et même leur clouer des cartes à jouer sur la poitrine, je n'irai pas courir après eux.

Le père Lecoq se vantait peut-être un peu en affirmant que les problèmes judiciaires le laissaient tout à fait indifférent, car un instant après il reprit, en se parlant à lui-même :

— Elle est intéressante pourtant cette affaire-là. Si j'étais jeune et si je n'avais pas Louis, elle m'aurait passionné. Il y a surtout ce diable de muet... c'est lui qui sait le mot de l'énigme, mais il ne peut pas le dire, et pour cause.

Qu'ont-ils fait là-bas, à *la maison* ? Des sottises jusqu'à présent. Le chef de la sûreté, que j'ai rencontré hier aux Tuileries, m'a avoué qu'ils n'étaient pas beaucoup plus avancés que le premier jour. Il se plaint de Tolbiac, qui s'endort sur sa besogne. Je regrette de le lui avoir recommandé, ce Tolbiac. Cet homme-là est un vaniteux, qui fait plus de bruit que de besogne. Et puis, je ne le crois pas très-sûr. Il brasse des affaires en dehors de *la maison*. Ça peut être bon en Angleterre ; c'est très-mauvais en France.

Heureusement qu'ils lui ont adjoint Piédouche. Celui-là est honnête. Il a du coup d'œil et même du jugement... un peu trop sujet pourtant à *s'emballer*.

M. Lecoq en était là de ses réflexions, et il allait quitter sa fenêtre, lorsqu'un coupé bien attelé s'arrêta devant la porte.

À cette heure matinale, sur le quai Conti, une voiture de maître est presque un événement, et, par habitude, le policier en retraite aimait à tout savoir.

Il se pencha pour voir qui venait en si bel équipage faire visite à un des locataires d'un immeuble habité par de modestes bourgeois.

Deux dames descendirent du coupé et entrèrent précipitamment dans l'allée de la maison.

— C'est singulier, murmura le bonhomme, on jurerait que c'est M^{me} Lecomte et sa fille... mais je me trompe évidemment... pour arriver ici à huit heures du matin, il faudrait qu'elles se fussent levées avant le jour... pourtant, ce coupé est bien le leur... maintenant, je reconnais le cocher.

Oh ! oh ! ajouta-t-il en fermant la fenêtre, est-ce qu'il s'élèverait des difficultés ? Est-ce que M^{me} Lecomte viendrait me voir pour reprendre sa parole ?

Mais non, c'est impossible... dans ce cas, elle n'aurait pas amené Thérèse.

La sonnette tinta, et, dans son empressement à savoir ce que lui voulaient ces dames, M. Lecoq alla ouvrir lui-même.

M^{lle} Lecomte lui dit aussitôt :

— Louis est chez vous, monsieur, n'est-ce pas ?

— Louis ! mais non, mademoiselle, je ne l'ai pas vu depuis hier matin.

Prenez donc la peine d'entrer, madame.

— Vous ne l'avez pas vu ? répéta Thérèse. Ah ! je n'ai plus qu'à mourir.

— Mourir ! que signifie ?... Qu'avez-vous, mademoiselle ? Vous m'effrayez.

— Ah ! monsieur, dit M^{me} Lecomte, si vous saviez...

— Venez, mesdames, je vous en supplie, dit le père Lecoq en fermant la porte et en poussant doucement les visiteuses dans un petit salon où il y avait déjà du feu.

Elles ne prirent pas le temps de s'asseoir.

— Monsieur, commença la veuve, voici ce qui s'est passé. Votre fils est venu, comme de coutume, dîner hier à Boulogne. Dans la soirée, vers neuf heures, je crois, un inconnu a demandé à lui parler et a insisté pour être reçu, en disant qu'il rapportait un portefeuille perdu par M. de Gentilly. J'ai donné ordre de le faire entrer. Il a montré en effet ce portefeuille qui contenait cinq mille francs...

— Que j'avais donnés à Louis le matin pour payer le bijoutier, monsieur mon fils est un étourneau, de perdre ainsi ses billets de banque, et il ne méritait pas qu'il se trouvât un honnête homme pour les lui rendre ; mais s'il ne s'agit que de ce malheur, il est réparé, et...

— Hélas ! monsieur, j'aurais donné dix fois cette somme pour épargner à ma fille la triste scène qui a suivi. Ce portefeuille contenait aussi un portrait... le portrait de cette malheureuse qui a été assassinée... rue de l'Arbalète, je crois...

— Comment ! mais Louis ne la connaît pas... c'est impossible.

— Il n'a pas nié qu'il la connût, murmura Thérèse qui pleurait à chaudes larmes.

— J'abrège, monsieur, reprit la veuve, presque aussi émue que la pauvre fiancée. L'homme qui rapportait le portefeuille a dit qu'il ne pouvait pas le rendre avant d'avoir montré le portrait au commissaire de police ; il a prié M. de Gentilly de l'accompagner...

— Et mon fils a été assez sot pour y consentir ! s'écria M. Lecoq en fronçant le sourcil. En vérité, c'est incroyable ! Quelle mine avait-il l'homme qui s'est présenté sous ce prétexte... car c'est un prétexte, n'en doutez pas...

— L'air commun, pauvrement vêtu...

— C'est bien cela. Continuez, madame, je vous en prie. Louis est parti avec lui ?

— Oui. Il nous a promis de revenir dans la soirée pour nous rassurer. Nous l'avons attendu toute la nuit, et nous ne l'avons pas revu. Jugez de notre inquiétude et...

À ce moment, la gouvernante de M. Lecoq entra et lui parla à l'oreille.

— Excusez-moi, madame, dit-il en se levant brusquement. On m'annonce une visite qui se rattache peut-être à l'inexplicable absence de mon fils. Dans quelques instants, j'espère bien vous apprendre que vous vous alarmez à tort.

Sur cette assurance que démentait son air agité, M. Lecoq sortit du salon pour courir à son cabinet.

Le chef de la sûreté l'y attendait.

Ce fonctionnaire connaissait la façon d'entrer sans bruit chez son ci-devant collaborateur, et, au lieu de tirer la sonnette, il avait pressé discrètement le bouton électrique dont le tintement avertissait la gouvernante.

Il était triste et embarrassé, car il portait une véritable amitié à M. Lecoq, et la communication qu'il venait lui faire était des plus pénibles.

Il se promenait de long en large, en cherchant un biais pour apprendre doucement à ce malheureux père la déplorable nouvelle, lorsqu'il vit entrer le bonhomme qui lui dit sans préambule :

— Mon fils a donc été arrêté !

— Vous le savez ! s'écria l'agent supérieur. Tant mieux, mon cher ami, car il m'en coûtait de vous l'annoncer.

— Je sais qu'il a été arrêté. M^{me} Lecomte, dont il va épouser la fille, est accourue ici tout exprès pour me le dire...

— En effet, c'est chez elle que...

— Mais je ne sais pas pourquoi.

La physionomie du chef de la sûreté se rembrunit.

Il avait espéré un instant que le plus fort était fait, que la première impression était produite, et il se retrouvait en face de la dure nécessité de porter lui-même le coup à son vieux camarade, et quel coup !

— M^{me} Lecomte, reprit Lecoq, vient de me parler d'une histoire de portrait à laquelle je n'ai attaché aucune importance. Louis ne peut pas être mêlé, ni de près, ni de loin, à l'affaire que vous m'aviez proposé d'instruire.

Mais à la description de l'homme qui l'a emmené et à l'exposé du procédé que cet homme a employé pour le décider à venir, j'ai reconnu tout de suite que le gaillard devait être un de vos agents.

Ne me faites pas languir, je vous en prie. J'ai la certitude qu'il s'agit d'une peccadille. Mais je suis père... et puis dans la position de ce garçon... il se marie dans quinze jours... le moindre esclandre lui ferait beaucoup de tort...

De quoi s'agit-il ?

Le chef baissait les yeux et ne se pressait pas de répondre.

— D'une aventure de femme, n'est-ce pas ? continua le vieillard. Ça me surprend, car, depuis son retour en France, Louis est d'une sagesse exemplaire, et, d'ailleurs, il est très épris de M^{lle} Lecomte. Mais enfin c'est de son âge, et ce n'est pas bien grave. Il s'agit seulement d'éviter le scandale, et je vous avoue que je compte sur vous pour m'aider à étouffer l'affaire. J'y tiens d'autant plus que sa fiancée est très-jalouse.

Vous ne dites rien ! est-ce que je me tromperais ? Louis serait-il accusé d'avoir manqué à l'honneur ?... d'avoir... oh ! non, ça ne se peut pas... on lui a confié vingt fois des sommes considérables, et jamais... et puis je suis riche... il va l'être... je lui ai toujours donné plus d'argent qu'il ne m'en demandait.

— L'argent n'est pour rien, je crois, dans cette triste histoire, murmura l'agent supérieur.

— Parlez, alors ! vous ne voyez donc pas que vous me faites mourir à petit feu !

— Ayez du courage, mon vieil ami. Ce que j'ai à vous dire va vous briser le cœur. Il vaut mieux cependant que ce soit moi qui vous l'apprenne.

Votre fils est accusé d'être l'auteur des crimes de la rue de l'Arbalète.

M. Lecoq recula comme un homme atteint en pleine poitrine, et murmura d'une voix altérée :

— Mon fils... les crimes de la rue de l'Arbalète... Est-ce que je deviens fou... ou bien est-ce que vous voulez m'éprouver ?... Non, ce serait trop cruel...

— Je vous dis la vérité, hélas ! et si j'ai fait arrêter votre fils, c'est que j'y étais forcé. Vous-même, à ma place, vous auriez agi comme moi.

— Vous avez donc des preuves ?

— Plus qu'il n'en faut. Votre fils est venu à la Morgue déguisé. Il y a été volé par un pick-pocket anglais ; ce filou a été pris un instant après, et on a trouvé sur lui un portefeuille contenant le portrait de la femme assassinée, le nom de M. de Gentilly, le nom et l'adresse de M^{me} Lecomte

Vous devinez ce qui s'est passé. Notre agent est allé à Boulogne et m'a ramené le jeune homme que j'ai interrogé sur-le-champ. Je ne savais pas encore que ce fût votre fils... je ne me rappelais plus ce nom de Gentilly.

— Et il a avoué ? demanda M. Lecoq avec angoisse.

— Non. Il a tout nié au contraire, tout jusqu'à l'évidence. Il prétend ne pas connaître cette femme, et ce matin j'ai reconnu son écriture sur une enveloppe de lettre que nous avons trouvée dans le pavillon de la rue de l'Arbalète.

— C'est tout au plus un indice.

— J'en ai découvert de plus graves en visitant l'appartement qu'il habite rue du Mont-Thabor. Mais il m'est très-pénible, mon cher Lecoq, d'entrer avec vous dans tous ces détails. Qu'il vous suffise de savoir que, dans le fiacre qui l'amenait à la préfecture, votre fils a essayé d'abord de corrompre l'agent, qu'ensuite il a tenté de le tuer, et qu'enfin il a voulu se brûler la cervelle.

— Le malheureux enfant ne savait plus ce qu'il faisait... il se voyait déshonoré... il pensait à la désolation de sa fiancée qui l'adore... il a perdu la tête, précisément parce qu'il est innocent, car il l'est... je l'affirme... et je le prouverai.

— Je le souhaite de tout mon cœur, mon ami, mais je ne puis pas dire que je l'espère, car j'ai la certitude que c'est lui qui est venu dans le pavillon la nuit qui a suivi le crime.

Piédouche qui lui a parlé cette nuit-là et qui l'a laissé échapper, Piédouche l'a parfaitement reconnu hier soir.

— Piédouche ! qui a servi si longtemps sous moi ! qui me doit tant ! c'est lui qui a arrêté Louis !

— Mon Dieu, oui. Il était bien obligé de faire son devoir ; d'ailleurs il ne connaissait pas l'homme qu'il arrêtait, et s'il avait su que cet homme était votre fils, il n'aurait peut-être pas eu le courage de l'amener à la préfecture. Depuis qu'il le sait, il est consterné.

— Je le verrai... je lui parlerai... il m'aidera dans mes recherches... car je ne renonce pas à l'espoir d'innocenter Louis... l'instruction n'est pas terminée...

— Elle est à peine commencée, vous devez bien le penser. Votre fils est entré au Dépôt hier soir, à onze heures, et ce matin il n'a pas été interrogé. Le juge chargé d'instruire n'est pas encore arrivé au palais. Mais je suppose qu'il va mener l'affaire rondement. M. le préfet et M. le procureur général ont été prévenus à minuit.

— Et ce soir tout Paris saura que mon fils est un assassin ! dit douloureusement le vieillard. Et dans quelques instants la malheureuse jeune fille qui est là avec sa mère apprendra que son fiancé va finir au bagne ou sur l'échafaud... car ils le condamneront, je le sens... les apparences sont contre lui... l'opinion publique est surexcitée... il ne saura pas se défendre... et il n'est pas coupable, je le jure...

M. Lecoq pleurait, et sa douleur émut le chef de la sûreté, qui lui dit en lui serrant affectueusement les mains :

— Mon cher ami, il ne faut jamais désespérer... Vous savez mieux que moi que l'affaire la plus mal engagée peut quelquefois changer de face pendant l'instruction. Votre fils, en s'expliquant franchement, parviendra peut-être à établir qu'il n'a été mêlé au crime qu'indirectement, involontairement même. On peut découvrir des faits à sa décharge. S'il établissait un alibi... si le muet ne le reconnaissait pas quand on les confrontera...

— C'est vrai ; il y a ce muet... lui seul peut éclaircir cet abominable mystère... lui seul peut désigner sûrement l'assassin... et il ne connaît pas mon fils, j'en réponds... où l'aurait-il vu ?... Cet homme n'est pas de Paris,

vous le savez depuis l'expérience que je vous ai conseillée... et Louis habite Paris depuis des années... Qu'on fasse l'expérience. Elle sera décisive.

— On la fera, n'en doutez pas, mon cher Lecoq, et je désire vivement qu'elle ne tourne pas contre le prévenu.

— Je ne la crains pas. Me sera-t-il permis de voir mon fils ?

— Oui. J'ai obtenu, non sans peine, que cette faveur ne fût pas refusée à un homme qui nous a rendu des services exceptionnels. Seulement vous ne le verrez pas sans témoins, jusqu'à nouvel ordre. J'assisterai à vos entrevues et, si vous le désirez, la première aura lieu ce matin.

— Je vous remercie, mon vieil ami. Dans une heure, je me présenterai à votre cabinet.

Encore un mot. Tolbiac s'est-il mêlé de l'arrestation ?

— En aucune façon. Je vous dirai même qu'il s'est peu occupé de l'affaire et que nous sommes assez mécontents de lui. Cependant, il est probable qu'on ne la lui retirera pas, car elle est loin d'être éclaircie et nous n'avons personne pour le remplacer.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit M. Lecoq en reconduisant le chef de la sûreté.

Et, quand il eut refermé la porte de l'appartement, refoulant ses larmes et composant son visage, il revint au salon, où M^{me} Lecomte et sa fille l'attendaient dans de cruelles angoisses.

— Rassurez-vous, leur dit-il gaiement. Louis a été victime d'une méprise. Il s'est réclamé de moi, et, comme je suis honorablement connu, un des chefs de la police a pris la peine de venir lui-même me raconter l'aventure. Je vais de ce pas à la préfecture, et je ne désespère pas de vous ramener Louis bientôt... peut-être ce soir.

Thérèse sauta au cou de M. Lecoq, et murmura à son oreille :

— Dites-lui que je lui pardonne le chagrin qu’il m’a causé... que je le lui pardonne à condition qu’il ne portera plus d’autre portrait que le mien.

M^{me} Lecomte pleurait de joie.

Le vieillard croyait fermement à l’innocence de son fils, mais il n’était pas si rassuré qu’il cherchait à le paraître, car il ne se dissimulait pas que la tête de ce fils adoré était l’enjeu de l’effrayante partie qu’il allait engager contre l’hostilité des agents et contre les préventions des juges.

Cependant, après avoir reconduit jusqu’à la porte de l’appartement M^{me} et M^{lle} Lecomte, il ne laissa pas échapper un gémissement, il ne versa pas une larme.

Devant le chef de la sûreté, il s’était contenu parce qu’il ne voulait pas avoir l’air de prendre au sérieux l’accusation portée contre Louis.

Devant les femmes, il s’était contenu encore ; il avait même feint d’être sans inquiétude, parce qu’il voulait à tout prix les rassurer.

Depuis qu’il était seul, il se contenait encore car il sentait qu’il fallait agir et non pleurer.

Il avait le cœur brisé, mais il se raidissait contre l’émotion, et, au lieu de se lamenter, il se préparait virilement à défendre son fils.

D’ailleurs il le croyait innocent, et il se faisait fort de démontrer, sans trop de peine, l’absurdité de l’accusation.

Le vieux policier savait par expérience qu’on fait souvent fausse route au début d’une instruction criminelle.

Il était fermement convaincu qu’il y avait eu méprise, que son ancien auxiliaire Piédouche s’était sottement laissé abuser par des coïncidences et emporter par son zèle, que le jeune homme avait perdu la tête et donné des explications insuffisantes ou, qui pis est, maladroites.

Or, lui Lecoq, dit le père *Tire-au-Clair*, il était passé maître dans l'art de débrouiller les quiproquos, de rectifier les appréciations erronées, et de présenter sous leur vrai jour les faits mal observés.

Il ne doutait donc pas d'obtenir de son fils une confession sincère, confession qui le justifierait complètement et prouverait qu'on s'était fourvoyé en l'arrêtant sur de simples indices.

Cependant, il comprenait la gravité de la situation.

Le crime avait eu un retentissement énorme. Les journaux ne parlaient que du mystère de la rue de l'Arbalète. L'opinion publique s'était émue. On s'étonnait que le coupable échappât aux recherches et on ne se gênait pas pour blâmer les agents qui n'avaient pas encore su le découvrir.

Le chef de la sûreté et les magistrats, piqués au jeu, devaient donc attacher une grande importance à établir que le premier individu sur lequel on avait mis la main était bien l'assassin du pavillon, prendre par conséquent fort au sérieux les charges qui pesaient sur Louis, et mettre beaucoup d'ardeur à instruire son affaire.

Les juges les plus intègres et les plus éclairés peuvent se passionner tout comme d'autres hommes dans les questions qui intéressent leur amour-propre professionnel, et il leur en coûte de reconnaître leurs erreurs.

Le père Lecoq savait fort bien que, dans le duel à armes très-inégaux qu'il allait engager, il rencontrerait trois adversaires redoutables : la justice, la police et le sentiment populaire, toujours porté à condamner sans examen un accusé qui a contre lui les apparences.

Il savait aussi que son fils, alors même qu'on le remettrait en liberté faute de preuves, sortirait fort meurtri de ce combat.

À tort ou à raison, on ne croit guère à l'innocence des gens relâchés ou acquittés, et le seul fait d'avoir été jugés ou seulement incarcérés laisse sur leur réputation une tache dont il leur est très-difficile de se laver.

Mais le vieillard espérait encore qu'il suffirait à Louis de s'expliquer franchement pour que, le jour même, une ordonnance de non-lieu fût rendue en sa faveur.

Si cette fâcheuse aventure se terminait ainsi, nul n'en serait informé, sauf M^{me} Lecomte et Thérèse, qui étaient certainement plus disposées à plaindre le jeune homme qu'à lui reprocher ses imprudences.

Fort de sa conviction et confiant dans les ressources de son esprit, M. Lecoq ne s'amusa point à combiner des plans.

Il acheva de s'habiller, donna quelques instructions à sa gouvernante, et s'achemina vers le dépôt de la préfecture.

Il connaissait à merveille le chemin de cette prison où on *dépose*, c'est bien le mot, les assassins et les voleurs, les mendiants et les enfants égarés.

Toutes les épaves humaines ramassées sur le pavé de Paris viennent d'abord échouer là.

On n'y séjourne pas, mais on y passe forcément quand on a été arrêté pour quelque motif que ce soit.

Cet entrepôt du crime et de la misère est de construction assez récente et il occupe le soubassement des nouveaux bâtiments du palais de Justice.

On ne l'aperçoit point du dehors, car il est encastré au milieu de hauts édifices qui le dérobent à la vue des passants, et on y arrive de plusieurs côtés.

Les voitures cellulaires qui viennent y verser leur chargement, pris dans les différents postes de Paris, entrent par le quai de l'Horloge ; mais on peut s'y rendre aussi en traversant la cour de la Sainte-Chapelle, et M. Lecoq passa par là.

Il ne tenait pas à rencontrer les inspecteurs et les agents qui vont et viennent autour des bureaux de la sûreté.

Il y en avait quelques-uns qui servaient déjà de son temps et qui auraient pu s'étonner de le voir sur un terrain où il ne se montrait plus depuis plusieurs années.

Le pauvre homme en était encore à croire que son nom ne serait pas mêlé à l'affaire qui occupait tout Paris, et, à plus forte raison, tout le personnel de la préfecture.

Il comptait trouver au greffe du Dépôt le chef de la sûreté, qui devait lui ménager avec le prisonnier une entrevue discrète, et qui, sans doute, ne se croirait pas obligé de mettre ses subalternes dans la confidence des angoisses de son ami Lecoq.

Ce fut Piédouche qu'il aperçut, planté devant la porte de la prison, dans l'attitude d'un homme qui attend une visite annoncée.

Le vieillard ne pouvait pas voir avec plaisir l'agent qui avait arrêté son fils. Il eut pourtant assez d'empire sur lui-même pour ne pas lui faire mauvais visage, et il alla droit à lui.

Piédouche avait l'air beaucoup plus embarrassé que M. Lecoq, car il était sincèrement affligé d'avoir, en faisant son devoir, causé un gros chagrin à son ancien chef.

Il mit le chapeau à la main, et il cherchait une phrase pour s'excuser, lorsque M. Lecoq lui dit doucement :

— Eh bien ! mon garçon, tu as donc fait des tiennes, hier soir ? Oh ! je ne t'en veux pas ; d'autres que toi s'y seraient trompés. Ton patron m'a tout raconté ce matin et je ne m'étonne pas que tu aies pris le change. Le coup du portefeuille a été admirablement exécuté et je te remercie pour ma part d'avoir opéré en douceur. Mon fils va se marier et un esclandre dans la maison de sa belle-mère lui aurait porté tort.

Piédouche n'en croyait pas ses oreilles, et se demandait si le bonhomme n'était pas devenu fou.

— On dirait qu'il se figure que la noce se fera tout de même, pensait-il.

— Tout ça va s'arranger ce matin, reprit M. Lecoq. Ton patron m'attend pour m'aboucher avec cet écervelé, qui n'a pas eu seulement l'idée de se réclamer de moi hier soir pour éviter de coucher en prison. En cinq minutes de conversation, l'affaire sera réglée, car il faudra bien que monsieur mon fils me dise la vérité. Il aurait dû commencer par là, mais ces gamins, ça perd la tête, quand ça aperçoit le bout du nez d'un agent.

Je veux que tu sois là pour entendre comme je vais le secouer.

Frappe à la porte, mon vieux Piédouche, je m'enrhume à bavarder dehors.

— Faites excuse, monsieur Lecoq, balbutia l'agent ; mais vous ne trouveriez pas votre garçon dans sa cellule pour le quart d'heure... même que le patron m'a mis en faction ici pour vous dire qu'il vous priait de l'attendre.

— Où est donc Louis ? Est-ce qu'on l'aurait transféré à Mazas ? Non, ce n'est pas possible.

— Il a été appelé chez le juge d'instruction.

— Déjà !

— Oui... le juge est arrivé exprès... avant l'heure... mais le premier interrogatoire, ça n'est jamais long... d'autant que le patron n'a pas encore eu le temps de prendre des renseignements dont l'instruction ne peut pas se passer... ça fait que, d'ici à dix minutes, votre fils reviendra au Dépôt.

M. Lecoq pâlit. La nouvelle que l'agent lui apprenait dérangeait tous ses calculs. Il tenait énormément à voir Louis avant qu'il comparût devant un magistrat, à le voir pour tirer de lui la vraie vérité, et pour lui indiquer, quand il la connaîtrait, un système de défense acceptable ; pour le mettre en garde contre les questions qu'on allait lui poser ; pour lui signaler le danger qu'il y avait à trop parler, et aussi le danger qu'il y avait à se taire.

Ce n'était pas que ce père crût à la culpabilité de son fils, mais il se défiait de ses imprudences, et d'ailleurs la pratique du métier lui avait appris qu'il ne suffit pas toujours d'être innocent pour se justifier aisément.

Maintenant, il était trop tard. Un greffier avait enregistré les premières réponses de l'inculpé, ces réponses faites dans le trouble où l'avait jeté une arrestation imprévue et qui allaient servir de base à une accusation capitale.

— Qu'a-t-il dit ? se demandait avec angoisse M. Lecoq.

Il ne resta pas longtemps dans l'incertitude.

Du fond du passage, il vit déboucher d'abord le chef de la sûreté, causant avec un inspecteur de police ; puis, un peu en arrière, entre deux gardes de Paris, dont un le tenait par une chaînette qu'il lui avait passée autour du poignet, Louis, pâle, défait, la tête basse, marchant de ce pas incertain du condamné qu'on mène à l'échafaud.

À ce moment, le père Lecoq eut une vision.

Il lui sembla qu'il apercevait, dans l'ombre projetée par les hauts contre forts de la Sainte-Chapelle, les bras rouges de la guillotine, et la sinistre porte de la Roquette, et la foule, et les gendarmes, et le fiacre de l'aumônier, tout cet effrayant et vulgaire appareil d'une exécution qu'il avait souvent, jadis, regardé d'un œil calme.

Cette fois, c'était son fils qui était le patient, et le vieux policier frémissait en pensant que, parmi tous les criminels qu'il avait livrés à la justice, il y avait peut-être un innocent.

Le chef de la sûreté comprit aussitôt ce que ce père devait éprouver. Il s'avança vivement et il se plaça de façon à ce que le jeune homme, qui marchait les yeux baissés, pût passer sans voir M. Lecoq.

Le prévenu passa en effet sans lever la tête, et les gardes qui le conduisaient le firent entrer dans la prison.

L'inspecteur de police y entra avec eux et Piédouche se tira discrètement à l'écart.

— Eh bien ? demanda M. Lecoq.

— Eh bien ! mon vieux camarade, répondit tristement le chef de la sûreté, je n'ai rien de bon à vous apprendre. Votre fils vient d'être interrogé. J'espérais qu'il ne serait appelé à l'instruction que vers midi, mais l'affaire est si grave que le juge a devancé l'heure...

— Malheureusement, car, si j'avais vu Louis auparavant, tout se serait expliqué... tandis que le pauvre enfant aura perdu la tête et fait des réponses compromettantes

— Non, car il n'a à peu près rien dit. Il persiste à soutenir que le portrait de la femme assassinée a été mis dans le portefeuille par le pick-pocket.

— Pourquoi pas ?

— C'est impossible, mon ami, et il s'engage là dans une très-mauvaise voie. On vient de le confronter avec ce filou qui a persisté et qui a donné des détails tellement précis, qu'il a réduit votre fils au silence.

Et, en pareil cas, le silence équivaut presque à un aveu.

D'ailleurs, nous avons déjà pris des informations sur l'Anglais, et nous sommes certains qu'il est arrivé à Paris hier matin par le chemin de fer du Nord.

— Ainsi, le système de Louis consiste à prétendre qu'il ne connaissait pas du tout la victime ?

— Mon Dieu ! oui, et entre nous ce système n'est pas soutenable. Je vous ai déjà dit pourquoi. Sans parler de la dame de pique, cette carte qui manque précisément dans le jeu que nous avons trouvé chez lui, il est évident que votre fils est entré dans le pavillon, la nuit du dimanche au lundi, le lendemain du crime. J'y étais et tout à l'heure, je viens de reconnaître sa voix. Piédouche qui lui a parlé cette même nuit, dans la rue, l'a reconnu à ses sourcils, à sa barbe, à ses gants de castor gris. Enfin, on a saisi dans sa garde-robe le paletot et le cache-nez qu'il portait quand il est venu à minuit rue de l'Arbalète.

— À minuit !

— Oui. Vous aviez passé la soirée avec lui, mais vous l’avez certainement quitté avant minuit.

Vous voyez que les preuves abondent. Et certainement nous en découvrirons d’autres.

C’est pourquoi, mon ami, le plus grand service que vous puissiez lui rendre, c’est de lui conseiller de ne pas s’obstiner à nier l’évidence.

— Alors, vous m’autorisez toujours à le voir ?

— Je vous l’ai promis et je vais tenir ma promesse, mon cher Lecoq. J’ai consulté d’ailleurs le juge d’instruction qui ne s’oppose pas à ce que vous ayez avec votre fils une entrevue... une seule, et en ma présence.

Je souhaite qu’elle ait pour résultat de décider votre fils à faire des aveux, car s’il est coupable, il l’est peut-être moins que son silence ne le fait supposer. Tâchez que son avocat puisse au moins plaider les circonstances atténuantes.

Le vieillard tressaillit à cette phrase qui évoquait l’image de la cour d’assises.

Ses illusions s’envolaient une à une.

Il fit cependant bonne contenance, et ce fut d’une voix ferme qu’il dit au chef de la sûreté :

— Merci, mon cher ami, je n’attendais pas moins de vous. Mais j’ai à vous faire une proposition qui vous agréera, je n’en doute pas.

Vous tenez à assister à l’entretien que je vais avoir avec Louis. Je conçois cela, et je ne m’y oppose pas. Je désire même que vous n’en perdiez pas un mot. Seulement, je désire aussi que Louis ne sache pas que vous l’écoutez.

Vous avez bien ici une cellule où des trous percés dans la cloison permettent à un homme placé dans la cellule voisine de tout voir et de tout entendre ?

— Le numéro 10 qu'il occupe est précisément disposé pour une surveillance extérieure. Mais je ne devine pas dans quel but vous voulez que je me cache pour...

— Vous allez le comprendre, dit le vieillard en se redressant.

Les raisons que vous venez de me donner ne m'ont pas convaincu. Vous m'accordez, je suppose, quelque autorité en ces matières ? Eh bien ! je ne vois là que des présomptions et je démontrerais au besoin qu'elles ne sont pas sérieuses. Mais je ne serai pas obligé d'en venir là, car je suis sûr, absolument sûr que Louis est innocent et qu'il me suffira de le confesser pour que son innocence éclate aux yeux des gens les plus prévenus contre lui.

Devant vous, il ferait ce qu'il a fait déjà hier, ce qu'il vient de faire encore devant le juge d'instruction. Il refuserait de parler.

Il ne me cachera rien, à moi, et, comme vous serez à portée d'entendre tout ce qu'il me dira, vous saurez toute la vérité.

Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— J'aurais mauvaise grâce à refuser, car vous nous faites là un avantage que je n'aurais pas osé vous demander.

Mais prenez garde, mon cher Lecoq. Le moyen est dangereux, et, en l'employant, vous jouez le tout pour le tout. Supposons que votre fils soit coupable et qu'il vous l'avoue... il est perdu, car mon devoir m'obligera à répéter ce que j'aurai entendu, et alors...

— Je sais ce que je risque, et je persiste dans mon projet. Vous m'approuveriez d'y persister si vous connaissiez Louis comme je le connais. Il a des défauts, mais il est bon, il est loyal, et surtout il est incapable d'une lâcheté.

Et, vous le savez, mon vieil ami, on y voit clair quand on étudie les hommes par état comme je les étudie depuis trente ans. J'ai étudié ce garçon depuis qu'il est au monde, et je le sais par cœur.

Eh bien ! vous me diriez : votre fils a tué quelqu'un dans un moment de colère, je vous répondrais : c'est possible ; mais quand vous me dites : il a prémédité un abominable assassinat, il a inventé des combinaisons pour se débarrasser du cadavre, je vous réponds hardiment : non, il n'a pas fait cela.

— On peut commencer par la violence et finir par la combinaison, dit à demi-voix le chef de la sûreté.

Puis, tout haut :

— Je n'ai plus rien à objecter, mon cher Lecoq, et, si vous voulez entrer avec moi au Dépôt, je vais vous faire conduire au N^o.

— Encore un mot, reprit le vieillard. Il n'est pas admissible que tout soit contre Louis. Des indices graves l'accusent, je l'avoue... mais, dans l'accusation, il doit y avoir des points faibles. Pouvez-vous me les signaler, sans nuire à l'instruction ?

— Des points faibles, mais je n'en aperçois pas... à mon grand regret ; tout au plus reste-t-il quelques lacunes dans l'enquête. Ainsi l'homme qui est venu la nuit dans le pavillon a dit à Piédouche qu'il était de la police ; il lui a même exhibé une carte d'agent, et on n'a pas trouvé cette carte chez votre fils. Il est vrai qu'on n'a pas encore achevé de fouiller son appartement.

— Où se la serait-il procurée ? Il ne connaît personne à la préfecture. Il ignore même absolument que j'ai été autrefois un de vos auxiliaires.

— De plus, reprit le chef, sans répondre à cet argument, il n'a pas encore été confronté avec le muet qui a porté la malle. Si, comme je le crains, ce muet le reconnaît, votre fils est perdu. Jusque-là, il peut essayer de se défendre.

— Il se défendra bien mieux après, dit M. Lecoq avec assurance, car il sera prouvé que le muet ne l'a jamais vu et je demande qu'on les abouche le plus tôt possible.

— Ce sera fait aujourd'hui ou demain. La question est de savoir s'ils seront mis en face l'un de l'autre dans le cabinet du juge d'instruction ou ailleurs.

Il y a du pour et du contre.

— Où est le muet ?

— À Mazas, et votre fils y sera transféré d'ici à quarante-huit heures. J'ai carte blanche pour arranger la confrontation et choisir l'endroit où elle aura lieu. Je vais m'entendre à ce sujet avec Tolbiac.

— Tolbiac ! je voudrais bien le voir.

— Il sera ici dans une heure et il se fera un plaisir de causer avec vous ; il vous plaint de tout son cœur et, je n'en doute pas, il serait heureux que l'affaire tournât bien pour votre fils.

Vous le voyez, mon cher Lecoq, je joue franc jeu avec vous. Je vous connais assez pour être sûr que de votre côté vous ne manquerez pas à nos conventions. Vous allez être seul avec votre fils pendant une demi-heure, je compte que vous ne l'avertirez ni par un mot, ni par un signe que j'écoute votre conversation.

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Venez, alors. C'est vous, ne l'oubliez pas, qui avez voulu que votre fils fût soumis à cette épreuve.

Dieu fasse qu'elle lui soit favorable.

Le chef de la sûreté frappa deux coups à la porte du Dépôt qui s'ouvrit aussitôt comme par enchantement.

Les portes de prison s'ouvrent toujours facilement pour ceux qui demandent à entrer.

M. Lecoq suivit son introducteur et Piédouche vint en serre-file.

Le personnel avait changé depuis le temps où le vieux chercheur de pistes hantait la préfecture, et il n'y eut à le reconnaître que le greffier et un gardien.

Après de brefs pourparlers avec le chef, ce gardien fut chargé de conduire M. Lecoq à la cellule portant le numéro 10.

Elle était située à gauche dans une grande salle dallée et vitrée, dont l'aspect est assez gai.

On dirait la grande chambre d'un paquebot transatlantique, entourée de cabines.

Seulement, les passagers qui occupent ces cabines n'en sortent jamais pour aller prendre l'air sur le pont.

Il y a aussi au Dépôt une salle commune où on entasse les voyageurs d'entre-pont, c'est-à-dire les misérables qui ne sont pas jugés dignes d'un logement séparé, le menu fretin ramassé dans le coup de filet quotidien.

À ceux-là, on jette chaque soir des matelas où ils se couchent pêle-mêle, et on permet le jour la causerie et les chants.

Car on chante beaucoup dans ces enfers, et un poète qui en ferait « *le séjour des remords* » pousserait la fiction un peu loin.

On est moins joyeux dans les cellules.

Ceux qu'on y enferme appartiennent à des catégories sociales plus élevées, ou bien sont inculpés de crimes assez graves pour que l'isolement soit jugé nécessaire.

M. Louis de Gentilly avait tous les titres possibles à cette triste faveur. Aussi, depuis son entrée en prison, n'avait-il vu que le chef de la sûreté et les gardes qui étaient venus le chercher pour le conduire chez le magistrat chargé de l'instruction.

Sa surprise et son émotion furent très-vives, quand après avoir entendu grincer les verrous de la porte qui venait de se refermer sur lui, il se trouva en face de son père.

Le vieillard lui ouvrit ses bras et le serra contre son cœur, pendant que le geôlier se retirait.

Ce moment d'effusion fut court.

M. Lecoq savait qu'il n'avait pas de temps à perdre et il eut la force d'abrégé ses caresses paternelles pour entamer l'entretien qui devait décider du sort de son fils.

Un léger bruit l'avertit que le chef de la sûreté était aux écoutes dans la salle voisine.

— Mon cher Louis, commença-t-il d'une voix ferme, tu n'es plus ici devant des agents, ni devant un juge ; tu es seul avec moi. Je suis convaincu, je n'ai pas besoin de te le dire, que tu es victime d'une méprise. Explique-la-moi. Parle sans te troubler, et ne me cache rien.

Le jeune homme pâlit. Ses traits se contractèrent. Évidemment, il se livrait dans son âme un violent combat entre des sentiments opposés, et il lui fallut faire un effort sur lui-même pour répondre :

— Je n'ai rien à t'apprendre, père : tu sais de quoi on m'accuse. Tu dois savoir comment je me suis défendu, puisque tu as vu ceux qui m'accusent.

Stupéfait de cette déclaration, M. Lecoq recula de deux pas et s'écria.

— Ai-je bien entendu ? Est-ce que je deviens fou ? Quoi ! tu es sous le coup d'une accusation qui peut te mener à l'échafaud, d'une accusation qu'un mot de toi mettrait à néant... et ce mot, tu refuses de le prononcer !... quand nous sommes seuls !... quand tu n'as plus à craindre qu'une réponse irréfléchie soit mal interprétée !

— J'ai essayé de me justifier, je n'y ai pas réussi. Je n'essaierai plus.

— Mais tu veux donc te perdre ? Tu veux donc me faire mourir de douleur et de honte ! Qui te pousse à te suicider, à tuer ton pauvre père ? N'es-tu pas heureux ? N'es-tu pas aimé ?

— Je l'étais, dit Louis d'une voix sourde.

— Crois-tu donc que tu ne l'es plus ? as-tu oublié que je ne vis que pour toi... que tu as une fiancée...

— Thérèse... vous l'avez vue ?

— Oui, je l'ai vue. Elle est accourue chez moi ce matin avec sa mère. Les pauvres femmes ont passé une horrible nuit. Mais je les ai rassurées... ce n'était pas difficile, car elles ne croient pas, elles ne croiront jamais que tu es un assassin... et je leur ai promis que je te ramènerais ce soir à Boulogne... elles t'attendent...

Louis tressaillit et baissa la tête pour cacher ses larmes.

— Tiens ! reprit chaleureusement le vieillard qui sentait qu'il avait touché juste, M^{lle} Lecomte compte si bien que tu vas être remis en liberté qu'elle m'a dit en riant Je serai si heureuse de le revoir que je n'aurai pas le courage de le gronder, mais il faudra qu'il m'explique : pourquoi il portait sur son cœur un portrait de femme.

— Elle vous a dit cela ? elle vous a parlé de ce portrait ?

— Oui, et je suis sûr que tu n'auras pas de peine à calmer sa jalousie, car tu ne connais pas cette Anglaise qu'un scélérat a poignardée, pas plus que tu ne connais l'homme qu'on a assommé dans le pavillon de la rue de l'Arbalète. Est-ce que tu fréquentes des femmes galantes et des négociants débauchés, toi qui adores une jeune fille pure et qui, depuis trois mois, passes ta vie chez sa mère, bien loin de cette tour de Nesle du quartier Mouffetard ? Est-ce que tu sais seulement où est la rue de l'Arbalète ?

— Thérèse ne me pardonnera jamais, murmura Louis au lieu de répondre à cette apostrophe émue.

— Tu te tais ! s'écria le malheureux père. Tu n'as donc pas pitié de moi... de ta fiancée ! Tu ne vois donc pas que tu me désespères !

— Dieu lit dans les cœurs. Dieu me jugera. Je n'ai rien à dire pour ma justification que ce que j'ai déjà dit.

— Ainsi, tu persistes à affirmer que ce portrait ne t'appartenait pas... qu'il a été mis à ton insu dans ton portefeuille ?

— Oui.

— Alors, qu'allais-tu faire à la Morgue... déguisé ?

— Une sotte curiosité m'y a poussé. Et, comme je ne voulais pas qu'on me remarquât dans la foule, j'ai mis de vieux habits pour y aller.

— Cela peut se soutenir, dit M. Lecoq, frappé de l'assurance avec laquelle son fils s'exprimait depuis un instant. Mais... ces cartes qu'on a trouvées chez toi... ces cartes étalées sur une table... dans une cachette...

— C'est un souvenir, répondit le jeune homme après avoir un peu hésité.

— Un souvenir ! que signifie ?...

— Oui, un souvenir d'Allemagne. À Heidelberg, où j'étais étudiant, je m'étais épris, tu le sais, de la fille d'un docteur en théologie. Nous passions de longues heures ensemble ; elle aimait à faire des *patiences*, pour savoir si nous nous marierions. Le jour où je dus lui annoncer que je rentrais en France, je la trouvai penchée sur les cartes qui lui disaient qu'elle serait ma femme... la patience avait réussi... Elle exigea que j'emportasse ce singulier gage de bonheur et elle me fit jurer, que chez moi, à Paris, je rangerais le jeu, dans le même ordre, sur une table, et que je l'y laisserais jusqu'à ce que mon père consentît à notre union.

J'étais encore amoureux quand tu me ramenais, bien malgré moi, tu t'en souviens ; je me prêtai à cet enfantillage. Il y a six ou sept ans que la *patience* est rangée dans un couloir où je n'entre jamais.

— Et tu n'as pas raconté cette histoire au juge d'instruction ?

— À quoi bon ? Il aurait cru que j'inventais un mensonge. Et d'ailleurs on ne base pas une accusation sérieuse sur une coïncidence insignifiante.

— Le fait est qu'on n'osera jamais demander à des jurés la tête d'un homme parce que cet homme aura possédé un jeu de cartes auquel il manque une dame de pique.

Mais... l'enveloppe de lettre qu'on a trouvée chez la femme assassinée... on prétend que l'adresse est de ton écriture...

— On se trompe.

— Et le chef de la sûreté qui a reconnu ta voix ? Et l'agent qui a reconnu ta figure et ton costume ?

— Ils se trompent.

Louis s'exprimait maintenant avec netteté ; ses réponses n'étaient plus embarrassées comme elles l'étaient au début de l'entrevue.

Un observateur — et il y en avait un des plus fins derrière la cloison — un observateur aurait remarqué sans doute qu'après avoir été sur le point de se laisser toucher par les exhortations de son père, et d'entrer dans la voie des aveux, le jeune homme s'était tout à coup décidé à se renfermer définitivement dans le système de dénégations absolues qu'il avait adopté d'abord.

Peut-être cet observateur aurait-il noté aussi que ce changement d'attitude et de langage datait du moment où M. Lecoq avait parlé des inquiétudes jalouses de M^{lle} Lecomte.

Le père se reprit à croire que son fils était victime d'une erreur judiciaire, et il lui dit vivement :

— Mon cher enfant, les apparences t'accusent, et il faudra du temps pour que la vérité se fasse jour. Tu vas être livré à toi-même, car je n'espère plus obtenir la faveur de te voir. Continue à te défendre et ne perds pas courage. On va instruire contre toi. J'instruirai aussi, moi, et je prouverai que tu es innocent.

Tu doutes que j'y réussisse ? ajouta le vieillard qui lisait sur la figure de Louis. Tu ne sais pas que c'est mon métier d'éclaircir les mystères. Je t'ai caché jusqu'à présent que je m'étais occupé autrefois de recherches judiciaires : j'aurais voulu te le cacher toujours, mais je tiens à te rassurer et...

— Je le savais, murmura le jeune homme.

— Tu le savais ! comment le savais-tu ? s'écria imprudemment M. Lecoq.

— J'ai trouvé un jour... parmi tes papiers... j'ai trouvé une carte d'agent... où ton nom était écrit.

La foudre tombant aux pieds de M. Lecoq ne l'aurait pas atterré plus que ne le fit cette réponse qu'il avait, hélas ! provoquée.

Son fils venait d'avouer qu'il avait eu en sa possession une carte d'agent de la police secrète, et cet aveu, le chef de la sûreté, qui écoutait derrière la cloison, l'avait entendu.

Le malheureux garçon venait de détruire, d'un seul mot, tout l'effet que la persistance de ses dénégations avait dû produire sur un homme dont le témoignage devait être d'un si grand poids.

Cette carte, comment ne pas croire que c'était précisément celle que l'assassin avait exhibée à Piédouche devant la grille du pavillon de la rue de l'Arbalète ?

Pourtant, le père désolé espérait encore qu'une explication allait réparer le mal, ou du moins l'atténuer.

— Tu ne m'as jamais parlé de cette découverte, dit-il avec anxiété.

— Non. Je craignais de t'affliger, répondit Louis en baissant les yeux.

Puis, relevant la tête :

— Ai-je besoin de te dire que je ne t'aime pas moins qu'autrefois, reprit-il affectueusement.

— Et il y a longtemps que tu sais cela ? demanda en tremblant M. Lecoq.

— Quelques jours seulement. Mais il faut que je te fasse un aveu. Il me déplaisait que ton nom fût sur cette carte. Je l'ai prise et je l'ai brûlée.

— Sur-le-champ ?

— Mon Dieu, oui. Il y avait du feu dans la cheminée de ton cabinet. Je l’y ai jetée. Ai-je eu tort ?

— Non... oh ! non... s’écria le vieillard, qui se sentait un peu soulagé par cette déclaration. J’ai renoncé, depuis bien des années, à un état que j’avais choisi par goût et que j’ai toujours exercé honnêtement. Je ne demande qu’à en effacer le souvenir... à cause de toi... de la famille à laquelle tu vas t’allier.

Et cependant, c’est à mes anciennes relations avec le bon, l’excellent chef qui dirige le service de sûreté que je dois de causer en ce moment avec toi.

Ne crois pas qu’il te soit hostile. Il te plaint et il souhaite de tout son cœur que ton innocence soit démontrée... car tout le monde m’aime ici... Tiens ! l’agent qui t’a arrêté a été autrefois un de mes auxiliaires, et il avait les larmes aux yeux en me parlant de toi.

Je te dis tout cela pour que tu ne te décourages pas, mon cher enfant. Songe que je n’ai plus qu’une pensée... prouver que tu n’es pas coupable... Et j’y parviendrai promptement. J’ai débrouillé des affaires bien plus compliquées que la tienne.

Veux-tu savoir par où je vais commencer ? Tu as lu dans les journaux l’histoire du cadavre trouvé dans une malle... tu sais que cette malle était portée par un muet qui n’a pu ou qui n’a voulu donner aucun éclaircissement. Ce muet connaît certainement l’assassin qui le précédait de quelques pas dans la rue où on l’a arrêté...

— Eh bien ! interrompit Louis, qu’on me mette face à face avec lui.

— Alors, demanda le père, qui ne se sentait pas de joie, tu désires que la confrontation ait lieu ?

— Je le désire ardemment. Si je ne l’ai pas déjà demandée au juge d’instruction, c’est que j’étais bien sûr qu’on y viendrait tôt ou tard.

— Ah ! s'écria M. Lecoq, si jamais j'avais pu douter de toi, je ne douterais plus maintenant.

Mon ami le chef de la sûreté m'a promis que tu verrais le muet aujourd'hui ou demain.

Quand il sera bien prouvé qu'il ne te connaît pas, le reste ira tout seul. Je me charge de démolir une à une toutes les pièces de l'accusation. Ce ne sera pas difficile, car, en vérité, elles ne tiennent pas ensemble.

Et je vais travailler les côtes à ce pick-pocket anglais qui se débarrasse si bien d'une photographie compromettante. Il serait vraiment curieux qu'on crût sur parole un drôle de cette espèce !

Mais je bavarde et les instants sont précieux. Embrasse-moi, mon cher enfant, et prends patience. Je vais voir mon ami... arranger avec lui la confrontation et je trouverai encore le temps d'aller à Boulogne. Je rassurerai M^{me} Lecomte... je dirai à sa fille que dans trois semaines vous serez mariés et en route pour l'Italie.

— Dis-lui aussi que je l'aime et que je n'ai jamais aimé qu'elle, murmura Louis en se jetant dans les bras de son père.

Leurs adieux furent courts, car M. Lecoq avait hâte de s'aboucher avec le chef de la sûreté et il ne doutait pas de le trouver favorablement disposé.

Il lui fallut un peu en rabattre, quand ils se rencontrèrent dans un cabinet situé derrière le greffe :

— Mon cher, lui dit tout d'abord l'agent supérieur, je vous avoue qu'après avoir entendu votre conversation avec votre fils, je ne suis pas beaucoup plus éclairé qu'auparavant.

Son attitude et ses explications ne le chargent pas davantage, j'en conviens ; mais elles ne l'innocentent pas.

Il a même fait involontairement un aveu très-grave.

— La carte d'agent qu'il a trouvée chez moi ?

Il n'a pas pu s'en servir puisqu'il l'a jetée au feu immédiatement.

— Il le dit. La justice ne sera pas obligée de le croire. Et remarquez une circonstance fâcheuse. Votre carte datait de vingt ans, et Piédouche se rappelle fort bien que l'homme au cache-nez lui en a exhibé une de l'ancien modèle.

— Piédouche est un brave garçon, mais vous savez aussi bien que moi qu'il est sujet à *s'emballer*, et, quand on *s'emballe*, on se trompe.

— Oh ! je ne discute pas ; je me borne à apprécier les bonnes et les mauvaises chances.

Ainsi, l'histoire sentimentale que votre fils a racontée est assez plausible, mais elle ne sera pas facile à vérifier.

— Pourquoi ? On n'a qu'à écrire à Heidelberg.

— Bon ! mais je doute que son amoureuse d'il y a sept ans soit disposée à convenir qu'elle a fait avant la guerre des *réussites* avec un Français.

Et puis, ce portrait où la femme assassinée est représentée alignant des cartes... il y a là de quoi impressionner un jury... le ministère public fera remarquer que l'accusé a habité l'Angleterre et que la femme est Anglaise.

— Le pick-pocket est du même pays qu'elle.

— Je vous réponds que celui-là sera examiné et contre-examiné, comme ils disent à Londres. Il est sûr déjà de ses six mois de prison. S'il y a des éclaircissements à attendre de ce côté, on les aura ; je crains seulement qu'ils ne tournent pas à la décharge de votre fils.

— C'est ce que nous verrons. Moi, je crois que toute l'affaire est là. Mais il y a autre chose à essayer pour le moment.

— Sans doute. Nous avons d'abord à vérifier si les pas du prévenu se rapportent à ceux que l'assassin a laissés dans la neige. Vous savez que j'ai

fait mouler les empreintes. Puis, la confrontation avec les voisins, le charbonnier, la charbonnière et autres...

— J'espère bien que vous allez commencer par le muet.

— C'était déjà mon intention, et, depuis que j'ai entendu votre fils, j'ai hâte d'en venir là.

Nous allons donc arranger immédiatement la chose et... tenez ! voici Tolbiac qui arrive juste à point pour nous donner son avis.

Le *detective* était entré discrètement. Il salua M. Lecoq avec une politesse nuancée de déférence, et lui dit :

— J'ai appris, monsieur, le malheur qui vous frappe, et je vous prie de croire que je prends la plus vive part à votre douleur.

Si l'administration me charge de suivre cette déplorable affaire, soyez sûr que je m'efforcerai... sans manquer à mon devoir... d'établir l'innocence de votre fils.

Le vieillard remercia avec émotion.

— Vous aviez raison de dire à votre fils que tout le monde ici est pour vous, reprit le chef de la sûreté.

Nous allons jouer dès aujourd'hui la grosse partie.

Dites-moi, Tolbiac ; il s'agit de mettre le prévenu en présence du muet. Vous sentez l'importance de l'épreuve. Êtes-vous d'avis qu'elle ait lieu au Dépôt ou à Mazas ?

— Puisque vous voulez bien me consulter, répondit le *detective*, après avoir un peu réfléchi, je vais vous soumettre une observation qui a, je crois, sa valeur.

Pour que l'épreuve soit décisive, il faut qu'elle soit faite dans certaines conditions. Le muet est un homme intelligent... du moins on me l'a dit... car je ne l'ai pas vu... j'avais mes raisons pour cela et, entre parenthèses, il

m'est revenu qu'on s'étonnait *à la maison* de la persistance que je mettais à l'éviter.

Peu s'en est fallu, je crois, qu'on m'accusât d'être son complice, ajouta en riant M. Tolbiac.

— Ce n'est pas cela ; seulement, je trouvais que vous ne vous pressiez guère.

— Si je m'étais abouché avec lui, je ne pourrais plus vous faire la proposition que voici : j'offre de conduire moi-même le muet... qui ne me connaît pas, notez ce point... de le conduire, dis-je, au domicile de M. Louis Lecoq.

— Pourquoi pas ici ?

— Parce que si cet homme a été au service du prévenu, — excusez la supposition, mon cher M. Lecoq, — il est bien évident que, rencontrant son maître dans une cellule de Mazas ou du Dépôt, il devinerait sans peine que son maître est arrêté comme lui, et il jouerait la comédie comme il l'a peut-être déjà jouée ailleurs.

Tandis que, si on s'y prend de façon à ce qu'il puisse croire qu'on le met en liberté, il se laissera facilement mener par moi, rue du Mont-Thabor, dans l'appartement où M. Louis l'attendra... sous votre surveillance, bien entendu.

— Je ne comprends pas très-bien.

— Quoi ! vous ne comprenez pas que, pour être fixé définitivement sur la culpabilité du prévenu, il vous suffira d'assister à cette rencontre, sans que le muet sache que vous êtes là ?

De deux choses l'une : ou le muet est le complice de M. Louis Lecoq, et alors, en le retrouvant, s'il croit être seul avec lui, il exprimera par gestes ou autrement la satisfaction que lui cause une rencontre si inespérée.

Ou, au contraire, il n'a jamais vu M. Louis et dans ce cas, qui est de beaucoup le plus probable, il n'exprimera rien du tout, et l'innocence de M. Louis sera amplement démontrée.

Nous serons les premiers, vous et moi, à attester que l'épreuve a été décisive, qu'il est évident que le prévenu n'a jamais eu la moindre relation avec l'homme qui portait sur son dos le cadavre enfermé dans une malle, et que, par conséquent, il n'est pas, il ne peut pas être l'assassin.

Je suis convaincu que notre rapport décidera le juge d'instruction à rendre une ordonnance de non-lieu.

Tandis qu'une confrontation dans son cabinet, ou à Mazas, ou au Dépôt, le laissera dans le doute, attendu qu'il soupçonnera toujours le muet de faire semblant de ne pas reconnaître M. Lecoq.

— Oui, dit le chef de la sûreté, le moyen que vous proposez nous fournira, dans un sens ou dans l'autre, une preuve concluante.

Pour ma part, je ne répugnerais pas à l'employer, et il dépend de moi d'y recourir, car on m'a donné à peu près carte blanche.

Cependant, il sort tellement des usages judiciaires que je voudrais en référer d'abord au magistrat chargé d'instruire l'affaire.

— Le juge ne s'opposera pas à une entrevue dans ces conditions, si vous lui offrez d'y assister avec vous.

— D'y assister... caché ?

— Sans doute. Je ne connais pas l'appartement de la rue du Mont-Thabor, mais il se compose certainement de plusieurs pièces. Vous vous tiendrez dans l'une, M. Louis Lecoq sera dans l'autre. La porte de communication restera entr'ouverte. Pas de lumière dans votre compartiment. Beaucoup de lumière dans celui où aura lieu la rencontre. Vous verrez tout, comme si vous étiez au spectacle, et on ne pourra pas vous voir.

— En effet... l'idée n'est pas mauvaise.

Reste à savoir si elle plaît à mon vieil ami, ajouta l'agent supérieur.

— Non-seulement elle me plaît, s'écria M. Lecoq, mais la plus grande grâce que vous puissiez me faire, c'est de la mettre à exécution aujourd'hui même.

— Vous avez bien réfléchi aux conséquences possibles d'une telle confrontation ? Vous vous rendez bien compte qu'un geste échappé au muet, un jeu de physionomie de cet homme peut entraîner la condamnation de votre fils ? S'il se trahit — et il se trahira s'il connaît le prévenu, car il ne se doutera pas qu'on l'observe — s'il se trahit, rien ne pourra compenser le désastreux effet de cette première scène, ni l'impassibilité que garderait votre fils ni le rapide changement de manières du muet averti par un froncement de sourcils de son complice.

— Je sais tout cela, et je persiste, car je suis sûr de Louis.

S'il était ici, il se joindrait à moi pour vous supplier de faire cette expérience qui prouvera clairement l'absurdité de l'accusation.

Et je remercie, en son nom et au mien, M. Tolbiac.

— Il sera temps de me remercier après l'entrevue, cher monsieur, dit en souriant le *detective*. Je souhaite qu'elle se termine à votre satisfaction, et franchement j'ai bien quelque mérite à faire des vœux pour votre fils, car je suis fort intéressé à ce qu'on découvre le coupable, et j'avoue que je croyais le tenir.

— Comment allons-nous opérer ? demanda le chef de la sûreté pour couper court aux compliments de Tolbiac.

— Mais il me semble que c'est très-simple. Ce soir, vers huit heures, par exemple, vous venez prendre ici M. Louis Lecoq, et vous le menez à son domicile, en lui annonçant qu'on va procéder, chez lui, à de nouvelles constatations auxquelles il doit assister.

Car je pense, et M. le juge d'instruction pensera certainement comme moi, qu'il importe de ne pas avertir le prévenu qu'on va le mettre en présence du

muet.

— L'épreuve n'aura de valeur qu'à cette condition, dit sans hésiter le père Lecoq.

— Je suis charmé de savoir que vous êtes de mon avis sur ce point, cher monsieur.

Nous disons donc que vous conduisez M. Louis rue du Mont-Thabor. Vous y arrivez vers huit heures et demie. Vous montez, en prenant garde, bien entendu, que le concierge ne se doute pas que son locataire est arrêté.

Vous laissez les agents sur le trottoir, sauf un, le plus intelligent, qui entrera avec vous dans l'appartement, et qui restera dans l'antichambre.

Vous installez M. Louis dans le salon, et vous faites semblant de commencer des recherches dans la pièce contiguë au salon.

Dix minutes ou un quart d'heure après, on sonne. C'est le muet. L'agent ouvre la porte. Le muet le prend pour un domestique, et se laisse introduire dans le salon...

Le reste vous regarde, cher maître.

— Très-bien. Mais qui se chargera de tirer le muet de Mazas et de l'amener ?

— Moi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Il ne me connaît pas et vous me permettrez de vous faire remarquer en passant que j'ai eu raison de refuser de le voir jusqu'à présent, car, s'il me connaissait, il se défierait de moi, et il faut absolument qu'il me suive de son plein gré.

— Comment ferez-vous pour l'y décider ?

— D'abord, je vous prie de donner des instructions pour qu'au greffe de Mazas tout se passe de façon à ce que notre homme puisse croire que, cette fois, on le met définitivement en liberté.

On ne négligera aucune des formalités de levée d'écrou.

Il est certainement assez intelligent pour comprendre que, si l'ordre d'élargissement n'était pas sérieux, on ne procéderait pas ainsi.

— Plus intelligent que vous ne pensez, et le diable ! c'est que nous avons déjà joué la même comédie pour le mettre hors du Dépôt. Mais, enfin, j'admets qu'il ne se fera pas prier pour sortir de la prison.

Le voilà dans la rue. Sous quel prétexte l'aborderez-vous ?

— Je ne l'aborderai pas. Je lui ferai signe.

— Expliquez-vous plus clairement, cher ami.

— Mon idée est celle-ci : Vous vous souvenez que les deux sergents de ville ont déclaré qu'au moment où ils venaient d'arrêter l'homme à la malle, ils avaient entendu partir une voiture.

Nous sommes tous d'avis que cette voiture attendait le bourgeois qui précédait le muet et qui y est monté quand il s'est aperçu qu'on empoignait son complice.

— Parfaitement.

— Eh bien ! je conclus de ce fait que le muet devait être aux gages d'un homme qui possède une voiture à lui. On ne se sert pas d'un fiacre pour transporter un cadavre. Donc si le muet, une fois dehors, apercevait un coupé stationnant devant la porte de la prison, et, tout près de ce coupé, un monsieur bien vêtu qui l'appellerait d'un geste engageant, il est permis de supposer qu'il ne se sauverait pas. Il est même probable qu'il s'approcherait pour voir à qui il a affaire.

— C'est possible, mais il reconnaîtrait bientôt qu'il se trompe.

— Pourquoi ? Le bourgeois signalé par les deux sergents de ville est de taille moyenne... comme moi... il avait relevé jusque par-dessus ses oreilles le collet de son paletot... j'en ferai autant...

— Et vous supposez que notre homme se décidera à monter dans votre voiture ?

— Je n'en doute pas, et une fois qu'il y sera, le reste ira tout seul.

La conversation ne m'embarrassera pas, puisqu'il n'y en a pas de possible avec un sourd-muet.

S'il gesticule, je gesticulerai aussi, et je n'aurai pas de peine à le calmer, car il croira que je l'emmène dans une maison où il sera en sûreté.

Songez donc ! il sort de Mazas et il trouve un équipage qui l'attend. Il pensera tout naturellement que son bourgeois a eu assez d'influence pour le faire relâcher et qu'il vient le chercher.

Et quand il s'apercevra que je ne suis pas ce bourgeois, il me prendra pour un ami envoyé à sa rencontre par le susdit.

— Mais quand il arrivera devant la maison de M. Lecoq ?

— S'il y est déjà venu, il n'hésitera pas à y entrer. Si, au contraire, il fait des difficultés, je me charge de le décider.

Eh bien ! cher maître, sommes-nous d'accord ?

— Le moyen est un peu compliqué, dit après réflexion le chef de la sûreté, mais autant celui-là qu'un autre. Seulement, vous ne pouvez pas prendre seul la responsabilité d'une opération de cette importance.

— Je n'en ai, pardieu ! pas envie. Le muet n'aurait qu'à s'en aller sans faire attention à moi, je me trouverais bien embarrassé, car je ne pourrai pas le *filer* en voiture.

Je demande que vous mettiez au moins deux agents en surveillance devant la porte de Mazas, et deux agents qui aient déjà vu notre homme.

— Piédouche et Pigache feront très-bien votre affaire.

— Oui, à condition qu'ils se déguiseront, car il ne faut pas que le muet les reconnaisse.

— Cela va de soi. Venez à mon cabinet vers midi. D’ici là, je me serai entendu avec le juge d’instruction, et nous conviendrons de nos faits avec les deux agents. La besogne est délicate, et il faut tout prévoir, tout fixer : l’heure, la place où stationnera votre coupé, la marche à suivre au cas où notre homme se déroberait.

— Nous arrangerons cela ensemble, cher maître, et je suis sûr que tout ira bien.

— Me permettrez-vous de vous attendre ce soir chez vous, après l’entrevue ? demanda M. Lecoq au chef de la sûreté.

— Oui, mon vieil ami, répondit l’agent supérieur en lui serrant les mains, et je serai bien heureux si j’ai une bonne nouvelle à vous donner.

Tolbiac se confondit de nouveau en protestations chaleureuses, et le père Lecoq, touché des sympathies qu’on lui exprimait, s’en alla le cœur plein de reconnaissance et d’espoir.

X

La nuit était venue depuis longtemps déjà, lorsqu’un coupé fort élégant déboucha sur le boulevard Mazas, un coupé bleu foncé, attelé d’un cheval noir, et conduit par un cocher couvert de fourrures.

Ce joli équipage tourna lestement à gauche et s’arrêta contre le mur d’enceinte de la prison, à dix pas de la grande porte cintrée qui ne s’ouvre que pour les voitures cellulaires.

Deux hommes descendirent et se dirigèrent vers la rampe qui monte à la gare de Lyon, peu animée en ce moment, car ce n’était pas encore l’heure des trains du soir.

Ils paraissaient chercher quelqu'un, et l'un d'eux dit entre ses dents :

— Ils devraient déjà être à leur poste. Ce n'est pas comme ça qu'on fait son métier quand on le fait bien.

— Il faut passer quelque chose à ces gens-là, cher maître, répondit l'autre. On n'est pas de fer et, s'ils étaient allés boire un coup au cabaret, je n'aurais pas le cœur de leur en vouloir.

D'ailleurs, ajouta-t-il en tirant sa montre, ils ne sont pas en retard. C'est nous qui sommes en avance.

— Nous n'avons pas trop de temps pour leur donner nos instructions et, s'ils tardent encore cinq minutes, je les ferai mettre à pied pour un mois.

Vous me trouvez dur. Mais savez-vous, Tolbiac, que si on n'obligeait pas les agents à servir militairement, il n'y aurait plus moyen de marcher.

Nous ne sommes pas ici en Angleterre où on fait la police à l'eau de rose.

Et puis, il ne s'agit pas ce soir d'une affaire courante. Nous avons pris, vous et moi, une grosse responsabilité, et il suffirait d'une fausse manœuvre pour nous mettre dans un très-mauvais cas.

J'ai eu assez de peine à obtenir l'autorisation de jouer ce soir la partie que vous m'avez proposée. Tâchons de ne pas la perdre.

— Nous ne la perdrons pas, cher maître, nos précautions sont trop bien prises.

— C'est égal, je tiens absolument à ce que nous fassions répéter la manœuvre sous nos yeux. D'abord, votre coupé devra s'arrêter exactement à la place où il est en ce moment.

— Soyez tranquille. J'ai le coup d'œil juste et je serai là pour donner l'ordre à mon cocher.

— Il est sûr, ce cocher ?

— Sûr et discret, Depuis six mois qu'il est à mon service, il n'a pas une seule fois bavardé avec mes domestiques, ni avec mon portier. Je le saurais. Ils me l'auraient dit.

— Et il ne s'étonnera pas que vous le fassiez stationner deux fois dans la même soirée devant le mur de Mazas ?

— Il croit que je viens attendre quelqu'un qui arrive par le train de Lyon.

— Bon ! alors, c'est convenu. Quand nous aurons causé avec nos deux numéros, vous me reconduirez à la préfecture et vous reviendrez ici, de façon à vous y trouver à huit heures précises. C'est l'instant que j'ai fixé au directeur pour la sortie du muet.

— Oh ! je serai exact, mais il est tout à fait inutile que j'arrive plus tôt, car vous ne serez pas rue du Mont-Thabor avant la demie, et il ne faut que vingt-cinq minutes à mon cheval pour y aller d'ici.

À propos, après la confrontation, vous ferez ramener le muet en fiacre, n'est-ce pas ? Je ne me soucie pas de l'écrouer moi-même.

— Je le remettrai aux agents... ils ne sont pas encore là, les drôles. Mais qu'augurez-vous du résultat de l'entrevue ?

— Ma foi, je vous avoue que je n'ai pas encore d'opinion arrêtée. J'ai dit tantôt que ce résultat serait favorable à M. Lecoq de Gentilly, mais son père était là, et je ne voulais pas lui faire de la peine.

— Moi, je suis fixé, mon cher. Lecoq est un brave homme que j'aime de tout mon cœur ; son fils est un scélérat de la pire espèce, et je suis à peu près sûr qu'il aura le cou coupé.

— Il est évident que, si le muet le reconnaît, son affaire est réglée.

Et puis, j'ai écrit en Angleterre... Il y a passé quelques années dans sa jeunesse et je le soupçonne d'y avoir connu la femme de la rue de l'Arbalète. Si les renseignements que j'attends me parviennent d'ici à

quelques jours, comme je l'espère, je vous apprendrai peut-être bientôt du nouveau.

— Je le souhaite... mais voilà, si je ne me trompe, nos hommes qui nous cherchent.

En effet, à la lueur des becs de gaz qui éclairent les abords de la gare, on voyait s'avancer un commissionnaire affublé de ses crochets et un facteur coiffé de la casquette aux initiales P. L. M.

Le commissionnaire, c'était Pigache ; le facteur, c'était Piédouche.

Le chef de la sûreté les avait reconnus du premier coup d'œil.

Ils causaient avec un individu vêtu comme un ouvrier de chemin de fer.

— C'est trop fort, grommela l'agent supérieur, et je vais les secouer d'importance. S'accoster d'un inconnu quand on est de service, et qu'on veut se faire passer pour des employés de la gare de Lyon... ma parole d'honneur, on n'a pas idée de ça.

Piédouche avait sans doute aperçu son chef, car il prit vivement congé de son compagnon de rencontre, qui s'achemina lentement vers la rampe.

— Vous voilà, vous autres, c'est heureux, dit le général à ses soldats retardataires. Vous devriez être en faction devant la porte de Mazas et vous flânez dans la rue.

— Excusez, patron, répondit le numéro 29 ; la surveillance est indiquée pour huit heures, et comme il n'est que six heures quarante.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme qui bavardait avec vous ?

— Un aiguilleur de la Compagnie d'Orléans, que nous avons rencontré et qui m'a demandé des nouvelles d'un employé de la ligne de Lyon qu'il a connu dans le temps. Si j'avais eu l'air de tomber des nues, il aurait bien vu que je n'étais qu'un facteur de carton. Je lui ai conté une blague. Faut bien jouer son rôle, patron. Alors il m'a offert un canon chez le marchand de vins d'en face, et je n'ai pas pu refuser... toujours à cause du rôle.

— Assez ! au lieu d'aller boire avec le premier venu, tu devrais faire ton service. Si tu continues, je finirai par demander ta révocation.

— Mais, patron, dit timidement Piédouche, hier, vous m'avez complimenté, et je suis sûr que M. Tolbiac n'est pas mécontent de moi. J'ai même dans l'idée que j'ai gagné la gratification qu'il m'a promise...

— Je ne te la remettrai qu'après la confrontation, dit le *detective*, car enfin, si tu t'étais trompé, si le jeune homme n'était pas l'assassin... ma foi ! je ne te devrais rien.

— C'est juste, répondit l'agent un peu interloqué. Et même... vous me croirez si vous voulez... mais, dans ce cas-là, je me consolerais de ne pas la toucher ; le père Lecoq est un si brave homme, et il aime tant son garçon...

— Tais-toi et écoute, interrompit le chef de la sûreté. Tu vois bien, là-bas, ce coupé ?

— Oui, patron. Et je l'ai *frimé* en passant. Cheval noir, cocher fourré, caisse bleu foncé. Pas de danger que je m'y trompe.

— Bon ! nous allons filer avec. Cinq minutes avant huit heures, il reviendra et il s'arrêtera juste à la place où il est maintenant.

— Oh ! je le reconnaîtrai. Et, comme vous m'avez bien expliqué tantôt ce que nous aurons à faire...

— Je vais te répéter tes instructions. Toi et Pigache, vous vous tiendrez de l'autre côté de la porte de Mazas, tout près du mur, et vous aurez l'air de causer entre vous... le factionnaire sera prévenu et il ne vous dira rien.

— D'ailleurs, c'est à peine s'il nous verra. On sait se défiler, patron.

— À huit heures précises, tu m'entends bien, vous verrez sortir le muet par la petite porte, à droite de la grande. En même temps, M. Tolbiac descendra de son coupé et il fera signe au muet.

C'est à ce moment-là qu'il faudra ouvrir l'œil.

— On l’ouvrira.

— Et manœuvrer avec intelligence. Si le muet monte en voiture avec M. Tolbiac, le tour est joué. Vous n’avez qu’à prendre un sapin et à venir nous rejoindre rue du Mont-Thabor.

Si, au contraire, le muet se dérobe, s’il s’en va flânant au hasard, sans avoir l’air de voir qu’on l’appelle, vous le *filerez* en douceur.

Dans ce cas-là, la consigne serait de ne pas le perdre de vue, et de l’aborder si, au bout d’une demi-heure, vous vous apercevez qu’il ne sait où aller.

Vous êtes assez bien *camouflés* pour qu’il ne vous reconnaisse pas. Il consentira à vous suivre si vous vous y prenez bien, et vous me l’amènerez à pied, ou en fiacre, à votre choix.

Je ne quitterai pas l’appartement de la rue du Mont-Thabor avant que le muet y arrive, soit avec M. Tolbiac, soit avec vous.

Est-ce compris ?

— C’est compris, patron.

— Pas de bêtises, surtout. Tu joues ta place.

Et, sur cette recommandation menaçante, le chef de la sûreté prit le bras de Tolbiac et se dirigea vers le coupé bleu.

Piédouche les vit monter ensemble dans ce fringant équipage qui s’en alla par la rue de Lyon.

— On dirait que le patron nous prend pour des conscrits, dit-il en haussant les épaules. Il nous fait des recommandations depuis une heure. C’est pourtant pas malin ce que nous avons à faire, et...

À ce moment, une main se posa sur son bras, et une voix lui dit :

— Sans vous commander, camarade, est-ce que vous connaissez les deux particuliers qui viennent de passer en voiture ?

Piédouche se retourna vivement et vit que l'homme qui lui adressait la parole était l'ouvrier du chemin d'Orléans avec lequel il venait de fraterniser devant le comptoir d'un marchand de vins.

Étonné de le retrouver derrière lui, plus étonné encore de la question qu'il lui adressait, l'agent répondit prudemment :

— Ces bourgeois-là ? je ne les ai jamais tant vus. Je ne fréquente pas les gens à équipage, vous pensez bien. Ils me demandaient des renseignements sur la nouvelle ligne qu'on vient d'ouvrir en Bourgogne... comme s'ils ne pouvaient pas aller lire l'affiche dans la gare... mais ils sont tous les mêmes, ces richards ; ils ne se gênent pas pour déranger un pauvre employé qui n'a qu'une heure de congé.

— Excusez, dit l'homme ; comme vous causiez avec eux, j'avais cru...

— Vous les connaissez donc, vous, que vous vous inquiétez d'eux ?

— J'en connais un.

— Lequel ?

— Le plus grand. Celui qui n'a pas de barbe.

— Ça doit être le maître de la voiture, dit Piédouche d'un air fin. Quand ils sont montés dedans, il a fait passer l'autre le premier.

Mâtin ! vous avez de la chance de fréquenter un *rupin* comme ça.

— Je ne le fréquente pas ; je sais son nom et son adresse, voilà tout.

— Comme s'appelle-t-il, si ce n'est pas être trop curieux ?

— M. Tolbiac de... je ne sais plus quoi, et il demeure rue Godot-de-Mauroy.

— Quartier de la Madeleine. Plus que ça de genre !

— Oui, c'est loin du boulevard de l'Hôpital, où je demeure, et je n'ai pas encore eu le temps d'aller le voir. Mais demain j'aurai ma journée libre, et je pousserai jusque-là.

— Vous avez donc affaire à lui ? demanda l'agent qui, par habitude professionnelle, ne perdait jamais une occasion de faire causer les gens.

Parions que vous voulez le prier de vous recommander à vos chefs.

— Non, ce n'est pas ça. J'ai trouvé de l'argent qu'il a perdu... avec sa carte de visite... et je tiens à le lui rendre.

— Vous aviez une fameuse occasion pendant qu'il était là.

— Oui, mais je n'ai pas l'argent sur moi. Et puis je veux causer avec lui.

— C'est juste... pour la récompense...

— Je m'en moque de la récompense, et ce n'est pas pour lui dire des douceurs que j'irai chez lui.

— Qu'est-ce qu'il vous a donc fait ?

— Figurez-vous que, la semaine passée, il est venu me trouver à mon aiguille, pour me parler d'un héritage qui, soi-disant, reviendrait à ma fille, et que la petite a manqué être écrasée par un train, en ramassant des louis qu'il avait semés sur la voie.

Il a filé sans demander son reste, et, comme il m'a fait l'effet d'un mauvais farceur, en lui rapportant son argent je lui demanderai pourquoi il est venu me conter un tas de blagues.

— En voilà une drôle d'histoire, s'écria Piédouche, qui avait écouté avec beaucoup d'attention le récit de l'aiguilleur.

C'est égal ! à votre place, moi, je ne me fâcherais pas avec cet homme-là. Il doit avoir le bras long.

Mais, excusez-nous, camarade. Ma femme m'attend, et j'ai invité mon ami que voilà à manger la soupe avec nous.

— C'est moi qui vous demande excuse de vous avoir fait bavarder si longtemps. Bonsoir et sans adieu. Quand vous aurez affaire à la gare d'Orléans, demandez Pierre Cambremer. Tout le monde vous dira où je suis, et nous boirons la goutte ensemble.

— Ça ne sera pas de refus, dit le faux facteur en s'éloignant avec son ami le faux commissionnaire.

Quand ils furent arrivés au coin de la rue des Charbonniers, qui croise le boulevard Mazas à cinquante mètres de la prison, Piédouche s'arrêta et se retourna pour s'assurer que l'aiguilleur ne les avait pas suivis.

Puis, comprenant que Cambremer avait dû entrer dans la gare, puisqu'on ne l'apercevait plus, il se mit à rire, et il dit à Pigache :

— En v'là un qui ne se doute pas d'avoir eu affaire à un *roussin* de la haute. Comme ça se trouve pourtant qu'il rencontre Tolbiac juste dans un moment où Tolbiac travaille pour *la maison* ! Il l'aurait joliment vexé, s'il lui avait parlé. Ça prouve que, dans notre état, il faut toujours compter sur l'imprévu.

— Pourvu qu'il ne revienne pas nous embêter quand le muet sortira, grommela Pigache.

— Pas de danger, nous le verrions de loin, et lui ne nous verrait pas, puisque nous serons collés contre le mur.

Dis donc, vieux, sais-tu que Tolbiac est tout de même un fameux blagueur et qu'il monte le coup au patron quand il se vante de lui tirer au clair en un mois l'affaire de la rue de l'Arbalète. Le diable m'emporte s'il y a seulement mis le nez. Il passe tout son temps à des histoires de succession où il doit faire son beurre... à preuve ce que l'aiguilleur vient de nous conter.

— Ça, ça m'est égal ; mais tout de même il ne me revient pas du tout, cette espèce de policeman.

— L’as-tu entendu tout à l’heure quand j’ai parlé du billet de mille, sans en avoir l’air ? A-t-il assez tiré au renard ? Il me la colle belle quand il me dit qu’il me le donnera après la confrontation, sous prétexte qu’on ne sait pas encore si on tient l’assassin. Ah ! je voudrais être aussi sûr d’avoir mon argent que je suis sûr que le fils Lecoq a tué la femme et le négociant.

Et Piédouche revint à son refrain :

— Pauv’ père Lecoq ! en aura-t-il du chagrin ! v’là ce que c’est que de gâter les enfants et d’en faire des *gandins*. S’il avait mis son fils dans notre partie, ça ne lui serait pas arrivé.

— Ça n’empêche pas que c’est un bon, celui-là. J’ai servi aussi sous lui, moi, dans les temps. Il ne faisait pas d’embarras, mais quand il promettait, il tenait.

— Et sa méthode valait joliment mieux que celle de Tolbiac. Ce n’est pas le père Lecoq qui vous aurait eu de ces inventions de voiture et de confrontation dans l’appartement. Des poses, quoi ! pour se faire valoir avec ses systèmes anglais. Mais *à la maison* ils en sont tous entichés. Je te demande un peu si le muet n’aurait pas aussi bien reconnu le prévenu au Dépôt.

— Sans compter que ces manigances-là, des fois, ça tourne de travers. C’est nous qui allons avoir tout le mal et, s’il arrivait une anicroche, c’est nous qui la goberions.

— C’est vrai, mais quoi ? dit philosophiquement Piédouche, tout le monde ne peut pas être général, ni officier, et les coups, ça revient de droit aux soldats.

Assez causé, mon vieux, la demie vient de sonner. V’là le moment de prendre notre faction.

Pigache ne dit plus mot, et les deux agents, se rapprochant tout doucement de la prison, longèrent le mur d’enceinte et s’arrêtèrent, selon leur consigne, à dix pas de la porte.

Là, ils se dissimulèrent dans l'ombre projetée par la haute muraille à laquelle ils s'adossaient, et ils attendirent immobiles, silencieux et attentifs.

Il faisait très-froid. Il neigeait même un peu. La sentinelle s'était réfugiée dans sa guérite, et après la tombée de la nuit, en hiver, les passants sont rares sur le boulevard Mazas.

En revanche, le débouché de la rue de Lyon avait pris beaucoup d'animation depuis que l'heure des express du soir approchait.

Les fiacres chargés de bagages, les voitures de maître, les omnibus arrivaient en masse du côté de la Bastille, et, laissant Mazas à gauche, s'engageaient sur la rampe assez raide qui monte à la gare.

D'autres revenaient après avoir versé leurs voyageurs devant l'embarcadère.

C'était la saison où on part volontiers pour l'Italie et pour Monaco, de sorte que la cour et les rues qui y aboutissent étaient fort encombrées.

— Est-il bête, ce Tolbiac ! grommela Piédouche, gêné dans sa surveillance par cet incessant va-et-vient. Comme s'il ne pouvait choisir un autre moment pour emballer son muet !

Lui et son camarade avaient, en effet, quelque peine à suivre de l'œil les véhicules de toute espèce qui passaient devant eux.

Cependant, comme ces véhicules ne se dirigeaient pas de leur côté, ils n'étaient pas exposés à se tromper, et ils attendaient sans trop d'inquiétude que le coupé annoncé parût.

L'horloge de la gare sonna les trois quarts, et le mouvement augmenta encore. Le train allait partir, et les retardataires arrivaient en masse.

Dix minutes s'écoulèrent, et, au moment où la grande aiguille du cadran atteignait le chiffre onze, un coupé tourna l'angle de la rue de Lyon et vint se ranger près du mur, à dix pas en deçà de la porte, à vingt pas par conséquent des deux agents.

— C'est lui, murmura Piédouche. Je ne distingue pas la couleur de la caisse, mais je reconnais le cheval... Pourtant, il me semble que le cocher n'a pas ses fourrures comme tantôt... Il aurait bien dû soigner ses lanternes, l'animal... elles n'éclairent guère.

— Et qui veux-tu que ce soit, si ce n'est Tolbiac ? dit tout bas Pigache. Est-ce qu'un autre s'amuserait à stationner contre la prison ?

Piédouche était sans doute du même avis que son camarade, car il se tut.

Huit heures sonnèrent. La petite porte s'ouvrit et se referma presque aussitôt.

Un guichetier venait de pousser le muet dehors.

Les agents se gardèrent bien de bouger.

Le chef leur avait assigné un rôle purement passif. Ils n'étaient là que pour surveiller les mouvements de l'homme qu'on venait de mettre en liberté, et pour le suivre, dans le cas où il ne se déciderait pas à monter en voiture.

Le reste regardait M. Tolbiac, et, comme le coupé bleu était à son poste depuis cinq minutes, leur responsabilité se trouvait dégagée, du moins pour le moment.

Ils se bornèrent donc à observer, et ils ne perdirent pas de vue le muet qui fit trois pas en avant et qui s'arrêta tout à coup, ébloui par les lumières de la gare et étourdi par le roulement des voitures.

Il regardait droit devant lui, sans tourner la tête, ni à droite, ni à gauche.

On eût dit qu'il cherchait à s'orienter.

— Il ne nous donnera pas beaucoup de mal, murmura Piédouche. Il n'a pas l'air d'avoir envie de courir.

Tout à coup, un coupé attelé d'un cheval noir, et conduit par un cocher à pèlerine fourrée, se détacha lentement de la file des voitures qui montaient vers l'embarcadère, et vint s'arrêter avec une précision remarquable à

quatre mètres tout au plus de la grande porte, masquant ainsi aux agents la voiture arrivée cinq minutes auparavant, cette voiture qu'ils avaient prise pour celle de Tolbiac.

Il n'y avait pas à s'y tromper. La dernière venue était la bonne, la vraie.

À la clarté de ses deux lanternes qui brillaient du plus vif éclat, on distinguait fort bien la nuance de la caisse, la couleur de la robe du cheval et la peau de renard sur les épaules du cocher.

Du reste, la portière s'ouvrit aussitôt, et un homme enveloppé dans un ample pardessus mit pied à terre, au moment même où le muet, fatigué de contempler les becs de gaz, tournait la tête à droite.

Le maître du coupé l'appela du geste, sans lâcher la portière que, de son autre main, il tenait ouverte, et, sans hésiter, le muet s'achemina vers celui qui lui adressait des signes amicaux.

— Ça va comme sur des roulettes, dit tout bas Piédouche. Cet imbécile de sourd ne demande qu'à se laisser emballer.

Voyons pourtant s'il va monter... Ma foi ! oui, il y est.

La chose avait été vite faite.

Le muet, arrivé près du monsieur au vaste pardessus, était entré dans le coupé sans faire de façons, le monsieur s'y était jeté après lui et avait vivement refermé la portière.

— Tolbiac avait raison tout de même, reprit Piédouche. Je n'aurais pas cru que le muet marcherait si facilement.

C'est égal, ajouta-t-il entre ses dents, il est arrivé en retard, le Tolbiac, et il aurait pu se mettre dedans et nous y mettre aussi... car enfin si nous avions pris l'autre voiture pour la sienne...

Le cocher qui avait son cheval bien en main fit légèrement siffler son fouet.

Le coupé, vivement enlevé, partit comme une flèche et, passant presque à toucher les deux agents, fila vers la place du Trône, par le boulevard Mazas.

— La corvée est finie, s'écria Pigache. Nous n'avons plus qu'à rejoindre le patron, et, comme il nous a autorisés à prendre un sapin aux frais de l'administration, nous n'userons pas nos bottes.

— Tais-toi, lui dit Piédouche en lui saisissant le bras.

— Ah ! sapristi ! qu'est-ce que c'est que ça ? murmura le numéro 33.

Le départ du coupé qui emportait le muet avait démasqué l'autre coupé, le premier arrivé, et ce coupé s'avavançait au pas.

Une tête se montrait à la portière entr'ouverte, une tête qui ressemblait assez à celle de M. Tolbiac de Tinchebray.

Piédouche se demandait s'il n'était pas dupe d'une illusion d'optique, lorsque le cheval — un cheval noir — s'arrêta.

L'homme qui se penchait hors de la voiture en descendit et se mit en observation.

Il regardait attentivement la porte de la prison.

À son costume, à sa tournure, et surtout à cette attitude de guetteur, les deux agents reconnurent le *detective* qu'ils avaient mission de seconder, et leur stupéfaction ne fut pas mince.

Pigache ne se rendait pas encore bien compte de la situation, mais Piédouche, doué d'une compréhension plus alerte, commençait à soupçonner qu'ils venaient de commettre une énorme méprise.

Il voulut en avoir le cœur net, et il alla droit au monsieur du coupé.

C'était bien Tolbiac, et il accueillit les agents par ces phrases brèves et saccadées :

— Je vous avais défendu de quitter votre poste. Retournez-y sur-le-champ. Huit heures sont sonnées. Le muet va sortir. Il ne faut pas qu'il vous voie avec moi.

Allons ! tournez-moi les talons. Qu'attendez-vous ?

— Le muet ! murmura Piédouche, mais... il est parti.

— Comment, il est parti ? Deviens-tu fou ?

— Non pas. Je vous dis qu'il est monté dans la voiture qui vient de filer pour le boulevard.

— Et tu l'as laissé faire, misérable ! s'écria M. Tolbiac en attrapant le malheureux agent par le collet de sa redingote et en le secouant furieusement.

— Lâchez-moi, dit Piédouche qui paraissait peu disposé à se laisser violenter.

— Pas avant que tu m'aies expliqué ta conduite, coquin !

— Oh ! pas de gros mots, riposta le numéro 29 en se dégageant brusquement. Vous m'embêtez, à la fin. Si le muet s'est sauvé, c'est de votre faute et non de la mienne.

— Qu'oses-tu dire ?

— Je dis qu'avec toutes vos inventions, c'est vous qui avez fait la boulette. Fallait vous mettre près de la porte. L'autre voiture ne vous aurait pas passé devant.

— Mais tu avais vu la mienne, tu l'avais reconnue...

— Pas tant que ça. D'abord, vos lanternes éclairaient mal, et puis votre cocher avait ôté son collet de fourrures... c'est vrai qu'il vient de le remettre... mais il ne l'avait pas quand il est arrivé.

— Tu mens !

— Je ne mens pas, et je ne pouvais pas deviner qu’une *boîte* toute pareille à la vôtre allait venir vous couper l’herbe sous le pied... et ça, juste pendant que huit heures sonnaient.

— Je t’avais averti que je serais là à huit heures moins cinq, et j’y étais en effet.

— Je ne dis pas le contraire, mais j’aurais voulu empêcher le muet de monter dans l’autre coupé que je n’aurais pas pu... à moins de lui tomber dessus... et ça m’était défendu.

— Tu savais que je devais mettre pied à terre... appeler de la main le muet...

— Un monsieur qui a la même tournure, le même pardessus que vous a fait toutes ces manœuvres-là. Mon camarade l’a vu aussi bien que moi.

C’est drôle, mais c’est comme ça.

— C’est si drôle, dit durement M. Tolbiac, que je te somme de me l’expliquer.

— Vous expliquer quoi ?

— Oh ! ne fais pas la bête. Tu m’entends fort bien, et tu as reçu de l’argent pour laisser échapper le muet.

— En voilà une bonne, par exemple !

— Combien le père Lecoq t’a-t-il donné pour monter le coup qui vient de se faire ici ?

— M. Lecoq ! je ne l’ai pas vu depuis ce matin.

— C’est ce qu’il faudra prouver. Je prétends, moi, que vous étiez d’accord, et je te déclare que ça ne se passera pas comme ça.

On nous attend rue du Mont-Thabor. Vous allez y venir avec moi tous les deux, et nous allons voir comment votre chef prendra la chose.

— Oui, nous allons le voir, cria Piédouche. S’il y a une canaillerie là-dedans, c’est vous ou moi qui l’avons faite, et il faut qu’on sache lequel. Le patron décidera.

Et appelant un fiacre qui passait, l’agent dit d’un ton ferme à M. Tolbiac :

— Je vais monter dans ce sapin avec Pigache. Si vous avez peur que je me sauve, vous n’avez qu’à suivre avec votre équipage. Mais soyez tranquille, je ne vous brûlerai pas la politesse en route, car j’ai autant envie que vous d’en finir.

Le *detective* sentit sans doute qu’il n’avait rien de mieux à faire que d’accepter la proposition.

— Soit ! dit-il. Je vais vous suivre, et, comme mon cheval marche mieux que celui de ce fiacre, je ne crains pas que vous m’échappiez. Je vous préviens seulement que, si votre chef suit mon conseil, il vous enverra dès ce soir en prison, comme complice du prévenu Lecoq.

— Faudra voir, répliqua Piédouche en haussant les épaules. Mais, dites donc ! puisque votre cheval marche si bien, vous auriez dû commander à votre cocher de courir après le coupé qui emmène le muet. Vous ne soutiendrez pas que c’est moi qui vous en ai empêché et vous pouvez être sûr que je contera la chose au patron.

Et il sauta dans le fiacre avec son camarade, pendant que M. Tolbiac montait en coupé.

— Nous sommes dans de jolis draps, dit Pigache.

— Je m’en moque, répondit Piédouche qui paraissait exaspéré. J’en ai assez de travailler avec un coco qui me promet des billets de mille et qui veut me faire flanquer à la porte, en me mettant ses bêtises sur le dos. Tant pis si le patron me donne tort !

Pigache avait de la philosophie, et il n’était pas bavard.

Les deux agents n'échangèrent plus une parole, jusqu'au moment où le fiacre escorté par le coupé de M. Tolbiac s'arrêta dans la rue du Mont-Thabor.

Le père Lecoq n'avait pas eu la patience d'attendre l'heure du rendez-vous à lui donné par le chef de la sûreté.

Il était venu s'établir devant la maison où le sort de son fils allait se décider.

Pour tenter l'épreuve décisive à laquelle il voulait soumettre Louis Lecoq, le chef de la sûreté n'avait pas jugé nécessaire, et pour cause, de s'entourer de l'appareil ordinaire des descentes de justice.

Il était arrivé rue du Mont-Thabor, en voiture, avec le juge d'instruction et le prévenu, sans aucune escorte.

Un agent en bourgeois et deux sergents de ville l'attendaient devant la porte de la maison.

L'agent était monté dans l'appartement avec son chef. Les deux sergents de ville avaient reçu l'ordre de rester dans la rue, et de se tenir prêts à toute réquisition.

Le programme proposé par M. Tolbiac avait été suivi de point en point.

Seulement le père Lecoq y avait introduit, en ce qui le concernait personnellement, une modification.

Au lieu de se rendre à dix heures, comme c'était convenu, dans le cabinet du chef de la sûreté, il était venu dès huit heures s'établir dans un coin obscur en face du domicile de son fils.

Il avait vu passer le fiacre qui l'amenait, les fenêtres de l'entresol s'éclairer ; il attendait avec impatience que le muet arrivât, et il se proposait de se présenter au chef de la sûreté lorsqu'il reparaîtrait dans la rue après la confrontation.

Il comptait que son ami l'excuserait de forcer ainsi la consigne et ne refuserait pas de lui apprendre le résultat de l'entrevue.

Il espérait même, ce pauvre père, que Louis lui serait rendu après cette entrevue qui devait faire éclater son innocence.

Aussi le cœur lui battit bien fort quand le coupé de M. Tolbiac s'arrêta au numéro 72, derrière une voiture de place qui le précédait de deux ou trois longueurs de cheval.

Ce n'était pas le moment de se montrer, et le vieillard assista de loin au débarquement des deux agents et du *detective*.

Il entendit la porte de la maison se refermer, et il crut que le muet y était entré avec eux, car il n'avait pu voir que très-imparfaitement ceux qui descendaient.

Le fiacre et le coupé allèrent se ranger un peu plus loin contre le trottoir, près de la voiture qui avait amené Louis et ses deux compagnons de voyage.

M. Lecoq leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement où son fils allait jouer une partie suprême, et il vit bientôt des ombres passer derrière les rideaux.

Il le connaissait bien cet appartement qu'il s'était plu à meubler pour son cher Louis, et, aux mouvements de ces ombres, il pouvait suivre la scène émouvante de la confrontation.

— Il est là, se disait-il en regardant la fenêtre du milieu. Ils l'ont laissé dans le salon... Eux, ils sont dans la chambre à coucher... et ils le surveillent... les agents et Tolbiac viennent d'entrer dans le cabinet de travail... je vois leurs ombres s'agiter... ils vont pousser le muet dans le salon... pourvu que ce malheureux ne fasse pas quelque signe auquel on puisse se méprendre... Quand je pense que la vie de mon fils dépend d'un geste, d'un jeu de physionomie... je tremble.

Et il se prenait à maudire Tolbiac, qui avait suggéré l'idée de cette dangereuse expérience.

— C'est singulier, reprit-il. Ils restent dans le cabinet de travail... et ceux qui étaient dans la chambre à coucher traversent le salon... ils viennent les rejoindre... on dirait qu'ils se groupent pour causer... Ce n'est pas ainsi qu'ils avaient arrangé la scène... que s'est-il donc passé ?

Ah ! la lumière devient moins vive dans le cabinet... ils ont fermé la porte du salon... ils y ont allumé toutes les bougies dans ce salon, pour mieux épier l'effet que la rencontre avec Louis produira sur la figure du muet... et ils ne se pressent pas d'en venir là...

Ils ont laissé Louis seul... c'est bon signe. S'ils le croyaient coupable, ils ne le perdraient pas de vue.

M. Lecoq, rassuré par cette réflexion un peu hasardée, passa la main sur son front, où perlaient de grosses gouttes de sueur, quoiqu'il fit très-froid.

— Ah ! mon Dieu ! murmura-t-il tout à coup, c'est lui... il s'approche de la fenêtre... il écarte le rideau... il regarde dans la rue... il ne sait pas que son père est là, le pauvre cher enfant !... À qui pense-t-il ? À moi, à sa fiancée... Dieu ne permettra pas qu'on nous le prenne... et demain, ce soir peut-être, je pourrai l'embrasser... le conduire à celle qui l'attend dans d'horribles angoisses... plus horribles que les miennes, car elle ignore ce qui se passe, tandis que moi j'espère... je suis sûr que cette épouvantable accusation va tomber d'elle-même, aussitôt que le muet...

Ah ! ils tardent bien, dit le vieillard en se frappant la poitrine.

Il n'était pas au bout de ses étonnements.

L'ombre de son fils s'éloigna de la fenêtre, et la lumière s'éteignit subitement dans la première pièce, celle où venait de se tenir une conférence dont M. Lecoq ne soupçonnait pas l'objet.

Un instant après, la porte cochère s'entr'ouvrit ; un homme se glissa dans la rue et dit quelques mots aux deux sergents de ville, dont l'un se détacha aussitôt pour faire avancer le fiacre qui avait amené le prévenu.

Dès que ce fiacre fut devant la maison, M. Lecoq entendit qu'on ouvrait la portière, et aux oscillations de la caisse, il comprit que plusieurs personnes s'y installaient.

Ces diverses manœuvres furent exécutées avec une célérité remarquable, car avant que le vieillard eût le temps de traverser la rue, la voiture, un immense fiacre à six places, s'en alla dans la direction de la préfecture de police.

M. Lecoq ne vit plus les sergents de ville, ni l'homme qui leur avait parlé.

Pendant qu'il se demandait s'ils étaient entrés dans la maison ou s'ils étaient partis, la lumière qui éclairait encore deux des fenêtres de l'appartement disparut.

Évidemment, la séance était levée.

Presque aussitôt, se montrèrent sur le trottoir trois personnages que M. Lecoq n'eut pas de peine à reconnaître : le chef de la sûreté, le juge d'instruction et M. Tolbiac.

Après un très-court colloque, ils se séparèrent ; le magistrat monta dans le fiacre que Piédouche et Pigache avaient pris à l'heure et Tolbiac dans son coupé.

Les deux voitures partirent en même temps, et le chef de la sûreté, resté seul, s'achemina lentement vers la rue Castiglione.

M. Lecoq ne pouvait pas souhaiter une meilleure occasion pour aborder son vieil ami.

Il courut à lui et lui dit ce seul mot :

— Eh bien ?

— Ah ! c'est vous ! répondit froidement le chef de la sûreté. Comment êtes-vous ici ?

— Je n'ai pas eu la patience d'attendre que vous fussiez rentré à la préfecture... Vous comprenez... je ne vivais pas. Où est mon fils ?... que s'est-il passé ?

— Vous ne vous en doutez pas ?

— Non, balbutia le vieillard, étonné de ce ton sec et presque ironique. J'ai vu arriver Tolbiac... les agents... le muet, mais...

— Vous n'avez pas pu voir le muet, car il n'est pas venu. Il s'est échappé... ou plutôt on l'a enlevé.

— Enlevé ! qui l'a enlevé ?

— Vous m'obligeriez beaucoup de me l'apprendre, mais je puis vous dire que je soupçonne fort l'agent Piédouche de n'y avoir pas nui.

— Lui ! je le connais... il est incapable de manquer à son devoir.

— C'est ce que nous saurons d'ici à peu de jours, car je viens de l'envoyer au Dépôt avec son camarade Pigache, et ces deux drôles resteront sous les verrous jusqu'à ce qu'ils m'aient expliqué leur conduite.

— Et mon fils ? demanda en tremblant M. Lecoq.

— Votre fils ! Je vous engage à oublier que vous êtes son père, car vous ne le reverrez jamais.

Et je ne vous cache pas que vous-même vous pourriez bien avoir à répondre de vos actes.

— Expliquez-vous... je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien clair. La confrontation avec le muet allait confondre votre fils, cela est maintenant de toute évidence, car nous venons de découvrir contre lui une nouvelle preuve.

— Quelle preuve ?

— Vous trouverez bon que je ne vous livre pas les secrets de l’instruction. Votre fils a assassiné l’homme et la femme de la rue de l’Arbalète, nous en sommes absolument sûrs. Mais le muet l’aurait reconnu et le muet a disparu. Qui avait intérêt à le faire disparaître ? Vous.

— Moi ! s’écria M. Lecoq indigné. Moi qui comptais sur cette entrevue pour démontrer l’innocence de Louis ! Mais vous oubliez donc que j’ai été le premier à vous demander de le mettre en présence du muet ?

— Vous saviez, peut-être, qu’en demandant cela vous ne risquiez rien. Quand on est riche et intelligent comme vous l’êtes, quand on a comme vous des agents à sa dévotion, on n’est pas embarrassé pour organiser un enlèvement.

— Ainsi, vous m’accusez ! dit douloureusement le malheureux père. Vous condamnez mon fils !

— Je ne vous accuse pas et je n’ai mission de condamner personne. Mais j’ai le devoir d’agir sans ménagement contre les scélérats... et contre ceux qui entravent l’action de la justice.

Je n’ai rien de plus à vous dire. J’ai été votre ami, et l’amitié que j’ai eue pour vous me coûte bien cher. Nos relations doivent en rester là.

Adieu !

Sur cette dure conclusion, le chef de la sûreté hâta le pas et s’éloigna.

M. Lecoq, atterré, n’essaya pas de le retenir, pas plus qu’il n’avait essayé de se justifier.

Que lui importait qu’on l’accusât ? c’était son fils qu’il voulait défendre, et il ne désespérait pas encore de le sauver.

Huit jours après la triste soirée qui avait emporté la dernière espérance du malheureux fiancé de Thérèse, le père Lecoq était assis sur un banc du jardin des Tuileries, et les rares promeneurs qui traversaient la grande allée s'étonnaient de voir ce vieillard stationner, par une glaciale matinée de février, à une place que balayait la bise.

Les dernières feuilles arrachées par le vent du nord neigeaient sur sa tête nue, l'aigre rafale s'engouffrait sous son manteau, et il restait là immobile, l'œil fixe, les bras croisés, sans voir ceux qui passaient en lui jetant un regard de compassion, sans frissonner sous la froidure.

Les moineaux, accoutumés à manger son pain, voletaient autour de lui et se disaient dans leur langage : Qu'a-t-il donc, notre ami ? Pourquoi nous oublie-t-il ?

Hélas ! M. Lecoq avait tout oublié, tout, excepté son fils. Il le voyait sans cesse, il le suivait par la pensée à toutes les heures de cette horrible vie de la prison.

En ce moment même, il songeait que Louis comparaisait peut-être devant le juge qui achevait de l'enserrer dans les nœuds d'un interrogatoire habilement mené.

— Ils le tiennent, se disait-il, ils ne le lâcheront pas. Et le pauvre enfant ne m'a plus pour le défendre.

Ils m'ont fermé la porte de sa prison. Le préfet a l'œil sur moi. Si le chef de la sûreté ne m'avait pas pris en pitié, je serais sous les verrous. Piédouche y est bien !

Et ils croient tous que j'ai payé je ne sais qui pour enlever ce misérable muet. C'est comme s'ils m'accusaient d'avoir voulu assassiner mon fils.

Et si je faisais une démarche, un pas pour lui venir en aide, si je m'avisais *d'instruire*, moi aussi, de recueillir des indices, de rassembler des témoignages... je ne réussirais qu'à le perdre en essayant de le sauver.

On me surveille... hier encore, j'ai reconnu un de mes anciens agents qui me *filait* sur le quai.

Et ce qu'ils font, nul ne le sait. La procédure est tenue secrète. Les journaux ont ordre de ne plus parler de l'affaire de la rue de l'Arbalète. Ils ont annoncé que l'assassin était arrêté... un jeune homme riche qui prenait un nom noble et qui s'appelait tout simplement Lecoq... et maintenant, ils se taisent... seulement, on raconte tous les jours qu'on vient de découvrir de nouvelles charges contre l'accusé... et le public se réjouit... il attend la cour d'assises... On demande déjà des cartes... et puis ce sera la Roquette.

Le vieillard tressaillit et baissa la tête en murmurant

— Ils le condamneront... et je ne puis rien... rien...

— Bonjour, monsieur Lecoq, dit timidement une voix très-enrouée.

Le père de Louis se redressa brusquement et vit debout devant lui Piédouche.

Le pauvre diable avait bien la mine d'un homme qui sort de prison, et son costume en disait long sur l'état de ses finances.

— Oui, patron, c'est bien moi, reprit-il en voyant que M. Lecoq semblait hésiter à le reconnaître.

Je peux bien vous appeler : patron, puisque j'ai servi sous vous autrefois.

Et, ponctuant cette parenthèse d'un gros soupir, l'agent continua ainsi :

— D'ailleurs, je n'ai plus que vous, puisqu'on m'a chassé de la sûreté. Et une semaine que je viens de passer au Dépôt, par dessus le marché... avec deux interrogatoires par jour pour me faire dire ce que je ne savais pas.

Quand ils ont vu qu'on ne pouvait rien tirer de moi, on m'a mis à la porte... c'était hier matin... avec un pain sous le bras et onze sous dans ma poche... j'ai donné le pain aux *gosses* et les onze sous en à-compte au boulanger qui les avait nourris pendant que j'étais sous clé... Ensuite, j'ai été demander mon décompte à la préfecture... ah ! bien oui ! rasé. Mon mois retenu pour

manquement dans le service... Alors, j'ai mis ma redingote au clou... c'est pour ça que vous me voyez en veste de toile.

M. Lecoq écoutait sans mot dire ce discours un peu décousu, mais il regardait Piédouche avec des yeux qui semblaient chercher à lire jusqu'au fond de son âme.

— Vous m'en voulez, dit d'une voix émue l'ex-numéro 29 ; vous m'en voulez parce que j'ai arrêté votre fils. Ah ! si c'était à refaire ! ou seulement si j'avais su que c'était lui !

— Pourquoi t'en voudrais-je ? murmura le vieillard.

— Vrai ? vous me pardonnez ! Eh bien ! ça me console de tout, car ce qui me chiffonnait le plus, c'était de penser que je vous avais fait de la peine sans le vouloir. Malheureusement, je ne peux pas réparer le mal qui est arrivé par ma bêtise.

— Peut-être.

— Ah ! si je croyais ça !... Tenez, patron, je vas vider mon sac pendant que j'y suis. Vous pensez bien que, pour M. Louis, j'y ai été pris comme les autres, et, au commencement, j'aurais mis ma main au feu que c'était lui qui avait fait le coup. Maintenant, la tête sous le couteau de la guillotine, je jurerais qu'il est blanc comme neige.

— Veux-tu m'aider à prouver qu'il est innocent ?

— Si je le veux ! Je crois bien ! seulement, il faut que Je vous dise qu'en me chassant le patron m'a signifié que si je me mêlais de *filatures*, de recherches, ou de n'importe quoi dans ce genre-là, il m'enverrait au bloc, sans procès. Ça fait que je me demande à quoi je pourrais vous être bon.

— Je puis t'employer sans te compromettre. Réponds d'abord à ce que je vais te demander. Sais-tu où en est l'affaire de mon fils ?

— Pigache m'en a touché deux mots hier dans la cour du Dépôt... il a eu plus de chance que moi, Pigache... ils l'ont gardé... il en a été quitte pour

quinze jours de retenue de solde... et il est resté mon ami quand même...

Pour lors, il m'a donc dit que l'instruction marchait très-vite... qu'on avait trouvé un tas de preuves.

— Lesquelles ?

— Ah ! patron, c'est que je crains de vous affliger.

— Ne crains rien. Je puis tout entendre, dit amèrement le vieillard.

— Eh bien ! on fait courir le bruit qu'on a saisi... dans l'appartement de M. Louis... une canne plombée qui avait des taches de sang... et qui aurait servi à assommer le vieux qu'on a trouvé mort dans la salle à manger du pavillon...

Et puis, on parle d'une lettre de M. Louis... une lettre adressée à la femme... une lettre où il y a des menaces...

Avec tout ça, ils cherchent le muet et ils ne le trouvent pas. Ils ont pourtant écrit à tous les parquets de France.

Mais ils disent qu'ils se passeront de lui, s'ils ne peuvent pas mettre la main dessus, parce qu'ils ont de quoi faire condamner dix fois M. Louis... et ils veulent que l'affaire vienne aux assises dans deux mois.

— Deux mois, répéta M. Lecoq. C'est plus de temps qu'il n'en faut.

Puis laissant cette idée :

— Tu étais là, dit-il, quand l'enlèvement a eu lieu, et tu sais bien que je n'y suis pour rien. Soupçonnes-tu quelqu'un ?

— Pas précisément. Pourtant, ça m'a étonné que Tolbiac se soit laissé *refaire au même* si bêtement et, si le patron avait voulu m'écouter, ce n'est pas de votre côté qu'il aurait cherché. Mais il est coiffé de cet animal-là. Un beau merle ! oui, parlons-en ! qui passe tout son temps à dénicher des successions, au lieu de travailler pour *la maison*, et qui tripote les héritages, faut voir.

Tenez ! le soir de l'enlèvement, devant Mazas, un homme qui m'avait payé un verre de vin m'en a conté une drôle sur son compte.

— Piédouche, dit brusquement M. Lecoq, je t'ai proposé de te prendre avec moi. Veux-tu te donner sans réserves ? Te sens-tu le courage de tout sacrifier au but que nous poursuivrons ensemble ?

— De bon cœur, patron... surtout, si je suis sûr que les gosses auront du pain.

— Je me charge de les placer chez une brave femme qui les soignera comme si elle était leur mère.

— Oh ! bien alors, je suis à vous, patron, corps et âme. Si on veut m'embêter à la *sûreté*, Pigache m'avertira. D'ailleurs, ça m'est égal. Je suis un citoyen comme un autre. On n'a pas le droit de me vexer, quand je ne fais pas de mal.

— Ne t'inquiète pas de la *sûreté*. Nous allons partir.

— Pour longtemps ?

— Je ne sais pas.

— Et pour aller où ?

— Tu viens de me dire que tu étais prêt à me servir ; il faut me servir aveuglément ou ne pas me servir du tout.

— Vous avez raison, patron. Ça m'a échappé dans le premier moment, mais ça ne m'arrivera plus... et je vous suivrai en Chine, si ça vous fait plaisir.

— Écoute, dit vivement M. Lecoq en se levant du banc où Piédouche avait pris place à côté de lui, je ne sais pas encore ce que je vais faire. Je ne sais pas encore si j'irai en Allemagne, en Angleterre, partout où je pourrai rassembler des preuves pour anéantir cette monstrueuse accusation. Je ne sais pas si je me cacherai dans Paris pour la combattre corps à corps, pied à pied. Mais je sais que mon fils n'est pas coupable et que je le leur arracherai.

Et maintenant, séparons-nous. Il ne faut plus qu'on puisse nous voir ensemble.

Viens chez moi ce soir à dix heures, je te dirai ce que j'attends de toi.

Sur ce mot, le chef et le soldat se séparèrent, mais à dater de cet instant, la campagne était ouverte.

XII

Trois mois se sont écoulés.

Trois mois, à Paris, c'est un siècle. En trois mois, tout s'y oublie, même les révolutions.

L'affaire de la rue de l'Arbalète, qui avait ému la grande ville pendant une quinzaine de janvier, était déjà de l'histoire ancienne au printemps.

Un crime chasse l'autre, et à Paris les criminels ne chôment guère. Ils ne s'étaient pas croisés les bras pendant l'hiver qui venait de finir, et les amateurs d'émotions fortes avaient été servis à souhait.

Les *reporters* ne savaient à quel assassin entendre et les journaux ne suffisaient pas à contenir les émouvants récits que ces chercheurs de nouvelles judiciaires leur apportaient quotidiennement.

Ils n'avaient rien découvert, il est vrai, d'aussi intéressant que le mystère du pavillon, mais on ne peut pas vivre tout un trimestre sur la mort tragique d'une jolie femme et d'un vieux négociant, même quand cette femme a été poignardée à travers une dame de pique.

L'exposition à la Morgue avait pris fin sans que la victime eût positivement été reconnue. On savait que le coupable était arrêté, et le public réservait sa curiosité pour le grand jour où ce coupable comparaitrait devant le jury.

La police, d'ailleurs, avait pris des mesures pour que le silence se fît peu à peu sur ce procès.

Ses chefs, qui se montrent toujours si obligeants pour la presse, ne lui donnaient plus, à ce sujet, que des renseignements vagues ; ils se bornaient à affirmer que l'instruction avançait rapidement et que tout serait éclairci avant que l'affaire vînt aux assises.

Les rédacteurs de faits divers, réduits à se renfermer dans la formule banale : *La justice informe*, attendaient pour rentrer en lice, le dénouement à l'audience du drame qui se jouait maintenant à huis clos, et se rabattaient modestement sur d'autres drames plus vulgaires qui n'en étaient encore qu'au premier acte.

Les gens du monde s'étaient du reste plus passionnés pour la pièce que pour les acteurs.

Ils s'étaient d'abord beaucoup intéressés au muet, à cet étrange personnage qui seul aurait pu dire le mot de l'énigme, s'il avait su parler ; mais un muet n'est jamais qu'un comparse, à moins que, comme dans *Lazare le pâtre*, il ne recouvre subitement la parole pour confondre le traître.

Et, le bruit s'étant répandu que ce muet avait disparu, on avait fini par croire qu'il n'avait joué qu'un rôle accessoire et on n'y songeait presque plus.

La consigne avait été donnée à tout le personnel de la police et des prisons de se taire sur les circonstances dans lesquelles s'était accomplie cette singulière évasion et, en dehors de la préfecture, peu de gens savaient que le principal témoin faisait défaut à l'instruction.

Quant à l'accusé, il avait, à certains égards, tout ce qu'il faut pour attirer l'attention.

Par son éducation et par sa situation sociale, Louis Lecoq de Gentilly n'était assurément pas prédestiné à s'asseoir sur le banc des criminels, et on ne pouvait pas le confondre avec les assassins de profession qui tuent pour voler.

Mais il était peu répandu ; il fréquentait peu les salons, et encore moins les lieux de plaisir. Son nom ne figurait point parmi ceux des habitués des

premières représentations, et les irrégulières qui font le tour du lac de quatre à six n'avaient jamais entendu parler de lui. Il ne faisait partie d'aucun cercle et il n'entretenait point de camaraderie avec les jeunes gens qui se destinaient, comme lui, au notariat.

En un mot, depuis qu'une catastrophe inattendue l'avait brusquement retranché de la société, il ne laissait de vide ni dans le monde sérieux, ni dans le monde où l'on s'amuse.

Aussi s'enquérail-on peu de sa personne.

M^{me} et M^{lle} Lecomte n'étaient pas non plus placées de façon à ce qu'on s'occupât d'elles.

La mère était fort riche et la fille était ravissante, mais la richesse et la beauté restent parfaitement ignorées quand elles ne cherchent pas à se produire.

Paris fourmille de millionnaires inconnus et de merveilles cachées.

On y trouve des gens qui ont cent mille francs de rente et qui vivent aussi retirés que s'ils habitaient un chef-lieu de canton.

De même, les jeunes personnes les mieux dotées par la nature et par leurs parents manquent souvent de relations dans cette immense capitale où les Américaines et les Russes font sensation, pour peu qu'elles aient une jolie figure et des apparences de fortune.

Thérèse était une de ces violettes qui attendent qu'on les découvre.

Elle se dérobait, sous les ombrages de la villa maternelle, à l'éclat de ces fêtes que célèbrent les chroniqueurs à la mode.

Son mariage s'était décidé sans bruit, et quelques vieux amis de sa famille avaient seuls été informés de ce projet d'union, car la veuve du banquier était restée très-isolée après la mort de son mari.

Le nom de M^{lle} Lecomte n'avait donc pas été prononcé à propos de l'arrestation de son malheureux fiancé, et l'attrait du scandale manquait à la cause célèbre dont Louis de Gentilly allait être le héros.

Quant au père Lecoq, il méritait certes d'exciter la curiosité des lecteurs de la *Gazette des Tribunaux*.

On ne voit pas souvent figurer, dans un procès criminel, un policier qui a failli être chargé d'envoyer son propre fils à l'échafaud, et cette situation toute nouvelle était bien faite pour réjouir le cœur d'un dramaturge.

Mais M. Lecoq, le vrai, l'ancien, n'était connu que de certaines gens qui n'ont pas coutume de mettre le public dans la confidence de leurs amitiés.

La renommée du vieux chercheur de pistes ne s'était pas répandue parmi les profanes, et les journalistes les mieux informés croyaient que Louis de Gentilly avait pour père un bourgeois insignifiant.

Les habitants du quai Conti n'étaient pas plus exactement renseignés sur le compte du bon vieillard qui demeurait depuis tant d'années dans leur paisible quartier.

Ils savaient seulement qu'on avait arrêté le jeune homme qu'ils voyaient passer tous les dimanches, donnant le bras à M. Lecoq, et qu'on l'accusait de deux assassinats.

Lecoq était fort aimé de ses voisins. On le plaignait et on ne croyait pas trop à la culpabilité de son fils, mais on commençait à penser qu'il avait renoncé à le défendre, car, peu de jours après l'événement, il était parti en annonçant qu'il allait faire un long voyage, et il n'était pas revenu.

À la préfecture de police, on s'était ému de son absence.

Le chef de la sûreté la trouvait inexplicable, car il connaissait bien Lecoq, et il ne comprenait pas qu'il abandonnât une partie dont la tête de son fils était l'enjeu.

M. Tolbiac, lui, l'expliquait à sa façon. Il prétendait que le bonhomme était allé rejoindre le muet qu'il avait fait évader pour empêcher la confrontation, et il tirait de ce brusque départ des conclusions peu favorables à l'accusé.

Son avis avait prévalu et le père Lecoq avait été recherché activement, mais inutilement.

Les plus habiles limiers y avaient perdu leurs peines. Le vieillard était resté introuvable.

On supposait qu'il avait quitté la France pour aller cacher sa douleur et sa honte dans quelque pays lointain et qu'il ne reparaitrait jamais.

Interrogée sur la disparition d'un homme qui avait dû devenir le beau-père de Thérèse, M^{me} Lecomte s'était bornée à répondre qu'elle ne savait rien.

Disait-elle la vérité ? Le chef de la sûreté en doutait, mais il ne pouvait pas la contraindre à parler, et l'enquête en était restée là.

Cependant, l'instruction, vigoureusement menée, et puissamment secondée par l'intelligence et la sagacité de M. Tolbiac, était parvenue à rassembler un faisceau de preuves assez fortes pour suppléer au témoignage si important du muet et au défaut de renseignements précis sur la victime.

Le dossier avait été soumis à la chambre des mises en accusation, qui avait rendu un arrêt de renvoi en cour d'assises.

Et, un beau jour d'avril, on apprit que l'assassin de la femme à la dame de pique allait être jugé à la fin de la session de la deuxième quinzaine de ce joli mois où les lilas commencent à fleurir.

Les Parisiens, la politique aidant, avaient presque perdu le souvenir de cette épouvantable affaire ; mais les feuilles du matin et du soir se chargèrent de leur en rappeler les émouvantes péripéties.

Il y eut aussitôt un regain de curiosité qu'elles exploitèrent avec ardeur, et les légendes les plus extraordinaires furent mises en circulation sur Louis Lecoq, dit de Gentilly.

On en fit un Don Juan et un Othello, un Fra-Diavolo et un Lovelace, beau, fier, sombre et jaloux. On lui prêta des aventures qui auraient aisément défrayé une demi-douzaine de romans feuilletons.

Et bientôt il n'y eut plus en France une seule femme qui ne rêvât d'assister à l'agonie judiciaire de ce poétique assassin.

En Angleterre, il se trouva trois ladies qui lui écrivirent pour lui proposer de l'épouser.

Thérèse et sa mère n'avaient pas besoin, hélas ! de solliciter la triste faveur de pénétrer dans la salle où on allait le juger.

Elles étaient citées par le ministère public, qui invoquait leur témoignage pour prouver que l'accusé n'était plus chez elles à l'heure où le crime avait été commis.

Donc, ce jour-là, le dernier d'avril, par une douce matinée de printemps, la foule encombra la salle de la cour d'assises, une foule élégante et privilégiée, car jamais *première* d'un auteur à la mode n'attira un monde plus choisi.

Tout Paris était là ; le *tout Paris* des courses, des clubs, des salons. La haute galanterie y coudoyait la haute finance. L'Académie y était représentée et les personnages politiques n'y manquaient pas.

Bien entendu, l'armée des *reporters* s'y trouvait au grand complet, renforcée de plusieurs directeurs de journaux et de divers publicistes éminents, sans compter les vaudevillistes en vogue et les romanciers à succès.

Les plus jolies actrices avaient intrigué pour obtenir une toute petite place, et derrière les fauteuils des magistrats de la cour s'étaient casés, par faveur spéciale, des étrangers de distinction, parmi lesquels on remarquait un nabab indien, un majestueux vieillard, richement habillé à l'orientale.

Ce seigneur exotique était porteur d'une longue barbe blanche qui cachait aux trois quarts son visage basané. Un serviteur couleur d'ébène se tenait

debout à trois pas de lui, et attirait presque autant que son maître les regards de ce public affolé de curiosité.

Toutes les lorgnettes étaient braquées sur eux, en attendant qu'elles se tournassent vers l'accusé.

Après vingt minutes d'attente, une petite porte s'ouvrit en face des sièges destinés au jury, et un frémissement parcourut l'assistance.

Louis Lecoq entra, suivi de deux gardes de Paris, et s'assit sans regarder cette foule qui s'agitait pour le voir.

Il était complètement vêtu de noir et il avait l'air assez calme, quoiqu'il fût très-pâle.

Quand il eut pris place, il se pencha pour dire quelques mots à son avocat — un illustre qui avait brigué et obtenu la faveur de le défendre, — puis il s'accouda sur la barre, sa tête appuyée sur ses deux mains, et il resta immobile comme une statue.

Les belles dames, qui espéraient surprendre sur la physionomie du patient des signes d'émotion, furent absolument déçues.

M. Lecoq ne semblait pas se douter qu'il jouait sa tête. Son attitude était celle d'un homme bien élevé qui attend dans un salon où il est venu en visite.

Ces façons aisées et même un peu hautaines furent prises en mauvaise part.

Le public des causes criminelles aime à jouir des angoisses de l'accusé et lui sait gré de paraître troublé. Aussi prend-il volontiers le sang-froid pour de l'impudence et la résignation pour de l'insensibilité.

On trouvait que ce beau garçon ne s'humiliait pas assez. On aurait voulu qu'il pleurât.

Si ceux qui lui reprochaient de ne pas sentir l'horreur de sa situation avaient pu lire dans son âme, ils auraient eu plus d'indulgence.

Le malheureux souffrait en ce moment même un horrible martyre, et il faisait des efforts surhumains pour cacher ses angoisses.

Ce n'était pas l'échafaud qu'il redoutait ; c'était le supplice que les nécessités du procès allaient lui infliger sur le banc d'infamie.

Il savait que Thérèse était citée comme témoin, qu'elle allait le voir courbé sous la parole impitoyable d'un accusateur indigné, l'entendre répondre aux questions d'un juge qui ne croyait pas devoir de ménagements à un assassin.

Bien plus ! il devinait que ce juge allait lui parler de son amour pour elle, de ce mariage rompu par une horrible fatalité ; qu'il allait, pour lui arracher un aveu, lui montrer sa fiancée en pleurs, et son cœur se brisait à la seule pensée d'infliger involontairement de telles tortures à la jeune fille, qu'il aimait encore d'un amour aussi violent que le jour où ils s'étaient mutuellement donné leur foi.

Pendant sa longue réclusion dans une froide cellule de Mazas, l'image de Thérèse n'avait pas cessé d'être présente à sa pensée ; elle hantait ses rêves, et l'amer souvenir du bonheur évanoui sans retour le torturait jour et nuit.

Que de fois il avait souhaité de mourir avant de subir les hontes de l'audience ! Que de fois il s'était dit que sa fiancée ne pouvait plus avoir pour lui que de l'horreur et du mépris.

Depuis trois mois, il vivait dans l'isolement le plus absolu. Le secret n'avait été levé que huit jours avant l'ouverture des assises.

En l'interrogeant sur l'évasion du muet, le juge d'instruction avait bien été obligé de lui apprendre que le père Lecoq avait disparu et qu'on le soupçonnait d'avoir favorisé cette évasion.

Mais quand Louis s'était informé de M^{lle} Lecomte, quand il avait demandé la permission de lui écrire, on lui avait répondu que c'était impossible, parce qu'elle était appelée en témoignage, et il ne savait rien d'elle.

Il avait tout supporté sans se plaindre. Le désespoir surexcitait son énergie. Il s'attendait à tout, il était prêt, et s'il voulait lutter jusqu'au bout, c'est que, soutenu par une conviction, il tenait à honneur de ne pas s'avouer vaincu, même après avoir entendu prononcer son arrêt de mort.

Il apportait donc à l'audience le courage résigné d'un soldat qui monte à l'assaut d'une redoute où il est sûr d'être tué.

Et l'expression de fierté que cette résolution donnait à son visage étonnait et choquait les assistants.

Cependant, les femmes ne lui étaient pas hostiles. Elles supposaient que de violentes passions l'avaient conduit au crime, et elles lui tenaient compte d'avoir aimé.

Peut-être auraient-elles été moins indulgentes s'il eût été laid ; mais Louis Lecoq n'avait rien perdu en prison de ses avantages physiques. Sa pâleur rehaussait encore l'air de distinction qui lui était naturel, et le sillon bleuâtre que la souffrance avait creusé sous ses paupières faisait encore mieux ressortir l'éclat de ses grands yeux noirs.

Il s'écoula, avant l'entrée du jury et de la cour, quelques minutes pendant lesquelles la foule ne se fit pas faute d'exprimer ses impressions par des chuchotements dont le murmure ne troubla point l'accusé, toujours impassible.

On n'apercevait plus son visage, mais on se montrait les pièces de conviction déposées sur une vaste table au milieu du prétoire, et il y en avait qui valaient bien la peine qu'on les regardât.

À côté d'un jonc à pomme d'acier bruni qui, au dire de l'accusation, avait servi à assommer M. Lheureux, on voyait des moulages en plâtre reproduisant exactement l'empreinte des pieds qui avaient foulé, pendant la nuit du crime, la neige du pavillon.

Plus loin, le poignard à manche d'ivoire et la dame de pique clouée par l'assassin sur le cœur de la victime ; le guéridon où s'étalait la *patience*

trouvée chez l'accusé ; le peignoir garni de dentelles et taché de sang, les mules rose et le camélia fané.

Mais l'objet qui attirait surtout l'attention, c'était l'image en cire de la malheureuse femme que beaucoup de ceux qui étaient là se souvenaient d'avoir vue à la Morgue.

Ce buste était d'une ressemblance inouïe, et si habilement modelé qu'il semblait être sorti des mains d'un de ces anciens maîtres ciriers dont l'art, si florissant au dix-septième siècle, est aujourd'hui si délaissé.

L'effet était saisissant, mais on n'avait pas exposé ce chef-d'œuvre pour émouvoir les belles curieuses qui l'admiraient.

On espérait qu'il servirait à établir l'identité de la morte que personne n'avait encore reconnue.

Un hasard pouvait amener à l'audience un étranger, un Anglais et, comme on avait la certitude qu'elle était Anglaise, on ne désespérait pas qu'il se produisît un de ces incidents qui enlèvent une salle, dirait-on au théâtre.

Et, de fait, pour la majeure partie du public, une cour d'assises est un théâtre.

Seulement, dans ce cas, le dénouement de la pièce eût été renvoyé à une autre représentation, c'est-à-dire à une prochaine session du jury, et il y avait des gens qui n'étaient venus que pour jouir de l'effet d'une condamnation à mort, prononcée aux flambeaux.

Ceux-là faisaient des vœux pour que Louis Lecoq fût expédié séance tenante.

On n'a pas tous les jours l'occasion de voir pâlir et chanceler un beau et élégant jeune homme auquel un président, ému comme il convient, lit le terrible article 302 du code pénal.

Les femmes principalement tenaient à ne rien perdre de cet agréable spectacle.

Elles n'attendirent pas trop longtemps le lever du rideau.

Un huissier annonça : la cour !

Les magistrats firent leur entrée, les jurés prirent place, le silence se rétablit, un silence profond qui ajoutait encore à la solennité de la scène.

— Accusé, levez-vous, dit le président.

L'accusé était déjà debout. Il se tenait droit et la tête haute.

— Comment vous appelez-vous ?

— Louis-Albert Lecoq.

— Vous avez pris souvent un autre nom, un nom que vous n'aviez pas le droit de porter ?

— Ce nom était celui sous lequel mon père était connu.

— Soit ! passons. Votre âge ?

— Vingt-huit ans.

— Où êtes-vous né ?

— À Paris.

— Votre profession ?

— Docteur en droit.

— Vous êtes accusé d'avoir, au mois de janvier dernier, commis un double assassinat.

Asseyez-vous et soyez attentif à la lecture de l'acte d'accusation.

Louis Lecoq obéit, et le greffier commença d'une voix claire à lire l'exposé suivant des charges terribles qui pesaient sur le fiancé de la pauvre Thérèse.

« Dans la nuit du 13 au 14 janvier dernier, vers trois heures, deux sergents de ville, appartenant à une des brigades du treizième arrondissement de Paris, arrêterent, à l'angle de la rue Corvisart et de la rue du Champ-de-l'Alouette, un individu porteur d'une malle de grande dimension.

Ils le soupçonnaient de l'avoir volée, et ils le conduisirent au poste, sans s'occuper d'un homme qui précédait de quelques pas le porteur, et qui s'éloigna dans la direction du boulevard d'Italie.

La malle fut ouverte par ordre du brigadier commandant le poste. Elle contenait le cadavre d'une femme jeune et belle, qui avait été frappée au cœur d'un coup de poignard.

L'arme était restée dans la plaie. Elle avait troué une carte à jouer que l'assassin avait laissée sur la poitrine de sa victime, comme s'il eût voulu signer son œuvre abominable.

Interrogé sur-le-champ, l'individu arrêté fit comprendre par signes qu'il était sourd-muet, et on s'assura qu'il l'était en effet.

La justice pouvait d'autant moins attendre de lui des éclaircissements qu'il paraît n'avoir joué qu'un rôle purement passif et peut-être n'avoir été qu'un agent inconscient.

Le lendemain, à la suite de recherches conduites avec une rare intelligence par l'officier de paix commis aux délégations judiciaires, on découvrit que le crime avait été commis rue de l'Arbalète, dans une maison occupée depuis quelques mois seulement par la femme assassinée.

On put même déterminer dans quelle pièce de l'appartement avait été frappée cette femme, dont l'identité n'a pas encore pu être constatée, mais qui paraît être Anglaise.

En même temps, on trouvait dans un office contigu à la salle à manger de ce pavillon le corps d'un sieur Lheureux, négociant, qui avait été tué à l'aide d'un instrument contondant.

Ces deux crimes ne pouvaient avoir qu'un seul et même auteur ; évidemment, l'un n'était que la conséquence de l'autre ; et l'assassin se proposait de faire disparaître par le même procédé les deux cadavres.

Les meurtres n'avaient pas eu pour but le vol, car aucun objet précieux n'avait été enlevé.

Il n'existait aucune trace d'effraction et l'assassin devait être en relations avec la locataire de la maison dont on lui avait volontairement ouvert la porte.

Cette locataire entretenait, selon toute apparence, avec le négociant assassiné des rapports fondés sur des motifs que la morale réproouve, et si ces rapports n'ont pas pu être clairement établis, c'est que les deux victimes avaient un intérêt égal à les tenir secrets.

Le négociant était marié et père de famille ; l'Anglaise avait un amant qu'elle trompait.

Cet amant, l'ayant surprise soupant avec le rival qu'elle lui avait donné, s'est vengé en les tuant tous les deux.

L'accusation avait d'abord admis une autre hypothèse. Elle avait pensé que le meurtre du sieur Lheureux avait été commis de concert par l'amant et par la maîtresse, laquelle aurait été ensuite poignardée par son complice.

Mais ce négociant avait sur lui des valeurs importantes, qui ont été retrouvées intactes.

Il est donc très-probable que ces crimes n'ont eu d'autres mobiles que la jalousie et la vengeance.

Et, quoi qu'il en soit, il est démontré que l'accusé peut seul les avoir commis.

Fils d'un homme qui a amassé une assez belle fortune dans l'exercice d'une profession occulte, sinon inavouable, Louis Lecoq a reçu une brillante

éducation, d'abord en Angleterre, où il a passé plusieurs années, puis en Allemagne, et enfin en France, où il a été reçu licencié et docteur en droit.

Il avait choisi la carrière du notariat ; il était à la veille d'acheter une étude et d'épouser une jeune personne appartenant à une famille des plus honorables, lorsqu'il a été arrêté par un hasard véritablement providentiel.

Les preuves de sa culpabilité abondent.

On a trouvé en sa possession un portrait photographié de la femme assassinée, un portrait qui la représente se livrant à un jeu appelé *jeu de patience*.

Ce portrait tiré à un seul exemplaire par un photographe de Paris, qui l'a reconnu et qui a déposé du fait, porte, écrite de la main de la victime, une dédicace qui ne laisse aucun doute.

Il avait été donné à Lecoq par cette femme, pour lui rappeler le souvenir d'une scène d'amour, où le *jeu de patience* avait figuré.

Ce même jeu a été saisi dans un cabinet secret du domicile de l'accusé. Les cartes étaient étalées sur une table comme dans la photographie, et il en manquait une, précisément celle que le poignard a percée, — la dame de pique.

L'accusé a tenté d'expliquer cette coïncidence par des allégations dont la fausseté a été reconnue.

Elle suffit pour constituer contre lui une grave présomption ; mais on a trouvé des preuves matérielles qui démontrent jusqu'à l'évidence que Lecoq est coupable.

Il est établi qu'il s'est introduit, pendant la nuit du 14 au 15 janvier, le lendemain du crime, dans le pavillon de la rue de l'Arbalète.

S'il n'y a pas été arrêté, c'est qu'il a réussi à échapper aux agents qui surveillaient la maison. Plus tard, ces agents l'ont reconnu, non pas à son

visage qu'il avait eu soin de cacher, mais à sa voix et à certains détails de son costume.

Il a d'ailleurs exhibé cette nuit-là, pour qu'on le laissât passer, une carte d'agent de police et il résulte de ses propres aveux qu'il a eu en sa possession la carte délivrée au sieur Lecoq père, qui a été autrefois employé auxiliaire du service de sûreté.

On a saisi chez l'accusé une canne plombée qui fait partie des pièces de conviction et dont le pommeau porte encore des traces de sang.

Cette canne lui a évidemment servi à porter le coup qui a brisé le crâne du sieur Lheureux.

On a trouvé, rue de l'Arbalète, une enveloppe de lettre portant le nom de la victime : Marie Fassitt, et le timbre du bureau de poste de la place du Théâtre-Français. L'adresse est de la main de l'accusé qui travaillait dans une étude située rue de Rivoli à très-peu de distance de ce bureau.

Enfin, il n'a pas pu justifier de l'emploi de son temps pendant les deux nuits du 13 au 14 et du 14 au 15 janvier ; et le magistrat chargé d'instruire cette grave affaire a reçu d'une personne qui ne s'est pas fait connaître une lettre écrite tout entière par Lecoq, une lettre dont le contenu équivaut à un aveu.

Le double crime perpétré rue de l'Arbalète y est annoncé, sous forme de menace, à Marie Fassitt, dans les termes les plus clairs et les plus explicites.

À cet ensemble de preuves accablantes, l'accusé n'oppose que des dénégations sèches, démenties par les faits et par les témoignages.

Il se retranche dans un silence qui le condamne, et quand il parle, c'est pour se plaindre qu'on ne l'ait pas confronté avec le sourd-muet, qui a été arrêté portant dans une malle le cadavre de la femme.

La confrontation qu'il réclame avec tant d'instance n'a pas pu avoir lieu, par suite d'un incident très-regrettable.

Le sourd-muet s'est évadé au moment où on venait de l'extraire de la prison de Mazas pour le mettre en présence de Lecoq.

On ne connaissait encore ni son nom ni son domicile, et, malgré les recherches les plus actives, on n'est pas parvenu à le retrouver.

C'est Lecoq père, aidé par un agent infidèle, qui a favorisé cette évasion.

Il a passé à l'étranger avec l'agent qu'il a embauché, et sa fuite prouve surabondamment que l'accusé est coupable.

En effet, Lecoq père avait entrepris de démontrer l'innocence de son fils. Il a pu y croire d'abord, et c'est parce qu'il n'y croyait plus, c'est parce qu'il savait que le muet reconnaîtrait Louis Lecoq, qu'il a fait disparaître ce témoin compromettant.

La justice ne pouvait pas se laisser désarmer par une manœuvre audacieuse qui n'a eu pour but que d'empêcher la vérité de se faire jour.

L'auteur du massacre de la rue de l'Arbalète ne doit pas bénéficier des coupables agissements de son père.

Il importe à la société que le châtiment du meurtrier ne soit pas retardé et que les victimes d'un crime abominable soient promptement vengées.

Ce meurtrier qui n'a pas craint de frapper un vieillard sans défense et de poignarder lâchement une maîtresse que peut-être il avait aimée, c'est Louis Lecoq.

Les faits ont été exposés. Il reste à faire connaître l'homme.

Sa conduite était régulière, et il n'a pas de mauvais antécédents, ou du moins il n'apparaît pas que, depuis son retour en France, il ait commis aucun acte répréhensible.

Il s'acquittait exactement de ses devoirs professionnels ; sa situation pécuniaire était bonne et il était à la veille de se marier très-avantageusement.

On peut même se demander si la crainte d'une rupture, qu'aurait certainement amenée la découverte de ses relations avec la femme qu'il a tuée, ne l'a pas poussé à se défaire de cette femme.

C'est ce que le jury aura à apprécier.

Mais si Lecoq n'était ni un débauché, ni un dissipateur, il est notoire qu'il n'avait pas d'amis, qu'il ne fréquentait pas le monde, qu'il ne recherchait aucun des plaisirs permis à son âge, en un mot qu'il menait une existence solitaire, presque mystérieuse.

Enfin, il a toujours montré un caractère tout à la fois violent et dissimulé.

Un tel homme a bien pu préparer et exécuter les deux crimes de la rue de l'Arbalète.

En conséquence de quoi, Lecoq (Louis-Albert), est accusé d'avoir, etc., etc. »

La lecture de cet acte d'accusation fut écoutée par les jurés et par le public de l'audience avec une attention religieuse.

Le nabab lui-même n'en perdit pas un mot, car il comprenait parfaitement le français.

Louis Lecoq l'entendit avec un air d'indifférence qui était bien fait pour étonner les plus vieux habitués de la cour d'assises.

On aurait juré que ce n'était pas de lui qu'il s'agissait.

Il se leva de nouveau, sur l'invitation du président, qui lui dit :

— Les charges relevées contre vous sont graves. Vous les discuterez au cours de l'interrogatoire.

Mais je dois d'abord vous demander si vous persistez à nier toute participation aux crimes dont vous êtes accusé.

— Absolument, répondit d'un ton ferme Louis Lecoq.

— Alors, il est de mon devoir de vous faire observer que vous vous engagez dans une mauvaise voie.

Vous allez me comprendre.

L'accusation affirme, et elle prétend prouver que vous êtes l'auteur de deux meurtres exécrables.

Mais elle s'abstient de préciser le mobile qui vous a poussé à les commettre.

Vous êtes trop intelligent pour ne pas sentir que votre culpabilité serait aggravée ou atténuée, selon que vos actes auraient eu telle ou telle cause.

Ainsi, par exemple, s'il était établi que vous avez frappé M. Lheureux et Marie Fassitt dans un accès de colère, vous seriez certainement plus excusable que si vous les aviez tués avec préméditation.

— Je n'ai aucune excuse à invoquer. Je suis innocent voilà tout.

Cette réponse, faite simplement, produisit une vive impression.

— C'était dans votre intérêt que je vous engageais à changer de système, reprit le président. Peut-être regretterez-vous de ne pas avoir suivi mon conseil.

Je vous invite maintenant à répondre nettement aux questions que je vais vous adresser.

Elles ne doivent pas vous embarrasser puisque vous êtes innocent.

À quelle époque êtes-vous rentré en France ?

— Il y a huit ans.

— Vous veniez d'Allemagne ?

— Oui, monsieur. De Heidelberg où j'étudiais à l'Université.

— N’y fréquentez-vous pas assidûment la maison d’un docteur en théologie ?

— Oui. J’avais demandé la main de sa fille et je l’avais obtenue, mais mon père s’est opposé à ce mariage.

— Nous reviendrons sur ce point tout à l’heure. Vous aviez, avant de séjourner en Allemagne, habité l’Angleterre ?

— Oui, pendant plusieurs années.

— Alors, vous parlez anglais ?

— Parfaitement.

— Quelles étaient vos relations en Angleterre ?

— Celles que peut avoir un garçon de seize ans, élève d’un pensionnat, où on est plus libre que les collégiens ne le sont en France. J’étais reçu chez quelques fermiers aisés des environs.

— Vous avez même essayé d’enlever la fille d’un de ces fermiers.

— C’est vrai, monsieur.

— Comment s’appelait-elle ?

— Georgina Smith.

— C’est exact. Mais n’avez-vous pas à cette même époque connu à Londres, ou dans la banlieue de Londres, une femme nommée Marie Fassitt ?

— Non, monsieur.

— Passons, reprit le président.

Dès le début de la guerre, vous vous êtes engagé dans un régiment de marche et vous vous êtes bien comporté pendant la campagne.

Ensuite, vous avez fait votre droit jusqu'au doctorat, vous êtes entré dans une étude et vous vous proposiez d'acheter une charge de notaire. La fortune de votre père vous le permettait.

Enfin, vous étiez sur le point d'épouser une jeune fille appartenant à une très-honorable famille.

Louis Lecoq s'inclina en signe d'acquiescement, mais il ne répondit pas, et les belles curieuses qui l'observaient crurent voir qu'il pâissait.

— Quelle vie meniez-vous à Paris ?

— Une vie assez retirée. Je n'aime pas le monde ; j'y allais donc fort peu. J'étais très-occupé d'ailleurs, et je consacrais à mon père tous mes instants de liberté.

— Pardon, vous passiez en effet avec votre père toutes vos journées du dimanche ; mais que faisiez-vous de vos soirées dans la semaine ?

— Il m'arrivait souvent de retourner à l'étude après mon dîner. Quand je n'y étais pas obligé, je rentrais chez moi et je travaillais.

— À votre âge, c'est peu probable. Votre concierge, du reste, a déposé que, depuis la fin de l'été dernier, vous rentriez souvent après minuit.

— J'allais quelquefois au théâtre.

— J'admets cela ; mais vous avouerez qu'il est surprenant que vous n'ayez jamais employé autrement les heures dont vous pouviez disposer le soir.

L'accusation affirme que vous les passiez rue de l'Arbalète.

— L'accusation se trompe. Dans ces derniers temps, je les passais à Boulogne.

— Chez M^{me} Lecomte. Ce point n'est pas contesté. Mais vous vous retiriez à dix heures, quelquefois plus tôt.

Ainsi, le soir du 13 janvier, vous êtes parti à neuf heures et demie.

— C'est possible.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai pris le tramway qui m'a déposé à la place de la Concorde, et je suis allé de là chez moi.

— Il est difficile de prouver que vous ne dites pas la vérité. Les souvenirs de votre concierge ne sont pas assez précis pour qu'il puisse vous contredire. Mais il se rappelle parfaitement que, le lendemain dimanche, 14 janvier, vous n'êtes rentré qu'à une heure très-avancée de la nuit.

— C'est vrai. Mon père avait dîné avec moi chez M^{me} Lecomte. Je l'ai reconduit au quai Conti, où il demeurait, et je suis revenu à pied rue du Mont-Thabor, en faisant le tour par la rue Montmartre, les boulevards et la rue de la Paix.

— Vous choisissiez mal votre temps pour vous promener. Il faisait ce soir-là un froid très-vif. Il neigeait.

— J'avais mal à la tête, et je sentais le besoin de prendre l'air.

Cette réponse provoqua dans le public de l'audience un léger murmure, et le président reprit lentement :

— L'accusation soutient que vous êtes allé rue de l'Arbalète, que vous êtes entré dans le pavillon à minuit, et que, surpris par les agents placés là en surveillance, vous leur avez échappé en leur exhibant une carte de la police de sûreté.

Or, vous avez reconnu devant le juge d'instruction que vous avez eu en votre possession la carte de votre père, qui a appartenu autrefois à ce service.

— J'ai trouvé en effet cette carte dans les papiers de mon père et je l'ai prise ; mais je l'ai brûlée. Il est inutile que je vous explique pourquoi j'avais hâte de la détruire.

— En effet. La famille à laquelle vous étiez sur le point de vous allier ignorait que vous étiez le fils d'un ancien agent secret. Vous aviez donc intérêt à faire disparaître une pièce qui rappelait le passé de votre père.

On peut vous objecter cependant qu'il était impossible que cette pièce tombât jamais entre les mains de M^{me} Lecomte ou dans celles de sa fille.

Au surplus, les agents qui surveillaient le pavillon vous ont formellement reconnu.

L'un d'eux n'a pas répondu à la citation. Il est en fuite depuis l'évasion du sourd-muet, évasion à laquelle il a certainement coopéré.

Mais son chef sera entendu, et d'autres témoins attesteront que vous êtes venu plus d'une fois chez la femme assassinée.

Il y a d'ailleurs contre vous une preuve matérielle. Le moment est venu de la soumettre à l'appréciation de messieurs les jurés.

Huissier, prenez ces moulages en plâtre, et déposez-les sur le parquet, ajouta le président.

Puis, s'adressant au jury :

— Messieurs, dit-il, ces empreintes ont été prises sur la neige fraîche qui couvrait le sol de la cour du pavillon.

Les deux premières sont celles des pas du sourd-muet qui portait la malle et de l'individu qui l'accompagnait.

La troisième reproduit exactement les pas de l'homme qui est entré, le lendemain du crime, à minuit, dans la maison de la rue de l'Arbalète.

Les traces laissées pendant la première nuit paraissaient d'abord inexplicables, car elles allaient toutes dans le même sens vers le pavillon. Il semblait qu'on y fût entré et qu'on n'en fût pas sorti. Mais il est évident aujourd'hui que, pour sortir, l'assassin et son complice le sourd-muet, ont eu la précaution de marcher à reculons.

Cette précaution, l'assassin ne l'a pas prise le lendemain, parce qu'il était pressé de fuir.

Accusé Lecoq, avancez-vous dans le prétoire et posez votre pied droit dans les deux moules en plâtre que l'huissier va vous désigner.

Louis Lecoq, sans hésiter, sortit du compartiment réservé aux accusés et s'avança dans le prétoire.

Il y eut dans l'assistance un mouvement de curiosité très-marqué.

Les femmes se levèrent toutes. Elles voulaient voir si l'assassin avait un joli pied.

Le nabab, qui suivait les débats avec une attention soutenue, se leva aussi pour mieux juger de l'épreuve.

— Cette large empreinte, messieurs les jurés, dit le président, est celle du pied du sourd-muet.

L'autre, beaucoup plus petite, a été laissée par l'homme qui l'accompagnait.

Lecoq, essayez-la.

Le fiancé de Thérèse plaça son pied dans le moulage en plâtre, un pied étroit, cambré et finement chaussé.

Il y entra facilement et il parut s'y trouver fort à l'aise.

Il y eut un murmure, favorable à l'accusé, et les jurés parurent impressionnés dans le même sens.

— Essayez l'autre maintenant, reprit le président.

Cette fois, le pied du jeune homme s'adapta assez exactement à l'empreinte moulée.

— Je ferai remarquer à messieurs les jurés, dit l'avocat général, que les traces peuvent varier de dimension suivant qu'on marche plus ou moins

lourdement, plus ou moins vite.

La première nuit, l'assassin prenait son temps. La seconde nuit, il fuyait.

— Moi, je constate, répliqua le défenseur, qu'il existe une différence très-sensible entre les deux empreintes. Elles n'ont pas été imprimées sur la neige par le pied du même individu.

— Le jury appréciera, conclut le président, pendant que l'accusé regagnait sa place.

Passons à un autre ordre de preuves.

Vous prétendez que le portrait de la femme assassinée ne vous appartenait pas, qu'un voleur arrêté à la Morgue l'a introduit dans votre portefeuille qu'il venait de vous enlever.

Comment expliquez-vous les mots écrits au revers de cette carte photographiée ? Il y a : *forget me not* ! Messieurs les jurés savent que cette phrase signifie : Ne m'oubliez pas.

Plusieurs, parmi les jurés, hochèrent la tête pour faire croire au public qu'ils savaient l'anglais.

— Ces mots n'étaient pas à mon adresse, répondit l'accusé sans s'émouvoir.

— Il est bien singulier que la femme se soit fait représenter jouant à un jeu appelé *jeu de patience*, et qu'on ait trouvé chez vous une *patience* toute pareille, étalée sur une table, dans un cabinet secret.

Et ce n'est pas tout. La femme tient à la main une dame de pique. La dame de pique manque dans le jeu que vous gardiez si précieusement. Elle s'est retrouvée clouée sur le cœur de la victime.

— J'ai expliqué ces coïncidences devant le juge d'instruction.

— Oui, vous avez prétendu que, pendant votre séjour en Allemagne, vous faisiez des *patiences* avec une jeune fille dont vous étiez épris et qu'en

souvenir de cet amour, bien oublié puisque vous alliez épouser
M^{lle} Lecomte, vous conserviez des cartes rangées dans un certain ordre.

C'est là une justification invraisemblable autant que puérile.

— Moins puérile qu'une accusation qui s'appuie sur un fait d'une si mince importance, dit vivement Louis Lecoq.

— Malheureusement pour vous, on a écrit à Heidelberg, et le père de la jeune fille que vous aimiez a démenti votre assertion.

— Cette jeune fille a épousé depuis la guerre un officier prussien. Il est assez naturel qu'elle ne veuille plus se souvenir de moi.

Cette réponse, faite du ton le plus naturel, produisit le meilleur effet.

Le président s'abstint d'insister et reprit, après avoir feuilleté des papiers :

— La canne qu'on a saisie à votre domicile porte, sur le pommeau, des traces de sang. Il est évident que vous vous en êtes servi pour frapper M. Lheureux. Les médecins qui ont examiné la blessure l'affirment.

— Je n'ai jamais vu M. Lheureux.

— Peut-être ne l'aviez-vous jamais vu en effet avant de le rencontrer chez votre maîtresse. Et on est fondé à supposer qu'en le surprenant assis à la table où il soupaît avec elle, vous avez été pris d'un violent accès de colère.

La scène qui a dû s'ensuivre se devine.

Vous vous êtes précipité sur lui ; il s'est défendu... On a constaté les traces d'une lutte acharnée... Vous étiez plus jeune et plus vigoureux que lui ; vous l'avez poussé jusqu'à la porte de l'office ; et là, vous dégageant de son étreinte, vous lui avez porté un coup à la tête... un seul.

Louis Lecoq ne répondit pas. Pour la première fois depuis le commencement de l'interrogatoire, il se départait de son impassibilité.

— Parlez ! dit le président, qui s'était aperçu de son trouble. N'est-ce pas ainsi que les choses se sont passées ?

Lecoq garda le silence.

— Vous n'êtes peut-être pas aussi coupable que l'accusation le prétend. Votre rival a pu vous insulter gravement... vous frapper au visage... Vous êtes vif, emporté... l'outrage que vous avez reçu vous a mis hors de vous... Une rixe s'est engagée... une rixe que vous n'aviez pas provoquée... et enfin, ne vous possédant plus, vous vous êtes servi de votre canne... Vous avez tué, mais vous ne vouliez pas tuer...

Tous les yeux étaient fixés sur l'accusé, qui courbait la tête et, quand il la releva, on put croire un instant qu'il allait avouer.

— Je vous répète, monsieur, dit-il avec effort, que je n'ai jamais vu M. Lheureux.

Un frémissement courut dans l'assistance, et le président reprit de sa voix grave et lente :

— Vous persévérez dans le déplorable système que vous avez adopté. Je vous préviens encore une fois que vous nuisez à votre cause, car les preuves qu'il me reste à exposer à messieurs les jurés sont accablantes et, en disant la vérité, vous auriez pu vous concilier leur indulgence.

Voici une enveloppe de lettre adressée à Marie Fassitt. Cette adresse est de votre écriture.

— Non, monsieur.

— Huissier, faites passer sous les yeux du jury cette enveloppe et une pièce de comparaison qui est tout entière de la main de l'accusé.

Pendant que ces papiers circulaient, le public chuchotait. On échangeait à voix basse des appréciations qui, généralement, n'étaient pas favorables au fiancé de la pauvre Thérèse.

Sa jeunesse, son attitude, son langage, lui avaient d'abord concilié des sympathies que l'épreuve des moulages n'avait fait qu'accroître.

Mais le silence obstiné qu'il venait d'opposer aux adjurations émues du président était interprété comme un demi-aveu, et l'opinion se prononçait maintenant contre lui.

— On entendra la déposition des experts en écriture, dit le président, lorsque l'huissier lui rapporta les pièces que les jurés venaient d'examiner.

Et il ajouta en s'adressant à l'accusé et en lui montrant un papier qu'il venait de prendre au dossier :

— Voici maintenant une lettre dont vous reconnaissez être l'auteur.

— Oui, je le reconnais, dit vivement Louis Lecoq, mais je...

— Vous fournirez des explications après que je l'aurai lue.

Je prie messieurs les jurés d'être attentifs. Tout le procès est là.

Et le président commença à lire :

« Ma chère Mary,

— La lettre, messieurs, dit-il, est en français, mais le nom de Marie y est orthographié à l'anglaise, — *Mary*. — Ce nom est celui de la femme assassinée, et c'est évidemment à cette femme que l'accusé a écrit ce que vous allez entendre :

« Ma chère Mary,

» Je t'aime de toutes les forces de mon âme. Je te l'ai prouvé, et je te jure encore que je t'aimerai toujours. Pourquoi me torturer comme tu le fais ? Pourquoi refuses-tu de fuir avec moi ? Est-ce donc que tu ne m'appartiens pas tout entière et que tu partages ton cœur ? Tu as beau me répéter que tu n'es pas libre, que tu as des devoirs à remplir. Que sont les devoirs, quand on aime ! Moi aussi, j'ai des devoirs, et je les oublie pour toi. Crois-tu que

mon père m'approuverait, s'il savait que je suis résolu à te consacrer ma vie.

» Mais cet homme qui pèse sur la tienne, cet homme que tu redoutes et que je hais, quels sont donc ses droits sur toi ? qui t'oblige à me sacrifier à lui ?

» Je suis à bout de patience et de courage. Aie pitié de moi. Consens à fuir. L'existence que tu m'as faite depuis quelques mois est intolérable. Mets un terme à mes souffrances, je t'en supplie au nom de notre amour.

» Si tu n'écoutais pas ma prière, Mary ; si tu refusais de te soustraire à la tyrannie de ce misérable, tu me pousserais à commettre un crime.

» Ah ! tu as bien fait d'empêcher que je le rencontrais chez toi, car s'il s'était trouvé sur mon passage, je l'aurais tué, et je le tuerai si tu restes sous sa domination.

» Mais non, tu secoueras le joug, et nous fuirons ensemble. Qu'as-tu à craindre ? S'il osait te suivre, ne serais-je pas là pour te défendre ? Et il ne peut pas quitter son pays, ses affaires, tu le sais bien.

» Veux-tu que nous partions dans trois jours ? Veux-tu que je vienne te chercher le soir à l'heure où il s'en va ? Dis : oui, et dans trois jours nous nous réunirons pour ne plus nous quitter. Ta réponse, que j'attends avec angoisse, décidera de notre sort.

» Plutôt mourir cent fois, plutôt te voir morte à mes pieds, que de renoncer à toi. »

— Cette lettre est signée : Louis, reprit le président après avoir lu avec lenteur et en appuyant sur certaines phrases.

Accusé, qu'avez-vous à dire ?

— Cette lettre est bien de moi, répondit Louis Lecoq, mais je l'ai écrite il y a plusieurs années.

— À qui ?

— À une femme que j’aimais alors.

— Nommez-la.

— Je ne le puis pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ce serait la compromettre.

Des exclamations et des rires partirent de divers points de la salle.

L’huissier fit faire silence, et le président reprit avec une sévérité qui s’accroissait de plus en plus :

— Vous n’espérez pas, je suppose, que le jury et la cour admettent une telle explication après la lecture qu’ils viennent d’entendre.

Cette lettre se rapporte de point en point au double crime de la rue de l’Arbalète ; elle l’annonce, elle le décrit presque.

Mary, c’est la malheureuse que vous avez tuée. L’homme dont elle subissait la domination, c’est M. Lheureux que vous avez tué aussi, parce que vous haïssiez en lui un rival, parce que vous l’avez surpris chez votre maîtresse à laquelle vous écriviez : « Je le tuerai, si je le rencontre. »

Messieurs les jurés n’oublieront pas ce passage.

Ce projet de fuite, Mary allait le mettre à exécution. Ses malles étaient faites, sa femme de chambre était déjà partie. Mais c’est vous que Mary voulait fuir.

Elle avait résolu de retourner en Angleterre pour se soustraire à vos obsessions, aux violences dont vous la menaciez sans cesse.

Elle avait confié ses craintes à l’homme qui la protégeait, elle lui avait annoncé son départ et il était venu passer avec elle cette dernière soirée.

On a trouvé sur lui un billet où elle lui disait qu'elle l'attendrait à dix heures.

Poussé par la jalousie, vous êtes arrivé. M. Lheureux soupait avec Mary. Une querelle s'est engagée. Elle a fini par un meurtre.

Et alors, ivre de fureur et de vengeance, vous avez entraîné la malheureuse femme et vous l'avez poignardée.

Cette carte que vous lui avez clouée sur la poitrine, c'était un souvenir de ses serments d'autrefois. Vous l'avez prise sur la table du boudoir et vous l'avez montrée à Mary en lui reprochant sa trahison, en l'accusant d'avoir rangé, en pensant à votre rival, ce jeu où elle lisait des présages de bonheur et, dans votre rage, vous avez troué d'un seul coup la carte et le cœur.

C'est bien ainsi, n'est-ce pas, que les deux crimes ont été commis ?

Louis Lecoq était très-pâle, mais il ne baissa pas les yeux, et il dit d'une voix qui ne tremblait pas :

— Je jure devant Dieu que je n'ai pas tué Marie Fassitt.

Un silence glacial suivit cette réponse. Le public ne murmurait plus. Sa conviction était faite.

Le verdict du jury pouvait se faire attendre. L'accusé était déjà condamné.

Pour atténuer un peu l'effet de cette scène, le défenseur se leva et demanda au président de vouloir bien constater que cette lettre avait été apportée au parquet par une personne inconnue.

Il ajouta :

— Je prie Messieurs les jurés de remarquer que, dans l'hypothèse qui vient de leur être soumise, il est impossible d'expliquer comment mon client a pu se précautionner d'une malle pour emporter le cadavre, puisqu'il ne prévoyait pas la scène qui a suivi la rencontre avec M. Lheureux.

Il n'est pas admissible non plus qu'il ait amené avec lui ce sourd-muet que...

— Vous vous servirez de ces arguments quand vous plaiderez, interrompit le président.

Je dois cependant vous rappeler que la malle appartenait à Marie Fassitt et vous dire que Lecoq a pu aller chercher le sourd-muet après avoir commis le crime.

Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Rien, monsieur.

— Vous pouvez vous asseoir. Nous allons entendre les témoins.

L'huissier les appela. Ils étaient peu nombreux. L'accusation n'avait cité que ceux dont elle ne pouvait pas se passer. L'accusé n'en avait cité aucun.

Le seul dont il aurait pu invoquer le témoignage pour se défendre, le sourd-muet, avait disparu.

On entendit d'abord le chef de la sûreté, qui déposa avec beaucoup de modération, mais qui fut très-affirmatif sur un point très-important. Il déclara que lui et ses agents, particulièrement celui qui était en fuite, avaient parfaitement reconnu Louis Lecoq pour être venu le lendemain du crime au pavillon de la rue de l'Arbalète.

Le charbonnier et son épouse ne se prononcèrent pas aussi catégoriquement. Ils avaient, dirent-ils, vu venir plusieurs fois un monsieur bien mis, qui ressemblait à l'accusé, mais ils n'étaient pas très-sûrs que ce monsieur fût l'accusé.

Le pick-pocket anglais dit qu'il ne connaissait pas du tout Marie Fassitt et qu'il n'avait rien mis dans le portefeuille, ce qui d'ailleurs ne pouvait pas faire de doute.

Comparurent ensuite d'autres témoins sans importance : des fournisseurs de la dame du pavillon, qui savaient fort peu de choses sur ses habitudes ; deux

amis de M. Lheureux, d'honnêtes négociants, qui se bornèrent à faire l'éloge de la probité commerciale du défunt et à protester qu'ils n'avaient jamais eu le moindre soupçon de sa liaison avec Marie Fassitt ; le photographe qui avait fait le portrait, le percepteur qui avait reçu d'Angleterre le montant des contributions de la maison ; le concierge de la rue du Mont-Thabor qui assura que son locataire était rentré à deux heures du matin le lendemain du crime, et qu'il n'avait jamais reçu de femme chez lui.

Puis vint le défilé des experts médecins fournissant de savantes explications sur les blessures reçues par les victimes et sur le temps qui s'était écoulé entre le dernier repas et la mort ; des professeurs d'écriture dissertant doctement sur les pleins et les déliés, et prouvant d'une façon péremptoire que l'adresse de l'enveloppe trouvée chez Marie Fassitt était bien de la main de Lecoq.

On lut une lettre du directeur du pensionnat anglais où l'accusé avait fait ses premières études. Le maître disait que le jeune Lecoq s'était permis, pendant son séjour chez lui, de nombreuses escapades, et qu'il avait cherché à séduire les filles de divers gentlemen du voisinage.

On lut aussi la réponse du professeur d'Heidelberg, lequel réfutait avec indignation les allégations de l'accusé et niait formellement que sa fille Bettina eût jamais fait des *patiences* ni pris des engagements avec lui.

Enfin, on appela M^{lle} Lecomte.

Sa mère, malade, n'avait pu venir au Palais de Justice, et la pauvre jeune fille était obligée de supporter seule les douleurs d'une comparution qu'on lui aurait peut-être épargnée si on n'eût pas espéré que sa présence déterminerait l'accusé à changer de système.

Thérèse s'avança seule, vêtue de noir, comme si elle eût déjà porté le deuil de son fiancé, cachant son visage sous une épaisse voilette.

Son entrée fit sensation.

Tous les yeux se tournèrent vers elle, excepté les yeux de Louis Lecoq qui se pencha pour échanger quelques mots avec son défenseur.

Peut-être se flattait-il que Thérèse ne le verrait pas et qu'on ne lui infligerait pas le plus atroce des supplices en le contraignant d'adresser la parole à celle qu'il adorait.

Il se trompait.

Le président se montra plein d'égards pour M^{lle} Lecomte. Il lui fit apporter un siège, il lui laissa le temps de se remettre, et ce fut avec beaucoup de douceur qu'il l'invita à relever sa voilette et à se déganter avant de prêter serment.

Mademoiselle, commença-t-il, veuillez nous dire à quelle heure M. Lecoq a quitté le salon de M^{me} votre mère, le soir du 13 janvier.

— À neuf heures et demie, je crois, répondit la jeune fille d'une voix qu'on entendait à peine.

— Et le lendemain, 14 janvier ?

— À dix heures.

— Vous dites la vérité, mademoiselle, et la Cour vous en remercie, car elle apprécie la triste situation où vous vous trouvez.

Mais elle attend de vous plus encore. Elle espère que vous voudrez bien éclairer le jury sur les sentiments de M. Lecoq.

Thérèse pâlit et ne répondit pas.

— Je m'explique, reprit le président. Nous avons devant nous un homme dont la vie paraît avoir été irréprochable jusqu'au jour du crime dont on l'accuse. Il n'est ici personne qui ne fût heureux de l'entendre se justifier. Et il refuse de le faire. Il se borne à nier, et il nie l'évidence même.

N'est-on pas fondé à se demander s'il n'est pas retenu par un sentiment incompréhensible, peut-être par la crainte d'avouer une faute, moins grave cent fois que les meurtres qu'on lui impute, mais qu'il lui en coûte peut-être davantage de confesser ?

S'il se décidait à dire la vérité, il paraîtrait sans doute moins coupable ; s'il persiste dans ses dénégations, il faut croire qu'il n'a aucune circonstance atténuante à faire valoir.

— Je suis sûre qu'il n'a jamais menti, murmura M^{lle} Lecomte.

— Puissent les jurés partager votre conviction, mademoiselle. Et maintenant je vous prie de répondre à une question et de ne pas vous méprendre sur le but que je poursuis en vous l'adressant.

Croyez-vous que Louis Lecoq vous ait sincèrement aimée ?

— Je le crois, dit la jeune fille d'une voix étouffée.

— Vous avez entendu, reprit le digne magistrat en s'adressant à l'accusé. Refuserez-vous encore de tenter une justification que la réponse de votre fiancée vous facilite ?

À cette interpellation, Louis Lecoq tressaillit et se leva à demi.

On put croire un instant qu'il allait parler, mais il retomba sur son banc, et il resta muet.

— Vous ne comprenez donc pas que vous vous condamnez vous-même en vous taisant ? Vous n'avez donc pas pitié d'une noble jeune fille qui a encore foi en vous, qui ne doute pas de votre amour ? Si vous l'aimez, comment avez-vous le triste courage de persister à ne pas avouer une faute qu'elle vous pardonnerait, j'en suis sûr ?

Il y eut un silence. Les jurés et le public haletaient d'émotion. Le nabab essuyait ses larmes.

— Ayez un bon mouvement, Lecoq ! Dites-nous que vous avez connu autrefois Marie Fassitt, que la fatalité vous a conduit au pavillon de la rue de l'Arbalète, que vous avez cédé à un accès de colère, que vous n'aviez pas prémédité le crime. Le jury et la cour vous tiendront compte de votre franchise.

Mais ne vous obstinez pas à soutenir un mensonge qui vous perd.

Parlez ! c'est votre fiancée qui vous en supplie par ma voix.

Cette fois encore, l'accusé ouvrit la bouche comme pour laisser échapper un aveu.

Mais ses yeux rencontrèrent les yeux de Thérèse en pleurs, et, se rejetant brusquement en arrière, il balbutia :

— Non... non... je ne peux pas... je ne peux pas...

M^{lle} Lecomte chancela. Un huissier la reçut dans ses bras et la soutint pour l'emmener à travers la foule frémissante.

Le président attendit qu'elle eût quitté la salle et dit sévèrement :

— Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Non, répondit Louis Lecoq.

— Les débats sont clos. La parole est au ministère public.

Ces mots résonnèrent comme un glas de mort.

Chacun comprenait que l'accusé était perdu.

En dédaignant le moyen de salut que le président lui offrait, il venait de prononcer lui-même son arrêt.

La tâche de l'avocat général était facile.

Il la remplit avec une modération habile.

Il parla des bons antécédents de l'accusé, des doutes que pouvaient faire naître certains points obscurs de la cause, et il déclara qu'il eût été le premier à demander une atténuation de peine, si Lecoq avait fait des aveux.

Puis, après cet exorde impartial, il examina l'une après l'autre les preuves qui abondaient contre Lecoq ; il les coordonna, et par une série de déductions serrées, il arriva à démontrer que Lecoq seul pouvait être l'auteur des deux meurtres de la rue de l'Arbalète.

» — Sans doute, messieurs, dit-il en concluant, il est regrettable que le mobile qui a poussé l'accusé à tuer n'ait pas pu être précisé. Mais quel que soit ce mobile, que la vengeance, la jalousie ou la crainte de perdre les avantages qu'allait lui assurer un riche mariage aient armé le bras de Louis Lecoq, le meurtrier d'une femme et d'un vieillard ne mérite pas votre pitié.

Et si la défense vient nous rappeler que certains éléments font défaut à l'accusation, que l'identité d'une des victimes n'a pas été suffisamment établie, que le sourd-muet, complice inconscient ou volontaire, n'a pas pu être confronté avec l'auteur principal, vous ne vous arrêterez pas à ces objections qui ne touchent point au fond du procès ; vous ne consulterez que votre conscience et vous penserez comme moi que la société serait en péril si les coupables pouvaient échapper à la loi parce que de regrettables circonstances ont privé la justice d'un témoin à charge et d'un renseignement.

Vous ne voudrez pas laisser impuni le plus grand crimes qui ait épouvanté Paris depuis bien des années, et vous n'accorderez aucune indulgence à cet homme. »

Un frémissement courut dans la foule. C'était la tête du coupable que l'accusateur demandait au jury.

Seul, Louis Lecoq resta impassible ; seul, il ne tressaillit pas sous cette parole vengeresse.

Il comprenait que c'en était fait de lui, et il acceptait d'avance sa condamnation.

L'agitation n'était pas encore calmée, quand le défenseur se leva.

Lui aussi, il fut habile et éloquent.

Il rendit hommage à la loyauté du ministère public et à l'impartialité du président ; puis, abordant les faits, il releva les invraisemblances et les lacunes de l'accusation.

Il demanda quel intérêt un homme dans la situation où se trouvait Louis Lecoq pouvait avoir à encourir la peine de mort, même pour se débarrasser d'une maîtresse et d'un rival.

Il rappela que nul n'avait affirmé qu'il connût ni M. Lheureux, ni Marie Fassitt.

Il fit ressortir l'incohérence d'imputations qui se contredisaient, puisqu'on prétendait, d'une part, que Lecoq avait frappé ses deux victimes parce qu'il les avait surprises ensemble, et de l'autre qu'il avait préparé les moyens de faire disparaître les cadavres.

Celui de la malheureuse Marie, où donc espérait-il le cacher quand il le faisait porter à travers les rues d'un quartier perdu ?

Et le muet, d'où venait-il ? qui l'avait jamais vu avec Lecoq ? Et pourtant ce n'était certes pas la nuit du crime qu'il avait rencontré l'assassin pour la première fois. S'il avait disparu, était-ce donc la faute de l'accusé qui n'avait cessé, depuis son premier interrogatoire, de demander une confrontation ?

En admettant même que Lecoq eût osé venir le lendemain du crime dans la rue de l'Arbalète, comment se faisait-il qu'il appelât par son nom de Mary la femme poignardée la veille par un scélérat ?

Si Lecoq l'avait tuée, il aurait bien su qu'elle n'était plus là pour lui répondre.

Quelles preuves produisait-on contre lui ?

On n'avait même pas pu établir que son pied se rapportait aux empreintes laissées par le coupable.

« — On vous a dit, messieurs les jurés, s'écria l'avocat en terminant, on vous a dit qu'il importait à la société que deux crimes exécrables ne restassent pas impunis. Je vous dis, moi, qu'il lui importe bien davantage qu'un innocent ne porte pas sa tête sur l'échafaud.

Vous ne pouvez pas condamner un homme sur des présomptions, et il n'y a que des présomptions contre Lecoq. Qu'on vous amène ce muet introuvable, qu'il reconnaisse l'accusé, et alors, soyez impitoyables.

On vous demande la tête de Louis Lecoq. Je ne sollicite pas de votre pitié une atténuation de votre verdict. C'est la mort qu'il a méritée, s'il est coupable. Mais on ne vous a pas prouvé qu'il le soit et vous l'acquitterez, j'en ai la certitude. »

Le public fut ému. Quelques jurés pleurèrent. Mais on peut pleurer et n'être pas convaincu.

On se disait tout bas que le défenseur n'avait parlé, ni de M^{lle} Lecomte, — et en cela il avait fait preuve de tact, — ni de la lettre écrite par l'accusé.

Elle était accablante pour lui cette malheureuse lettre où il semblait qu'il eût voulu annoncer les crimes qu'il allait commettre, et elle allait peser d'un terrible poids sur la décision de ses juges.

Le ministère public ne répliqua point et le président résuma les débats avec une équité parfaite, en laissant percer toutefois qu'il croyait l'accusé coupable.

On emmena Louis Lecoq.

La délibération du jury dura deux heures et, quand il rentra en séance, on put lire le verdict sur les figures assombries des jurés.

Il y eut quelques secondes d'attente poignante, après que le chef du jury eut prononcé la phrase : oui, l'accusé est coupable.

On attendit en vain. Il n'y avait pas de circonstances atténuantes. C'était la mort.

On fit rentrer l'accusé. Il chercha des yeux son défenseur qui évita son regard.

Il comprit, et lorsque le président, après avoir lu l'arrêt, lui demanda s'il avait quelque chose à dire sur l'application de la peine, il répondit froidement :

— Rien, monsieur. Je renonce au recours en cassation.

— Vous avez trois jours pour vous pourvoir, reprit le magistrat, plus ému que le condamné.

Louis Lecoq n'avait plus qu'à mourir.

Il salua et sortit par la petite porte qui s'ouvre sur le chemin de l'échafaud.

La foule s'écoula recueillie, presque silencieuse, et profondément troublée. Personne ne doutait que le verdict fût juste, et tous pensaient pourtant qu'il y manquait cette certitude absolue de la culpabilité qui assure aux jurés le repos de la conscience.

Le nabab était parti des premiers, suivi de son nègre, et convaincu sans doute de la supériorité de la justice européenne sur la justice sommaire de son pays.

Louis Lecoq, en traversant un couloir obscur, entendit un des gardes qui l'escortaient murmurer à son oreille ces mots :

— Votre père vous supplie de signer ce soir votre pourvoi.

Au même moment, Thérèse Lecomte, qui sortait de la chambre des témoins, sentit qu'on lui glissait un billet dans la main.

Elle s'approcha d'un réverbère et elle lut :

« — Ne désespérez pas. Je vous jure que je le sauverai. »

Le billet était signé : « Lecoq. »

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

M. LECOQ AGIT

I

Paris est la ville des contrastes.

On y danse au premier étage, pendant qu'on y agonise au troisième ; on y souffre de la faim sous les combles, pendant qu'on y thésaurise au rez-de-chaussée.

Et de même que la mort s'en va frappant çà et là, tantôt au portail des riches hôtels, tantôt aux volets délabrés des mansardes, de même le malheur s'abat sur une riante maison à l'heure où la fortune entre dans un logis où on ne l'attendait guère.

Depuis trois mois, le quai Conti était triste. Les fenêtres du joli logement de M. Lecoq ne s'ouvraient plus aux premiers rayons du soleil matinal. Les bouquinistes ne voyaient plus flâner devant leurs bibliothèques en plein vent l'alerte et joyeux vieillard qui les saluait d'un sourire.

Et ils n'étaient pas seuls à s'apercevoir de son absence.

Les pauvres du quartier la regrettaient, les oiseaux des Tuileries aussi.

À Boulogne, dans cette charmante villa faite pour abriter des heureux, on pleurait nuit et jour.

Après la condamnation de Louis Lecoq, M^{me} Lecomte avait résolu de partir, de quitter la France, de fuir cette ville maudite où le fiancé de sa fille chérie vivait ses dernières heures dans une cellule de la Roquette.

Mais Thérèse l'avait suppliée de rester.

Elle croyait toujours à l'innocence de Louis et elle espérait encore, car elle savait que le père Lecoq n'avait pas renoncé à sauver le malheureux que tout le monde avait abandonné.

Combien de fois ne l'avait-elle pas relu, ce billet qu'elle n'avait pas montré à sa mère, ce billet où le vieux policier lui jurait qu'il lui rendrait Louis.

Elle avait foi en ce père, qu'elle avait vu si tendre aux jours évanouis de leur bonheur, si ferme en face de la catastrophe.

Elle aurait voulu le seconder, l'encourager du moins, lui dire que son cœur, à elle, n'avait pas changé, que son amour n'avait fait que s'accroître et que, si son fiancé devait mourir, elle ne serait jamais la femme d'un autre.

Mais M. Lecoq avait disparu, et, depuis le jour fatal où l'arrêt de la cour d'assises avait frappé son fils, il ne donnait plus signe de vie.

Elle supposait qu'il agissait dans l'ombre, mais elle ne savait même pas s'il était à Paris.

Elle avait appris par les journaux que le condamné, après avoir d'abord refusé de se pourvoir, s'était décidé à signer le recours en cassation qui lui assurait une courte prolongation d'existence.

Et la pauvre enfant comptait les jours ; et chaque heure qui s'écoulait rapprochait Louis de cette horrible matinée où le bourreau viendrait le prendre.

Le sauveur arriverait-il à temps ?

Thérèse se demandait avec angoisse si Dieu aurait pitié d'elle ou s'il permettrait qu'un innocent fût conduit à l'échafaud. Et elle ne pouvait que

prier et gémir.

Elle errait seule sous les grands arbres de ce parc, où ils avaient échangé des serments d'amour éternel, et ceux qui la voyaient passer pâle et vêtue de noir, comme une veuve, ceux-là comprenaient que les riches ont aussi leurs douleurs et plaignaient les châtelaines de cet élégant castel, qu'ils enviaient autrefois et qui, lui aussi, semblait être en deuil.

On était moins désolé chez M. Tolbiac de Tinchebray.

Il avait une foule de raisons pour se réjouir, et son entourage se ressentait de sa bonne humeur.

Sa gouvernante arborait des toilettes élégantes, son groom était habillé à neuf et son appartement de l'entresol avait un air de fête.

Le désastre du père Lecoq avait profité au *detective*, qui aspirait secrètement à lui succéder.

En effet, le vieux chercheur de pistes, quoique retiré des affaires, barrait un peu le passage au jeune policier récemment arrivé d'outre-Manche.

Naguère encore, M. Lecoq faisait autorité à la préfecture et ailleurs. Toutes les fois qu'il se présentait un cas difficile, on le soumettait à M. Lecoq ; il était assiégé de demandes et il ne tenait qu'à lui de se charger de recherches grassement payées.

Le bonhomme ayant disparu et se trouvant compromis de telle sorte qu'il ne pouvait plus se montrer, son ancienne clientèle devait, par la force des choses, passer à son heureux concurrent.

M. Tolbiac était donc à peu près assuré de faire promptement fortune dans le lucratif métier qui avait enrichi jadis le père de Louis.

De plus, l'affaire de la rue de l'Arbalète l'avait bien posé.

Ce n'était pas que M. Tolbiac eût découvert l'assassin qu'il s'était engagé à livrer à la justice dans le délai d'un mois.

L'honneur de cette importante capture revenait de droit à Piédouche. Mais cet agent avait tellement démérité depuis, qu'il ne pouvait plus être question de lui.

Il avait d'ailleurs pris soin de se mettre hors de cause, puisqu'il se cachait.

On le soupçonnait plus que jamais d'avoir favorisé l'évasion du muet, et on le faisait chercher pour le remettre en prison.

Le chef de la sûreté attribuait donc tout le succès de l'opération à Tolbiac, qui avait secondé avec beaucoup de zèle et de sagacité le juge d'instruction.

Et il lui savait gré aussi de la modération dont il avait fait preuve à l'endroit des Lecoq, père et fils.

Tolbiac avait toujours marqué beaucoup d'égards au père, et il s'était toujours soigneusement abstenu d'accuser le fils.

On lui devait d'ailleurs une découverte importante.

C'était lui qui avait conseillé de faire insérer dans les journaux un avis portant que toute personne possédant un document de nature à éclaircir le mystère de la rue de l'Arbalète était invitée à adresser ce document au parquet du procureur général.

Cette publication, fort usitée en Angleterre et fort inusitée en France, avait eu un excellent résultat.

Dès le lendemain, on recevait au Palais la lettre écrite par Louis Lecoq à Marie Fassitt, lettre dont la lecture à l'audience avait sans doute déterminé le jury à condamner l'accusé.

Bref, le brillant *detective* était fort bien vu en haut lieu et voguait à pleines voiles vers la fortune.

Du reste, son nom n'avait point figuré dans les journaux à propos du procès Lecoq, et, n'ayant pas été cité comme témoin, il n'avait point paru à l'audience.

Ses amis des deux sexes n'avaient donc pas cessé de le prendre pour un parfait gentleman, qui n'avait d'autre occupation que de mener joyeuse vie.

Et, la condamnation de l'accusé ayant fait des loisirs à M. Tolbiac, il les employait volontiers à se divertir.

Sa situation financière lui permettait de fréquenter le monde où l'on s'amuse, car il avait gagné beaucoup d'argent à Londres dans l'exercice de sa profession, et il était en passe d'en gagner davantage à Paris.

La succession O'Sullivan suffisait à l'enrichir, puisqu'il était chargé de retrouver l'héritier de ce major dix fois millionnaire, et puisqu'au cas où il le retrouverait, il devait toucher une commission énorme.

Telle était du moins la déclaration qu'il avait faite à la préfecture de police, où il était allé demander certains renseignements qu'on n'avait pas pu lui fournir, mais qu'on l'avait autorisé à se procurer par ses démarches personnelles.

Profitant de cette permission, il passait ses matinées à compulser dans son cabinet des notes et des dossiers qui devaient avoir trait à ce fameux héritage.

Il lui arrivait aussi de s'absenter pour vingt-quatre heures, sans que ses domestiques sussent où il allait, et, dans ces cas-là, au lieu de se servir de sa voiture, il sortait à pied et revenait en fiacre.

Sans doute, ces courses presque mystérieuses avaient pour objet des recherches qu'il tenait à faire dans le plus grand secret.

Cependant, il n'allait ni à Boulogne, chez M^{me} Lecomte, ni au chemin de fer d'Orléans, où Pierre Cambremer était employé.

Peut-être pensait-il que le moment serait mal choisi pour entretenir d'affaires la mère de la fiancée de Louis Lecoq, et se souvenait-il que l'aiguilleur l'avait mal reçu.

Probablement aussi Thérèse et la petite Marthe, la fille de Cambremer, n'avaient droit à la succession du major qu'au cas où on prouverait le décès d'un héritier à un degré plus rapproché, et c'était cet héritier qu'il cherchait.

Toujours est-il que Cambremer s'était présenté plusieurs fois rue Godot-de-Mauroy pour remettre à leur propriétaire les louis tombés sur la voie, et qu'il n'avait jamais pu parvenir à voir M. Tolbiac.

Il avait même fini par laisser au concierge de la maison l'or trouvé par sa fille, qui avait failli se faire écraser pour le ramasser.

L'élégant locataire de l'entresol ne se souciait pas, selon toute apparence, d'admettre dans son intérieur un simple ouvrier.

Les gens qu'il voyait de préférence appartenaient à une autre catégorie sociale.

Il recherchait les viveurs, les étrangers riches et amis du plaisir, les demoiselles à la mode, celles qui vont tous les jours au Bois dans un huit-ressorts.

Une surtout qui venait d'arriver à Paris, et dont le luxe faisait déjà grand bruit.

Elle avait des chevaux de sang, des domestiques fort bien tenus, et un salon où elle recevait des hommes de tous les mondes.

M. Tolbiac s'y montrait fort assidu, et un soir, très-peu de temps après la condamnation de Louis Lecoq, il s'y trouvait en nombreuse compagnie, lorsqu'un domestique, doré sur toutes les coutures, annonça :

— Son Excellence Djafer, nabab de Bahour.

Ce nom exotique et bizarre fit sensation parmi les invités d'Arabella Disney, ainsi s'appelait l'étrangère dont les chroniqueurs du *high life* célébraient à l'envi l'élégance et les charmes.

Tous les yeux se tournèrent vers le seigneur qu'on annonçait d'une façon si pompeuse.

Les femmes cessèrent pour un instant de jacasser, et la partie de baccarat fut suspendue... pas pour longtemps.

Et, vraiment, ce nabab valait bien la peine qu'on le regardât.

C'était un majestueux vieillard, vêtu à l'indienne, couvert de soie, d'or et même de pierreries.

Son costume éblouissant, sa barbe couleur de neige, son teint basané, ses yeux vifs et ses dents blanches lui conquièrent aussitôt les sympathies des princesses du demi-monde.

Les hommes trouvèrent qu'il avait grand air et ne lui firent pas mauvaise mine.

Quant à la dame du logis, elle vint à sa rencontre avec un empressement marqué et le remercia en très-bons termes d'avoir bien voulu accepter l'invitation qu'elle lui avait adressée sans le connaître.

Arabella Disney s'était fait une spécialité d'accueillir à leur arrivée les personnages de distinction qui venaient des pays les plus excentriques s'initier aux gais mystères de la vie parisienne.

Elle avait des intelligences dans les grands hôtels et il n'y débarquait pas un prince asiatique ou un archi millionnaire d'outre-mer sans qu'elle lui écrivît pour le prier d'honorer de sa présence ses réunions du jeudi.

C'est ainsi qu'ayant appris que Paris possédait depuis une semaine l'opulent nabab de Bahour, elle s'était empressée de lui ouvrir à deux battants les portes du luxueux appartement qu'elle occupait au premier étage d'une maison du boulevard Haussmann.

Et le nabab ayant fait répondre qu'il viendrait très-volontiers, Arabella avait averti ses nombreux amis et ses charmantes amies qu'elle leur offrirait, à sa prochaine fête, la noble compagnie d'une Excellence indienne.

On l'avait beaucoup remarquée à la cour d'assises, cette Excellence, et sa présence devait nécessairement attirer la foule chez Arabella.

Une foule choisie, car la dame ne recevait que des hommes bien posés et des femmes appartenant à l'élite du demi-monde.

Cette Anglaise intelligente était entrée de plein droit dans l'état-major de la galanterie, et pourtant c'était une nouvelle venue.

Il y avait à peine quatre mois qu'elle se montrait aux Champs-Élysées, au Bois et dans les théâtres à la mode.

Elle arrivait de Londres en droite ligne, et, comme elle avait débuté en étalant de superbes équipages et de merveilleuses toilettes, nul ne s'était avisé de s'enquérir de son passé.

Le bruit courait d'ailleurs qu'elle était protégée par un lord, lequel avait dû se séparer d'elle momentanément pour cause de scandale majeur, et que son séjour en France ne serait pas de longue durée.

M. Tolbiac, qui l'avait connue de l'autre côté du détroit, avait beaucoup contribué à répandre ce bruit et à ouvrir à la belle Disney les portes d'un monde où il était fort répandu.

Il ne fut pas des derniers à se rapprocher du noble invité qui venait de faire son entrée et qui saluait en ce moment la reine de cet aimable salon.

Il lui adressa même la parole en anglais, pensant que cette langue devait lui être plus familière que le français.

Le nabab lui dit avec un accent prononcé, mais qui n'avait rien de britannique :

— Excusez-moi, monsieur, de vous répondre dans le seul idiome européen que je parle. Je ne suis pas né dans les provinces que l'Angleterre possède aux Indes-Orientales. Ma famille et moi, nous avons toujours servi la France. Je suis originaire de Pondichéry et, par patriotisme, je n'ai jamais voulu apprendre l'anglais.

— Ce sentiment vous honore, Excellence, répondit M. Tolbiac un peu surpris.

— Et je dois m'estimer heureuse, dit en minaudant miss Arabella, que votre Excellence ne me tienne pas rigueur, car je suis Anglaise de naissance et de cœur.

— Oh ! répliqua gaiement le nabab, je ne pousse pas le patriotisme jusqu'à fuir les femmes de votre pays, lorsque, comme vous, madame, elles sont charmantes.

Ce compliment à brûle-pourpoint fut fort bien reçu et il pouvait être sincère, car M^{me} Disney était encore très-jolie, quoiqu'elle eût dépassé les limites de la première jeunesse.

Elle possédait des cheveux blonds d'une adorable nuance, une peau d'une blancheur éblouissante, une bouche vermeille, et des yeux bleus d'un éclat extraordinaire.

Ce merveilleux ensemble était un peu gâté par une physionomie qui ne respirait pas précisément la franchise.

Arabella souriait beaucoup à ceux qui lui parlaient, mais elle ne les regardait jamais en face.

Elle souriait donc au nabab et elle préparait une réponse gracieuse, lorsqu'on annonça deux attachés à la légation du Brésil.

Ces diplomates transatlantiques étaient de ses amis particuliers et, pour les recevoir, elle fut obligée de quitter le seigneur indien plus tôt qu'elle ne l'aurait souhaité.

— M. Tolbiac de Tinchebray, que j'ai l'honneur de vous présenter, sera charmé, Excellence, de se mettre à votre disposition, dit-elle gracieusement.

Et elle fit face aux Brésiliens.

— Quelle ravissante personne ! s'écria le nabab. Et combien je lui sais gré de m'avoir invité, moi qui suis étranger !

Vous la connaissez beaucoup, monsieur ?

— Beaucoup n'est pas le mot, répondit Tolbiac. M^{me} Disney est très-hospitalière et sa maison est une des plus agréables qu'il y ait à Paris. J'y viens souvent, parce qu'on s'y amuse. Et j'espère, Excellence, que nous nous y rencontrerons quelquefois, car je suppose que vous voyagez pour votre plaisir.

— Pour mon plaisir d'abord, et aussi pour une affaire.

Et puis, j'aime à étudier les mœurs des pays que je visite. Je suis citoyen d'une colonie française et je n'avais jamais vu la France.

Tout m'intéresse ici, depuis les usages de la société gracieuse où je me trouve ce soir, jusqu'à la façon dont on y rend la justice.

Ainsi, j'ai suivi avec passion les débats du procès de ce jeune homme qu'on a condamné à mort.

— En effet, les journaux ont raconté que vous n'aviez pas manqué une audience.

— Les journaux s'occupent donc de moi ?

— C'est bien naturel. Votre présence a été remarquée par toutes les personnes qui se trouvaient à l'audience.

M^{me} Disney y était. Elle vous y a vu et elle a vivement désiré de vous connaître.

— Alors je me félicite d'y être allé. Voilà de ces bonnes fortunes qu'on ne rencontre qu'à Paris. Je tenais à voir juger un assassin ; je l'ai vu et j'ai été invité à passer la soirée chez une jolie femme. En vérité, c'est là plus que je ne pouvais espérer.

Mais, dites-moi, monsieur, pensez-vous que ce garçon soit coupable ?

— Je le crois.

— Il m'a semblé, à moi, qu'il y avait des doutes.

— Je vous avouerai, Excellence, que je me suis peu occupé de cette affaire. Je ne lis guère la *Gazette des Tribunaux*. Cependant, on m’a parlé d’une lettre que ce Lecoq aurait écrite à la femme assassinée...

— Et qui le compromet gravement. C’est vrai.

— D’ailleurs, quand les jurés condamnent, il faut qu’ils soient bien sûrs de leur fait.

— Vous avez raison, monsieur. Et il me siérait fort mal, à moi qui admire tant la justice française, de blâmer un verdict rendu par des hommes éclairés et indépendants.

Mais je vous demande pardon, monsieur, de vous entretenir d’un si triste sujet.

Et, puisque vous voulez bien remplacer M^{me} Disney pendant qu’elle fait les honneurs de son salon, j’oserai vous prier d’être mon introducteur dans un monde tout nouveau pour moi. J’y suis peut-être un peu déplacé à cause de mon âge, mais je déclare qu’il me plaît infiniment.

— Quand on est noble et riche comme vous, Excellence, dit en riant M. Tolbiac, à Paris, on est toujours jeune. C’est l’avis de toutes les jolies femmes qui se réunissent le jeudi chez Arabella, et puisque vous me permettez de vous présenter...

— Oh ! très-volontiers, et, si vous avez ici des amis, je serai ravi de les connaître aussi.

Mais, avant de profiter de votre obligeance, il faut que je vous parle un peu de moi, car vous pourriez vous méprendre sur le motif qui me pousse à me répandre dans la société parisienne, un peu plus qu’il ne convient à un vieillard, quoi que vous en disiez.

Je suis le dernier de ma race, ayant eu le malheur de perdre récemment un fils que j’adorais.

M. Tolbiac fit un geste de pitié sympathique.

— Je possède dans l'Inde une grande fortune qui reviendra à l'État, si je n'en dispose pas, et je voudrais la laisser aux descendants d'un homme qui a autrefois sauvé la vie à mon père.

Malheureusement, ces descendants, je ne les connais pas, et c'est pour tâcher de les découvrir que je suis venu en Europe.

— Je serais charmé, Excellence, de vous aider à accomplir cette noble tâche, dit vivement Tolbiac, qui flairait déjà une occasion de gagner une grosse somme en utilisant ses talents.

— Je vous remercie, monsieur, dit l'Indien, et je suis persuadé que, par vos nombreuses relations, vous êtes à même de me procurer des renseignements précieux.

L'ami de mon père était officier dans l'armée anglaise.

— Il s'appelait O'Sullivan.

— O'Sullivan ! répéta M. Tolbiac. Voulez-vous parler du major Jacques O'Sullivan ?

— Qui servait au 33^e régiment d'infanterie, continua le nabab.

— Dans la présidence de Bombay, reprit le *detective*.

— Précisément.

— Et qui est décédé à Poonah, en 1811.

— Vous savez cela ! s'écria l'Indien ; mais alors vous connaissez peut-être ses héritiers ? Ah ! monsieur, si vous pouviez me renseigner sur leur compte, vous me rendriez un immense service et ma reconnaissance serait sans bornes.

La figure de M. Tolbiac était curieuse à observer.

Elle exprimait tout à la fois l'étonnement, la cupidité et l'inquiétude.

L'étonnement surtout, et il y avait bien de quoi être stupéfait.

La succession O'Sullivan était la grosse affaire de ce chercheur d'aubaines. Il avait quitté Londres tout exprès pour s'en occuper. Il n'en avait parlé à personne, excepté à ses supérieurs de la préfecture de police.

Et voilà que, subitement, il se trouvait en présence d'un homme venu de Pondichéry tout exprès pour retrouver la trace des descendants du major.

Cet héritage, Tolbiac l'envisageait presque comme s'il eût été sa propriété. Il y voyait du moins une mine à exploiter, une mine d'or, plus riche que bien des mines californiennes.

Il était donc porté à se défier d'un étranger qui tombait brusquement au beau milieu de ses combinaisons.

Cependant, cet étranger ne semblait pas vouloir lui faire concurrence, puisqu'au contraire il parlait de laisser son bien à la race de feu O'Sullivan.

Ce louable dessein méritait attention, et Tolbiac, déjà remis de son trouble, résolut de manœuvrer avec prudence, et de s'assurer d'abord si le nabab ne déguisait pas ses véritables intentions.

— Excellence, dit-il après une courte pause, vous êtes surpris que je sois si bien informé, et, en effet, vous ne deviez pas vous attendre à rencontrer dans ce joyeux salon un Français connaissant le nom d'un officier mort à quelques milliers de lieues de Paris, il y a plus de soixante ans.

Il faut vous dire que j'ai longtemps habité l'Angleterre et que j'y ai été lié avec un directeur de la compagnie des Indes, lequel m'a souvent parlé du major O'Sullivan et surtout de sa succession.

— Il a donc laissé de la fortune ? demanda le nabab de l'air le plus naturel.

— Une fortune assez importante, répondit Tolbiac qui ne voulait pas trop se livrer ; et cette fortune n'a pas été remise aux héritiers, par la raison qu'on ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

— Alors, ils sont déjà riches ?

— Ils le seraient, s'ils se présentaient et s'ils pouvaient établir leurs droits. Mais, jusqu'à présent, personne n'a réclamé l'héritage.

Cependant, on est à peu près sûr que la famille O'Sullivan n'est pas éteinte.

Le major avait quatre sœurs, qui toutes ont eu des enfants ; mais elles sont mortes dans la misère... les enfants se sont dispersés...

— Que n'ai-je appris plus tôt cette triste histoire, soupira le seigneur Djafer.

— À diverses époques, on a fait des recherches, mais trop tardivement. La fortune du major provient de la vente de terrains qu'il possédait au Canada, où il avait servi jadis, et qui, de son vivant, n'avaient aucune valeur. Une ville a été bâtie plus tard sur ces terrains, et ils ont été vendus très-cher longtemps après sa mort. C'est ce qui explique l'impossibilité où s'est trouvé le curateur aux successions de retrouver les héritiers.

Je devrais dire l'héritier, car il ne peut y en avoir qu'un. D'après la loi anglaise, en ligne collatérale, le plus rapproché exclut les autres.

Ainsi, s'il existait encore un neveu de M. O'Sullivan, il hériterait, au détriment d'un petit-neveu, petit-fils d'une autre de ses sœurs ; ce petit-neveu viendrait avant un arrière-petit-neveu, et ainsi de suite.

— Je vous remercie, monsieur ; il est impossible de définir plus clairement la situation de la famille qui m'intéresse, et, le cas échéant, je mettrai à profit les renseignements que vous me donnez avec tant d'obligeance.

— Oserai-je vous demander quel usage vous feriez de ces renseignements ? dit avec une certaine hésitation M. Tolbiac.

— C'est bien simple. Si le bonheur veut qu'on découvre le neveu de l'ami de mon père, je partagerai ma fortune entre ceux qui se trouveraient exclus de la succession.

— Rien de plus juste. Ces pauvres gens, — ils doivent être pauvres ; s'ils étaient riches, leur existence ne serait pas ignorée, — ces pauvres gens vous devraient la part que la loi leur refuse. Ils vous béniraient et vous pourriez

jouir du spectacle de leur bonheur, car, si j'ai bien compris vos intentions, vous ne leur feriez pas attendre vos bienfaits.

— Oh ! non, s'écria le nabab. Je leur dirais : Venez à moi. Vous êtes mes enfants. Tout ce que je possède vous appartient.

Et combien je serais heureux de retrouver une famille, moi qui suis seul au monde !

Malheureusement, c'est un rêve que je fais là.

— Peut-être, dit vivement M. Tolbiac.

— Hélas ! je voudrais espérer que ce rêve se réalisera. Mais ne venez-vous pas de m'apprendre que toutes les recherches avaient été infructueuses ? Comment pourrai-je, moi qui arrive du fond de l'Inde, découvrir ce que les autorités anglaises ont cherché inutilement ?

— Certes, si vous cherchiez vous-même, il est probable, Excellence, que vous ne réussiriez pas. Mais un autre peut chercher pour vous.

— Un autre ! et qui donc ? Connâtriez-vous quelqu'un que je pusse charger de cette mission ?

— Non, mais ce quelqu'un peut se trouver. Vous ignorez peut-être qu'en France et en Angleterre il y a des gens qui ont pour industrie d'entreprendre les démarches de ce genre. J'ai beaucoup de relations à Paris, et me ferais fort de vous mettre en rapport avec un de ces chercheurs.

— Oh ! monsieur, que je vous serais reconnaissant !

— Moi, je serais trop heureux de vous être agréable.

Je dois cependant vous prévenir que les entrepreneurs dont je viens de vous parler ne travaillent pas pour rien. Ils mettent même leurs services à un assez haut prix.

— Peu m'importe. Je suis riche et je paierai tout ce qu'on me demandera. S'il faut avancer une somme pour commencer les démarches, je suis prêt à

la donner.

— Alors, dit M. Tolbiac, dont les yeux brillaient, je puis vous répondre que, d’ici à très peu de jours, je vous enverrai un homme actif et intelligent.

Je vais, dès demain, écrire à Londres pour demander communication des renseignements qu’on a pu recueillir jusqu’à ce jour ; je mettrai cet homme au courant de ce qui a été fait, et je suis convaincu qu’il réussira.

Les investigations n’ont donné aucun résultat, parce qu’elles ont été dirigées par des personnes qui n’étaient pas intéressées dans l’affaire.

Un agent auquel vous promettrez une belle récompense fera plus vite et mieux que tous les *sollicitors* d’Angleterre.

— Dieu vous entende, monsieur ! et, puisque vous consentez à me rendre un si grand service, j’espère que j’aurai l’honneur de vous revoir bientôt.

— L’honneur sera pour moi, et si Votre Excellence veut bien me dire où je pourrai la rencontrer...

— J’habite le Grand-Hôtel... provisoirement, car, devant passer au moins une année en France, j’ai l’intention d’acquérir une maison où je puisse m’établir à demeure. Nous autres orientaux, nous sommes accoutumés à une existence assez large, et si je trouvais à acheter aux environs de Paris une grande villa, avec un parc...

— J’en connais précisément une qui pourrait vous convenir, et pour peu que cela vous soit agréable, je m’informerai si on consentirait à la vendre.

— En vérité, monsieur, vous me comblez, et je ne sais comment vous exprimer...

Les compliments du nabab furent interrompus par M^{me} Disney qui venait d’installer ses Brésiliens à une table de jeu, et qui revenait apporter ses attentions et ses sourires au lion de la soirée.

— Excellence, dit-elle en déployant toutes ses grâces, mes amies vont en vouloir beaucoup à M. Tolbiac de vous accaparer ainsi. Permettez que je vous les présente.

Le nabab se laissa faire en seigneur habitué à recevoir les hommages de la plus belle moitié du genre humain.

Dans l'Inde, les femmes s'évertuent à plaire à leur maître, et Djafer put croire qu'il trônait encore au fond de son palais de Bahour, car les sémillantes invitées d'Arabella ne lui ménagèrent pas les prévenances.

Elles savaient qu'il possédait des millions et qu'il venait en France pour les dépenser.

— Jouez-vous au baccarat, monseigneur ? demanda l'anglaise quand le défilé fut terminé.

— Je connais ce jeu, répondit le noble étranger ; on le pratique beaucoup à Pondichéry... mais ce n'est pas celui que je préfère.

— Aimez-vous mieux le lansquenet ? dit avec empressement la dame.

— Non. Le jeu qui me plaît entre tous, c'est... Vous allez vous moquer de moi... c'est le jeu auquel s'amusait cette pauvre femme quand on l'a assassinée... c'est le jeu de *patience*... n'est-ce pas ainsi que vous l'appellez ?

Personne ne s'attendait à cette allusion au procès criminel dont tout Paris parlait encore et elle déconcerta quelque peu les gentilles invitées de M^{me} Disney.

Elles comptaient que le nabab allait tenir la banque au baccarat et qu'il ne se montrerait pas trop sévère pour les tricheries pratiquées par de jolies mains.

Aussi firent-elles la moue quand elles entendirent cet opulent seigneur déclarer qu'il préférerait un jeu cher aux petits bourgeois, un jeu qu'on joue tout seul, et où, par conséquent, il est impossible de perdre de l'argent.

Arabella parut beaucoup plus impressionnée que ses jeunes amies.

En sa qualité d'Anglaise, elle était très-sensible, et elle s'émut à ces mots qui lui rappelaient la condamnation qu'elle avait entendu prononcer, quelques jours auparavant, contre un beau jeune homme.

Djafer, nabab de Bahour, s'aperçut du trouble où il venait de jeter la belle maîtresse de ce salon hospitalier, et, comme il ne tenait pas à l'affliger, il s'empessa d'atténuer ce qu'il avait dit.

— Je joue à la *patience*, lorsque je suis seul dans mon palais de Bahour, reprit-il. Mais je n'ai garde de me livrer à ce passe-temps quand j'ai la bonne fortune de me trouver, comme ce soir, en charmante compagnie.

Si ces dames désirent jouer au baccarat, je suis à leurs ordres.

— Justement la taille vient de finir, et ce pauvre Gustave est décavé, dit une jolie blonde, qui répondait au doux nom d'Herminie, et qui faisait au nabab des yeux encore plus doux que son nom.

— Son Excellence le remplacera avec avantage, s'écria Tolbiac.

Et, s'approchant d'Arabella, il lui dit à demi-voix et en anglais quelques mots que l'Indien ne pouvait pas comprendre si, comme il l'affirmait, il n'entendait que le français et la langue de son pays.

Il était décidément très-civilisé, cet Indien, et il ne fuyait pas les Parisiennes, car il adressa à M^{lle} Herminie quelques compliments fort bien tournés.

Il poussa même la galanterie jusqu'à lui offrir son bras, au mépris des usages de sa patrie, et les viveurs attablés devant le tapis vert eurent le curieux spectacle d'une princesse du demi-monde conduisant au jeu un prince de l'Indoustan.

Pendant que ce couple assez mal assorti traversait le salon, M. Tolbiac entretenait avec M^{me} Disney une conversation vive et animée.

Évidemment, ils parlaient du nabab de Bahour, et ils s'intéressaient beaucoup à ce personnage, qui venait en France tout exprès pour apporter des millions aux héritiers du major O'Sullivan.

C'était bien naturel, car Tolbiac était un homme sérieux qui, même au milieu des plaisirs, ne perdait jamais de vue les affaires, et M^{me} Disney était l'amie intime de Tolbiac.

La dernière phrase que cette charmante fille d'Albion prononça fut celle-ci :

— À la façon dont il perdra son argent, vous verrez bien s'il est riche.

Tolbiac répondit par un geste qui signifiait : Soyez tranquille, je l'observerai.

Et il alla prendre place à la table de jeu où l'Asiatique venait de s'asseoir.

Djafer avait pour voisine Herminie et il prolongeait avec elle une causerie où il était beaucoup question d'Arabella.

— Je suis sa plus intime amie, disait la blonde ; elle n'a pas de secrets pour moi.

— Je voudrais bien connaître les vôtres, répliquait le galant étranger.

Les joueurs avaient accueilli avec une satisfaction marquée ce banquier qui leur tombait de l'extrême Orient.

Ils venaient de se partager une somme assez mince, perdue par un élégant invité que ces demoiselles appelaient Gustave tout court, et ils espéraient que le nabab allait leur offrir un plus large régal.

Un homme qui arrive des parages de Golconde doit avoir des trésors dans sa poche.

Djafer tira de la sienne un portefeuille où il prit un paquet de billets de mille francs et un livret oblong.

— Je ne m’attendais pas à jouer ce soir, dit-il doucement. Je n’ai sur moi que vingt mille francs ; mais voici mon livre de chèques sur Rothschild, et je prie ces messieurs, et ces dames surtout, de ne pas limiter leur jeu à la modique somme que j’ai apportée en billets de banque.

Un murmure flatteur accueillit ce petit discours.

Les hommes se préparèrent à livrer une bataille sérieuse, les femmes à profiter de l’occasion pour glaner quelques louis.

Herminie reçut de ses bonnes amies plus d’un regard malveillant, mais elle n’y prit pas garde. Elle était tout entière à la joie d’être assise si près d’un beau vieillard qui n’avait qu’à signer un bon pour que la caisse de Rothschild s’ouvrît.

— Décidément, c’est un vrai nabab, se dit Tolbiac.

Et, en attendant l’heure d’exploiter ce nabab d’une autre façon, l’intelligent ami d’Arabella se mit en devoir de prendre part à la curée qui se préparait.

Les habitués du salon de la belle Anglaise étaient tous de vieux routiers du jeu, fréquentant assidûment les cercles où l’on trouve de grosses parties, et fort experts à jauger du premier coup d’œil la capacité financière d’un banquier de baccarat.

Parmi eux pourtant il y avait des jeunes, mais l’expérience vient vite quand on mène à Paris la vie à outrance, et ceux-là en savaient tout autant que les vétérans du jeu.

Ils étaient d’ailleurs honnêtes autant qu’on peut l’être quand on risque l’argent qu’on n’a pas.

Arabella avait trop de finesse, et Tolbiac, qui la conseillait, trop de bon sens pour admettre des escrocs.

Chez elle, on ne *filait* pas la carte et on ne prélevait pas l’impôt qu’on perçoit dans certaines maisons interlopes.

La *cagnotte* y était inconnue.

Un étranger naïf aurait pu croire qu'il se trouvait là en bonne compagnie, car les hommes avaient de la tenue et les femmes n'en manquaient pas.

Djafer, seigneur de Bahour, ne poussait peut-être pas si loin l'illusion ; mais il semblait se plaisir infiniment dans cette société rieuse, et sans doute il tenait à lui plaire, car il annonça qu'il tiendrait des enjeux illimités et qu'il autorisait les dames à jouer sur parole.

Elles ne s'en firent pas faute ; seulement, la permission ne leur profita guère, car, dès les premiers coups, la fortune prit parti pour le nabab.

Il gagna ; il gagna encore. Ses adversaires, pour se couvrir de leurs pertes, doublèrent, puis triplèrent leurs mises. Il gagna toujours.

Pour eux, ce ne fut pas un combat, ce fut une déroute, et la formidable veine de l'Indien dura jusqu'à l'épuisement complet des munitions de ces imprudents, qui osaient lutter contre l'étranger millionnaire.

Au bout de deux heures, Djafer avait encaissé près de deux mille louis et se trouvait créancier de cinq ou six charmantes personnes, qui espéraient bien ne jamais délier leur bourse pour acquitter leurs dettes.

Herminie devait au moins douze cents francs. Tolbiac en perdait trois mille. Arabella n'avait pas joué.

Elle s'était contentée de rester simple spectatrice de la partie, et, quand la séance fut levée, elle s'arrangea pour avoir encore un *a-parte* avec Tolbiac.

Ce qu'elle lui demanda en anglais devait avoir trait au nahab et au jeu, car son ami, en la quittant, lui dit en pur parisien :

— Il ne *file* pas, j'en suis sûr, car je m'y connais, et je l'ai surveillé tout le temps.

Le seigneur Djafer, modeste dans la victoire, accepta une tasse de thé des blanches mains de M^{me} Disney, mais il s'excusa pour le souper et, en dépit de l'insistance qu'on mit à le retenir, il prit congé en promettant d'assister à la prochaine réunion et d'offrir une revanche aux vaincus.

Tolbiac, en le reconduisant jusqu'à la porte de l'appartement, lui affirma de nouveau que sous très-peu de jours il lui enverrait un agent d'affaires qui entreprendrait à forfait la recherche des héritiers du major.

Le nabab le remercia avec effusion, lui serra affectueusement les deux mains, et sortit, suivi de son serviteur noir qui l'attendait dans l'antichambre.

Ce domestique fidèle qui suivait son maître partout, même à la cour d'assises, ce valet en turban et en caftan, n'était point un nègre, quoique la couleur de son teint se rapprochât beaucoup de la couleur de l'ébène.

Il n'avait ni la bouche lippue, ni les cheveux crépus des Africains, ni leur naturel expansif et pétulant.

Pendant sa longue station au milieu des grooms et des soubrettes, il s'était tenu immobile comme un terme et il n'avait pas desserré les dents.

L'équipage de Djafer était à la porte, un beau landau de louage avec cocher en livrée.

Le seigneur de Bahour y monta avec son noir de confiance, et les chevaux prirent le chemin du Grand-Hôtel.

— Eh bien ! patron ? demanda l'esclave à son nabab.

— Eh bien ! mon garçon, je ne regrette pas d'être venu chez cette fille, répondit ce seigneur qui n'était certainement pas né dans la banlieue de Pondichéry. J'ai fait causer Tolbiac et j'ai appris bien des choses.

Dans le salon de M^{me} Disney, on pouvait bien prendre le beau vieillard pour un nabab et son serviteur pour un natif de la côte de Coromandel.

Mais, si un des invités d'Arabella ou une de ses amies les avaient entendus causer au fond du landau, ils auraient conçu aussitôt des doutes sérieux sur l'authenticité de la nationalité qu'ils s'attribuaient.

L'accent étranger que le seigneur de Bahour affectait en parlant aux dames avait totalement disparu, et la langue du silencieux esclave s'était déliée tout à coup.

Cet Asiatique s'exprimait maintenant avec une grande facilité et en bon français. Il avait même des intonations absolument parisiennes.

Ses manières aussi avaient changé, et il paraissait être sur un pied de familiarité respectueuse avec le prince qu'il servait si humblement, quand il y avait des gens pour le regarder.

Le mot de cette énigme était moins difficile à trouver que l'explication du mystère de la rue de l'Arbalète.

L'amour d'un père pour son fils enfante des prodiges.

Djafer, nabab de Bahour, avait été créé de toutes pièces par M. Lecoq, après la condamnation de Louis.

Décidé à travailler jusqu'à la dernière minute à prouver l'innocence de son cher enfant, le vieux policier avait compris qu'il lui fallait avant tout endosser une personnalité d'emprunt.

Et il en avait choisi une à laquelle il savait bien qu'on ne regarderait pas de trop près.

Paris est visité tous les ans par quelques douzaines de princes exotiques, plus ou moins millionnaires, qui ne sont pas tous de bon aloi, tant s'en faut.

Pour jouer ce rôle, il suffit d'avoir de l'argent dans sa poche et des titres à peu près en règle.

On a même vu de nobles étrangers qui n'avaient ni titres, ni argent, faire bonne figure et trouver du crédit chez les fournisseurs.

Le père Lecoq, ayant réalisé en huit jours sa fortune, qui était assez ronde, possédait largement de quoi subvenir aux frais de la campagne, et, à Londres, où il s'était rendu secrètement peu de temps après l'évasion du

muet, il avait acheté à bon compte les papiers d'un nabab ruiné et dépossédé, venu en Angleterre pour y chercher fortune.

Piédouche avait accompagné son ancien patron dans cette excursion de l'autre côté du détroit, et il s'était vu transformer du coup en intendant du seigneur de Bahour.

La question du déguisement ne les embarrassait ni l'un ni l'autre.

Sur ce point, le policier émérite et l'ex-numéro 29 étaient de force à en remonter aux acteurs les plus consommés dans l'art de se travestir.

Lecoq et son agent savaient changer à volonté, non-seulement de costume, mais encore de manières, d'allures et de visage.

Lecoq possédait même le don très-rare de modifier le son de sa voix, au point de la rendre méconnaissable.

Piédouche, moins favorisé sous ce rapport par la nature, s'était condamné au silence perpétuel et, comme il était censé ne parler que l'indoustani, son mutisme ne pouvait étonner personne.

Lecoq, pendant une absence de trois mois, avait eu le temps de laisser pousser toute sa barbe, qui était devenue d'une longueur tout orientale, et, comme depuis quarante ans on l'avait toujours connu complètement rasé, cette barbe suffisait presque pour en faire un autre homme.

Piédouche, de temps immémorial, portait des moustaches taillées en brosse. Il les avait coupées, il s'était peint la face, le cou et les mains avec une composition qu'il fabriquait lui-même, et il était parvenu, après d'assez longues études, à donner à ses traits une physionomie asiatique.

Ainsi transfigurés, les deux seuls amis qui restassent au malheureux fiancé de Thérèse avaient fait au Grand-Hôtel une entrée des plus réussies.

Les journaux avaient annoncé que le nabab de Bahour était dans nos murs, et ni la préfecture de police, ni le ministère des affaires étrangères n'avaient soupçonné ce personnage de ne posséder qu'une seigneurie d'emprunt.

L'or qu'il dépensait était de poids, et la vie qu'il menait n'était pas de nature à le rendre suspect au gouvernement français.

Il y avait peut-être bien à Paris deux ou trois ci-devant fonctionnaires coloniaux qui auraient pu dire qu'il n'existait pas de nabab de Bahour, attendu que Bahour est une des deux provinces qui forment le territoire de Pondichéry.

Mais le père Lecoq, pour certains motifs à lui connus, tenait à ce qu'on crût qu'il ignorait l'anglais. Il ne pouvait donc pas se dire originaire des possessions de la Grande-Bretagne.

Ce n'était pas non plus au hasard qu'il avait choisi pour domicile le Grand-Hôtel, où il occupait au premier étage un splendide et vaste appartement.

Dans cet immense caravansérail se rencontrent des voyageurs de toutes les nations ; il y a par les corridors et les escaliers un va-et-vient continuel qui permet aux locataires passagers de se confondre dans la foule pour sortir ou pour entrer.

Dès le début de son installation, le nabab avait déclaré à qui de droit que les domestiques de l'hôtel ne devaient pas franchir son antichambre, et qu'il entendait être servi exclusivement par son intendant noir, décoré par lui du nom d'Ali.

Chacun sait que les princes asiatiques ne permettent pas volontiers que les mécréants approchent leur illustre personne, et nul ne s'étonna de cet ordre insolite.

De son côté, Piédouche avait aussitôt établi, en perçant à la vrille des trous dans les portes et dans les cloisons, un ingénieux système d'observation qui lui permettait de s'assurer à tout moment si le passage était libre, c'est à-dire s'il était exposé à rencontrer quelqu'un dans le couloir.

Grâce à ces précautions, lorsqu'il lui plaisait de rentrer dans la peau d'un Français, il pouvait, sans danger d'être reconnu, franchir le seuil de l'appartement et gagner le boulevard.

Pour réintégrer le domicile de son maître, la manœuvre n'était pas beaucoup plus compliquée.

Il entra dans l'hôtel, d'un air dégagé, et montait au premier étage. Là, s'il voyait du monde dans le corridor, il en était quitte pour faire semblant de grimper aux étages supérieurs. Si, au contraire, le corridor était désert, il gagnait prestement la porte du nabab, l'ouvrait avec une clé qu'il portait toujours dans sa poche, et disparaissait pour se montrer bientôt passé au noir à nouveau et vêtu à la mode indienne.

Seulement, il ne pouvait pas se *camoufler* en voyou ou en ouvrier, comme il le faisait autrefois pour *filer* le muet.

Les gens mal mis ne sont pas reçus dans l'opulente auberge où descendent les millionnaires des deux mondes.

Piédouche était donc forcé de choisir des costumes décents, mais il disposait en ville d'un local où, en cas de nécessité absolue, il lui était loisible d'échanger ses vêtements bourgeois contre une blouse, une *cotte* et une casquette.

Le père Lecoq aurait pu, à la rigueur, user des mêmes facilités, mais il préférait, par prudence, rester nabab, et il n'avait pas encore eu besoin de sortir du rôle qu'il jouait si bien.

Jusqu'alors, d'ailleurs, les choses allaient à son gré, et il était fort satisfait de la soirée qu'il venait de passer.

— Ainsi, patron, lui dit Piédouche, vous croyez que c'est du côté de Tolbiac qu'il faut fouiller.

— Je le crois, mais je n'en suis pas sûr. Je ne suis sûr que d'une chose, c'est qu'il est d'accord avec Arabella Disney.

Je l'ai entendu qui lui disait en Anglais : Il y a du nouveau.

Et je m'applaudis de plus en plus de m'être fait passer pour un nabab des possessions françaises.

Si Tolbiac se doutait que je comprends la langue qu'il parle à son associée, il se tiendrait sur ses gardes, tandis qu'un jour ou l'autre il se trahira.

— Alors, vous comptez le revoir souvent ?

— Le plus souvent possible. Il a mordu à l'hameçon que je lui avais tendu. Il est convaincu maintenant que je viens en France chercher les héritiers du major O'Sullivan, pour leur léguer ma fortune. Il m'a promis de me procurer un homme qui me les dénicherait. Quelque chose me dit que le secret de la vie de Tolbiac est dans la poursuite de cette succession.

— Eh bien ! si c'est comme ça, décidément les policiers de Londres ne sont pas forts. À la place de celui-là, vous n'auriez pas conté vos petites affaires au chef de la sûreté.

— Tolbiac craignait qu'on ne s'aperçût à la préfecture qu'il travaillait pour son compte et qu'on ne mît des bâtons dans ses roues. D'ailleurs, il a été prudent, et il n'a dit que ce qu'il a voulu dire.

Aussi, à l'heure qu'il est, je n'en sais pas bien long. Mais j'ai été frappé d'une coïncidence. O'Sullivan, ses héritiers, la maîtresse de Tolbiac et la femme assassinée sont tous Anglais. Tolbiac lui-même l'est à moitié. Je veux d'abord tirer au clair la filiation du major. Si je découvrais, par exemple que Marie Fassitt était une O'Sullivan, le reste irait tout seul.

— Malheureusement, soupira Piédouche, à Londres, on n'a rien pu vous apprendre là-dessus.

— C'est à Paris qu'il faut chercher, dit brusquement le faux nabab.

Parle-moi de Louis. Pigache l'a-t-il vu ?

— Vous savez bien, patron, qu'on ne peut pas voir les condamnés à la Roquette, sans une permission spéciale.

Pigache a beau être *de la maison*, il n'entre pas dans la cellule de M. Louis, mais il a de ses nouvelles tous les jours.

Il est malin, mon vieux Pigache, quoiqu'il n'en ait pas l'air. Il a trouvé moyen de se lier avec un gardien de la prison. Ça lui coûte tous les jours un litre, cette liaison-là ; et ça en vaut bien quatre, car il sait tout ce que fait votre garçon.

Pas plus tard que ce soir à six heures, chez le marchand de vin qui fait le coin du boulevard de Ménilmontant, juste en face du Père-Lachaise, le gardien lui a dit que M. Louis passait tout son temps à écrire.

— À écrire ! répéta le père Lecoq d'un air inquiet.

Il se demandait si son malheureux fils ne confiait pas au papier ses impressions de condamné, et il tremblait qu'on ne se servît contre lui des phrases imprudentes que le désespoir pourrait lui inspirer, car il savait que dans les prisons rien ne se perd, qu'il y a des yeux pour lire les aveux écrits, comme il y a des oreilles pour écouter les aveux parlés.

— Oui, dit Piédouche ; il paraît qu'il rédige des lettres à sa bonne amie... celle de Boulogne... pauvre demoiselle ! quand je pense que c'est moi qui suis cause qu'elle est dans la peine, et M. Louis aussi, j'ai envie de me jeter à l'eau avec une pierre au cou. Elle a l'air si bon ! Si vous saviez comme elle m'a reçu, moi qui venais pour arrêter son promis !

— Tais-toi ! tu vois bien que tu me déchires le cœur.

— Excusez, patron ; c'est plus fort que moi. J'ai toujours cette scène-là dans la tête, et j'oublie que ça vous chagrine quand je vous la rappelle.

Il y eut un silence. M. Lecoq était si ému qu'il aurait eu bien de la peine à jouer convenablement son rôle de nabab.

Heureusement, M. Tolbiac n'était pas là et ne pouvait pas le voir pleurer.

— Pigache t'a-t-il dit ce qu'on pensait à la préfecture de l'affaire de Louis ? demanda le vieillard en s'efforçant de comprimer sa douleur.

— Oui, il m'a parlé des bruits qui courent, répondit Piédouche avec effort.

À la maison et à la Roquette, ils prétendent que, si le pourvoi était rejeté, ça se gâterait... parce que la chose de la rue de l'Arbalète a fait trop de train dans les journaux... et aussi parce que votre fils est un monsieur.

Ils disent comme ça que, si on le graciait, ça ferait crier... on clabauderait que la loi n'est pas égale pour tout le monde... des bêtises, quoi ! Si on veut qu'elle soit égale, faut pas exécuter un condamné parce qu'il a des rentes.

Et puis, il y a aussi que les deux derniers ont été commués et que ça ferait trois de suite. Paraît que ça ne s'est pas vu souvent.

— Belle justice qui fait dépendre la vie d'un homme du plus ou moins de chance qu'ont eue les malheureux qu'on a condamnés avant lui ! dit amèrement M. Lecoq.

Et il reprit d'une voix étouffée par l'émotion :

— Combien croient-ils qu'il nous reste de temps ?

— Un mois, patron, murmura Piédouche. Nous sommes le 5 mai... le pourvoi ne sera pas jugé avant les premiers jours de juin. À moins que...

— Achève !

— À moins qu'on ne donne des ordres particuliers pour que les juges de la Cour de cassation aillent plus vite.

L'affaire du médecin... vous savez bien... celui qui avait empoisonné une femme, il y a une douzaine d'années... ça a été réglé en huit jours.

— Huit jours, répéta le vieillard en frissonnant. Non... non... Dieu ne permettra pas qu'ils tuent mon fils avant que j'aie tout fait pour le sauver.

Par Pigache, tu sauras bien ce qui se passe... s'ils hâtaient le moment, tu m'avertirais... j'écirais au procureur général, je signerais d'un autre nom que le mien et je lui promettrais des révélations... la lettre viendrait d'Angleterre... il faudrait bien qu'on attendît l'arrivée d'un témoin dont la déposition peut tout changer... nous gagnerions du temps... et le temps, c'est le salut de Louis.

Et puis, ils n'oseront pas brusquer les choses. Ils sentent qu'il reste des doutes. La cour suprême ne statue que sur des points de droit, mais les magistrats qui y siègent sont des hommes, et, si des preuves nouvelles faisaient éclater l'innocence de Louis, ils sauraient bien découvrir des vices de forme dans la procédure.

Piédouche ne disait mot. Il pensait comme le père Lecoq ; seulement il ne se faisait pas d'illusions, et il ne croyait pas à la possibilité de démontrer que le condamné n'était pas coupable.

— Oui, dit-il, par condescendance plutôt que par conviction, il faudrait un coup qui fît de l'effet.

Si nous pouvions, par exemple, dénicher un témoin tout prêt à jurer que l'Anglaise du pavillon recevait habituellement un homme qui n'était ni M. Louis, ni le négociant qu'on a assommé...

— Cela ne suffirait pas. Ce témoin, personne n'a plus qualité pour l'entendre, depuis que le verdict est rendu.

— C'est égal, si on le trouvait... Tenez le charbonnier n'a pas reconnu M. Louis. Sa femme ne l'a pas reconnu non plus. Ils ont pourtant déposé qu'ils avaient vu venir souvent chez Marie Fassitt un monsieur bien mis. Il s'agirait de les mettre face à face avec ce monsieur.

— Et comment ? Si cet homme est l'assassin, il se gardera bien de se montrer rue de l'Arbalète.

— Ça, c'est sûr, mais on pourrait mener le charbonnier dans des endroits où il le rencontrerait peut-être. C'est une idée que j'ai depuis huit jours, et avant-hier, quand je suis sorti dans ma vraie peau, je suis allé causer avec l'Auverpin, sur le pas de sa boutique ; je lui ai même payé à boire, et nous sommes déjà une paire d'amis.

Un de ces matins, je lui proposerai une petite promenade dans les beaux quartiers et... nous verrons.

— Je ne compte guère sur le hasard, répondit tristement M. Lecoq. Le hasard a toujours été contre nous.

Ce n'est pas à dire que je te conseille de ne pas donner suite à ton projet, mais j'attends davantage de la campagne que j'ai ouverte ce soir en prenant pied chez M^{me} Disney.

— La maîtresse de Tolbiac. Oui, elle doit en savoir long sur le policeman. Et je mettrais ma main au feu qu'il n'est pas franc du collier.

D'abord, il dépense de l'argent gros comme lui, et on ne sait pas d'où cet argent-là lui vient.

Ce n'est pas à la préfecture qu'on lui donne des tas d'écus pour faire la vie qu'il fait.

En voilà un qu'il faudrait tirer au clair, et vous avez joliment raison de vous fourrer dans sa société.

À propos, patron, il n'a donc vu que du feu à votre *camouflage* ?

— Il n'a pas douté un seul instant que je fusse le seigneur de Bahour.

— C'est vrai que vous êtes assez réussi en prince indien. Mieux que moi en intendant. La robe et le turban, ça me va encore. Le cirage sur la figure ne me gêne pas trop. Ce qui m'ennuie, c'est d'être obligé de me priver de parler et de fumer ma pipe. Mais je me rattrape quand je suis avec Pigache.

— Écoute, dit le faux nabab, je ne vais pas si loin que toi. Je n'accuse pas Tolbiac, mais je veux savoir au juste pourquoi il tient tant à trouver les héritiers du major.

Je recevrai demain un homme d'affaires qu'il a promis de m'envoyer et je paierai largement les démarches de cet homme.

— Ça vous coûtera cher, patron.

— Que m’importe ? Tu sais bien que je suis décidé à dépenser mon dernier sou, s’il le faut, pour sauver Louis.

D’ailleurs, ajouta M. Lecoq avec un demi-sourire, ce soir, chez cette Anglaise, je viens de gagner de quoi subvenir aux premiers frais.

— Autant de pris sur l’ennemi, dit gaiement Piédouche.

— Les démarches, je les surveillerai de près, reprit le vieillard, et tu m’aideras à les surveiller.

Il est possible aussi que je me décide à me lier avec une créature qui est l’amie et la confidente de l’Anglaise. Par elle, j’apprendrai bien des choses.

J’espère notamment qu’elle me dira ce qu’est au juste cette Arabella Disney que Tolbiac a lancée dans le monde des farceuses de haute volée.

Piédouche, à ces discours, ne montra aucun enthousiasme. Il ne saisissait pas du tout le rapport qui existait entre l’entourage galant du *policeman*, comme il se plaisait à appeler Tolbiac, et le crime de la rue de l’Arbalète.

Il n’osait pas encore se l’avouer à lui-même, mais il lui semblait que son patron avait un peu baissé.

— Te voilà averti, reprit le père Lecoq ; à toi de manœuvrer en conséquence.

Je compte te charger de *filer* l’homme d’affaires que Tolbiac m’adressera ; mais d’abord, il faut que dès demain tu voies Pigache et que tu le pries de ma part de faire dire à mon fils qu’on travaille pour lui, et qu’on le supplie de ne pas perdre courage. Je crains toujours que, dans un accès de désespoir, il ne se tue.

— De ce côté-là, patron, il n’y a pas de danger. Il est soumis comme les autres au règlement. On lui ôte, le jour, la camisole de force, mais on la lui remet la nuit et on ne le laisse jamais seul.

Pour ce qui est de la commission que vous me donnez, le gardien de la Roquette la fera. C’est un bon enfant qu’a pris M. Louis en amitié et qui

donnerait bien trois mois de sa solde pour pouvoir lui annoncer qu'il a sa grâce.

— Je ne veux pas de grâce, dit le vieillard d'une voix ferme ; je veux un arrêt de réhabilitation. Je veux que le véritable assassin de la rue de l'Arbalète soit guillotiné ; je veux que ce soit moi qui le livre à la justice.

Et, pour le saisir, il faut avant tout que je retrouve le sourd-muet que cet assassin ou ses complices ont fait évader.

Nous arrivons au Grand-Hôtel. Plus un mot. Je redeviens nabab de Bahour et tu redeviens Ali.

Demain, quand j'aurai vu l'homme d'affaires de Tolbiac, je te dirai ce que j'attends de toi.

II

Dans l'Inde les nababs se lèvent tard, et celui qui était descendu depuis quelques jours au Grand-Hôtel n'avait rien changé à ses habitudes orientales.

Il restait invisible jusqu'à midi et le fidèle Ali, qui couchait en travers de la porte du dortoir, ne permettait à personne d'en franchir le seuil, jusqu'à ce que son maître eût levé la consigne.

Les repas étaient apportés par les gens de l'hôtel, qui se retiraient après avoir posé les plats sur la table.

Les Asiatiques de distinction ont coutume de manger seuls, et l'intendant noir était seul admis à servir le seigneur de Bahour.

Cet intendant se nourrissait des restes qui étaient copieux, car Djafer commandait chaque jour à dîner pour huit personnes.

Le prince et son serviteur vivaient donc aussi retirés l'un que l'autre.

Et l'existence presque mystérieuse qu'ils menaient leur valait le respect de la valetaille, fort encline à mépriser ceux qui se familiarisent avec elle.

D'ailleurs, ils ne sortaient jamais qu'en voiture.

L'équipage que le nabab avait loué en arrivant les attendait devant une des sorties latérales de l'hôtel, et Ali y prenait place à côté du beau vieillard que les Parisiens admiraient chaque jour aux Champs-Élysées.

Quand un visiteur se présentait, et cela arrivait assez souvent, car les riches étrangers sont sans cesse assaillis par les solliciteurs, Ali recevait la carte sans mot dire, la portait à son maître et revenait, toujours silencieux, chercher la personne qui demandait à être introduite.

Ce cérémonial était aussi invariable que le programme de la journée.

À quoi Son Excellence indienne employait-elle les heures qu'elle ne consacrait pas au sommeil ou à la promenade ? On n'en savait rien à l'hôtel, et on ne s'en inquiétait pas outre mesure, car, dans ces hôtelleries cosmopolites, on est accoutumé à toutes les excentricités.

On supposait que le prince passait la plus grande partie de son temps à fumer dans un superbe *houka* qu'il avait apporté dans ses bagages, et que l'intendant Ali était spécialement chargé de tenir en bon état.

Et on se trompait du tout au tout, car, si le père Lecoq avait acheté cet ustensile pendant son voyage à Londres, c'était uniquement pour donner à son domicile un certain air oriental.

Il n'y touchait jamais et Piédouche pas davantage.

Piédouche ne fumait que la pipe en terre, et il regrettait vivement que le rôle qu'il jouait l'empêchât de se livrer à sa distraction favorite.

M. Lecoq se permettait parfois un cigare, mais il eût été assez embarrassé s'il lui avait fallu se servir de l'appareil compliqué que préfèrent les naturels de l'Indoustan.

Vers trois heures de l'après-midi, le lendemain de la soirée d'Arabella Disney, il était enfermé avec son intendant et il lui donnait ses instructions au sujet de la visite qu'il attendait, lorsqu'on sonna à la porte de l'appartement.

Piédouche savait ce qu'il avait à faire et il alla ouvrir, pendant que le père de Louis prenait sur un divan la pose majestueuse qui convenait au nabab de Bahour.

Un instant après, Piédouche, qui n'avait pas répondu un mot au visiteur demandant si Son Excellence consentait à recevoir une personne envoyée par M. Tolbiac de Tinchebray, Piédouche, imperturbable comme un muet du sérail, poussa dans le salon un individu que ne recommandaient ni sa tenue, ni sa physionomie.

C'était un affreux bonhomme, barbu, chevelu, ridé comme une pomme cuite et vêtu mesquinement, presque pauvrement.

Sa redingote ne semblait pas avoir été faite pour lui, sa cravate élimée ne laissait passer aucun vestige de linge et le chapeau gris qu'il tenait à la main comptait certainement de longs services.

Il ne paraissait ni jeune, ni vieux. Il n'avait pas d'âge.

Une barbe fort mal taillée lui couvrait entièrement le menton, les lèvres et les joues, et, comme il portait de larges lunettes vertes, il était impossible de voir ses yeux.

Une taille déjetée, des épaules voûtées et des jambes cagneuses complétaient ce disgracieux ensemble.

Le nabab le regardait avec tant d'attention qu'il oublia de lui indiquer du geste un siège.

Il lui semblait vaguement que ce bizarre personnage avait dû louer ce costume et se composer cette figure, avant de se présenter au Grand-Hôtel.

Piédouche, après l'avoir introduit, s'était retiré dans l'antichambre en lançant à son patron un regard qui signifiait clairement : Défiez-vous.

— Prince, dit l'homme d'une voix sourde, et avec un accent allemand, je me nomme Holtz, et je vous suis envoyé par M. Tolbiac.

— Oui, je sais, répondit M. Lecoq d'un air tout à fait princier. Asseyez-vous.

M. Holtz s'établit sur le bord d'un fauteuil, posa son chapeau sur ses genoux, puisa une ample prise de tabac dans une tabatière en buis, se

moucha bruyamment avec un mouchoir à carreaux, et commença ainsi :

— Prince, M. Tolbiac m'a expliqué ce que vous désirez. Ma spécialité est précisément la recherche des personnes absentes et des successions en déshérence. Je suis connu pour avoir obtenu dans ce genre d'opérations des succès inattendus. J'espère donc vous mettre à même, avant peu, de donner suite à vos intentions généreuses en faveur des héritiers du major O'Sullivan.

— On m'a dit qu'en effet vous étiez fort habile, répondit l'Indien, qui cherchait à prolonger l'entretien, afin de se donner le temps d'étudier le protégé de Tolbiac.

— Je suis rond en affaires, reprit ce négociateur, et je dois vous dire, prince, que les démarches de ce genre coûtent fort cher.

Il y a les frais de correspondance, les actes à lever, les agents à rétribuer.

Ainsi, tout récemment, pour une succession Roger, je n'ai pu parvenir à retrouver les ayants-droit qu'en reconstruisant l'état civil de tous les Roger de France, et même d'ailleurs.

La personne intéressée avait fait toutes les avances.

— Je conçois cela, dit le nabab en regardant le chapeau crasseux du sieur Holtz.

Celui-ci comprit et continua d'un ton dégagé :

— Votre Excellence croit sans doute que je suis trop pauvre pour déboursier l'argent nécessaire.

Je m'empresse de la détromper. Je suis mal mis, c'est vrai. C'est mon système. Si je m'habillais avec élégance, on ne me prendrait pas pour un homme sérieux. Je porte des habits râpés, parce que je ne veux pas qu'on me confonde avec les faiseurs du grand monde. Mais je suis sinon riche, du moins fort à mon aise, et, si je vous demande d'avancer les premiers frais, c'est que je ne veux pas sortir de mes habitudes.

J'ai pour principe que le client doit payer l'entrée en campagne.

— Nous n'aurons pas de difficultés sur ce point, dit en souriant le seigneur de Bahour.

Et même, vous auriez pu vous dispenser de faire ici votre profession de foi, car M. Tolbiac m'avait prévenu que vous ne vous embarquiez jamais sans provisions.

— Provisions est le mot propre, et j'admire que Votre Excellence connaisse si bien notre langue.

— Je la parle depuis mon enfance, et à Pondichéry, où j'ai passé ma vie, je ne voyais que des Français.

Mais revenons à notre affaire. Pour la commencer, dix mille francs vous suffisent-ils ? dit Djafer en prenant une liasse de billets de banque sous un des coussins du divan où il était assis.

— Parfaitement, répondit M. Holtz. D'ailleurs, quand la somme sera épuisée, je vous rendrai compte de l'emploi que j'en aurai fait et, si alors je n'ai pas encore réussi, vous y ajouterez un supplément.

— C'est convenu. Veuillez d'abord prendre ceci.

L'homme tendit vivement la main pour recevoir un paquet de dix billets de mille francs attachés ensemble par une épingle, et, quand il les tint, il s'empressa de les faire disparaître dans la poche de côté de sa redingote usée.

En exécutant avec une prestesse remarquable ces deux mouvements, il baissa la tête, et, pour la première fois, le nabab put voir, par-dessus les lunettes qui les protégeaient, les yeux de M. Holtz.

— Bon ! pensa-t-il. Je sais maintenant à quoi m'en tenir.

Et il dit tranquillement :

— Je puis donc espérer que, d’ici à quelque temps, vous m’apporterez des renseignements sur les parents, inconnus jusqu’ici, du meilleur ami de mon père.

— Sous très-peu de jours, prince. L’agence que je dirige est montée sur un pied qui me permet d’arriver très-vite au but.

Elle a des ramifications dans le monde entier.

J’ai d’ailleurs des raisons de croire que les descendants en ligne collatérale de feu O’Sullivan habitent la France ou l’Angleterre.

Seulement, prince, avant de me mettre à l’œuvre, j’ai une question à vous adresser.

— Et moi, avant d’y répondre, je suis obligé de vous quitter un instant. J’ai des ordres à donner à mon intendant et je ne veux pas vous infliger le désagrément d’entendre un dialogue dont vous ne comprendriez pas un mot.

Ayant dit, le seigneur de Bahour se leva, traversa lentement le salon, et passa dans l’antichambre, sans oublier de pousser le verrou de la porte de communication.

Ali était à son poste, raide et immobile comme il convenait à un esclave en faction au seuil de son maître, mais tout prêt à redevenir Piédouche, si le service l’exigeait.

Le père Lecoq vint à lui, et, se penchant à son oreille :

— Sais-tu ce que c’est que ce coquin-là ? demanda-t-il.

— Un agent de Tolbiac, parbleu ! répondit à voix basse l’ex-numéro 29.

— Mieux que ça, mon garçon, reprit le faux nabab, c’est Tolbiac lui même.

— Pas possible ! dit Piédouche. Tolbiac n’est pas vieux, il n’est pas contrefait, il n’a pas un poil de barbe, et il est un peu chauve.

— Je suis sûr que c’est lui, reprit M. Lecoq.

— Alors il est de première force pour se *camoufler*. Arrangé comme il l'est, il pourrait entrer à la préfecture et courir tous les bureaux de la sûreté sans que personne devinât le truc.

— Peut-être. Mais quand il a affaire à moi, il a affaire à un vieux routier. Il s'est baissé. J'ai pu voir ses yeux par-dessus ses lunettes. Ça m'a suffi. Je l'ai reconnu du coup.

— Pourvu qu'il ne vous ait pas reconnu aussi.

— Je l'en défie. J'ai passé hier trois heures avec lui dans un salon éclairé par quarante bougies et je te réponds qu'il m'a toisé depuis les pieds jusqu'à la tête. J'ai supporté l'épreuve et il me prend pour un nabab bon teint. S'il savait que je suis le père Lecoq, il ne se froterait pas à moi.

— Le fait est que je me demande pourquoi il est venu lui-même, au lieu de vous envoyer un vrai homme d'affaires.

— Parce qu'il tient à ne mettre personne dans son jeu, et ça prouve que je suis sur la bonne piste. Si la succession du major ne le touchait pas de près, il ne se donnerait pas tant de peine.

Mais ce n'est pas le moment de causer. Il m'attend, et il écoute peut-être derrière la porte.

— Ça ne l'avancerait guère, puisque nous parlons tout bas.

— Bon ! mais dépêchons-nous. Combien te faut-il de temps pour te débarbouiller, te costumer en bourgeois et t'en aller te camper sur le boulevard, devant la sortie du Grand-Hôtel ?

— Vingt minutes, patron. La teinture qui me sert à me mettre en nègre, ça tient comme le diable. S'il ne s'agissait que de me *camoufler*, ça irait plus vite, mais il faut que je me fasse une autre peau.

— Ne t'inquiète pas. Je le retiendrai vingt-cinq minutes. Ça t'en fera cinq de plus.

— Et quand il montrera son nez sur le bitume, je le *filerai*, c'est compris.

— Tu le *fileras* jusqu'à ce que tu l'aies remisé. Et j'ai dans l'idée que ce ne sera pas chez lui, rue Godot.

— Chez l'Anglaise peut-être ?

— Ça m'étonnerait. Il doit avoir un domicile exprès pour se peausser, et je me figure que, si nous connaissions l'endroit, nous apprendrions bien des choses.

Ainsi ouvre l'œil et ne flâne pas en route. Quand tu seras parti, je sonnerai pour dire aux gens de l'hôtel que je ne sortirai pas aujourd'hui, et je m'enfermerai jusqu'à ce que tu reviennes.

— Vous pensez à tout, patron. C'est un plaisir que de travailler avec vous.

— Va te blanchir et t'habiller, bavard, dit le père Lecoq.

Et, tournant les talons, il revint à pas de loup ouvrir la porte du salon.

M. Holtz n'avait pas bougé de place. Il était toujours posé sur le bord extrême de son fauteuil, et, en apercevant le nabab, il se leva, comme s'il eût été poussé par un ressort.

Djafer lui fit signe de se rasseoir, reprit sa pose majestueuse sur le divan et dit d'un air engageant :

— Vous aviez quelque chose à me demander, monsieur ?

— Oui, prince, répondit en s'inclinant l'envoyé de M. Tolbiac ; un renseignement qui a trait à notre affaire, et que j'ai besoin de connaître avant de commencer les démarches.

Vous avez, hier soir, très-clairement expliqué vos intentions à mon honorable client, M. de Tinchebray, qui m'en a fait part ce matin.

Vous lui avez annoncé que vous vouliez enrichir la famille O'Sullivan, et, comme il vous faisait observer que le défunt a laissé dix millions qui reviendront au plus proche de ses collatéraux, vous lui avez déclaré que

vous donneriez tous vos biens aux autres, à ceux qui resteraient pauvres, et cela à l'exclusion de celui qui héritera du major.

— Telle est, en effet, ma résolution. Je n'en ai pas changé.

— Je le pense bien, mais je vous demande la permission de vous soumettre un cas auquel vous n'avez peut-être pas songé.

— Parlez, monsieur.

— Il est probable que plusieurs collatéraux de feu O'Sullivan sont encore vivants. Il est même à supposer que ces collatéraux sont assez nombreux, car je sais déjà que le major avait quatre sœurs, lesquelles se sont toutes mariées.

S'il en est ainsi, rien ne s'opposera à ce que vous donniez suite à votre généreux projet.

Le neveu au degré le plus rapproché aura les dix millions de la succession et, grâce à vous, prince, les déshérités ne seront pas à plaindre.

Mais il se peut aussi qu'un seul parent du major ait survécu.

Celui-là serait immensément riche, puisqu'il aurait droit à toute la fortune de son grand-oncle ou arrière grand-oncle.

Il pourrait donc très-bien se passer de la vôtre.

Persisteriez-vous à la lui léguer ?

Le nabab réfléchit un instant et dit en pesant ses paroles :

— Cette idée ne s'était pas présentée à mon esprit. Il me semblait qu'une famille, composée de quatre branches, ne devait pas être réduite à une seule tête.

Et je préférerais, je vous l'avoue, qu'elle comptât encore plusieurs représentants, car j'ai assez de richesses pour les combler tous, et il m'eût été doux de faire beaucoup d'heureux.

Mais si le sang d'O'Sullivan ne coule plus que dans les veines d'un seul, ce n'est point un motif pour que je revienne sur mes intentions.

La reconnaissance ne se mesure point à la situation sociale, et la mienne est acquise à quiconque est de la race du brave officier qui sauva jadis la vie à mon père.

Tout en parlant, le faux nabab ne perdait pas de vue le faux agent d'affaires, et il crut s'apercevoir que l'assurance qu'il lui donnait lui était fort agréable.

M. Holtz se redressa comme s'il eût été soulagé d'un poids, et raffermi sur son nez ses lunettes, qu'un léger tressaillement des muscles de son visage avait dérangées.

— Prince, s'écria-t-il, ce sentiment vous honore, et maintenant que je suis complètement fixé sur un point très-important, je n'ai plus qu'à commencer mes opérations.

Elles seront conduites avec tout le zèle et toute l'intelligence dont je suis capable, et je...

— Pensez-vous, monsieur, qu'elles seront de longue durée ?

— Elles exigeront un certain temps. Les difficultés sont énormes.

— Je vous adresse cette question, parce que j'ai hâte de réussir. D'abord, mon séjour en Europe ne saurait se prolonger indéfiniment. Et surtout, il me tarde d'acquitter la dette contractée par mon père.

C'est pourquoi j'ai une proposition à vous faire. Nous n'avons point encore parlé de la juste rémunération que je vous devrai après le succès. Vous en fixerez vous-même le chiffre. Quel qu'il soit, je l'accepte d'avance, mais je vous offre de le doubler si vous réussissez d'ici à une certaine époque, par exemple, d'ici à...

— D'ici à un mois, interrompit l'agent.

— J'aimerais mieux d'ici à quinze jours.

— Quinze jours, c'est peu. Mais je m'efforcerai de satisfaire Votre Excellence. Et, pour ne pas perdre une minute, je vais prendre congé d'elle.

Le faux nabab regarda la pendule et, calculant que Piédouche avait eu le temps de changer de peau, il n'insista point pour retenir M. Holtz, qui ajouta en se levant :

— Prince, j'aurai l'honneur de vous adresser demain le modèle d'un petit acte que, je l'espère, vous ne refuserez pas de signer.

Votre Excellence sait que les affaires sont les affaires et elle ne se formalisera pas que je préfère à un engagement verbal des conventions écrites.

— Je ne me formaliserai pas du tout, dit en souriant le seigneur de Bahour. Et, pour vous mettre à même de prendre encore mieux vos sûretés, je vous autorise à vous informer chez Rothschild de la somme à laquelle se monte le crédit de mon compte courant.

— C'est tout à fait inutile, prince, s'écria le faux agent d'affaires, qui savait déjà à quoi s'en tenir, étant allé se renseigner dans la matinée sur la fortune disponible de l'Indien.

Et le chiffre était rond, car tout l'avoir de M. Lecoq avait été employé à former ce capital.

— Il me reste à donner reçu à votre Excellence des dix mille francs qu'elle vient de m'avancer, répondit le soi-disant Holtz.

— Vous le joindrez à l'acte que vous m'enverrez demain, dit le nabab.

Et il se leva pour faire comprendre au visiteur que l'audience était finie.

Tolbiac, — car c'était bien lui, et le père Lecoq ne s'était pas trompé, — Tolbiac n'avait plus rien à dire et il était fort satisfait de l'entrevue qu'il venait d'avoir avec ce généreux Asiatique.

Il salua profondément et sortit à reculons.

M. Lecoq le reconduisit jusqu'à la porte du salon et, en voyant que le noir intendant n'était plus à son poste dans l'antichambre, il eut soin de dire :

— Le séjour de Paris gâte les plus fidèles serviteurs. Voilà au moins un quart d'heure que j'ai donné à mon majordome l'ordre d'aller jeter une lettre à la boîte de l'hôtel, et il n'est pas encore revenu. Si je restais ici trois mois, je n'en pourrais plus rien tirer.

Heureusement, monsieur, vous n'en emploirez pas même un à retrouver les héritiers du major, ajouta-t-il gaiement.

Le prétendu M. Holtz assura de nouveau qu'il réussirait en quinze jours, sortit et descendit fort lestement l'escalier de l'hôtel.

Quand il mit le pied sur l'asphalte du boulevard, Piédouche s'y promenait déjà depuis dix minutes.

Piédouche était expéditif en toutes choses.

La vie qu'il avait menée autrefois au régiment et celle qu'il menait depuis son admission dans le service de la sûreté l'avaient accoutumé à se tirer vite et bien d'une difficulté, quelle qu'elle fût.

Changer d'habits et même de peau, ce n'était qu'un jeu pour le ci-devant n. 29.

Il n'avait mis qu'un quart d'heure à faire de l'intendant Ali un bon petit bourgeois du Marais, proprement vêtu, rasé de frais et suffisamment ratatiné.

Il faut dire que, en s'installant avec son maître, il s'était empressé de se réserver dans le vaste appartement du faux nabab une pièce qui lui servait de vestiaire et de cabinet de toilette.

Il en gardait la clé et nul n'y pénétrait que lui.

La valetaille de l'hôtel prétendait même qu'il y enfermait à demeure une bayadère amenée de l'Inde, par le seigneur de Bahour.

Mais, comme il aurait fallu que cette bayadère se cachât dans une malle pour s'introduire, sans être vue, dans l'illustre auberge, personne ne croyait à une si sotte histoire, et on laissait en repos le noir majordome.

Piédouche avait emmagasiné dans la chambre à son usage tout l'arsenal de sa profession.

À Londres, où il était allé récemment se préparer avec M. Lecoq aux travaux de la campagne qu'ils allaient ouvrir, Piédouche avait acheté les accessoires dont il comptait se servir pour jouer plusieurs rôles.

Il possédait des costumes variés, des perruques assorties, des mixtures pour se teindre et des eaux chimiques pour se débarbouiller.

Il s'était du reste précautionné aussi pour son maître, en prévision du cas où le prince indien aurait besoin de redevenir Français d'une minute à l'autre.

Possédant à fond l'art d'user de ces ressources, Piédouche, ce jour-là, s'était surpassé lui-même.

En un tour de main, il avait pris la tenue, l'air et les façons d'un honnête citadin.

Il flânait maintenant sur le boulevard, devant l'hôtel, admirant les calèches qui sortaient, chargées de belles Américaines, contemplant aux vitrines des kiosques les gravures des journaux illustrés ; en un mot badaudant si naturellement, qu'il était impossible de ne pas le prendre pour un petit rentier désœuvré.

Un observateur accoutumé à classer d'un coup d'œil les différentes espèces de végétaux parisiens eût été tenté de lui offrir de la bière de mars et des échaudés, ou bien une partie de dominos en cinq cents points et en liée.

Mais, en dépit des allures de gobe-mouche qu'il se donnait, le vieux policier ne perdait pas de vue un seul instant le péristyle, et ses yeux exercés dévisageaient chaque individu qui sortait de l'hôtel.

Il n'attendit pas trop longtemps. Au bout de dix minutes, il vit, se faufilant parmi les groupes rassemblés sur le seuil, le vilain personnage qui se faisait appeler M. Holtz.

D'un seul regard, il le toisa pour chercher le défaut de la cuirasse.

Il avait une revanche à prendre.

Tolbiac, quand il s'était présenté pour parler au nabab, avait réussi à passer incognito.

Piédouche lui en voulait de s'être si bien déguisé. Cette fois, son coup d'œil ne fut point en défaut.

— Sa barbe est mal collée sur la joue droite, grommela-t-il, et sa perruque n'est pas bien ajustée par derrière. Si je l'avais mieux *frimé* dans l'antichambre, je l'aurais reconnu tout de suite. Voilà ce que c'est que de ne plus travailler depuis trois mois. On se rouille.

Et, déjà, il n'a plus les jambes torses maintenant, ni l'épaule de travers.

Trop tôt, mon bonhomme, trop tôt. Tu ne te doutes pas que je te reluque de loin ; mais, si tu savais ton métier, tu ne te redresserais pas si vite.

Pendant que le ci-devant numéro 29 étudiait en connaisseur les procédés du *detective*, celui-ci s'acheminait lentement vers la chaussée, dans l'intention évidente de traverser le boulevard.

En même temps, il observait par-dessus ses lunettes les gens qui se trouvaient à portée et le bourgeois du Marais n'attira pas du tout son attention.

— J'avais deviné qu'il n'irait pas chez lui en sortant, se disait Piédouche. La rue Godot, où il demeure, est à droite, et il fait mine de piquer du côté des Tuileries.

Il ne va pas non plus chez l'Anglaise, puisqu'elle perche boulevard Haussmann.

Où va-t-il ? Faudra voir. Ça serait drôle si c'était... Mais *motus*. Il s'agit maintenant de mener proprement la *filature*.

Et Piédouche, baissant le nez comme s'il avait eu envie de compter les cailloux du macadam, franchit la chaussée, un peu à gauche et fort en arrière du soi-disant Holtz.

Celui-ci prit pied sur l'asphalte, côté sud du boulevard, et se mit à marcher à petits pas vers l'angle de la rue de la Paix.

Piédouche suivit le même chemin sans quitter la chaussée.

Bientôt il vit Tolbiac s'arrêter, tirer sa montre et regarder l'heure.

— Il paraît qu'il a peur d'être en retard, pensa l'agent. Il va peut-être prendre un fiacre dans la file qui est rangée le long du trottoir. Ça me va. Il y a au moins vingt voitures à la queue. Je ne serai pas embarrassé pour en trouver une. Et, ma foi, j'aime autant ne pas le *filer* à pied, vu que je n'ai plus mes jambes d'autrefois.

Piédouche se trompait. Tolbiac ne prit point de voiture, tourna le coin du boulevard et enfila sans hésiter la rue de la Paix.

— Va, mon petit, va, disait Piédouche entre ses dents. Tu ne me feras jamais avaler que tu as le projet d'aller te promener sous les marronniers des Tuileries. Et il faudra bien que tu arrives quelque part.

En même temps, il avait soin de passer sur le trottoir opposé, pour le cas où le faux agent d'affaires s'aviserait de se retourner, ce à quoi d'ailleurs il ne manqua point.

Il s'arrêta même devant la boutique de Siraudin pour se donner l'occasion d'étudier sournoisement les gens qui allaient et venaient aux alentours.

N'apercevant personne qui lui parût suspect, il se remit en marche.

Piédouche, lui, s'était collé contre la vitrine où Cuvilier expose ses vins étrangers et ses denrées coloniales, et il semblait absorbé par la contemplation d'un baril de caviar.

Tolbiac passa tout près de lui pour entrer dans la rue Neuve-Saint-Augustin et ne fit aucune attention à cet amateur d'épicerie de choix.

Le bourgeois postiche laissa le faux agent d'affaires prendre un peu d'avance.

La rue Neuve-Saint-Augustin, étant moins large que la rue de la Paix, il ne voulait pas serrer le gibier de trop près.

Quand Tolbiac eut gagné vingt pas, Piédouche reprit la piste, toujours au même train modéré.

On n'avait pas encore commencé à démolir pour percer l'avenue du nouvel Opéra, et il y avait alors, à la croisière de la rue Neuve-Saint-Augustin avec la rue Louis-le-Grand, une vieille maison dépourvue de boutiques.

C'était, pour le *fileur*, un point difficile à franchir sans se faire remarquer.

Piédouche, avant d'y arriver, ralentit encore son allure et se mit à examiner, faute de mieux, les enseignes des hôtels garnis qui foisonnent dans ces parages.

Tolbiac, cependant, ne se pressait point. Il s'en allait, rasant les murs, sans doute pour s'abriter contre le soleil déjà brûlant du mois de mai, et il ne regardait plus en arrière.

Tout à coup Piédouche vit qu'il prenait le pas accéléré pour gagner le coin de la rue d'Antin, et Piédouche accéléra aussi de peur de se laisser trop distancer.

Il ne s'attendait pas au contre-temps qui coupa court à ses manœuvres savantes.

Une voiture de place, venant de la rue d'Antin, déboucha au petit trot.

Elle était vide. Tolbiac fit signe au cocher qui s'arrêta, puis il ouvrit vivement la portière et il sauta dans le fiacre.

— Ah ! le gueux ! dit entre ses dents Piédouche. Il n'a pas pris une voiture sur le boulevard, parce qu'il avait peur qu'on en prît une autre pour le suivre. Et maintenant qu'il n'y en a qu'une, il l'empoigne. Il est très fort.

Le fiacre, qui était un coupé fermé, tourna pour rebrousser chemin.

Et, jusqu'à ce que le cheval eût achevé son évolution, Piédouche était condamné à ne pas bouger car, s'il se fût mis à courir pour se rapprocher de la voiture, Tolbiac, qui pouvait l'apercevoir à travers les glaces, n'aurait pas manqué de se demander pourquoi ce bourgeois, flânant paisiblement, s'avisait tout à coup de se lancer à fond de train.

Le pauvre agent fut donc obligé de ronger son frein pendant quelques secondes, et il resta, le nez en l'air et l'oreille au guet, feignant de lire les enseignes et écoutant s'il n'entendait pas un bruit de roues qui lui annoncerait l'arrivée providentielle d'un fiacre.

Mais la rue était silencieuse autant que déserte. Il faisait très-chaud, et les cochers endormis sur leurs sièges ne quittaient pas volontiers les stations pour s'en aller marauder au hasard.

C'était tout à fait par extraordinaire que Tolbiac avait eu la chance d'en rencontrer un.

Le coupé dont il venait de prendre possession tournait maintenant le dos à Piédouche et filait vers la place de la Bourse.

L'agent infortuné n'espérant plus que le ciel lui envoyât le moindre véhicule, prit bravement son parti et, se mit à la poursuite de la voiture qui emportait Tolbiac.

Filer un fiacre, quand on est à pied, c'est ce qui ne s'était peut-être jamais vu, de mémoire de policier.

Et il fallait être Piédouche pour tenter l'entreprise.

Mais le gaillard ne sortait pas du train des équipages, comme son ami Pigache et, pour courir, il n'avait pas besoin d'être en selle.

Il avait servi dans l'infanterie de marine, en Cochinchine, au Sénégal, dans des pays endiablés où les étapes sont longues et pas douces.

Et, depuis qu'il était revenu en France, l'exercice quotidien auquel il se livrait en pourchassant des coquins par les rues de Paris l'avait maintenu en excellente condition, comme on dit quand on parle des chevaux de course.

Ses jambes étaient encore de fer, ses jarrets d'acier, et sa poitrine aurait rendu des points à un soufflet de forge.

Pourtant, malgré tous ces avantages, si Tolbiac eût été dans son coupé bleu, traîné par son cheval noir, il eût distancé sans peine l'ex-fantassin colonial.

Mais Tolbiac avait eu la mauvaise fortune de tomber sur un fiacre vermoulu, attelé d'une haridelle poussive et conduit par un cocher à moitié endormi.

Le triste équipage qui l'emportait s'en allait cahin-caha, et Piédouche était de force à le suivre sans perdre un pied de terrain.

Ce qui le gênait, ce brave Piédouche, c'était bien moins l'allure accélérée qu'il lui fallait soutenir que le costume qu'il avait choisi.

Son pantalon de nankin, ses escarpins, son habit marron et son chapeau à larges ailes allaient fort bien à un bourgeois flânant, et fort mal à un citoyen courant comme un écervelé.

Il craignait qu'on ne le remarquât et il n'avait pas tort, car les passants s'arrêtaient déjà pour le regarder.

Il y en avait même qui se retournaient.

— Ils finiront par crier : Au voleur ! pensait le pauvre agent.

Et le fait est qu'à Paris un homme qui court, au lieu de marcher, attire aussitôt l'attention des gens les moins curieux, surtout quand cet homme n'est ni d'âge, ni de tournure à courir pour son agrément.

Et, dans ce cas-là, si la course se prolonge, il peut arriver qu'au coin d'un carrefour un sergent de ville arrête le coureur et lui demande plus ou moins poliment pourquoi il va si vite.

Or, Piédouche ne se souciait pas, et pour cause, de s'expliquer avec un représentant de l'autorité.

D'abord, il aurait manqué sa *filature*, et de plus il aurait fort bien pu prendre le chemin du poste.

Néanmoins, il était décidé à ne pas perdre de vue le fiacre, d'autant qu'il n'avait pas encore pu lire le numéro inscrit en chiffres rouges et microscopiques sur l'arrière de la caisse.

Faute de ce point de repère, si la voiture gagnait du terrain, Piédouche n'avait plus aucune chance de savoir jamais où Tolbiac était allé en sortant du Grand-Hôtel.

Et même il ne suffisait pas, pour acquérir une certitude sur ce point important, de déchiffrer le numéro, de le retenir, de se mettre plus tard à la recherche du cocher et de lui demander où il avait conduit la pratique chargée rue Neuve-Saint-Augustin, car Tolbiac pouvait fort bien changer de voiture en route.

L'ancien *detective* était un rusé compère, très-capable de se faire conduire à l'entrée d'un passage, de renvoyer son fiacre et d'en prendre un autre à la sortie pour se faire conduire à sa véritable destination,

Il y avait donc nécessité absolue de ne pas abandonner la chasse.

Et, pour la continuer avec quelque chance de succès, il fallait inventer sur-le-champ, au pied levé, c'était bien le mot, une façon de courir qui ne parût pas trop extraordinaire aux gens.

Piédouche se décida pour une espèce de pas relevé dont il savait se servir à merveille, un pas avec lequel on fait beaucoup de chemin sans avoir l'air de se presser.

Il recourut en même temps à une certaine pantomime exécutée avec ses bras, une pantomime à l'usage des personnes qui courent après les omnibus.

Il n'y avait pas d'omnibus dans la rue que suivait le fiacre de Tolbiac, mais les passants ne faisaient pas cette réflexion, et il y en eut qui finirent par croire que ce bourgeois si pressé n'avait pas de mauvais desseins.

D'autres pensèrent peut-être qu'il trottait ainsi parce qu'ayant eu très-chaud, il redoutait de gagner un refroidissement.

Il y eut bien un affreux gamin qui se mit à lui crier :

— Dis donc ! *c'est-il* ta femme qui se sauve en fiacre ? Cours toujours, vieux pompon ! ça te dégourdira les jambes.

En dépit des glapissements du gavroche, Piédouche arriva sans encombre à l'angle de la rue de Richelieu que le coupé, vingt secondes auparavant, venait de tourner pour rouler vers le Carrousel.

Sur cette voie, la poursuite devint moins pénible. La circulation des voitures y étant plus active, le fiacre était souvent obligé de ralentir sa marche, quelquefois même de s'arrêter tout à fait, et ces incidents donnaient au chasseur le temps de reprendre haleine.

D'ailleurs, l'omnibus de la ligne de l'Odéon parcourt la rue dans toute sa longueur, et Piédouche avait maintenant pour courir un prétexte visible.

Il avait le droit de dire à tout venant qui l'interrogerait :

— Je cherche à rattraper l'omnibus.

Et quand il croyait s'apercevoir que les gens s'étonnaient de sa persistance à poursuivre la grosse voiture jaune qui portait en lettres bleues l'inscription : *Complet*, il gesticulait en désignant de la main l'impériale, comme s'il eût espéré y trouver une place, malgré les signes de dénégation du conducteur.

Ce n'était certes pas qu'il tint à y grimper

Son espoir reposait sur la rencontre d'un fiacre vide. Il se proposait, d'y sauter et de lancer aussitôt le cocher sur la piste de l'autre fiacre, qui s'en allait toujours aux plus lentes allures d'un cheval trottant sous lui.

Mais ce véhicule tant désiré ne se montrait point. De tous ceux qui passaient, pas un seul n'était libre. On aurait dit que les cochers s'étaient donné le mot pour contrarier Piédouche.

Il n'était pas encore à bout de vent ; seulement il sentait déjà que, si le voyage durait encore une heure, il ne pourrait plus soutenir le train.

Où allait Tolbiac ? L'agent n'en savait rien, et il ne faisait même pas de conjectures à ce sujet.

En revanche, il était persuadé que Tolbiac ne soupçonnait pas qu'on courait après lui.

Si le *detective* s'en était douté, il aurait joué du pourboire, afin de décider son cocher à pousser sa rosse.

C'était là un atout dans le jeu de Piédouche, mais cet atout ne lui assurait pas le gain de la partie.

À la hauteur de la place Louvois, le chasseur eut un désagrément.

Le conducteur de l'omnibus qu'il suivait de loin eut pitié de cet homme mûr qui s'essoufflait depuis cinq minutes et qui avalait de la poussière.

Justement, une dame venait de descendre. Il tira le cordon, et l'énorme machine s'arrêta.

— Il y a une place ; vous ne voyez donc pas qu'on vous fait signe, dit à Piédouche un monsieur qu'il venait de coudoyer.

Le faux intendant du faux seigneur de Bahour n'avait pas la moindre envie de profiter de l'occasion.

— Ah ! mon Dieu, je me suis trompé. Je croyais que c'était une voiture de la ligne de Vaugirard, s'écria-t-il en levant les bras au ciel.

Et il s'arrêta, pendant que l'omnibus se remettait en marche.

Le fiacre de Tolbiac le côtoyait, cet omnibus, et Piédouche n'en était qu'à dix pas.

Grace aux embarras, qui ne manquent jamais dans la rue de Richelieu, les choses allèrent bien jusqu'à la place du Théâtre-Français.

Et là, se présenta enfin une victoria découverte, où il n'y avait personne.

L'agent la prit à l'abordage, glissa deux mots dans l'oreille du cocher et dans sa main tout l'argent qu'il avait en poche.

Ce cocher comprit et se plaça aussitôt derrière le fiacre qu'il ne quitta plus.

Piédouche ne se sentait pas d'aise. Le succès de sa *filature* était désormais assuré, et il avait le droit de se dire avec orgueil que la persévérance est toujours récompensée.

Dès qu'il eut repris haleine, et il en avait vraiment besoin, il se mit à réfléchir aux divers dénouements que pouvait avoir cette pièce qui se jouait à la course.

Tolbiac allait évidemment passer les ponts, car sa voiture venait de franchir le guichet du Carrousel.

L'idée qui s'était déjà présentée à Piédouche lui passa de nouveau par l'esprit.

— Par le chemin qu'il prend, on peut aller rue de l'Arbalète, dit-il entre ses dents.

Il est habillé comme un pauvre. S'il s'y montrait, le charbonnier lui-même ne le reconnaîtrait pas.

Mais, d'un autre côté, qu'est-ce qu'il irait faire là ? Je crois qu'il ne vaut pas cher, mais je n'ai pas sur lui les mêmes idées que le père Lecoq.

Enfin, conclut Piédouche, nous allons bien voir.

Le fiacre de Tolbiac traversa lentement la place du Carrousel et le pont des Saints-Pères, puis, tournant à gauche, il remonta le quai Malaquais.

Il allait, doucement balancé par le trottement du cheval que le cocher, sommeillant sur son siège, ne songeait point à caresser du fouet.

La victoria n'avait pas de peine à suivre, et Piédouche se disait :

— Si Tolbiac souffre qu'on le mène au train d'une voiture de maraîcher, faut croire qu'il n'est pas pressé.

Mais où va-t-il ? Que le diable me brûle si je le devine.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne se promène pas pour prendre l'air.

Après ça, peut-être qu'il a loué dans ces quartiers-ci un logement qui lui sert à se *camoufler* ?

Il s'y fait conduire tout simplement pour se déshabiller, et rentrer dans sa peau de mirliflor.

Tiens ! nous voilà maintenant sur le quai Conti. Le père Lecoq y demeurerait du temps qu'il était heureux. Pauvre homme ! Il y en a eu du changement dans son existence.

La victoria roulait en ce moment devant la façade de l'Institut.

— Ah ! sacrebleu ! s'écria Piédouche, si ce gueux de Tolbiac s'en allait fouiller l'appartement du patron. Il en est bien capable.

Oui, reprit-il avec moins de feu, mais pourquoi faire ? M. Lecoq est trop malin pour avoir laissé là des papiers compromettants.

Tolbiac en serait pour ses peines et il n'aime pas à perdre son temps.

Ah ! voilà que son fiacre passe la maison.

Décidément, ça n'avait pas le sens commun, ce que je me figurais là ; il file tout droit dans la direction du Jardin des Plantes.

Bon ! mais ça ne m'apprend toujours pas où il va. Nous ne sommes plus sur le chemin de la rue de l'Arbalète... et, du reste, je parierais que, pour le quart d'heure, il ne pense guère à la dame du pavillon... le patron se fourre comme ça dans la tête un tas d'idées... moi, je ne comprends pas quel rapport il peut y avoir entre l'affaire de son fils et la succession de ce major anglais.

Il y a même des moments où je crois que nous nous mettons le doigt dans l'œil et que nous sommes sur une fausse piste.

Après tout, conclut Piédouche en faisant craquer ses doigts, ça ne me regarde pas. Le père Lecoq en sait plus long que moi, et où il me dira d'aller, j'irai.

L'obéissance passive, je ne connais que ça.

Pendant qu'il se livrait à ce monologue, le fiacre avait suivi le quai des Augustins et le quai Saint-Michel. Il suivait maintenant le quai de la Tournelle.

La victoria conservait sa distance, et Piédouche ne craignait plus que Tolbiac lui échappât.

La question était de savoir comment cette course en partie double allait finir.

On passa devant l'entrepôt des vins, puis devant la grille du Jardin des Plantes.

À ce moment, l'ex-numéro 29 se souvint tout à coup que l'embarcadère de la ligne d'Orléans n'était pas loin et que, parmi les employés de cette ligne, il y avait un aiguilleur qui connaissait Tolbiac.

Devant Mazas, le soir de l'évasion du muet, Pierre Cambremer avait entretenu les deux agents de ses griefs contre l'homme qui avait failli causer la mort de sa chère petite Marthe.

Piédouche interrogea sa mémoire et il finit par se rappeler que ce Cambremer lui avait dit que Tolbiac était venu lui parler d'un héritage auquel l'enfant aurait des droits.

— Cette fois, je crois que j'y suis, s'écria-t-il. Tolbiac s'est déguisé, parce qu'il s'en va de ce pas voir l'aiguilleur. Ça se trouve bien. Cambremer me contera tout ce que ce gredin-là lui aura dit.

Arrivé au bout du pont d'Austerlitz, le fiacre continua à filer tout droit.

Piédouche se demandait si le *detective* allait sortir de Paris, mais il fut bientôt rassuré.

Il vit de loin M. Tolbiac avancer la tête et le bras hors de la portière, tirer le cocher par le pan de sa redingote et engager avec lui un bref dialogue dont le résultat fut que la voiture tourna brusquement à droite pour entrer dans la cour de la gare.

— J'avais deviné, pensa l'agent. Il vient pour ce Cambremer.

Pourtant, c'est drôle qu'il débarque devant la salle d'attente des voyageurs. Ordinairement, ce n'est pas là qu'on trouve les aiguilleurs.

Je vais toujours m'arranger pour ne pas le perdre de vue et pour qu'il ne me remarque pas.

Afin d'atteindre ce double résultat, il fit arrêter sa voiture devant la grille, et, sans plus s'occuper du cocher qu'il avait payé d'avance, il se glissa dans la cour et se dirigea en biaisant vers le perron où Tolbiac, en ce moment même, mettait pied à terre.

— C'est encore heureux qu'il n'aille pas prendre des renseignements dans les bureaux de l'administration, se disait Piedouche. J'aurais été obligé de rester à la porte.

Cependant le faux M. Holtz avait renvoyé son fiacre.

Piédouche le vit passer par une des nombreuses portes qui s'ouvrent sur la galerie couverte où on reçoit les bagages.

Il fit comme lui, il entra, et il se mit à l'observer sans qu'il s'en doutât.

Ce n'était pas très-difficile, car il y avait beaucoup de monde et beaucoup de mouvement dans la gare.

Des facteurs circulaient, portant une malle sur l'épaule, ou bien poussant une brouette chargée de colis.

Les bancs qui garnissent le pourtour des salles étaient tous occupés par des voyageurs des deux sexes, attendant le départ d'un train-omnibus de la grande ligne.

On voyait là des femmes flanquées de nombreux enfants et d'énormes paquets, des hommes portant toute leur garde-robe dans un mouchoir, et des litres de vin ou d'eau-de-vie dans un panier.

Tous ces braves gens étaient arrivés une ou deux heures à l'avance, et avaient pris possession du local comme s'ils avaient dû y bivouaquer jusqu'au lendemain.

Ils charmaient les ennuis de l'attente en se rafraîchissant avec des alcools.

On eût dit un campement de Tartares.

Tolbiac aurait pu se mêler à leurs groupes. Accoutré comme il l'était, il n'y aurait pas fait tache.

Mais il était peu curieux de fraterniser avec ces pauvres diables et, sans s'arrêter à contempler ce tableau pittoresque, il se glissa dans la salle centrale, celle où se trouvent les guichets.

Là, il n'y avait pas foule, quoique le bureau fût ouvert pour les voyageurs d'un train de petit parcours.

Des messieurs en tenue de villégiature venaient prendre leur billet et passaient.

Des dames élégantes payaient de leurs mains finement gantées le prix d'une place de première, achetaient à l'étalage voisin un roman ou un journal à

gravures, et passaient.

Personne ne s'arrêtait dans le vestibule de ces salles d'attente où on parque les gens sur des banquettes de bois ou sur des fauteuils de velours, selon la classe qu'ils ont choisie.

Tolbiac se blottit dans un coin et se mit à regarder du coin de l'œil ces partants qui n'allaient sans doute pas bien loin de Paris, car ils n'emportaient point de bagages.

Piédouche avait cru un instant que le faux M. Holtz allait s'embarquer dans ce convoi, et il était décidé à s'y embarquer aussi, plutôt que d'abandonner la poursuite.

Mais le *detective*, au lieu de se présenter au bureau de distribution des *tickets*, faisait semblant de lire avec beaucoup d'attention les noms des stations inscrits sur les murailles.

On ne pouvait cependant pas supposer qu'il s'était fait conduire à la gare pour le plaisir d'étudier la topographie du chemin de fer d'Orléans.

Piédouche, qui l'examinait de loin, cherchait, sans la trouver, l'explication de ces singuliers agissements, lorsqu'il aperçut tout à coup un couple qu'il ne s'attendait guère à rencontrer.

Le charbonnier de la rue de l'Arbalète et son épouse faisaient sous le péristyle une entrée des plus bruyantes.

Ils pliaient tous les deux sous le poids de colis d'apparence hétéroclite, matelas, cabas, casseroles et autres ustensiles de ménage dont ils entendaient bien ne pas se séparer en route.

— *Ch'est-il ici qu'on prend ses places pour Aurillac ?* demanda l'enfant du Cantal avec un accent qu'on chercherait vainement à rendre, l'alphabet n'ayant pas de lettres qui puissent exprimer ces sons-là.

— Oui, dans une heure et demie, répondit un employé.

— Ça me va, reprit le charbonnier. Comme ça, nous aurons le temps de casser une croûte avant de nous emballer dans les troisièmes. Pas vrai, Jeannette ?

La charbonnière ouvrit la bouche pour approuver cet aimable projet, mais, au lieu de parler, elle poussa un grognement qui ressemblait à un cri étouffé.

Elle regardait, ébahie, une femme grande, mince, blonde et élégamment vêtue, qui venait de descendre d'un luxueux équipage et qui se dirigeait vers le guichet.

— Quoi que t'as donc ? demanda le mari.

L'Auvergnate allait répondre, mais l'employé invita ces époux encombrants à s'en aller attendre dans la salle des bagages le départ de leur train.

Ils s'y laissèrent pousser, et Piédouche, quand ils passèrent devant lui, entendit Jeannette dire à son mari :

— Ah ! sainte Vierge ! c'est la bonne de la voisine ! l'Anglaise qui a décampé le soir qu'on a tué sa maîtresse.

— En voiture, messieurs ! le train part, cria le préposé à la garde des salles d'attente.

La dame que la charbonnière croyait reconnaître avait déjà pris son billet et se hâtait vers le passage qui conduit au quai d'embarquement.

Au même instant, Tolbiac quittait le coin où il se tenait embusqué et s'acheminait aussi vers la porte gardée par l'employé.

Piédouche avait été tellement frappé par le propos échappé à l'Auvergnate qu'il s'était retourné vers cette femme, et qu'il avait cessé pour un instant de regarder Tolbiac.

Il se remit bien vite à le surveiller, mais il ne vit plus que son dos.

Le faux M. Holtz exhibait un billet au préposé qui s'empressa de le laisser passer.

Il disparut dans le couloir qui mène aux salles d'attente et au quai d'embarquement.

Quant à la dame élégante, elle l'avait précédé dans ce chemin, et on ne l'apercevait plus.

Piédouche n'avait pas prévu le coup, mais il ne perdit pas la tête.

Il se précipita vers le guichet, et il y arriva juste au moment où le receveur mettait la main sur la planchette mobile pour fermer l'ouverture.

— Un billet, cria-t-il.

— Vous mériteriez bien qu'on vous le refusât, lui dit l'employé de service. Voilà une heure que vous vous promenez là, et vous attendez au dernier moment.

— Ce n'est pas ma faute, balbutia Piédouche.

— Voyons ! dépêchons-nous ! quelle destination ? quelle classe ?

— Je... je ne sais pas... c'est-à-dire, si... donnez-moi un billet pour la même classe et le même endroit que ce monsieur qui a pris le dernier... après une dame...

— Ah ! c'est comme ça ! s'écria le receveur.

Et il ferma brusquement sa chatière au nez du ci-devant numéro 29 qui se mit à donner des coups de poing contre le grillage.

— Dites donc, vous, reprit sévèrement le surveillant, tâchez donc de vous tenir tranquille, ou je vais chercher un sergent de ville.

— Je vous répète qu'il faut que je parte... le train est encore en gare... si vous ne voulez pas me délivrer de billet, laissez-moi monter dans un compartiment... le premier venu... je paierai en arrivant...

— En arrivant où ? Vous ne savez seulement pas où vous allez. Tenez ! voulez-vous que je vous dise ? Vous me faites l'effet d'être de la police. Eh

bien ! nous n'en sommes pas, nous autres... et nous ne sommes pas forcés de vous aider à suivre un homme que vous mouchardez.

Il vous a échappé, tant mieux pour lui et tant pis pour vous. Fallait le serrer de plus près, vous auriez su où il allait.

Piédouche sentait bien qu'en effet l'employé devait le prendre pour un agent secret, et il savait par expérience que les agents secrets inspirent à toutes les classes de citoyens une très-vive antipathie.

Alors il eut une inspiration.

— Moi, un mouchard ! s'écria-t-il. Mais je les déteste autant que vous, ces gredins-là ! Vous ne comprenez donc pas que, si je cours après l'homme qui vient de partir, c'est à cause de ma femme.

— Comment ! de votre femme ?

— Oui, il me l'a prise et il se sauve avec elle. Laissez-moi passer, je vous en prie.

— Ça, c'est une autre affaire, dit l'employé en riant, que voulez-vous que j'y fasse ?

— Vous pouvez dire à votre camarade de m'ouvrir la porte.

— Ça ne vous servirait à rien, car voilà le train qui file.

En effet, un coup de sifflet prolongé vibra aux oreilles de l'infortuné Piédouche, et ce coup de sifflet fut suivi du bruit intermittent des coups de piston de la locomotive.

C'en était fait. Tolbiac roulait vers une destination inconnue et, cette fois, il ne fallait pas songer à le rejoindre.

— Jusqu'où va-t-il, ce train-là ? demanda Piédouche qui enrageait de tout son cœur.

— Jusqu'à Orléans, mais il s'arrête à toutes les stations, et il y en a vingt-trois, sans compter la croisière du chemin de fer de ceinture et les Aubrais.

Je vous conseille d'acheter un indicateur, si vous tenez à retrouver votre dame, dit l'employé d'un air goguenard.

Si les policiers inspirent toujours de la répulsion, les maris trompés font toujours rire et ne rencontrent pas beaucoup plus souvent que les espions des gens disposés à leur être agréables.

Piédouche, encore une fois rebuté, laissa le surveillant lui tourner le dos, et resta livré à ses réflexions qui n'étaient pas gaies.

Avoir dépensé tant d'adresse à *filer*, tant de talent à se *camoufler*, tant de courage à suivre à pied un cheval au trot, et tout cela pour aboutir à un échec ridicule, il y avait bien de quoi se désoler, et le malencontreux intendant en était à se demander s'il oserait jamais reparaître devant son nabab pour lui annoncer le pitoyable résultat de cette chasse à l'homme.

Du reste, il ne s'expliquait pas comment Tolbiac avait pu lui glisser ainsi entre les doigts.

Il le surveillait depuis qu'il était descendu de son fiacre, et il était bien sûr qu'il n'avait pas pris son billet au bureau.

Comment se faisait-il donc qu'on l'eût laissé passer pour monter dans le train ?

— Il faut qu'il ait une carte d'abonnement, pensa Piédouche, ou bien tout simplement un permis délivré par la préfecture... Mais non, il aurait été obligé d'aller d'abord le faire viser à l'administration... et, d'un autre côté, je ne crois pas qu'on s'abonne à l'année sur la ligne d'Orléans... donc il avait un billet... qui diable le lui avait donné ?

Et, après avoir réfléchi, l'agent murmura en se frappant le front :

— Si c'était cette femme... mais, oui... elle le précédait de deux pas tout au plus quand j'ai fait la sottise de me retourner... il a dû la rejoindre et... elle

lui a glissé un billet dans la main... elle en avait demandé deux au guichet... il ne faisait pas semblant de la connaître, mais il l'a retrouvée dans le train et ils sont partis ensemble.

Ah ! si j'avais deviné, si c'était ça, je n'aurais pas perdu ma journée.

Et le plus pressé maintenant, c'est de causer avec la charbonnière.

Piédouche savait que le couple auvergnat en avait pour plus d'une heure à attendre, car il n'avait pas perdu un seul mot du colloque entre le mari et l'employé auquel ce mari demandait des renseignements sur le train d'Aurillac.

C'était plus de temps qu'il ne lui en fallait pour interroger la femme.

Il commença par suivre le conseil que le surveillant du guichet lui avait donné. Il acheta un indicateur pour y étudier la marche des trains et les noms des stations, car il n'avait pas renoncé à l'idée de pincer Tolbiac au retour et il voulait connaître les heures auxquelles Tolbiac pourrait rentrer à Paris.

Muni de ce répertoire, il passa dans la salle où on enregistre les bagages, et, tout au fond de cette salle, il découvrit les époux du Cantal, assis côte à côte sur un de leurs matelas, et dévorant un saucisson à l'ail qu'ils arrosaient de vin d'Argenteuil, en buvant à tour de rôle au goulot de la bouteille.

La difficulté, c'était de trouver un prétexte pour les aborder sans les mettre en défiance.

Les enfants de l'Auvergne sont d'un naturel circonspect et ils ne content pas volontiers leurs secrets au premier venu.

Comment faire pour leur demander des explications sur un sujet très-délicat, alors surtout qu'ils allaient partir dans une heure ?

Le diplomate le plus habile perd tous ses avantages quand il est obligé de brusquer les négociations.

Et, de plus, Piédouche savait fort bien que les charbonniers et les autres citoyens de même catégorie ont une répugnance extrême à se mêler d'une affaire de justice, parce qu'ils craignent toujours de se compromettre.

Celui de la rue de l'Arbalète avait eu bien soin de ne pas se prononcer, quand, à l'audience de la cour d'assises, le président lui avait demandé si l'accusé était le monsieur qui venait souvent chez l'Anglaise assassinée.

Et, devant le jury, comme devant le juge d'instruction, la femme n'avait pas été plus explicite que le mari.

Si, dans la salle où l'on délivre les billets, elle avait dit qu'elle reconnaissait la servante de Marie Fassitt, c'est qu'elle ne se doutait pas qu'il y avait là, à portée d'entendre ses paroles, quelqu'un que cette déclaration intéressait très-fort.

Il s'agissait maintenant d'obtenir qu'elle la renouvelât, qu'elle la précisât, et même Piédouche voulait demander au couple auvergnat quelque chose de plus.

Il savait toute l'importance que le père Lecoq attachait à retrouver cette femme de chambre qui s'était éclipsée précisément le soir de l'assassinat.

Et comme, de son côté, il raisonnait aussi l'affaire, il s'était dit lui-même bien souvent que, si on pouvait remettre la main sur un témoin dont l'inexplicable absence n'avait pas peu contribué à obscurcir le mystère du pavillon, l'on apprendrait bien des choses.

C'était donc à ses yeux un hasard providentiel que cette rencontre de la charbonnière avec la ci-devant camériste de l'Anglaise, et l'espoir de tirer parti de ce hasard le consolait presque d'avoir perdu la trace de Tolbiac.

Tolbiac, après tout, devait forcément revenir du pays où il était allé et même revenir bientôt, car il n'était pas équipé pour un long voyage.

Et, comme on savait maintenant qu'il avait affaire à une station placée entre Orléans et Paris, on aurait à l'avenir plus de facilités pour organiser sur cette ligne une surveillance plus efficace.

Aussi, Piédouche jugeait que, pour le moment, il n'avait plus à s'occuper de la femme de chambre, laquelle, si la charbonnière ne s'était pas trompée, faisait maintenant bonne figure dans le monde.

Il regrettait de ne pas l'avoir regardée quand elle était entrée dans la salle, et pendant qu'elle se dirigeait vers le guichet. À ce moment il ne songeait qu'à Tolbiac et il n'avait d'yeux que pour lui.

Il avait remarqué la taille, la tournure et la toilette de la dame, mais il n'eût pas été en état de reconnaître son visage, s'il se fût retrouvé plus tard en face d'elle.

— À tout prix, il faut que j'empêche ces Auverpins là de partir pour Aurillac, se disait-il en manœuvrant de façon à se rapprocher des époux.

Piédouche, à force de tourner autour du charbonnier et de son épouse, finit par attirer leur attention.

Ils ne le reconnurent pas du tout, quoiqu'il fût venu, une fois, vêtu en ouvrier, causer avec l'homme sur le pas de sa porte ; mais ils s'étonnèrent de voir ce bourgeois les regarder d'un œil attendri et, comme il avait l'air d'être fort à son aise, ils ne lui firent pas mauvaise mine.

Le mari était d'un naturel facétieux, et la femme n'engendrait pas, comme on dit, la mélancolie.

De plus, le vin d'Argenteuil venait de les mettre en belle humeur, et ils riaient tous les deux, sans savoir de quoi, pour le plaisir de rire.

C'était merveille de voir leurs dents blanches briller au milieu de leurs faces noires, et leurs pieds solidement chaussés battre la mesure sur les dalles.

Pour un peu, ils se seraient levés et ils auraient dansé la bourrée.

Ils étaient jeunes tous deux. L'homme était un solide gaillard, et la femme n'était pas laide.

Piédouche se dit qu'avec un couple si heureux et si bien assorti, il devait être facile de s'entendre, et, pour brusquer la connaissance, il s'écria :

— Gageons, mes enfants, que nous sommes pays.

— Gagez pas, vous perdriez, riposta le mari. Vous n'êtes pas de l'Auvergne, car si vous étiez de l'Auvergne, vous ne parleriez pas comme un Parisien.

— J'en suis à moitié ; ma mère en était.

— D'Aurillac, peut-être bien ?

— Non, d'Issoire.

— Ça n'y fait rien. Issoire, c'est pas bien loin de chez nous. Alors, nous avons gagné tous les deux, et nous allons payer chacun notre litre.

— Non, non, j'ai perdu et je paierai les deux.

— Bourgeois, ça n'est pas de refus, vu que vous m'avez l'air d'un bon enfant. Pas vrai, Jeannette ?

— Oh ! ça, oui, s'écria la charbonnière.

— Alors, allons à la buvette.

— Allons-y. Nous avons encore trois quarts d'heure avant le train.

Et chargeant ses innombrables paquets sur ses larges épaules, pendant que Jeannette enlevait les ustensiles de ménage et les bouteilles, le charbonnier suivit son nouvel ami qui se dirigeait vers la buvette, située à l'autre bout de la gare.

— Ça commence bien, se disait Piédouche.

Il avait son plan qui consistait à faire manquer le train aux enfants de l'Auvergne, dût-il pour cela les griser à fond.

— Comment *que* vous vous appelez, bourgeois, sans vous commander ? demanda le mari.

— Balandier, répondit Piédouche avec un aplomb superbe. J'ai été de la partie. J'ai vendu du charbon dans les temps, et maintenant je vis de mes rentes.

— Moi pas, mais ça viendra, aussi vrai que je m'appelle Jean Galoupiat, et que ma ménagère s'appelle Jeanne Coutolenc.

— Des vrais noms du pays de ma défunte. Rien les entendre, ça me rajeunit de vingt ans.

— Vous n'avez pas besoin de ça, bourgeois, vu que vous n'êtes pas encore trop déjeté. Pas vrai, Jeannette ?

Jeannette ne répondit qu'en souriant d'un sourire qui allait de l'une à l'autre oreille.

Évidemment, elle ne s'associait pas de bon cœur au compliment que son mari adressait au bourgeois.

Elle aimait les forts hommes, et Piédouche, jouant au naturel le rôle d'un petit marchand devenu rentier, Piédouche ne pouvait pas lui plaire.

Mais il se consolait d'autant mieux de ne pas avoir fait la conquête de cette Vénus noire qu'il avait craint d'abord d'être reconnu par elle pour ce qu'il était réellement.

Le jour où le muet, *filé* par lui, était venu sonner à la grille du pavillon, la charbonnière se tenait sur le pas de la porte de sa boutique. Elle avait parfaitement vu le chef de la sûreté et ses deux agents, et Piédouche était l'un des deux.

Il est vrai que, ce jour-là, il portait une blouse et un chapeau mou, et que le changement de costume suffisait pour dérouter l'Auvergnate.

Encouragé par ce premier succès, l'agent défroqué eut une idée.

— Dites donc, pays, s'écria-t-il, si, au lieu d'entrer à la buvette où on boit debout, nous allions tout bonnement nous rafraîchir sous la tonnelle de ce café, là, sur le quai, en face la grille.

— Ça nous irait, si nous étions sûrs de ne pas manquer le train, dit Jean Galoupiat.

Le train ne partira pas sans vous, puisque, tout en buvant la goutte, nous verrons l'horloge de la gare.

— J'y aurai l'œil, dit Jeannette.

— Alors, allons-y, conclut Piédouche en se dirigeant vers la sortie de la cour où stationnaient quelques fiacres.

Celui qui avait amené Tolbiac n'était plus là, non plus que celui de la dame suspecte.

L'agent ne négligea point de noter en passant cette circonstance.

Un instant après, il était attablé, avec le ménage auvergnat, devant un cabaret qui avait la prétention de passer pour un café.

La façade de cet établissement était ornée d'une rangée d'arbres verts en caisse et protégée par un auvent.

Piédouche fit asseoir ses invités et se plaça de façon à leur masquer la vue de la gare.

Puis il proposa des consommations variées que les époux refusèrent pour accepter des demi-tasses, vigoureusement appuyées de petits verres.

On trinqua. Jean but à la santé du bourgeois, qui but à son tour à la santé de M^{me} Galoupiat ; et on vidait les verres rubis sur l'ongle.

À la troisième tournée, on en était aux confidences.

— Sapristi ! bourgeois, s'écria le charbonnier, quand nous reviendrons de voir ma tante Couvignou, faudra que vous veniez manger la soupe avec nous.

— Volontiers, mais à condition que j'apporterai deux bouteilles de derrière les fagots.

— Ça y est. Topez là ! dit l’Auvergnat en tendant sa large main.

Piédouche y mit la sienne et reprit :

— Je voudrais que ça soit pour demain, mais vous allez peut-être rester longtemps chez la tante Couvignou ?

— Ça dépendra, parce que, je vas vous dire, nous allons là-bas pour des partages. Ma tante a du bien, et elle veut nous le laisser à moi et mes frères, pour une rente viagère. Ça fait que faudra passer des actes, et puis, nous ne nous entendrons p’t’être pas du premier coup pour les lots. À vue de nez, ça nous prendra bien un mois.

— Dans un mois, je n’aurai plus besoin de toi, Auverpin de mon cœur, pensait Piédouche, mais je t’empêcherai bien de partir.

Garçon, un litre de cognac, et du chenu ! cria-t-il.

Le litre fut apporté aussitôt et payé par le bourgeois, dont les manières généreuses éblouissaient le couple charbonnier.

— Si vous ne la videz pas ici, vous la finirez en route, dit-il.

— S’agit pas de ça, bourgeois, riposta Jean Galoupiat en donnant un énorme coup de poing sur la table, s’agit que nous nous retrouvions pour que je vous rende votre politesse.

Dans quel quartier *que vous restez* ?

— Rue de Lappe, au faubourg Saint-Antoine, répondit aussitôt Piédouche, qui n’était jamais embarrassé pour donner une adresse de fantaisie.

— Je connais c’tte rue-là, j’y ai même des *pays* qui sont dans la ferraille.

Et ma foi, bourgeois, nous sommes presque voisins sans en avoir l’air. Rien que la Seine et le Jardin des Plantes à traverser. Je tiens boutique dans le quartier du Val de Grâce... rue de l’Arbalète.

— Attendez donc ! mais c'est la rue où on a assassiné la femme qui a fait courir tout Paris à la Morgue... même que j'y ai été, à la morgue, moi qui vous parle.

— Nous aussi, nous y avons été, dit l'Auvergnat en prenant un air mystérieux. Dame ! vous comprenez, elle restait porte à porte avec nous, la pauvre femme... et, pour lors, nous voulions voir si c'était bien elle.

— Et vous l'avez reconnue ?

— Oh ! en plein. Quand on l'avait vue une fois, on ne pouvait pas l'oublier, et du temps qu'elle vivait, nous la voyions quasi tous les jours.

— C'est vrai que c'était une belle créature, dit Piédouche avec conviction.

— Ça dépend des idées, dit la charbonnière, une maigrichonne, avec une figure de cire et des pieds si petits qu'ils ne pouvaient pas la porter.

— Une poupée, quoi ! appuya Galoupiat ; à Paris, ils aiment ça.

— Mais alors, demanda le soi-disant bourgeois de la rue de Lappe, vous avez dû être cités comme témoins ?

— Je crois bien, s'écria Jeannette. Et, c'est pas pour dire, mais si tous les autres avaient parlé comme nous, on n'aurait pas condamné ce Coq.

— Vous voulez dire ce Lecoq. Comment ! vous croyez que ce n'est pas lui qui a fait le coup ?

— Je n'en sais rien, seulement je mettrais ma main au feu que je ne l'ai jamais vu venir chez l'Anglaise. Jean et moi nous avons eu beau dire que nous ne le reconnaissons pas, le juge nous a coupé la parole et nous a envoyés nous asseoir.

— Et, à votre idée, qui donc est-ce qui l'aurait tuée ?

— Ma foi ! vous m'en demandez plus long que je n'en sais.

Mais, ajouta l'Auvergnate en baissant la voix, il y a sur le pavé de Paris quelqu'un qui pourrait, s'il voulait, vous apprendre bien des choses.

À cette déclaration qui lui faisait pressentir des confidences plus complètes, Piédouche eut beaucoup de peine à cacher sa surprise et sa joie.

Décidément, la chance lui revenait, puisqu'après avoir maladroitement laissé échapper Tolbiac, il tombait juste sur les deux seuls êtres qui fussent en état d'éclaircir un peu le mystère de la rue de l'Arbalète.

Et, par surcroît de bonheur, il se trouvait que le charbonnier et son épouse étaient d'avis que la justice avait fait fausse route.

Mais ce n'était pas tout de les tenir, il fallait encore les garder pour obtenir d'eux des renseignements utiles.

Et l'heure s'avancait, et dans quelques minutes le train qui devait les emporter en Auvergne allait partir.

Heureusement, ils ne pouvaient pas voir le cadran de la gare, et ils buvaient ferme.

Il ne s'agissait que de leur faire oublier l'heure.

Piédouche s'y employa avec ardeur.

Il commença par remplir les verres d'une eau-de-vie qui ne venait assurément pas de Cognac, ni même de la Charente, et il leur donna, en avalant le sien d'un trait, un exemple qu'ils suivirent sans se faire prier.

L'ex-numéro 29 pouvait boire indéfiniment pour les nécessités du service, et sa tête était à l'épreuve des alcools les plus violents.

On n'est un parfait agent qu'à cette condition.

Jean Galoupiat n'était pas de sa force, et Jeannette Coutolenc n'aurait pas tenu tête à son mari.

Tous deux, d'ailleurs, avaient l'ivresse bavarde, et Piédouche savait comment il fallait s'y prendre pour les faire parler.

— Comment ! s'écria-t-il, vous croyez qu'il y a quelqu'un dans Paris qui sait la vérité sur l'affaire Lecoq ! Mais, ma payse, pensez donc que ce n'est pas possible.

— Pas possible ? répéta sèchement l'Auvergnate. Eh bien ! moi, je vous dis que c'est vrai comme il n'y a qu'un Dieu.

— Allons, Jeannette, tais-toi, dit l'Auvergnat. Ça ne nous regarde pas, ces affaires-là.

— Pourquoi donc que ça ne nous regarderait pas, riposta Jeannette. J'ai vu ce que j'ai vu. Est-ce que je peux m'empêcher d'avoir des yeux ?

— Alors, demanda Piédouche, en prenant avec intention un air incrédule, vous avez vu l'assassin ? Le vrai ?

— Des bêtises, pays, répondit vivement le charbonnier, qui ne se souciait pas de laisser sa femme aller trop loin dans la voie des confidences.

Il y a bien quelque chose, mais pas tant que Jeannette en dit.

V'là tout bonnement ce que c'est. L'Anglaise avait une servante qu'est partie justement le soir qu'on a tué sa maîtresse. C'est drôle, tout de même, qu'elle ait décampé comme ça, sans dire où elle allait, et ça se pourrait bien qu'elle ait eu ses raisons pour filer.

— C'est sûr, s'écria l'agent ; et si on la retrouvait...

— Paraît qu'on l'a cherchée partout, mais il faut croire qu'on ne s'y est pas bien pris, car on ne lui a jamais remis la main dessus, et pourtant elle n'était pas sortie de Paris... à moins qu'elle n'y soit revenue.

— Vous l'avez donc rencontrée ?

— Comme vous dites, pays.

— Et où ça ?

— Dans la gare ; nous venions de la voir passer quand vous nous avez parlé... et, ma foi ! vous l'avez p't'être vue aussi, sans vous en douter.

— Comment est-elle ?

— Une grande blonde, élancée et mise... fallait voir ça ! une princesse, quoi ! Paraît qu'elle a trouvé une bonne place. Du temps qu'elle servait chez l'Anglaise, elle n'était pas si bien nippée.

— Oui... je me rappelle maintenant... Elle a payé sa place et elle est partie par le train.

— C'est ça, pays. Et de là à soutenir, comme Jeannette, qu'elle connaît le gueusard qui a assassiné l'Anglaise et le marchand de toiles... et que ce n'est pas Lecoq... il y a joliment loin.

Mais, à propos de train, faudrait pas que nous manquions le nôtre, et je...

— Vous avez bien le temps. Encore un coup à la santé de votre tante.

— Encore un, mais ça sera le dernier.

Les verres s'entrechoquèrent, et Jean Galoupiat venait de lamper une pleine rasade, lorsque l'horloge se mit à sonner.

— Cinq heures ? s'écria le charbonnier en se levant brusquement. Et le train part à moins cinq. Fouchtra ! nous v'là bien plantés.

— Il y en a un autre ce soir à minuit, murmura Jeanette, qui était occupée à se confectionner un grog corsé pour faire passer le café et l'eau-de-vie.

— Et ma tante qui nous attend demain !

— Vous lui enverrez une dépêche, dit Piédouche, enchanté du succès de sa manœuvre.

— Il n'y a pas de télégraphe chez nous... et puis, elle ne sait pas lire.

— Bah ! quand vous iriez là-bas dans trois jours, ou dans quinze... ça reviendrait au même.

— Vous croyez ça, vous ? Et les partages, fouchtra ! Ils seraient capables de les faire sans moi. Et si je n'y étais pas, ils prendraient les bonnes terres, et ils me laisseraient les mauvaises.

— Ça serait un malheur, c'est vrai, mais...

— Mais quoi ? Vous n'allez pas me dire que c'est heureux pour nous d'avoir manqué le départ. Si nous avions su, pays, nous n'aurions pas trinqué avec vous. Pas vrai, Jeannette ?

— C'est pas de la faute du bourgeois, grommela Jeannette en dégustant son grog.

— Pour sûr ; je ne l'ai pas fait exprès, s'écria Piédouche, mais c'est égal, je ne veux pas que vous me gardiez rancune, et je vais vous indiquer un moyen de gagner plus d'argent que vous n'en perdrez en restant à Paris trois semaines.

— Gagner de l'argent, ça me va, pourvu que ça soit honnêtement ; mais renvoyer mes partages à trois semaines, oh ! non, pas ça, Lisette.

— Trois semaines, un mois, six semaines, ça dépendra ; mais qu'est-ce que vous diriez, pays, si pendant tout le temps qu'on aura besoin de vous, on vous donnait quarante francs par jour.

— Quarante francs ? Huit écus de cent sous ?

— Oui, et dix francs de plus pour votre épouse.

— Dix écus, alors !

— Oui, et payés comptant, tous les soirs.

— Ça m'irait, mais je me méfie. On ne paierait pas si cher s'il n'y avait pas là-dessous des manigances.

— Et ce n'est pas tout. Il y aurait une prime ?

— Une prime.

— De trois mille francs que vous toucherez le jour où vous aurez réussi.

— Réussi à quoi ?

— Le jour où vous retrouverez la servante de l'Anglaise, celle que vous venez de voir dans la gare.

— Tiens ! tiens ! tiens ! dit l'Auvergnat en changeant de ton à chacune de ces trois exclamations, vous êtes donc de la police, vous ?

— Ah ! pays, nous ne m'avez pas regardé. Est-ce que j'ai l'air d'un mouchard ?

— Ma foi ! non, dit Jeannette, qui se sentait pleine d'indulgence pour Piédouche.

— L'air n'y fait rien, grommela le charbonnier.

— Et où avez-vous entendu dire que la police paie des mille et des cents pour courir après une femme ?

— Ça ne s'est jamais vu, déclara l'Auvergnate.

— Possible, dit l'Auvergnat ; mais qu'un particulier les donne, c'est louche... et faudrait savoir pourquoi.

C'est-il vous, ce particulier ?

— Moi ! Ah ! non, par exemple ! J'ai des rentes, mais pas assez pour vous faire cinquante francs par jour. Celui qui vous les fera, vous l'avez vu à la cour d'assises. Vous savez bien, ce vieux, habillé en Turc, avec une barbe blanche, qui était assis derrière le président ?

— Avec de l'or sur sa robe..., et des diamants à tous les doigts... oh ! oui, que je l'ai vu... Vous y étiez donc aussi, vous, au jugement ?

— Mais, oui ; j'ai un cousin qui est huissier à la Cour, il m'avait fait entrer... et placer à côté du prince.

— C'est un prince, ce vieux-là ?

— Oui, un prince indien, et riche à millions.

Et pour lors, il m'a fait l'amitié de causer avec moi, parce qu'il n'est pas fier.

— Causer ! Il parle donc français ?

— Mieux que nous.

Nous était une politesse, car l'enfant du Cantal s'exprimait dans un idiome à part.

— Et quoi qu'il vous a dit ?

— Il m'a dit qu'à son idée Lecoq n'était pas coupable, que dans son pays on jugeait mieux que ça ; qu'on ne pouvait pas condamner un homme sur des preuves en l'air ; que les témoins les plus importants manquaient... le muet et la femme de chambre... enfin, un tas de bêtises. Et le plus drôle, c'est qu'il a voulu m'embaucher pour refaire l'instruction. En ont-ils des drôles d'imaginations, ces étrangers !

— V'là ce que c'est que d'être riche et de n'avoir rien à faire. On s'amuse d'un rien.

— Finalement, il m'a offert cinquante francs par jour et trois mille francs de prime, si je lui servais, avant qu'on exécute Lecoq, la servante ou le sourd-muet.

— Et si on lui servait les deux ?

— La prime serait doublée. Vous pensez bien, pays, que je n'espérais pas la gagner ; d'abord, je n'ai pas besoin de ça, et puis j'ai une vie réglée comme du papier de musique ; le jour, je pêche à la ligne dans le canal, et, le soir, je joue le besigue au café du Commerce.

J'avais même oublié le prince et sa proposition, mais, ma foi ! puisque je vous ai rencontrés, et puisque vous connaissez la femme de chambre, je ne vois pas pourquoi vous ne profiteriez pas de l'affaire.

— *Fouchtra* ! dit l'Auvergnat, ça vaut bien la peine qu'on y réfléchisse.

— Où donc *qu'il reste*, votre prince ?

— Il loge au Grand-Hôtel.

— Et où que c'est ça, le Grand-Hôtel ?

— Sur les grands boulevards... pas loin de la Madeleine.

— Et pas tout près de chez nous, *fouchtra* ! Sans compter que, si j'y allais à *cette grande* Hôtel, on ne me laisserait pas entrer.

— Tout de même, si le prince donnait l'ordre de vous recevoir. Il fait ce qu'il veut là-dedans, vu qu'il y dépense cinq cents francs par jour.

Mais, si l'affaire vous botte, vous n'aurez pas besoin d'y aller. J'irai, moi ; je verrai le prince, je lui dirai que j'ai trouvé son homme, et il me chargera de m'entendre avec vous.

C'est déjà fait, puisque vous connaissez les conditions.

— Cinquante francs par jour, payables tous les soirs ?

— Tous les soirs, pays.

— Où ça ?

— Où vous voudrez. Chez vous, chez moi. Pourtant, j'aimerais mieux chez vous, parce que, vous comprenez, si on vous voyait trop souvent monter mon escalier, ça ferait jaser. On sait dans le quartier que je n'allume jamais de feu chez moi, et, comme vous êtes charbonnier...

— Tandis que, si vous venez chez moi, on vous prendra pour une pratique.

— Oui, mais je préférerais ne pas montrer mon nez dans la rue de l'Arbalète. Les mouchards doivent y rôder encore de temps en temps, car il m'est revenu que la police espérait toujours pincer un complice de Lecoq, et je ne voudrais pas me compromettre.

Si vous connaissiez par ici un endroit où nous pourrions nous rencontrer, comme qui dirait un traiteur...

— Un peu que j'en connais un. Boulevard de l'Hôpital, au *Feu éternel*.

— Y a-t-il des cabinets ?

— Cabinets et salons de société. Et une cuisine qu'on s'en lèche les doigts, et du vin de chez nous, du vin de Montferrand, qui vous a un petit goût de revenez-y, je ne vous dis que ça.

— Alors, pays, c'est justement ce qu'il nous faut. Et si vous voulez venir souper tous les soirs au *Feu éternel*, sur les sept heures et demie, huit heures, vous me raconterez ce que vous aurez fait dans la journée et je vous remettrai vos dix pièces de cent sous.

— Et vous régalez du souper ?

— Ça va sans dire. À une condition pourtant, c'est que M^{me} Jeannette en sera.

— Vous êtes bien honnête, bourgeois, et ça n'est pas de refus, s'écria la charbonnière.

— Alors, c'est convenu, et je vous attendrai demain soir.

— C'est convenu ! c'est convenu ! vous allez trop vite, pays, dit l'Auvergnat, qui, en montagnard prudent, n'aimait pas à s'engager à la légère.

Faudrait d'abord que je sache ce que j'aurai à faire ? Retrouver la servante de l'Anglaise, c'est bientôt dit, mais ça n'est pas commode.

Nous venons de la voir, nous ne la reverrons p't'être jamais.

— Si vous attendez qu'elle passe rue de l'Arbalète, c'est sûr que vous ne la rencontrerez pas. Elle ne doit pas être pressée d'y revenir.

Mais si vous vous promenez dans les beaux quartiers, vous aurez des chances de remettre la main dessus.

— Me promener ! Et mon commerce ?

— Il aurait bien fallu le lâcher pour aller chez votre tante, votre commerce.

— Et tu sais bien que mon cousin Pierre Coutolenc gardera la boutique, dit Jeannette, qui avait toujours aspiré secrètement à mener la vie oisive des belles dames.

— D'abord, reprit Piédouche, vous pourriez réussir dès aujourd'hui. L'Anglaise vient de partir pour la campagne. Elle n'y restera pas longtemps, puisqu'elle n'emporte pas de bagages. Si vous l'attendiez à l'arrivée des trains du soir, j'ai dans l'idée que vous ne la manqueriez pas.

— Et si elle y était, faudrait-il que je l'empoigne ?

— Non pas, dit vivement Piédouche. Vous vous feriez une mauvaise affaire et le prince n'en serait pas plus avancé.

Il faudrait ne rien dire et la suivre pour savoir où elle va.

— La suivre ? Pas possible, bourgeois. Elle a une voiture à elle et des chevaux qui ont de meilleures jambes que moi.

— C'est ça qui vous embarrasse ? On prend un fiacre, et on donne dix francs au cocher pour qu'il crève sa rosse, s'il le faut, plutôt que de se laisser brûler par l'équipage.

— Dix francs ! dix francs ! vous en parlez bien à votre aise, vous !

— Allons, pays, décidément vous n'avez pas confiance en moi, et vous voulez des arrhes sur notre marché. En voilà, dit Piédouche, en tirant de son

gousset deux louis et deux pièces de cent sous.

Je ne suis pas riche, mais je peux vous avancer une journée. Le prince me remboursera demain.

L'Auvergnat regardait l'or et l'argent avec des yeux qui brillaient de convoitise, mais il hésitait encore à y toucher.

Ce fut Jeannette qui l'empocha en disant :

— Tu ne feras pas à monsieur l'affront de refuser.

— Et votre mari ne se repentira pas d'avoir accepté, ma chère dame, s'écria Piédouche.

Pensez donc ! Trois mille francs de récompense !

— Nous achèterions le champ qui touche à l'héritage de la tante Couvignou, reprit Jeannette, qui jouait en ce moment le rôle d'Ève tentant son époux.

— Et il vous faudrait vendre bien des cotrets avant d'en amasser autant, reprit le soi-disant bourgeois de la rue de Lappe.

Le charbonnier, vaincu, donna sur la table un formidable coup de poing et s'écria :

— Tant pis ! ça y est.

— À la bonne heure ! dit Piédouche. Vous voilà en train de devenir un richard, et, si vous m'en croyez, vous allez vous mettre à la besogne tout de suite.

D'abord, à votre place, moi, je retournerais à la boutique pour me débarrasser de ces paquets. Avec vos paniers, vos matelas et vos casseroles, vous vous feriez trop remarquer, et vous avez du temps devant vous.

Si l'Anglaise rentre à Paris ce soir, elle ne reviendra que par un des derniers trains. Vous serez à la gare avant elle.

— Et si elle ne rentre pas ce soir, faudra-t-il l'attendre encore demain ?

— Non, ce ne serait pas la peine, vu qu'elle peut revenir en voiture.

Demain, vous resterez chez vous bien tranquillement jusqu'à trois heures.

À trois heures, M^{me} Galoupiat se fera belle ; vous, pays, vous mettrez votre habit des dimanches, et vous vous en irez tous les deux, bras dessus, bras dessous, flâner aux Champs-Élysées d'abord, et puis ensuite au bois de Boulogne.

Vous regarderez les voitures qui passeront et les femmes qui seront dedans.

L'Anglaise me fait l'effet de s'être lancée depuis qu'elle a brûlé la politesse à sa maîtresse.

Elle doit faire tous les jours le tour du lac.

— Elle en est bien capable, la gueuse, grommela l'honnête Jeannette.

— Oui, mais ça lui coûtera bon, dit le charbonnier. Si je la vois, je lui courrai après jusqu'à ce que je sache où elle loge, quand je devrais faire six lieues à pied.

— Et si vous ne la voyez pas demain, vous recommencerez après-demain, et ainsi de suite...

— Pour cinquante francs chaque fois.

— C'est entendu. Et tous les soirs nous dînerons ensemble au *Feu éternel*.

— Eh *ben* ! fouchtra ! bourgeois, canaille qui s'en dédit, et je vous montrerai que je ne suis pas un propre à rien.

En route, Jeannette ! Allons reporter notre saint-frusquin chez nous, prévenir le cousin Coutolenc que nous ne partons pas et fermer la boutique.

Ce soir, nous reviendrons nous mettre en faction à la sortie de la gare ; demain nous passerons la revue des madames, et après : Vive la joie et la

boustifaille !

Jeannette était déjà debout, et Piédouche appelait le garçon pour payer la dépense.

— Sans adieu, pays, dit-il, pendant que l’Auvergnat lui serrait les deux mains à les faire craquer. Le prince va être joliment content d’apprendre que j’ai trouvé quelqu’un qui dénicher la femme de chambre.

Drôle de toquade qu’il a tout de même, ce millionnaire ! Après tout, ça le regarde, et il est assez riche pour se payer ses fantaisies. Gagnez-lui ses écus, ce sera pain bénit.

Seulement, tâchez qu’il en ait pour son argent, c’est-à-dire que l’Anglaise ne se sauve pas en Angleterre, après que vous l’aurez rencontrée.

Si elle est fautive, et qu’elle s’aperçoive que vous la suivez, elle se doutera du coup, car elle vous connaît, n’est-ce-pas ?

— Pas beaucoup. Elle faisait déjà ses embarras quand elle était en service rue de l’Arbalète, et elle ne nous a pas parlé dix fois en tout.

Et puis, quand nous mettons nos belles hardes, Jeannette et moi, ça nous change.

Ainsi, bourgeois, soyez tranquille, elle ne nous remettra pas, et la preuve, c’est que tout à l’heure, dans la salle, elle n’a pas fait attention à nous, et pourtant nous ne sommes pas en toilette.

— Vous avez raison, pays ; à demain, dit Piédouche, qui, depuis un instant, avait hâte de se séparer du mari et de la femme, car il venait d’apercevoir de loin quelqu’un qu’il lui tardait d’aborder.

Jean Galoupiat et son épouse étaient bien aises aussi de lever la séance.

Ils prirent congé du bourgeois qui venait de leur montrer un avenir doré et ils partirent d’un pied léger, quoiqu’ils fussent chargés comme des déménageurs, un jour de terme.

Piédouche les laissa filer, paya la dépense pendant qu'ils s'éloignaient et reporta toute son attention sur un homme qui traversait la cour de la gare en se dirigeant vers le quai.

Cet homme, il l'avait reconnu du premier coup d'œil, quoiqu'il ne l'eût vu qu'une seule fois et pendant une demi-heure tout au plus.

C'était celui qui, devant la grande porte de Mazas, le soir où les deux agents attendaient la sortie du muet, leur avait demandé des renseignements sur Tolbiac.

C'était l'aiguilleur de la ligne d'Orléans, Pierre Cambremer.

Piédouche se rappelait à merveille les propos que ce Cambremer lui avait tenus ce soir-là, et la singulière histoire qu'il lui avait racontée, une histoire où il était question de louis perdus par M. Tolbiac et ramassés par la petite fille de l'aiguilleur, qui avait failli être écrasée par une locomotive en les ramassant.

Il n'avait pas oublié non plus que, dans ce récit, il avait été fait mention d'un héritage qui devait, au dire de Tolbiac, revenir à cette enfant.

Et il n'avait pas manqué de raconter tout cela au père Lecoq, le jour même où il était entré à son service.

Le vieux policier ne s'était pas tout d'abord beaucoup préoccupé de cet incident.

Quoiqu'il se défiât déjà de Tolbiac, il ne le soupçonnait pas encore d'avoir joué un rôle actif dans l'évasion du muet, évasion qui ressemblait fort à un enlèvement.

Plus tard, pendant son séjour en Angleterre, entre l'arrestation et la condamnation de son fils, ses idées s'étaient sans doute modifiées, et il avait probablement recueilli des indications d'une certaine nature sur la succession O'Sullivan, puisque, depuis son retour, ses agissements se rapportaient tous, ou peu s'en faut, à la recherche des héritiers du major.

Dans ses longs et fréquents entretiens avec son fidèle Piédouche, le nom et l'aventure de Pierre Cambremer et de sa fille étaient revenus plus d'une fois sur le tapis, et il entraînait certainement dans ses plans d'éclaircir ce point assez obscur des manœuvres du *detective*.

Piédouche avait été expressément chargé par son patron de se remettre en relations avec l'aiguilleur, et d'employer toute son adresse à obtenir de lui des renseignements plus précis sur l'unique entrevue qu'il avait eue avec M. Tolbiac.

Et si l'agent zélé n'avait pas encore exécuté les ordres du père Lecoq, c'est qu'il avait dû s'occuper d'autres soins plus pressants.

Il s'était d'ailleurs écoulé très-peu de temps depuis l'installation au Grand-Hôtel du faux nabab de Bahour et de son intendant, et il leur avait fallu organiser leur existence en partie double, ou triple, ou quadruple, se préparer à jouer une foule de rôles et se garantir contre les surprises.

Si bien que la campagne venait à peine de s'ouvrir et que Piédouche effectuait ce jour-là sa première sortie.

Elle ne lui avait pas trop mal réussi, car, s'il avait laissé échapper Tolbiac, qu'il était d'ailleurs bien sûr de retrouver, le hasard venait de lui faire faire une découverte précieuse.

Retrouver la femme de chambre de Marie Fassitt était une des grandes préoccupations de M. Lecoq, et Piédouche, maintenant, pouvait presque espérer que cette femme de chambre était retrouvée, car il ne doutait pas que le couple auvergnat ne la rencontrât un jour ou l'autre.

Et, comme un bonheur, dit-on, n'arrive jamais seul, Cambremer apparaissait tout à point.

L'aiguilleur n'était pas en costume de travail. Il avait l'air d'un homme qui va se promener et qui a, par conséquent, le loisir de causer.

De plus, il tenait par la main une petite fille qui devait être l'héroïne du drame joué trois mois auparavant sur la voie, et la présence de cette enfant

allait fournir à Piédouche une occasion excellente pour amener la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

Il allait s'empresse d'en profiter, quand il se souvint qu'il était travesti en rentier d'un âge mûr.

Ce déguisement, qui venait de lui être fort utile pour séduire les charbonniers, était fort gênant pour attaquer l'aiguilleur.

Cambremer avait vu Piédouche habillé en facteur de la gare de Lyon.

Il était plus que probable qu'il n'allait pas reconnaître un camarade dans la personne d'un bourgeois propre et vieillot.

La difficulté consistait à lui expliquer cette transformation par des raisons à peu près plausibles.

Heureusement, le ci-devant numéro 29 n'était jamais à court d'inventions, et les changements à vue ne le gênaient pas.

Il se redressa ; il enleva d'un coup de mouchoir les rides dont il s'était zébré le visage, il fit sauter sa perruque et il décolla ses favoris postiches ; il tendit le jarret et il reprit ce balancement des épaules et des bras auquel on reconnaît un homme accoutumé à porter des fardeaux.

Ce fut fait avant qu'il eût dépassé le bout de la tonnelle où il avait rafraîchi, avec de l'eau de vie au poivre, les époux Galoupiat.

Ils étaient déjà hors de vue, ces braves enfants du Cantal, et ils n'assistaient pas, même de loin, à cette transfiguration instantanée.

Le quai était désert, le mouvement ayant cessé aux abords de la gare depuis le départ du train manqué par le neveu de la tante Couvignou.

Cambremer causait avec sa petite fille, et, comme il était obligé de se courber pour causer, il ne voyait venir à lui Piédouche, qui manœuvrait de façon à le croiser au moment où il franchirait la grille.

Piédouche réussit même à le heurter, et ce choc fut naturellement suivi d'un colloque.

— Faites donc attention, dit l'aiguilleur.

— Tiens ! c'est vous, camarade ! s'écria Piédouche.

— Camarade ? répéta Cambremer ; je ne vous connais pas.

— C'est-à-dire que vous n'avez pas de mémoire ; mais moi, j'en ai, et je me souviens très-bien qu'une fois, vous m'avez payé un canon chez le marchand de vins en face la gare de Lyon.

— En effet... il me semble maintenant me rappeler... mais il y a longtemps de ça...

— C'était cet hiver, au mois de janvier. J'ai quitté le service en février.

— Mais... quand nous nous sommes vus, vous étiez facteur.

— Depuis dix ans, et, ma foi ! j'en avais assez... Aussi, quand j'ai hérité d'un cousin que je n'avais jamais vu, je me suis dépêché de lâcher la compagnie P.-L.-M. et, maintenant, je vis de mes rentes.

— Vous êtes bien heureux.

— Hum ! ça dépend ; il y a des moments où je m'ennuie de n'avoir rien à faire. Quand on n'a ni femme, ni enfants, le temps vous dure. Aussi, je suis rudement content quand j'ai l'occasion d'offrir une tournée à un ami... et je vous l'offre.

— Merci, je ne bois pas entre mes repas, dit froidement Cambremer.

— Ah ! camarade, ça n'est pas gentil de me refuser, vous qui m'avez invité, il y a trois mois, à venir vous voir à votre gare.

Je venais justement tout exprès pour ça et j'allais demander de vos nouvelles au premier employé que j'aurais rencontré.

Puisque je vous trouve, vous ne me ferez pas l'affront de me planter là. D'abord, je suis en reste avec vous. C'est vous qui m'avez régalaé là-bas. Aujourd'hui, c'est à mon tour.

— Si je n'étais pas avec ma petite, je ne dirais pas non, mais vous comprenez qu'elle aime mieux courir dans les allées du Jardin des Plantes que d'entrer chez le marchand de vins.

— Eh bien ! mais, je vais avec vous ; nous nous rafraîchirons au café. Il y en a un à l'entrée du jardin, et l'enfant mangera des gâteaux pendant que nous boirons un coup.

Elle est jolie comme un cœur, votre petite. Et, dites donc... son héritage, est-ce qu'il n'en est plus question ?

— Quel héritage ?

— L'héritage que ce bourgeois prétendait qui devait revenir à votre fille, le jour où elle a manqué d'être écrasée en ramassant des louis sur la voie.

— Je vous ai donc raconté ça ? demanda Cambremer assez étonné.

— Mais oui... sur le boulevard Mazas... Nous venions de nous quitter, et je causais avec le bourgeois en question, qui m'embêtait pour avoir un renseignement sur un train. Quand il a été parti, vous m'avez couru après pour me demander si je le connaissais.

— Oui, je me rappelle à présent. Et vous m'avez dit que vous ne l'aviez jamais tant vu. Ah ! c'est un drôle de particulier. Figurez-vous que j'ai été dix fois chez lui pour lui remettre son argent et que je n'ai jamais pu lui parler. J'ai fini par laisser les louis chez son concierge.

— Et la succession ? Bien sûr, ça n'était qu'une blague.

— Je le crois, et pourtant, hier, il m'est venu à l'idée de lire des papiers que ma pauvre femme, qui est morte, avait eus de sa mère, et j'ai appris beaucoup de choses que je ne savais pas.

Il paraît que ma petite Marthe descend d'une grande famille d'Irlande.

— Bah !

— Mon Dieu, oui ; les papiers m'ont l'air d'être en règle, et d'après ce que j'y ai lu, ma femme, que j'ai perdue il y a quatre ans, avait pour arrière-grand-père un noble Irlandais.

— Et vous ne vous en doutiez pas ?

— Non, ni elle non plus. Dame ! ça se comprend. Elle était orpheline quand je l'ai épousée, elle travaillait dans une manufacture, et elle s'appelait Pauline Bernier.

— Le fait est que Bernier, ça n'est pas un nom Irlandais.

— Et sa mère, qui ne lui avait pas laissé un sou, était une Guichard.

— Guichard n'est pas plus irlandais que Bernier.

— C'est ce que je me disais ; mais j'ai trouvé l'acte de naissance de la femme Guichard, qui était donc la grand'mère de ma pauvre Pauline, et qui se nommait, de son nom de fille, Élisabeth O'Sullivan.

— O'Sullivan, répéta Piédouche, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Oui, et le père d'Élisabeth était propriétaire dans les environs de Dublin.

N'est-ce pas curieux tout de même que ma petite Marthe ait du sang de noble dans les veines ? Sa mère était une ouvrière, sa grand'mère aussi, moi, je gagne ma vie en travaillant, et je sors d'une famille de laboureurs.

Mais tout ça ne vous intéresse pas beaucoup, et la petite a bien envie d'aller jouer.

Sans adieu, camarade.

— Ah ! mais non, s'écria Piédouche ; on ne se quitte pas comme ça ; je vous accompagne... d'autant plus que je voudrais causer un peu de l'héritage en question. Croiriez-vous que ça tombe comme mars en carême que vous m'ayez parlé de ça, vu que je connais justement un homme qui

fait son état de dénicher les successions. Cet homme-là m'a appris un beau matin que j'étais parent au sixième degré d'un marchand de bœufs du Cotentin qui était mort sans enfants et sans testament, et qui laissait soixante bons mille francs.

Je ne savais seulement pas qu'il existait, le cousin de Normandie, et, si je suis devenu rentier, c'est au père Vinet que je le dois... il s'appelle Vinet, mon chercheur de successions.

— Ce M. Tolbiac de Tinchebray fait peut-être aussi ce métier-là ?

— L'homme aux louis perdus ? ma foi ! ça ne m'étonnerait pas ; seulement, j'ai dans l'idée qu'il vaudrait mieux vous adresser au père Vinet. Il est honnête, et il ne prend que dix pour cent.

Mais, pour causer de ça, nous serons bien mieux à l'ombre, et vous aurez beau dire, camarade, je ne vous lâche plus que nous n'ayons trinqué ensemble, conclut Piédouche en s'accrochant au bras de Cambremer, qui se laissa entraîner.

On remonta le quai jusqu'à l'entrée du pont d'Austerlitz, là où il y a une esplanade plantée de maigres arbres, et une fontaine sans eau.

La petite Marthe sautait de joie, mais elle ne quittait pas la main de son père pour courir, comme le font les enfants de son âge.

Elle le regardait, et ses grands yeux bleus exprimaient des sentiments que n'éprouvent guère les fillettes de six ans.

On y lisait une tendresse passionnée et en même temps réfléchie, la tendresse d'une enfant élevée à la dure école du malheur, accoutumée aux sévérités de la vie pauvre et laborieuse, comprenant déjà que plus tard elle aurait à lutter pour se faire une petite place en ce monde, et appréciant le dévouement de ce courageux père qui travaillait pour lui donner du pain.

Ce n'était pas de l'amour qu'elle avait pour Cambremer, c'était de l'adoration.

Sa gaieté s'éteignait quand il s'éloignait d'elle et, lorsqu'il la ramenait de l'école, elle se serrait contre lui en se redressant, comme si elle eût été fière d'être la fille de ce brave ouvrier que les gens du quartier saluaient tous d'un bonsoir amical.

Et elle ne tenait plus du tout à aller courir sous les grands marronniers du Jardin des Plantes, depuis qu'elle croyait s'apercevoir que son père avait le désir de causer avec l'étranger qui venait de l'aborder.

Du reste, Piédouche ne lui déplaisait pas. Il avait une bonne figure et il souriait de bon cœur à cette petite en pensant à ses *gosses*.

Sur l'esplanade, il rencontra une marchande de gâteaux, et il remplit de pains d'épices et de sucres d'orge les poches de Marthe, qui ne se laissa combler de ces friandises qu'après avoir consulté de l'œil Pierre Cambremer.

Un café se trouvait là, une sorte de chalet plus propre et mieux fréquenté que le cabaret où l'agent avait conduit le charbonnier et son épouse.

Il y avait des tables placées à l'extérieur, et les consommateurs n'y étaient pas nombreux.

— Voilà notre affaire, s'écria Piédouche. Nous boirons à la fraîche et l'enfant aura de la place pour jouer.

Cambremer ne se fit pas trop prier. Il ne se défiait pas du tout de ce camarade qui lui tombait des nues, et, entre ouvriers, on ne fait pas tant de façons pour accepter une politesse d'un homme qu'on connaît à peine.

C'est peut-être moins distingué, mais c'est certainement plus cordial que la méthode anglaise, qui consiste à ne pas même regarder les gens qui ne vous ont pas été présentés.

D'ailleurs, les propos tenus par Piédouche avaient frappé Pierre, et il commençait à se dire qu'il aurait tort de négliger une chance, si faible qu'elle fût, d'assurer l'avenir de sa fille.

Ce n'était pas qu'il fût cupide. Non ; depuis qu'il était au monde, il gagnait sa vie avec ses bras, et il croyait fermement que le pain quotidien ne manque jamais aux hommes de bonne volonté.

Il avait cette foi du travailleur que les riches prennent pour de l'imprévoyance et qui n'est que de la résignation courageuse.

Mais il savait aussi que, sur les chemins de fer, les accidents sont fréquents ; il savait qu'une locomotive pouvait lui passer sur le corps et que, s'il était tué sur ce champ de bataille des aiguilleurs, Marthe resterait seule au monde.

Il se souvenait des misères que sa femme avait endurées, alors qu'il l'avait rencontrée, pauvre apprentie, dans une filature de coton, s'exténuant dix heures par jour, et touchant un salaire à peine suffisant pour l'empêcher de mourir de faim, exposée à toutes les tentations et à toutes les violences.

Et il frémissait en pensant que ce sort attendait Marthe, et que sans doute la fille n'aurait pas comme la mère la chance de rencontrer un brave garçon prêt à marier deux misères et à essayer d'en faire un bonheur.

Alors, l'entrevue avec Tolbiac lui revenait en mémoire.

Il n'y avait pas d'abord attaché grande importance, mais la découverte qu'il venait de faire dans des papiers qu'il n'avait jamais regardés auparavant, cette découverte inattendue de la filiation de Pauline Bernier donnait un corps aux indices vagues qu'il avait tirés des discours de M. de Tinchebray.

Et voilà que tout à coup se présentait un homme qui lui ouvrait des horizons nouveaux, et qui parlait de recueillir un gros héritage comme de la chose la plus naturelle et la plus aisée.

Il ne pouvait pas refuser de l'entendre, car il était père et il s'agissait de sa fille.

— Vous croyez donc vraiment que ce Vinet, qui vous a mis en possession du bien d'un parent éloigné, saurait me débrouiller cette affaire ? dit-il après avoir vidé un bock offert par Piédouche.

— J'en suis sûr, répondit l'ex-numéro 29, et, si le cœur vous en dit, je vous conduirai chez lui quand vous voudrez.

Il demeure rue de la Roquette, tout près de la place où on guillotine, et il reçoit tous les soirs de huit à dix.

— Ma foi ! je serais bien aise de le voir. Je ne me monte pas la tête sur la succession, et je suis même porté à croire que ce Tolbiac s'est moqué de moi. Mais, après tout, je n'ai pas le droit de boudier devant une occasion d'enrichir la petite.

— Et puis, ça ne vous coûtera rien. Chez le père Vinet, on ne paie que si on hérite.

Quel jour voulez-vous que nous prenions rendez-vous pour aller le voir ?

— J'ai ma soirée aujourd'hui, mais j'ai promis de dîner avec un de mes amis, un mécanicien qui a une petite fille de l'âge de la mienne... les enfants s'amuseront... je ne voudrais pas les priver... Jeudi je serai libre.

— Jeudi, ça me va. Je vous attendrai à huit heures précises place du Château-d'Eau, et je vous conduirai chez Vinet.

— C'est dit. J'apporterai mes papiers. Vous verrez. C'est curieux. Il y en a une grosse liasse. Des actes de naissance et de décès, des contrats de mariage et jusqu'à une espèce de tableau qui représente un arbre, avec tous les noms de la famille O'Sullivan écrits sur les branches.

La mère de Pauline avait gardé tout ça, heureusement, mais ma pauvre femme n'avait jamais ouvert le paquet, et c'est un miracle qu'elle ne s'en soit pas servie pour allumer notre feu.

— Vous verrez comme le bonhomme vous déchiffrera vos paperasses. Les noms, excepté celui de votre belle-mère, doivent être anglais ; mais il sait l'anglais... Il sait tout.

— Il y a des noms anglais... il y en a de français aussi... Ainsi, j'ai vu celui d'un monsieur Lecomte qui sortait aussi d'une O'Sullivan... un cousin de

ma petite Marthe, ce monsieur-là.

— Lecomte ! répéta Piédouche.

Et il devint rêveur.

— Est-ce que vous le connaissez, ce M. Lecomte ? demanda Cambremer, qui avait remarqué le changement de physionomie de son soi-disant camarade.

— J'en connais dix, répondit Piédouche ; un qui est épicier dans la rue du Temple, un autre qui est ébéniste dans le faubourg Saint-Antoine...

— Celui dont la mère s'appelait O'Sullivan, comme l'arrière-grand'mère de Marthe, celui-là, il me semble que, sur l'extrait de son acte de mariage, il est dit qu'il est commis chez un agent de change.

— Alors, il a peut-être fait fortune, mais aussi il peut bien être mort. Vous ne vous rappelez pas à quelle époque il s'est marié ?

— Je crois bien avoir lu que c'est en 1855.

— Il y a un peu plus de vingt ans, dit Piédouche en se parlant à lui-même.

Il pensait :

— La future du fils au patron a dans les dix-neuf ans, et elle s'appelle Thérèse Lecomte.

Ce serait drôle si... mais non. Il y a en France presque autant de Lecomte que de Durand ou de Martin... pourtant, M^{lle} Thérèse est la fille d'un banquier... et de commis d'agent de change à banquier, il n'y a que la main.

Il faudra que je signale la chose au père Lecoq. Et, en attendant, j'ai bien envie de lancer l'aiguilleur sur la veuve et sa demoiselle.

Je ne peux plus me présenter chez elles, ça me ferait trop de mal, car c'est moi qui suis cause qu'elles sont dans la peine.

Le patron ne veut pas les voir. Ça dérangerait son plan.

Tandis que si ce Cambremer allait les trouver pour leur parler de l'héritage, il découvrirait peut-être qu'elles descendent aussi d'une O'Sullivan, et ça jetterait déjà un peu de jour sur l'affaire qui occupe tant Tolbiac.

Cambremer ne se rencontrera pas avec le père Vinet, c'est-à-dire avec le père Lecoq, avant jeudi prochain. Si, d'ici à leur entrevue, il s'était abouché avec les dames de Boulogne, il aurait peut-être du nouveau à nous apprendre.

Et il reprit tout haut :

— Parbleu ! J'y pense maintenant, j'ai connu aussi un Lecomte qui était dans la banque, ou à la Bourse, et c'est à peu près la même chose.

J'ai travaillé pour lui, dans le temps ; avant que je ne fusse employé de la compagnie de Lyon, j'étais serrurier de mon état et c'est moi qui ai posé toutes les serrures d'un château qu'il faisait bâtir à Boulogne, au bord de la Seine, juste en face de Saint-Cloud.

Il est mort depuis, mais sa dame et sa demoiselle *restent* dans le château.

Vous devriez aller leur faire une visite.

— Pour leur dire quoi ?

— Pour leur demander si la mère de feu Lecomte ne s'appelait pas O'Sullivan.

— Ce serait bien le plus grand des hasards si ça se trouvait comme ça, et je n'oserai jamais me présenter chez ces dames-là, sans être sûr de la chose.

D'ailleurs, quel prétexte pourrais-je prendre pour m'introduire dans la maison ? La veuve d'un banquier ne reçoit pas un simple ouvrier comme moi.

Ses domestiques me mettraient à la porte.

— Bah ! vous n’aurez qu’à dire que vous apportez des renseignements sur une succession. On vous recevra, soyez tranquille. On a beau être riche, on a toujours envie d’hériter... les femmes surtout. Et cette M^{me} Lecomte ne doit pas être faite autrement que les autres.

— Bon ! mais si elle consentait à me parler, je n’en serais pas plus avancé.

— Qui sait ? Elle vous dira peut-être des choses que vous ignorez et qu’il vous serait très-utile de connaître... quand ce ne serait que pour les raconter au père Vinet qui en tirera parti.

Si par exemple elle vous apprenait ce qu’était le chef de la famille O’Sullivan, ce serait déjà un grand pas de fait.

Allez-y, croyez-moi, et le plus tôt possible.

C’est à Boulogne-sur-Seine, boulevard du Quatre-Septembre, tout au bout, une maison en pierres et briques, au milieu d’un grand jardin. Dans le pays, tout le monde vous l’indiquera.

— Oui, mais ce n’est pas tout près d’ici, et je n’ai pas le temps.

— Bah ! vous pouvez bien prendre trois heures de congé, un de ces soirs, et le bateau-mouche vous mènera pour six sous du pont d’Austerlitz au pont de Saint-Cloud.

— Eh bien ! je ne dis pas non, quoique ces démarches-là ne m’amusent guère ; mais du moment qu’il s’agit de l’intérêt de Marthe...

Mais, où donc est-elle ? Je ne la vois plus, dit Cambremer en se levant vivement.

— Elle jouait là tout à l’heure, répondit Piédouche ; elle ne peut pas être allée bien loin. Et tenez ! la voilà ! elle regarde un joueur de vielle qui fait danser un singe.

L’enfant n’était qu’à dix pas tout au plus du café et son père n’eut qu’à l’appeler pour qu’elle accourût.

— Amuse-toi, lui dit Cambremer, mais ne t'écarte pas.

— Alors, tu veux bien que je retourne écouter la musique ? demanda la fillette.

Et, comme le père souriait, elle lui sauta au cou, lui donna deux gros baisers sur les joues et se sauva pour reprendre sa place dans le cercle formé par le musicien ambulant.

— Êtes-vous heureux d'avoir une gamine si gentille ! dit Piédouche.

Et il ajouta :

— On voit bien qu'elle a du sang irlandais dans les veines ; elle est blonde, elle a de grands yeux bleus, et elle est blanche comme un lys.

— Elle ressemble à sa mère, murmura Cambremer en refoulant une larme.

— Quand elle sera grande, ce sera une beauté, et quand elle sera riche, la toilette lui ira bien, reprit en riant le bon Piédouche.

— Qu'elle soit heureuse, c'est tout ce que je demande à Dieu.

— Si vous voulez dire que la richesse ne fait pas le bonheur, je vous répondrai qu'elle y contribue diablement.

Aussi, j'espère bien que vous ne manquerez pas au rendez-vous jeudi prochain.

— Je vous l'ai promis, j'irai.

— Et vous n'oublierez pas d'apporter vos titres

— Je n'oublierai rien.

— Alors, ça marchera, soyez-en sûr.

Ah ! vous avez eu de la chance de retrouver ces papiers-là.

— Au fond d'une vieille malle qui avait appartenu à la mère de ma femme.

C'est la visite de ce M. Tolbiac qui m'a fait penser à y regarder.

Et, à propos de cet homme, j'en suis encore à me demander pourquoi il est venu me chercher un jour à mon aiguille et quel métier il fait.

— Moi, je me figure qu'il travaille dans la même partie que le père Vinet, mais pas pour le bon motif. Vous savez, il y a dans Paris des gens qui cherchent les successions vacantes pour les rendre aux vrais héritiers, moyennant commission. Il y en a aussi d'autres qui courent après pour les voler.

— Et comment ceux-là s'y prendraient-ils ? Pour toucher un héritage, il faut y avoir droit.

— Bon ! mais supposez qu'on soit plusieurs à avoir droit et qu'un des ayants-droit trouve moyen de supprimer les autres.

— En les tuant ?

— Eh ! ma foi ! on a vu assassiner pour moins que ça et, à votre place, moi, je veillerais, sur la petite.

— J'ai déjà failli la perdre. C'est un miracle qu'elle n'ait pas été écrasée par une locomotive, le jour où ce Tolbiac est venu. Qui sait s'il n'a pas fait exprès de semer son or sur la voie ?

— Tiens ! je n'avais pas pensé à ça, dit Piédouche, qui se promet bien de faire son profit de l'idée suggérée par Cambremer.

Mais, dites donc, je ne vois plus l'enfant. Pendant que nous causions, le joueur de vielle a filé plus loin avec son singe. Elle l'aura suivi.

Le père était déjà debout. Il marcha vivement jusqu'à ce qu'il eût dépassé l'angle du chalet qui masquait la vue du côté de la grille du Jardin des Plantes.

Cette entrée des parterres botaniques est très-fréquentée par les beaux jours de printemps. On entrait, on sortait ; des volées de gamins s'ébattaient sur l'esplanade ; une file de voitures roulait sur la chaussée.

Cambremer chercha des yeux sa fille, et ne l'aperçut pas.

Il se mit à courir comme un fou, en l'appelant par son nom.

Piédouche, qui s'était attardé à payer la dépense, vint le rejoindre, et ne fut pas médiocrement ému en s'apercevant que la petite fille avait disparu.

Heureusement, ses inquiétudes et celles du père prirent bientôt fin.

Marthe déboucha tout à coup du boulevard de l'Hôpital, s'arrêta pour regarder de tous les côtés et, dès qu'elle vit Cambremer, elle ne fit qu'un saut pour gagner l'esplanade.

Son père l'enleva dans ses bras et lui dit :

— Ah ! que tu m'as fait peur !

La fillette le couvrit de caresses et s'écria, en battant des mains :

— Je le savais bien, moi, que tu étais encore au café. Elle mentait, cette méchante femme qui voulait m'emmener en me disant que tu m'attendais à la maison.

— Une femme ! répéta Cambremer d'une voix étranglée.

— Oui, père, une vieille... elle me tenait par le bras, mais je l'ai mordue... elle a été obligée de me lâcher et je me suis sauvée.

— Ah ! la gueuse ! s'écria l'aiguilleur ; elle va me payer ça.

Piédouche lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

— Camarade, je vous avais averti de veiller sur votre fille. Ce qui vient de lui arriver prouve, du moins c'est mon idée, qu'on lui en veut parce qu'elle

héríte. Ne vous amusez pas à courir après une coquine que vous ne rattraperiez pas, et dépêchez-vous de venir voir le père Vinet.

À jeudi, c'est mon dernier mot.

Et, sans laisser au père de Marthe le temps de lui répondre, il fila vers le pont.

Il venait de voir poindre dans le lointain le couple auvergnat qui arrivait pour se mettre en faction devant la sortie de la gare, et il ne se souciait pas que les époux le rencontrassent en compagnie de Cambremer.

D'ailleurs, il avait dit à l'aiguilleur tout ce qu'il avait à lui dire, et il lui tardait de rentrer au Grand-Hôtel pour annoncer au nabab que son intendant n'avait pas perdu sa journée.

III

Quelques jours s'étaient écoulés depuis que Piédouche, après avoir inutilement donné la chasse à M. Tolbiac, avait eu avec les époux Galoupiat et avec Cambremer des conversations qui promettaient des résultats intéressants.

Le marché passé entre l'agent et les Auvergnats était ponctuellement exécuté de part et d'autre.

Tous les soirs, ils dînaient ensemble au *Feu éternel*, et Piédouche remettait cinquante francs au charbonnier, qui n'apportait point de nouvelles de la femme de chambre.

Et pourtant Jean et Jeannette ne s'épargnaient pas. On ne voyait qu'eux aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne ; mais ils n'y avaient pas encore rencontré la camériste anglaise, pas plus qu'ils ne l'avaient aperçue, le premier soir, à l'arrivée des trains.

Cambremer n'avait point donné signe de vie, mais on était à la veille du jeudi, jour fixé pour l'entrevue qui devait mettre face à face l'aiguilleur et le père Vinet, dénicheur de successions.

Piédouche savait bien ce qu'il faisait en assignant au père de Marthe un rendez-vous sur la place du Château-d'Eau, et il attendait beaucoup de la rencontre qu'il avait ménagée à son patron.

Car c'était son patron qui devait jouer le rôle de l'homme d'affaires, entrepreneur à forfait d'héritages à recouvrer.

Lorsqu'il s'était affublé de la personnalité d'un nabab, M. Lecoq avait bien prévu qu'il pourrait se trouver dans la nécessité de jouer plusieurs rôles.

Pour se montrer sous une nouvelle forme, il lui fallait un autre domicile que le Grand-Hôtel et, en revenant de Londres, Piédouche avait loué, rue de la Roquette, dans un passage habité par des ouvriers, un petit logement qu'il avait meublé à peu de frais.

Là, le père Lecoq, devenu le père Vinet, pouvait donner des consultations sans que ses voisins s'inquiétassent de savoir s'il payait ou non patente pour exercer son industrie.

Mais, comme il sortait de l'hôtel en prince indien, il fallait qu'il pût changer de costume en route.

L'ingénieux Piédouche avait pourvu à cette nécessité.

Le loueur qui, dans le temps, lui avait fourni un fiacre pour aller à Boulogne, à seule fin d'y arrêter le malheureux fiancé de Thérèse, ce loueur complaisant se trouvait être proche parent du camarade Pigache, et il s'était chargé, moyennant une grosse somme, de mettre chaque jour à la disposition du seigneur Djafer un équipage luxueux et un cocher discret.

Quand M. Lecoq voulait endosser une nouvelle peau, sa berline de louage lui servait de vestiaire.

Il y montait habillé à l'orientale, et il en descendait en homme de loi.

Il y montait dans la rue Scribe, et il en descendait sur le boulevard extérieur, non loin du Père-Lachaise.

La reprise de possession de la principauté de Bahour et le retour à l'hôtel s'effectuaient par le même procédé.

Piédouche et son ami le loueur de voitures étaient seuls dans le secret de ces métamorphoses.

Jusqu'alors elles n'avaient procuré au malheureux père aucun éclaircissement et il attendait la visite de Cambremer avec d'autant plus

d'impatience que les promenades des enfants du Cantal pouvaient se renouveler bien des fois sans amener le résultat désiré.

Et cependant les jours s'écoulaient et M. Lecoq les comptait douloureusement, car il savait que le répit assuré au condamné par son pourvoi en cassation ne dépasserait pas un mois.

Du côté de M. Holtz, c'est-à-dire de Tolbiac, les choses n'avançaient guère non plus.

Ce personnage avait reparu chez le nabab pour lui annoncer qu'il était sur la trace de la descendance collatérale du major et que bientôt il apporterait des informations décisives.

Mais il ne précisait rien, et le père de Louis en était aux conjectures relativement au but de l'excursion que Tolbiac déguisé venait de faire sur la ligne d'Orléans.

Le vieux chercheur de pistes ne pouvait que rapprocher entre eux les faits qu'il connaissait et en tirer des conclusions incomplètes.

En étudiant les rapports de Piédouche, et surtout les propos tenus par les Auvergnats et par Cambremer, il en était arrivé à croire qu'il avait deviné juste et que les crimes de la rue de l'Arbalète se rattachaient à la recherche de la succession du major par des fils qu'il ne pouvait pas encore apercevoir.

Il avait été surtout frappé de ce fait que le nom de Lecomte figurait parmi ceux des héritiers probables de feu O'Sullivan, et il n'était pas éloigné de penser que Thérèse avait quelques droits à l'immense fortune déposée à la banque de Dublin.

Mais, alors même que cette présomption se fût changée en certitude, le père Lecoq n'eût pas été pour cela beaucoup plus éclairé.

Pour ne pas perdre tout à fait son temps, jusqu'à ce que les auxiliaires qui servaient à leur insu ses desseins apportassent à lui-même ou à Piédouche

des lumières nouvelles, le faux nabab fréquentait la maison hospitalière de M^{me} Disney, qui continuait à le combler de prévenances.

Il était même allé faire une ou deux visites à l'amie intime de cette Anglaise, à la belle Herminie, qui possédait, disait-elle, tous les secrets d'Arabella.

Si elle les possédait, elle les gardait fidèlement, car le seigneur de Bahour n'en put tirer que fort peu de choses.

Elle lui laissa bien entendre que la blonde Disney n'était rien moins qu'une grande dame, et qu'elle n'avait pas toujours trôné dans des salons dorés.

Elle ajouta même que la naissance de M. Tolbiac n'était pas des plus illustres, ni les parchemins qui le faisaient sire de Tinchebray des plus authentiques.

Mais elle eut soin de se tenir dans les généralités, et elle ne cita aucune preuve à l'appui de ses appréciations.

M. Lecoq en fut pour la corvée qu'il s'était imposée en se présentant chez cette joyeuse créature, lui qui avait la mort dans l'âme.

Après ces tentatives inutiles, il n'avait plus qu'à se préparer à recevoir, le lendemain soir, l'homme qui devait lui apporter l'arbre généalogique des O'Sullivan.

De son côté, Cambremer était très-pressé de sortir de l'état d'inquiétude et d'irritation où il vivait depuis quelques jours.

Les discours que lui avait tenus Piédouche surexcitaient son imagination, naturellement portée à s'exalter.

Les espérances de fortune que l'agent lui avait fait entrevoir le troublaient beaucoup plus qu'elles ne le charmaient, car s'il se réjouissait de penser que sa chère petite Marthe pourrait devenir riche, d'autre part il craignait que cet héritage ne lui fît courir de grands dangers.

Il se disait qu'on le lui disputerait, que peut-être il y avait des gens qui complotaient la perte de la pauvre enfant.

Il soupçonnait même que déjà des ennemis invisibles rôdaient autour d'elle.

Le jour du colloque avec Piédouche, une femme inconnue avait essayé d'emmener la fillette qui, fort heureusement, était trop intelligente pour se laisser enlever.

Cette tentative ne s'était pas renouvelée, mais Marthe avait raconté à son père que, deux ou trois fois, le soir, en revenant de l'école, elle s'était aperçue qu'un homme la suivait.

Un homme en blouse, avec une longue barbe et un grand bâton, disait Marthe ; un homme dont la figure lui faisait peur.

Il ne lui avait pas parlé, mais il l'avait regardée avec des yeux si méchants qu'elle s'était sauvée à toutes jambes.

L'homme, sans courir après elle, l'avait suivie de loin et s'était arrêté longtemps devant la maison où demeurait Cambremer, une grande maison habitée par des ouvriers, à l'angle du boulevard de l'Hôpital et de la rue Poliveau.

Depuis que sa fille lui avait raconté cette histoire, l'aiguilleur n'était pas tranquille, et il avait pris des précautions contre les mauvaises rencontres.

Retenu par son service, il ne pouvait pas toujours accompagner la petite, mais il avait prié les Sœurs, chez lesquelles Marthe allait en classe, de ne pas la laisser revenir seule, et il lui avait recommandé de ne pas s'écarter en route des autres enfants.

Son logement était au rez-de-chaussée, au fond de la cour, à côté d'une blanchisseuse, une brave femme qui s'était engagée à veiller, autant qu'elle le pourrait, sur la fillette, lorsque le père serait absent.

Cambremer n'osait plus trop emmener Marthe sur la voie où elle avait failli être écrasée, par une froide soirée de janvier, et il ne pouvait que rarement

quitter son aiguille.

Il fallait bien qu'il confiât à une voisine ce qu'il avait de plus cher au monde.

La vie est ainsi faite pour les pauvres gens qui sont obligés de gagner avec leurs bras le pain de chaque jour.

Les craintes vagues qu'il éprouvait n'avaient pas peu contribué à l'empêcher d'aller, comme Piédouche le lui avait conseillé, voir cette M^{me} Lecomte qui portait le nom d'un des héritiers du major.

Il s'agissait de faire le voyage de Boulogne, et il ne pouvait s'absenter qu'après son travail du jour.

C'était toute une soirée à passer loin de Marthe, et les nécessités du service ne l'obligeaient que trop souvent à la laisser seule à la maison.

Cependant, la veille du jeudi où il devait retrouver Piédouche sur la place du Château-d'Eau, il arriva que Marthe, se sentant un peu fatiguée d'avoir trop joué, voulut se coucher plus tôt que de coutume.

Son père la laissa s'endormir, pria la voisine de ne pas s'éloigner jusqu'à ce qu'il fût de retour et courut au pont d'Austerlitz prendre le bateau de Suresnes.

Il calculait qu'il arriverait à Boulogne à huit heures, et qu'il pourrait rentrer chez lui à dix.

Justement il était maître de son temps jusqu'au lendemain matin, et il voulait profiter de sa liberté pour faire une visite qu'il se reprochait d'avoir trop différée.

Pendant que Pierre Cambremer descendait la Seine pour aller demander des renseignements à une dame qu'il n'avait jamais vue, Thérèse Lecomte et sa mère, assises dans le salon de leur villa, dans ce salon où elles avaient vu Louis Lecoq pour la dernière fois, regardaient tristement le fleuve qui roulait ses eaux grises au pied du coteau de Saint-Cloud.

La nature était en fête.

Le soleil venait de disparaître derrière les hautes cimes des marronniers en fleur, et à l'éclat d'une chaude journée de printemps succédait la lumière adoucie du soir.

Le ciel était bleu, de ce bleu pâle qui n'éblouit pas les yeux comme l'impitoyable azur du ciel méridional. La fraîche verdure de mai paraît les grands bois étagés sur la colline. Les oiseaux chantaient doucement sous la feuillée, et les moucheron éphémères tourbillonnaient comme une poussière d'or.

Les branches frissonnaient sous la brise, l'air était plein de senteurs, et les chants joyeux des mariniers montaient jusqu'à la pauvre jeune fille qui pleurait son fiancé.

— Te souviens-tu, mère, disait-elle, te souviens-tu que le jour où nous l'avons perdu, nous avons passé de longues heures à cette fenêtre ? Le temps était sombre, la terre était en deuil et le paysage attristé par l'hiver me paraissait radieux.

Mon bonheur l'illuminait.

Et maintenant il me semble qu'il y a comme un voile entre mes yeux et ce splendide tableau.

Tout renaît autour de moi et je me sens mourir.

M^{me} Lecomte lui prit les deux mains et l'attira contre son cœur.

— Pourquoi ne veux-tu pas partir ? murmura-t-elle ; pourquoi refuses-tu de t'éloigner de cette maison qui te rappelle sans cesse un douloureux passé ?

— Tu sais bien, mère, que je me suis juré de rester jusqu'à ce qu'il ne me soit plus permis d'espérer.

— Et que peux-tu donc espérer ? dit amèrement la veuve. Ne sais-tu pas que tout est fini ?

— Non, car il vit... et Dieu ne permettra pas qu'il meure... il est innocent.

— Hélas ! il est condamné, et ceux-là mêmes qui prenaient sa défense l'ont abandonné.

— Pas tous.

— Son père le croit coupable, puisqu'il a renoncé à tenter de le sauver.

— Non, dit vivement Thérèse.

Et comme sa mère la regardait d'un air étonné, elle reprit :

— Je suis sûre qu'il agit et que, s'il se cache, c'est pour atteindre plus sûrement son but.

Thérèse avait gardé pour elle seule le secret de l'assurance qui lui était venue par une voie mystérieuse, après le prononcé de l'arrêt.

Ce secret, elle ne voulait pas le trahir et elle craignait d'en avoir trop dit.

La veuve du banquier ne partageait pas les illusions de sa fille, et, à vrai dire, elle se désolait de voir qu'elle s'obstinait à caresser une triste chimère.

Quoiqu'elle eût beaucoup de sympathie pour l'homme qui avait dû être son gendre, elle envisageait la situation avec plus de sang-froid que Thérèse.

Elle comprenait fort bien que Louis était perdu, quoi qu'il pût arriver.

Une commutation de peine ne lui rendrait pas l'honneur, car l'opinion est implacable, et elle ne pardonne pas à ceux que la justice a frappés.

D'ailleurs, la grâce pour le malheureux fils de M. Lecoq, c'était le bagne à perpétuité.

Et mieux valait peut-être que sa tête tombât.

Lui mort, l'oubli couvrirait plus vite cette épouvantable histoire, et Thérèse ne serait pas la fiancée d'un forçat.

Et puis, M^{me} Lecomte ne croyait pas à l'innocence du condamné.

Elle avait douté longtemps ; mais il lui manquait la foi que donne l'amour, et elle s'était enfin rendue à l'évidence.

Pour qu'elle résistât à l'entraînement général, il aurait fallu qu'elle possédât une âme singulièrement trempée, car les faits accusaient hautement Louis Lecoq.

D'ailleurs, les fibres les plus intimes de son cœur avaient été froissées.

Elle en voulait non-seulement au fils qui avait compromis Thérèse, mais au père, qui s'était permis de tromper la trop confiante veuve d'un honorable banquier, en se faisant passer pour un négociant retiré, alors qu'il n'était qu'un ancien agent secret.

M^{me} Lecomte n'avait point assisté à l'audience, mais elle avait lu dans les journaux les détails du procès et, même en ce qui concernait les agissements du vieux Lecoq, elle était de l'avis du ministère public, qui imputait à ce policier émérite l'enlèvement du sourd muet.

En revanche, elle ne pensait pas du tout qu'il travaillât dans l'ombre pour sauver Louis, qui devait fatalement, selon elle, finir comme finissent les assassins.

Son bon sens lui disait que, dans la cruelle situation où elles se trouvaient, elle et sa fille, le seul parti qu'elles eussent à prendre c'était de faire un long, très-long voyage, et de ne rentrer en France qu'après avoir laissé au bruit le temps de s'apaiser.

Malheureusement, sur ce point, Thérèse ne voulait rien entendre. Elle avait refusé d'écouter les conseils des plus anciens amis de sa famille et elle rejetait bien loin les propositions de départ que M^{me} Lecomte ne se lassait pas de renouveler.

Ce dissentiment avait fini par amener entre elles, non pas de la froideur, car elles s'aimaient tendrement, mais une certaine contrainte.

Dès que l'entretien revenait sur le lamentable sujet qui les mettait en désaccord, Thérèse détournait la conversation ou la laissait tomber.

Souvent même, il lui arrivait de s'éloigner de sa mère et de se réfugier dans la solitude après s'être retranchée dans le silence.

Ce soir-là, ce fut M^{me} Lecomte qui renonça la première à une causerie pénible.

Elle se leva, baisa Thérèse au front, et lui dit tristement :

— Je vais prier le bon Dieu pour qu'il te garde du désespoir et pour qu'il t'inspire de sages résolutions.

La jeune fille ne répondit pas et, quand elle se trouva seule, elle alla s'accouder au balcon où, bien souvent, elle avait échangé avec Louis de douces confidences.

Ses yeux humides de larmes erraient sur ce grand parc de Saint-Cloud dont les arbres ont survécu aux désastres d'une effroyable guerre, et elle cherchait au bord de la Seine la place où une nuit, pendant le siège de Paris, Louis était allé seul exécuter une reconnaissance périlleuse : une place qu'il lui montrait de loin, au temps où ils étaient heureux.

Un bruit de voix monta jusqu'à elle, et elle vit, à la grille qui s'ouvrait sur le quai, Antoine, le plus ancien domestique de la maison, parlementant avec un homme vêtu à peu près comme un ouvrier endimanché.

Le colloque ne fut pas long.

Le vieux valet de chambre avait ordre de ne recevoir personne, et il exécutait scrupuleusement sa consigne.

Il ferma brusquement la grille au nez de cet inconnu, qui s'éloigna d'un air assez désappointé.

Cette scène insignifiante rappela à M^{lle} Lecomte un douloureux souvenir.

Ce domestique était celui qui, un soir, avait introduit, bien malgré lui, l'agent de police déguisé qui venait arrêter M. Lecoq de Gentilly.

Depuis ce jour funeste, Thérèse évitait de le rencontrer et surtout de lui parler.

Elle appréciait les qualités de ce serviteur fidèle et dévoué, mais elle n'était pas maîtresse de ses nerfs, et elle avait peine à supporter l'honnête visage d'Antoine.

En le voyant dialoguer avec un individu modestement habillé, il lui vint à l'esprit que la visite de cet étranger se rattachait à l'affaire de son malheureux fiancé.

C'était là assurément une conjecture bien hasardée ; mais, dans l'état de surexcitation où elle se trouvait, la jeune fille attachait aux moindres événements une importance exagérée.

Il lui semblait que le père de Louis ne pouvait pas la laisser toujours sans nouvelles du sauvetage qu'il avait entrepris, et qu'au moment où elle s'y attendrait le moins, un messenger se présenterait de la part de M. Lecoq.

Elle se dit que peut-être Antoine venait de repousser ce messenger, qui naturellement n'avait pas voulu expliquer à un valet de chambre pourquoi il voulait parler à M^{lle} Lecomte, et, sans plus réfléchir, elle sortit précipitamment du salon.

Elle pensait rencontrer Antoine dans l'antichambre ou dans l'escalier, et, ne le voyant point, elle descendit jusqu'au bas du perron où elle trouva le jardinier qui lui dit qu'Antoine venait de sortir pour aller à Saint-Cloud jeter une lettre à la poste.

Thérèse résolut d'attendre son retour en se promenant dans le jardin.

Le jour baissait, et déjà l'étoile du soir brillait au ciel.

C'était l'heure propice à la rêverie, l'heure où ceux qui s'aiment se le disent tout bas, où ceux qui ont aimé évoquent le souvenir du bonheur évanoui.

La fiancée du condamné se laissa bientôt gagner par le charme mélancolique de l'ombre et du silence, et elle suivit lentement une allée qui serpentait entre d'épais massifs d'arbres verts et qui aboutissait à une porte donnant sur la campagne.

La villa que M. Lecomte avait fait construire et que sa veuve habitait toute l'année, faisait face à la Seine, bordée en cet endroit par un large quai.

Une cour, pleine de fleurs rares, précédait le perron et communiquait des deux côtés de la maison avec un vaste jardin soigneusement entretenu.

Au delà des pelouses et des massifs de ce jardin, s'étendait un véritable bois, un bois de haute futaie qui couvrait plusieurs arpents.

Le banquier était fort riche et le terrain n'était pas très-cher à l'époque où il l'avait acheté.

Il avait donc pu se donner le luxe de posséder, à la porte de Paris, une propriété presque aussi vaste qu'une terre seigneuriale d'autrefois.

Et il avait eu aussi le bon goût de ne pas toucher à sa forêt, de respecter les vieux arbres, de ne pas défricher les clairières mousseuses et de permettre aux églantiers sauvages de pousser en liberté.

Il s'était borné à percer des allées dans les taillis, à placer des bancs aux bons endroits, et à entourer son parc d'une grille pour le mettre à l'abri des incursions des passants.

Cette grille, tout enguirlandée de lierre, se confondait avec la verdure, et protégeait les promeneurs contre les regards indiscrets.

Extérieurement, elle était bordée par un chemin de traverse qui allait de la rivière à l'hippodrome de Longchamps.

Ce chemin, peu fréquenté, traversait des terrains vagues où les blanchisseurs de Boulogne étendaient du linge, et où les vagabonds de la banlieue venaient volontiers dormir au soleil.

Les habitants de la villa ne s'y hasardaient guère, mais ils pouvaient en user, car la grille avait plusieurs portes, convenablement espacées, et il arrivait quelquefois aux domestiques de passer par là pour gagner le rond-point de Boulogne.

L'allée que M^{lle} Lecomte avait prise passait d'abord sous une voûte de feuillage formée par de grands hêtres qui entrecroisaient leurs rameaux à trente pieds au-dessus du sol ; puis, se rétrécissant jusqu'à n'être plus qu'un sentier, elle traversait des taillis sauvages et serpentait ensuite entre d'épaisses charmilles et les lierres de la clôture grillée.

C'était une espèce de chemin de ronde qui faisait le tour du parc.

Thérèse aimait à le suivre parce qu'elle s'y était promenée souvent avec son fiancé, par les belles journées d'hiver, alors que le pâle soleil de janvier faisait briller les cristaux que le givre suspend aux branches.

Le bois avait pris sa parure printanière, mais le cœur de la jeune fille n'avait pas changé, et chaque pas qu'elle faisait y éveillait un douloureux écho.

Elle allait, les yeux baissés, le front pensif, foulant d'un pied distrait la mousse du chemin, et tressaillant parfois quand une fauvette s'envolait d'un buisson frôlé par sa robe blanche.

Le jour fuyait rapidement ; sous les grands hêtres, il faisait déjà presque nuit, mais l'obscurité n'effrayait pas Thérèse.

Sa pensée était bien loin de ce parc où, pour la première fois, Louis lui avait dit qu'il l'aimait.

Elle songeait à la prison où le condamné vivait ses dernières heures, à la cellule sombre, aux geôliers indifférents aux souffrances des malheureux qu'ils gardent jusqu'à ce que le bourreau vienne les prendre. Elle entendait le cliquetis des clefs et le grincement des verrous.

Et elle se prenait à maudire la justice des hommes et à douter de la justice de Dieu.

En rêvant ainsi, elle arriva à l'endroit où le sentier commençait à longer la grille.

Là, elle retrouva la lumière indécise du crépuscule, et elle s'arrêta pour regarder le ciel qui se décolorait peu à peu et les étoiles qui s'allumaient l'une après l'autre, comme des fleurs que la nuit ferait éclore.

Il y en avait une qu'elle avait souvent contemplée avec lui, une petite étoile perdue dans un coin de l'espace.

Ils l'avaient choisie, parce qu'elle scintillait bien loin des constellations éblouissantes, parce qu'il leur semblait qu'ils l'avaient découverte et qu'elle était à eux seuls.

Elle brillait toujours du même éclat, et Thérèse se figura qu'elle lui souriait.

Puis elle songea qu'ils s'étaient juré de lever les yeux vers ce diamant céleste, toutes les fois qu'ils se trouveraient séparés, et qu'à cette heure Louis ne pouvait pas l'apercevoir du fond de son cachot.

Un léger bruit la tira de sa rêverie.

Quelqu'un marchait avec précaution sur le chemin public et, en regardant à travers le feuillage du lierre qui garnissait la grille, elle vit un homme tapi contre les barreaux.

Elle n'était pas peureuse, et elle pensa que cet homme était tout simplement un villageois indiscret qui s'amusait à épier les dames de la villa.

Cela arrivait assez souvent, et elle ne s'en était jamais préoccupée.

Cependant, elle pressa le pas pour voir si le curieux allait la suivre, et il lui sembla qu'il ne bougeait pas.

Elle arriva bientôt à un banc adossé au tronc d'un vieux chêne qui s'élevait précisément en face d'une des portes de la grille, un banc où elle s'était assise plus d'une fois avec son fiancé.

Elle voulut s'y asseoir encore, et, sans qu'elle s'expliquât pourquoi, sa pensée, dès qu'elle y eut pris place, revint au visiteur qu'Antoine avait éconduit.

— Qui sait s'il ne m'était pas envoyé par le père de Louis ? murmura-t-elle. Qui sait si ce n'est pas lui qui rôde autour du parc, cherchant une occasion de me parler ?

Elle écouta, elle n'entendit plus rien, et elle se dit qu'elle se trompait.

Il ne faisait pas encore tout à fait nuit, et le temps était assez clair pour qu'elle pût voir qu'il n'y avait personne sur le chemin.

Thérèse pensa alors que, si elle tardait à rentrer, sa mère serait inquiète, et elle allait se lever lorsqu'une pierre lancée par-dessus la grille, vint tomber à ses pieds.

Cette pierre était enveloppée dans un papier.

La jeune fille n'hésita pas à la ramasser et à déplier le papier.

Il portait ces mots tracés en gros caractères :

« Si vous voulez avoir des nouvelles de Louis, venez. On vous attend sur la route. »

Elle lut, et elle bondit vers la grille.

Elle ne songea point qu'il y avait quelque danger à franchir la clôture du parc, sur la foi d'un message anonyme.

Elle croyait aux pressentiments et, depuis qu'elle avait vu un homme causer avec Antoine, quelque chose lui disait que cet homme venait de la part du père Lecoq.

D'ailleurs, dans cette hypothèse, tout s'expliquait, fort bien.

Le messenger, rebuté par le valet de chambre, s'était mis à faire le tour de la propriété.

C'était lui qui s'était montré une fois à travers les feuilles du lierre. Il avait vu la jeune fille et deviné que c'était à elle qu'il avait affaire.

Et, n'osant pas l'appeler par son nom, il lui jetait un billet.

Thérèse savait que les gens de la maison déposaient la clef de la porte du parc dans une cachette pratiquée à la base du mur qui soutenait les barreaux.

Elle la trouva à sa place habituelle, l'introduisit dans la serrure, ouvrit et s'avança vers le chemin.

Elle regarda à sa gauche du côté où l'homme devait être resté, et elle ne vit personne.

Les grands arbres étendaient leurs branches par-dessus la grille, et, sur la route, il faisait très-sombre.

À droite, au contraire, il n'y avait que des taillis, qui ne projetaient pas d'ombre, et, à la lueur affaiblie du crépuscule, M^{lle} Lecomte distingua deux individus qui cherchaient évidemment à se dissimuler en se collant contre la muraille.

Il lui sembla aussi apercevoir un peu plus loin une masse noire qui pouvait bien être une voiture.

Alors seulement elle se souvint qu'elle était seule, que le lieu était désert et que, si on l'attaquait, ses cris ne seraient pas entendus, car la villa était loin.

Et, par prudence, elle s'arrêta sur le seuil de la porte entr'ouverte, afin de pouvoir au besoin se réfugier derrière les barreaux protecteurs.

Un des deux individus embusqués quitta son compagnon et vint à elle.

La jeune fille eut le courage de l'attendre.

Il s'approcha en longeant la clôture et, quand il ne fut plus qu'à deux pas, elle reconnut qu'il n'avait pas du tout la même tournure que l'homme

renvoyé par Antoine.

Elle allait battre en retraite, lorsque cet inconnu lui dit à voix basse :

— Son père veut vous parler.

— Son père ! répéta M^{lle} Lecomte. Ah ! je savais bien qu'il ne l'avait pas abandonné.

Où est-il ?

— À deux pas d'ici, dans cette voiture qui stationne au bord de la route. Il n'ose pas se montrer parce que, vous le savez, la police le recherche. Il ne peut avoir avec vous qu'une courte entrevue, et il ne mettra pas pied à terre. Mais il a un renseignement de la dernière importance à vous demander.

— Conduisez-moi, monsieur, dit simplement Thérèse.

L'homme prit aussitôt les devants et M^{lle} Lecomte le suivit.

Il rasait la grille et, à quelques pas de la porte, il passa tout près de son camarade qui était resté immobile comme un terme.

Thérèse passa aussi sans regarder cette étrange sentinelle.

Tout à coup, elle sentit le contact de deux bras qui l'enlaçaient par derrière.

En même temps, l'homme qui la précédait se retourna vivement et lui appliqua un mouchoir sur la bouche.

Elle ne put que crier d'une voix étouffée.

— À moi ! au secours !

Ce cri de détresse, cet appel désespéré, Thérèse ne put pas le jeter une seconde fois.

Le mouchoir lui ferma la bouche et les bras qui l'avaient saisie l'enlevèrent.

La voiture vers laquelle on l'emportait stationnait à dix pas de là ; le cocher était sur son siège, prêt à fouetter ses chevaux dès que le rapt serait consommé ; la nuit était venue tout à fait, et personne ne se montrait sur la route.

Cependant, l'appel de la jeune fille fut entendu.

Un homme, celui qu'elle avait entrevu à travers le lierre, émergea tout à coup de l'ombre où il s'était tenu caché pendant que M^{lle} Lecomte s'abouchait avec le prétendu messenger de M. Lecoq.

En trois bonds il eut rejoint les ravisseurs et il tomba sur eux à grands coups de bâton.

Les coquins ne s'attendaient pas à être attaqués par derrière, et il eut tôt fait de délivrer la pauvre enfant qu'ils entraînaient.

Celui qui la tenait à bras-le-corps reçut un horizon sur le crâne et roula par terre.

L'autre, touché à l'épaule, lâcha prise aussi et se sauva à toutes jambes, sans s'occuper de son camarade qui gisait sur le gazon.

Le sauveur de Thérèse ne songea point à eux.

Il débarrassa la jeune fille du bâillon qu'ils lui avaient appliqué, et il allait l'enlever dans ses bras pour l'emporter loin de ces parages dangereux, mais il s'aperçut qu'elle n'avait point perdu connaissance et qu'elle était en état de marcher.

Elle retrouva même la parole pour lui dire, d'une voix entrecoupée :

— Merci, monsieur... ne me quittez pas, je vous en supplie... la porte du parc est restée ouverte... derrière la grille, nous serons à l'abri.

— Venez, mademoiselle, et soyez sans crainte, répondit l'homme. Appuyez-vous sur moi.

Thérèse fit ce qu'il lui disait, et, bien entendu, les assaillants ne tentèrent pas le moindre retour offensif.

L'un avait de bonnes raisons pour se tenir tranquille, puisqu'il était assommé, ou peu s'en fallait, et l'autre était déjà monté dans la voiture qui filait grand train vers Paris.

La jeune fille et son défenseur improvisé trouvèrent en effet la porte ouverte et, quand ils l'eurent passée, celui-ci s'empessa de la refermer à double tour et d'enlever la clef, qu'on aurait pu atteindre du dehors en passant la main à travers les barreaux.

Thérèse, quelque brave qu'elle fût, était trop émue pour aller bien loin.

Elle se laissa tomber sur le banc où elle était assise quand le perfide message lui avait été lancé par-dessus la grille.

L'inconnu resta debout devant elle, et il attendit qu'elle lui adressât la parole.

M^{lle} Lecomte ne pouvait pas voir ses traits, car il faisait nuit ; mais à sa taille et à sa prestance, elle croyait bien reconnaître le visiteur qui était venu sonner à l'entrée de la villa.

Peut-être devina-t-il qu'elle attendait de lui une explication, car il lui dit doucement :

— Je suis bien content, mademoiselle, d'avoir eu l'idée de vous suivre de l'autre côté de la grille. À quelque chose malheur est bon, car, si votre domestique m'avait laissé entrer tout à l'heure, je ne me serais pas trouvé là quand ces chenapans se sont jetés sur vous.

— C'est donc vous, monsieur, que j'ai vu de ma fenêtre ?

— Oui, mademoiselle. Je vous avais vue aussi... et, un instant après, comme je m'en allais par la route qui longe votre jardin, je vous ai aperçue sous les arbres...

— J'étais descendue pour dire à notre vieux domestique de vous recevoir... mais quand je suis arrivée dans la cour, vous étiez déjà loin et Antoine était sorti...

Vous désiriez sans doute parler à ma mère ?

— Je désirais parler à M^{me} Lecomte.

— Je suis sa fille,

— À M^{me} Lecomte, veuve de M. Lecomte qui était banquier à Paris.

— Vous êtes chez elle, monsieur, elle sera heureuse de vous recevoir et, si vous voulez me suivre...

— Je vous remercie, mademoiselle, mais il me semble que vous n'êtes pas encore remise de l'émotion que vous avez dû éprouver ; si vous le permettez, je vous accompagnerai jusqu'au château et je remettrai à un autre jour ma visite à M^{me} Lecomte.

— Pourquoi ? Cette visite avait sans doute un but important. Vous devez avoir hâte de voir ma mère, et je vais vous conduire près d'elle.

Oh ! ne craignez rien... je puis très-bien marcher, ajouta-t-elle en se levant.

— J'admire votre courage, mademoiselle, et je pense qu'il vaut mieux que je vous accompagne jusqu'à votre maison. Les gens qui vous en veulent n'auraient qu'à escalader la grille... et d'ailleurs, la place où vous êtes n'est pas sûre... Ils pourraient se glisser sur la route et tirer sur vous.

— Vous avez raison, venez, monsieur, dit Thérèse.

Et elle reprit le sentier qu'elle avait déjà suivi, marchant à côté de son sauveur, qui paraissait assez gêné de la situation où le hasard le jetait.

M^{lle} Lecomte n'était pas moins embarrassée que lui, pour de tout autres motifs ; plus embarrassée qu'émue, car le péril qu'elle venait de courir ne lui avait pas fait perdre un seul instant son sang-froid.

Mais elle envisageait cette étrange aventure sous un aspect particulier.

Elle ne doutait pas que le piège où elle avait failli tomber n'eût été tendu par les ennemis de Louis Lecoq, et en cela elle n'avait peut-être pas tort, puisqu'on s'était servi du nom du condamné pour attirer sa fiancée dans un guet-apens.

Mais elle était plus que jamais convaincue que ce protecteur, qui lui était tombé du ciel si à propos, lui avait été envoyé par le père de Louis.

Et elle pensait beaucoup plus à lui demander quelles nouvelles il apportait, qu'aux scélérats qu'il avait mis en fuite.

Le protecteur, lui, se préoccupait davantage des suites de la bataille qu'il venait de livrer et, à mi-chemin de la villa, il dit à sa protégée :

— Je crois qu'il serait bien d'envoyer tout de suite un de vos domestiques relever ce brigand qui est resté sur la route. J'espère que je ne l'ai pas tué... mais j'ai pu avoir la main malheureuse... et, dans ce cas-là, j'aurais besoin de produire des témoins qui diraient comment les choses se sont passées... et puis, s'il est blessé, on ne peut pas le laisser sans secours.

— Monsieur, interrompit Thérèse d'une voix ferme, je vous dois la vie ; mais j'ai une grâce à vous demander.

Je vous prie de ne jamais dire un mot à personne de ce qui vient de se passer... à personne, pas même à ma mère.

— Cependant, mademoiselle, s'il y avait mort d'homme...

— Vous n'auriez rien à vous reprocher, car c'est pour me protéger contre les violences de ce misérable que vous avez frappé.

Et, si on vous accusait, je serais là pour vous défendre.

Mais vous savez bien que ceux qui m'ont attaquée sont les mêmes qui ont fait condamner Louis.

— Louis ! répéta l'homme tout ahuri.

— Oui, son père a dû vous dire... car j'en suis sûre... c'est son père qui vous envoie.

— Pardon, mademoiselle, mais je ne comprends pas... je ne sais pas du tout de qui vous parlez.

— Quoi ! ce n'est pas de sa part que vous venez ! Vous n'êtes pas envoyé par...

Thérèse n'acheva point sa phrase. Elle venait d'apercevoir au bout du sentier la lumière d'une lanterne et d'entendre la voix de sa mère.

M^{me} Lecomte, inquiète de l'absence prolongée de la jeune fille, venait à sa recherche, et le fidèle Antoine l'escortait.

— Je vois que je me suis trompée, reprit vivement la fiancée du condamné, mais je vous supplie encore de taire ce qui vient de se passer, et de ne pas démentir le récit que je vais faire.

Le sauveur ne dit mot ; mais qui ne dit mot consent, et Thérèse, quand elle rencontra M^{me} Lecomte au détour du sentier, n'hésita point à commencer ainsi :

— Je t'ai bien tourmentée, n'est-ce pas, mère ? Mais tu me pardonneras, car je t'amène monsieur qui a quelque chose d'important à t'apprendre.

Il était curieux le tableau que formaient en ce moment les quatre personnages rassemblés sous un dôme de verdure à la clarté d'un fanal, et leur mine était à peindre.

Le visiteur anonyme tortillait son chapeau qu'il avait ôté pour saluer la mère de Thérèse.

Stupéfaite et choquée de rencontrer sa fille en compagnie d'un inconnu, M^{me} Lecomte les regardait alternativement, ne sachant à qui des deux demander une explication.

Antoine, encore plus ébahi que sa maîtresse, faisait les gros yeux à l'homme qu'il avait consigné à la porte.

Seule, Thérèse était calme, presque souriante.

— C'est la faute d'Antoine, reprit-elle du ton le plus naturel. Il n'a pas voulu recevoir monsieur qui demandait à te parler et qui, en s'en allant, m'a aperçue à travers la grille, dans l'allée où je me promenais. Il s'est adressé à moi, je lui ai ouvert la porte et nous voici.

Veux-tu que nous montions au salon ?

La veuve du banquier aurait eu bien des objections à faire à ce discours et à cette proposition, mais elle jugea qu'il était plus sage de ne rien dire et de subir la singulière visite que Thérèse lui imposait.

— Venez, monsieur, dit M^{me} Lecomte en prenant le bras de sa fille et en faisant signe à son domestique de marcher devant pour éclairer le chemin avec sa lanterne.

L'homme suivit sans se faire prier, mais il avait la tête basse et la mine assez déconfite.

Évidemment, il ne s'attendait point à ce dénouement d'une aventure fort imprévue, et, s'il ne regrettait pas d'avoir porté secours à la jeune fille assaillie par des coquins, peut-être regrettait-il de se trouver mêlé involontairement à un mystère incompréhensible pour lui.

M^{me} Lecomte était aussi assez troublée, car la conduite de Thérèse lui semblait inexplicable ; mais il lui tardait d'en finir avec une situation qu'elle trouvait presque inconvenante.

On arriva vite à la maison et on monta au salon où s'était passée la scène qui avait précédé l'arrestation de Louis Lecoq.

Le vieux valet de chambre ne l'avait pas oubliée, cette scène, et il lui en était resté une défiance instinctive contre les gens qui demandaient à parler à sa maîtresse et qui ne voulaient pas dire leur nom.

Volontiers il se serait mis de planton dans un coin pour prêter au besoin main forte à M^{me} Lecomte et aussi pour entendre ce que l'homme allait dire.

Mais M^{lle} Lecomte le pria de sortir et, bon gré mal gré, il dut se contenter de garder l'antichambre, comme il avait fait le soir de la visite de Piédouche.

Le visiteur, sur l'invitation de la dame du logis, avait pris place tout au bord d'un fauteuil, et se demandait évidemment par où il allait commencer.

— À qui ai-je l'honneur de parler ? demanda la veuve d'un ton peu encourageant.

— Mon Dieu, madame, balbutia le sauveur de Thérèse, mon nom vous est inconnu et vous vous étonnerez peut-être que je me permette de me présenter chez vous, car je ne suis qu'un ouvrier.

Je m'appelle Pierre Cambremer et je suis aiguilleur au chemin de fer d'Orléans.

— Alors, monsieur, reprit M^{me} Lecomte, veuillez me dire à quelle circonstance je dois votre visite.

Cambremer s'agita sur son fauteuil, et resta quelques instants sans répondre.

Il cherchait un exorde à son discours et il ne le trouvait point.

Enfin, il résolut de supprimer les préliminaires et d'aller droit au fait.

— Madame, dit-il, vous allez sans doute me trouver indiscret, mais je viens vous prier de me donner un renseignement... Je voudrais savoir qui était la mère de M. Lecomte, votre mari.

— C'est une plaisanterie, je suppose, s'écria la veuve choquée au dernier point.

Le début de l'aiguilleur n'était pas adroit et il aurait pu choisir une formule plus heureuse pour expliquer ses intentions.

Il comprit bien vite qu'il faisait fausse route et il donna un autre tour à la question qu'il voulait poser.

— Je vous jure, madame, reprit-il, qu'il s'agit d'une chose très-sérieuse... Ce n'est pas, croyez-le bien, la curiosité qui me pousse à vous demander si M^{me} votre belle-mère ne se nommait pas, de son nom de demoiselle, Georgina O'Sullivan.

M^{me} Lecomte laissa voir sur son visage un certain étonnement, et Thérèse, qui ne paraissait pas s'intéresser beaucoup à la conversation, Thérèse devint attentive.

— Et quand cela serait, monsieur, dit froidement la veuve, en quoi cela peut-il vous intéresser ?

— Je vais vous l'apprendre, madame, répondit Cambremer qui commençait à retrouver son aplomb.

Je me suis marié, il y a quelques années, avec une femme que j'ai eu le malheur de perdre, et qui m'a laissé une petite fille de six ans qui est toute ma consolation.

Ma femme était une pauvre ouvrière, et sa mère n'était pas plus riche qu'elle, mais la mère de sa mère était d'une bonne famille irlandaise et s'appelait O'Sullivan.

— Il y a beaucoup d'O'Sullivan en Irlande, interrompit M^{me} Lecomte.

— C'est ce qu'on m'a dit, et je ne me serais jamais inquiété de rechercher la parenté de ma femme, si on ne m'avait pas conseillé de prendre des informations dans l'intérêt de ma fille.

Tout dernièrement, j'ai trouvé dans de vieux papiers laissés par ma belle-mère un état... une liste... de toutes les personnes de sa famille... et j'y ai

vu qu'une tante de ma belle-mère, une O'Sullivan, avait épousé en 1819 un M. Joseph Lecomte, qui était alors employé chez un agent de change.

— Mon grand-père s'appelait Joseph, et il était à la Bourse quand il s'est marié, s'écria Thérèse. Mon père me l'a dit souvent.

La veuve fut moins pressée de reconnaître que son mari défunt était bien de la même race que la fille de cet ouvrier dont elle n'avait de sa vie entendu parler.

Cependant, elle savait parfaitement que feu Lecomte était le fils d'un commis d'agent de change et d'une institutrice irlandaise, laquelle se nommait O'Sullivan.

Mais elle soupçonnait l'homme qui lui parlait de vouloir spéculer sur cette parenté, et elle désirait se tenir sur la réserve, jusqu'à plus ample éclaircissement.

— La grand'mère de ma femme s'appelait Élisabeth, reprit Cambremer ; sa grand'tante, qui est devenue M^{me} Lecomte s'appelait Georgina.

— C'était bien le nom de ma grand'mère, dit Thérèse. Tu m'as dit cent fois, mère, qu'à ma naissance, il avait été question de me nommer Georgina, en souvenir d'elle.

— Alors, mademoiselle, demanda timidement l'aiguilleur, je ne me serais donc pas trompé, et ma petite Marthe se trouverait être votre cousine...

Oh ! ne craignez rien, madame, ajouta-t-il en voyant que la figure de M^{me} Lecomte se rembrunissait ; je n'ai pas l'intention de vous demander de la reconnaître pour votre parente. Je sais que nous ne sommes pas du même monde et que je ne peux pas vous fréquenter.

Ne croyez pas non plus que je vienne solliciter un secours ou votre protection. Je gagne ma vie, Dieu merci ! et je n'ai besoin de personne.

— Veuillez donc, monsieur, dit la veuve, très-radoucie par cette déclaration, m'expliquer ce que vous attendez de moi.

— Rien, madame. Je tenais à me renseigner, parce qu'il pourrait arriver que ma fille se trouvât appelée à recueillir une succession du côté des O'Sullivan, et parce que, dans ce cas-là, mademoiselle aurait sans doute aussi des droits à cet héritage.

Ce n'est qu'une espérance, mais, si elle se réalisait, je m'empresserais de vous avertir pour que vous puissiez réclamer votre part.

Cette fois, M^{me} Lecomte, touchée de tant de désintéressement, ne chercha plus à se retrancher dans des réponses évasives.

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle. Je n'étais pas préparée à la nouvelle que vous venez de m'apprendre, et j'ai évité, je l'avoue, de vous répondre nettement. Maintenant que je sais à qui j'ai affaire, je puis vous dire qu'en effet M. Lecomte, mon regretté mari, était le fils de Georgina O'Sullivan.

Il avait à peine connu sa mère, qui mourut trois ans après s'être mariée, et il a toujours ignoré ce qu'étaient devenus ses parents du côté maternel.

Il savait seulement que M^{lle} O'Sullivan, fille d'un petit propriétaire irlandais, était venue en France fort jeune, qu'elle ne possédait aucune fortune, et qu'elle avait eu un frère et trois sœurs.

Toute cette famille s'était dispersée à la mort du père, comme cela arrive souvent en Irlande, où on est pauvre. Mon mari avait entrepris des recherches qui n'ont pas abouti, et aujourd'hui, pour la première fois, j'entends parler d'une personne de son sang.

Vous avez sans doute des preuves qui établissent cette filiation ?

— Pas d'autres que l'état dont je vous ai parlé ; mais, comme il indique les lieux et les dates des naissances et des mariages, il sera facile de se procurer les actes.

— En effet... et je vous prie de croire, monsieur, qu'alors ni ma fille, ni moi, ne rougirons de reconnaître les liens qui nous unissent à votre enfant.

— Vous nous l'amènerez, n'est-ce pas ? dit Thérèse en adressant à Cambremer un regard qui le toucha jusqu'au fond de l'âme.

— Seulement, reprit la veuve, je crains qu'il ne lui revienne absolument rien du chef de sa mère, car, je vous le répète, monsieur, la famille O'Sullivan était très-pauvre.

— Je le sais, madame ; ma belle-mère en était réduite à travailler pour vivre. Aussi, je n'aurais jamais pensé que ma fille pût hériter de quoi que ce soit, si, un jour de cet hiver, un homme que je n'avais jamais vu n'était venu me parler vaguement de droits qu'elle aurait à une succession.

Je l'ai à peine écouté, il est parti, il n'a pas reparu, et j'avais presque oublié sa visite, quoique j'eusse des raisons pour m'en souvenir, car ma petite Marthe avait manqué d'être écrasée par sa faute.

Mais les papiers que j'ai trouvés ces jours-ci m'ont fait songer que cette visite devait avoir un but sérieux. Quelqu'un m'a conseillé de venir vous voir d'abord et ensuite de les montrer à un homme d'affaires qu'on m'a indiqué comme étant très-habile.

— C'est singulier, murmura Thérèse. Un homme est venu, dites-vous, cet hiver... Vous ne vous rappelez pas exactement à quelle époque ?

— Je ne pourrais pas préciser la date, répondit Cambremer, mais je suis sûr que c'était deux ou trois jours après un événement qui a fait beaucoup de bruit dans le quartier que j'habite... l'assassinat de la rue de l'Arbalète.

Cambremer s'aperçut bientôt de l'effet qu'il venait de produire, en évoquant le souvenir du crime de la rue de l'Arbalète.

Thérèse pâlit et porta la main à son cœur ; M^{me} Lecomte cacha son visage sous son mouchoir.

Le pauvre homme, tout décontenancé, se demandait ce qu'il avait pu faire pour les troubler à ce point et, ne sachant que dire pour réparer sa faute involontaire, il songeait déjà à battre en retraite, lorsque la jeune fille, relevant la tête et dominant son émotion, lui dit :

— Comment était cet homme ?

— Mon Dieu ! mademoiselle, balbutia l'aiguilleur, il n'avait rien de particulier. Il était bien mis, et il pouvait avoir quarante à cinquante ans. Sa figure ne disait rien, sauf ses yeux... des yeux qui ne regardaient pas en face.

— C'est lui !

— Que veux-tu dire, ma chère enfant ? demanda la veuve, qui avait ressenti le coup comme sa fille, mais qui ne devinait pas où elle voulait en venir.

— Tu ne te souviens donc pas, mère, qu'un jour du mois de janvier, un homme s'est présenté ici, qu'il a demandé à te parler, qu'il a refusé de dire son nom à Antoine, et que tu as prié Louis d'aller le recevoir.

— En effet, je crois me rappeler cela, mais...

— Louis ne put en tirer que des réponses vagues, et il revint très ému, après l'avoir congédié. Il nous dit que cet homme lui avait paru mal intentionné... il croyait avoir eu affaire à un ennemi... à un espion peut-être...

Et le portrait qu'il me fit était bien celui du personnage que monsieur vient de nous dépeindre.

— Quel rapport vois-tu entre cette visite et celle que monsieur a reçue ? demanda M^{me} Lecomte.

Thérèse se tut.

Elle sentait qu'elle ne ferait partager ses idées à personne et qu'elle agirait prudemment en les gardant pour elle ; mais elle s'imaginait qu'il s'était tramé entre les persécuteurs de Louis Lecoq un vaste complot auquel se rattacherait l'attaque dont elle avait failli être victime.

— Mademoiselle, dit Cambremer, cet homme n'a point reparu. Le hasard m'avait procuré son adresse, et je me suis présenté plusieurs fois à son domicile, mais je n'ai jamais pu arriver jusqu'à lui.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda vivement M^{lle} Lecomte.

— Tolbiac de Tinchebray. Il demeure rue Godot-de-Mauroy.

— Je m'en souviendrai, murmura Thérèse.

— Ma chère enfant, dit la veuve, qui voulait clore le plus tôt possible cet entretien scabreux, les faits que tu rappelles n'intéressent pas monsieur et je me reprocherais de le retenir plus longtemps.

L'aiguilleur comprit et se leva en disant :

— Je vous remercie, madame, de votre bonté, et je vous prie encore une fois d'excuser mon indiscretion.

Il ne me reste plus qu'à vous demander si vous m'autorisez à dire à l'homme d'affaires que mademoiselle votre fille descend d'une O'Sullivan.

— Non-seulement je vous y autorise, monsieur, mais je vous en prie, et je vous serai même très-obligée de vouloir bien me faire connaître les résultats de votre entrevue avec lui.

— Je n'y manquerai pas, madame, et je pense le voir demain soir.

— Et après-demain, j'espère bien que vous me présenterez ma petite cousine, dit Thérèse en tendant à Cambremer une main qu'il n'osa toucher que du bout des doigts.

La veuve se montra moins expansive. Elle n'était pas encore tout à fait revenue de ses idées sur la visite excentrique de l'aiguilleur, et elle trouvait que Thérèse allait trop loin et trop vite.

Cambremer prit congé définitivement et fut escorté jusqu'à la grille par Antoine, qui se croyait obligé de le surveiller de près.

En se retrouvant seul sur le quai, le père de Marthe entra en possession de son sang-froid, qui l'avait un peu abandonné depuis une heure.

Il se mit à réfléchir aux incidents singuliers et imprévus qui venaient de remplir son excursion à Boulogne.

Le plus grave de tous assurément c'était la bataille qu'il avait livrée aux ravisseurs de Thérèse, bataille terminée par un rude coup de bâton qui avait couché sur l'herbe un des assaillants.

Cambremer ne regrettait pas d'être venu au secours de M^{lle} Lecomte, mais il ne s'expliquait pas du tout la conduite qu'elle avait tenue après l'événement, pas plus qu'il ne s'expliquait la cause de la brutale attaque dirigée contre elle par des inconnus.

Qui donc pouvait en vouloir à cette jeune fille si douce et si affectueuse ? Pourquoi tenait-elle à ce que sa mère ignorât une si étrange et si inquiétante aventure ?

Et surtout comment se faisait-il qu'elle, qui paraissait si bonne, se préoccupât si peu de l'homme gisant sur le chemin ?

Cambremer ignorait que Thérèse croyait avoir eu affaire aux ennemis, aux persécuteurs, aux bourreaux de Louis Lecoq, et que pour ceux-là son cœur, si compatissant à toutes les misères, n'avait pas de pitié.

L'aiguilleur, n'ayant pas les mêmes raisons qu'elle pour être implacable, regrettait d'avoir frappé si fort et n'était pas sans appréhension sur les suites de cette mauvaise affaire.

Quoi qu'il pût lui en coûter, au risque d'être assailli par des coquins, ou surpris par des passants, penché sur un cadavre, il résolut d'aller voir ce qu'il était advenu de l'homme abattu par sa robuste main.

Il prit une seconde fois le chemin qui longeait la grille du parc et il chercha la place où l'engagement avait eu lieu.

Il eut quelque peine à la retrouver et quelques précautions à prendre pour en approcher, car la nuit était obscure et la route propice aux embuscades.

Il finit cependant par reconnaître la porte par où il s'était sauvé avec M^{lle} Lecomte, et un peu plus loin le talus gazonné sur lequel l'homme était tombé.

Mais il eut beau regarder, visiter les creux qui bordaient le chemin et explorer les alentours, il ne découvrit pas le moindre corps étendu sur le sol. De deux choses l'une : ou le drôle tombé sous son coup de bâton, n'étant qu'étourdi, s'était remis sur pied et avait pris la fuite ; ou son complice, qui s'était tout d'abord sauvé en voiture, avait jugé prudent de ne pas le laisser là et était revenu l'enlever.

Dans les deux cas, il était à peu près certain que ces gens n'iraient pas se plaindre, et que jamais on n'entendrait parler d'eux.

C'était tout ce que souhaitait Cambremer, qui ne crut pas devoir se mettre à leur poursuite.

Il se garda même de pousser plus loin sur le chemin qu'ils avaient pris, et, revenant sur ses pas, il s'en alla attendre au bout du pont de Saint-Cloud le tramway qui le ramena à Paris.

Les sujets de réflexion ne lui manquaient pas et il n'avait pas lieu, en somme, d'être mécontent, puisqu'il venait d'acquérir la preuve que la généalogie de Marthe était sérieuse, et cependant le trajet lui parut long.

Il avait hâte de revoir sa fille, et il se reprochait de l'avoir laissée si longtemps seule.

Le souvenir des figures suspectes qui rôdaient autour d'elle depuis quelques jours lui revenait à l'esprit, et il rapprochait ce souvenir de celui de la tentative qu'il venait de faire avorter.

Cette tentative, dirigée contre M^{lle} Lecomte, ressemblait fort à un enlèvement, et il se rappelait que peu de jours auparavant, sur le quai, devant le Jardin des plantes, une femme inconnue avait cherché à entraîner Marthe.

— On dirait qu'on en veut à toutes celles qui ont du sang d'O'Sullivan dans les veines, pensait-il en frissonnant.

Et il maudissait les chevaux du tramway qui à son gré n'allaient pas assez vite.

Son impatience finit par devenir telle qu'en arrivant à la place de la Concorde, il descendit de l'impériale et prit un fiacre pour se faire mener boulevard de l'Hôpital.

Ce luxe de locomotion était tout à fait en dehors de ses habitudes, car il économisait tant qu'il pouvait sur ses maigres émoluments afin d'amasser un petit pécule à sa fille.

Mais, ce soir-là, il ne pensait qu'à l'embrasser le plus tôt possible.

Du reste, il n'était pas inquiet, car il l'avait confiée à sa voisine la blanchisseuse, qui était une brave femme et une femme sûre.

Marthe, d'ailleurs, devait dormir du profond sommeil des enfants, et le père espérait bien qu'elle ne se serait pas aperçue de son absence.

Quand le fiacre qui le voiturait s'arrêta devant la pauvre maison qui faisait le coin du boulevard et de la rue Poliveau, Cambremer vit que la porte était ouverte et qu'il y avait de la lumière au fond de la cour où il occupait un petit logement au rez-de-chaussée.

— Bon ! pensa-t-il en payant le cocher, les ouvrières de la mère Sorbier sont encore à l'ouvrage. Il n'y a pas de danger.

On n'était pas couché, en effet, chez la blanchisseuse, car il entendit des voix de femmes qui disaient :

— Tiens ! une voiture ! c'est peut-être lui qu'on ramène.

C'était un événement qu'un fiacre s'arrêtant à la porte d'une maison habitée par de pauvres gens qui ne sortaient et ne rentraient qu'à pied.

Aussi Cambremer ne s'étonna pas d'entendre une sorte de remue-ménage au fond de la cour, des bruits de pas précipités et des chuchotements dans l'allée.

Il ne fit pas grande attention non plus à l'exclamation qui venait de frapper ses oreilles, et il ne se demanda point de qui parlaient les ouvrières qui venaient de s'écrier : c'est lui qu'on ramène.

Il acheva de payer le cocher, qui fouetta ses chevaux en grommelant à propos de la course démesurée que cet habitant des quartiers excentriques venait de lui infliger.

Puis, tout joyeux de penser qu'il allait embrasser Marthe, Cambremer se retourna et mit le pied sur le seuil de la porte bâtarde qui donnait accès dans la ruche ouvrière.

Il se trouva face à face avec deux jeunes filles qui s'enfuirent en criant comme si elles avaient vu un revenant.

Cambremer, stupéfait de cet accueil, les suivit et gagna vivement la cour, où il trouva rassemblées toutes les commères de la maison et où son apparition produisit le même effet qu'à l'entrée du corridor.

Ce fut pendant quelques secondes un tohubohu indescriptible, toutes ces femmes parlant à la fois et se bousculant autour de l'aiguilleur.

Enfin sa voisine, la blanchisseuse, se détacha du groupe et apostropha en ces termes le père de Marthe :

— Ah ! ça, c'était donc une farce !

— Comment, une farce ? demanda Cambremer ahuri.

— Eh ! *ben*, non, là, vrai, elle n'est pas bonne... et je n'aurais jamais cru qu'un homme comme vous s'amuserait à nous tourner les sangs, pour dire après : histoire de rire.

— Expliquez-vous, mère Sorbier... je vous jure que je ne comprends rien à ce que vous me racontez.

— Bon ! bon ! elle a assez duré, la blague. C'est pas la peine de nous la faire plus longtemps.

— Ah ! mais, vous m'ennuyez à la fin, et si vous ne me répondez pas clairement, je...

— Allez-vous pas vous fâcher, par-dessus le marché... c'est ça qui serait drôle... Tenez, Cambremer, vous devriez être honteux de vous amuser à des bêtises pareilles... faire une peur comme ça à votre petite, non, vrai, ça n'est pas bien... elle a failli en mourir sur le coup...

— Mourir ! répéta Cambremer, qui pâlisait à vue d'œil.

— Oui, sur le coup, et si elle ne vous l'a pas dit, c'est qu'elle n'a pas osé, crainte de vous contrarier... car elle a plus de cœur que vous, c'te enfant-là.

— Marthe ! vous parlez de Marthe ? où est-elle ?

— Ah ! c'est trop fort ! vous le savez bien où elle est, puisque vous l'avez envoyé chercher.

— Moi !

— Oui, vous, et par une gourgandine, encore... une grande chabraque habillée comme une sauteuse... Et moi qui ai gobé ce qu'elle me disait, la coquine... qu'elle était la femme du maire de Choisy et dame de charité, et je ne sais pas quoi encore... Tâchez qu'elle ne revienne pas ici, celle-là, car si jamais elle me tombe sous la patte...

Cambremer se sentait défaillir. Il commençait à comprendre qu'on avait tenté quelque chose contre sa fille et il hésitait presque à interroger la verbeuse M^{me} Sorbier, qui continuait à répandre sur lui des flots d'objurgations.

Les ouvrières semblaient approuver leur patronne, car elles ricanaient à qui mieux mieux.

Exaspéré autant qu'effrayé, le malheureux père prit la blanchisseuse par le bras et lui dit d'un ton qui la calma subitement :

— Vous ne voyez donc pas que vous me tuez en me laissant croire qu'il est arrivé malheur à mon enfant.

— Malheur, non... j'espère que non...

— Ne me faites pas languir. Que s'est-il passé ici ?

— Eh *ben* ! il s'est passé qu'une heure après que vous avez été parti... la petite dormait déjà... v'là qu'une voiture s'arrête à la porte... il en descend une dame dans le grand genre qui entre dans la cour comme un boulet de canon et qui me dit : C'est ici que demeure un ouvrier du chemin de fer d'Orléans, un nommé Pierre Cambremer ? Naturellement, je lui réponds : oui. Sa fille est ici ? qu'elle me fait. Là-dessus, moi qui me défiais, je lui dis : Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Alors, si vous aviez entendu tout ce qu'elle m'a débagoulé... qu'elle venait pour une bonne action et que ma façon de la recevoir était indigne... et *patati* et *patata*...

— Mais, enfin, qu'est-ce qu'elle voulait à la petite ?

— L'emmener, parbleu ! Elle m'a conté que vous veniez d'avoir une jambe cassée par un coup de tampon, dans la gare de Choisy-le-Roi... que votre état était trop grave pour qu'on pût vous transporter à Paris... que vous aviez peur de mourir sans embrasser votre fille, et qu'alors elle avait fait atteler sa voiture pour venir chercher l'enfant.

— Et vous la lui avez donnée ! rugit Cambremer.

— Dame ! mettez-vous à ma place. Est-ce que je pouvais croire qu'une princesse comme celle-là allait venir me raconter un mensonge exprès pour voler la petite ?

— Voler ! oui, elle l'a volée ! elle va la tuer ! je ne la reverrai plus !
Marthe ! mon enfant, où es-tu ? cria le malheureux père en courant comme un fou vers la chambre où il avait laissé sa fille.

La porte était ouverte. Le petit lit était vide.

Cambremer se laissa tomber sur une chaise où la pauvre Marthe s'était assise pour s'habiller à la hâte.

On voyait ses joujoux épars sur le plancher.

Alors, il prit sa tête dans ses deux mains et il pleura à chaudes larmes.

Le spectacle de sa douleur changea bien vite les dispositions de la blanchisseuse et celles de ses ouvrières.

Ce fut un concert de malédictions sur l'audacieuse créature qui avait commis ce rapt infâme, et de plaintes sur le sort de la pauvre petite que tout le monde chérissait dans la maison.

L'assemblée féminine commençait même à murmurer contre la légèreté de M^{me} Sorbier, qui s'était laissé prendre à un piège assez grossier.

La brave créature que l'aiguilleur avait chargée de garder sa fille ne brillait pas par la finesse, ni même par l'intelligence ; mais son cœur était excellent, et dès qu'elle comprit le mal qu'elle avait fait, elle se livra à des pantomimes et à des exclamations désespérées.

Puis, s'avisant tout à coup qu'il serait plus sensé de réparer sa faute, elle courut à Cambremer, l'embrassa malgré qu'il en eût, et lui dit :

— Je ne suis qu'une bête... je mériterais que vous me cassiez la tête avec votre canne... mais ça ne servirait à rien. Venez plutôt avec moi chez le commissaire. Je vas lui raconter la chose et lui donner le signalement de la femelle et de la guimbarde où elle a fourré la petite. On saura où elle est passée. On la rattrapera, et vrai comme je m'appelle Julie Sorbier, je lui arracherai les yeux, car je lâcherai mon ouvrage pour courir après elle avec *la rousse*.

— De quel côté est allée la voiture ? demanda l'aiguilleur d'une voix brisée par l'émotion.

— Elle a remonté du côté de la barrière d'Italie... et d'un train... il y avait dessus deux grands chevaux jaunes qui l'enlevaient comme une plume...

— Ils l'ont emmenée hors de Paris... ils vont la tuer, murmura Cambremer.

— Ils n'auront pas le temps... d'ici à demain nous aurons remis la main dessus... un équipage de ce numéro-là, ça se remarque... sur la place d'Italie, sur l'avenue, sur la route de Choisy, je connais tout le monde, et il y a bien des gens qui connaissent la petite... on l'aura vue...

— Oui... c'est mon dernier espoir... allons, dit Cambremer.

La mère Sorbier avait déjà mis son bonnet, et gesticulait comme si la voleuse d'enfants eût été encore à portée de ses poings.

— Un mot, lui dit brièvement le père, qui par un effort surhumain était redevenu maître de lui-même. Marthe a-t-elle paru effrayée quand elle a vu la femme ?

— Pas du tout. Elle a pleuré quand je lui ai dit que vous étiez blessé, mais elle m'a répondu tout de suite : Je veux voir père. Il y a là une dame qui va t'emmener là où il est, que je lui ai fait. Elle a crié : Allons ! Et si vous aviez vu ses yeux et sa mine... une grande fille de vingt ans n'aurait pas été plus courageuse.

Elle s'est laissé embrasser par la dame et elle est montée toute seule dans la voiture.

— Ah ! s'écria Cambremer, c'est à devenir fou ! Marthe qui comprenait si bien qu'on lui en voulait, qui savait que je n'étais pas de service ce soir sur la ligne ! Comment a-t-elle pu croire aux mensonges de cette créature ?

— Elle vous aimait trop. C'est pour ça qu'elle a perdu la tête, répondit la Sorbier. Mais nous nous amusons à bavarder, pendant qu'on l'emmène. Venez chez le commissaire, ça vaudra mieux que de nous désoler ici.

Cambremer comprit que la brave femme avait raison et sortit avec elle.

IV

Depuis quelques jours le père Lecoq vivait d'espérances.

Il savait que Piédouche était sur des pistes qui promettaient d'aboutir à des découvertes décisives, et il attendait avec impatience des éclaircissements plus précis.

L'Auvergnat et son épouse cherchaient toujours la femme de chambre. Cambremer avait promis d'apporter au père Vinet la généalogie des O'Sullivan.

Or, le père Vinet, on le sait, c'était le nabab de Bahour, lequel, pour les besoins de son entreprise, sortait quelquefois de sa personnalité de prince indien.

L'entrevue avec l'aiguilleur avait été fixée au jeudi soir, et dès cinq heures, le jeudi, le seigneur Djafer s'était fait conduire comme de coutume au bois de Boulogne dans son bel équipage.

Seulement, par extraordinaire, il avait donné congé à son noir intendant qui se trouvait indisposé.

Le climat de Paris ne lui convenait pas, avait dit son maître aux gens du Grand-Hôtel.

Le susdit intendant était donc resté dans l'appartement où personne ne s'était avisé de venir troubler sa solitude et, un peu avant la nuit, il avait déguerpi, déguisé en petit bourgeois, pour s'en aller attendre Cambremer sur la place du Château-d'Eau.

Pendant ce temps-là, M. Lecoq faisait deux ou trois fois le tour du lac au pas dans un landau fermé — les Indiens sont frileux — et il avait soin de se montrer souvent à la portière de son carrosse.

Il se croisait même avec Arabella Disney, accompagnée de son inséparable Herminie, et il les saluait courtoisement.

À six heures, il reprenait le chemin de Paris ; mais son cocher, au lieu de le mener au Grand-Hôtel par les Champs-Élysées, enfilait l'avenue de Wagram et tournait ensuite à droite pour suivre la longue ligne des boulevards extérieurs.

À six heures et demie, l'équipage arrivait au rond-point formé par l'intersection du dernier de ces boulevards avec la rue Oberkampf et la chaussée de Ménilmontant.

Et le cocher, ralentissant l'allure de ses chevaux, s'en allait, en longeant le mur du cimetière du Père-Lachaise, jusqu'à un certain endroit désert où son maître pouvait mettre pied à terre, sans craindre qu'on le remarquât.

Le landau, qui avait reçu dans la cour du Grand-Hôtel un nabab en turban et en robe de soie, rendit un petit rentier en chapeau gris et en redingote à la propriétaire.

Puis l'ami de Piédouche s'en alla stationner avec sa voiture et ses bêtes sur le boulevard de Charonne, non loin du comptoir hospitalier d'un marchand de vins.

Cependant, M. Lecoq, transformé pendant le trajet, se dirigeait à petits pas, un rouleau de papier sous le bras, vers le passage où il avait loué un logement au nom de M. Vinet, pour y installer un cabinet d'affaires.

Ce passage aboutissait à la rue de la Roquette, tout près du carrefour où se trouve la mairie du onzième arrondissement, et le père de Louis ne pouvait y arriver qu'en traversant la place où son fils devait mourir, s'il ne réussissait pas à le sauver.

Ce n'était pas la première fois qu'il prenait ce lugubre chemin, car l'itinéraire qu'il suivait pour se rendre à son domicile d'homme de loi était toujours le même.

Il l'avait choisi en connaissance de cause et il lui arrivait assez souvent de rencontrer en route le brave Pigache, qui était dans la confidence de ses projets et de ses travestissements et qui avait soin de flâner tous les soirs dans ces parages.

Le numéro 33 et son ci-devant patron s'abordaient comme de vieilles connaissances et entamaient un colloque court et substantiel.

Pigache donnait des nouvelles du condamné, nouvelles que lui fournissait un gardien de la prison, un vieux troupier qu'il avait présenté un soir au père Vinet.

Le jeudi où Cambremer devait venir consulter ledit père Vinet sur la succession O'Sullivan, Pigache, appelé par son service à la préfecture, ne put pas se trouver sur le passage de M. Lecoq ; mais le gardien, qui fumait sa pipe sous les arbres de l'esplanade, aperçut l'homme d'affaires et l'accosta sans cérémonie.

— Eh ! bien papa, lui dit-il en lui frappant amicalement sur l'épaule, ça va-t'il toujours, ces écritures ?

— Hé ! hé ! comme vous voyez, répondit le père Lecoq en montrant la serviette en cuir noir qui lui servait à serrer ses paperasses.

À vrai dire, il n'était point ce soir-là d'humeur à causer, car il pensait à la visite qu'il attendait, et il lui tardait de s'installer dans son cabinet.

Mais, comme après tout Piédouche ne devait lui amener Cambremer que vers huit heures et demie, il avait du temps devant lui, et, pour ne pas

désobliger le geôlier, qu'il tenait à ménager, il se résigna à subir un instant de conversation.

— Vous devez faire vos affaires dans ce quartier-ci, reprit le gardien, quoique vous n'y soyez pas encore bien connu.

— Je ne suis pas mécontent, répondit le soi-disant père Vinet. Il pleut des faillites, et, comme ma spécialité est de les arranger, j'ai de la besogne.

— Ça prouve bien que le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre, dit le guichetier d'un ton doctoral. S'il n'y avait pas de faillites, vous ne gagneriez pas votre vie. S'il n'y avait pas des voleurs et des assassins à garder, avec ma retraite, je n'aurais pas de quoi m'acheter du tabac.

— C'est égal, soupira l'homme d'affaires, ça doit être dur de passer ses jours et ses nuits auprès d'un homme qui aura le cou coupé.

— Peuh ! on s'y fait. Et puis, voyez-vous, tous tant qu'ils sont, ils espèrent toujours jusqu'au dernier moment. Ça fait qu'ils ne sont pas tristes. Ils passent leur temps à jouer aux cartes avec nous, et, vous me croirez si vous voulez, ils y vont d'aussi bon cœur que s'ils faisaient la partie dans un café.

Le dernier qu'on a guillotiné était enragé pour le piquet, et quand il me faisait capot, il était content comme un roi.

Ça ne lui a pourtant pas porté bonheur.

— Et celui que vous avez maintenant, demanda M. Lecoq, d'une voix qui tremblait malgré lui, est-ce qu'il joue aussi ?

Oh ! celui-là, c'est autre chose. Vous comprenez, un jeune homme de bonne famille, ça ne s'accoutume pas si vite à l'idée de faire la culbute sur la bascule. Les autres, les pratiques ordinaires, ils ont toujours eu dans l'idée qu'à force de faire des bêtises il finirait par leur arriver de la peine. Mais quand on a de l'argent, ça paraît dur.

— Le pauvre garçon doit se désoler.

— Ma foi, non. Il est ferme comme un roc. Il ne se plaint jamais et il ne réclame rien. On dirait qu'il en a fait son deuil. C'est un rude lapin, et tenez ! je m'y connais... j'en ai vu une vingtaine... eh bien ! je parierais que, le matin où il faudra sauter le pas, il marchera comme s'il allait à la noce.

— Comme s'il allait à la noce ! répéta amèrement le vieillard qui pensait à Thérèse.

— Dites donc, père Vinet, reprit le facétieux geôlier, savez-vous que nous causons justement à l'endroit où il passera un mauvais quart d'heure.

M. Lecoq pâlit. Absorbé comme il l'était, il n'avait pas pris garde que le gardien l'avait accosté au bout de l'allée qui s'étend devant la porte de la grande Roquette.

En baissant les yeux, il vit que ses pieds portaient sur une des dalles longues, étroites et symétriquement disposées qui servent à asseoir les supports de l'échafaud.

Il recula vivement, et le guichetier, qui s'aperçut de son trouble, lui dit en riant :

— Ça vous fait de l'effet, hein ! papa Vinet. Gageons que vous n'avez jamais vu ça.

— Non, et je n'ai pas envie de le voir, balbutia Lecoq.

— Pourquoi ? C'est curieux, et puis c'est si vite fait qu'on n'a pas le temps d'avoir la chair de poule... surtout depuis qu'on se sert de la nouvelle mécanique. Plus d'escalier, plus de plate-forme. Tout au rez-de-chaussée. Ça se monte en vingt-cinq minutes ; ça ne fait pas plus d'embarras qu'une machine à coudre et ça fait moins de bruit.

Si le cœur vous en dit, père Vinet, je vous ferai prévenir la veille par l'ami Pigache et je vous ferai entrer sur l'esplanade, aux places de faveur, avec les journalistes.

— Non... non, je vous remercie... je n'aurais pas le courage de regarder... Mais vous pensez donc que ce... ce jeune homme sera exécuté.

— Aussi sûr que nous sommes là tous les deux et que ma pipe va s'éteindre. Pensez donc !... un monsieur !... si on le commuait, ça ferait trop crier. Et puis, entre nous, il ne l'aura pas volé. Deux assassinats d'un coup ! Il n'y allait pas de main morte, le gaillard.

— Mais, articula péniblement le vieillard, ce ne sera pas avant six semaines... il y a le pourvoi...

— On a abrégé tout ça, père Vinet. Moi, je ne lui en donnerais pas pour quinze jours, vous verrez. Il n'a que vingt-huit ans, mais tout de même il se fait joliment vieux.

— Excusez-moi, s'écria M. Lecoq, en tirant précipitamment sa montre ; il est sept heures moins le quart, et j'ai rendez-vous à sept heures précises avec un entrepreneur qui vient de déposer son bilan.

Et, sans attendre la réponse du geôlier, le père de Louis s'éloigna à grands pas de l'horrible place où devait tomber la tête de son fils.

M. Lecoq s'en allait, la mort dans l'âme, et il maudissait la malheureuse idée qu'il avait eue de se laisser aller à causer avec ce gardien de la prison.

Jamais on ne lui avait dit si brutalement que son fils était irrévocablement perdu, et que toutes les espérances dont se leurrait son cœur paternel étaient insensées.

Pigache, qui ne lui déguisait pas trop la vérité, y mettait au moins des formes.

Et puis ces descriptions de la sinistre machine, la vue de cette sombre esplanade où le peuple ne se rassemble que pour savourer les angoisses d'un malheureux qui va mourir, tous ces avant-goûts du supplice l'avaient mis hors de lui.

Il hâtait le pas pour fuir ces pavés sur lesquels il croyait apercevoir des taches de sang ; il courait presque, et il arriva tout essoufflé à la porte de la pauvre maison où il avait loué un méchant logement, composé de trois petites pièces, au troisième, sur le derrière.

Ce logement, meublé par les soins de Piédouche, était précisément ce qu'il fallait à un homme qui ne se souciait pas que les voisins missent le nez dans ses affaires.

La maison était située au fond d'un passage, ou plutôt d'une impasse, car ce couloir, qui s'ouvrait sur la rue de la Roquette, n'avait pas d'issue, pas plus que le logis n'avait de portier.

Les autres locataires de l'immeuble dont le nabab occupait un coin, étaient tous des ouvriers ; le nom et la qualité qu'il avait pris lui donnaient droit de cité dans ce phalanstère de travailleurs.

Il se faisait appeler M. Vinet, et il se disait homme de loi, domicilié dans la banlieue et ne venant à Paris que de temps en temps, le soir, pour y recevoir des clients pressés qui venaient le consulter.

Or, les pauvres gens qui demeuraient aux alentours avaient souvent bien besoin d'un avis, et il ne leur faisait pas payer les siens.

Tantôt il s'agissait d'une contestation avec un patron, tantôt d'un litige avec une pratique à propos du règlement d'un mémoire.

Et, pour ces braves illettrés, un bourgeois, un monsieur qui connaissait le Code, et qui donnait pour rien ses consultations, était un homme précieux.

Il n'y avait pas quinze jours que le père Vinet s'était assis pour la première fois sur son fauteuil de cuir, devant le bureau de son cabinet, et il jouissait déjà dans le quartier d'une réputation qui attirait chez lui beaucoup de monde.

Les commerçants gênés, voire même les spéculateurs véreux, venaient en foule lui demander des conseils, et, à coup sûr, il se serait passé volontiers de cette clientèle ; mais il faisait contre fortune bon cœur et, comme il était

vraiment très-entendu en affaires, il trouvait le moyen de contenter son public sans se compromettre.

Du reste, il ne recevait que deux fois par semaine, et jamais le jeudi, de sorte qu'il était assuré que personne ne viendrait le déranger pendant qu'il causerait avec Cambremer.

Piédouche, fort bien informé de tous les détails de la vie de son patron, avait choisi ce jour-là pour donner rendez-vous à l'aiguilleur, et la mise en scène de l'entretien avait été arrêtée d'avance entre M. Lecoq et lui.

La prévoyance et la sagacité de l'illustre policier en retraite éclataient précisément dans la création de ce personnage inventé de toutes pièces, qu'il avait baptisé du nom de Vinet.

En se décidant à rentrer en scène pour tenter de sauver son fils, M. Lecoq avait compris qu'il lui faudrait jouer plusieurs rôles.

Celui de nabab répondait fort bien à certaines nécessités de la situation.

En nabab, le père du condamné pouvait entrer de plain-pied dans le monde où vivait un homme qu'il en était venu peu à peu à considérer comme le plus grand ennemi de son fils, étudier ses habitudes et ses relations, surprendre ses secrets.

Et il est temps d'expliquer comment M. Lecoq avait été amené à soupçonner Tolbiac d'avoir ourdi la trame où le fiancé de Thérèse s'était jeté.

Le vieux chercheur de pistes, celui qu'on appelait autrefois *le père Tire-au-Clair*, agissait toujours par principes et n'abandonnait presque rien au hasard.

Il ne tenait compte des faits que pour en tirer des conséquences et remonter, par une série de déductions serrées, aux causes qui avaient produit ces faits.

C'est ainsi qu'après la condamnation de Louis, il s'était dit : Un homme et une femme ont été assassinés rue de l'Arbalète. Ce n'est pas mon fils qui a

commis ces deux crimes, mais les apparences qui l'accusent ont une raison d'être. Évidemment, il y a été mêlé indirectement, innocemment même, mais il y a été mêlé d'une façon quelconque, et lorsque, par exemple, il soutient qu'il n'a jamais connu Marie Fassitt, il ne dit pas la vérité. Pourquoi ne la dit-il pas ? C'est ce qu'il faut savoir, et comme je n'ai plus la possibilité d'obtenir de lui des aveux qu'il a d'ailleurs refusé de me faire quand je l'ai interrogé au Dépôt, il faut à tout prix que je découvre à quelle cause doit être attribué son silence.

Et c'est en Angleterre qu'il faut chercher.

Le père Lecoq s'était donc transporté à Londres, emmenant avec lui Piédouche, dont les talents n'étaient point à dédaigner.

Là il avait ouvert et rondement achevé, sur la vie que son fils avait menée jadis dans un pensionnat de la banlieue londonienne, une enquête sérieuse qui ne lui avait pas donné les résultats qu'il attendait.

Personne ne se souvenait d'une jeune fille nommée Marie Fassitt, et c'est à peine si les habitants du bourg de Clapham avaient gardé mémoire des escapades d'un écolier français qui les avait un peu scandalisés jadis.

En revanche M. Lecoq, ayant eu plus d'une fois, au temps où il exerçait, l'occasion de s'aboucher avec les principaux agents de la police anglaise, s'était trouvé naturellement en situation d'en consulter quelques-uns.

L'affaire de la rue de l'Arbalète avait fait du bruit de l'autre côté du détroit, et ces agents s'intéressaient au malheur de leur confrère de France.

Ce fut l'un d'eux, un vieux *detective* connu par de nombreux exploits, qui attira le premier sur M. Tolbiac l'attention du père Lecoq.

Tolbiac avait travaillé naguère avec ce *detective*, qui était parfaitement édifié sur sa moralité, qui le signala à Lecoq comme capable de très-vilaines actions, et qui parla de la succession O'Sullivan comme d'une affaire très suspecte.

— Il a quitté l'Angleterre pour se livrer à des tripotages lucratifs à propos de cette affaire, avait dit le *policeman* ; c'est de ce côté qu'il faut chercher. Tâchez de savoir d'abord si l'Anglaise assassinée rue de l'Arbalète ne serait pas de la famille O'Sullivan et si elle n'aurait pas connu Tolbiac.

Il ajouta que les héritiers du major étaient restés introuvables jusqu'à ce jour, quoiqu'on eût certaines raisons de croire qu'ils habitaient la France.

Sur ses indications, M. Lecoq avait conçu la première partie de son plan, celle qui consistait à se déguiser en seigneur indien pour s'introduire dans la société de M. Tolbiac.

Mais en s'installant au Grand-Hôtel, il savait bien qu'il aurait besoin de sortir quelquefois de son riche appartement et de sa personnalité de nabab.

De là l'inauguration du cabinet d'affaires de M. Vinet, rue et impasse de la Roquette.

Ce cabinet, Piédouche, qui se faisait passer pour le scribe de l'homme de loi, l'avait garni et disposé selon toutes les règles du métier qu'il pratiquait si bien.

Par ses soins, la porte d'entrée tournait sans bruit sur des gonds huilés ; des trous percés à la vrille permettaient au maître de dévisager, avant de leur ouvrir, les visiteurs éclairés le soir par un quinquet placé là et entretenu de luminaire aux frais de M. Vinet.

Le plancher des trois pièces était garni de nattes qui amortissaient le bruit des pas ; les fenêtres, donnant sur une cour, étaient protégées par de doubles rideaux ; les lampes étaient encapuchonnées d'abat-jour, et les portes intérieures munies de solides verrous.

Le soir où il vint attendre l'aiguilleur, M. Lecoq pénétra seul dans ce sanctuaire, après avoir constaté avec satisfaction que ses voisins étaient allés prendre le frais sur le boulevard au lieu de rester, comme de coutume, assis devant la porte de la maison.

Il aimait mieux que Cambremer et Piédouche passassent inaperçus, sachant par expérience qu'il est toujours bon de cacher sa vie, et que le témoin du fait le plus insignifiant peut nuire à un moment donné.

Il alluma le lampion du palier et la lampe du bureau. Il passa des manches de lustrine verte, se coiffa d'une casquette à visière rabattue, étala devant lui des papiers couverts d'écriture, empila des liasses de dossiers qui portaient sur la couverture des noms tracés en gros caractères et qui ne contenaient pas la moindre pièce de procédure.

Ainsi préparé, muni des attributs de sa profession et de réponses aux questions qu'il prévoyait, M. Lecoq, en attendant le visiteur que Piédouche devait lui amener, se mit à réfléchir à une conversation intéressante qu'il avait eue dans la journée avec le sieur Holtz, c'est-à-dire avec Tolbiac.

Depuis quelques jours, les pistes découvertes par Piédouche promettaient beaucoup, et M. Lecoq se félicitait grandement d'avoir suivi les conseils qu'un policier anglais lui avait donnés à Londres.

Le charbonnier et son épouse cherchaient avec ardeur et il était permis d'espérer qu'ils retrouveraient la femme de chambre.

Les premiers renseignements fournis par Cambremer allaient être complétés.

Et, de ces deux côtés, on pouvait déjà entrevoir de lointains rapports entre les faits signalés et la conduite de Tolbiac.

Mais, le jeudi dans l'après-midi, trois heures avant que le nabab sortît en voiture pour se rendre à son cabinet, Tolbiac lui-même avait fait auprès de lui une démarche significative.

Il était venu, déguisé en M. Holtz, lui annoncer que ses premières démarches avaient eu plus de succès qu'il n'osait l'espérer, qu'il était presque sûr d'avoir découvert un homme de la race des O'Sullivan, et que cet homme habitait la France.

Tolbiac avait ajouté qu'il ne croyait pas devoir entrer dans de plus amples détails, parce qu'il n'était pas encore sûr de son fait, mais que sous peu de jours, après avoir acquis la certitude que cet individu était bien de la famille du major, il apporterait à Son Excellence le nabab de Bahour des pièces qui établiraient les droits du personnage.

Il avait même promis d'amener bientôt l'O'Sullivan en question au seigneur indien qui voulait l'enrichir.

Et ce seigneur lui ayant demandé s'il croyait qu'il n'existât qu'un seul et unique héritier du major, Tolbiac avait répondu qu'il penchait à le croire ; que certaines pièces lui manquaient pour établir le décès des autres membres de la famille, mais qu'il espérait se les procurer très-prochainement.

Sur quoi, il s'était retiré en promettant de revenir avant la fin de la semaine et d'apporter cette fois des preuves décisives et une indication précise.

M. Lecoq pouvait donc croire qu'il touchait au but et que le mystère allait s'éclaircir.

Seulement, il ne devinait pas encore les motifs qui dirigeaient la conduite de Tolbiac.

Le *detective* avait-il supposé un faux héritier ? Allait-il fabriquer des pièces apocryphes pour faire profiter ce faux héritier, sinon de la succession du major, au moins des libéralités du nabab ?

Et surtout se proposait-il seulement de soutirer une grosse somme qu'il partagerait avec son complice, ou bien avait-il d'autres desseins se rattachant de près ou de loin au crime de la rue de l'Arbalète ?

C'était là le grand point, et le père de Louis y réfléchissait lorsqu'il entendit tinter la sonnette de son appartement.

Il se leva, s'en alla sur la pointe du pied jusqu'à la porte d'entrée, appliqua son œil aux trous pratiqués à l'effet d'examiner les visiteurs, et reconnut son agent accompagnant un homme qui ne pouvait être que Cambremer.

Il s'empessa de leur ouvrir, et reçut tout d'abord une bordée de salutations et de compliments du brave Piédouche, qui jouait au naturel son rôle de bourgeois amenant un ami chez un homme de loi.

M. Lecoq joua le sien comme il savait les jouer tous et engagea poliment ces messieurs à entrer.

Bien entendu, tout en répondant à l'ex-numéro 29, il observait Cambremer avec attention.

C'était son système de commencer par étudier la physionomie des gens. Il ne manquait jamais d'appliquer ce système à tout venant, même aux indifférents, et il s'en était toujours bien trouvé.

Grâce à son expérience et à la sagacité dont la nature l'avait doué, il lui suffisait d'un coup d'œil pour reconnaître à quelle espèce d'homme il avait affaire.

Or, Piédouche lui avait fait de l'aiguilleur un portrait qu'il ne trouvait pas ressemblant.

Piédouche le lui avait dépeint comme un honnête ouvrier, au visage calme et aux allures placides.

Et Cambremer montrait des traits contractés, une figure sombre, des yeux ardents. Il avait le geste brusque et l'air irrité.

M. Lecoq n'accusa point son agent d'avoir commis une erreur dans la personne de l'homme qu'il amenait, mais il soupçonna qu'un incident était survenu, et il ne se trompait pas.

Piédouche, d'ailleurs, lui lança un coup d'œil qui signifiait : il y a du nouveau, mais qui ne voulait pas dire : il y a du danger.

Du reste, pour ne pas laisser plus longtemps son patron dans l'incertitude, à peine eut-il pris place à côté de Cambremer, devant le bureau du donneur de consultations, qu'il commença en ces termes :

— Monsieur Vinet, je vous avais prévenu que je vous amènerais un camarade qui a besoin de vos conseils, à propos d'un héritage à retrouver. Il paraît que ce n'est pas tout à fait ça. Il vient de lui arriver une chose à laquelle il ne pouvait pas s'attendre. On lui a pris sa fille... la petite qui devait hériter...

Quelle que fût sa puissance sur lui-même, M. Lecoq ne put s'empêcher de tressaillir sur son fauteuil, car il avait déjà mesuré toute la portée de l'événement qu'on lui annonçait.

— Expliquez-vous, monsieur, dit-il en s'adressant à Cambremer.

— Que voulez-vous que je vous dise ! s'écria Cambremer. Depuis qu'on m'a volé mon enfant, je suis fou. Et je ne serais pas venu chez vous, ni même au rendez-vous que j'avais donné au camarade que voilà, si je ne m'étais pas figuré que vous pourriez peut-être m'aider à retrouver Marthe.

— Et vous avez eu joliment raison, s'écria Piédouche, car M. Vinet travaille aussi dans ce genre-là. Je vous l'ai dit là-bas, sur la place du Château-d'Eau, et je vous le répète devant M. Vinet, qui ne me démentira pas.

— Non, certainement, dit l'homme d'affaires ; je m'occupe de toutes espèces de recherches dans l'intérêt des familles, et vous ne pouviez pas mieux vous adresser.

Veuillez donc m'apprendre comment les choses se sont passées. Mais, d'abord, j'ai une question à vous adresser.

L'enfant qui a disparu est bien celle qui pouvait avoir des droits à une succession ?

— C'est bien elle. Je n'en ai qu'une... ou plutôt je n'en avais qu'une... car maintenant...

— Calmez-vous. Peut-être est-elle seulement égarée.

— Non. Je vous dis qu'on me l'a prise. Le commissaire aussi a voulu me soutenir que je me trompais... qu'on n'enlevait pas comme ça une petite

filles qui n'ont rien.

— Lui avez-vous répondu que la vôtre était peut-être riche ? demanda vivement le père Lecoq.

— À quoi bon ? Il m'aurait ri au nez. Je l'ai supplié de m'aider, d'envoyer des agents dans toute la banlieue. Il m'a dit tranquillement qu'il allait rendre compte au préfet de police et que le préfet de police donnerait des ordres. C'était hier soir. J'y suis retourné deux fois aujourd'hui. Il m'a déclaré qu'on cherchait, qu'on avait envoyé le signalement de Marthe à la gendarmerie... Oui, et pendant qu'on écrit dans les bureaux, on torture mon enfant, on la tue peut-être.

— À quelle heure a-t-elle disparu et de quelle façon ?

— Hier soir, vers neuf heures. Je l'avais recommandée à une voisine et, quand je suis rentré, on m'a dit qu'il était venu une dame dans une belle voiture... elle a raconté aux femmes de la maison que je m'étais cassé la jambe à Choisy-le-Roi, que je demandais à voir ma fille et qu'elle venait la chercher... elles ont cru ce que disait cette voleuse et elles lui ont donné la petite.

— De quel côté est allée la voiture ?

— Je demeure boulevard de l'Hôpital. Elle a remonté jusqu'à la place d'Italie et ensuite elle a pris la route de Choisy. Il y a vingt personnes qui l'ont vue.

— Alors, elles pourront indiquer la couleur des chevaux et le costume du cocher. Vos voisines pourront aussi dire comment la dame était habillée, quel âge elle a.

— Elle est encore jeune et elle avait une belle toilette.

— Vous ne soupçonnez personne ?

— Et qui voulez-vous que je soupçonne ? Est-ce que je fréquente des femmes qui ont des voitures ? Marthe ne connaissait que moi, depuis que sa

pauvre mère est morte.

— Et pourtant, dit Piédouche, on avait déjà essayé de l'enlever. Vous vous rappelez, camarade, que le jour où nous avons bu un bock devant la grille du Jardin des Plantes, l'enfant a rencontré une vieille qui voulait l'emmener de force.

— Oui, je m'en souviens, dit Cambremer avec amertume, et je suis coupable de ne pas m'en être assez souvenu. J'aurais dû mieux veiller sur Marthe, j'aurais dû ne jamais la quitter.

— Quand vous vous êtes absenté, hier soir, aviez-vous dit à quelqu'un que vous resteriez longtemps dehors ? demanda M. Lecoq.

— À personne, excepté à ma voisine, qui n'est pas allée le raconter.

— Mais vous ne lui aviez pas dit où vous alliez ?

— Non. Je sortais pour faire une démarche que le camarade m'avait conseillée, et dont je ne voulais parler à n'importe qui. J'allais à Boulogne voir une dame Lecomte dont le nom est sur le papier où il est question de l'héritage.

— Vous vouliez sans doute savoir si c'était bien de celle-là qu'il était question ?

— Oui, et je le sais maintenant. La fille de cette dame est la parente de ma petite. C'est peut-être pour ça qu'on a essayé de la tuer hier, au moment où on enlevait Marthe.

À cette nouvelle, M. Lecoq pâlit, et Piédouche, qui ne la connaissait pas encore, ne dissimula point l'étonnement qu'elle lui causait.

En apprenant qu'on venait d'essayer de tuer la fiancée de Louis, le vieillard avait reçu un choc dont il eut quelque peine à se remettre.

Il aimait sincèrement Thérèse et il lui était profondément reconnaissant d'être restée fidèle à l'amour qu'elle portait au condamné.

Il était bien naturel qu'il s'émût du danger qu'elle venait de courir et des dangers qui la menaçaient dans l'avenir.

Mais, à l'émotion qu'il éprouvait, se mêlait un sentiment qui ressemblait presque à de la joie.

Les deux attentats commis à la même heure sur deux héritières du major confirmaient toutes les prévisions du chercheur de pistes et l'encourageaient à persévérer dans la voie où il était entré.

Il lui semblait que déjà un coin du voile se levait et qu'il allait bientôt pouvoir découvrir le lien mystérieux qui rattachait les crimes de la rue de l'Arbalète à la succession O'Sullivan.

Cependant, l'intérêt qu'il portait à M^{lle} Lecomte reprit vite le dessus, et il voulut savoir d'une façon précise ce qui s'était passé à Boulogne.

— On a essayé, dites-vous, de tuer cette demoiselle ? demanda-t-il avec angoisse.

— Ou de l'enlever, répondit Cambremer, c'est la même chose. Ceux qui m'ont enlevé Marthe ne me l'ont prise que pour la tuer.

— Mais... on n'y a pas réussi, n'est-ce pas ?

— Non. Je me suis trouvé là, heureusement... sur la route... devant la petite porte du jardin où ils l'avaient attirée... Je suis tombé à coups de trique sur les deux coquins... J'en ai presque assommé un et l'autre s'est sauvé...

— Alors, mademoiselle Lecomte n'a eu aucun mal ?

— Aucun. Et elle a pris ça avec un courage extraordinaire. Elle m'a défendu de rien dire à sa mère, qui m'a reçu très-bien, et qui a répondu à toutes mes questions. Elle reconnaît Marthe pour la cousine de sa demoiselle.

Elle m'a même prié de la lui amener.

En prononçant le nom de la pauvre petite qu'il venait de perdre, Cambremer oublia vite sa visite à M^{me} Lecomte, et dit brusquement :

— Je ne suis pas venu pour vous parler de ce que j'ai fait à Boulogne ; je suis venu vous demander si vous vouliez vous charger de retrouver ma fille.

Et comme le prétendu père Vinet ne se pressait pas de répondre, il ajouta :

— Je sais que vous vivez de votre état. Je ne suis pas riche, mais j'ai mille francs d'économies, et je vous les donnerai de bon cœur si vous me la rendez.

— Nous causerons de cela quand je l'aurai retrouvée.

— Vous espérez donc que vous la retrouverez ? s'écria Cambremer.

— Sans doute. Je n'entreprends jamais une affaire quand je ne crois pas qu'elle puisse réussir.

Seulement, je n'agirai qu'à deux conditions.

— Tout ce que vous voudrez.

— À condition, d'abord, de ne dire à personne que je m'occupe de vous.

Vous avez porté plainte au commissaire, c'est fort bien. L'intervention de la police ne peut que vous être utile, mais je ne veux pas travailler avec elle. Elle me gênerait et je la gênerais.

— Je comprends ça. D'ailleurs, je n'attends pas grand'chose de la préfecture. Ils ont trop à faire pour s'occuper d'un pauvre diable comme moi. Et même je crois qu'on me soupçonne de ne pas dire la vérité. J'ai appris qu'on avait fait prendre des renseignements sur moi à l'administration du chemin de fer d'Orléans.

— Et, j'en suis sûr, les renseignements ont été bons ? demanda le père Vinet, qui n'était pas fâché d'être fixé sur la moralité de son client.

— Oh ! de ce côté-là, je suis tranquille. Il y a dix ans que je suis employé de la Compagnie. On me connaît et on connaît aussi ma pauvre Marthe. Elle était toujours fourrée dans la gare et sur la voie. Les chefs de bureau l’embrassaient quand ils la rencontraient.

Et même, je puis vous dire que le directeur, quand il a su mon malheur, a envoyé dans toutes les gares de la ligne le signalement de la petite et l’ordre de faire arrêter les gens avec lesquels on la rencontrerait.

— C’est fort heureux, dit M. Lecoq.

Il ne se souciait pas de se trouver en concurrence avec la police, qui, étant d’un naturel curieux, aurait pu s’aviser d’ouvrir une enquête sur la personne et la conduite de M. Vinet ; mais il n’avait pas les mêmes motifs pour redouter les agissements des employés supérieurs d’une compagnie industrielle.

Il se félicitait même de rencontrer leur concours, et il se promettait de l’utiliser, sans se montrer.

— J’arrive à l’autre condition, reprit-il. Cette condition, c’est que vous me mettez à même de m’occuper en même temps de l’héritage qui reviendrait à votre fille, si nous pouvions établir ses droits.

— Oui, je comprends, dit Cambremer avec une certaine amertume ; vous tenez à ne pas perdre le profit que vous retireriez de cette affaire, si elle réussissait. Eh bien ! qu’à cela ne tienne. Je vais vous dire tout ce que je sais.

— Vous vous trompez, mon cher monsieur ; si je tiens à mener l’affaire en question, c’est uniquement parce que, à mon avis, c’est le plus sûr moyen de retrouver votre fille.

On ne l’a enlevée que pour l’empêcher de recueillir une succession qui lui appartient.

Et ceux qui l’ont enlevée ne peuvent être que ses cohéritiers, qui veulent s’emparer de sa fortune.

— Vous avez peut-être raison, dit tristement Cambremer ; mais alors c'est bien pis. Ces misérables-là ne reculeront pas devant un meurtre pour se débarrasser de Marthe.

À quoi leur servirait de l'avoir fait disparaître, s'ils ne pouvaient pas prouver qu'elle est morte ?

— Qui sait ? Peut-être veulent-ils seulement l'empêcher de se présenter, répondit avec hésitation M. Lecoq.

Au fond, il trouvait que l'aiguilleur raisonnait juste et qu'il restait peu de chances de retrouver Marthe vivante.

Cependant, il ajouta :

— S'ils avaient eu l'intention de la supprimer, qui les empêchait de la faire assassiner le soir, dans une rue écartée, à l'heure où elle revient de l'école ?

— Ils craignaient d'être pris. Il y a des sergents de ville dans les rues, des passants... tandis que, là où ils l'ont emmenée, ils pourront la tuer impunément.

— Je ne vois pas cela. Un meurtre est plus difficile à cacher dans un village qu'à Paris.

Et puis, pour que la mort de l'enfant leur profitât, il faudrait que cette mort fût constatée, il faudrait qu'ils pussent produire un acte de décès.

Et ils s'en garderont bien, car en le produisant, ils se trahiraient.

— Des scélérats capables de faire ce qu'ils ont fait ne sont jamais à court d'expédients. Ne devinez-vous pas qu'ils s'arrangeront pour que le corps de Marthe soit ramassé dans un endroit désert, loin de l'endroit qu'ils habitent ? Les journaux raconteront qu'on a trouvé une petite fille assassinée. Je ferai des démarches pour savoir si c'est la mienne, et, quand je l'aurai reconnue, l'acte de décès sera dressé.

Et, alors seulement, ils se montreront. Peut-être même pousseront-ils la précaution jusqu'à ne réclamer l'héritage qu'au bout d'un an ou deux.

Le père Vinet ne répondit pas tout de suite à ces prédictions suggérées à Cambremer par le désespoir.

Il ne se dissimulait pas qu'elles étaient assez sensées, mais il avait, pour n'y pas croire, certaines raisons qu'il ne voulait pas exposer à Cambremer, et dont la principale était que, l'enfant de l'aiguilleur n'étant pas seule héritière, il ne suffirait pas à ses ravisseurs de l'assassiner pour confisquer à leur profit la succession.

Thérèse Lecomte courait les mêmes dangers qu'elle, et tant que Thérèse Lecomte échapperait à ces dangers, le but des voleurs d'héritage ne serait pas atteint.

Le père Lecoq avait déjà arrêté un plan pour préserver la fiancée de Louis, et il jugeait inutile d'exposer ce plan à Cambremer.

Il se contenta de lui dire doucement :

— Mon cher monsieur, il ne faut pas tout mettre au pire. Laissez-moi agir et les choses iront mieux que vous ne le pensez, j'en ai l'espoir, presque la certitude.

Si vous êtes toujours dans l'intention de me confier vos intérêts, veuillez avant tout me montrer les pièces sur lesquelles vous vous fondez pour croire que votre fille hérite.

— Les pièces ? Celle que j'ai ne prouve pas grand'chose. Le camarade qui m'a amené ici a dû vous en parler. C'est un écrit que feu ma belle-mère avait laissé à ma femme avec un tas d'autres paperasses, et je n'aurais jamais fait attention à cet écrit, si un individu, dont le camarade a dû vous dire le nom, n'était pas venu, cet hiver, me parler d'un parent éloigné de Marthe, qui lui aurait, prétendait-il, laissé de la fortune... un individu que je n'ai jamais revu, quoique je sois allé bien des fois chez lui,

— Avez-vous ce papier sur vous ?

— Oui, dit Cambremer en fouillant dans sa poche. Le voilà. Prenez-le et gardez-le pour l'examiner. Moi, je n'en ai que faire, car je ne pense plus

qu'à retrouver Marthe.

— Je la retrouverai et l'héritage aussi, répondit le père Vinet qui s'empressa de caser dans son portefeuille la pièce que l'aiguilleur venait de lui remettre.

En même temps il se levait, afin d'indiquer à son client que l'audience était finie.

Il lui tardait de lire le papier où se trouvait peut-être écrit le mot de l'énigme sanglante que nul n'avait pu deviner.

Piédouche comprenait à demi-mot, et il vit bien que son patron n'avait plus rien à dire à l'aiguilleur.

Il avait du reste son programme tout tracé, et il était convenu entre M. Lecoq et lui qu'aussitôt la séance levée, il emmènerait Cambremer, pour le quitter un peu plus tard et rentrer adroitement au Grand-Hôtel, où il devait reprendre le soir même son rôle d'intendant asiatique, le nabab ayant besoin de lui pour se faire accompagner au théâtre.

Il ne chercha donc point à retenir le père de Marthe et il sortit avec lui non sans avoir remercié chaudement l'homme de loi.

Le prétendu père Vinet les reconduisit jusqu'à la porte et, dix minutes après, il sortit lui-même après avoir éteint ses lampes.

Quelque désireux qu'il fût de prendre connaissance de l'écrit laissé par Cambremer, il sut contenir son impatience et remettre la lecture de cet écrit au moment où il serait seul dans son bel appartement du boulevard.

Il n'avait pas une minute à perdre pour redevenir seigneur de Bahour, car toutes les heures de sa soirée avaient leur emploi.

Il devait se montrer dans sa loge du nouvel Opéra où on donnait par extraordinaire, ce jeudi-là, une représentation au bénéfice d'un grand artiste étranger.

Tolbiac et Arabella avaient annoncé qu'ils y assisteraient, et M. Lecoq tenait particulièrement à les y rencontrer.

Il lui restait à peine le temps de se préparer et il savait que l'expéditif Piédouche trouverait le moyen de se débarrasser promptement de son compagnon et de rentrer au logis presque aussi vite que son maître.

M. Lecoq fila donc sans bruit, et gagna sans incident la rue de la Roquette qu'il s'empessa de remonter pour rejoindre son équipage.

Il lui fallut encore une fois traverser la sinistre place où on exécute, et détourner la tête pour ne pas voir les murs sombres de la prison et la haute porte qui s'ouvre pour laisser passer les condamnés s'acheminant vers l'éternité.

Il arriva sans incident au boulevard extérieur, où il retrouva l'ami de Pigache, assis, le fouet en main, sur le siège de la voiture.

Ce cocher modèle n'avait pas succombé aux séductions des cabarets d'alentour, et il était resté à son poste.

L'endroit était peu fréquenté, et personne ne se trouva là pour voir l'homme de loi monter dans ce beau carrosse.

En route, il opéra comme de coutume sa transformation. Quand il arriva au Grand-Hôtel, le père Vinet avait cessé d'exister, et le seigneur de Bahour apparut plus majestueux que jamais aux valets qui le conduisirent à son appartement.

Il apprit d'eux que son intendant n'était pas encore rentré, mais il savait qu'il ne tarderait guère, et il pouvait se passer de lui pour étudier le document laissé par Cambremer.

Dès qu'il se trouva seul, il prit place à une table éclairée par deux candélabres surchargés de bougies, et il se mit en devoir d'examiner le précieux papier.

C'était une large feuille jaunie par le temps, et couverte d'écriture, une écriture fine, et d'autant moins facile à déchiffrer que l'encre avait beaucoup pâli.

En tête, M. Lecoq lut d'abord ces lignes, qui paraissaient avoir été tracées par une main tremblante :

« M'attendant à mourir d'un instant à l'autre, je laisse à ma fille Catherine les indications qui suivent, et j'espère qu'elles pourront servir un jour à elle ou à ses enfants pour sauver quelques débris des biens de notre famille, que mon regretté père a malheureusement engagés à des usuriers anglais. »

C'était signé : Elisabeth O'Sullivan, femme Guichard, et daté d'Abbeville, le 11 septembre 1838.

Venait ensuite un tableau qui classait séparément et parallèlement les diverses branches sorties d'un seul et même tronc.

Il y en avait cinq, au-dessus desquelles s'étalait en grosses lettres le nom de l'auteur commun :

« *Maurice David O'Sullivan,*

» *Gentilhomme irlandais, capitaine d'infanterie.* »

Ce nom et ces titres étaient suivis de la mention suivante :

« Né en 1759, à Dublin, décédé dans la même ville, le 25 décembre 1810, laissant de ma regrettée mère, qui l'avait précédé de six mois dans la tombe, cinq enfants qui sont :

» 1^o Jacques-Patrice O'Sullivan, né en 1780, parti en 1799, pour le Canada, avec le grade d'enseigne, passé depuis aux Indes-Orientales, d'où il n'est jamais revenu, à ma connaissance.

» J'ignore s'il s'est marié et même s'il vit encore, n'ayant point reçu de ses nouvelles depuis la mort de notre père.

» 2^o Anna O'Sullivan, née en 1790, mariée en 1805 à John Slough, est morte en 1809.

» Anna, ma sœur aînée, a eu de John Slough une fille, Julia, née en 1806, laquelle fille a épousé à Londres, en 1821, William Nesley, et est morte en 1828, laissant une fille, Sophie Nesley.

» Cette fille, étant née en 1822, doit avoir maintenant seize ans, et j'ai appris dernièrement qu'elle est institutrice chez un lord qui habite un château dans le comté de Salisbury et qu'elle est sur le point de se marier.

» 3^o Elisabeth O'Sullivan. C'est moi.

» Je suis née en 1798, et m'étant trouvée sans ressources à la mort de mes parents, j'ai été recueillie par charité à l'Institut catholique de Dublin, où on élève les jeunes filles pauvres, et placée à l'âge de quatorze ans dans une maison de commerce d'Abbeville, en France.

» C'est là que je me suis mariée en 1816, avec un contre-maître de fabrique, Pierre Guichard, que j'ai eu le malheur de perdre deux ans après.

» Je suis restée veuve avec une fille, Catherine, qui va avoir vingt et un ans et que j'espère marier bientôt avec un brave garçon qui travaille dans une filature de coton et qui s'appelle Jean Bernier.

» Puisse ma pauvre Catherine être plus heureuse que sa mère.

» 4^o Georgina O'Sullivan, l'aînée de mes deux sœurs cadettes, née en 1801.

» Elle est venue en France deux ans après moi, et on l'a placée à Paris, où on m'a dit qu'elle s'était mariée, en 1818, avec un employé nommé Lecomte. J'ai appris qu'elle avait eu un fils, et qu'elle était morte depuis longtemps ; mais je n'ai jamais pu savoir ce que ce fils était devenu, ayant écrit plusieurs fois à ma sœur et à son mari et n'ayant jamais reçu de réponse. »

Pour la première fois depuis qu'il avait commencé à lire avec une attention soutenue cet état assez naïvement rédigé, M. Lecoq interrompit l'étude à

laquelle il se livrait et se mit à penser tout haut.

— Ce fils est le père de Thérèse, comme l’a dit M^{me} Lecomte à cet ouvrier, murmura-t-il. Les dates se rapportent parfaitement. Lecomte était né en 1820, il s’est marié en 1855, et il est mort à quarante-neuf ans, en 1869. C’est bien cela. Thérèse est de 1857. Elle se trouve être la petite-nièce du major O’Sullivan, dont son père était le propre neveu.

Donc, elle est sa parente à un degré plus rapproché que la fille de Cambremer.

L’écrit que je tiens là est daté de 1838 et s’arrête à Catherine Guichard, nièce du major, laquelle a épousé cette année-là un nommé Jean Bernier.

Mais Piédouche, qui a reçu les confidences de Cambremer, m’a appris que cette Catherine Guichard, devenue par son mariage Catherine Bernier, a eu une fille nommée Pauline, laquelle fille a épousé Cambremer, et est morte en lui laissant l’enfant qu’on vient de voler.

Cette enfant est de la troisième génération, l’arrière-petite-nièce, par conséquent, du major.

Ayant ainsi posé ses prémisses, M. Lecoq chercha à en tirer une conclusion.

— En admettant, reprit-il, que l’enlèvement de la petite fille et la tentative contre M^{lle} Lecomte aient un seul et même auteur, ce ne peut être qu’un héritier d’une autre branche, un héritier à un degré moins rapproché qu’elles, et par suite intéressé à les supprimer.

Voyons. Nous avons l’aînée des O’Sullivan, Anna, mariée à un certain Slough, et mère de Julia Slough, qui a épousé un certain Nesley et qui a eu, en 1828, une fille nommée Sophie.

Cette Sophie était sur le point de se marier en 1838.

L’historique de la famille ne va pas plus loin.

Si elle vit encore, elle est parente du major au même degré que Thérèse. Si elle est morte et qu'elle ait laissé un fils ou une fille, ce fils ou cette fille se trouverait au même degré que Marthe Cambremer.

Et M. Lecoq ajouta presque aussitôt :

— Si l'héritier qui a commis les deux attentats est de cette branche, la seconde hypothèse est la seule qu'on puisse admettre, car Sophie Nesley n'aurait pas songé à se débarrasser de Marthe, qui n'est qu'arrière-petite-nièce.

Il s'agira donc de savoir qui cette Sophie Nesley a épousé en 1838 et ce qu'elle est devenue.

Mais j'ai encore une branche à examiner. Voyons la note sur la dernière sœur.

Et, reprenant le papier qu'il avait posé sur la table, il lut :

» 5^o Hélène O'Sullivan, la plus jeune de mes sœurs, née en 1810. Notre mère est morte en la mettant au monde, et je ne l'ai jamais vue que dans sa première enfance.

» Elle a été encore plus malheureuse que moi, car elle en a été réduite à se faire comédienne en Angleterre. Elle joue dans les troupes de province, et elle vient d'épouser un acteur ambulant, nommé Harry Fassitt. »

— Fassitt ! s'écria M. Lecoq. Mais c'est le nom de la femme assassinée !

La surprise qu'éprouva M. Lecoq n'eut d'égale que sa joie.

Il ne s'attendait pas à faire une pareille découverte, et il en comprenait toute l'importance.

La femme assassinée rue de l'Arbalète s'appelait Marie Fassitt.

Il était bien permis de supposer qu'elle était la fille de cette Hélène O'Sullivan, la plus jeune sœur du major, mariée à un Harry Fassitt,

comédien ambulant.

Et, si cette supposition était une réalité, tout s'éclaircissait, tout s'expliquait.

Marie Fassitt alors était la propre nièce du major, et par conséquent sa seule héritière.

Thérèse Lecomte, petite-nièce, ne venait qu'après elle, et après Thérèse Lecomte, Marthe Cambremer, arrière-petite-nièce.

S'il existait un homme qui eût intérêt à anéantir successivement tous les membres de la famille O'Sullivan, cet homme avait dû nécessairement commencer par tuer Marie Fassitt.

Marie Fassitt était le premier obstacle à supprimer ; Thérèse Lecomte était le second ; Marthe Cambremer le troisième.

En dernière ligne il n'y avait plus que les enfants de Sophie Nesley, si tant était qu'elle en eût laissé, et ces enfants, s'ils survivaient à tous leurs collatéraux, devaient nécessairement recueillir la totalité de la succession du major.

Il y avait donc de fortes présomptions que l'un d'eux était le meurtrier de Marie Fassitt.

Ainsi raisonnait M. Lecoq, mais des objections graves se présentèrent bientôt à son esprit sagace.

— Oui, murmura-t-il, mais rien ne prouve que Marie Fassitt fût la fille de la plus jeune sœur de Jacques O'Sullivan.

Il est même probable qu'elle ne l'était pas.

D'abord, le nom de Fassitt n'est pas très-rare en Angleterre.

Ensuite et surtout la femme assassinée rue de l'Arbalète n'avait certainement pas plus de vingt-deux à vingt-trois ans, quand on l'a tuée. Hélène O'Sullivan s'est mariée vers 1837, c'est-à-dire il y a une quarantaine d'années. Pour qu'elle fût la mère de Marie Fassitt, il faudrait

que cette fille lui fût née au bout de quinze à dix-huit ans de mariage et lorsqu'elle avait elle-même plus de quarante ans.

De plus, Hélène était actrice dans une troupe nomade, mariée à un pauvre diable d'acteur de province. La misère a dû la vieillir avant l'âge.

Et M. Lecoq se prenait à douter.

Puis, poursuivant ses déductions, il se disait :

— D'un autre côté, la femme assassinée avait bien le genre de beauté et la vie irrégulière d'une créature mise au monde dans les coulisses d'un théâtre et élevée par des parents qui jouaient la comédie pour vivre.

Elle a dû la jouer elle-même avant de venir en France, et cela expliquerait pourquoi je n'ai pu trouver aucune trace à Londres, ni aux environs, d'une Marie Fassitt. Elle aura changé de nom en montant sur les planches.

Et, pensait tristement le père du condamné, Louis a bien pu la rencontrer lorsqu'elle était encore jeune et qu'il étudiait dans un pensionnat du bourg de Clapham. Il s'échappait souvent pour courir les spectacles de Londres. J'avais oublié cela.

C'est une enquête à refaire, et je n'ai plus le temps de la refaire. À peine me reste-t-il trois semaines pour sauver mon fils. Le bourreau n'attend pas. Il me le prendrait pendant que je conduirais les recherches en Angleterre.

C'est ici qu'il faut chercher, et plus je réfléchis, plus je suis persuadé que le crime a été commis par quelqu'un qui a intérêt à détruire, au profit d'un seul, tous les héritiers du major O'Sullivan.

Et cet intéressé cherche maintenant à se défaire de Thérèse.

Quand je pense que moi qui regarde à tout, moi qui sais sur le bout du doigt mes familles parisiennes, je ne m'étais jamais demandé quelle était la grand'mère paternelle de M^{lle} Lecomte.

Je savais que son père avait fait une grosse fortune dans la banque, et je me contentais de cela.

Voilà ce que c'est que de vivre dans un temps où tout est confondu. On perd les traditions et les traces. On oublie d'où sortent les gens, et personne n'est plus en état de remonter seulement jusqu'à trois générations en arrière.

Ah ! les généalogies d'autrefois avaient du bon. Elles facilitaient les recherches.

Après avoir ainsi donné carrière à ses raisonnements et à ses regrets, M. Lecoq reprit la note que Cambremer lui avait confiée et la relut attentivement.

Ce document, précieux parce que son auteur était évidemment de bonne foi, déterminait de la façon la plus nette la filiation de M^{lle} Lecomte et de Marthe Cambremer ; elle établissait même leurs droits éventuels à une fortune énorme, car il n'était pas douteux que l'enseigne O'Sullivan désigné dans cette pièce ne fût l'O'Sullivan qui était devenu major et millionnaire aux Indes-Orientales.

Et ces droits, M. Lecoq espérait bien les défendre plus tard ; mais pour le moment, il ne songeait qu'à démontrer l'innocence de son fils en retrouvant l'assassin de Marie Fassitt.

— Cet assassin, pensait-il, c'est le représentant d'une des branches déshéritées, le dernier descendant d'Anna, la sœur aînée du major.

Ce descendant, où est-il ? à Paris, probablement, car il poursuit son œuvre... il attend à la vie de ses cohéritières... l'une d'elles, la fille de cet ouvrier, n'est sans doute plus de ce monde à l'heure qu'il est, et M^{lle} Lecomte ne lui échappera pas, si je ne réussis à le mettre hors d'état de nuire.

Mais dans quel coin de la ville et sous quel nom se cache-t-il ?

Si c'était Tolbiac ? murmura M. Lecoq en appuyant son front sur ses mains. Il se dit Français, mais personne ne connaît sa véritable origine, et rien

n'empêche qu'il soit né en Angleterre, d'autant qu'il y a servi dans la police, et qu'il parle anglais comme un Anglais.

Pourquoi ne serait-il pas le fils de Sophie Nesley, petite-fille d'Anna O'Sullivan ?

M. Lecoq, après s'être adressé cette question, se remit à étudier la note qu'il avait sous les yeux et, après un nouvel examen, il murmura :

— Non, c'est impossible, Sophie Nesley était née en 1822. Tolbiac a près de cinquante ans. Il ne peut pas être le fils de cette femme.

Et il retomba dans une incertitude décourageante.

Ses méditations furent interrompues par l'apparition de Piédouche, qui était déjà redevenu nègre.

Le subtil agent s'était vite débarrassé de Cambremer. Il avait pris un fiacre, et s'étant fait déposer sur le boulevard, il s'était glissé dans l'hôtel, et de là, après une série de marches et de contre-marches habiles, dans l'appartement du nabab.

Il portait toujours dans sa poche la clé de cet appartement, et, pour ne pas déranger inutilement M. Lecoq, il était entré tout droit dans le cabinet réservé où il se camouflait, et il y avait procédé à une prompte et complète transformation.

Au bout de vingt minutes, il était prêt à accompagner partout le seigneur de Bahour, et il entra doucement dans le salon.

— Eh bien ? lui demanda M. Lecoq.

— Eh bien ! patron, vous avez vu mon homme et vous avez lu ses papiers. Est-ce assez clair, hein ?

— Ce qui est clair, c'est que sa petite est de la famille O'Sullivan, et qu'on la lui a enlevée ; voilà tout.

— Voilà tout pour l’instant ; mais quand nous saurons qui a fait le coup, nous ne serons pas loin du but.

— Et comment le saurons-nous ?

— Ma foi ! je crois que je le sais déjà. On ne m’ôtera pas de la tête que c’est Tolbiac.

— C’est ton idée, c’est peut-être la mienne, ce n’est pas une certitude.

— Et qui voulez-vous que ce soit, patron ? Est-ce qu’il n’est pas coutumier du fait ? Est-ce que vous ne croyez pas qu’il a fait enlever le muet dans une voiture comme on a enlevé hier la petite à Cambremer ? L’enlèvement, c’est un truc à lui.

Et puis, vous savez bien que je l’ai manqué l’autre jour à la gare d’Orléans, et qu’on a emmené l’enfant par la barrière d’Italie. Tolbiac doit avoir un domicile de ce côté-là, dans la banlieue, ou plus loin. Sans compter que la femme de chambre de l’Anglaise assassinée partait par le même train que lui. C’est une preuve, ça, j’espère, et ça ne m’étonnerait pas que ce soit elle qui ait fait la belle dame qui est venue chercher la petite.

— Tout ce que tu me dis là, je me le suis dit à moi-même, et je suis très-disposé à agir comme si nous avions deviné juste. Mon plan est fait et il se peut que demain j’entre en campagne. Je me déciderai ce soir quand j’aurai vu Tolbiac, qui doit être à l’Opéra et qui viendra dans ma loge me donner des nouvelles des recherches entreprises par M. Holtz, l’homme d’affaires qu’il a inventé.

Selon ce qu’il me dira, je prendrai un parti et, s’il me dit certaines choses que je prévois, tu peux te préparer à faire avec moi un voyage de quelques jours.

— Où ça, patron ?

— Je te l’apprendrai après la représentation. Partons, Tolbiac doit s’impatier.

Piédouche pratiquait avec son patron les coutumes de la domesticité orientale.

Entendre, c'est obéir, telle était sa devise, et il exécutait toujours, sans se permettre la moindre observation, les ordres du seigneur de Bahour.

Et il ne lui en coûtait pas d'en user ainsi, car il avait une confiance absolue dans le jugement et dans l'habileté du père Lecoq.

Il croyait le valoir quand il s'agissait des petits détails du métier, mais il reconnaissait son immense supériorité en tout ce qui touchait à la direction d'une affaire.

Aussi se bornait-il modestement à lui signaler les faits et s'en rapportait-il pleinement à sa sagesse pour tirer de ces faits des conséquences, et pour décider dans les cas épineux.

Le nabab voulait aller sur-le-champ à l'Opéra. L'intendant n'avait plus qu'à suivre son illustre maître, et à attendre qu'au retour du théâtre il lui fît connaître ses intentions.

Le nouvel Opéra est à la porte du Grand-Hôtel, et M. Lecoq s'y rendit à pied, à la grande jubilation des badauds du boulevard.

Sa robe et son turban lui valurent le désagrément d'être beaucoup regardé et même un peu suivi. Mais il était accoutumé à ces petites manifestations et il ne s'en inquiéta guère.

Piédouche, non plus, ne broncha point, quoiqu'il aperçût dans la foule plus d'un visage auquel il avait eu jadis affaire.

Le sien était méconnaissable sous la peinture dont il venait de l'enduire, et nul ne pouvait soupçonner que ce beau serviteur noir était né à Pantin, près Paris.

Piédouche n'avait donc rien à redouter des rencontres fortuites, et cependant, un peu après avoir dépassé l'angle de la place, il lui échut une surprise qui aurait pu le troubler.

Au premier rang des curieux qui se pressaient sur le passage de son maître, il vit tout à coup apparaître Jean Galoupiat et son épouse.

Il les avait quittés deux heures auparavant, après avoir dîné avec eux au *Feu éternel*, et ils ne lui avaient rien appris de nouveau.

Le repas ayant été largement arrosé, comme de coutume, car Piédouche faisait bien les choses, les deux époux, qui ce soir-là étaient fort gais, avaient annoncé l'intention d'aller se promener avant de regagner leur boutique de la rue de l'Arbalète.

Il n'était donc pas étonnant qu'ils fussent encore dehors, quoiqu'ils eussent l'habitude de se coucher comme les poules ; mais Piédouche se demanda tout d'abord pourquoi ils se trouvaient si loin de leur quartier.

Le marché qu'ils avaient passé avec lui les obligeait à battre tous les jours, de trois à sept heures, les Champs-Élysées et le bois de Boulogne, pour tâcher d'y rencontrer la femme de chambre de l'Anglaise.

Ce marché, ils l'exécutaient consciencieusement, et ils s'applaudissaient fort de l'avoir conclu, mais d'ordinaire ils ne poussaient pas le zèle jusqu'à continuer les recherches une fois le soleil couché.

Avait-il été attirés par l'éclat des lumières qui brillaient sur la façade dorée du théâtre, ou bien par le désir de contempler ce Grand-Hôtel qui abritait le nabab dont les générosités tombaient sur eux avec tant de profusion ?

Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'ils contemplaient avec une ardente curiosité le nabab lui-même, et que très certainement ils savaient que c'était leur bienfaiteur qui passait devant eux.

Piédouche les observait du coin de l'œil et il les voyait se donner réciproquement des coups de coude, en échangeant à voix basse des paroles précipitées.

Ils ne faisaient d'ailleurs aucune attention à lui, ne se doutant pas du tout que cet Indien, noir comme le charbon qu'ils vendaient, était le même

homme qui venait de leur payer un plantureux dîner et de chanter au dessert.

M. Lecoq, lui, ne remarquait point ces Auvergnats qu'il ne connaissait pas ; mais l'ex-numéro 29 ne les perdit pas de vue pendant toute la traversée de la place.

Ils suivaient avec obstination le seigneur Djafer, ils le montraient du doigt, et très évidemment ils parlaient de lui.

Jeannette secouait de temps en temps son époux comme si elle eût voulu l'exciter à se rapprocher du prince, peut-être même à l'aborder.

— Pourvu que mes Auverpins n'aillent pas faire la bêtise d'accoster le patron devant tout le monde, pensait Piédouche.

Ils l'ont reconnu, c'est clair, puisqu'ils l'ont vu à la cour d'assises, et, d'ailleurs, je leur ai dit qu'il demeurait au Grand-Hôtel et ils viennent de le voir en sortir. Mais quelle mouche les pique de tourner autour de lui comme ça ? Est-ce qu'ils auraient envie de lui demander des explications ? Non, ils touchent leur argent tous les jours et il ne leur en faut pas davantage. C'est égal, j'ai eu tort de leur dire que le prince parlait français.

Bah ! Ils n'oseront pas venir le tirer par la manche, et puis nous arrivons au perron du théâtre.

M. Lecoq allait mettre le pied sur la première marche, lorsqu'une idée vint à l'esprit de Piédouche.

— Qui sait, après tout, s'ils n'ont pas retrouvé la femme de chambre ? se dit-il. Un hasard a pu les mettre nez à nez avec elle, dans leur quartier, aux abords du chemin de fer ; ils l'auront suivie, elle aura passé l'eau, elle doit demeurer de ce côté-ci ; ils l'auront filée jusqu'à la porte de sa maison, comme c'était convenu, et alors ils auront réfléchi qu'ils ne me verraient que demain soir, et ils sont venus rôder autour du Grand-Hôtel, pour voir s'ils ne me rencontreraient pas.

Ils ont fait du zèle.

Oui, reprit-il mentalement, ça doit être ça. Et ils auront aperçu le patron en prince indien, et ils s'excitent mutuellement à lui parler.

Et le brave garçon se demanda :

— Si je les laissais faire ? ou même si je les appelais d'un signe ? Non, ce serait trop dangereux. Nous voilà devant le péristyle. Il y a trente personnes autour de nous qui vont entrer dans la salle et qui regardent le patron, comme ils regarderaient une bête curieuse. Ça leur semblerait drôle de le voir causer avec des charbonniers. Encore, s'ils avaient eu soin de se débarbouiller !

Et puis, je guigne là-bas deux agents qui ont servi avec moi et qui surveillent le public. Ils feraient leur rapport dès ce soir, et nous aurions bientôt des histoires. On *filerait* le nabab et son intendant. Merci ! Il vaut mieux que nous sachions la nouvelle vingt-quatre heures plus tard.

Toutes ces réflexions, Piédouche les garda pour lui, car il tenait à bien jouer son rôle, et il eût été déplacé que l'intendant du seigneur de Bahour se permît d'engager publiquement une conversation avec son maître, qu'il suivait à trois pas de distance.

Il se décida donc à franchir le seuil du théâtre, non sans donner un dernier coup d'œil du côté des époux Galoupiat, qui étaient restés plantés au bas du perron.

Il vit que Jeannette commençait à se trémousser et à gesticuler, que Jean cherchait à la modérer, et que finalement, ils allaient s'en aller comme ils étaient venus.

Ce fut alors qu'il regretta d'être rentré dans la peau d'un nègre.

S'il eût été encore le petit bourgeois de la rue de Lappe, rien de plus simple que d'aborder les époux et de leur demander ce qu'il y avait de nouveau.

Mais le moyen de leur adresser la parole, maintenant qu'il était redevenu asiatique de la tête aux pieds ?

Les Auvergnats savaient que le nabab était au courant, puisque c'était lui qui les payait par l'intermédiaire de leur amphitryon de tous les jours, mais ils n'avaient jamais entendu parler d'un intendant noir, et la prudence étant une de leurs principales qualités, ils auraient certainement refusé de lui donner le moindre éclaircissement.

De plus, cet intendant se serait compromis presque autant que son maître en dialoguant avec eux devant tout le monde.

On se serait attroupé, et, comme il passait pour ne pas comprendre un mot de français, les gens du Grand-Hôtel qui auraient pu se trouver là se seraient étonnés à bon droit.

Il ne pouvait pas penser non plus à sortir pendant la représentation pour aller changer de costume.

Il fallait qu'il se trouvât à la sortie pour escorter son prince.

Le temps lui aurait manqué pour toutes ces allées et venues, sans parler des deux métamorphoses à accomplir.

Piédouche chercha à se consoler en se disant que peut-être les Galoupiat n'étaient venus là que par curiosité, et que, dans tous les cas, il saurait le lendemain soir à quoi s'en tenir.

Le nabab avait fait retenir une première loge de côté et, au moment où il y fit son entrée, la toile venait de se lever pour le quatrième acte des *Huguenots*.

On bénissait les poignards, et les sons du splendide et formidable chœur faisaient trembler la salle.

Les spectateurs, saisis par cette mélodie grandiose, ne se retournèrent point pour voir le nabab, qui put s'asseoir sur le devant de sa loge sans trop attirer l'attention.

Il profita, pour examiner la salle, de ce répit que lui accordaient les lorgnettes et il ne tarda guère à découvrir, assis aux fauteuils

d'amphithéâtre, M. Tolbiac et la belle Disney.

Arabella étalait une élégante toilette et d'assez beaux diamants.

Tolbiac était dans la tenue correcte d'un homme du meilleur monde.

Ils paraissaient du reste goûter médiocrement l'admirable musique de Meyerbeer, car ils causaient entre eux avec une certaine animation.

M. Lecoq, de son côté, écoutait beaucoup moins le chœur chantant le prochain massacre des Huguenots qu'il ne regardait l'Anglaise et son cavalier.

Pour lui, le drame était aux fauteuils d'amphithéâtre et non pas sur la scène, car plus il réfléchissait, et plus il se fortifiait dans sa conviction que l'affaire de la succession O'Sullivan se rattachait étroitement au crime de la rue de l'Arbalète.

Piédouche, droit comme une barre de bois d'ébène et immobile comme un ferme, se tenait dans la loge, assez près cependant de son maître pour lui parler à demi-voix sans que les spectateurs placés dans le voisinage l'entendissent.

— Tolbiac ne m'a pas encore aperçu, se disait le père Lecoq. S'il savait que je le regarde, il ne bavarderait pas tant avec cette fille. Que peut-il avoir à lui raconter de si intéressant ? Des choses qui ont trait à la succession, ce n'est pas douteux, car, même en admettant qu'il n'agisse pas pour son propre compte, il est clair qu'il a un intérêt pécuniaire à retrouver l'héritier, et Arabella doit être son associée.

Tout à l'heure ils vont m'apercevoir, et à l'entr'acte il viendra ici. La question est de savoir ce qu'il va m'apprendre.

S'il m'annonce que le dernier des O'Sullivan est retrouvé, je le laisserai s'enfermer et, quand il me l'aura présenté, j'aviserais à mettre en avant M^{lle} Lecomte et la fille de cet ouvrier.

Si, au contraire, il vient me dire que M. Holtz n'est pas encore bien sûr de son fait, qu'il y a du retard et qu'il me rendra réponse dans quelques jours, je serai fixé, et je sais ce qu'il me restera à faire.

Cependant, le chœur de la bénédiction des poignards tonnait ses derniers accords appuyés par les sons éclatants des cuivres de l'orchestre.

Piédouche profita de l'ouragan d'harmonie qui se déchaînait dans la salle pour dire à son maître :

— Patron, il y a peut-être du nouveau. Tout l'heure, en traversant la place, j'ai aperçu le charbonnier et sa femme. Ils vous regardaient, et ils avaient l'air de vouloir vous parler.

— Il faudra voir s'ils sont encore là à la sortie, répondit M. Lecoq sans se retourner.

— Et s'ils y sont ?

— M'accompagner jusqu'à l'hôtel, te *camoufler* vivement, et redescendre sur la place pour tâcher de les rejoindre.

— Ce sera difficile, patron, surtout pour rentrer à une heure du matin, habillé en bourgeois de la rue de Lappe. On me remarquerait trop dans les corridors.

— Tais-toi. Tolbiac me lorgne. Il va me saluer. Il ne faut pas qu'il voie que nous causons.

Piédouche n'ouvrit plus la bouche et se tint à distance encore plus respectueuse.

Tolbiac, en effet, après avoir promené sa jumelle sur tous les points de la salle, venait d'apercevoir le nabab.

Il s'empressa d'abaisser la lunette d'approche qui lui servait à dévisager les spectateurs et il adressa un salut des plus gracieux au seigneur de Bahour.

Celui-ci remarqua même qu'il poussait du coude la belle Disney, assise à côté de lui, et que cette élégante personne répondait à cet avertissement par un coup d'œil significatif.

Il rendit le salut et prit son air le plus asiatique, c'est-à-dire le plus grave et le plus impassible, affectant d'écouter avec recueillement les imprécations lancées par les choristes.

Mais il regardait du coin de l'œil ce qui se passait aux fauteuils d'amphithéâtre, et il fut assez surpris de voir M. Tolbiac de Tinchebray se lever de sa place et sortir, laissant là sa compagne, qui d'ailleurs ne parut pas s'émouvoir autrement de son départ.

— Il vient dans ma loge, c'est clair, pensa M. Lecoq. Il a donc quelque chose de bien pressé à me dire, qu'il n'attend pas la fin de l'acte. Nous allons le savoir et je jouerai serré.

Piédouche n'avait rien vu et se tenait coi dans son coin.

Quelques instants après, la porte s'ouvrit et M. Tolbiac entra discrètement.

Le nabab l'accueillit avec la politesse pleine de dignité d'un seigneur qu'on dérange dans ses plaisirs, et qui tient cependant à rester courtois.

Le *detective* s'assit avec une aisance parfaite et entama, sans le moindre embarras, sur un ton contenu, un petit discours d'introduction.

— Votre Excellence m'excusera, dit-il, de venir la déranger pendant la représentation. Je tenais absolument à lui parler ce soir et, Arabella désirant se retirer avant la fin du spectacle, je vais être obligé de la reconduire.

— Quoi ! demanda le nabab en feignant de s'étonner, M^{me} Disney va se priver volontairement du plaisir d'entendre jusqu'au bout ce chef-d'œuvre. Voilà ce que c'est que d'être blasé sur des jouissances que les naïfs étrangers comme moi savourent longuement.

— Mais, répliqua Tolbiac en souriant, il me semble, Excellence, que vous avez manqué, ce soir, les trois quarts du spectacle.

— Bien malgré moi, je vous le jure. J'ai été retenu par la visite d'un de mes compatriotes qui vient d'arriver de l'Inde, et qui avait des lettres à me remettre, des lettres importantes de mon intendant de Bahour.

Mais M^{me} Disney n'a pas sans doute les mêmes raisons que moi, et je...

— Elle en a d'autres, Excellence. Arabella est obligée de partir pour Londres demain de grand matin, et, pour une femme, c'est une grosse affaire que de se lever à sept heures.

— Ah ! monsieur, que m'apprenez-vous là ? Serions-nous menacés de perdre une si charmante personne ? Aurait-elle l'intention de retourner pour toujours en Angleterre ?

— Oh ! pas du tout. Elle va y faire une simple excursion qui ne la retiendra pas plus d'une semaine.

Et... elle m'emmène.

— Comment ! vous partez aussi ! Deux mauvaises nouvelles à la fois.

— On n'est pas plus gracieux, et je suis bien touché du regret que vous m'exprimez.

Je vous prie de croire que j'aurais voulu me dispenser de faire ce petit voyage, car j'ai Londres en horreur, et j'apprécie encore mieux le charme du séjour de Paris depuis que j'ai l'honneur de vous y rencontrer souvent ; mais le moyen de résister au désir d'une jolie femme ?

D'ailleurs, j'ai moi-même certains intérêts à régler de l'autre côté de la Manche, de sorte que je ne vais pas faire une simple promenade d'agrément.

Maintenant permettez-moi, Excellence, de vous dire quelques mots de la recherche des héritiers du major O'Sullivan.

— Elle est en bonne voie, ce me semble, et je ne puis que vous remercier du service que vous m'avez rendu en m'envoyant cet homme d'affaires.

Il m'a dit qu'il était sur la piste et il doit venir un de ces jours me rendre une réponse définitive.

— Je l'ai vu aujourd'hui. Il n'a pas osé se présenter chez vous parce que les choses n'ont pas marché aussi vite qu'il l'espérait. C'est un garçon consciencieux et qui tient énormément à bien faire. Il est donc venu me trouver pour me prier de vous dire qu'il ne viendrait pas au Grand-Hôtel avant d'être en mesure de vous apporter des preuves décisives de l'existence de l'héritier que vous cherchez.

— Et croit-il qu'il lui faille encore beaucoup de temps ?

— À mon retour, ce sera fait.

— Alors vous me l'amènerez vous-même, dit le nabab en regardant fixement son interlocuteur.

— Ou je vous l'enverrai, répondit sans broncher M. Tolbiac. Il est assez ombrageux et il aime à être seul quand il s'abouche avec ses clients. S'il s'est adressé à moi ce matin, c'est qu'il ne voulait pas vous déranger à une heure où vous n'avez pas coutume de recevoir. Or, il a dû partir cette après-midi pour un voyage qui se rattache aux recherches dont vous l'avez chargé.

— Ce serait donc à l'étranger que se trouverait le dernier parent du major ?

— Je ne pense pas. Holtz ne m'a rien dit de précis à ce sujet, car il est fort réservé, mais il m'a laissé entendre que c'était plutôt en France, en province, qu'il fallait chercher.

Le nabab allait insister, mais, quoique les deux causeurs eussent mis une sourdine à leur voix, le murmure de leur conversation gênait leurs voisins, et des *chut !* répétés leur rappelèrent que le lieu et le moment étaient mal choisis pour traiter une affaire.

On en était sur la scène au dramatique duo entre Raoul et Valentine, et le ténor jetait d'une voix vibrante les notes émues de l'appel suprême qu'il adresse à sa maîtresse :

Le danger presse et le temps vole,
Laisse-moi, laisse-moi partir.

M. Tolbiac ne fit pas comme Raoul, qui chante au lieu de quitter la place. Il se contenta de renouveler très-brièvement ses excuses au nabab, et il se glissa hors de la loge, après avoir dit à son noble ami :

— Dans huit jours, Excellence, nous nous reverrons.

M. Lecoq n'essaya point de le retenir.

C'eût été peine perdue, et, d'ailleurs, le rôle qu'il jouait ne lui permettait pas d'insister.

En se faisant nabab, il s'était condamné à l'impassibilité, et il lui était interdit de paraître s'intéresser trop vivement à une affaire d'argent, quelle qu'elle fût.

Au surplus, Tolbiac lui en avait bien assez dit pour qu'il eût de quoi exercer la sagacité de son esprit et pour qu'il pût tirer des conclusions de ce qu'il venait d'apprendre.

Il se retourna du côté des fauteuils, comptant que Tolbiac allait y reprendre sa place, mais il s'aperçut que la belle Disney avait disparu.

Pendant que son galant chevalier prenait congé du seigneur de Bahour, elle s'était levée et elle avait quitté la salle.

Selon toute apparence, Tolbiac venait de la rejoindre dans les couloirs et de l'emmener hors du théâtre.

Un tel empressement à déguerpir était véritablement extraordinaire.

On eût dit que ce couple n'était venu à l'Opéra que pour fournir à Tolbiac le prétexte d'annoncer au nabab le retard qu'allaient éprouver les opérations

de M. Holtz et de se retirer ensuite sans attendre son noble ami, le prince indien.

Qu'il partît en effet, ce n'était pas douteux.

Le *detective* n'était pas assez sot pour mettre en avant un mensonge inutile.

Mais qu'il allât réellement à Londres, c'était beaucoup moins certain.

Sur ce point, M. Lecoq avait déjà une idée très-arrêtée, une idée qu'il se proposait de communiquer à Piédouche.

Seulement, il se demandait s'il allait rester jusqu'à la fin du spectacle pour prendre le temps de la mûrir, avant de donner ses ordres à son fidèle agent, ou bien s'il allait sortir sur-le-champ, au risque de rencontrer dans le vestibule Tolbiac qui pourrait s'étonner que le seigneur Djafer, admirateur si passionné de la musique des *Huguenots*, n'eût pas la patience d'écouter jusqu'au bout le quatrième acte.

À ce moment, Raoul lança de nouveau cet émouvant appel :

Ce sont nos frères qu'on immole,
Laisse-moi, laisse-moi partir.

Le père du condamné prit-il ces paroles pour une sorte d'avertissement ? C'est probable, car il se leva brusquement et il dit tout bas à Piédouche :

— Partons. Il y a des gens qui sont en danger et qui ont besoin de nous. Il ne faut pas les faire attendre.

L'agent ne demandait qu'à décamper. Il n'avait aucun goût pour les grands opéras et il ne s'amusait pas du tout dans la loge.

De plus, il pensait toujours aux époux Galoupiat et il n'était pas fâché de voir s'ils étaient encore en faction sur la place.

Il mit donc beaucoup d'empressement à suivre son maître.

La sortie du nabab s'effectua sans incident d'aucune sorte.

Tolbiac et Arabella avaient fait diligence, et il ne les aperçut ni sur le grand escalier ni devant le péristyle.

Les Auvergnats aussi avaient battu en retraite.

Quelques minutes après avoir quitté le théâtre, le seigneur de Bahour était rentré dans son appartement, et disait vivement à Piédouche :

— Je devine tout maintenant. Le gredin s'est trahi.

— Qu'est-ce qu'il vous a donc raconté ? demanda l'agent qui n'avait saisi que des bribes de la conversation tenue dans la loge.

— Il m'a dit que l'héritier serait retrouvé dans huit jours, parce qu'il lui faut huit jours pour se débarrasser d'une jeune fille et d'un enfant qui le gênent.

Il m'a dit qu'il partait demain pour l'Angleterre, parce que, pour en venir à ses fins, il est forcé de disparaître pendant une semaine, mais il ne passera pas la mer, je t'en réponds.

Où va-t-il ? Je n'en sais rien encore, et il faut que je le sache le plus tôt possible, car je n'ai pas une minute à perdre pour sauver M^{lle} Lecomte.

— Vous croyez que c'est lui qui a essayé hier de...

— J'en suis sûr. Il n'a pas réussi, et il veut recommencer.

— Alors, ça pourrait bien être lui aussi qui a volé la petite à Cambremer.

— Il n'y a pas à en douter. Elles sont héritières toutes les deux, et il veut s'en défaire avant de produire son héritier à lui, comme il s'est défait de Marie Fassitt.

— À votre idée, il a donc assassiné l'Anglaise ?

— Ou il l’a fait assassiner, ce qui revient au même.

— Sapristi ! patron, mais il ne s’agit plus que d’aller trouver le chef de la sûreté, et de lui raconter ce qui se passe. Ça suffira pour tirer d’affaire M. Louis.

M. Lecoq secoua tristement la tête et dit :

— Si je faisais cela, je serais coffré séance tenante, et Louis n’aurait plus de grâce à espérer, car on m’accuserait d’avoir machiné des intrigues pour faire croire à son innocence, et on le rendrait responsable des torts de son père.

Comment ne comprends-tu pas que j’ai une conviction, mais que je n’ai pas encore de preuves, et qu’il faut que j’en aie avant d’intervenir ?

Tu sais pourtant qu’on ne revient pas sur une condamnation, à moins que le vrai coupable ne soit condamné à son tour pour le même crime. C’est le seul cas que le code ait prévu. Les deux arrêts deviennent alors inconciliables, comme ils disent, et le premier rendu devient nul.

Nous n’en sommes pas là, mon pauvre ami.

On n’enverrait pas Tolbiac en cour d’assises pour cette seule raison qu’il s’est occupé de la succession O’Sullivan. On ne l’arrêterait même pas.

— Diable ! mais c’est que je ne vois pas comment nous pourrions le pincer.

— Je vais te le dire. À mon avis, Tolbiac doit avoir quelque part un endroit où il travaille à son aise, comme qui dirait l’atelier où il fabrique ses canailleries, et cet endroit n’est pas dans Paris.

C’est là qu’il a envoyé la fille de Cambremer, c’est là qu’il voulait envoyer M^{lle} Lecomte, morte ou vivante, je n’en sais rien, mais ça revient au même.

Et si c’est lui qui est l’assassin de la rue de l’Arbalète, c’est là qu’il expédiait dans une malle le cadavre de la femme.

— Tiens ! au fait... les sergents de ville ont déposé qu'au moment où ils ont empoigné le muet, une voiture a filé du côté du boulevard d'Italie.

— Et la voiture qui a enlevé la petite a traversé la place d'Italie.

— C'est probablement à cette campagne-là que le gueux allait quand je l'ai manqué dans la gare d'Orléans.

— Parbleu ! Et il était avec la femme de chambre de Marie Fassitt.

— Ça, c'est sûr, puisque les Auvergnats l'ont reconnue.

Mais dites donc, patron, si c'était la même qu'il a menée ce soir à l'Opéra !

— Alors, nous serions bien près du but. Mais j'en doute. Au surplus, ce sera facile à vérifier, pas plus tard que demain.

Écoute-moi bien. Tu vas commencer par te *camoufler* comme tu l'étais tantôt, en petit rentier, et puis tu vas tâcher de sortir de l'hôtel, sans te faire remarquer.

Il n'est pas encore très-tard. Tu pourras passer.

Tu iras tout droit rue Godot et tu te mettras en faction devant la porte de Tolbiac. Il n'aurait qu'à décamper cette nuit. Il faut tout prévoir.

Je crois cependant qu'il ne partira que demain matin. Dans ce cas-là, dès qu'il fera jour, tu prendras un fiacre à l'heure, et tu t'établiras dedans à deux portes plus loin.

Quand Tolbiac sortira, tu diras à ton cocher de le suivre. Il ne faut pas recommencer les bêtises de l'autre jour.

J'ai dans l'idée qu'il ira chercher sa bonne amie au boulevard Haussmann et qu'ils s'en iront ensemble au chemin de fer d'Orléans.

Arrange-toi pour arriver au guichet en même temps qu'eux ; prends ton billet pour la station qu'ils demanderont, et ne les lâche pas avant que tu sois sûr qu'ils sont arrivés à destination. S'ils montent dans les premières,

tu monteras dans les secondes, et, en descendant, tu t'arrangeras pour qu'ils ne fassent pas attention à toi.

— Soyez tranquille, patron. On sait *filer*, et Tolbiac ne me fera pas voir le tour deux fois de suite.

— J'y compte. Quand tu les auras remisés, tu prendras le premier train qui passera, tu rentreras à Paris, tu passeras par la rue de l'Arbalète pour causer avec les Auverpins et pour leur demander s'il n'y a rien de nouveau ; tu les préviendras que tu ne viendras pas dîner, le soir, au *Feu éternel*, et, finalement, tu reviendras ici me faire ton rapport.

Est-ce compris ?

— Oui, patron. Et cette fois, si nous ratons ce scélérat de Tolbiac, ce ne sera pas ma faute.

Ayant dit, Piédouche s'en alla procéder sans retard à son *camouflage*.

M. Lecoq se laissa tomber sur un divan, prit sa tête dans ses mains, et murmura :

— Mon Dieu ! faites que je ne me sois pas trompé !

Un quart d'heure après avoir reçu ses instructions, Piédouche, redevenu bourgeois, se glissait hors du Grand-Hôtel et s'en allait au poste que son patron venait de lui assigner.

M. Lecoq, on peut le croire, ne dormit pas.

Il passa la nuit à étudier de nouveau la note laissée par Cambremer et à peser les chances qui lui restaient.

Il croyait bien toucher au but, et il ne doutait pas que Tolbiac ne fût, sinon l'auteur principal, du moins le complice du crime de la rue de l'Arbalète.

Mais que de difficultés à vaincre avant d'arriver à établir clairement la part que cet homme y avait prise, à le mettre dans l'impossibilité de nier et de se dérober à la justice !

La tâche aurait fait reculer les policiers les plus habiles et M. Lecoq lui-même n'y aurait pas suffi, s'il n'eût été soutenu par l'amour qu'il portait à son fils.

Et, à force de creuser les raisonnements qui l'avaient conduit à croire que le *detective* était coupable, à force d'envisager l'affaire sous toutes ses faces, il aperçut une objection qui ne s'était pas présentée tout d'abord à son esprit.

Si on pouvait admettre et même démontrer que le meurtre de Marie Fassitt n'était pas isolé, qu'il se rattachait à une série d'autres crimes ayant tous une seule et même cause, par contre il ne paraissait pas possible d'expliquer ainsi le meurtre de M. Lheureux, le négociant assommé dans la salle à manger du pavillon.

Il n'avait rien de commun avec la famille O'Sullivan, cet infortuné marchand de toile. Quel intérêt Tolbiac aurait-il eu à se débarrasser de lui ? Et si ce n'était Tolbiac, c'était donc un autre qui l'avait frappé.

Alors apparurent au père de Louis les lacunes, les contradictions et les invraisemblances du système de défense qu'il venait d'échafauder si laborieusement pour sauver le condamné.

Et, accablé par le poids des apparences qui accusaient si hautement l'innocent, attristé, presque découragé, il pria Dieu d'éclaircir ce sombre mystère.

Il était résolu à attendre, sans prendre de repos, le retour de Piédouche, et à agir sans retard dès qu'il aurait entendu le rapport de son fidèle agent.

Il employa le reste de la nuit à arrêter à l'avance les détails de l'exécution du plan qu'il avait conçu et à écrire à M^{lle} Lecomte.

Il jugeait indispensable de lui rappeler qu'il n'oubliait pas son fiancé, et surtout de l'avertir qu'elle eût à se tenir en garde contre les dangers qui la menaçaient.

Sa lettre, très-courte et très-adroite, était rédigée de façon à ce que Thérèse sût parfaitement de qui elle lui venait et la prit au sérieux, sans que

personne, pas même M^{me} Lecomte, pût en deviner le sens caché et y trouver à redire.

Il engageait la jeune fille à ne plus mettre le pied hors de chez elle jusqu'à ce qu'elle reçût des nouvelles d'un ami, — le mot était souligné, — et il l'exhortait vivement à ne pas perdre courage, car le jour de la délivrance approchait.

M. Lecoq venait de terminer par cette phrase significative le billet adressé à M^{lle} Lecomte et la matinée était déjà assez avancée, lorsque Piédouche entra chez son maître, avant d'avoir changé de costume.

Le faux nabab comptait que l'ex-numéro 29 ne reviendrait que beaucoup plus tard et ce retour précipité n'annonçait rien de bon.

— Eh bien ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Ah ! patron, s'écria Piédouche, je crois que le diable s'en mêle. J'ai encore été refait au même.

— Comment ! tu l'as laissé échapper !

— Non ; je suis arrivé trop tard.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que l'oiseau était déjà déniché quand je suis venu me mettre en faction rue Godot.

— Ce n'est pas possible, à moins que tu n'aies perdu un certain temps pour y aller.

— Pas une minute. Je n'ai pas eu d'anicroches dans les couloirs ni dans l'escalier de l'hôtel, et, une fois sur le boulevard, je n'ai fait qu'un saut jusqu'à la maison de Tolbiac.

Je n'espérais pas le rencontrer, puisqu'il devait être déjà rentré ; je pensais bien aussi qu'il ne sortirait pas la nuit ; mais je comptais qu'il filerait de bon

matin pour prendre le premier train.

Pour lors donc, j'ai attendu le jour en flânant sur le trottoir. Rien. La porte ne s'est pas seulement ouverte une fois. Ce sont tous des gens rangés qui demeurent dans cette boîte-là.

Sur le coup de cinq heures, j'ai appelé un cocher qui s'en allait à la station de la place de la Madeleine. Il avait un cheval frais, puisqu'il sortait de l'écurie. Je me disais : ça fera mon affaire quand il faudra *filer* mon gredin. Je monte dans le sapin, et je le fais arrêter devant la maison d'en face. La place était bonne pour voir entrer et sortir.

J'attends une heure : personne. Au quart après six heures, le portier est venu balayer le trottoir et le groom de Tolbiac s'est traîné en pantoufles et en fumant sa pipe jusque chez le marchand de vin qui fait le coin.

Ça m'a paru drôle et je me suis dit : Si Tolbiac partait, son *larbin* ne se donnerait pas *campo*. C'est donc qu'il reste.

Alors, comme je ne voulais pas droguer là inutilement, vu que je savais que vous m'attendiez, j'ai fait avancer le fiacre à cinq ou six portes plus loin et je suis descendu.

Le portier balayait toujours. Je me suis approché tout doucement, et je l'ai accosté pour lui demander à quelle heure on pourrait parler à M. Tolbiac.

— Ça ne sera pas aujourd'hui, ni demain, qu'il me fait. Il est parti hier soir pour la campagne et il ne reviendra que la semaine prochaine.

Là dessus, je me dis : bon ! il ne sera pas rentré chez lui, il sera allé chez l'Anglaise et ils vont partir ensemble, à sept heures. Le boulevard Haussmann est à deux pas. J'ai encore le temps.

Je donne l'adresse au cocher. J'arrive à six heures et demie devant la porte de l'Anglaise. Là, je n'ai pas eu la peine de m'informer. Sa femme de chambre causait sur le trottoir avec le *pipelet*, et j'ai entendu qu'il lui disait :

« V'là donc encore votre maîtresse partie pour la campagne. » Et la soubrette lui répondait : « Oui, elle a filé hier soir après l'Opéra, et elle m'a prévenue qu'elle serait cinq ou six jours dehors. C'est moi qui suis contente. Je vas pouvoir aller canoter un peu à Asnières. »

J'en savais assez. J'ai demandé au portier un nom en l'air, il m'a répondu qu'il ne connaissait pas ça, j'ai dit à mon cocher de me conduire au boulevard, et...

— Après l'Opéra répéta M. Lecoq, c'est donc pour cela qu'ils sont sortis avant la fin. Ils avaient une voiture qui les attendait.

— C'est bien ce que j'ai pensé.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me dire tout de suite ce que tu avais appris ?

— Patron, c'est que j'ai poussé jusqu'à la rue de l'Arbalète, comme vous me l'aviez commandé ; et j'y ai été à pied. Un fiacre, dans ces quartiers-là, ça vous fait trop remarquer. J'ai trouvé les Auverpins, je les ai fait causer et j'ai appris du nouveau.

Savez-vous pourquoi ils avaient tant d'envie de vous parler sur la place ? C'est parce qu'ils venaient de voir la bonne de Marie Fassitt entrer dans le théâtre

— Avec Tolbiac ? demanda M. Lecoq.

— Non, patron ; toute seule. Mais en grande toilette, avec des diamants et des dentelles à tout casser, et décolletée, fallait voir !

— Et ils l'ont attendue à la sortie, j'espère ?

— Ah ! voilà le chiendent. Il paraît que Jeannette, la charbonnière, voulait rester. Son homme n'a pas voulu. Il avait sommeil, c't'animal-là. Et ils ont décampé. Ah ! je leur en ai dit, patron ! je les ai secoués ! Mais ça n'empêche pas qu'ils ont manqué l'occasion, les imbéciles !

— Il est donc écrit que nous aurons tout contre nous ! dit amèrement le père de Louis.

— Ça ne durera pas toujours, patron. Puisque la femme que nous cherchions est allée hier à l'Opéra, elle y retournera, pour sûr.

J'ai fait une scène à Galoupiat. Je lui ai dit que, si vous saviez la boulette d'hier, vous ne le paieriez plus et qu'il ne l'aurait pas volé ; qu'il n'était pas permis d'être bête comme ça.

Enfin, patron, je lui ai mis le feu au ventre, et il m'a juré que, tous les soirs d'Opéra, il se mettrait de planton à l'entrée et à la sortie.

— Et tu crois qu'on peut compter sur lui ?

— Oh ! il coucherait toutes les nuits sur les marches du théâtre plutôt que de perdre les trois mille francs que je lui ai promis de votre part. Et s'il a mal travaillé hier soir, c'est qu'il avait bu un coup de trop. Aussi, je lui ai signifié que je ne lui paierais plus à dîner au *Feu éternel*.

Et voyez, patron, comme nous n'avons pas eu de chance ! Il paraît que, s'il n'a pas osé vous aborder, c'est que votre nègre lui a fait peur. S'il avait su, la brute, que le nègre c'était moi...

— C'eût été bien pis, interrompit M. Lecoq. Écoute, Piédouche ; ne nous lamentons plus sur nos fautes et occupons-nous de les réparer.

Ce n'est pas en restant ici que nous les réparerons. Va me chercher l'indicateur des chemins de fer qui est sur la table de mon cabinet.

Piédouche obéit aussitôt, quoiqu'il fût assez surpris de l'ordre qu'il venait de recevoir.

Il ne comprenait pas du tout à quoi l'indicateur des chemins de fer pouvait servir, lorsqu'il s'agissait uniquement de découvrir le véritable assassin de la rue de l'Arbalète.

M. Lecoq, lui, savait fort bien ce qu'il voulait faire de ce répertoire destiné à renseigner les voyageurs.

— Mon garçon, dit-il d'un air décidé, il faut agir. Jusqu'à présent nous n'avons pas perdu notre temps, car j'ai appris beaucoup de choses que

j'avais besoin de connaître ; mais l'heure est venue d'achever la besogne.

Tu vas m'y aider, et nous marcherons séparément.

Il faut donc que je te mette bien au courant de ce que je veux entreprendre et que je t'explique mon plan tout entier.

— Allez, patron, je ne perdrai pas un mot et je ferai tout pour vous contenter.

— Écoute d'abord les raisons sur lesquelles je me fonde. On n'exécute bien que ce qu'on a bien compris. Je veux que tu me comprennes.

Hier, je t'ai dit, et tu as été de mon avis, que Tolbiac devait avoir un domicile hors de Paris.

C'est clair comme le jour, et il y est, pour le quart d'heure, dans son domicile.

Est-ce une maison dans une ville ou dans un village ? Est-ce un château ? Je n'en sais rien, mais ce que je sais c'est qu'on y va par le chemin de fer d'Orléans.

— Oui, puisque je l'ai vu prenant son billet à la gare. Et le train par lequel il est parti ce jour-là n'allait que jusqu'à Orléans.

— C'est donc entre Orléans et Paris qu'il faut chercher.

— Juste, patron.

— Mais Tolbiac peut aussi aller en voiture, là où il a si souvent affaire, car il est évident qu'il s'y est fait conduire en voiture, hier, après l'Opéra, attendu qu'il est sorti de la salle à minuit, et qu'à cette heure-là, il n'y a plus de trains qui partent de la gare d'Orléans.

— C'est vrai.

— Donc, Tolbiac ne va pas très-loin de Paris.

S'il se faisait conduire en fiacre, je dirais qu'il ne dépasse pas les limites de la petite banlieue, mais rien ne prouve qu'il use de fiacres.

Au contraire, il me paraît à peu près certain qu'il se sert d'une voiture de maître, pas de la sienne, probablement, car il est trop prudent pour mettre son cocher dans la confiance de ses jolis voyages.

— D'autant qu'il a ce cocher au mois et que le loueur ne se soucierait pas qu'on éreintât ses chevaux en les menant à la campagne.

— C'est évident. Il faut donc admettre qu'on lui envoie de là-bas une voiture, qui appartient soit à lui, soit à son... comment dirai-je ?... à son associé ; une voiture qui vient le chercher à Paris et qui l'y ramène, non pas rue Godot, mais dans quelque quartier éloigné, aux environs de la place d'Italie, par exemple.

— J'ai dans l'idée que la petite à Cambremer y est montée, dans c'te voiture-là.

— Tu vas trop vite. Nous y arriverons, mais laisse-moi suivre mon raisonnement.

C'est ainsi, selon toute apparence, que, hier soir, en sortant de l'Opéra, Tolbiac, qui se défiait d'être suivi, sera monté avec l'Anglaise dans une voiture de place qui les aura menés là où l'attendait l'équipage destiné aux expéditions nocturnes.

— Bon ! Je vois ça d'ici. Ils se seront fait descendre au coin d'une rue. Quinze pas à pied. Le coin de la rue à tourner. Le coupé est là. On saute dedans. Et puis, fouette, cocher !

— Maintenant, combien un cheval, deux chevaux, si tu veux, peuvent-ils faire de lieues, sans être surmenés ?

— Pigache, qui a servi dans le train, vous dirait ça mieux que moi. Mais enfin, à vue de nez, je crois qu'un bon attelage supporte ses dix à douze lieues par jour. Mais, il faut pour ça que les bêtes se reposent et mangent l'avoine en route.

— Tolbiac, je crois, voyage la nuit et non pas le jour, et, la nuit, les chevaux fatiguent davantage.

De plus, il est à croire qu'il ne s'amuse pas à s'arrêter dans les auberges, lesquelles d'ailleurs ne restent pas ouvertes la nuit, depuis qu'il n'y a plus ni diligences, ni chaises de poste.

Voyons donc quelle distance à peu près des bêtes vigoureuses et bien nourries peuvent parcourir sans manger et sans souffler.

— Dame ! ça dépend. Cinq, six lieues, sept lieues même à la rigueur. Mais ce serait rude, si on le faisait souvent.

Trois ou quatre, ce serait facile.

— Et pour moins de trois ou quatre, il est à présumer que Tolbiac ne prendrait jamais le chemin de fer.

Choisy-le-Roi, qui est la première station, n'est qu'à dix kilomètres de Paris, c'est vrai, mais je ne pense pas qu'il aille à Choisy-le-Roi.

— S'il y allait, la femelle qui a enlevé la petite à Cambremer n'aurait pas mis ce nom-là en avant.

— Ablon, qui vient ensuite, est à quinze kilomètres, c'est-à-dire à près de quatre lieues.

Je me résume et je conclus qu'il nous faut chercher entre quatre et huit lieues de Paris l'endroit où va Tolbiac.

— Sur la ligne d'Orléans, bien entendu.

— Sur la ligne ou près de la ligne. Il peut descendre à une station et de cette station se rendre à pied, à cheval ou en voiture, à sa maison, à son château, à sa ferme.

Donc, prenons pour base la voie du chemin de fer jusqu'à huit lieues de Paris. Cela nous mène à Bretigny, qui se trouve précisément à trente-deux kilomètres.

Avant Bretigny et après Choisy, nous avons six stations : Ablon, Athis, Juvisy, Savigny, Épinay et Saint-Michel.

Ce doit être à l'une des six que Tolbiac s'arrête, soit pour y rester, soit pour s'en aller à droite ou à gauche de la ligne, mais pas très-loin vraisemblablement.

— Alors, patron, vous voulez que nous visitions tous ces pays-là ?

— Et les environs, dans un rayon de dix à douze kilomètres.

— C'est très-bien ; seulement...

— Quoi ?

— Si vous voyagez en prince indien et moi en intendant noir, tous les villages seront en l'air, et nous serons signalés partout deux heures avant que nous n'arrivions, de sorte que...

— Ne dis donc pas de niaiseries. Je veux surprendre les secrets de Tolbiac qui m'a vu en nabab. Je ne suis pas assez fou pour me montrer sous le costume qu'il connaît.

— Alors, on se *camouffle* ?

— C'est indispensable.

— Et en quoi se *camouffle*-t-on ?

— J'y ai longuement réfléchi, et tout bien considéré, j'ai décidé que pour cette tournée je me ferais commis-voyageur et que tu serais colporteur.

— Nous ne travaillerons donc pas ensemble ?

— Ensemble, non ; mais au même endroit, le même jour. Je vais t'expliquer mon idée.

Le meilleur moyen de se renseigner dans les villes et dans les bourgs, c'est de causer avec les aubergistes.

Le meilleur moyen de se renseigner dans les campagnes, c'est de causer avec les ménagères.

Je me charge des villes et je te charge des campagnes.

Voilà le programme, et voici maintenant la manière de s'en servir :

J'arrive à la première station — nous les ferons toutes les six ; — j'y arrive par le chemin de fer et je descends au meilleur hôtel.

Tu arrives une heure avant moi ou après moi, à pied, avec ta balle sur le dos, et tu vas loger dans une auberge à rouliers.

Je cours les bonnes maisons de l'endroit pour proposer mes vins, — j'ai choisi les vins, parce qu'on peut entrer partout pour placer cette marchandise-là, — toi, tu vas, de porte en porte, offrir du fil, des aiguilles et des cotonnades.

Bien entendu, quand nous nous rencontrons dans la rue, nous n'avons pas l'air de nous connaître.

Seulement, tous les soirs, à dix heures précises, je m'amuse à aller faire le tour de l'église... il y a toujours une église et il est toujours facile de la trouver... Tu viens à la même heure flâner de ce côté-là. Nous causons ; tu me racontes ce que tu as appris et, selon les renseignements recueillis, je te donne l'ordre de filer le lendemain matin pour la station suivante, ou bien, au contraire, je t'expédie dans les fermes et dans les châteaux des environs, et je prolonge mon séjour.

— C'est compris, patron. Il me faut un permis de colporteur, un permis visé à la préfecture. L'ami Pigache me procurera ça dans la journée.

— Moi, j'ai mon affaire. Des factures, des têtes de lettre et des prix courants de la maison Rawson, Jenkins *and Co* de Liverpool. Jenkins est un de mes amis. Je lui ai repincé un caissier qui lui emportait dix mille livres sterling. Il fait en grand le commerce des vins d'Espagne et de Portugal.

— Et comme ça vous ne serez pas embarrassé avec les voyageurs de commerce. Ils sont malins, mais ils ne connaissent pas les maisons anglaises.

— Sois tranquille, je sais parler à ces citoyens-là.

Nous n'avons pas une minute à perdre ; n'en perdons pas une. Je vais prévenir l'administration de l'hôtel que je pars ce soir pour le Havre, et que je garde mon appartement.

Reste comme tu es, — tu te remettras en nègre ce soir, — et cours m'acheter la défroque et les valises qu'il me faut.

Porte chez moi, impasse de la Roquette, un habillement complet de voyageur, emballe les autres vêtements dans les valises que tu déposeras tantôt à la gare d'Orléans.

Dis au cocher qu'il vienne nous prendre rue Scribe à sept heures et demie. Il sera censé nous conduire à la gare Saint-Lazare et il nous mènera boulevard de Ménilmontant. Il emportera chez lui mes malles de nabab.

Tu te *camoufleras* pendant le trajet. C'est vite fait d'entrer dans la peau d'un porteballe.

Moi qui aurai besoin de soigner un peu plus ma tenue, je ferai ma toilette dans le logement du père Vinet.

Et, demain matin, mon vieux Piédouche, en route, et que Dieu nous conduise !

V

Trois jours après l'entretien décisif que M. Lecoq avait eu avec Piédouche au fond de son appartement de nabab, le maître et son fidèle agent étaient en pleine expédition.

Tout avait marché à souhait pour quitter le Grand-Hôtel et pour endosser les nouvelles personnalités choisies par le plus habile des policiers.

Le plan était bien conçu et Piédouche n'avait pas son pareil pour exécuter avec intelligence et célérité les ordres qu'il recevait de son chef.

Le lendemain du départ simulé pour le Havre, le nabab s'était changé en commis voyageur, et l'intendant noir était devenu porteballe.

Djafer, seigneur de Bahour, s'appelait maintenant Aristide Chalumet ; Ali se nommait Pierre Paladru.

Ils possédaient tous les deux des papiers en règle, des papiers établissant que M. Aristide Chalumet représentait la maison Rawson et Jenkins pour la vente des vins, et que Pierre Paladru, né à Bourg-d'Oisans, département de l'Isère, était autorisé à colporter par toute la France des marchandises diverses.

Et rien dans leurs figures, dans leurs costumes, ou dans leurs manières n'était en désaccord avec les désignations qui figuraient sur leurs passeports.

Piédouche avait su se faire une tête, une tenue une physionomie et des allures de montagnard dauphinois.

Il était allé jadis en mission secrète à Grenoble et il connaissait assez le pays pour pouvoir en jaser au besoin.

Il savait sur le bout du doigt les prix du fil, des aiguilles, des foulards et du papier à lettres ; il possédait même presque aussi bien l'art de vendre que l'art plus difficile de faire bavarder les gens, et il n'était embarrassé ni pour parler aux servantes, ni pour répondre aux gendarmes.

Le père Lecoq s'était rajeuni d'une vingtaine d'années seulement, et s'était bien gardé d'exagérer le type qu'il avait adopté.

Entre toutes les variétés de commis voyageurs qui sont répandues par le monde, il avait pris celle qui allait le mieux à son âge, à ses habitudes et à son caractère.

M. Aristide Chalumnet était un voyageur sérieux, quoique bon enfant ; un voyageur calmé par l'expérience et arrivé à l'aisance, sinon à la fortune, traitant les affaires de haut, sachant néanmoins se plier aux exigences et se mettre à l'unisson de ses clients, rond et jovial avec les aubergistes et les marchands, digne et poli avec les bourgeois.

Il était resté Français et même Parisien, par un certain côté sans-façon ; mais pour affirmer sa qualité de représentant d'une maison de Liverpool, il affectait parfois un léger accent anglais, et même un peu de raideur.

Il avait créé ainsi un Gaudissart britannique, un rôle à deux fins qui lui permettait de se montrer, suivant les cas, sous l'une ou l'autre de ses faces, tantôt diplomate, tantôt farceur.

Dans sa valise, il y avait des vestons de toile, des pantalons à carreaux et des chemises de couleur.

Mais dans sa malle de cuir, marquée à ses initiales, il y avait des cravates blanches et un habit noir.

En dépit des savantes transformations du général et du soldat, les deux premières journées de la campagne n'avaient donné aucune satisfaction à ces deux explorateurs.

Ablon n'est qu'un hameau, Athis n'est pas beaucoup plus important, et ces deux communes se touchent presque.

Un jour avait suffi pour explorer Ablon, Athis et ses alentours.

M. Lecoq s'était renseigné dans les auberges décorées du nom d'hôtel, où il avait pris domicile pour quelques heures, et il avait acquis la presque certitude que ce n'était pas dans ces parages qu'il fallait chercher.

Les informations apportées par Piédouche le soir, derrière l'église d'Athis, n'avaient fait que confirmer les appréciations de son chef.

À Juvisy, l'étape suivante, rien de nouveau ne s'était produit.

Il n'y a là qu'un petit centre industriel et un grand château dont le propriétaire ne pouvait avoir rien de commun avec Tolbiac et consorts.

D'ailleurs, le mouvement produit par le passage incessant des trains qui bifurquent sur ce point, les uns allant vers Orléans, les autres vers Corbeil, devait éloigner des gens qui avaient intérêt à s'isoler.

Du moins, M. Lecoq en jugeait ainsi, de même qu'il était porté à croire que le quartier général de l'ennemi n'était pas si rapproché de Paris.

Et, dans les cas difficiles, il obéissait toujours à son instinct qui l'égarait rarement.

Il crut donc qu'il était inutile de s'attarder à Juvisy, et le troisième jour dans la matinée, il débarquait à Savigny-sur-Orge, où Piédouche, une heure après, fit son entrée à pied et la balle au dos.

Savigny paraissait valoir la peine qu'on s'y arrêtât un peu plus.

C'est un bourg qui compte un millier d'habitants, et dont les environs sont parsemés de châteaux et de maisons de campagne.

Il est situé à vingt-deux kilomètres des fortifications, et sans parler de la voie ferrée, deux belles routes y conduisent, l'une qui part de la barrière

d'Enfer et qui passe par Sceaux et Lonjumeau, l'autre qui passe par Villejuif et Juvisy, et qui part de la barrière d'Italie.

C'est dire que Savigny se trouvait justement dans les conditions voulues.

Pas trop près de Paris, pas trop loin non plus. Accès facile par des chemins commodes, mais peu fréquentés, depuis qu'on ne voyage plus en poste. Population accoutumée à voir des étrangers, des gens de la grande ville, s'établir à demeure dans ces cantons ou les habiter temporairement.

Seigneurs châtelains de la vieille roche, commerçants retirés après fortune faite, petits bourgeois vivant sur le domaine de famille, s'y partagent la terre et y vivent côte à côte.

Le pays, assez laid jusqu'à Juvisy, devient agréable dès qu'on entre dans le vallon qu'arrose l'Orge. Il est accidenté et boisé, deux qualités fort appréciées par les Parisiens qui aiment la campagne.

Ce petit coin pittoresque est comme une oasis placée entre les plateaux dénudés qui bordent le cours supérieur de la Seine et les riches et tristes plaines de la Beauce.

On y voit même, au delà du confluent de l'Orge et de l'Yvette, une jolie forêt.

En un mot, on peut s'y plaire, et s'y cacher aussi.

M. Lecoq appréciait à un point de vue particulier tous ces avantages.

Il pensait que les environs de Savigny devaient convenir parfaitement à M. Tolbiac et que, s'il avait planté sa tente quelque part, ce devait être dans cette région disposée tout exprès pour la guerre d'embuscades et pour la vie solitaire.

Quelque chose lui disait que le centre d'opérations de ce personnage suspect devait se trouver parmi ces ravins, ces taillis et ces cours d'eau.

Le bourg l'intéressait moins, quoiqu'il fût bâti sur un charmant coteau.

Il était peu probable que le Tolbiac y eût élu domicile, car il est impossible de vivre mystérieusement dans un village et même dans une petite ville.

Mais, pour entreprendre des recherches avec quelque chance de succès, la première chose à faire c'était de prendre langue, comme on dit, en causant avec des gens bien informés.

M. Lecoq était allé tout d'abord loger à l'hôtel du *Grand-Cerf*, le meilleur de l'endroit, et il ne pouvait pas mieux tomber.

M. Bonasson, propriétaire de cet établissement, habitait Savigny depuis de longues années et connaissait tout le monde à trois lieues à la ronde.

Il savait l'origine et le chiffre exact des fortunes, les alliances et les querelles de famille, les histoires scandaleuses et cent autres choses encore.

Curieux par tempérament et bien informé par état, il était de plus causeur et même bavard.

Le nabab, devenu M. Aristide Chalumet, ne négligea point de puiser à une si précieuse source de renseignements, et, pour se mettre dans les bonnes grâces de l'aubergiste, il commença par demander la meilleure chambre de la maison et un bon déjeuner.

Il ne négligea point d'ailleurs de déclarer sa qualité de représentant de la puissante maison Rawson et Jenkins, et d'annoncer qu'il se proposait de visiter toutes les personnes riches, pour leur proposer ses excellents produits.

En tout temps, l'arrivée à Savigny d'un voyageur de commerce est presque un événement, car ces ambassadeurs du négoce ne s'arrêtent guère que dans les villes d'une certaine importance, et d'ailleurs beaucoup d'habitants de la grande banlieue s'approvisionnent directement à Paris.

Mais l'envoyé de MM. Rawson et Jenkins, qui ne vendait que des vins à cinq francs la bouteille, au minimum, devait faire et fit en effet sensation.

Le maître du *Grand-Cerf* voulut cuisiner lui-même le déjeuner de son hôte, et quand la table fut servie, il lui demanda s'il lui serait agréable d'avoir pour convive un des gros bonnets de l'endroit.

Le père de Louis n'eut garde de refuser, et bien lui en prit, car, en cette rencontre, le hasard le servit à souhait.

La compagnie d'un des notables de Savigny était bien faite pour plaire à M. Lecoq, qui ne demandait qu'à se renseigner ; mais il tenait à ne pas montrer trop d'empressement, afin de rester dans son rôle de représentant du haut commerce.

— J'ai l'habitude de manger seul, dit-il à l'aubergiste.

— Alors, s'écria maître Bonasson, monsieur n'est pas comme nos voyageurs français. Ils font tous la grimace quand je leur dis que nous n'avons pas de table d'hôte.

— Ils ont raison, parbleu ! la table d'hôte, c'est charmant. On fait des farces et des paris au dessert. En avant le champagne !

— Vraiment ! ça vous irait aussi ?

— Comme un gant, et je vous réponds que j'y tenais bien ma place dans le temps, quand je voyageais pour une maison de Cette. Mais, maintenant, la tenue est à l'ordre du jour. Mes patrons ne veulent pas qu'on rie avec les camarades. Ils disent que ça fait du tort aux affaires.

Des bêtises, mon cher, mais les Anglais sont comme ça. Si on les écoutait, on ne mettrait jamais les pieds dans un café, et, entre nous, je ne m'en prive pas.

— Ça serait dommage, car j'en ai un dans la salle à côté ; c'est ma femme qui le tient, et on n'y sert que des consommations de premier choix.

— Nous verrons ça après déjeuner, papa Bonasson, d'autant que les distractions ne doivent pas courir les rues à Savigny-sur-Orge et que j'aurai vite fini ma tournée chez les bourgeois.

— Oh ! ça, oui. Ici, il n'y a pas grand'chose à faire pour vous ; mais dans les environs, c'est autre chose. Tous millionnaires. J'en connais plus de quinze qui ne trouveront pas votre Malaga trop cher. Tenez ! il y a ici un voyageur de Toulouse qui ne place que des pâtés de foie de canard et des terrines de Nérac. Un drôle de corps, allez ! Vous le rencontrerez au café et, si vous voulez, il vous jouera une partie de billard avec son nez. Eh bien ! il est arrivé avant-hier et il a déjà fait des affaires d'or. Faut dire qu'il a couru tous les châteaux et même toutes les fermes entre Épinay, Villemoisson et Morsang.

— Un homme qui fait des carambolages avec son nez, diable ! ça doit être curieux, et je serai très-content de me rencontrer avec lui, dit avec empressement M. Lecoq.

Ce n'était pas qu'il dût prendre le moindre plaisir à assister aux étranges exercices qu'on lui annonçait ; mais il entrevoyait que ce commis farceur, qui venait de courir les environs, pourrait lui apprendre bien des choses.

Il espérait aussi tirer quelques informations du bourgeois que l'aubergiste allait lui présenter, et il jugea convenable de se renseigner préalablement sur ce personnage.

— Dites donc, papa Bonasson, reprit-il, votre monsieur n'est donc pas de l'endroit, puisqu'il mange à l'hôtel ?

En comédien consommé, M. Lecoq avait pris du premier coup le ton et le langage d'un Chalumet quelconque. Il savait que messieurs les voyageurs appellent toujours les hôteliers par leur nom et il donnait au propriétaire de l'hôtel du *Grand-Cerf* du : papa Bonasson, à bouche que veux-tu.

Venant d'un homme haut placé dans la hiérarchie des représentants du commerce, cette familiarité avait son prix, et l'aubergiste s'en montra très-flatté.

— Il n'est pas de Savigny, mais il y demeure depuis cinq ans, dit-il en souriant d'un air fin. Et, sans me flatter, il a été bien heureux d'y trouver une maison comme la mienne.

— Alors il n'est pas marié ?

-Lui ! il n'y a pas de danger. D'abord, il a passé l'âge ; et puis, il abomine les femmes, les enfants et les tracasseries du ménage. J'ai même dans l'idée qu'il a dû avoir dans sa jeunesse des désagréments avec le sexe.

— Ça s'est vu, papa. Qu'est-ce qu'il fait, votre célibataire ?

— Rien du tout. Il était associé dans une grosse maison de commerce de Paris et il y a gagné beaucoup d'argent. Un beau jour, il a vendu sa part, il a acheté une grande maison au milieu du village, il est venu s'y établir avec une vieille bonne qu'il a amenée, et il n'en a plus bougé.

— Mais pourquoi a-t-il choisi Savigny plutôt que Courbevoie, ou Joinville-le-Pont ?

— Ma foi ! je n'en sais rien, et je parierais qu'il n'en sait rien lui-même. C'est un original comme vous n'en avez jamais vu. Figurez-vous qu'il ne fait que rôder toute la journée pour ramasser les cancans du pays et pour les raconter de porte en porte. Le reste du temps, il vit tout seul comme un loup, il mange dans sa cuisine et il n'invite jamais personne.

— En voilà un qui doit s'ennuyer ! Ce n'est pas moi qui mènerais cette existence-là, si j'étais mon maître. Autant vaudrait faire comme mes patrons, qui ne boivent jamais que du thé et qui passent tous leurs dimanches à chanter des psaumes.

— Le père Fouineux ne boit pas même de thé ; il boit de l'eau chez lui ; mais, par exemple, il accepte du bordeaux, du bourgogne et du champagne, quand on lui en offre.

— C'est peut-être pour s'en faire offrir qu'il vient déjeuner ici ?

— Non, c'est pour dire du mal des gens de Savigny et pour raconter les mauvais tours que les femmes ont joués à ses amis... pas à lui, car il s'en est toujours garé comme du choléra.

— Il est gentil, votre monsieur Fouineux, et je suis curieux de faire sa connaissance, dit ironiquement Aristide Chalumet.

Mais qui peut vous faire croire qu'il va venir ? Vous m'avez dit tout à l'heure qu'il mangeait chez lui.

— Le soir, oui. Sa bonne lui trempe une soupe, il avale sa pâtée et il se couche par là-dessus. Mais tous les matins que le bon Dieu fait, à dix heures juste, il arrive pour voir si j'ai un voyageur, et, quand j'en ai un, je mets deux couverts.

— Drôle de manie ! et si le voyageur ne voulait pas de lui ?

— Dame ! je ne pourrais pas le forcer. Mais ça n'arrive guère. On l'accepte toujours ; quand ça ne serait que pour le blaguer. Tambournac, le voyageur pour les pâtés, l'a fait tourner en bourrique avant-hier.

— Il ne sera pas des nôtres, Tambournac ? demanda M. Lecoq, qui comptait un peu sur les bavardages de ce gascon.

— Pas ce matin. Il est allé du côté de Villemoisson et il aura mangé sur le pouce en route. Mais il viendra, pour sûr, au café, sur le coup de midi.

Ça me fait penser que dix heures sont sonnées et que le père Fouineux n'a pas encore montré son nez au bout de la rue. Ça ne tardera pas, car il est réglé comme une horloge... et serré avec ça..... Croiriez-vous qu'il me paie mon déjeuner trente sous et qu'il mange comme quatre ! Si ce n'est pas honteux ! un bonhomme qui a au moins quarante mille francs de rente, et sur l'État encore... à preuve qu'il va deux fois par an à Paris pour toucher ses semestres... Il a encore fait son petit voyage au mois de janvier, et il en a rapporté de ces billets de banque... mais personne ne sait ce qu'il en fait.

Cette intéressante conversation se tenait sur le seuil de la porte du *Grand-Cerf*, et M. Lecoq la prolongeait volontiers, car il savait par expérience qu'on apprend toujours quelque chose en causant avec un aubergiste.

Maître Bonasson ne lui avait pas révélé jusqu'à présent le moindre secret ; mais les deux individus dont il venait de parler pouvaient être bons à

consulter, et il attendait avec une certaine impatience le moment de s'aboucher avec eux.

Il n'attendit pas trop longtemps.

— Qu'est-ce que je vous disais ? s'écria l'aubergiste. V'là M. Fouineux qui tourne le coin de la place de l'Église.

— Alors, je vais me mettre à table, dit le faux commis voyageur. Ça vous évitera la peine de me le présenter, comme on dit là-bas, en Angleterre. Dites-lui que j'aime à rire et que je ne crains pas de payer une fine bouteille. Ça le mettra de bonne humeur et ça lui déliera la langue.

Et il se précipita dans la salle à manger, où le couvert était mis à une table ronde, sur une nappe fort blanche.

Le *Grand-Cerf*, où ne descendaient guère que des propriétaires et des chasseurs, n'en était point encore, comme les caravansérails très-fréquentés, à la toile cirée graisseuse où les mouches s'abattent par essaims.

M. Lecoq se plaça de façon à ce que le convive qui allait s'asseoir en face de lui se trouvât en pleine lumière, et il se prépara à extraire de ce convive tous les renseignements utiles qu'il pourrait fournir.

La porte s'ouvrit, et il vit une figure qui aurait réjoui les peintres de genre et les romanciers.

L'aubergiste poussa ce personnage dans la salle, et dit d'un air empressé :

— Arrivez donc, M. Fouineux ! le déjeuner va être froid et monsieur vous attend depuis dix minutes.

Une des manies du sieur Fouineux, manie que l'aubergiste flattait volontiers, c'était de faire accroire aux voyageurs de passage qu'il prenait habituellement ses repas à l'hôtel.

Il aimait aussi à être traité familièrement par M. Bonasson, qui continua en haussant les épaules :

— Sapristi ! vous deviez être plus exact à votre comptoir quand vous étiez associé de la maison Lheureux, Bérard et C^{ie}.

M. Lecoq avait toutes les mémoires : la mémoire des faits, la mémoire des figures et la mémoire des noms.

C'est une des qualités les plus indispensables de la profession.

Aussi dressa-t-il l'oreille, dès qu'il entendit l'aubergiste énoncer l'intitulé de la maison de commerce dont le négociant retiré à Savigny avait jadis été l'associé.

Il savait sur le bout du doigt tous les détails du procès criminel qui s'était terminé par la condamnation de son fils et il n'avait point oublié que l'homme assassiné rue de l'Arbalète s'appelait M. Pierre Lheureux, de la maison Lheureux, Bérard et C^{ie}, marchands de toile en gros.

Sur cette *raison sociale*, comme on dit dans la langue des négociants, ne figurait pas le nom de Fouineux.

Mais la coïncidence valait qu'on s'y arrêtât, et M. Lecoq se promit bien d'éclaircir cette indication encore nuageuse.

— Quand j'étais dans les affaires, je me faisais un devoir d'être exact, répondit sèchement le convive retardataire. L'exactitude est la politesse des commerçants.

Maintenant que je suis bourgeois, j'ai bien le droit de faire ce que je veux.

Le sieur Fouineux n'avait encore prononcé que deux phrases, et déjà M. Lecoq l'avait jugé.

L'axiome emprunté à Louis XIV pour l'appliquer aux marchands de toile, et la déclaration des droits de la bourgeoisie à propos d'un déjeuner d'auberge, jetaient des jours sur le caractère et l'esprit du personnage.

Au physique, d'ailleurs, le type était complet, un type de boutiquier parisien envieux, vaniteux, méticuleux, grincheux et prétentieux.

Tous ses défauts rimaient avec son nom, et sa physionomie les reflétait tous.

Ce petit homme maigre, sec, ratatiné et couperosé, avait une bouche sans lèvres, le nez pointu, les yeux vairons, le front étroit, et le corps anguleux.

Quand il souriait, et il souriait souvent, on aurait juré qu'il faisait la grimace après avoir mangé du citron vert.

Et ces aigreurs d'expression étaient tempérées par un air de bêtise solennelle, à rendre jaloux le légendaire M. Prud'homme.

Il suffisait de le regarder pour comprendre qu'il avait dû passer sa vie à tracasser ses associés, à amasser des écus et à donner des leçons au gouvernement.

M. Lecoq se promit aussitôt de jouer de ce désagréable vieillard comme on joue de la guitare.

Il ne s'agissait que de pincer ses cordes pour lui faire rendre des sons déplaisants, mais instructifs.

— Monsieur, dit-il gravement, vous avez raison. La liberté est la liberté. Tous les hommes sont égaux. C'est pourquoi vous avez le droit de me faire attendre. C'est pourquoi, aussi, j'ai le droit de commencer sans vous à manger ma côtelette.

Apportez-la, papa Bonasson, cette côtelette chérie, et n'oubliez pas le cachet vert. Vous devez avoir un cachet vert.

Jugeant que la glace était rompue entre ses deux pratiques, l'aubergiste disparut et rentra bientôt, les bras chargés de plats et de bouteilles.

— Monsieur voyage pour les vins ? demanda Fouineux en dépliant sa serviette et en la fourrant par le bout dans l'ouverture de son gilet.

— Vous l'avez dit, seigneur, répondit, sur le ton familial, M. Lecoq. Savez-vous qu'il faut que vous soyez malin pour avoir deviné ça du premier coup ?

— On n’a pas été trente ans dans le haut commerce sans acquérir une certaine connaissance des hommes.

— Et des spiritueux, ou des draps, ou des denrées coloniales. Ça dépend de la partie. Dans quoi était Monsieur ?

— Dans les toiles.

— Beau commerce, monsieur, commerce national ! L’industrie linière est une industrie éminemment française. Et je suis bon Français, quoique je n’aie pas souvent l’occasion de regarder la colonne, vu que je passe les trois quarts de l’année à voyager en province et l’autre quart à Liverpool.

— Monsieur représente une maison anglaise ?

— Rawson, Jenkins *and C^o*. Vins d’Espagne et de Portugal. Succursales à Xérès et à Porto. Importations directes. Achats dans les pays de production.

— Et monsieur vient à Savigny-sur-Orge pour placer des liquides ?

— Pour en inonder la localité et les pays circonvoisins, Xérès, Amontillado, Porto, Malaga, Tintilla de Rota, Alicante ; en bouteilles, en baril, en fût. À votre service, monsieur Fouineux.

— Merci. Ces piquettes-là sont contraires à mon tempérament. J’ai les foies chauds.

— Ça se voit. Piquette est dur, mais je ne me fâche jamais quand on blague mes produits... pourvu qu’on me les prenne ou qu’on m’aide à les placer. Vous ne m’en prendrez pas, mais vous me donnerez un coup de main. Papa Bonasson m’a dit que vous connaissiez tous les gros bonnets du pays.

— Je les connais... sans les connaître, et je ne les fréquente pas. Quand on a été trente ans dans le haut commerce à Paris...

— On méprise les provinciaux, c’est connu. Je voudrais bien pouvoir en faire autant, mais j’ai besoin d’eux. Vous, c’est différent. Votre pelote est faite, à ce que je me suis laissé dire.

— Il est vrai que je possède une jolie aisance, honnêtement gagnée, plus honnêtement que la fortune de ce boursier qui a acheté tout près d'ici une terre et un château.

— À la bonne heure ! vous n'êtes pas comme nos négociants d'à présent qui deviennent millionnaires tout en louant des chasses à l'année et en fréquentant les cocottes.

— Non, monsieur, et je m'en vante.

— À la santé de votre sagesse, monsieur Fouineux ! Le cachet vert de papa Bonasson ne vient pas d'Espagne, mais il se laisse boire, dit M. Lecoq en versant à son convive une ample rasade. Ça n'est pas une raison pour que je ne vous offre pas une bouteille de champagne.

Prenez-la derrière les fagots, patron, et montez-en plutôt deux qu'une.

Touché de l'honneur que le placeur de vins de la péninsule faisait à la cave du *Grand-Cerf*, l'aubergiste courut chercher les fioles demandées.

— Si vous le permettez, monsieur Fouineux, reprit le faux voyageur, nous porterons aussi un *toast* aux dames. Je parie qu'à Savigny, il y en a de charmantes.

— Si je voulais gagner de l'argent, je tiendrais votre pari.

— Bah ! le pays est donc mal partagé sous le rapport du sexe qui embellit la vie ?

— Vous trouvez qu'il l'embellit ?

— Ma foi ! oui. Je ne suis plus un jeune premier, mais je sacrifie encore aux grâces, et je suis sûr que vous n'avez pas dit non plus votre dernier mot.

— Monsieur, répliqua majestueusement le négociant retiré, je n'ai jamais voulu me marier, parce que je connais les inconvénients du mariage. À plus forte raison, n'ai-je jamais commis la sottise de m'engager dans des liens illégitimes. J'ai vu de trop près les suites que peuvent entraîner des liaisons que la morale réprouve.

— Vraiment ? demanda en riant M. Lecoq. Vous avez donc eu des amis qui étaient des farceurs finis ?

— Des amis, non. Je n'aurais pas pu admettre qu'ils fréquentassent des personnes de mœurs équivoques. J'ajouterai même que je ne l'eusse pas souffert. Mais j'ai eu un associé qui a payé bien cher ses fredaines.

— Vous voulez dire qu'il s'est ruiné ?

— Mieux que ça. Il a été assassiné.

— Assassiné ! répéta M. Lecoq en feignant de s'étonner, alors qu'il était profondément remué par l'espoir d'apprendre quelque chose de nouveau sur la mort tragique de M. Lheureux. Comment diable s'y est-il pris ?

— On voit bien que vous arrivez d'Angleterre, répondit Fouineux d'un air important. Tous les journaux de France n'ont parlé que de ça pendant quatre mois, et l'assassin vient d'être condamné à mort, il n'y a que trois semaines.

— Bon ! j'y suis. C'est l'affaire de cette femme... dans le quartier Mouffetard... l'affaire de la dame de pique... J'ai lu ça, mais je ne me souvenais plus qu'il y avait eu aussi un homme tué.

— Cet homme, monsieur, c'est l'infortuné Lheureux, dont je fus autrefois l'associé ; Pierre Lheureux, de la maison Lheureux, Bérard et compagnie.

— Alors vous avez dû être cité comme témoin ?

— Non, monsieur. Quand l'événement est arrivé, je m'étais retiré de l'association depuis trois ans. C'est Bérard, mon ancien premier commis, qui a acheté ma part. Il finira comme l'autre, celui-là. Un mauvais sujet, un coureur qui fréquente des actrices.

Les appréciations du sieur Fouineux sur la conduite de son successeur furent interrompues par l'entrée du papa Bonasson, qui apportait deux bouteilles au casque argenté.

Il s'empressa d'en décoiffer une et, comme en prévision de ce régal, il avait garni la table de verres à vin de champagne, la mousse pétilla bientôt et les

convives trinquèrent.

Fouineux ne se faisait jamais prier pour boire, quand ce n'était pas lui qui payait.

— Je n'ai donc point déposé en justice, reprit-il, et pourtant je suis le seul homme qui ait reçu les confidences de ce pauvre Lheureux, le dernier qui lui ait parlé.

— Quoi ! vous avez vu Lheureux le jour où on l'a tué ? demanda M. Lecoq en s'efforçant de contenir son émotion.

— Une heure avant l'assassinat, répondit Fouineux avec la gravité satisfaite d'un bourgeois qui sent qu'on l'écoute avec intérêt et qu'il peut pérorer tout à son aise.

— Vraiment ? Conte-moi donc ce qu'il vous a dit. Ça doit être curieux. Je n'ai pas suivi l'affaire, mais j'en ai lu assez pour avoir envie de la connaître à fond.

— Vous tombez bien, car je vais vous apprendre ce que personne ne sait.

Fouineux se rengorgeait en disant cela, et on voyait bien qu'il allait ménager ses effets.

Le père de Louis se possédait à peine. Il espérait que ce vieil idiot allait lui révéler quelque détail ignoré, et que ses confidences allaient fournir de nouvelles preuves de l'innocence du condamné.

L'aubergiste était retourné à ses fourneaux, et sa présence ne gênait plus les expansions du marchand vaniteux et bavard.

— Cher monsieur, reprit celui-ci, vous vous étonnez que j'aie gardé pour moi ce que je sais. Vous trouvez que j'aurais dû me présenter chez le juge d'instruction, déposer devant la cour d'assises...

— Je vous avoue en effet qu'à votre place, moi, je me serais montré, dit vivement le faux voyageur, qui comptait bien requérir, quand le moment lui semblerait opportun, le témoignage du sieur Fouineux.

— Eh bien ! moi, j'ai là-dessus d'autres principes. J'en ai sur tout des principes. Je crois qu'un citoyen doit dire la vérité aux magistrats, quand les magistrats l'interrogent. Mais je crois aussi qu'il n'est pas obligé de parler quand on ne lui demande rien.

— Cependant...

— Pardon ! je dois payer mes impositions, n'est-ce pas ? Eh bien ! si je ne les paie pas, le percepteur doit, lui, m'envoyer un avertissement. Les juges ne m'ont pas cité. Ce n'était pas à moi d'aller courir après eux pour les éclairer. Ils touchent des appointements. Qu'ils les gagnent en faisant leur métier. Je ne suis pas de la police, moi.

— C'est juste, murmura M. Lecoq abasourdi par l'ineptie de ce raisonnement qui ne le touchait guère ; vous disiez donc que vous aviez vu votre ancien associé peu de temps avant que...

— Mon Dieu, oui. Figurez-vous que j'étais allé à Paris pour toucher mes rentes au Trésor... J'y vais tous les six mois... C'était le 13 janvier, un samedi.

Je voulais rentrer à Savigny le soir même, parce que je ne découche jamais. C'est un principe.

J'avais été obligé d'aller aux Batignolles pour une affaire, et il était sept heures passées quand l'omnibus m'a déposé à l'Odéon. Le train partait à huit. J'avais juste le temps d'aller à la gare à pied. Je ne prends jamais de voitures. C'est encore un principe.

Je file et qui est-ce que je rencontre au coin de la rue Soufflot ? Lheureux, qui demeurait à deux pas. Il s'accroche à moi, il me fait la conduite et il se met à me raconter ses dernières farces.

C'était son habitude. J'avais beau lui dire que ça ne m'amusait pas, il allait, il allait ! Il y avait des moments où j'aurais voulu me boucher les oreilles.

Ce soir-là, il était en train et le voilà qui me débâcle toute l'histoire d'une Anglaise, dont il avait fait la connaissance à Londres, où il était allé l'année

dernière pour un procès.

— La femme qui a été assassinée avec lui ?

— Justement. Il m'en dit des merveilles. Une beauté comme on n'en a jamais vu, et qui l'adorait... à cinquante-deux ans qu'il avait... je vous demande un peu... et qui logeait, pour lui faire plaisir, dans la rue de l'Arbalète.

Là-dessus, je lui ris au nez, vous pensez ; il se fâche. Alors, je me mets à le chapitrer. Je *lui observe* qu'il ferait bien mieux de rester avec sa femme et ses enfants que d'aller chanter tous les soirs la mère Godichon chez une gourgandine. Car il y allait tous les soirs, l'imbécile.

Savez-vous ce qu'il me répond ? Il me répond que justement il vient de faire porter un bon souper chez sa donzelle et que, si je veux venir le manger avec lui, nous nous amuserons bien. Si vous aviez entendu comme j'ai refusé !

— Que n'y êtes-vous allé ! Le crime n'aurait pas été commis.

— Vous croyez ? Eh bien ! moi, je suis sûr qu'au lieu de deux cadavres, il y en aurait eu trois, dit Fouineux d'un ton tragique. Si j'y étais allé, je ne boirais pas du champagne ce matin avec vous.

— Cependant, l'assassin n'aurait pas osé attaquer deux hommes.

— L'assassin n'était pas seul, puisqu'on a arrêté son complice portant la femme dans une malle... vous savez, ce sourd-muet qu'on a laissé échapper si bêtement...

Et puis, l'assassin en voulait à Lheureux ; il était décidé à le tuer ce soir-là, et ce n'est pas ma présence qui l'en aurait empêché.

— Comment savez-vous qu'il avait prémédité de...

— Lheureux m'en a assez dit pour que je sois sûr de ça. Je l'entends encore me racontant son affaire sur la place du Panthéon.

Il me disait : « Mon cher, je serais heureux comme un coq en pâte, s'il n'y avait pas une espèce de *gommeux* qui tourne autour de mon Anglaise, pour me la souffler.

» Il paraît qu'il l'a connue à Londres dans le temps, et qu'ils se sont retrouvés à Paris.

» Je l'ai déjà rencontré deux ou trois fois le soir sortant de la maison comme j'y entrais, et je soupçonne qu'il veut persuader à Marie de me quitter et de retourner en Angleterre.

» Elle a même commandé à sa femme de chambre de faire ses malles, et elle m'a menacé hier de partir ce soir.

» Nous nous étions querellés, à propos du *gommeux*, mais elle m'a prouvé clair comme le jour qu'elle ne se souciait pas de lui ; nous nous sommes raccommodés et je souperai avec elle sur le coup de neuf heures, mon bon. »

Était-il assez bête ce pauvre Lheureux ! conclut le narrateur.

— Il ne vous en a pas appris davantage ? demanda M. Lecoq d'une voix qui tremblait malgré lui.

— Oh ! j'en passe et des bonnes. Il gesticulait, il faisait le fendant et il m'a répété dix fois : « Si le joli amoureux s'avise de montrer son nez pendant le souper, je me charge de le flanquer à la porte.

» C'est un fort gars, un grand brun de vingt-huit ans, barbe noire, larges épaules, un solide gaillard ; mais il ne me fait pas peur, et je lui réglerai son compte plus vite qu'au bureau.

» Ça lui apprendra à marcher dans les plates-bandes d'un homme établi.

» Ces freluquets-là ne pèsent pas lourd avec moi. J'ai autant d'années que de mille livres de rente, mais j'ai encore du biceps, mon cher. »

Oui, ajouta le sieur Fouineux avec une grimace ironique, il y avait bien de quoi s'en vanter, de son biceps !

Ce scélérat de Lecoq lui a cassé la tête d'un coup de trique avant qu'il eût le temps de lever la main.

En entendant prononcer ce nom auquel l'ex-associé de Lheureux accolait une épithète injurieuse, le père du condamné tressaillit comme s'il eût entendu lire une seconde fois l'arrêt de mort de son fils.

Les détails que l'affreux petit vieillard tenait de son ami ne laissaient aucun doute.

C'était bien le portrait de Louis que le négociant assassiné avait fait quand il avait décrit la personne de son rival, et, dans tous les cas, ce portrait ne ressemblait nullement à Tolbiac.

M. Lecoq, consterné, se raidissait contre l'émotion qui le troublait.

Il réussit à la dominer, et il allait questionner M. Fouineux sur bien des points qu'il voulait élucider, lorsque la porte s'ouvrit brusquement.

Un individu, long comme un jour sans pain et aussi maigre que long, entra dans la salle à manger comme un obus entre dans une casemate.

Cet individu, qui ressemblait parfaitement à Don Quichotte, n'était autre que l'illustre Tambournac, de Toulouse, voyageur en pâtés de foies de canard et troubadour par-dessus le marché.

Il se posa devant Fouineux comme un ténor devant le public et il attaqua d'une voix de basse profonde, si profonde, qu'elle pouvait passer pour caverneuse, l'air de Joconde :

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toutes parts,
Courtisant la brune et la blonde,
Aimer, soupirer au hasard.

Le père de Louis n'avait guère envie de rire et, pourtant, cette grotesque apparition le dérida un peu.

Il savait d'ailleurs que cet ambassadeur des terrines de Nérac venait de parcourir les environs de Savigny, et il espérait qu'en bavardant à tort et à travers, Tambournac lui fournirait quelque renseignement utile.

— Monsieur, dit le père Fouineux, vous devriez bien aller soupirer dehors.

— Vous m'en voulez donc toujours ? s'écria le Gascon. Pourquoi ? Parce que je vous ai blagué hier ? Ce n'est pas une raison. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Ce matin, je suis naïf et doux comme l'enfant qui vient de naître, et vous pouvez sans inconvénient, vertueux citoyen, m'admettre à partager vos plaisirs.

D'abord, ô Fouineux, j'ai jeté mon venin. Il ne m'en reste pas. Je viens de passer deux heures à raser l'Anglais du moulin de l'Yvette, et je n'ai plus envie de raser personne.

Cette riposte éveilla l'attention de M. Lecoq.

On ne pouvait pas parler devant lui d'un Anglais, d'une Anglaise, ou même de l'Angleterre, sans qu'il pensât aussitôt à l'affaire de la rue de l'Arbalète.

Mais il était trop habile pour prendre la balle au bond, c'est-à-dire pour demander des renseignements sur le personnage que Tambournac venait de citer.

M. Fouineux se chargea de les lui fournir.

Il était très-vexé que le commis voyageur lui eût coupé ses effets, et, pour se débarrasser de ce farceur incommode, il s'empessa de le contredire.

— Je crois plutôt que c'est l'Anglais qui vous a rasé, dit-il en grimaçant un sourire au verjus.

— Apprenez, mon petit père, qu'on ne rase pas Tambournac, répondit le Toulousain de l'air le plus sérieux du monde.

Votre Anglais est fort ; plus fort à lui tout seul que tous les habitants de ces cantons, vous compris ; mais, sachez-le, vertueux Fouineux, il a trouvé son maître.

Tel que vous me voyez, avec un *boniment* qui n'était nullement préparé, je l'ai *tombé*, mon excellent bon, je l'ai *tombé*.

— Laissez-moi donc tranquille ! Je parie qu'il ne vous a seulement pas reçu.

— Combien pariez-vous ? Si c'est moins que six bouteilles de champagne, je ne tiens pas votre pari, vu qu'il m'en faut au moins une demi-douzaine pour étancher la soif que j'ai contractée ce matin dans l'exercice de ma profession.

Mais je vous parie, moi, que ce n'est pas vous qui avez payé les deux fioles qui sont sur la table.

Fouineux ne répondit que par un grognement inarticulé, et M. Lecoq saisit le joint pour entrer dans la conversation.

— Entre collègues, on ne refuse pas de trinquer, dit-il en remplissant un verre qu'il offrit au parleur.

— Vous me rappelez, citoyen, que j'ai oublié de me présenter moi-même, s'écria Tambournac.

Je vous appelle citoyen parce que je suppose, cher collègue, que ce titre ne vous blesse pas. Moi, je m'en honore, et vous voyez en ma personne le citoyen Oscar Tambournac, de Saint-Gaudens, envoyé ordinaire et extraordinaire de Son Altesse Sérénissime La Truffe.

Et, arrêtant d'un geste M. Lecoq au moment où il allait décliner à son tour son nom et sa qualité :

— Pas un mot, citoyen. Je sais ce que vous allez me dire. Je me suis renseigné auprès du respectable Bonasson. Vous êtes Aristide Chalumet, de la maison Rawson, Jenkins *and C^o*. Remarquez que je prononce *and C^o*, quoique je ne sache pas un mot d'anglais. Vous voyagez pour les vins de ce beau pays qui produit les Andalouses. Moi, pour les foies de canard de la ville où naquit Clémence Isaure, qui inventa, s.g.d.g., les jeux floraux. Donc, nous sommes frères, et je bois à vos amours.

Tambournac appuya sa période en vidant consciencieusement son verre, et Lecoq en fit autant, quoique le récit de M. Fouineux lui eût mis la mort dans l'âme.

Il sentait la nécessité de se monter à l'unisson de ce ridicule farceur, qui allait peut-être lui fournir une indication utile, et il éprouvait à peu près les sensations, si souvent décrites dans les romans, d'un pauvre diable de poète qui serait obligé de composer une chanson à boire pour gagner de quoi enterrer sa femme.

— Parbleu collègue, dit-il aussi gaiement qu'il le put vous arrivez bien. Figurez-vous que je tombe de la lune dans ce pays-ci. Mes patrons m'y envoient pour placer du Porto et je n'y connais pas un chat. Vous allez guider mes pas.

— Comment donc, mon cher ! Mais avec enthousiasme. Je le connais, moi, le pays. Toutes les fois que j'y arrive, je chante aux naturels de Savigny-sur-Orge le grand air de *Kettly*, ou le *Retour en Suisse* :

Heureux habitants
Des beaux vallons de l'Helvétie,
Pays enchanté,
Séjour de la félicité.

Mais je vous déclare que vous n'y vendrez pas une bouteille de vos crus.

Tous rats finis, les *heureux habitants de ces beaux vallons*.

À votre santé, papa Fouineux !

— Comment ! même l'Anglais du moulin de l'Yvette, s'écria M. Lecoq.

Il ne savait pas du tout ce que pouvait être cet insulaire, mais à tout hasard il jetait une amorce où il espérait que le loquace Méridional se prendrait volontiers.

— Tiens ! au fait... je n'y pensais plus, à ce *goddam*, dit Tambournac.

Celui-là boit de tout, et de préférence des vins corsés. Vous n'aurez pas de peine à lui *coller* une tonne de Porto, pourvu qu'il y ait beaucoup d'eau-de-vie dedans. Ce n'est pas qu'il en ait besoin ; sa cave en est pleine, mais il n'en a jamais assez, car il absorbe comme une éponge.

Vous ferez bien d'aller le voir. Seulement il faut vous lever de bonne heure, parce que tous les jours, à midi, il est déjà ivre mort.

— Diable ! ça ne doit pas être commode alors de lui parler d'affaires.

— Bah ! on l'enfonce tout de même. Il ne s'agit que de savoir s'y prendre. C'est un fier original, mais bon enfant et pas regardant du tout. Les livres sterling lui coulent dans les doigts comme le cognac dans le gosier.

Tenez ! moi, je l'ai empoigné en imitant Gil-Perès, du Palais-Royal. Il adore Gil-Perès, qu'il a vu jouer deux fois en tout. C'est très-bien de sa part, car généralement les Anglais n'ont pas de goût pour la saine littérature. Alors, j'ai flatté sa manie, je lui ai chanté la ronde du *Brésilien*.

Connaissez-vous la ronde du *Brésilien*, aimable Fouineux ? Non. Vous en êtes resté à *Kettly ou le Retour en Suisse*, et encore ! N'ayez pas peur. Je ne vous la chanterai pas.

Je vous disais donc, collègue, continua Tambournac en s'adressant à M. Lecoq, je vous disais donc que je l'avais *roulé*. Il m'a commandé douze-douzaines de pâtés pour son hiver. Ainsi, vous pouvez y aller carrément sur les vins. Faudra bien qu'il arrose mes terrines.

— Il habite donc la campagne toute l'année ?

— Demandez ça à papa Fouineux. Moi, je ne viens ici qu'en fin de saison. Mais voilà deux ans que je le trouve fidèle au poste, et toujours gris comme trente-six mille hommes, c'est une justice à lui rendre.

— S'il se grise, c'est qu'il a des raisons pour ça, dit d'un certain air l'ex-associé de l'infortuné Lheureux.

M. Lecoq comprit aussitôt que ce raconteur juré des cancans du pays ne demandait qu'une occasion pour se lancer de nouveau dans une narration, et il se hâta de fournir un prétexte à ses bavardages malveillants.

— Est-ce qu'il aurait des chagrins de cœur ? dit-il en souriant.

— Lui ! allons donc ! répondit Fouineux ; il n'aime et n'a jamais aimé que la boisson. Des remords plutôt.

— Des remords ! comment, vous croyez qu'il a un crime sur la conscience ?

— Un ou plusieurs, je n'en sais rien, mais je dis que la vie de cet homme-là n'est pas naturelle.

D'abord, il ne sort jamais et ne voit personne que ses meuniers, qui me font l'effet de ne pas valoir mieux que lui.

Ensuite, je défie n'importe qui de m'expliquer ce qu'il est venu faire dans ce pays-ci.

— Depuis combien de temps y est-il ?

— Depuis dix-huit mois, et on n'a jamais su pourquoi il y est. Le moulin de l'Yvette était à vendre, et personne n'en voulait, parce que les bâtiments tombaient en ruines... sans compter qu'on y a commis des horreurs du temps des chauffeurs, et que ça lui a donné un mauvais renom.

Un beau matin, un individu de Paris l'a acheté, pas cher, et il l'a payé comptant, sans dire ce qu'il voulait en faire.

Quinze jours après, l'Anglais a débarqué du chemin de fer avec une espèce de domestique qui ressemblait à un homme des bois.

Le maître et le valet sont allés se nicher dans une grande baraque adossée au moulin, une mesure où il pleut à travers le toit.

— Papa Fouineux, vous exagérez. Il ne pleut qu'au second étage. Le premier et le rez-de-chaussée sont très-confortables. Il y a des tapis partout.

— Oui, il paraît qu’il a acheté des meubles. Avec quel argent ? C’est ce que le procureur de la République lui demandera un jour ou l’autre.

Et les meuniers qu’il a mis dans le moulin ne seront pas blancs non plus.

— Des meuniers pas blancs ! vous m’étonnez ! s’écria facétieusement Tambournac.

— C’est bon ! qui vivra verra. On n’y moud pas souvent du grain, chez ces gens-là.

À ce moment, l’aubergiste entr’ouvrit la porte de la salle à manger et cria :

— M’sieu Tambournac, le pharmacien et le vétérinaire vous attendent au café pour une revanche en soixante carambolages.

— J’y vais, dit le voyageur. Excusez-moi, collègue ; le carambolage, c’est sacré.

Et il disparut, laissant M. Lecoq en tête-à-tête avec Fouineux.

L’après-midi n’apporta pas à M. Lecoq autant de renseignements que la matinée, et même la fin du déjeuner ne répondit pas aux promesses du commencement.

M. Fouineux, qui ne demandait au début qu’à jacasser, devint maussade et réservé, dès que Tambournac eut quitté la place.

Comme tous les bilieux, il avait le vin triste, et le champagne, au lieu de l’égayer, le rendait funèbre.

De plus, sa vanité avait souffert des plaisanteries malséantes du voyageur en terrines, et il lui savait très-mauvais gré de s’être montré mieux informé que lui sur l’Anglais du moulin de l’Yvette.

Le Gascon effronté avait réussi à pénétrer chez ce personnage que Fouineux déclarait suspect au premier chef, quoiqu’il ne le connût que de réputation.

C'en était assez pour vexer le petit vieillard qui voulait garder le privilège exclusif de recueillir et de propager les médisances et les calomnies répandues dans le pays.

Tant que le bourgeois grincheux et le représentant des foies de canard furent en présence, M. Lecoq put espérer d'en tirer de nouvelles informations en les excitant l'un contre l'autre.

Mais, l'antagonisme des deux colporteurs de cancans ayant pris fin, celui qui restait se concentra en lui-même et ne répondit plus à aucune invite.

Le père de Louis eut beau remettre la conversation sur l'infortuné Lheureux et lancer à propos de l'Anglais des insinuations destinées à provoquer des répliques explicatives, Fouineux resta boutonné jusqu'au menton.

M. Lecoq fut même obligé de changer de conversation par prudence.

Il croyait s'apercevoir que le ci-devant marchand de toiles commençait à se défier de lui et n'était pas très-éloigné de le prendre pour un mouchard ou un agent provocateur.

De là à le dénoncer à la gendarmerie, il n'y avait que l'épaisseur d'un cheveu.

La fin de l'entretien roula donc sur les habitants de Savigny et des communes voisines.

Sur le compte de ses concitoyens, Fouineux se donna pleine carrière, et il n'y eût sorte de méchancetés qu'il ne débitât.

À l'entendre, le maire était vendu au pouvoir, le garde champêtre déchirait ses procès-verbaux quand on lui graissait la patte, l'épicier mêlait des boules de terre glaise à son café en grains et vendait du chocolat à la sciure de bois, la femme du pharmacien avait une intrigue avec le vétérinaire, tous les propriétaires étaient ruinés, tous les marchands allaient faire faillite.

Le venimeux rentier n'épargna même pas l'aubergiste qui lui donnait de si bons déjeuners pour trente sous. Il déclara nettement que Bonasson était un

empoisonneur patenté, et l'hôtel du *Grand-Cerf* une gargote.

Quant aux châtelains d'alentour, ce fut bien pis encore. Il n'y en avait pas un, d'après lui, qui n'eût commis toutes les infamies imaginables ; les jolis castels et les fraîches villas étaient tous des manoirs de Barbe-Bleue et des Tours de Nesle.

Il en dit tant que M. Lecoq finit par croire qu'il ne fallait pas attacher grande importance aux propos que ce vilain homme tenait sur l'Anglais qui buvait si bien.

On se sépara, Fouineux, pour s'en aller rôder et espionner, suivant sa louable coutume ; Lecoq, pour entreprendre dans le bourg une tournée commerciale qui fut bientôt terminée.

Il ne tenait pas du tout à ce qu'elle lui procurât des commandes et il n'espérait pas qu'elle lui fournit des informations utiles.

Après avoir visité les maisons bourgeoises, où personne ne lui acheta rien, et les boutiques, où il apprit que le commerce de Savigny s'approvisionnait de Malaga et de Madère dans la ville de Cette, qui fabrique à merveille tous les vins étrangers, l'ex-nabab songea à retrouver le Toulousain, pour tâcher de se renseigner un peu mieux sur le moulin de l'Yvette et ses habitants.

Il l'alla chercher au café ; mais Tambournac, après avoir gagné cinq ou six parties de billard et exécuté, aux applaudissements de la galerie, divers tours de force, Tambournac s'était remis en route dans l'espoir de placer quelques terrines, et il s'était dirigé, en fredonnant l'air du *Postillon*, vers Longjumeau, où il devait coucher.

M. Lecoq se trouva donc livré à lui-même jusqu'à ce que l'heure eût sonné d'aller au rendez-vous qu'il avait assigné à Piédouche.

Le chef et le soldat s'étaient rencontrés plus d'une fois, depuis le matin, dans les rues de Savigny, et, bien entendu, ils n'avaient pas fait mine de se connaître.

Mais le chef comptait fermement que le soldat lui apporterait des nouvelles, le soir, sur la place de l'Église, car il faisait grand fond sur son activité et sur son adresse.

En attendant qu'il le rencontrât, il repassait dans sa tête les désolants détails que M. Fouineux lui avait donnés sur la triste fin de son ancien associé.

Le signalement d'un rival détesté, ce signalement fourni par le défunt, deux heures avant sa mort, était trop précis et trop exact pour qu'on pût s'y tromper.

Évidemment, le grand jeune homme brun que l'Anglaise persistait à recevoir, malgré la défense de son protecteur, ce solide gars de vingt-huit ans, c'était Louis Lecoq.

Tolbiac n'avait ni l'âge, ni le physique d'un amoureux ; rien ne prouvait d'ailleurs qu'il eût jamais fréquenté la maison de la rue de l'Arbalète.

Tandis que tout concordait pour désigner Louis : le portrait de Marie Fassitt trouvé dans sa poche, sa visite à la Morgue, visite inexplicable pour tous ceux qui connaissaient son caractère et ses habitudes, le jeu de patience trouvé chez lui dans un cabinet secret.

Enfin, preuve plus concluante que toutes les autres, Piédouche l'avait reconnu pour l'avoir vu, la nuit du crime, sortir du pavillon.

Fallait-il en conclure qu'il avait assassiné l'Anglaise ? Son père s'y refusait énergiquement ; mais il était bien obligé de s'avouer à lui-même que le malheureux garçon avait bien pu tuer le sieur Lheureux dans un mouvement de colère.

Louis était né violent et les années avaient à peine amorti la fougue de son naturel. Il n'était pas homme à supporter une insulte ; il avait la tête chaude et la main prompte.

Étant donné son tempérament, la scène s'expliquait très-bien.

Le marchand de toiles, qui, deux heures auparavant, parlait d'un ton si dégagé de le chasser s'il le trouvait chez sa maîtresse, ce galant irascible et suranné avait dû l'insulter grossièrement. Une rixe avait dû terminer ce conflit, et, dans cette rixe, Lheureux avait trouvé la mort, que son rival n'avait peut-être pas l'intention de lui donner.

Tout cela était possible et même vraisemblable, mais comment rattacher cette scène au meurtre abominable et froidement prémédité qui l'avait suivie ?

En admettant que Louis Lecoq eût frappé l'homme qui le gênait dans ses amours, pourquoi aurait-il frappé ensuite la femme dont il venait de s'assurer la possession exclusive, en la délivrant d'un protecteur, ou plutôt d'un tyran ?

Et puis, le père Lecoq savait bien que Louis ne pouvait pas être épris de cette femme, puisqu'il aimait passionnément M^{lle} Lecomte.

Dans un cœur jeune et sincère, il n'y a pas de place pour deux tendresses.

Qu'allait donc faire le fiancé de Thérèse chez cette étrangère qui menait une conduite équivoque, alors qu'il rêvait le bonheur dans une légitime union avec une jeune fille charmante ?

Le vieux policier dut renoncer à résoudre ce problème ; mais il dut aussi se résigner à ne jamais invoquer le témoignage de M. Fouineux, car ce témoignage eût accablé le condamné.

Depuis trois jours qu'il avait ouvert la campagne contre un ennemi peut-être imaginaire, la seule indication sérieuse qu'il eût recueillie était absolument défavorable à son fils, et ce résultat de ses premières recherches le désolait.

Il s'efforça de l'oublier, au moins pour un temps, et il tourna toutes ses facultés investigatrices vers les chances, bien incertaines encore, que venaient de lui ouvrir les bavardages de Fouineux et de Tambournac.

L'Anglais ivrogne, le moulin de l'Yvette étaient à visiter ; mais, avant de risquer une expédition de ce côté-là, M. Lecoq tenait à s'aboucher avec

Piédouche.

Il ne devait le rencontrer que le soir, à dix heures, et la journée lui parut longue.

Il dîna seul, car Fouineux ne sortait de sa tanière que pour déjeuner, et, après son repas servi par maître Bonasson en personne, il alla méditer au bord de l'Orge, qui coule au pied du coteau.

La nuit le prit avant qu'il rentrât à Savigny, et, une pluie d'orage étant survenue tout à point pour chasser les promeneurs, il ne rencontra personne sur la place de l'Église, où il arriva à l'heure convenue.

Piédouche l'y avait devancé. Il le trouva assis sur une borne, et fumant sa pipe.

— Patron, lui dit en l'abordant l'ex-numéro 29, ici, ce n'est pas comme à Athis ou à Ablon. J'ai appris un tas de choses, et je crois bien que nous *brûlons*.

— Avant tout, dit le père Lecoq, es-tu sûr qu'on ne t'a pas suivi et que personne ne nous observe ?

— Il n'y a pas de danger, répondit Piédouche. À cette heure, les gens de Savigny sont couchés. L'église a été pleine toute la soirée, à cause du mois de Marie, mais l'office est fini, et maintenant nous pouvons causer tant que nous voudrons. On ne viendra pas nous déranger.

— Je te demandais cela, parce que, ce matin, j'ai fait la connaissance d'un bourgeois de l'endroit. Cet homme est méchant et tracassier. Je le crois très-capable de m'espionner.

— Il s'appelle Fouineux, n'est-ce pas ?

— Comment sais-tu son nom ?

— Oh ! j'en sais bien d'autres. Et puis, celui-là, tout Savigny le connaît et tout Savigny le déteste. On ne m'a parlé que de lui dans tous les endroits où je suis allé.

— Où loges-tu ?

— Au *Grand-Vainqueur*, la première auberge à l'entrée du pays, sur la route de Longjumeau.

Vous, patron, vous êtes descendu à l'hôtel du *Grand-Cerf*, tenu par Bonasson. Vous avez déjeuné ce matin avec le nommé Fouineux et avec un voyageur de Toulouse, qui s'appelle Tambournac.

Vous voyez que je suis au courant.

— Bon ! mais es-tu sur une piste ?

— Sur deux.

— Lesquelles ?

— D'abord, on m'a parlé d'un château, tout près d'ici, entre Villemoisson et Morsang, au bord d'une forêt, un château qui a été loué cette année par des Parisiens, un monsieur et une dame. Ils ne l'habitent pas, mais ils y viennent de temps et temps passer un jour ou une semaine. Ils ne voient personne, et personne ne les connaît.

Ça ressemblerait assez au ménage que nous cherchons, et dans tous les cas, c'est à vérifier.

— Qu'as-tu appris encore ?

— Qu'il y a un Anglais dans les environs.

— Un Anglais qui demeure dans une maison contiguë à un moulin.

— Tiens ! on vous a parlé de lui !

— Beaucoup.

— Et que vous en a-t-on dit ? Je vous demande ça pour voir si nos renseignements sont d'accord.

— On m’a dit qu’il s’enivrait à longue journée. Ce n’est pas une indication bien importante.

— Possible. Mais dès qu’il s’agit d’un Anglais, j’ouvre l’œil et les oreilles. La femme de la rue de l’Arbalète était anglaise.

Et puis, celui-là n’est pas un homme comme les autres. Il vit en vrai sauvage, et on n’a jamais pu savoir pourquoi il était venu se fixer dans un pays où il ne fréquente pas un chat.

— On prétend qu’il exploite le moulin.

— Allons donc ! le moulin ne marche presque jamais, et le meunier s’absente souvent avec sa meunière, sans qu’on puisse dire où ils vont.

— Leurs voisins doivent le savoir.

— Il n’ont pas de voisins. L’endroit est un vrai désert. On y a assassiné dans les temps et le bruit court que, la nuit, on y voit des revenants. Ça fait que les paysans n’y passeraient pas la nuit quand on leur donnerait dix écus. Et le jour ils n’y viennent guère.

Le moulin et la baraque ont été loués pour un morceau de pain à cause de ça.

— Il est assez singulier, en effet, qu’un étranger soit allé s’établir là, mais cela ne prouve pas que cet étranger tienne de près ou de loin à Tolbiac.

En Angleterre, les originaux pullulent, les excentriques, comme ils disent, et ils voyagent volontiers.

Celui-là est peut-être chasseur ou pêcheur.

— Ni l’un ni l’autre. Il n’y a que des goujons dans les deux rivières qui se réunissent devant sa maison, et la chasse de la forêt est affermée à des messieurs de Paris.

— Pour avoir ramassé tant de détails, tu as dû beaucoup parler, trop parler peut-être.

— Moi, patron, je n'ai fait qu'écouter. Depuis la servante du curé, — je lui ai vendu des aiguilles et du fil, — jusqu'à la pharmacienne qui m'a acheté des foulards, toutes les femmes de Savigny racontent des histoires sur Atkins.

— Et elles en inventent. Il s'appelle Atkins, cet Anglais ?

— Oui, Georges Atkins. Il n'a pas quarante ans, et la femme du vétérinaire dit qu'il a dû être beau garçon. C'est même encore un bel homme.

— Atkins, murmura M. Lecoq. Ce nom-là ne figure pas sur la liste que Cambremer m'a remise.

— À propos de Cambremer, reprit Piédouche, vous pensez bien, patron, que je me suis informé, sans avoir l'air. Rien. On n'a pas vu de petite fille dans le pays. On n'a pas trouvé de cadavre. Si les gueux qui ont enlevé l'enfant l'ont amenée par ici, ils la gardent bien et ils ne l'ont pas tuée.

— À moins qu'ils n'aient enterré son corps dans une cave ou qu'ils ne l'aient jeté à l'eau avec une pierre au cou.

— Le fait est que ce n'est pas l'eau qui manque ici. Il y en a de quoi faire tourner cent moulins comme celui de l'Anglais. Ça n'empêche pas qu'il chôme trois jours sur quatre ce moulin-là, et pas faute de grain. Le pays touche à la Beauce.

— Mais enfin il est occupé par de vrais meuniers, je suppose ?

— Ils sont trois : l'homme, la femme et un garçon qui fait les gros ouvrages. Mais voilà où ça devient drôle. Il paraît que l'homme et la femme changent, de temps en temps.

— Comment, ils changent ?

— Oui, des fois on y voit un couple, des fois un autre ; l'un s'en va, l'autre le remplace, et puis, quelques jours après, le premier revient.

— Pour le coup, voilà qui est suspect.

— Tout ce qu'il y a de plus suspect, patron, et j'ai mis dans ma tête de m'introduire dans leur ménage, pas plus tard que demain.

— Moi, j'ai résolu d'aller demain voir l'Anglais.

— Pour lui vendre du vin. Ça tombera à pic, puisqu'il boit comme un trou.

— Et quand il est ivre, il doit bavarder. Je sais faire parler les Anglais.

— Alors, ça ira tout seul. Et, si vous voulez, patron, pendant que vous lui tirerez les vers du nez, moi je travaillerai au moulin.

— Très-bien. Demain soir, nous nous rencontrerons ici à la même heure.

Restera le château dont tu m'as parlé.

— Le château de Sequigny, on l'appelle. C'est du même côté, à trois kilomètres d'ici, et à quinze cents mètres du moulin.

Vous pourriez faire d'une pierre deux coups et y passer, dans la même journée ; mais je crois qu'il vaudrait mieux ne pas nous presser.

— Tu as raison. Quand on veut aller trop vite, on ne fait rien de bon.

Commençons par la tournée du moulin. Nous verrons ensuite.

Cependant, je ne puis pas m'attarder ici. Les jours s'écoulent et le pourvoi va venir devant la cour de cassation le semaine prochaine... cette semaine, peut-être...

— Pigache m'a dit, la veille de notre départ, que ce ne serait pas si tôt.

— Pigache n'en sait rien, et il faut en finir. Si notre tournée s'achève sans résultat, je me déciderai à dénoncer Tolbiac... je lui tendrai un piège... il y tombera, et...

— Sans compter que, pendant notre voyage, les Auvergnats retrouveront la femme de chambre, dit Piédouche.

Et il ajouta, pour détourner M. Lecoq des tristes pensées qui l'assiégeaient :

— Parlons peu et parlons bien, patron. Demain, je décamperai de bon matin, pour aller du côté de l'Yvette. Vous en ferez autant et...

Il n'acheva pas son discours.

Il avait senti que M. Lecoq lui serrait fortement le bras, et, comprenant que cette étreinte était un avertissement, il se retourna.

La nuit était assez noire, et ils causaient au pied d'un des contreforts de l'église, c'est-à-dire dans le coin le plus sombre de la place.

Ils étaient donc à peu près invisibles, et ils pouvaient voir assez bien ce qui se passait dans la zone plus claire.

M. Lecoq avait aperçu le premier une ombre qui se glissait le long des maisons.

Piédouche la vit aussi et dit à l'oreille de son patron :

— C'est peut-être un bourgeois qui rentre chez lui, mais il faut se défier quand même.

— Séparons-nous, répondit tout bas le père de Louis. Nous nous retrouverons demain soir.

Puis, il prit à droite, pendant que son subordonné prenait à gauche.

Piédouche allait au *Grand-Vainqueur* ; le père Lecoq allait au *Grand-Cerf*.

L'homme qui les avait inquiétés un instant s'enfonça dans une rue latérale et disparut.

Au moment où il passait devant la boutique du pharmacien, qui était encore éclairée, M. Lecoq le vit mieux et il lui sembla que cet homme avait la tournure de M. Fouineux.

VI

Le lendemain de cette journée préparatoire, M. Lecoq se leva de grand matin et annonça au maître du *Grand-Cerf* qu'il voulait déjeuner à huit heures, afin d'avoir plus de temps à lui pour visiter les châteaux des environs.

Il avait des raisons pour agir ainsi.

M. Fouineux allait sans doute venir à dix heures, comme de coutume, et il ne se souciait pas du tout de l'avoir pour convive.

Ce vilain homme ne pouvait plus lui apprendre grand'chose de nouveau, et, en revanche, il aurait pu s'attacher à ses pas, par désœuvrement ou par curiosité.

Si c'était lui qui était venu rôder sur la place de l'église pendant que le chef et le soldat y tenaient leur conférence, on devait supposer qu'il épiait les démarches du représentant de la maison Rawson, Jenkins et Cie.

Or, M. Lecoq tenait essentiellement à opérer sans témoins, et il sentait les conséquences que pourrait avoir l'intrusion dans ses affaires d'un bourgeois fureteur et malveillant.

Le sieur Fouineux était de ces gens qui prennent volontiers un paisible touriste pour un évadé du bagne, et qui, dans ce cas-là, commencent par aller chercher la gendarmerie.

Et ce que le père de Louis craignait par-dessus tout, c'était d'avoir à s'expliquer avec les agents de l'autorité.

Donc, afin de mieux dérouter l'ex-associé de la maison Lheureux, il déclara, tout en déjeunant, à l'hôtelier Bonasson qu'il comptait ce jour-là diriger sa tournée vers Viry, Grigny et Ris, qui sont des hameaux situés près de la ligne de Corbeil et très bien habités.

C'était précisément dans la direction opposée que se trouvait le moulin de l'Yvette et, pour dépister ceux qui auraient l'idée de le suivre, M. Lecoq se proposait de sortir de Savigny par le chemin de Viry et de revenir par un détour assez long à la résidence de l'Anglais.

Ainsi fit-il. Après s'être lesté d'un repas solide, car il estimait que l'esprit n'est en pleine activité que si le corps est suffisamment restauré, il sortit de l'hôtel du *Grand-Cerf*, flâna un instant sur le pas de la porte pour s'assurer que le Fouineux ne rôdait pas dans les environs, et, voyant que la déplaisante personne de cet espion amateur ne se montrait point, il s'achemina tout doucement vers la campagne.

Il s'était renseigné à fond sur la topographie du pays, et d'ailleurs il avait dans sa poche une excellente carte du canton.

Le vieux policier ne négligeait aucun détail. L'expérience lui avait appris qu'il vaut mieux se dispenser de demander son chemin à un paysan et, en expédition, il marchait toujours la carte à la main, comme un officier d'état-major qui va en reconnaissance.

Il n'éprouva donc aucun embarras, lorsque, à deux kilomètres du bourg, il lui fallut changer de voie.

Il était à pied, toujours suivant son système. Un piéton passe partout et ne laisse pas de traces de son passage, tandis qu'un voyageur en voiture, ou même à cheval, est obligé de choisir ses routes et de s'arrêter dans les auberges ou dans les fermes pour y laisser momentanément sa monture ou sa carriole.

De là, nécessité de causer avec les gens et même de leur dire où on va.

M. Lecoq s'en alla donc pédestrement, et malgré son âge, il était en état de faire de longs trajets, sans que ses jambes lui refusassent le service.

Arrivé au bord de l'Orge, au lieu de traverser le pont qui mène à Viry, il prit un sentier qui longeait le cours d'eau.

L'Orge est plutôt un gros ruisseau qu'une rivière, et elle va se jeter dans la Seine tout près de là, après avoir arrosé une jolie vallée qui s'étend jusqu'à Arpajon et Dourdan.

Un peu au-dessus de Savigny, elle reçoit l'Yvette, un autre ruisseau qui vient de la vallée de Chevreuse, en passant par Palaiseau.

Le confluent se trouve tout à côté de la voie ferrée, un peu avant la station d'Épinay et non loin du petit village de Villemoisson.

Le père de Louis savait tout cela sur le bout du doigt, et il n'eut qu'à remonter vers la source de l'Orge pour rencontrer le point où il avait affaire.

Le moulin était marqué sur la carte très-détaillée qu'il avait en poche, et par conséquent très-facile à trouver, surtout avec les indications fournies par Piédouche.

M. Lecoq suivit donc sans se presser les sinuosités de la petite rivière, et, chemin faisant, il eut soin d'examiner l'aspect du pays qu'il traversait.

C'était une contrée assez pittoresque. Des coteaux boisés, un ruisseau bordé de saules, des prairies verdoyantes, des maisons blanches entourées d'arbres.

On sentait cependant que Paris n'était pas loin et qu'on marchait sur une terre très-civilisée.

Un dramaturge n'aurait pas voulu de ce coin tranquille et riant pour y placer une scène à effet, et l'idée ne serait venue à personne qu'on y eût commis un crime bien noir.

La légende disait pourtant que les paisibles eaux des deux rivières avaient reçu jadis plus d'un cadavre et qu'au temps du Directoire il ne faisait pas bon à habiter, dans ces parages, une ferme isolée.

Le quartier général des chauffeurs était alors dans la forêt d'Orgères, à une douzaine de lieues de là ; ces bandits poussaient souvent des pointes jusqu'à Montlhéry et même plus loin.

C'était leur chemin pour se mettre en communication avec les détrousseurs de diligences qui tenaient la forêt de Senart.

Les anciens du pays prétendaient que la race de ces bandits n'était pas éteinte, et qu'en cherchant bien on aurait retrouvé aux environs de Savigny quelques descendants des scélérats, les derniers de la bande d'Orgères, qui furent exécutés à Chartres sous le Consulat.

Mais les temps et le pays étaient fort changés, et les Parisiens en villégiature ne songent guère aux chauffeurs,

M. Lecoq n'y pensait pas davantage. Il préparait son entrée chez l'Anglais et ses moyens d'attaque.

Son but était de vérifier si cet étranger, dont les mœurs bizarres étonnaient M. Fouineux, n'avait pas quelques relations avec Tolbiac.

Les renseignements recueillis étaient au fond assez insignifiants. Cependant, ce moulin exploité d'une si singulière façon par des meuniers qui se relayaient pour ne jamais moudre ; ce château loué par un monsieur et une dame qui ne l'habitaient que par intermittences et que personne du voisinage ne connaissait, toutes ces singularités constituaient les indices que Lecoq rapprochait des absences du *detective* pour en conclure qu'ils valaient qu'on les examinât de près.

Il avait comme un pressentiment d'être tombé juste.

Piédouche s'était chargé du moulin ; lui, il se chargeait de l'insulaire et aussi du châtelain et de la châtelaine, qu'il voulait visiter en dernier lieu.

Au bout d'une demi-heure de marche sous les frais ombrages qui bordent l'Orge, il aperçut de l'autre côté de la rivière, à une assez grande distance, une maison adossée à un bois, une maison flanquée de deux tours pointues qui lui donnaient un certain air féodal.

Il s'orienta, il consulta sa carte et il se dit :

— Ce doit être là. Une maison qu'on peut à la rigueur prendre pour un château, au bord d'une forêt. Ce village à ma droite, c'est Villemoisson ; cet autre à ma gauche, c'est Morsang. La description de Piédouche est exacte.

Au moment où il remettait sa carte dans sa poche, il vit paraître à un détour du sentier un prêtre qui venait à lui, mais qui ne l'avait point encore aperçu, car il lisait fort attentivement son bréviaire.

La rencontre n'avait rien de fâcheux, et M. Lecoq se préparait à saluer poliment ce prêtre qui avait des cheveux blancs, lorsqu'il le vit dévier du sentier et se rapprocher de la rive, sans abandonner sa lecture.

Pour un chercheur, il n'est si petit incident qui ne mérite qu'on l'observe et qu'on en prenne note.

Le vénérable ecclésiastique allait, selon toute apparence, s'asseoir au bord de l'eau pour continuer à lire ses prières, et pourtant quelque chose disait le contraire au policier, qui s'arrêta aussitôt et qui eut même soin de se cacher de son mieux derrière un gros ormeau.

De là, M. Lecoq vit le vieillard s'avancer jusqu'à la berge, fermer son bréviaire et mettre sa main sur ses yeux en guise d'abat-jour.

Au même moment, sur la rive opposée, un homme se leva, un grand gars qui était sans doute couché dans les hautes herbes et qui se mit à faire des gestes auxquels le prêtre répondit par un signe dont le sens était évidemment : venez !

L'homme disparut aussitôt, ou plutôt M. Lecoq cessa de le voir.

L'Orge, en cet endroit, est très-encaissée, et M. Lecoq était placé à une trentaine de mètres de la rive droite.

Il s'expliqua sans peine pourquoi l'homme qui s'était montré un instant sur la rive opposée avait disparu.

Évidemment, il était descendu au bord de la rivière, et la hauteur des berges le cachait aux yeux de l'observateur appuyé contre un des ormeaux qui bordaient le chemin.

Le prêtre aussi descendit et cessa d'être visible.

— Il doit y avoir là un bac, se dit le père de Louis, et ce garçon est le passeur. Il vient chercher le prêtre avec son bateau.

C'est singulier. Il y a un pont à trois cents pas d'ici.

Cette dernière réflexion décida M. Lecoq à rester pour regarder la suite de cet incident, assez insignifiant d'ailleurs.

Personne ne se montrait sur la route ni dans les champs, et il n'y avait à proximité du ruisseau qu'une maisonnette en bois, qui pouvait bien être une cabane de berger ou un poste à l'usage des chasseurs de sauvagine.

Bientôt, le prêtre reparut sur la rive droite.

Il venait de remonter la berge, appuyé sur le bras du passeur, et il s'achemina lentement vers la cabane, escorté par cet homme qui était jeune, autant que M. Lecoq pouvait en juger à distance.

Le gars et le vieillard causaient avec animation.

Lecoq était trop loin pour entendre ce qu'ils disaient.

Sans doute ils parlaient bas, car il n'entendait même pas le son de leurs voix, mais il voyait leurs gestes qui étaient vifs et fréquents.

— Il paraît que l'entretien est intéressant, murmurait-il en les suivant des yeux. On dirait un professeur avec son écolier.

Il ne les suivit pas longtemps. Ils arrivèrent à la baraque ; le gars ouvrit la porte, fit passer le prêtre le premier, entra ensuite et s'enferma avec lui.

Cette cahute devait avoir une fenêtre donnant sur la prairie, mais elle n'en avait pas du côté de la rivière.

Il était donc impossible à un observateur posté sur la rive gauche de voir ce qui se passait derrière le mur de bois qui lui cachait le prêtre et son acolyte.

M. Lecoq y renonça et continua son chemin.

— Tout est singulier dans ce pays-ci, se disait-il en s'éloignant sans se presser. Quelle affaire ce passeur peut-il avoir à traiter avec cet ecclésiastique dans une cabane isolée ? Cela ne me regarde pas, mais je m'arrangerai pour le savoir.

Il se retourna une ou deux fois, car il lui en coûtait toujours un peu de laisser un mystère derrière lui. La maisonnette resta close.

Il n'avait pas coutume de perdre son temps en réflexions inutiles, et il passa outre.

Le sentier qu'il suivait le conduisit bientôt devant un paysage nouveau.

Le coteau en pente douce sur lequel est bâti Savigny s'escarpe tout à coup, à un tournant de la route vicinale, et se trouve faire vis-à-vis à un autre coteau non moins abrupt.

L'Yvette, qui sépare les deux hauteurs, coule au fond d'un véritable ravin dont l'aspect sauvage étonne les promeneurs accoutumés à la riante et douce nature de ces parages.

L'Orge fusionne là avec le ruisseau né dans la vallée de Chevreuse, mais elle garde ses airs paisibles.

On dirait une aimable et timide jeune fille qui épouse un sombre et rude compagnon.

Dans la presqu'île formée par le confluent au pied du revers méridional, et au bord de l'Yvette, s'élevait le moulin, une fabrique délabrée dont les murs couverts de mousse suintaient l'humidité.

Un peu plus loin, s'allongeait une vilaine bâtisse couverte en tuiles et percée de trois fenêtres aux vitres brisées.

Une jeune ruine, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus laid au monde.

Cela avait eu jadis une certaine mine. Il y avait encore, aux deux extrémités du toit, des girouettes taillées à jour.

Seulement, la pluie les avait rouillées, et elles ne tournaient plus, même au souffle des plus forts vents.

Au centre du faîte, un paratonnerre se dressait vers les nues, et l'idée venait naturellement aux passants que les premiers habitants de ce logis devaient avoir eu d'excellentes raisons de craindre le feu du ciel.

La porte principale s'accédait par un perron monumental ; mais l'herbe poussait librement parmi les pierres disjointes de cet escalier prétentieux.

Un semblant de jardin précédait la maison. Les églantiers des haies y avaient remplacé les roses, et on n'aurait pas pu y cueillir un bouquet sans se piquer les doigts aux ronces. Les orties y étouffaient les fleurs.

En un mot, tout sentait l'abandon dans ce lieu désolé, et M. Lecoq fut vivement impressionné par le tableau presque sinistre qui se présentait à lui tout à coup.

Il commençait déjà à croire que M. Fouineux n'avait pas tout à fait tort de propager des bruits malveillants sur les gens qui étaient venus de loin fixer leur domicile dans ce coupe-gorge.

Et il se disait que, dans les environs de la grande ville, il n'existait peut-être pas un coin aussi propice aux existences mystérieuses.

Des faux monnayeurs n'auraient pas rêvé mieux.

Une passerelle vermoulue enjambait l'Yvette, un peu en aval du moulin.

À cent pas de là, une vieille arche effondrée franchissait l'Orge.

Des deux côtés, les communications étaient donc assurées.

Avant de pénétrer dans ce camp retranché, M. Lecoq voulut examiner de près les ouvrages avancés.

Il remonta le ravin jusqu'à ce qu'il fût arrivé en face du moulin, et il vit que les trois roues qui garnissaient la façade étaient immobiles.

L'eau qui les mettait en mouvement ne coulait plus, les vannes du barrage pratiqué sur la rive droite du ruisseau ayant été baissées.

Ces roues, d'ailleurs, n'étaient guère en état de fonctionner ; il y manquait des palettes, et les essieux pourris semblaient être sur le point de se rompre.

Le joyeux tic-tac, qui est la musique des meuniers, n'éveillait plus les échos de la rive.

Et, pourtant, le moulin était habité. Aux fenêtres ouvertes pendaient des linges qu'on avait mis là pour les faire sécher au soleil.

M. Lecoq écouta pour tâcher de saisir un bruit qui lui annonçât que cette mesure n'était pas abandonnée.

Il n'entendit rien d'abord, mais son oreille finit par percevoir des sons sourds et répétés qui semblaient partir du lit de la rivière.

On eût dit qu'on démolissait la bâtisse à coups de pioche.

Assez intrigué par cette étrange harmonie, il revint sur ses pas et il traversa le pont de bois pour gagner l'autre rive.

Quand il fut arrivé au bout, il put voir ce qui se passait dans le fond du canal prélevé sur la rivière par les constructeurs du moulin.

Ce fond était à sec. Un mur encore assez solide arrêtait latéralement les eaux de l'Yvette ; un barrage et des vannes fermées les retenaient en amont.

Un homme était occupé à fouiller à coups de pic le sol humide de ce chenal artificiel.

Cet homme tournait le dos à M. Lecoq et, par conséquent, ne l'avait pas aperçu.

Il était si acharné à son travail qu'il ne se retourna point.

Le père de Louis put donc l'observer à loisir et il reconnut qu'il creusait un trou en forme de carré long.

La besogne était déjà très-avancée, et l'homme n'y allait pas de main morte.

Dans quel but l'avait-il entreprise, c'est ce que M. Lecoq cherchait vainement à deviner.

Cependant, comme il n'était pas venu pour surveiller les opérations des meuniers du confluent de l'Yvette, il se décida vite à quitter la place.

Mais il arriva qu'au moment où il se remettait en marche, le poids de son corps fit craquer fortement les planches détraquées sur lesquelles il posait le pied.

Le travailleur se redressa vivement, tourna la tête et vit un inconnu qui le regardait.

Aussitôt, il jeta sa pioche sur son épaule, il courut à une échelle appliquée contre le barrage et il y grimpa rapidement.

En un clin d'œil, il disparut, et presque aussitôt les vannes furent levées et laissèrent couler l'eau qui remplit très-rapidement le chenal.

— Quelle singulière manœuvre ! se dit M. Lecoq. Ce garçon lâche les écluses, et ce n'est pas pour moudre, puisqu'il ne désembraie pas les roues du moulin.

Et puis, pourquoi s'est-il sauvé quand il m'a vu ?

Ce n'est pas ainsi qu'on procède habituellement dans les moulins. On y ménage l'eau et on n'y lève les vannes qu'à bon escient.

Mais les meuniers de l'Yvette étaient d'une espèce toute particulière, et ils prenaient peu de souci de ces détails.

M. Lecoq ne s'étonna pas trop de leurs allures. Fouineux et Piédouche l'avaient averti.

Seulement, il classa dans sa mémoire le fait dont il venait d'être témoin, comme il y avait déjà classé la rencontre du prêtre et du passeur, en se promettant bien d'éclaircir plus tard tous ces petits mystères.

Pour le moment, il ne songeait qu'à l'Anglais énigmatique et il se préparait à l'aborder.

Piédouche, d'ailleurs, s'était chargé de pénétrer dans le moulin et d'étudier ses habitants.

Le père de Louis prit donc pied sur le sol de la presqu'île et se dirigea vers la résidence de l'insulaire.

Pour y arriver, il lui fallut passer devant la porte des meuniers, qui était ouverte toute grande.

On pouvait entrer chez eux comme on voulait, et cette absence totale de précaution semblait prouver qu'ils n'avaient rien à cacher.

À cent pas de là, se présentait la maison décrépite où un citoyen de la Grande-Bretagne abritait sa vie, une vie qui devait être des plus excentriques, puisqu'il avait éprouvé le besoin de quitter son pays, un pays où les *sports* les plus extravagants sont fort bien vus.

Il n'était pas encore midi, et, à en croire M. Fouineux, l'Anglais n'était complètement ivre qu'à midi.

M. Lecoq espérait donc qu'il le trouverait dans un état satisfaisant de lucidité.

Seulement, il n'avait pas de temps à perdre.

Il hâta le pas et il se fraya comme il put un chemin à travers les halliers du jardin sans clôture qui précédait l'habitation.

Une fois sorti de cette forêt vierge, il enjamba le perron semé de détritux végétaux et de débris de bouteilles, il poussa le battant vermoulu d'une porte entre-bâillée, et il se trouva dans une grande salle qui avait dû être jadis un vestibule.

Cette salle n'avait d'autres meubles qu'une immense table en bois de chêne, pareille à celles qui servent aux repas du soir dans les fermes.

Un grand feu brûlait dans la cheminée, quoiqu'il fût très chaud, et un homme accroupi devant l'âtre surveillait une grande bassine de cuivre où chauffait une mixture fumante.

M. Lecoq, ne sachant trop à qui il avait affaire, toussa légèrement pour s'annoncer.

L'homme fit volte-face et montra un visage barbu jusqu'aux yeux et surmonté d'une forêt de cheveux roux.

— Bon ! pensa le père de Louis, c'est le domestique. Fouineux avait raison. Il ressemble à un orang-outang.

— Qu'est-ce que vous demandez ? lui cria cet étrange serviteur, qui avait un fort accent britannique.

— Je demande M. Atkins.

— Georges ?

— Oui, M. Georges Atkins.

— Il dort.

— J'attendrai qu'il soit réveillé.

— Quand il sera réveillé, il prendra son grog.

— Eh bien ! je le verrai quand il aura pris son grog.

— Non, car, dès qu'il l'aura pris, il sera ivre.

Tout autre que M. Lecoq se serait rebuté ; lui, il répondit intrépidement :

— Tant mieux !

— Comment tant mieux ?

— Oui, ce sera le vrai moment de lui parler.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Je viens lui vendre du vin.

— Il n'en boit pas. Il ne boit que de l'eau-de-vie et du *gin*.

— Mon vin est plus fort que la plus forte eau-de-vie. Il voudra en boire dès qu'il en aura goûté. Et même il ne voudra plus boire autre chose.

L'homme des bois réfléchit un instant et dit :

— Le vendez-vous à crédit, votre vin ?

— Votre maître aura trois ans pour le payer.

— Et quand livrerez-vous les barriques ? Il n'achète jamais qu'en barrique.

— Dans huit jours au plus tard, il en recevra dix, s'il en veut dix.

— Et une pour moi, hein ?

— Deux pour vous, par-dessus le marché.

— Alors, montez. Georges vient de se lever, il a encore la tête fraîche. C'est le moment.

— Vous ne m'accompagnez pas ?

— Non. Je fais bouillir le grog. Je ne peux pas quitter le chaudron.

— Dites-moi au moins où je trouverai M. Atkins.

— Dans la chambre à droite, au haut de l’escalier. Entrez sans frapper. Il n’y a pas de serrure à la porte.

M. Lecoq se le tint pour dit. Il n’avait pas envie d’attendre que le maître eût avalé le contenu du vaste récipient qui chauffait, confié aux soins du valet barbu.

Il enfila l’escalier qui se trouvait au fond de la salle, les clôtures intérieures ayant été supprimées depuis longtemps dans cette étrange villa.

L’ascension n’était pas très-commode.

Les marches déjetées ne présentaient point une surface horizontale. Les unes formaient des monticules, les autres des ravins. Il y en avait qui versaient à droite ou à gauche. Il fallait avoir le pied marin pour ne pas trébucher ou glisser quand on l’y posait.

Autre obstacle. Décollé par l’injure du temps, le papier qui tapissait autrefois les murs pendait en énormes lambeaux tout à travers les degrés, et on était obligé, pour passer, d’écarter ces paravents accidentels.

M. Lecoq surmonta toutes ces difficultés et parvint sans accident au premier étage.

La porte à droite se trouva sous sa main. Il n’eut qu’à la pousser.

Il vit, assis devant un guéridon, au milieu d’une chambre dont le plafond tombait en ruines, un homme d’une corpulence effrayante.

Il était à peu près de la grosseur d’une futaille et grand à proportion. Sa face blême et bouffie ressemblait à une énorme boule de graisse. Ses cheveux, couleur de filasse, retombaient en longues mèches jusque sur ses yeux, des yeux hébétés et ternes qui avaient l’air d’appartenir à un poisson cuit. Sa lèvre inférieure retombait avachie sur son triple menton et laissait voir une double rangée de dents blanches et pointues.

Cet hippopotame, vêtu d'un mauvais pantalon de toile et d'une chemise de laine rouge, se balançait sur son fauteuil comme un poussah chinois qu'on vient de mettre en branle, et tenait à la main un verre plein qu'il allait porter à sa bouche, lorsque le père Lecoq parut sur le seuil.

Dès qu'il l'aperçut, il poussa des grognements formidables, qui se transformèrent bientôt en jurons anglais.

— *Damn your eyes ! go in the hell, rascal !*

Telles furent les aménités par lesquelles il accueillit le visiteur.

Lecoq comprenait fort bien que cela voulait dire : Dieu damne tes yeux ! Va-t'en au diable, coquin ! Mais il ne fit pas mine d'avoir entendu, et il prononça en français le petit discours qu'il avait préparé.

— Monsieur, commença-t-il, voulez-vous du vrai vin de Porto, fabriqué exprès pour l'Angleterre ? Vingt shellings six pence le gallon. Payables dans trois ans.

À cette dernière énonciation, le colosse posa son verre sur la table et regarda d'un air furieux l'homme qui lui adressait une proposition si avantageuse.

— Qui es-tu, toi ? grommela-t-il en roulant des yeux effarés. Un gredin de commis comme les autres. Tu voyages pour un marchand qui voudrait bien me piper. Tu n'es qu'un sot. On ne me pipe pas, moi. C'est moi qui pipe les autres.

— Vous aimez à rire, monsieur Atkins, répondit le père de Louis. Rions, ça me va comme un gant.

— Je ne ris pas ; je te dis que tu m'offres du crédit pour m'allécher et que tu comptes me poursuivre pour me faire payer.

— Vous poursuivre, vous ! il faudrait donc que je fusse fou. Est-ce qu'on poursuit un gentleman aussi riche que vous l'êtes ?

— Où as-tu pris que je suis riche ? C'est ton camarade qui t'a dit ça, celui qui est venu hier me vendre des pâtés moisis. Eh bien ! préviens-le de ma part que je ne lui paierai jamais sa marchandise.

— Vous aurez raison de ne pas la payer, puisqu'elle ne vaut rien. Mon Porto est excellent, et, quand vous en aurez bu, je suis sûr que vous me le paierez. Véritable Porto de la maison Rawson, Jenkins *and C^o*. Combien voulez-vous de barriques ? J'écris ce soir à Liverpool.

— À Liverpool ! tu es donc Anglais ? Va-t'en, chien ! Je déteste les Anglais et je voudrais qu'on brûlât Liverpool. C'est là qu'on a le plus sifflé ma mère.

De cette véhémence apostrophe, M. Lecoq ne retint que la dernière phrase.

Il ne prit point souci d'être appelé chien par un ivrogne, et, au lieu de sortir, comme l'y invitait peu poliment Georges Atkins, il s'assit sans façon.

Mais il songea aussitôt à obtenir de cet étrange personnage qu'il expliquât le singulier propos qu'il venait de tenir.

— Il vous plaît de me dire qu'on a sifflé madame votre mère à Liverpool, répliqua-t-il avec le plus grand sang-froid. Pour que ce fût vrai, il faudrait que madame votre mère eût été comédienne. La plaisanterie est drôle, monsieur Atkins, mais vous ne me ferez jamais accroire que vous n'êtes pas gentleman.

— Tais-toi ! cria l'ivrogne en frappant du poing sur la table. Je n'ai pas parlé de siffler... ni de ma mère... et je te défends d'en parler.

Et, saisissant son verre, il avala d'un trait une pleine rasade de *gin*.

— Oh ! j'aime bien mieux parler de mes affaires, s'écria le faux commis voyageur. Nous disons donc que vous détestez les Anglais. Ça tombe bien, puisque je suis Français de père en fils.

— Alors pourquoi es-tu au service de ces coquins de Liverpool ?

— Parce qu'ils me paient bien et parce qu'ils vendent du Porto de première qualité. J'aime à contenter mes pratiques, moi. Ce n'est pas une raison pour que je n'aie pas vu le jour sur les bords de la Seine.

— Comment t'appelles-tu ? demanda brusquement Georges Atkins.

— Aristide Chalumet. C'est assez français, j'espère. Jamais fils d'Albion ne s'est appelé Aristide Chalumet.

— Alors, ce n'est pas toi qui es Tambournac ?

— Non ; Tambournac, c'est l'homme aux terrines.

— Un gueux. Il ne boit pas de *gin*. En bois-tu, toi ?

— Oui, mais j'aime mieux le grog.

— Ne dis donc pas de bêtises. Tu ne sais seulement pas ce que c'est qu'un grog. Parions que tu crois qu'on y met de l'eau et du sucre.

— Allons donc ! un grog à l'eau, ça n'est bon que pour les demoiselles. Du rhum pur avec un peu de citron, à la bonne heure !

— Trois pintes de rhum, trois pintes de *gin*, trois pincées de poivre et une noix muscade. On fait bouillir.

— Connu. Votre groom vient de me montrer ça.

— Veux-tu en goûter ?

— Parbleu ! Justement, je l'entends qui monte.

En effet, la porte s'ouvrit et le serviteur aux cheveux roux entra, portant une immense jatte que remplissait jusqu'au bord l'inférieure préparation décrite par son maître.

— Mon garçon, lui dit le soi-disant Aristide Chalumet, l'affaire est conclue. M. Atkins m'a commandé dix barriques de mon meilleur Porto. Je ne reviens pas sur ce que j'ai dit. Vous en aurez deux pour vous.

— On les boira, répondit laconiquement le valet chevelu.

— Chalumet, tu es bien généreux, dit le maître d'un air défiant. Qui est-ce qui t'a envoyé ici ? Est-ce cette canaille de Harry ?

— Harry ? Connais pas, répondit M. Lecoq ; qu'est-ce que c'est que Harry ?

— Une canaille, je viens de te le dire, mais ça ne te regarde pas.

— Oh ! pas du tout. Je suis venu vous trouver parce qu'on m'a parlé de vous à Savigny.

— Tu as bien fait. Tu me plais, quoique tu sois maigre comme un hareng saur. Quand recevrai-je les dix barriques ?

— Dans dix jours. Et je tirerai sur vous une traite à trois ans d'échéance. Seulement, vous l'accepterez.

— Non, c'est Harry qui l'acceptera. Tire sur Harry, mon garçon, tire. Et si en tirant tu pouvais le tuer, tu débarrasserais le monde d'un vilain oiseau.

— Je ne connais pas Harry, répéta imperturbablement le faux commis voyageur.

— C'est juste, grogna l'ivrogne. Eh bien ! tire sur moi. Dans trois ans, je serais riche... et même avant trois ans. Harry prétend que d'ici à quinze jours j'aurai des millions.

M. Lecoq eut un serrement de cœur. La joie produit quelquefois les mêmes effets que la douleur.

Avoir cherché presque au hasard et tomber juste ; être venu frapper à l'aventure à la porte d'un inconnu et entendre cet inconnu lancer des phrases qui se rapportaient à l'affaire de Louis, il y avait bien là de quoi émouvoir le père du condamné.

Georges Atkins venait de dire qu'il allait devenir richissime, grâce à un certain Harry ; il avait dit auparavant qu'on avait sifflé sa mère à Liverpool.

Ces propos avaient un sens pour le vieux policier qui savait que Harry, en anglais, c'est Henri ; que Tolbiac s'appelait, de son petit nom, Henri, et qu'Ellen Fassitt, la sœur cadette du major O'Sullivan, avait épousé en Angleterre un acteur ambulancier. Sa petite-nièce Sophie Nesley, avait bien pu en faire autant.

À vrai dire, les rapprochements qu'il établissait déjà dans son esprit étaient encore assez vagues, et rien ne prouvait qu'il eût deviné, mais la séance n'était pas levée et il comptait bien vérifier ses conjectures avant de quitter Atkins.

Le domestique roux avait déposé sur la table le bol fumant. Il alla chercher dans un buffet détraqué un grand verre qu'il mit devant M. Aristide Chalumet.

Apprivoisé par les façons princières de ce voyageur qui donnait deux barriques de gratification, le sauvage tenait à lui témoigner sa reconnaissance.

Ayant fait, il s'en alla sans desserrer les dents.

— Sais-tu boire ? demanda l'ivrogne en regardant le père Lecoq.

— Autant que vous, répondit celui-ci sans sourciller.

— Nous allons voir ça. Tends ton verre. Il faut que nous vidions la jatte à nous deux. Si tu t'arrêtes, je refuse ton Porto et je te fais mettre à la porte.

— Je m'arrêterai quand le bol sera à sec.

— Non, car j'en demanderai un autre. Seulement, au second, je te permets de te coucher sous la table, ou dessus, à ton choix.

— Je ne me couche jamais que dans mon lit.

À la santé de vos millions !

— Mes millions ! mes millions ! répéta l'Anglais, après avoir lampé une longue gorgée de la boisson de feu. Je ne les ai pas, mes millions... je ne les

aurai peut-être jamais.

— Si vous devez hériter, vous hériterez.

— Hériter ! qui t'a dit qu'il s'agissait d'un héritage ?

— Vous, répondit avec un rare aplomb le père Lecoq.

— Tu mens. Je n'attends pas d'héritage et, si j'en attendais un, je n'en parlerais pas. Ça m'est défendu.

Lecoq se mordit les lèvres. Il s'apercevait qu'il ne fallait pas aller trop vite. Atkins avait énormément bu ; il n'était pas encore arrivé à la période de l'ivresse où les aveux s'échappent comme l'eau fuit par les fentes d'un vase fêlé.

Cet heureux moment ne pouvait pas tarder beaucoup, car il puisait dans le bol plein de grog avec une immense cuiller et il ne laissait jamais son verre ni vide, ni plein, suivant le précepte fameux qui se retrouve, sous diverses formes, dans tous les refrains des chansons à boire.

Au train dont il y allait, il y avait même du danger. Ce danger, c'était qu'il ne tombât ivre-mort avant d'avoir parlé.

Le père Lecoq avait donc le triple souci de pousser l'Anglais aux confidences bachiques, de l'arrêter au point précis où il n'aurait plus assez de sang-froid pour contenir ses épanchements et où il n'aurait pas encore assez bu pour perdre la parole, finalement d'escamoter les rasades que son partenaire lui versait.

Ce dernier tour de force n'était pas facile à exécuter, car Atkins le surveillait.

— Alors, causons d'autre chose, dit M. Lecoq. Aussi bien, il faut que je rentre de bonne heure à Savigny pour prendre le train de Paris. Y venez-vous souvent à Paris, monsieur Atkins ?

— Jamais, s'écria l'ivrogne. Harry ne veut pas.

— C'est dommage. Nous dînerions ensemble dans un fin restaurant que je connais, et puis nous irions au théâtre.

— Au théâtre ! cria le mastodonte. Tu oses me parler de théâtre ! Tu ne sais donc pas que j'en suis... que j'ai été acteur... le meilleur acteur d'Angleterre... et que je méprise tes cabotins français.

— Vraiment ! vous étiez artiste ?

— Oui, ver de terre ; oui, j'étais artiste... J'ai joué sur toutes les scènes des trois royaumes... et si tu m'avais vu dans le rôle de Falstaff, tu saurais ce que c'est qu'un grand comédien.

— Oh ! je vois bien que vous étiez taillé pour jouer Falstaff.

— Parce que je suis gros, n'est-ce pas, vieux Jacques Grenouille ! Eh bien ! apprends que j'ai fait aussi Hamlet, et Macbeth, et Roméo... Je suis né sur les planches, entends-tu, et de parents qui avaient eu l'honneur de figurer sur la scène de Hay-Market, à côté du grand Kean. Ma mère a fait Desdemona et son nom sera immortel. Elle s'appelait...

Au moment où l'ivrogne allait le prononcer, ce nom que M. Lecoq attendait avec une impatience anxieuse, la porte s'ouvrit brusquement.

Au bruit, M. Lecoq se retourna et vit avec stupéfaction un gendarme planté sur le seuil.

Un gendarme en grande tenue, le chapeau carrément posé, le baudrier en bandoulière et le sabre au côté.

Cette apparition n'était pas rassurante pour le faux commis voyageur.

Il fit cependant bonne contenance, et il attendit que le représentant de la force publique s'expliquât.

— Salut, la compagnie, dit ce militaire courtois. Je voudrais dire deux mots au dénommé Aristide Chalumet.

— C'est moi, répondit M. Lecoq en se levant.

— Bon ! pour lors, si c'était un effet de votre complaisance de venir causer un peu dehors.

M. Lecoq était particulièrement l'homme des situations difficiles.

En un clin d'œil, ses réflexions furent faites. Il devina que le sieur Fouineux était allé avertir la gendarmerie qu'un individu suspect parcourait le canton et que l'ordre social était grandement intéressé à ce qu'on lui demandât ses papiers.

L'exhibition d'un passeport et de références acceptables, comme on dit dans la langue du négoce, n'était pas ce qui embarrassait le faux Aristide Chalumet.

Il s'était mis en règle et il pouvait répondre pertinemment à tous les agents de l'autorité provinciale.

Mais il se rendait fort bien compte de la situation.

Évidemment, Fouineux l'avait épié, la veille au soir ; il l'avait surpris en conférence avec un colporteur qu'il faisait semblant de ne pas connaître tant que le soleil brillait, et qu'il retrouvait dans un endroit solitaire dès que le soleil avait disparu de l'horizon.

Ce que le père Lecoq redoutait, c'était qu'on lui demandât de motiver ses relations avec cet ambulant.

Plus il s'était posé en voyageur appartenant à l'aristocratie commerciale, et plus ces relations étaient inexplicables.

Quoi qu'il en fût, il ne lui restait qu'à s'exécuter de bonne grâce.

— À vos ordres, brigadier, dit-il en se levant.

Il aimait bien mieux d'ailleurs que le colloque s'engageât hors de la présence d'Atkins.

Par malheur, celui-ci éprouva le besoin de se mêler de ce qui ne le regardait pas.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, il paraît que tu as des démêlés avec la justice de ton pays, Chalumet, mon ami. Tu aurais dû te faire naturaliser Anglais. En Angleterre, il n'y a pas de gendarmes.

— On le voit bien, dit sèchement le soldat au boudrier jaune. En France, on ne laisse pas sortir les fous du territoire.

Il ne paraissait pas accorder à l'insulaire du moulin une grande somme de considération, et ce discours fit faire une grimace prononcée à Georges Atkins qui, ne pouvant ou n'osant pas y répondre, se retourna aussitôt contre le représentant de la maison Rawson, Jenkins *and C^o*.

— Vieux Lascar, lui cria-t-il, n'oublie pas mes dix barriques. Trois ans de crédit. Tu seras payé, puisque, dans trois ans, je serai riche.

En attendant tourne-moi les talons et va coucher en prison.

Lecoq rongea son frein. Il aurait donné tout ce qui lui restait de sa fortune pour savoir le nom de la mère d'Atkins, et il sentait que ce n'était plus le moment d'interroger cet abruti.

Il se borna donc à répondre :

— Soyez tranquille. J'écirai ce soir à Liverpool, et au lieu de dix barriques, vous en recevrez douze.

Et il suivit le gendarme, non sans avoir salué poliment l'Anglais, qu'il avait bonne envie d'étrangler.

En traversant la salle basse, il rencontra le domestique aux cheveux roux qui avait déjà remis sur le feu un chaudron supplémentaire, pour le cas assez probable où son maître finirait promptement d'absorber le grog corsé et poivré qu'il venait de lui servir.

Évidemment, c'était ce sauvage qui avait envoyé le gendarme au premier étage, et il ne se priva point de ricaner en voyant passer sous escorte le voyageur qui venait de lui promettre une gratification en nature.

Le drôle aimait le vin de Porto, mais il aimait encore mieux le malheur d'autrui.

Ce maître et ce valet semblaient avoir été créés et mis au monde pour vivre ensemble.

Au bout du jardin, Lecoq s'arrêta et dit :

— Maintenant, brigadier, vous me feriez bien plaisir de me dire ce que vous me voulez. Je suis en tournée d'affaires, et mon temps vaut de l'argent.

Le gendarme se laissa appeler brigadier, quoiqu'il ne fût que simple soldat. Peut-être même fut il sensible à cette flatterie. Mais il ne connaissait que son devoir et il répliqua en se rengorgeant :

— Commencez par me montrer votre passeport. Vous ferez vos affaires après.

— Mon passeport ? je ne l'ai pas sur moi.

C'était vrai. M. Lecoq s'était équipé à la légère pour cette expédition ; il avait laissé dans sa malle le papier officiel et il ne s'était muni que des prix courants de la maison Rawson.

— Alors vous refusez d'obtempérer ?

— Je ne refuse rien du tout. J'ai dans mon portefeuille des pièces très-suffisantes pour établir que je suis voyageur de commerce, et je suis tout prêt à vous les montrer.

— Il ne s'agit pas de ça. On peut être malfaiteur, quoique voyageur de commerce. Il s'agit de prouver que vous êtes autorisé par M. le préfet de police à circuler librement.

— Je vous le prouverai ce soir à l'hôtel du *Grand-Cerf*. J'y loge, et M. Bonasson, qui le tient, répondra de moi.

— Je *m'importe* peu du témoignage de Bonasson et je ne peux pas attendre jusqu'à ce soir.

— Mais sapristi ! puisque je vous dis que je suis en règle, vous pouvez bien me laisser achever ma tournée. Mes bagages sont à l'auberge, et je n'ai pas envie de les y laisser. Que diable ! je ne me sauverai pas à pied, à travers champs.

— Je n'en sais rien et je vous somme de me suivre.

— Où ça ?

— À Savigny et de là au chef-lieu de canton, si vous n'êtes pas en mesure de justifier de votre identité.

Cette injonction catégorique irrita au dernier point M. Lecoq.

Elle le surprenait au moment le plus intéressant de son voyage de découvertes, et il se voyait déjà arrêté, gardé à vue pendant vingt-quatre heures et reconduit à Paris de brigade en brigade.

Ce dénouement fort imprévu de son entreprise, c'était la mort de son fils, et, dans son exaspération, il se demandait s'il ne ferait pas mieux de prendre la fuite.

Il avait de bonnes jambes, et le gendarme était trop lourdement botté pour le rattraper.

Il pouvait donc se sauver, mais que faire ensuite ? Le pays, après cette escapade, allait lui être interdit à tout jamais.

Au milieu de ses perplexités, la Providence vint à son aide.

Il aperçut tout à coup, débouchant du pont de bois, un colporteur qu'il reconnut aussitôt.

C'était le fidèle Piédouche qui arrivait, le bâton à la main et le ballot sur le dos, et qui se dirigeait tranquillement vers la porte du moulin.

— Parbleu ! se dit le père de Louis, je suis bien niais de me tourmenter. Ce brave garçon peut me remplacer jusqu'à demain et je crois même qu'il fera de meilleure besogne que moi.

Décidément, je vais filer doux ; c'est le moyen de me tirer de là.

Et s'adressant au gendarme :

— Allons, soupira-t-il, puisqu'il le faut absolument, j'obéis, monsieur le brigadier, et quoique ça me contrarie assez de sacrifier le reste de ma journée, je ne vous en veux pas. Vous avez une consigne, vous l'exécutez : il n'y a rien à dire à ça.

Du reste, Savigny n'est pas loin. D'ici à une heure, vous reconnaîtrez que je suis un citoyen paisible, et vous me rendrez à mes occupations, je n'en doute pas.

— Je ne demande pas mieux, grommela l'homme au baudrier.

Sur cette conclusion rassurante, le capteur et le capturé s'acheminèrent côte à côte vers le joli village que le sieur Fouineux avait choisi pour résidence.

Ils en étaient à deux kilomètres à vol d'oiseau.

Une route directe les y mena en vingt minutes, et ce court trajet fut égayé par les plaisanteries du gendarme, qui était d'un naturel facétieux et que la bonne volonté dont Aristide Chalumet faisait preuve avait déjà radouci.

Ce brave militaire alla même jusqu'à dire au voyageur suspect qu'une dénonciation avait été adressée au maréchal-des-logis, et il lui laissa entendre qu'elle venait d'un habitant de Savigny.

On accusait l'envoyé de la maison Rawson d'être venu dans le but de révolutionner le pays et de pratiquer des menées politiques, sous prétexte de placer du vin d'Espagne.

M. Lecoq ne douta point que Fouineux ne lui eût joué ce mauvais tour, d'autant qu'en arrivant au bourg, il le rencontra flânant devant l'hôtel.

Le coquin venait jouir du succès de son aimable invention et, non moins ingrat que le domestique aux cheveux roux, il ricana en voyant passer, conduit par un gendarme, l'homme qui la veille lui avait payé du vin de Champagne.

Sa joie fut de courte durée. Maître Bonasson répondit de son voyageur qui montra le passeport oublié dans sa malle. Le gendarme se déclara satisfait et fit presque des excuses. M. Lecoq était libre de reprendre ses opérations ; mais il était écrit que cette journée finirait par une catastrophe.

Pendant que son passeport était soumis à un examen consciencieux, le père de Louis prit, pour se donner une contenance, un journal qui traînait sur une table, et ses yeux tombèrent sur les lignes suivantes :

« Dans son audience d'hier, la chambre criminelle de la cour de cassation a rejeté le pourvoi de Lecoq, condamné à la peine de mort, le 30 avril dernier, par la cour d'assises de la Seine. »

VII

Piédouche, suivant le programme arrêté la veille avec son chef, était parti de Savigny à une heure assez avancée de la matinée, et par un chemin qui menait en droite ligne au confluent de l'Yvette.

Il avait bien employé son temps avant de se mettre en route.

Levé dès l'aurore, il s'était donné la satisfaction de faire dans le village une tournée complémentaire.

Quand elle fut finie, il n'y avait pas une maison dont il n'eût franchi le seuil, pas une servante qui ne lui eût raconté les secrets de ses maîtres.

Il aurait pu écrire la chronique scandaleuse de la commune.

Aussi était-il plus convaincu que jamais de l'excellence de son procédé.

On apprend plus avec les petits qu'avec les grands, et, si bien qu'on cache sa vie, l'épicier, le boucher, le boulanger et les domestiques la connaissent.

Dans les fermes, les valets de charrue ne sont pas très-discrets, et les gardeuses de dindons causent quelquefois avec les passants.

Piédouche exploitait avantageusement toutes ces facilités, et il comptait bien appliquer son système à la campagne, comme il venait de l'appliquer à la ville.

La balle qu'il portait sur son dos devait lui ouvrir toutes les portes et lui gagner la confiance de tous les villageois.

Aux champs, on se défie beaucoup des bourgeois et pas du tout des colporteurs qui savent parler la langue des paysans et qui leur évitent la peine d'aller s'approvisionner dans les boutiques du chef-lieu de canton.

Sans parler des séductions que leurs marchandises exercent sur les femmes.

Il n'est fermière, meunière ou bergère qui refuse d'assister à un séduisant déballage de mouchoirs, d'indiennes, de croix en plaqué et de bagues en verroterie.

Et il faudrait que l'ambulant fût bien maladroit pour qu'il ne réussît pas à faire jaser ses pratiques.

Piédouche était d'ailleurs un porte-balle d'une espèce toute particulière. Il ne cherchait point à réaliser des bénéfices ; il était même disposé à vendre à perte, pour mieux gagner la confiance. Comment ne se serait-il pas concilié les sympathies de toutes les acheteuses rurales ?

Il partit donc, plein d'ardeur et d'espoir, résolu à commencer par le moulin et à y revenir plusieurs fois, si une première visite ne lui apprenait rien.

Il n'avait du reste à s'occuper ni de la maison de l'Anglais, ni du château de Sequigny. Le père Lecoq s'était chargé de ces deux inspections.

Chemin faisant, Piédouche, devenu de la tête aux pieds le Dauphinois Paladru, entra dans plusieurs chaumières, et il y conclut quelques marchés.

On l'accueillait d'autant mieux que ses pareils avaient cessé depuis quelques années de fréquenter ces parages trop rapprochés de Paris.

Il se montrait coulant sur les prix, et il ne manquait pas de s'informer des maisons où il aurait chance de placer des articles.

Les gens lui répondaient volontiers, mais lorsqu'il leur parlait incidemment du moulin de l'Yvette, ils hochaient la tête et ils se taisaient.

Évidemment, les occupants de ce moulin leur inspiraient une certaine frayeur.

Piédouche nota dans sa tête ce symptôme significatif et s'affermir dans la résolution qu'il avait prise de ne pas lâcher les meuniers avant d'avoir découvert leurs secrets, si tant était qu'ils en eussent.

Bientôt, il arriva au ravin de l'Yvette, et il fut frappé, comme l'avait été M. Lecoq, de l'aspect sauvage du site.

Le moulin était toujours silencieux, et le faux colporteur aurait pu croire qu'il était inhabité, s'il n'eût remarqué du premier coup d'œil qu'il sortait de la fumée d'une des cheminées du toit.

Il releva rapidement certains points de repère : la maison de l'Anglais, la passerelle jetée sur le ruisseau, un pont sérieux construit un peu plus haut, un autre pont sur l'Orge et, beaucoup plus loin, le castel aux deux tours qui avait attiré l'attention de M. Lecoq.

Puis, il descendit dans le vallon et il traversa l'Yvette, en passant sur le pont de bois.

Au moment où il abordait la rive droite, il aperçut tout à coup son patron causant avec un gendarme au bout du jardin de l'Anglais.

Ce spectacle le jeta dans la stupéfaction et même dans une assez vive inquiétude.

La gendarmerie se mêlant des affaires du père Lecoq, c'était bien tout ce qu'on pouvait imaginer de plus fâcheux, et Piédouche se demanda un instant s'il ne ferait pas bien d'intervenir.

Mais il sentit que ce serait tout gâter, peut-être même tout perdre.

D'ailleurs, il se rassura un peu en voyant que son patron paraissait fort calme et qu'il s'en allait côte à côte avec l'homme au chapeau galonné.

Il lui sembla même que M. Lecoq, en s'éloignant, agitait sa main derrière son dos et il prit ce signe pour une invitation à la prudence.

Il se dit aussi que le soir il saurait à quoi s'en tenir sur ce singulier événement, puisque le père de Louis devait se trouver à dix heures, derrière l'église, comme la veille.

— Je servirai mieux le patron en travaillant ici qu'en courant après lui, conclut-il.

Et, sans plus se préoccuper du gendarme qui, d'ailleurs, n'avait fait aucune attention à lui, Piédouche gagna la porte du moulin.

Elle n'était pas fermée, et il y entra aussi facilement que le dit un proverbe qui s'applique, il est vrai, aux ânes et non pas aux hommes.

Personne ne se trouvait là pour lui demander ce qu'il voulait, et il put examiner le local tout à son aise.

C'était le rez-de-chaussée ordinaire des établissements où on transforme le blé en farine.

Des meules, des sacs, des trémies, des escabeaux. Une échelle aboutissant à une trappe ouverte dans le plafond. D'autres trappes, fermées celles-là, mais très-visibles, dans le plancher.

Pas de fenêtres. La lumière entrait par la porte et par le trou qui donnait accès à l'étage supérieur, mais elle entrait si peu que la salle était fort mal éclairée.

Piédouche aurait pu profiter de l'occasion pour fureter dans tous les coins et même pour lever les trappes, afin de voir ce qu'il y avait dans le sous-sol.

Mais il était doué de la prudence des serpents et il savait que, dans les maisons abandonnées, il y a quelquefois des yeux qui vous regardent.

Aussi ne pensa-t-il qu'à bien jouer son rôle.

Il s'accota contre une meule inactive, imitant ainsi les allures des portefaix qui, pour se reposer d'un long et fatigant trajet, déposent momentanément leur fardeau sur une borne.

Puis il se mit à frapper le plancher avec son bâton pour annoncer sa présence.

À cet appel, une tête de femme apparut au trou percé dans le plafond, et une tête d'homme souleva doucement une trappe encastrée dans le plancher.

Le bruit avait été entendu en haut et en bas.

Piédouche qui regardait en l'air, ne vit que la tête de la femme.

— Salut, la bourgeoise, cria-t-il, voulez-vous m'étrenner ? J'ai de la fameuse marchandise.

Une espèce de grognement répondit à cette invitation et la tête s'éclipsa aussitôt.

En même temps, la trappe qui venait de se lever se referma sans bruit et sans que le faux colporteur eût rien vu de ce manège.

Presque instantanément un corps glissa le long de l'échelle, et une femme, qu'on aurait pu croire tombée des nues, se dressa devant Piédouche stupéfait de cette étrange dégringolade.

C'était une longue et sèche créature, au teint parcheminé, aux yeux caves, montrant des dents aussi longues que les incisives d'un cheval hors d'âge, et secouant une crinière mal peignée dont les mèches grisonnantes se hérissaient comme les dards d'un porc-épic.

Un vrai type de sorcière, une vraie tête de Méduse.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda d'une voix rauque cette repoussante mégère.

— Vous le voyez bien, ma bonne dame, répondit Piédouche. Je viens vous vendre des bas, des mouchoirs et de la toile.

— On n'achète rien ici. Je n'ai que faire de vos fanfreluches, cria la vieille furie.

Cela se voyait de reste, car elle avait les jambes nues, le cou nu, et son jupon de droguet ne paraissait pas recouvrir un vêtement plus intime.

Elle avait, il est vrai, dépassé l'âge où les femmes ont le droit d'être coquettes, et Piédouche comprit tout de suite que ses colliers en perles fausses et ses bijoux en laiton ne séduiraient pas du tout cette aimable personne.

— Allons, housté ! décanillez ! reprit-elle en lui montrant la porte.

L'ex-numéro 29, qui tenait beaucoup à rester, changea de note aussitôt.

— Ne vous fâchez pas, la petite mère, dit-il tranquillement, je ne vends pas cher, mais je ne veux forcer personne. Si je suis entré chez vous, c'est que j'ai mal au pied, sans compter que je crève de soif.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de boire un verre de vin et de me reposer deux heures dans votre grenier à farine ?

En payant, ça va sans dire, ajouta-t-il en frappant sur sa ceinture, qui rendit un son métallique.

— On ne tient pas auberge ici, grommela tout d’abord l’affreuse meunière de ce singulier moulin.

— Je le sais bien, ma bonne dame, dit doucement Piédouche, mais ce n’est pas une raison pour refuser l’argent d’un homme qui ne demande qu’à se rafraîchir et à se reposer en payant.

— Vous en avez donc beaucoup de cet argent, que vous tenez tant à en dépenser ? demanda la vieille en toisant de la tête aux pieds le faux colporteur.

— Hé ! hé ! la tournée d’hiver n’a pas été trop mauvaise. J’ai déjà ramassé près de quatre mille francs et, si ça continue cet été, je pourrai acheter le pré qui est au bout de mon jardin.

Faut vous dire que je suis natif de Bourg-d’Oisans, dans le Dauphiné, et que j’ai déjà un petit bien là-bas.

Ah ! dame ! je ne l’ai pas gagné à rien faire. Voilà quinze ans que je cours la France à pied. On voit du pays dans mon métier, mais on trime rudement.

Tenez ! je viens de Palaiseau ce matin, et je comptais pousser jusqu’à Montlhéry, ou au moins jusqu’à Saint-Michel. Mais j’y renonce. J’ai acheté des souliers neufs à la foire de Sceaux, et je me suis fait voler, car ils me blessent. Il n’y a pas six heures que je marche, et je traîne déjà la patte.

Ça fait qu’en voyant votre moulin, je me suis dit : les meuniers, c’est tous des braves gens. Je vas entrer là et, si je n’y vends rien, j’y achèterai à boire. On me prendra toujours moins cher qu’au cabaret.

— Je n’ai que du vin bouché, du vin qui coûte trente sous la bouteille.

— Ça n’est pas pour rien, la petite mère, mais s’il est bon, ça n’est pas trop cher et je peux encore me payer ça.

En répondant ainsi, Piédouche tirait de sa poche une grosse bourse de cuir, en dénouait les cordons et prenait, pour l’offrir à la meunière, une pièce de cinq francs qui se trouvait en bonne et nombreuse compagnie.

Le rusé compère avait deviné que la vieille voulait s'assurer de la solvabilité de son hôte avant de le servir, et il ne demandait qu'à montrer ses louis d'or et ses écus.

Le père Lecoq l'avait largement fourni d'espèces avant de quitter Paris, sachant bien que l'argent est le nerf de la guerre, et que, dans une expédition délicate, il ne faut pas s'exposer à être arrêté par des embarras pécuniaires.

L'exhibition fit son effet. Les yeux de la vieille brillèrent, et ses doigts crochus saisirent avidement la pièce de cent sous.

— Ma foi ! dit Piédouche, si vous vouliez me garder ici jusqu'à demain matin et me laisser manger ce soir la soupe avec vous, je ne vous demanderais pas ma monnaie.

L'horrible sorcière ne se hâta point de répondre à cette proposition ; mais elle fit prestement disparaître l'écu dans les profondeurs de son cotillon.

— Eh bien ! ça y est-il ? demanda gaiement le faux colporteur.

— Mon homme n'est pas ici, marmotta la meunière. Il faut que je lui parle pour savoir si ça lui convient de vous garder à souper et à coucher. Je vas toujours vous faire monter la bouteille. Quand vous l'aurez sifflée, vous pourrez laisser votre balle ici et aller dormir sur l'herbe en attendant que Chauffaille revienne. Il a été à Corbeil pour livrer des farines et il ne rentrera que ce soir.

Chauffaille, c'est mon homme.

— Ça me va, m'ame Chauffaille, s'écria Piédouche enchanté de se familiariser avec la mégère en l'appelant par son nom.

En même temps, il déposait son ballot sur un gros tas de sacs vides pour prendre possession du lit que, selon toute apparence, il était destiné à occuper.

Pendant qu'il déchargeait son fardeau, la vieille s'éloigna un peu et frappa du pied le plancher.

La trappe, qui s'était déjà entr'ouverte lorsque Piédouche était entré, se leva, et la tête qui avait apparue un instant se montra de nouveau.

— Jacquot, cria la Chauffaille, une bouteille ! du cacheté ! plus vite que ça.

— Voilà ! répondit Jacquot.

Et, se glissant à quatre pattes par l'ouverture, il se releva.

Piédouche vit que cet intelligent serviteur apportait la bouteille demandée et il se dit qu'au moulin de l'Yvette les planchers avaient des oreilles.

— À la bonne heure ! s'écria-t-il en riant. On est servi au commandement. C'est pas comme dans le cabaret où j'ai bu la goutte en venant.

— À quel endroit est-il, ce cabaret-là ? demanda la meunière, tout en extirpant le bouchon avec de longs ciseaux qu'elle portait pendus à sa ceinture.

— Ma foi ! je ne pourrais pas trop vous dire, répondit le prétendu Dauphinois. C'est sur la route, entre Palaiseau et Longjumeau. Je ne connais pas le pays. C'est la première fois que j'y passe.

Le bouchon céda. M^{me} Chauffaille remplit de vin un grand gobelet d'étain qu'elle venait de prendre sur une barrique vide, et le tendit au colporteur en disant :

— À quelle auberge avez-vous logé à Palaiseau ? Je vous demande ça, parce que j'ai un cousin qui donne à boire et à manger dans le faubourg.

— L'auberge où j'ai logé n'a pas d'enseigne, mais si elle en avait une ça serait : *À la Belle-Étoile*, répondit en riant Piédouche. J'ai couché dans une grange sur du foin. Ça coûte moins cher, et on n'est pas obligé de montrer ses papiers pour avoir un lit.

— Et personne ne vous demande où vous allez ? dit entre ses dents la meunière.

— Oh ! personne. Quand je rentre au pays, si le maire voulait savoir où j'ai passé pendant ma tournée, il aurait beau écrire partout, il n'en serait pas plus avancé, car je ne m'arrête jamais dans les villes ni dans les villages.

À votre santé, m'ame Chauffaille !

Piédouche avait ses raisons pour débiter ce mensonge, et la vieille avait aussi sans doute ses raisons pour questionner Piédouche.

La réponse parut lui faire plaisir. Sa face renfrognée se dérida un peu, et elle dit d'un air presque aimable :

— Emportez la bouteille, mon garçon, et allez la finir sur l'herbe. Là-bas, en descendant le long de l'eau, il y a une bonne place pour dormir sous les saules.

Jacquot ira vous chercher quand mon homme rentrera.

— Vous êtes bien bonne, m'ame Chauffaille, et votre vin n'est pas piqué des vers. Ce soir, après la soupe, vous me ferez l'amitié d'en goûter avec moi. En attendant, je vas me régaler d'un somme.

Ayant dit, Piédouche laissa la sorcière conférer avec Jacquot et sortit, sans oublier sa bouteille.

Une fois dehors, il s'achemina tout doucement vers l'endroit désigné. C'était un bouquet d'arbres plantés au bord de la rivière qu'il fallait traverser pour y arriver.

Il prit par le pont de bois et il examina plus attentivement l'extérieur du moulin.

Les roues ne tournaient pas, mais, les vannes ayant été levées, l'eau coulait dans le canal qu'un mur séparait de la rivière.

L'agent remarqua en passant que ce mur paraissait avoir été récemment construit et qu'on avait établi là un système de barrage assez inusité.

Cela ressemblait à une écluse. Il y avait des vannes aux deux bouts. En fermant d'abord les vannes d'en haut, puis ensuite les vannes d'en bas, on mettait le canal parfaitement à sec. Il était dans cet état quand M. Lecoq y avait vu Jacquot creusant un trou.

En les levant des deux côtés, on établissait un courant très-rapide, et l'eau se maintenait à un niveau toujours égal.

En levant la vanne en amont et en fermant la vanne en aval, on faisait monter l'eau jusqu'à la hauteur du mur de séparation.

Les roues, alors, devaient se trouver submergées aux deux tiers.

Piédouche nota dans sa tête toutes ces particularités, et constata aussi qu'il existait dans la muraille de l'habitation des meuniers une longue et étroite ouverture, une sorte de soupirail placé à peu près au niveau de l'essieu.

Puis, comme il ne voulait pas avoir l'air d'observer avec trop de persistance, il passa outre, et il suivit le cours de l'Yvette.

Bientôt, il arriva au bouquet d'arbres que M^{me} Chauffaille lui avait si obligeamment recommandé.

Le lieu était en effet propice à la sieste, pourvu qu'on ne s'y attardât point jusqu'au crépuscule.

Après le coucher du soleil, les brumes qui se lèvent le soir dans les vallées humides devaient y être fort malsaines ; mais, en plein jour, la place était faite à souhait pour s'y reposer.

Les dormeurs ou les rêveurs pouvaient s'y étendre mollement sur un talus gazonné et protégé par un dais de verdure.

Piédouche, qui n'avait envie ni de rêver ni de dormir, s'y coucha, alluma sa pipe et se mit à regarder de tous les côtés, en commençant par le moulin.

Le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut un homme accoudé sur l'appui d'une lucarne placée tout en haut de la toiture, un homme qui tenait à deux mains une lunette d'approche braquée sur les prairies de l'Orge et sur la forêt de Séquigny.

Cette découverte imprévue ouvrit à Piédouche des horizons bien plus étendus que ceux qu'on embrassait du haut du moulin.

D'abord, l'homme qui tenait la lunette n'était pas Jacquot.

Jacquot avait la taille mince et dégingandée d'un pitre de foire, et l'homme à la longue-vue remplissait de sa massive personne toute la largeur de la lucarne.

Masquée par ses mains et par l'instrument qu'il tenait, sa figure restait invisible, mais l'agent devina que cette figure devait être celle de Chauffaille, l'heureux époux de la meunière.

Comment Chauffaille, qui était censé être allé porter des farines à Corbeil, se trouvait-il au moulin de l'Yvette ? Pourquoi était-il monté au grenier, comme un astronome monte à son observatoire ou un marin au grand mât de son navire, et pourquoi se servait-il d'un télescope pour examiner le paysage ?

De ces deux problèmes, Piédouche ne trouva pas la solution du premier coup.

La vieille avait menti en disant qu'elle attendait son mari, c'était évident.

Évidemment aussi, ce mari avait des habitudes mystérieuses et menait une vie tout à fait en dehors de son commerce apparent.

Que cherchait-il à apercevoir avec sa lunette ? C'était moins facile à déterminer.

Piédouche avait grand intérêt à le savoir. Il se tourna tout doucement sur le côté gauche, et, tout en tirant de sa pipe des bouffées de fumée qui

formaient autour de lui un nuage protecteur, il regarda attentivement le tableau qu'il avait sous les yeux.

Au delà du confluent des deux ruisseaux, une vaste prairie s'élevait en pente douce jusqu'au village de Morsang, dont les maisons couronnaient le coteau.

Un peu à droite de ce village, un grand bois se profilait sur le ciel, et en avant de ce bois s'élevait le castel que M. Lecoq avait remarqué.

Dans les prés, il n'y avait ni bœufs, ni moutons, ni bergers. Au bord de l'Orge, pas un promeneur, pas même un pêcheur à la ligne.

Le meunier ne lorgnait certes pas dans le chimérique espoir de voir l'herbe pousser, ni pour le naïf plaisir de suivre les ébats des poissons qui frétilaient dans la rivière.

Il fallait donc chercher plus loin l'objet qu'il examinait avec tant de soin.

Piédouche, qui avait des yeux excellents, inspecta une à une les maisons de Morsang et n'y vit rien d'extraordinaire.

C'étaient d'honnêtes maisons de campagne blanches avec des volets verts, des volets fermés à cause de la chaleur, et des toits de tuile ou d'ardoise miroitant au soleil.

L'agent passa au castel, et là, du premier coup d'œil, il aperçut, flottant au vent et fixé au paratonnerre d'une des tourelles pointues, un immense drapeau blanc.

Ce drapeau était-il arboré pour faire montre des opinions du propriétaire de ce manoir, ou bien tout simplement pour indiquer, suivant la coutume anglaise, que le châtelain était là ?

Ou bien était-ce un signal destiné à être vu et compris par les gens du moulin ?

Piédouche inclinait à admettre cette dernière supposition.

Bientôt tous ses doutes furent levés, car le drapeau descendit doucement le long du paratonnerre qui lui servait de support et disparut.

L'ex-numéro 29 fit aussitôt volte-face sans se lever, et vit que l'observateur de la lucarne rengainait tout à la fois sa lunette et un chiffon rouge qu'il agitant au bout d'une perche.

Il n'y avait plus d'incertitude possible. La télégraphie aérienne qui venait de prendre fin montrait clairement que des intelligences existaient entre le château et le moulin.

Or, château et moulin étaient aussi suspects l'un que l'autre, à en croire les informations recueillies dans le pays.

Le château était habité par un couple qui murait sa vie ; le moulin, par des meuniers qui répandaient autour d'eux comme une odeur de brigandage.

Piédouche avait surpris un secret dont il comptait tirer grand profit. Piédouche ne se sentait pas de joie.

Il ne savait pas encore comment il allait s'y prendre pour utiliser sa trouvaille, mais il était fermement décidé à ne pas quitter ces parages intéressants avant d'avoir complètement éclairci le mystère.

Il faut dire qu'il avait déjà son roman tout fait, un roman dont le père Lecoq lui avait indiqué le canevas, et qui était en bon chemin pour devenir une histoire vraie.

Piédouche s'étonnait seulement que la maison de l'Anglais restât en dehors de cet échange de signaux, car dans le scénario inventé par M. Lecoq, cet Anglais jouait un rôle important.

Mais là ne gisait pas la difficulté. L'agent n'était pas chargé de visiter Georges Atkins. Sa mission se bornait à étudier les meuniers, et il ne voulait pas l'outre-passer. Son patron, d'ailleurs, devait déjà savoir à quoi s'en tenir de ce côté-là, puisqu'il avait vu l'ivrogne.

Seulement, Piédouche se trouvait placé dans la fâcheuse alternative de manquer le rendez-vous pris avec M. Lecoq pour le soir, à dix heures, ou de s'éloigner du moulin juste au moment où il lui importait le plus d'y rester.

— Bah ! se dit-il, le patron comprendra que je ne couche pas ici pour mon plaisir. Peut-être même ne se soucie-t-il plus beaucoup de me rencontrer sur la place de l'Église, où nous serions exposés à être espionnés par Fouineux. Et puis, qui sait si cette après-midi il ne reviendra pas flâner par ici ? Dans tous les cas, demain, je trouverai bien moyen de le voir... Le gendarme l'aura *embêté*, mais il s'en sera tiré... Les passe-ports que Pigache nous a procurés sont tout ce qu'il y a de plus en règle... Décidément, je reste.

Sur cette résolution, il prit sur l'herbe une position commode ; il éteignit sa pipe et fit semblant de dormir.

C'était assurément le meilleur parti qu'il pût prendre ; car, d'une part, le meunier, averti par son épouse, le regardait sans doute du haut de son grenier, et, d'autre part, il était évident qu'il ne se passerait rien d'intéressant avant que la nuit fût venue.

Mais il faisait très-chaud ; Piédouche était fatigué et il avait presque vidé une bouteille d'un vin très-capiteux.

Il arriva que le brave agent s'endormit pour tout de bon.

Personne du reste ne vint le déranger ; il aurait pu rêver de Tolbiac, de la belle Disney, ou de l'abominable Chauffaille ; mais la vérité est que son sommeil ne fut pas même troublé par des visions et qu'il dura six heures.

Quand il se réveilla, le jour baissait déjà.

Étonné de se retrouver à la même place et d'y être resté si longtemps, Piédouche s'empressa de se lever et de regagner le moulin.

Il craignait d'avoir manqué l'heure du repas, et il se demandait comment il se faisait que la meunière l'eût oublié.

D'ordinaire, aux champs, on ne soupe pas si tard ; afin d'économiser du luminaire, on se couche en même temps que le soleil.

Mais les gens du moulin de l'Yvette ne faisaient rien comme les autres.

En traversant la passerelle, l'agent vit au dessous de lui Jacquot, les pieds dans l'eau du canal et les mains occupées à raccommoder les planches vermoulues des vannes d'aval.

Il se garda bien de le déranger et, continuant son chemin, il trouva la meunière en faction sur la porte de la salle basse.

— Arrivez donc ! lui cria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut. J'allais envoyer mon garçon vous chercher.

— Excusez-moi si je vous ai fait attendre pour manger la soupe, dit Piédouche.

— La soupe ! il y a beau temps que j'ai avalé la mienne ; il n'en est pas resté, et je n'ai pas envie de vous en tremper une autre. Mon homme n'est pas revenu de Corbeil. Il ne rentrera pas ce soir. Ainsi vous pouvez tortiller sans lui et sans moi votre lard et votre pain.

C'est tout ce que j'ai à vous donner, ajouta la Chauffaille en montrant une écuelle posée sur le fond d'une barrique vide.

— Avec ça et une bouteille de vin, je souperai comme un roi, répondit l'agent.

Il pensait :

— Vieille coquine, ton scélérat de mari n'est pas loin, mais je n'ai pas peur de lui, et j'aurai l'œil sur toi, car, pour sûr, il se passera quelque chose ici cette nuit.

La bouteille qu'il réclamait était là, débouchée par les mains de la prévoyante meunière, qui s'empressa de remplir le verre de son hôte.

Piédouche s'était réveillé la bouche sèche et l'estomac creux. Il fit honneur à ce repas frugal qu'il prit debout, sur le pouce, et il vida la bouteille jusqu'à la dernière goutte.

La vieille le regardait avec ses petits yeux ronds, comme une chouette regarde un merle qu'elle a envie de croquer.

— Votre lit est prêt, grommela-t-elle, dès qu'il eut fini. Là sur ces sacs. Vous serez aussi bien que dans du foin.

— Mieux, m'ame Chauffaille. Le temps de griller une pipe dehors, pour ne pas vous enfumer ici, et je reviendrai me mettre entre deux draps... je veux dire entre deux sacs.

— Allez piper, si vous voulez ; mais ne soyez pas trop longtemps. Dans une demi-heure, je barricaderai la porte, et tant pis pour ceux qui ne seront pas rentrés.

Piédouche promit de ne pas s'attarder et sortit. Il éprouvait le besoin de prendre l'air et surtout d'examiner encore une fois les abords du moulin avant de s'y laisser enfermer.

La nuit tombait et il ne pouvait pas pousser bien loin sa promenade. Il voulut cependant aller jusqu'au bosquet où il avait si bien dormi et il passa le pont de bois.

Au moment où il prenait pied sur l'autre rive de l'Yvette, il lui sembla entendre une voix qui chantait, une voix douce et faible dont le son arrivait à peine jusqu'à lui.

Piédouche, étonné et même un peu troublé, s'arrêta court et prêta l'oreille.

Cette voix ne paraissait pas venir de très-loin, et cependant elle était à peine distincte.

C'était plutôt un murmure qu'un chant.

Les harpes éoliennes ont des sons pareils quand le vent souffle à travers leurs cordes, et l'agent était tenté de croire que la mélodie qu'il entendait

descendait des nuages.

Il écouta avec plus d'attention, et il lui sembla au contraire qu'elle montait jusqu'à lui du fond de quelque souterrain.

Il crut même reconnaître les paroles de ce chant mystérieux.

C'étaient celles d'une de ces rondes enfantines que les petites filles chantent en se tenant par la main.

Il se demanda où il avait entendu le refrain qui éveillait ses souvenirs, mais la voix s'affaiblit peu à peu, comme un écho qui s'éloigne, et bientôt elle finit par s'éteindre.

Piédouche, n'entendant plus rien, chercha à s'expliquer ce bruit singulier.

Au-dessous de la passerelle, il y avait le mur de soubassement du moulin et le canal où ruisselait un mince filet d'eau qui s'en allait un peu plus bas rejoindre la rivière.

Jacquot, ayant achevé son travail, avait disparu, et d'ailleurs ce n'était certes pas de son gosier que sortaient ces notes angéliques.

Piédouche finit par s'imaginer qu'il avait été dupe d'une illusion, d'une réminiscence musicale, comme on en a quand on a passé la nuit au bal et qu'on retrouve dans le bruit des roues de la voiture où on dort à moitié les motifs des quadrilles qu'on a dansés.

— C'est le courant qui chantait en roulant sur les cailloux, dit-il en se parlant à lui-même. Est-ce que j'aurais bu ? Le vin de la vieille sorcière n'est pas mauvais, mais il porte à la tête. Je vais marcher un peu pour faire passer ça.

Et, hâtant le pas, il se mit à descendre vers les arbres au pied desquels il avait dormi d'un sommeil si prolongé.

La nuit était venue tout à fait et l'étoile du berger brillait dans un ciel assez pur.

Mais le brouillard se levait dans les deux vallées, un brouillard grisâtre qui s'étendait peu à peu sur les prés et qu'argentait la faible lueur de la lune nouvelle.

Des souffles humides passaient en rasant le sol, et Piédouche se sentit bientôt mouillé jusqu'aux os.

— Brr ! brr ! fit-il en se secouant, il me semble déjà que j'ai traversé deux rivières à la nage et je crois, le diable m'emporte ! que ma pipe va s'éteindre.

Si je continue à flâner dans cette grenouillère, j'attraperai une bonne fluxion de poitrine et ça ne fera pas les affaires du patron. Il faut rentrer, d'autant que la vieille doit s'impatienter et que je serais joliment volé si elle me fermait la porte au nez.

Il allait rebrousser chemin, lorsqu'il crut apercevoir, à cent pas devant lui, près du confluent des deux rivières, une forme blanche qui se mouvait lentement.

Il ne croyait pas aux revenants et pourtant il éprouva une impression assez désagréable en voyant cette forme se dégager peu à peu de la brume.

L'apparition avait bien l'aspect et les allures d'un fantôme. Elle traînait un long suaire et elle semblait glisser sur l'herbe de la prairie.

Piédouche se frotta les yeux et murmura :

— Allons, bon ! voilà que j'ai la berlue à présent. Décidément, j'ai bu trop vite. Ça me trouble la vue.

Et pourtant, non, je ne rêve pas. C'est tout blanc, ça a l'air d'avoir six pieds de haut et d'avancer sans marcher. Les revenants n'ont jamais eu d'autre signalement. Les gens de Savigny qui m'ont raconté des histoires ne les inventaient pas, à ce qu'il paraît.

C'est égal, ce pierrot-là ne me fait pas peur et j'ai bien envie d'aller lui arracher son capuchon blanc pour voir sa frimousse. Malheureusement, il

est de l'autre côté de l'Orge, et je serais obligé de faire un grand détour pour aller le trouver en passant le pont de pierre. Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire dans ce pré ? Il ne s'écarte pas du bord de l'eau. On dirait qu'il garde la rivière.

Et, après un instant de réflexion, Piédouche ajouta entre ses dents :

— Au fait, pourquoi pas ? C'est un bon moyen d'éloigner les passants. L'endroit a mauvaise réputation, et les paysans iront dire partout qu'ils ont vu un fantôme se promener pas loin du moulin.

J'ai dans l'idée qu'il a affaire au moulin, ce fantôme-là, et que la nuit ne se passera pas sans que j'apprenne bien des choses.

Raison de plus pour rentrer. Si je m'amusais à courir après ce drap blanc, je risquerais de coucher dehors.

Et, sans plus s'occuper du spectre, le brave agent revint à grands pas vers le moulin.

D'autres que lui n'auraient pas été si pressés de s'y enfermer ; mais quand on a servi dans l'infanterie de marine et dans le service de la sûreté, on n'a pas plus peur des bandits que des revenants.

Piédouche était vigoureux et agile. Il avait de plus un cœur intrépide, et dans sa poche un revolver à six coups, sans parler d'un couteau-poignard très-solide et très-pointu.

Le meunier, la meunière et leur garçon Jacquot ne lui faisaient pas peur.

Seulement, il regrettait d'avoir goûté au vin de la Chauffaille, car il sentait qu'il avait la tête lourde et les jambes faibles.

— C'est l'humidité qui m'a saisi, murmura-t-il. Dès que je serai à l'abri, ça se passera.

Il arriva au moulin sans avoir entendu de nouveau la voix qui semblait chanter sous terre et sans s'être retourné pour voir ce que devenait le revenant.

La vieille sorcière avait allumé une chandelle et elle s'était assise sur son escabeau boiteux.

— Vous voilà ! bougonna-t-elle, ce n'est pas malheureux ! Il y a une heure que la porte du moulin devrait être fermée.

— Ma foi ! m'ame Chauffaille, dit en riant le faux colporteur, vous ferez bien de mettre les verrous. Il y a un revenant là-bas dans le pré. Je n'ai pas envie qu'il entre ici pour me tirer par les pieds.

— Un revenant ! s'écria la vieille. Vous êtes donc aussi bête que les autres ? Vous aurez vu la jument blanche du père Mathurin, et vous aurez pensé aux histoires que l'on vous a racontées dans le pays.

— Non, non, m'ame Chauffaille, ce n'était pas une jument ; mais, soyez tranquille, je ne crois pas aux contes de bonne femme, et ce que je viens de voir au bord de l'eau ne m'empêchera pas de dormir.

— À la bonne heure ! grogna la meunière. Votre lit est fait, couchez-vous, que je remonte au grenier. Ce n'est pas la peine d'user de la chandelle pour rien. Jacquot ronfle déjà et dans cinq minutes j'en ferai autant.

Piédouche ne demandait pas mieux que de se coucher, mais il comptait bien ne pas dormir.

Il avait le pressentiment que la nuit ne se passerait pas sans événements ; aussi tenait-il à surveiller les meuniers et les gens qui viendraient le voir avant le lever du soleil.

Et comme il comprenait que la vieille allait le laisser dans les ténèbres, il mit à profit les instants qui lui restaient avant qu'elle emportât la lumière.

D'un coup d'œil rapide et sûr, il examina la salle qui allait lui servir de dortoir, afin de n'être pas embarrassé en cas d'attaque nocturne.

La moitié de cette salle était occupée par les meules, les sacs et la futaille qui servait de table à manger.

Piédouche remarqua tout de suite que ses dimensions ne correspondaient pas aux dimensions du bâtiment et qu'une des cloisons qui la terminaient devait cacher un réduit accessible seulement par en haut, car la cloison n'était percée d'aucune porte.

Son lit était étendu tout contre cette cloison, un lit composé de sacs vides. Son ballot, posé au chevet, allait lui servir de traversin.

La trappe par où Jacquot entrait dans la cave et en sortait se trouvait à deux mètres du lit.

L'échelle qui servait d'escalier pour monter au grenier prenait pied un peu plus loin. La place était donc bonne pour y dormir en paix, puisque le dormeur n'y était exposé ni à être précipité dans le sous-sol, ni à être écrasé par un corps tombant de l'étage supérieur.

Pendant que l'agent s'établissait sur cette couchette un peu rude, la Chauffaille fermait à clé la porte d'entrée et l'assujettissait en dedans avec une forte barre de bois.

Quand elle eut ainsi pris ses précautions contre les ennemis du dehors, elle grimpa à l'échelle avec l'agilité d'une vieille guenon et, en se glissant dans le grenier, elle cria à son hôte :

— Bonne nuit ! je vous réveillerai au petit jour.

Aussitôt se referma la trappe d'en haut, que les montants de l'échelle ne dépassaient point, et Piédouche se trouva dans une obscurité profonde.

Il n'aurait pas dû avoir sommeil, puisqu'il avait passé une bonne partie de la journée à dormir, et pourtant il éprouvait des sensations singulières.

Piédouche, en rentrant au moulin, avait déjà la tête lourde, comme on l'a quand on a trop dormi dans la journée.

Mais ce poids qui pesait sur son cerveau l'accablait bien davantage depuis qu'il avait soupé et surtout depuis qu'il s'était couché.

Le sang affluait à ses tempes. Il avait des bourdonnements dans les oreilles et des picotements dans les yeux.

Il éprouvait, en un mot, un malaise indéfinissable qu'il essaya de combattre en se dressant sur son séant et qui ne fit qu'augmenter.

Il voulut se lever tout à fait ; il n'y réussit point et il retomba, malgré qu'il en eût, dans la position horizontale.

Alors, commença pour lui un supplice plus bizarre encore que douloureux.

Physiquement, il ressentait des élancements sous la voûte du crâne et des crampes dans tous les membres.

Il croyait voir danser devant ses prunelles des flammes rouges qui s'éteignaient pour se rallumer ensuite.

Par moments, aussi, il lui semblait que sa tête se gonflait et qu'elle allait éclater.

Intellectuellement, c'était bien pis. Son esprit, fort lucide, fort sagace, s'obscurcissait rapidement. Ses idées s'embrouillaient.

Il perdait peu à peu la mémoire des faits passés, et il comprenait très-bien qu'il la perdait, quoiqu'il fit des efforts inouïs pour la retenir.

Bientôt, il en fut à se demander où il était, pourquoi il se trouvait étendu sur des sacs à farine, au lieu d'être dans sa chambre à Paris, au milieu de ses *gosses*.

Il ne se rappelait déjà plus les événements de la journée et il avait oublié le but de son voyage.

M. Lecoq, son fils Louis, Tolbiac, l'Anglaise Arabella, Cambremer, M^{lle} Lecomte et l'atroce vieille du moulin passaient et repassaient dans son imagination troublée comme les verres à personnages dans une lanterne magique.

Il les reconnaissait, il aurait pu les appeler par leurs noms, mais il était hors d'état de se rendre compte des motifs qui les faisaient agir.

Il s'était enivré quelquefois dans sa vie, et jamais il n'avait rien éprouvé de pareil.

On doit percevoir ces sensations-là, quand on commence à devenir fou.

Ce n'était heureusement qu'une folie passagère, une hallucination produite par l'absorption de quelque drogue.

Les fumeurs d'opium et de hachich sont des hallucinés.

Du reste, si les forces de Piédouche étaient paralysées, ses sens, au contraire, avaient acquis une finesse extraordinaire.

Le bruit le plus faible retentissait à son oreille comme une explosion. Ses yeux y voyaient dans les ténèbres, comme les yeux d'un chat.

Seulement il n'était pas bien sûr qu'il voyait et qu'il entendait réellement.

Pour lui, tout était rêve, et comme il avait perdu aussi la notion du temps, il lui eût été impossible de dire depuis combien d'heures ou de minutes il était couché, lors qu'il lui sembla qu'un rayon de lumière brillait à travers une fente de la cloison contre laquelle sa figure se trouvait appliquée.

Il eut l'instinct de regarder par cette fente, et il se figura qu'il apercevait, à la lueur d'une lampe fumeuse, la Chauffaille attablée en face d'un homme qui, à en juger par sa figure, devait être le digne mari de cette mégère.

Cet homme avait près de six pieds, des épaules de colosse et une mine de galérien évadé.

Il buvait de l'eau-de-vie dans un gobelet de fer battu et sa femme lui tenait tête.

Comment étaient-ils entrés dans cette cachette pratiquée entre la cloison et le mur extérieur de la maison ? Qu'y venaient-ils faire ?

Piédouche n'était pas capable de chercher la solution de ces deux problèmes, mais il suivait des yeux tous les mouvements de cet affreux couple.

Et il entendait, ou il s'imaginait qu'il entendait la conversation des deux époux, aussi distinctement que s'il eût été assis à côté d'eux.

— Le *Rouge* devrait déjà être ici, dit l'homme en frappant du poing sur la table. Est-ce qu'il va nous faire droguer toute la nuit ?

— Il n'est pas tard, répondit la femme. Et puis, il ne peut sortir de Paris qu'à la nuit, et il lui faut au moins deux heures pour venir au pont de l'Orge dans sa *roulante*.

Et s'il rate son coup comme l'autre fois, nous allons encore croquer le marmot. Ce *Rouge*-là n'est qu'un lâche, il ne vaut pas le *Rouge d'Auneau* que mon grand-père avait connu.

— Faut pas en dire du mal. Il nous nourrit.

— C'est tout au plus. Et avec ses inventions, il finira par nous envoyer à la guillotine. Si ça ne fait pas suer de nous forcer de garder les *largues* qui le gênent, au lieu de leur tordre le cou tout de suite.

— Bah ! puisque c'est pour cette nuit, nous en serons bientôt débarrassés.

— Savoir. Et l'autre manigance d'aller les porter sur le chemin de fer quand elles seront *refroidies*.

— Pour faire croire que la machine les a écrasées. Ça n'est pas bête, et puis c'est lui qui se charge de les emporter. Nous ne risquons rien.

— Non, s'il jette les carcasses à cinq ou six lieues d'ici ; mais je me défie de ce *pingre*-là. Il n'a pas de sang dans les veines.

— C'est vrai. Tout le monde ne peut pas être le petit-fils de *Sans-Pouce*, comme toi, mon homme.

— Et cette dinde que le *Rouge* traîne avec lui, crois-tu qu'elle te vaut, toi qui descends de *Coupe-et-Tranche*...

— Et de la *Belle Victoire*, la fille au *Borgne de Jouy*. Non, mon homme, non, vrai comme mon grand-père et ma grand-mère ont été raccourcis dans les temps sur la grande place de Chartres, la *largue* au *Rouge* ne me vaut pas.

Si tu veux, quand l'affaire sera finie et que ce gueux-là aura réglé notre compte, nous ferons flamber le moulin et nous décamperons pour aller dans un pays où on peut encore travailler sur le grand *trimar*.

— Il n'y en a plus de ces pays-là. Les *cognes* sont partout. On ne peut pas se *balader* sur un chemin pour *retailer la raille à bouler*, sans qu'un tricorne galonné vous demande vos papiers.

As-tu vu celui qui est venu ce matin chez l'Anglais ?

— C'était pas pour l'Anglais. C'était pour le *pante* que tu as *frimé* du haut du grenier.

— Ce *pante*-là m'a fait l'effet d'être de la *rousse*.

— Raison de plus pour *décaniller* quand l'ouvrage sera fait. Le *Rouge* *aboulera* cette nuit. Dès que nous aurons le *fade*, nous *jouérons à l'escane*.

— Il *n'aboulera* pas avant que nous ayons repêché les *machabées*^[1], puisqu'il veut les mettre dans sa *guimbarde*^[2] et les emporter pour les semer sur le *roulant vif*^[3].

— Bon ! mais il faudra qu'il parte avant le jour. Ainsi nous aurons le temps. En v'là un qui change d'avis ! Il nous dit d'abord de faire creuser une fosse par Jacquot au fond de l'écluse, et puis aujourd'hui il nous fait savoir que le trou ne servira à rien. Eh ben ! tant pis ! il servira tout de même.

— À qui ?

— Au *trimballeur* qui pionce là à côté.

— Tu tiens donc à *l'estourbir* ?

— Si j'y tiens ! Il y a mille *balles* dans sa *filoche*, sans compter les marchandises. Et le coup est tout monté. J'ai *poivré* son vin. Il ira boire un coup à la grande tasse avec les autres, et demain soir, quand le *Rouge* aura emporté ses *machabées*, nous assécherons l'écluse, nous le mettrons dans la fosse et nous lèverons les vannes d'amont. Ils seraient malins ceux qui le déterraient sous six pieds d'eau.

— Alors, faut qu'il fasse le saut avant que le *Rouge* n'arrive. Et le *Rouge* ne tardera pas beaucoup. J'ai vu le signal, et sa *largue* est déjà à rôder le long de l'Orge avec un drap sur la tête.

— Même que le *trimballeur*^[4] l'a vue et qu'il m'en a parlé.

— Défie-toi qu'il nous entende.

— Pas de danger. Pour le quart d'heure, il doit rêver qu'il arrive dans son pays, en Dauphiné, avec un joli *saint-frusquin*, et, quand même il nous entendrait, il ne pourrait pas remuer. Le vin était *poivré*, que je te dis. Il est couché au bon endroit et je n'ai qu'à tirer la *déclique* pour qu'il fasse la *ratapiole* dans la cave. Et, une fois qu'il y sera, en avant la *lance*^[5].

— Jacquot est aux vannes ?

— Depuis une heure.

— Bon ! alors, ça ira. Verse-moi un coup d'eau-de-vie. Piédouche n'avait pas perdu un mot de ce dialogue édifiant, et, quoique certaines allusions ne lui parussent pas très-claires, il en comprenait parfaitement le sens général.

L'argot n'avait pas de mystères pour lui ; il entendait même la langue démodée des chauffeurs que parlaient si bien le meunier et son épouse, derniers rejetons des vieilles bandes qui désolaient la Beauce sous la première République et sous le Directoire.

Il avait donc saisi le plan de ce couple scélérat : il ne doutait plus que Tolbiac ne fût l'inspirateur de ce plan et qu'il ne dût jouer un rôle actif dans

les abominations qui se préparaient.

Seulement, il n'était pas bien sûr d'être éveillé et il se demandait s'il ne rêvait pas tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait.

Lorsque la Chauffaille vint à parler du tour qu'elle allait lui jouer à lui-même, il fit un effort suprême pour se lever, mais ses jambes refusèrent le service.

Il lui semblait qu'elles étaient en plomb.

Pendant qu'il luttait ainsi contre l'étrange paralysie qui le clouait sur son grabat, il perçut le son lointain d'un cor et presque aussitôt il vit l'épouvantable sorcière étendre la main.

Au même instant le plancher céda sous lui et il se sentit précipité dans le vide.

En perdant le point d'appui sur lequel il reposait, Piédouche perdit aussi le sentiment de sa situation.

Il sentit vaguement qu'il tombait, qu'il tournoyait sur lui-même et, finalement qu'il éprouvait un choc.

Puis il ne sentit plus rien.

Quand il reprit ses sens, il rencontra sous ses mains un corps friable et il s'aperçut que sa bouche était pleine d'une substance qui l'empâtait au point de l'empêcher de crier.

Il se secoua, il se redressa, il cracha et en tâtant autour de lui, il comprit.

Il était tombé sur un tas de sable, et, sa tête ayant porté la première, il s'y était enfoncé jusque par-dessus les oreilles.

À quelque chose malheur est bon, dit le proverbe.

Piédouche qui, tout à l'heure encore, s'efforçait inutilement de coordonner ses idées, Piédouche qui n'était ni tout à fait endormi, ni tout à fait éveillé,

se trouvait maintenant dans un état satisfaisant.

Sa chute lui avait rendu la lucidité.

Il se rendait parfaitement compte de ce qui venait de lui arriver.

La Chauffaille lui avait tendu un piège, le lit préparé par les mains de cette sorcière reposait sur une trappe ; elle n'avait eu qu'à étendre la main pour toucher un ressort et précipiter son hôte dans les profondeurs souterraines du moulin.

Elle avait attendu, pour lui jouer ce tour, le signal qui annonçait l'arrivée de Tolbiac, car celui qu'elle appelait *le Rouge* ne pouvait être que Tolbiac ; mais le coup était fait, et l'existence de l'ex-numéro 29 ne tenait plus qu'à un fil.

Évidemment, on ne l'avait pas jeté dans une cave pour l'y garder et l'y nourrir.

Cette cave devait être son tombeau, il n'en pouvait pas douter.

Allait-on venir l'y égorger, allait-on l'y laisser mourir de faim ? Il n'en savait rien, mais il était bien sûr qu'on ne lui permettrait pas d'en sortir.

Ce n'était pas parce que les brigands du moulin le prenaient pour un espion qu'ils l'avaient précipité dans les oubliettes de ce repaire ; c'était uniquement pour s'approprier ses marchandises et sa bourse.

Or, sa bourse était dans sa poche et son ballot, qui lui servait d'oreiller, devait avoir fait la culbute avec lui.

Il était donc probable que ces coquins descendraient au fond du trou pour dépouiller leur victime.

— Ils doivent croire que je me suis cassé le cou en tombant, pensait Piédouche, ou que si je ne suis pas mort, je n'en vaux guère mieux. Ils viendront dans l'intention de m'achever ; mais, sacrebleu ! ils trouveront à qui parler.

En même temps, il tâta sa ceinture et il constatait avec plaisir que son revolver et son couteau étaient à leur place.

Pour le moment, il se trouvait assis sur le monceau de sable qui s'était rencontré là tout à point pour adoucir sa chute.

Autour de lui, l'obscurité était complète.

Son premier mouvement fut de se remettre sur pied et d'explorer le caveau où on l'avait si brutalement déposé, mais la réflexion le retint.

Il se dit que la seule chance qui lui restât d'échapper à ses assassins, c'était de leur laisser croire que le choc l'avait assommé, de faire le mort pour mieux les tromper.

Il supposait qu'à un moment donné, ils arriveraient par la trappe ou par quelque passage secret, qu'ils arriveraient, un fanal dans une main et un poignard dans l'autre, qu'en le voyant étendu sur le sable, ils s'approcheraient de lui sans défiance, et qu'alors il aurait beau jeu pour se ruer sur eux à l'improviste.

Tandis que, si ces misérables le surprenaient explorant son cachot, ils ne manqueraient pas de recourir, pour se débarrasser de lui, à des moyens plus sûrs.

Rien ne les empêcherait d'attendre qu'il mourût faute d'aliments ou, s'ils étaient pressés d'en finir, d'éclairer le souterrain en y jetant de la paille enflammée, et de tuer leur prisonnier en tirant sur lui par quelque judas des coups de fusil ou de pistolet.

Il était même probable qu'ils emploieraient de préférence le procédé le plus violent et le plus expéditif, car ils devaient être pressés de lui prendre son argent.

Ayant fait en quelques secondes tous ces raisonnements, Piédouche résolut de se tenir coi.

Il se remit sur le dos, dans une position naturelle et commode, les yeux tournés vers le plafond, afin de n'être pas surpris quand la trappe

s'ouvrirait.

Puis il tira ses armes de sa ceinture. Il ouvrit son couteau, il arma son revolver et il attendit, sans s'effrayer, le moment où il lui faudrait combattre un contre deux, peut-être même un contre trois, car l'horrible sorcière était bien femme à mettre la main à la besogne.

— C'est cette vieille gueuse qui a drogué le vin qu'elle m'a versé, se disait le vaincu. J'aurais dû me défier et ne boire que de l'eau, mais on ne pense pas à tout. Qu'est-ce qu'elle peut bien m'avoir fait avaler ? Déjà, tantôt, après la première bouteille, il me semblait que je portais sur ma tête un poids de cent livres... et, tout à l'heure, quand j'étais couché là-haut, je voyais et j'entendais un tas de choses. Ça dansait devant mes yeux et ça sonnait dans mes oreilles. Et maintenant je ne sens plus rien. Le saut que j'ai fait m'a dégrisé. Je ne suis pas empoisonné. Si je l'étais, j'aurais déjà des coliques. Mais je veux que le diable m'emporte, si je comprends rien à tout ça.

Et il chercha à rappeler ses souvenirs depuis le moment où avaient commencé pour lui les étranges sensations qui venaient de prendre fin.

— Si j'avais rêvé pourtant ? murmura-t-il ; le revenant qui se promenait au bord de l'Orge... cette conversation entre la Chauffaille et son homme... si je m'étais tout simplement figuré que j'étais éveillé, pendant qu'au contraire je dormais en rêvassant ?... et ma chute, si ce n'était qu'un accident ? J'ai peut-être roulé en m'agitant jusqu'à une trappe que le garçon meunier avait oublié de fermer...

Et il en vint à se demander si son sommeil et ses rêves ne duraient pas encore au moment où il s'interrogeait.

— Non, se répondit-il à lui-même, je ne suis pas fou, je ne suis pas somnambule, et je ne suis plus sous l'influence du vin. J'ai bien vu ce que j'ai cru voir, entendu ce que j'ai cru entendre. Je suis bien au fond d'une cave où on m'a fait tomber. La preuve c'est que mon lit a dégringolé avec moi... je sens là sous ma main un des sacs qui me servaient de matelas, et sous mes pieds ma balle qui me servait d'oreiller.

Et puis, tout se tient parfaitement. Je n'avais encore bu qu'un verre de vin, quand j'ai vu le meunier avec sa lunette et le signal qu'on lui a fait du château qui est contre la forêt. Le revenant, c'est un coquin de la bande qui rôde avec un drap sur la tête pour effrayer les passants et les empêcher d'approcher du moulin.

Il se prépare un coup ici... un coup qui se fera cette nuit... ils l'ont dit, les brigands... la femme a parlé de quelqu'un qu'on allait amener... pour l'assassiner, c'est sûr... de corps qu'on devait jeter sur le chemin de fer pour les faire écraser par un train... juste comme ça a manqué d'arriver à la petite de Cambremer... Si c'était à elle qu'ils en veulent... mais non il y a trois jours qu'elle a disparu... ils l'auraient déjà expédiée... ou bien M^{lle} Lecomte ?... non plus. On l'a manquée une fois. Elle doit se tenir sur ses gardes maintenant. D'ailleurs, le patron l'a avertie.

Et pourtant ce n'est pas de moi qu'il s'agissait quand le mari et la femme se contaient leurs affaires. C'est la vieille qui a eu l'idée de *m'estourbir* pour me voler... une occasion, quoi ! mais ce n'est pas pour cette besogne-là que l'homme du château les paie... C'est Tolbiac, l'homme du château... et il est peut-être là haut... ils l'attendaient pour travailler sous lui... et ils ne boudent pas à l'ouvrage, ces meuniers-là... de la graine des chauffeurs... des enfants de guillotins qui finiront comme leurs grands-pères, et leurs grand'mères... Ah ! si je sors d'ici, j'en aurai long à apprendre au patron... dire qu'il se promène à l'heure qu'il est derrière l'église de Savigny et qu'il jure après moi... Et à la préfecture, je leur en apporterai aussi des renseignements... à cinq lieues de Paris, un moulin où on tue le monde et où on entreprend les assassinats à forfait... c'est ça qui ferait du tapage *à la maison*... si je voulais rentrer dans la *sûreté*, je suis sûr qu'on me reprendrait.

Le monologue mental auquel Piédouche se laissait aller fut interrompu par un bruit qui fit tressaillir le brave agent.

Ce bruit était pourtant bien faible. On eût dit un soupir, un souffle. Mais il inquiéta l'ex-numéro 29, cent fois plus que ne l'eût inquiété le grincement de la trappe.

La cave était-elle donc habitée ?

Piédouche, qui tenait beaucoup à le savoir, retint sa respiration et écouta attentivement.

Le souffle se changea en un murmure plaintif, puis le murmure devint un chant.

Un chant doux et étouffé, une mélodie vague, quelque chose comme le son lointain du cor dans les profondeurs d'une forêt.

Bientôt pourtant, Piédouche reconnut l'air et les paroles qui avaient frappé son oreille au moment où il traversait la passerelle.

La voix, une voix d'enfant, chantait :

Nous étions trois filles,
Filles à marier ;
Nous nous en allâmes
Sur le pré danser...

Piédouche n'en revenait pas. Où avait-il entendu déjà cette ronde enfantine ? Il ne se le rappelait plus et pourtant cet air et ces paroles éveillaient en lui un souvenir.

Haut du pied, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser !

reprit la voix.

Au refrain, la mémoire revint à Piédouche.

— C'est Marthe, murmura-t-il ; c'est la petite à Cambremer. Elle chantait ça le jour où on a essayé de l'enlever pendant que je buvais de la bière avec son père devant la grille du Jardin des Plantes.

Il avait parlé tout bas ; mais la voûte du caveau répercutait le plus léger bruit.

La chanteuse alarmée se tut aussitôt.

Piédouche ne pouvait pas rester dans l'incertitude. Il fallait absolument qu'il sût à quoi s'en tenir.

Il avait en poche des allumettes et un bout de bougie dont il n'avait pas encore osé se servir, de peur d'attirer l'attention des scélérats qui venaient de le jeter dans cette oubliette.

li se décida, vu l'urgence du cas, à braver le danger d'être vu.

À peine eut-il enflammé le soufre qu'un petit cri de frayeur partit du fond de la cave, et, à la lueur tremblante de la cire, il aperçut, blottie dans un coin, la fille de l'aiguilleur.

La pauvre enfant était assise sur la terre nue, les genoux ramassés et le menton appuyé sur ses genoux.

Elle regardait d'un air effrayé cette clarté qui l'éblouissait, cet homme qui se dressait devant elle et qu'elle prenait sans doute pour un de ses persécuteurs.

Piédouche la reconnut du premier coup d'œil, quoiqu'elle fût très-changée, et il comprit aussi qu'elle avait peur de lui.

— Père, au secours ! cria la pauvre enfant, dès qu'elle vit le faux colporteur faire un mouvement pour s'approcher d'elle.

Évidemment, elle ne se souvenait pas du tout de l'avoir vu avec Cambremer. Le costume la déroutait.

— Ne crains rien, petite, lui dit vivement Piédouche. Je viens pour te tirer d'ici. Je suis un ami de ton père.

— Vous ! murmura la fillette.

— Oui ; tu as donc oublié que tu m'as vu avec lui, une fois, au café qui est au bout du pont d'Austerlitz ?

Marthe poussa une exclamation de joie et elle allait se lever pour sauter au cou de ce sauveur inattendu, lorsque la trappe qui s'ouvrait au-dessus de

leurs têtes grinça dans ses rainures.

— Pas un mot ! souffla Piédouche. Fais semblant de dormir. Moi, je fais le mort.

En même temps, il s’empressait d’éteindre sa bougie et de se coucher la face contre terre.

Bien lui en prit, car presque aussitôt, par le panneau qu’on venait de lever dans le plafond, descendit une lanterne attachée au bout d’une corde.

Cette lanterne se promena quelques instants au ras du sol.

Ceux qui la tenaient voulaient voir d’en haut ce qui se passait au fond du caveau.

Ils durent être satisfaits.

Piédouche gisait les bras en croix et les jambes repliées, dans la position d’un homme qui s’est tué en tombant.

Marthe, recroquevillée sur elle-même, la figure collée à la muraille, Marthe, immobile et muette, avait l’air d’agoniser dans son coin.

— Leur compte est réglé, dit une voix railleuse. Envoyez-leur l’autre pour leur tenir compagnie.

L’agent ouvrit un œil et vit se balancer au-dessus de sa tête un corps lié et entortillé dans une enveloppe de grosse toile, comme un cadavre qu’on va jeter à la mer.

Au moment où ce corps toucha le sol, la lanterne commença à remonter.

En un clin d’œil elle disparut, la trappe se referma et un bruit sourd annonça au prisonnier qu’on la chargeait de sacs ou de meubles dont le poids résisterait certainement à tous les efforts qu’on tenterait pour la soulever.

Précaution superflue, d’ailleurs, puisqu’il y avait bien quinze pieds d’intervalle entre le sol et la voûte, et puisque le caveau ne contenait pas

d'échelle.

— Nous voilà murés, pensa Piédouche. La fosse est scellée. Les corbeaux ne reviendront plus.

Et, sans hésiter, il eut de nouveau recours à ses allumettes.

Il avait fait très-vite ce raisonnement très-juste que les bandits du moulin ne prendraient plus souci de prisonniers qui paraissaient être hors d'état de chercher à s'échapper.

Il pouvait donc maintenant agir, sans avoir à craindre d'être épié, et il commença par rallumer sa bougie.

Il lui tardait de savoir qui était le compagnon d'infortune qu'on venait de lui envoyer, le malheureux qu'on ensevelissait mort ou vif, dans cette tombe où gémissait déjà la fille de Cambremer.

Il se pencha sur ce corps emmailloté et il vit tout d'abord que c'était celui d'une femme.

Le bas du visage était caché par un mouchoir épais, appliqué sur la bouche comme un bâillon ; les cheveux dénoués retombaient sur le front.

Les mains étaient liées sur la poitrine.

Piédouche défit le mouchoir, écarta les cheveux et reconnut à l'instant même une ravissante figure qu'il n'avait jamais oubliée depuis le jour fatal où il avait arrêté Louis Lecoq.

Thérèse Lecomte était devant lui, pâle, défaite, mais vivante.

Elle le regardait, et sans doute elle crut qu'il s'apprêtait à l'égorger, car elle ferma ses beaux yeux en murmurant :

— Tuez-moi... ne me faites pas souffrir.

Le brave agent ne perdit point de temps à rassurer la jeune fille. En pareil cas, les actes valent mieux que les paroles.

Il coupa avec son poignard les cordes qui attachaient M^{lle} Lecomte, il la délivra de l'espèce de suaire qui l'enveloppait et il l'aïda à se mettre sur son séant.

— Où suis-je donc ? murmura-t-elle.

— Chez des gredins qui voudraient bien faire un mauvais parti à vous, à moi, et à la petite que voilà, répondit Piédouche. Comptez sur moi, mademoiselle. Je vous tirerai de leurs griffes.

— Qui êtes-vous, monsieur ? il me semble que je vous ai déjà vu...

— Oui, une fois... je vous dirai où quand nous serons hors d'ici. Mais je puis vous apprendre tout de suite que je suis l'ami de M. Lecoq.

— De Louis ?

— Non, de son père. Je parie qu'on s'est servi de ce nom de Lecoq pour vous attirer dans le piège où vous êtes tombée.

— Vous savez cela ?

— Je le devine. On sera venu vous dire que M. Lecoq voulait vous parler, qu'il vous attendait dans une voiture...

— À l'entrée du bois de Boulogne. J'aurais dû me défier... déjà, un soir, on avait essayé de m'enlever de force... mais je ne pensais pas au danger... je ne pensais qu'à Louis... j'étais seule... j'ai suivi l'homme qui m'apportait ce message...

— Et à peine étiez-vous entrée dans la voiture, qu'on s'est jeté sur vous, qu'on vous a bâillonnée...

— Sans que j'aie pu jeter un cri.

— Et les chevaux sont partis, et ils vous ont traînée ici en moins de deux heures...

— Je ne sais pas... j'avais perdu la tête... j'ai remarqué seulement qu'après un trajet qui m'a semblé bien long, la voiture s'est arrêtée dans un endroit désert... Là, on m'a enlevée et on m'a portée sur un bateau.

— Ceux qui vous tenaient y ont pris place avec vous...

— Oui.

— Et ils ont remonté la rivière jusqu'au moulin... pendant qu'un des leurs, déguisé en revenant, se promenait sur le bord pour empêcher les paysans d'approcher... Ah ! il n'y a que ce brigand de Tolbiac qui ait pu monter ce coup-là.

— Tolbiac ? répéta machinalement M^{lle} Lecomte.

— Oui, un scélérat qui vous en veut, à vous et à cette petite... je vous expliquerai ça quand nous serons à Paris... je ne sais pas encore bien comment nous ferons pour y rentrer, à Paris... mais je trouverai un moyen...

— Sauvez d'abord cette enfant.

— Si je la sauve, je vous sauverai aussi et moi par-dessus le marché. Et ce sera cette nuit ou jamais, car les gueux doivent avoir envie d'en finir avec nous trois le plus tôt possible. J'ai des raisons pour en être sûr... des raisons que je ne peux pas vous faire comprendre.

Piédouche, en effet, ne pouvait pas dire à une jeune fille et à une enfant que Tolbiac attendait leurs cadavres pour assurer à lui ou à un complice les millions du major O'Sullivan.

Il se rappelait les propos de la Chauffaille, qui avait parlé à son mari de l'inferral projet conçu par son maître. Tolbiac, assurait-elle, voulait que les corps des deux innocentes victimes fussent portés sur la voie ferrée pour qu'une locomotive les écrasât.

Et Tolbiac, assurément, était pressé.

Donc, l'exécution devait se faire avant le jour.

— Comment vont-ils nous tuer ? se demandait Piédouche.

Si j'étais seul dans ce trou, ils ne se donneraient pas la peine de venir m'y assommer ; ils m'y laisseraient tout bonnement crever de faim, car ils ont ma valise, ils n'ont pas besoin de ma carcasse, et ils sont sûrs de trouver ma bourse dans ma poche quand j'aurai passé l'arme à gauche.

Mais il leur faut les héritières, et il les leur faut mortes. S'ils ne les ont pas tuées ailleurs, c'est qu'ils aiment mieux les tuer ici.

Par quel procédé ? Je ne m'en doute pas. Par la faim, ce serait trop long. D'ailleurs, ils ont donné à manger à la petite de Cambremer. Je viens de voir près d'elle un pain et une cruche d'eau.

Vont-ils descendre de la trappe pour nous égorger ? Ça m'irait, car je les recevrais à coups de revolver. Mais ce n'est pas probable. Ils auraient commencé par là. Pourquoi attendraient-ils ?

Pendant qu'il examinait ainsi les chances qui lui restaient, une idée lui traversa l'esprit.

— Pour sûr, se dit-il, Tolbiac ignore absolument que je suis dans ce caveau. Le meunier et sa sorcière d'épouse ne se sont pas vantés auprès de lui du tour qu'ils m'ont joué. C'est une petite spéculation qu'ils ont faite pour leur propre compte, et qui sort du programme à eux tracé par le maître qui les paie. Tolbiac leur devra une fameuse chandelle si je laisse mes os au moulin de l'Yvette ; mais il ne saura jamais que j'y suis venu. Du moins, ils l'espèrent.

Et, s'ils l'espèrent, c'est qu'ils ont trouvé quelque truc ingénieux pour me supprimer sans bruit.

Quel truc ? Je n'en sais rien, et je ne vais pas m'amuser à le chercher. Il vaut mieux tâcher de décamper avant qu'ils ne l'emploient.

Et Piédouche se mit à explorer le souterrain où on l'avait précipité.

C'était un caveau assez spacieux et assez profond, qui avait dû servir à serrer le vin et le bois de chauffage, au temps où le moulin était habité par de vrais meuniers.

Il ne contenait plus que des fagots et des barriques vides.

Piédouche le parcourut dans tous les sens, examina de près les murailles et reconnut que ce caveau n'avait pas de porte.

On ne pouvait y entrer ou en sortir que par la trappe.

Cependant, il sentait un air frais et humide qui devait pénétrer dans cette boîte de pierré par une solution de continuité qu'il n'apercevait pas.

Il avait laissé dans le coin où se tenait la petite Marthe la bougie qu'il venait d'allumer, parce qu'il craignait toujours d'être surpris en flagrant délit de tentative d'évasion.

Thérèse Lecomte veillait sur ce luminaire précieux. Elle était allée s'asseoir près de la fille de Cambremer, et, oubliant ses propres souffrances, elle s'efforçait de consoler et de reconforter la pauvre enfant qui se soutenait à peine.

À force de regarder en l'air, l'agent remarqua une sorte de bande claire qui se détachait sur le fond ténébreux.

— Il doit y avoir là-haut un soupirail, pensa-t-il. C'est par là que vient l'air que je sens. Où donne-t-il, ce soupirail ? Probablement sur la rivière, ou plutôt sur le canal artificiel formé par le barrage. Il me semble bien avoir vu tantôt, du haut de la passerelle, une ouverture longue et étroite dans la muraille, juste derrière les roues qui ne tournent jamais.

Et Piédouche se dit pour conclure :

— Voilà le vrai chemin pour sortir d'ici. Je ne suis pas gros, la demoiselle non plus et la petite encore moins. Nous passerons facilement par la fente, si elle n'est pas défendue par une grille. Il ne s'agit que d'y atteindre, et j'ai

vu là des barriques dont nous pourrions nous servir en les empilant l'une sur l'autre.

Seulement, ce qui m'étonne, c'est que les coquins n'aient pas songé à ça. Bah ! les Chauffaille croient que je me suis rompu le cou ; Tolbiac sait que la demoiselle a les pieds et les mains attachés et que la petite est déjà à moitié morte. Ils sont tous bien tranquilles sur notre sort. Il s'agit de leur brûler la politesse.

En raisonnant ainsi, il se tenait tout près du mur et précisément au-dessous du soupirail qu'il espérait franchir.

Tout à coup il reçut une douche d'eau froide qui lui tomba sur la figure et qui l'inonda de la tête aux pieds.

Il fit un bond en arrière et il se demanda avec inquiétude d'où pouvait provenir cette cascade fort inattendue.

Il ne comprit que trop tôt la cause du phénomène.

Un murmure sourd, des clapotements et une autre nappe d'eau qui s'abattit dans la cave lui apprirent que la rivière affleurait maintenant le soupirail.

— Ah ! les gueux, s'écria-t-il ; ils ont levé les vannes d'en haut et fermé les vannes d'en bas. Le canal va se remplir... en se remplissant, il se déversera dans ce caveau. Nous allons être noyés comme des rats dans une ratière.

Voilà donc pourquoi ils n'ont tué personne. Ils savaient que l'eau allait les défaire de nous. Elle arrive déjà au niveau de l'ouverture. Dans une demi-heure, la cave sera pleine, jusqu'au plafond, et nous serons étouffés.

Effrayé et troublé, Piédouche revint à l'angle où Thérèse et Marthe se tenaient serrées l'une contre l'autre.

M^{lle} Lecomte, oubliant ses propres souffrances, réchauffait l'enfant dans ses bras et la couvrait de baisers.

Elle venait de lui demander son nom et la fillette venait de lui répondre :

— Je m'appelle Marthe Cambremer.

— Marthe ! répétait Thérèse ; Marthe Cambremer que je souhaitais tant de connaître !

— Oui, dit vivement Piédouche, vous êtes parentes, et c'est bien pour ça qu'on veut vous assassiner.

Voyez-vous ce qui se passe ici ?

L'eau entrainait maintenant à flots continus par le soupirail et couvrait peu à peu le sol de la cave.

La nappe liquide baignait déjà les quatre murailles de cette prison qui allait bientôt se trouver transformée en citerne.

L'ouverture étant placée fort au-dessous du barrage et le courant qui remplissait l'écluse étant d'un volume considérable, l'inondation devait être complète et rapide.

— Nous sommes perdus, murmura Thérèse.

— Pas encore, répondit Piédouche, qui venait d'avoir une idée.

Il s'empara de la bougie que tenait M^{lle} Lecomte, et il courut à l'endroit où il avait vu des barriques.

Il y en avait trois, rangées contre le mur.

Piédouche s'assura, en les heurtant du pied, qu'elles étaient vides.

Pour faire avec ces vieilles futailles des bouées de sauvetage, il ne s'agissait que d'empêcher qu'elles se remplissent en flottant.

Les bondes avaient été enlevées. Il fallait les remplacer.

L'agent avisa les sacs qui lui avaient servi de lit.

En ramasser un, le déchiqueter avec son couteau, et employer les morceaux à boucher les barriques, ce fut pour lui l'affaire d'un instant.

Puis il poussa les trois pièces ainsi calfeutrées et il les fit rouler jusqu'au milieu du caveau.

Il s'y était déjà formé un petit lac qui allait s'élargissant à vue d'œil.

Piédouche alla prendre par la main Thérèse, qui était debout, car elle avait compris son dessein, et il lui dit :

— Mademoiselle, il ne nous reste plus que ce moyen-là. L'eau va monter très-vite. Si vous vous sentez la force et le courage de vous coucher sur une de ces barriques et de vous y maintenir, vous êtes sauvée.

— Et cette enfant ? demanda M^{lle} Lecomte en montrant Marthe.

— Je me charge d'elle, répondit le brave agent, et de vous aussi, mademoiselle.

Je vais mettre la petite sur une autre barrique ; moi je serai à la nage entre vous deux ; je veillerai à ce que vous ne tombiez pas, et je tâcherai de lutter contre le courant qui nous repoussera quand nous voudrons aborder le soupirail.

Il y aura un mauvais moment à passer ; mais ce ne sera pas long, et, dès que l'eau sera de niveau avec l'ouverture, je manœuvrerai pour sortir. Si la fente est trop étroite pour que les futailles puissent passer, vous mettrez vos mains sur mes épaules, la petite en fera autant, et nous nous laisserons aller au fil de l'eau. Soyez sans crainte, je nage comme un marsouin. Nous aborderons sans accident, je vous le promets.

— Je suis prête, dit simplement Thérèse.

— Et toi, Marthe ?

— Moi, je ferai tout ce que vous voudrez, répondit la petite en relevant la tête. Je vous reconnais bien, à présent. Je vous ai vu avec père.

— J'espère que demain tu l'embrasseras, ton père, murmura Piédouche.

Et, soulevant la fillette dans ses bras, il la coucha sur une des barriques.

M^{lle} Lecomte se prépara à exécuter, quand le moment serait venu, la manœuvre prescrite par le brave agent, qui resta debout, encourageant de la voix et du geste ses deux protégées.

L'eau arrivait déjà à la hauteur de ses genoux et elle se précipitait par le soupirail avec l'impétuosité d'une cataracte.

Piédouche éteignit sa bougie, car il n'avait pas besoin de lumière pour accomplir le hardi sauvetage qu'il venait d'improviser. Il ne comptait que sur sa force, sur son adresse, et aussi sur la protection de Dieu, qui n'abandonne jamais les opprimés.

VIII

Pendant que Piédouche s'efforçait de tirer Thérèse Lecomte, Marthe Cambremer et lui-même d'une effroyable situation, M, Lecoq errait autour de l'église de Savigny et se désolait de ne pas voir paraître son fidèle auxiliaire.

Lorsqu'il s'était brusquement séparé de lui, la veille au soir, afin de fuir le sieur Fouineux qui les épiait, il lui avait donné rendez-vous pour le lendemain à la même place et à la même heure.

Si Piédouche ne se montrait pas, c'est qu'il lui était arrivé quelque mésaventure, car il ne se faisait jamais attendre.

Ainsi raisonnait M. Lecoq, et il s'inquiétait fort de cette inexplicable absence qui le mettait dans un grand embarras.

Depuis que la gendarmerie s'était mêlée de ses affaires, le vieillard sentait que sa situation était devenue difficile et qu'il ne ferait plus rien de bon dans le pays.

Ses démarches allaient être surveillées, et il ne pouvait guère se présenter chez l'Anglais, dont les confidences avaient été interrompues au moment le plus intéressant.

Piédouche, au contraire, n'était suspect à personne ; Piédouche pouvait aller et venir à sa guise, et son patron comptait le charger de poursuivre seul l'enquête si bien commencée.

Depuis qu'il avait lu dans un journal que le pourvoi de son fils venait d'être rejeté, M. Lecoq ne vivait plus. Il lui tardait de rentrer à Paris, comme si son retour eût dû changer la situation du condamné.

Il ne tenait pas encore les preuves de son innocence, mais il lui semblait que les indices recueillis suffiraient pour décider la justice à accorder un sursis, et il était presque décidé à aller trouver franchement son ancien ami, le chef de la sûreté, et à lui confesser tout.

Cependant, il lui en coûtait beaucoup de laisser derrière lui Piédouche, et il ne savait comment s'y prendre pour l'informer qu'il partait.

Le représentant de la maison Rawson, Jenkins *and Co*, et le porteballe dauphinois étaient censés ne pas se connaître. M. Aristide Chalumet entrant au *Grand-Vainqueur* pour y demander Pierre Paladru aurait aussitôt mis l'aubergiste en défiance, et la nouvelle de cette visite inexplicable se serait répandue par tout le pays.

C'était pour parer à ce grave inconvénient que M. Lecoq avait désigné à son auxiliaire un point de ralliement quotidien ; mais Piédouche avait manqué le

rendez-vous et il n'était pas certain qu'il s'y trouvât le lendemain.

M. Lecoq résolut de ne pas l'attendre et de partir pour Paris par le premier train du matin, sauf à revenir le soir même sous un nouveau déguisement qui lui permettrait de loger à la même auberge que le faux colporteur.

Son but était de s'aboucher dans la journée avec Pigache et de savoir par lui si on croyait à la préfecture que l'ordre d'exécution dût arriver prochainement.

Après avoir fait faction jusqu'à onze heures, il rentra à son hôtel, régla ses comptes avec maître Bonasson, écrivit une lettre à Pierre Paladru pour le prévenir qu'il s'absentait et décampa dès l'aurore.

Bien entendu, la lettre était rédigée de façon à ce que Piédouche seul pût en comprendre le sens et en reconnaître l'auteur.

En arrivant à Paris, il laissa ses bagages à la gare, et il s'en alla tout droit, à pied, rue de la Huchette, où Pigache logeait dans une maison qui ne payait pas de mine.

Par bonheur, l'agent n'était pas de service ce jour-là et M. Lecoq le trouva au lit.

L'entretien fut court et substantiel.

— Le pourvoi a été rejeté hier, dit le vieillard. Je reviens veiller au grain. Que pense-t-on à la maison ?

— Patron, ça serait bête de vous cacher la vérité, répondit le numéro 33. On pense qu'il n'y aura pas de commutation. M. Louis a refusé de signer le recours en grâce que son avocat lui a porté.

— Je m'attendais à cela. Mais... le jour n'est pas encore fixé, je suppose ?

— Vous savez bien, patron, que c'est seulement la veille qu'on prévient les brigades. Demain, il n'y aura rien. On n'a pas eu le temps de renvoyer le dossier. Après-demain, c'est dimanche. Rien non plus. On n'exécute presque jamais le lundi. Les pochards sont sur pied toute la nuit : il y aurait

trop de monde à la Roquette. Mais, par exemple, ça pourrait bien être pour mardi.

— Pour mardi, répéta M. Lecoq avec amertume.

Et il se prit le front à deux mains. Il lui semblait que son crâne allait éclater.

Cet accès de désespoir fut court. Le vieillard refoula son émotion et dit d'une voix ferme :

— Pigache, j'ai besoin de toi pour toute la journée.

— À votre service, patron. Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— D'abord tu vas aller trouver ton cousin le loueur. Il a chez lui mes malles et mon costume d'Indien. Il faut qu'il attelle tout de suite et qu'il vienne me prendre avec sa voiture au boulevard de Ménilmontant. Je rentre au Grand-Hôtel, et je veux avoir l'air d'arriver de la gare Saint-Lazare. La malle sur le siège, le costume dans l'intérieur. Je me *camouflerai* en route.

— Compris, patron. Dans une heure, la *guimbarde* et le cocher seront devant le mur du Père-Lachaise.

— Ce n'est pas tout. Dès que tu auras fait la commission, tu partiras pour Savigny-sur-Orge, par le train de dix heures quinze. Tu entreras au *Grand-Vainqueur*, une auberge à l'entrée du pays, sur la route de Longjumeau. Tu demanderas après Pierre Paladru.

— Bon ! Paladru, c'est Piédouche ?

— Oui. S'il y est, tu lui diras que je veux le voir aujourd'hui et tu le ramèneras avec toi. Inutile qu'il se remette en nègre pour venir chez moi. En bourgeois propre, ça suffira.

Si Piédouche n'est pas au *Grand-Vainqueur*, tu demanderas le chemin du moulin de l'Yvette et tu iras le chercher là. Si les meuniers te disent qu'ils ne l'ont pas vu, c'est qu'ils l'ont tué.

— Bah ! s'écria Pigache, qui ouvrit de grands yeux.

— S'ils l'ont tué, je les ferai guillotiner avec Tolbiac, reprit froidement le vieillard. Dans le cas où tu ne le trouverais pas et où personne ne pourrait te donner de ses nouvelles, tu reviendrais à Paris ce soir.

C'est tout. Je m'en vais et je compte sur toi.

— Comptez-y, patron, dit le numéro 33 en sautant à bas de son lit. Mon cousin demeure tout près d'ici. La voiture sera au boulevard avant vous. Et je ne flânerai pas pour rattraper le camarade Piédouche. Ah ! ils veulent lui couper le sifflet, les chenapans qui travaillent pour Tolbiac. Nous verrons un peu.

M. Lecoq était déjà dans l'escalier.

Il remonta les quais jusqu'au pont d'Austerlitz, qu'il traversa pour gagner lentement le boulevard où il avait donné rendez-vous à son carrosse.

Son costume de commis voyageur était de ceux qu'on ne remarque point dans la rue, et Aristide Chalumet n'aurait pas songé à redevenir momentanément nabab de Bahour, s'il n'eût conservé l'espoir que Tolbiac reviendrait se prendre au piège, et s'il n'eût conçu un plan qui ne pouvait s'exécuter qu'au Grand-Hôtel.

Tout se passa à souhait. Le cocher se trouva à son poste à l'heure dite, et, après un voyage de quarante minutes, le seigneur Djafer rentra, plus Indien que jamais, dans son riche appartement.

Il annonça en arrivant que son intendant noir, étant tombé malade au Havre, reviendrait par un des trains suivants, et que, jusqu'au retour d'Ali, sa noble Seigneurie daignerait se contenter du service ordinaire de l'hôtel.

Le nabab paraissait d'ailleurs très-satisfait de son excursion et très-disposé à recevoir des visites, car il donna l'ordre d'introduire quiconque demanderait à le voir.

Dans sa pensée, cet ordre avait pour but de permettre à Piédouche d'entrer chez lui si, comme il l'espérait, Pigache le lui ramenait dans la journée.

Ce ne fut pas Piédouche qui se présenta le premier.

Vers midi, un domestique vint prévenir Son Excellence qu'un monsieur sollicitait la faveur d'un entretien et, sur la carte qu'on lui présenta, M. Lecoq lut le nom de Holtz.

Il tressaillit de joie, car il n'espérait pas que ses désirs se réaliseraient si vite, et il s'empressa de recevoir l'homme qu'il haïssait le plus.

L'agent d'affaires se présenta, toujours voûté, toujours cagneux, toujours caparaçonné de faux cheveux et de lunettes vertes.

Tolbiac s'était surpassé lui-même, et son travestissement ne laissait rien à désirer.

À ses airs dégagés, à son aplomb superlatif, on devinait qu'il venait frapper un grand coup.

— Eh bien ! monsieur, lui demanda le nabab, avez-vous enfin réussi ?

— Au-delà de mes espérances, prince, répondit le soi-disant agent d'affaires. J'ai retrouvé l'héritier du major O'Sullivan.

— Dieu soit loué ! je vais pouvoir acquitter une dette de reconnaissance. L'héritier, dites-vous ? Il n'existe donc plus qu'un seul membre de la famille O'Sullivan ?

— J'ai tout lieu de le croire, quoique je n'en sois pas encore absolument sûr. Le fait sera d'ailleurs très-facile à vérifier, car je possède maintenant l'état authentique de toute la descendance de Maurice O'Sullivan, père du major. L'un des descendants vit, j'en ai la preuve. Les autres sont-ils morts ? Ce sera facile à vérifier, puisque je sais leurs noms.

— Et où est-il ce parent du plus cher ami de mon père ? Comment se nomme-t-il ? demanda le nabab avec une émotion qui n'était pas jouée comme l'intérêt qu'il feignait de porter au rejeton unique des O'Sullivan.

— On cherche souvent bien loin ce qu'on a sous la main, dit le faux M. Holtz.

L'héritier du major habite à quelques lieues de Paris, tout près d'un joli village qui s'appelle Savigny-sur-Orge... une des premières stations de la ligne d'Orléans.

— Je ne me trompais donc pas, pensait avec ravissement M. Lecoq.

— Il se nomme Georges Atkins, reprit Tolbiac. Il est Anglais ; il a trente-huit ans. C'est le fils unique de Sophie Nesley, qui était petite-fille, par sa mère, d'Anna O'Sullivan, propre sœur de Jacques Patrice, décédé millionnaire aux Indes-Orientales.

— Alors, il est l'arrière-petit-neveu du major. Peut-être existe-t-il des héritiers plus rapprochés ? Je le souhaite presque, car il me serait doux de l'enrichir, s'il n'a pas droit à la succession. Quelle est sa situation présente ?

— Elle est très-médiocre. Sa mère avait épousé, par amour, un comédien. Elle suivait en cela l'exemple de sa grand'tante, la plus jeune des sœurs du major qui s'était mariée aussi à un acteur.

Georges Atkins est venu vivre en France et à la campagne, par économie. Ses parents ne lui ont laissé qu'un tout petit capital sur lequel il a dû prendre pour subsister.

— Lui avez-vous appris sa nouvelle fortune ?

— Pas encore. Je voulais m'assurer auparavant qu'il hérite seul et que vos intentions généreuses sont toujours les mêmes. J'aurais craint de lui causer une fausse joie.

— Je conçois cela ; mais il n'y a plus de raison maintenant pour différer de lui annoncer qu'il est immensément riche et que je l'adopte.

— C'est ce que je me propose de faire dès ce soir, et, si Votre Excellence le permet, je lui présenterai demain Georges Atkins.

— Je serai bien heureux de le recevoir et de vous remettre une récompense que vous fixerez vous-même, cher monsieur. Je ne saurais trop reconnaître vos soins et j'admire que vous ayez pu réussir si promptement.

— Tout n'est pas terminé, dit M. Holtz en prenant un air modeste. Je possède toutes les preuves de la filiation de Georges Atkins, mais, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de le dire à Votre Excellence, il me manque les actes de décès des autres collatéraux du major.

— Et vous espérez pouvoir vous les procurer ?

— Oh ! très-facilement. Des trois autres sœurs de Jacques Patrice, deux ont épousé des Français dont j'ai déjà retrouvé la trace. D'ici à vingt-quatre heures, je saurai si ces deux branches sont éteintes. La plus jeune sœur n'a eu qu'une fille, qui est décédée cet hiver.

— Alors, demain, je saurai si je dois reporter sur Georges Atkins seul toute l'affection que je dois aux O'Sullivan. Vous retournez sans doute aujourd'hui même à Savigny-sur-Orge ?

— Oui, prince ; j'y retournerai ce soir.

La demande et la réponse furent entendues par un visiteur qu'un domestique venait d'introduire pour se conformer aux instructions du nabab, et qu'il n'avait pas cru devoir annoncer, à cause de son peu d'apparence.

Ce visiteur, c'était Piédouche, que M. Lecoq n'attendait certes pas si tôt et qui se présentait en petit bourgeois.

Le nabab se demandait comment il avait pu déjà recevoir et exécuter les instructions que Pigache devait aller lui porter au *Grand-Vainqueur* ou au moulin de l'Yvette.

Mais ce n'était pas le moment de le questionner.

M. Holtz n'avait pas encore pris congé, quoiqu'il s'apprêtât évidemment à battre en retraite.

Piédouche le reconnaissait fort bien et savait que la perruque et les lunettes de cet agent d'affaires cachaient la figure exécrée de Tolbiac.

Aussi semblait-il hésiter sur la conduite qu'il allait tenir à l'endroit de ce personnage. Il le regardait de travers au lieu de décliner un nom de fantaisie et de formuler un prétexte pour expliquer sa visite.

M. Lecoq parla pour lui :

— Vous venez me rendre compte des aumônes dont je vous avais chargé ? lui dit-il en lui adressant un coup d'œil qui fut compris.

À demain, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers l'agent d'affaires. Je vous attendrai avec impatience, car je compte que vous m'amènerez Georges Atkins.

— Demain, à pareille heure, j'aurai l'honneur de vous le présenter, dit le faux M. Holtz, qui se leva, salua jusqu'à terre et sortit.

Il n'eut pas plus tôt franchi le seuil du salon que Piédouche se livra à une pantomime dont la signification n'était pas douteuse.

Ses gestes voulaient dire : ne le laissez pas partir.

D'un regard, M. Lecoq lui imposa silence, et quand le bruit d'une porte qui se fermait lui eut appris que l'homme d'affaires n'était plus dans l'appartement :

— L'heure n'est pas venue, dit-il d'une voix sourde. Demain, ce misérable viendra se prendre avec son complice au piège que je lui ai tendu.

— Il ne viendra pas, s'écria Piédouche ; vous ne savez pas ce qui s'est passé cette nuit ; vous ne savez pas qu'il a essayé de noyer M^{lle} Lecomte, la petite à Cambremer, et moi par-dessus le marché... et qu'il n'y a pas réussi, puisque me voilà.

— Que dis-tu ? Explique-toi. Je ne te comprends pas

— Je vous dis, patron, que hier je suis entré au moulin de l'Yvette, où la meunière m'a offert de me donner à souper et à coucher. J'ai accepté. C'était un coup monté pour me voler et pour me tuer. Elle a mis des

drogues dans mon vin, et, pendant que j'étais à moitié assoupi, on a fait jouer une bascule, et je suis tombé dans une cave. C'est un miracle que je ne m'y sois pas cassé le cou. Et savez-vous qui j'y ai trouvé ? La fille de l'aiguilleur. Elle était là depuis qu'on l'a enlevée. On l'y nourrissait au pain et à l'eau en attendant qu'on l'expédiât.

— Pourquoi attendaient-ils ?

— Pour faire d'une pierre deux coups. Hier soir, Tolbiac a enlevé M^{lle} Lecomte, et, à minuit, on la déposait dans la cave où j'étais déjà. Le plan était bien simple. Je le connais, parce que j'ai entendu causer entre eux le meunier et sa femme, qui sont des bandits, des enfants de chauffeurs. Il était convenu que, une fois les deux filles noyées, on porterait leurs cadavres sur la voie du chemin de fer pour les faire écraser par une locomotive.

— Noyées ? Comment noyées ?

— La cave où elles étaient avec moi a un soupirail ouvert sur l'écluse. Les gueux ont fermé les vannes d'en bas et levé les vannes d'en haut. Vous voyez d'ici l'effet. En moins de trois quarts d'heure, l'inondation était complète. Mais j'ai trouvé là des barriques vides qui ont aidé la demoiselle et l'enfant à se soutenir sur l'eau. Ça a été dur pour sortir. Les futailles ne pouvaient pas passer par l'ouverture. J'ai été obligé de nager pour trois. Mais nous avons abordé tout de même. Ah ! elles ont du cœur ces deux jeunesses-là. Pas un cri ; pas une plainte. Ça aurait été vraiment dommage de ne pas les sauver.

— Et tu les a ramenées à Paris ? demanda M^r Lecoq avec émotion.

— Pas tout droit. Elles n'en pouvaient plus. Et puis, il n'y avait pas de train. Je les ai conduites à une ferme où je m'étais arrêté le matin et où je savais qu'il y avait des braves gens. On ne nous a pas trop questionnés et on leur a donné un lit. Elles se sont séchées, elles se sont reposées, et à dix heures nous sommes allés prendre le chemin de fer à Épinay.

Je viens de reconduire la petite chez Cambremer et la demoiselle chez sa mère à Boulogne. Ah ! patron, si vous aviez vu ces joies !

— Et tu me reproches d’avoir laissé partir Tolbiac ! s’écria M. Lecoq. Mais nous le tenons, puisque nous avons la preuve de tous ses crimes. Il voulait assassiner Thérèse et Marthe, comme il a assassiné Marie Fassitt, pour assurer l’héritage du major à cet Atkins qui lui a promis de partager avec lui. Demain, te dis-je, ils viendront se livrer tous les deux.

— Mais non, ils ne viendront pas. Savez-vous ce que font dans ce moment-ci les brigands du moulin de l’Yvette ? Ils draguent leur cave qui est pleine d’eau pour y repêcher les cadavres qu’eux ou Tolbiac doivent porter cette nuit sur les rails du chemin de fer.

Tolbiac apprendra ce soir qu’on ne les a pas trouvés. Il comprendra que les deux filles se sont échappées, qu’elles vont dénoncer les meuniers, que les meuniers le dénonceront, lui, et que son coup est manqué pour la succession.

Il va décamper sans demander son reste, si on ne l’empoigne pas aujourd’hui.

— C’est vrai, murmura M. Lecoq. Et s’il prend la fuite, je ne pourrai plus fournir la preuve de l’innocence de Louis... et Pigache vient de me dire que l’ordre d’exécution serait donné d’ici à trois jours. Si je ne me hâte pas, il sera trop tard.

— Voulez-vous que je retourne à Savigny, que je raconte mon affaire au maire qui requerra la gendarmerie et...

— Non. Ce serait inutile. Il m’importe moins d’arrêter Tolbiac que de sauver mon fils. C’est ici qu’il faut agir. Écoute, Piédouche, il n’y a qu’un homme qui puisse me venir en aide, et cet homme, c’est mon vieil ami le chef de la sûreté.

Je vais aller le trouver à son cabinet, et je t’emmène, car j’ai besoin de ton témoignage.

Viens. Ne perdons pas une minute.

Quoique la décision prise par son patron le surprit beaucoup, Piédouche ne se permit aucune observation.

Il comprenait que les circonstances étaient graves et qu'il n'était plus temps de délibérer.

Loin de fatiguer M. Lecoq par des objections oiseuses, il ne lui demanda même pas s'il comptait se présenter vêtu en nabab dans le cabinet du chef de la sûreté.

Il sortit sans dire un mot et il alla l'attendre sur le boulevard.

Trois minutes après, le seigneur Djafer apparaissait aussi sur le trottoir, au grand ébahissement des gens de l'hôtel qui ne l'avaient pas vu souvent sortir seul et à pied.

Il traversa délibérément la chaussée, suivi de loin par Piédouche, et il monta avec lui dans un fiacre qui passait.

Quand ils y furent installés tous les deux, l'agent, par ordre de son maître, dit au cocher de les mener au quai Conti.

— Vous ne craignez donc pas qu'on vous tracasse ? demanda timidement Piédouche. On saura ce soir à la préfecture que vous êtes rentré chez vous et...

— Peu m'importe. Je brûle mes vaisseaux. D'ailleurs, ils n'auront pas le cœur d'arrêter un père qui vient défendre son fils.

Piédouche n'était pas très-convaincu que le patron eût raison de compter sur la bienveillance de ses anciens collègues ; mais, pour ne pas le décourager, il se tut.

Au quai Conti, ce fut un événement que l'apparition d'un Indien à barbe blanche demandant sa clé à la concierge qui refusa d'abord de reconnaître son ancien locataire, M. Lecoq.

Elle céda pourtant, lorsqu'il eut enlevé sa barbe et son turban, et, quoiqu'elle le crût fou en le voyant se présenter en semblable équipage, elle

l'accabla d'exclamations de joie et de questions auxquelles il coupa court en grimant à son appartement.

Au bout d'un quart d'heure, il descendit vêtu comme autrefois et il reprit place à côté de Piédouche qui était resté dans le fiacre.

À la préfecture, ce fut bien autre chose. Quand les agents qui se trouvaient dans le couloir où on passe pour aller à *la sûreté* reconnurent le père Lecoq et leur ci-devant camarade Piédouche, ils reculèrent d'étonnement.

Ils savaient tous qu'on recherchait le bonhomme et son fidèle auxiliaire et que leur devoir était de les arrêter.

Pas un pourtant n'osa le faire, car Lecoq était aimé et estimé de tout le personnel.

Ils voyaient bien, d'ailleurs, qu'il venait se livrer et ils le laissèrent monter un escalier qu'il connaissait parfaitement.

Piédouche emboîtait le pas.

Dans l'antichambre, les trois garçons de bureau se levèrent, et quand le père Lecoq dit à l'un d'eux : annoncez-moi, celui-là obéit sans broncher.

Ils devinaient tous qu'un dénouement se préparait et qu'on ne leur reprocherait pas d'avoir introduit sans autorisation préalable le père du condamné.

— Vous, ici ! s'écria le chef de la sûreté en apercevant son ancien ami.

— Oui, moi, dit Lecoq en prenant carrément un siège. Et je vous ramène Piédouche.

— Vous savez que vous êtes, vous et lui, sous le coup de poursuites ?

— Je le sais. Vous m'arrêterez, si vous voulez, quand vous m'aurez entendu.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Je vous apporte la preuve que mon fils est innocent.

L'officier de paix ne put dissimuler un mouvement dont M. Lecoq crut comprendre la signification.

— Je viens bien tard, n'est-ce pas ? dit-il vivement. Ah ! je n'ai pourtant pas perdu mon temps, je vous le jure. Voilà quatre mois que je cherche l'assassin, le misérable qui a fait condamner Louis et je l'aurais découvert plus tôt, si je n'avais eu affaire à un homme d'une habileté infernale, à un homme que...

— Nommez-le tout de suite.

— C'est Tolbiac.

Le chef de la sûreté sourit tristement et dit sans colère :

— Je pressentais que, tôt ou tard, vous essaieriez de détourner les soupçons sur un agent dont vous croyez avoir à vous plaindre.

Oh ! je vous excuse. Vous êtes père, et tout est permis à un père qui cherche à sauver son fils. Je ne provoquerai pas votre arrestation ni celle de Piédouche, qui n'a cependant pas la même excuse que vous. Je ne vous demanderai même pas ce que vous avez fait pendant votre absence, car je le sais.

— Vous le savez ?

— Parfaitement. Nous n'avons pas cessé d'avoir l'œil sur le nabab de Bahour et, si nous avons toléré ses agissements, c'est par considération pour les anciens services de M. Lecoq.

— Je vous remercie, murmura le vieillard, touché de la bienveillance discrète de son ancien chef. Et à votre tour vous me remercirez quand je vous aurai dit...

— Que vous vous êtes faufilé dans la société de Tolbiac qui a le tort de fréquenter des femmes galantes, que Piédouche a espionné et fait espionner par les charbonniers de la rue de l'Arbalète la maîtresse de Tolbiac. Je

n'ignore rien de tout cela ; je n'ignore pas non plus que notre numéro 33 a plus d'une fois manqué à son devoir en favorisant vos travestissements.

— Et vous n'avez pas averti Tolbiac ?

— Non. Pensez-vous encore que je vous sois hostile ?

— Vous êtes le plus généreux des amis, s'écria M. Lecoq attendri jusqu'aux larmes.

— Je ne suis que juste. Je compatissais à votre douleur, je m'intéressais à vos efforts, et j'ai obtenu de mes supérieurs l'autorisation de ne pas les entraver. Je regrette profondément que vous n'ayez pas pu réussir ; je le regrette d'autant plus que maintenant vous ne pouvez plus rien.

— Je puis tout. Je vais vous prouver que Tolbiac a assassiné l'Anglaise, et vous dire pourquoi il l'a assassinée.

— Parlez, dit le chef de l'air résigné d'un homme qui se croit obligé d'écouter une justification, quoiqu'il ait sa conviction faite.

— Je vais être bref. Vous savez que Tolbiac est chargé de retrouver les héritiers d'une énorme succession vacante.

— La succession O'Sullivan. Il ne s'en est jamais caché. Il m'a même dit récemment qu'il était sur la trace d'un des ayants droit.

— Il l'a trouvé depuis longtemps, et cet ayant-droit est son associé, peut-être son complice. Les parents du major O'Sullivan étaient au nombre de quatre. L'ami de Tolbiac est le plus éloigné des quatre et ne peut hériter qu'après le décès des trois autres. Tolbiac a commencé par tuer, le 13 janvier dernier, Marie Fassitt, qui était héritière au degré le plus rapproché.

— Comment ! l'Anglaise du pavillon était une O'Sullivan ?

— Elle était la propre fille de la plus jeune des sœurs du major. Et savez-vous qui vient après elle pour succéder à cette immense fortune ? C'est

M^{lle} Lecomte que mon fils devait épouser. Et après M^{lle} Lecomte, c'est la fille d'un aiguilleur du chemin de fer d'Orléans.

— Une enfant qui a disparu récemment ?

— Oui. C'est Tolbiac qui l'a fait enlever, comme il a fait enlever hier soir M^{lle} Lecomte, et, s'il ne les a pas noyées toutes les deux cette nuit, c'est grâce à l'intervention miraculeuse de Piédouche. Et si elles étaient mortes, Georges Atkins, arrière-petit-neveu de Patrice O'Sullivan, hériterait de dix millions qu'il partagerait avec Tolbiac, Georges Atkins, un ivrogne, une brute féroce.

Comprenez-vous, maintenant, que j'ai vraiment des preuves ?

— C'est un roman que vous me racontez là, dit en secouant la tête le chef de la sûreté.

— Un roman ! Envoyez chercher à Boulogne M^{lle} Lecomte, envoyez chercher Marthe Cambremer chez son père, boulevard de l'Hôpital ; elles déposeront devant vous, devant le juge d'instruction : Piédouche aussi déposera. Envoyez à Savigny-sur-Orge un mandat d'amener contre Georges Atkins, l'Anglais qui habite au confluent de l'Orge et de l'Yvette, contre Tolbiac et contre sa maîtresse, Arabella Disney, que je soupçonne d'avoir été la femme de chambre de Marie Fassitt.

— Et si j'osais, monsieur l'officier de paix, dit timidement l'ex-numéro 29, je vous demanderais de faire empoigner par la même occasion le meunier et la meunière du moulin de l'Yvette... des gueux qui ont essayé d'assassiner les deux petites... et moi par la même occasion.

Le chef de la sûreté ne se pressa point de répondre. Il réfléchissait, et il était visiblement impressionné.

— Mon cher Lecoq, dit-il enfin, je ne suppose pas que vous cherchiez à me tromper, mais les faits que vous me racontez sont tellement extraordinaires, tellement peu vraisemblables, que j'hésite à en référer au parquet.

— Je ne vous demande que six heures et quatre de vos agents pour vous livrer Tolbiac et ses complices. Vous les confronterez ce soir avec les victimes et demain...

— Demain ! répéta le chef avec un singulier accent, ce serait bien tard. Écoutez-moi, Lecoq. Je vais prendre des mesures immédiates et ce qui pourra humainement être tenté, je le tenterai. Mais, en attendant que nous ayons obtenu un résultat, il y a une chose que je peux faire pour vous... que je veux faire. Tenez-vous à voir votre fils ?

— Si j'y tiens ! Oh ! laissez-moi partir pour Savigny, et, dès que je serai de retour, dès que vous aurez interrogé les scélérats que je vous ramènerai, nous irons ensemble à la Roquette. Alors, nous pourrions dire à Louis que sa grâce est certaine, que...

— Allons-y tout de suite, dit en se levant l'officier de paix.

M. Lecoq avait hâte de courir à Savigny et de mettre la main sur Tolbiac et sa bande, mais il était encore plus désireux d'embrasser son fils. Il n'eut donc garde de refuser l'offre de son généreux ami.

Cette offre lui semblait de bon augure, et il ne lui vint pas à l'esprit de se demander pourquoi le chef de la sûreté tenait tant à ce que l'entrevue qu'il prenait sur lui d'autoriser eût lieu le jour même.

Il se disait que les bandits du château de Sequigny et ceux du moulin de l'Yvette ne lui échapperaient pas, car ils n'auraient pas le temps de fuir. Pigache était déjà parti en éclaireur, et, avant la nuit, les agents cerneraient tous ces repaires, y compris la maison de Georges Atkins.

L'officier de paix paraissait disposé à mettre quelques-uns de ses numéros à la disposition de M. Lecoq, qui comptait bien les conduire à Savigny et les diriger lui-même.

Tout cela pouvait se faire dans la journée, car la visite au condamné ne devait pas être bien longue.

Un fiacre emmena le père de Louis et le chef de la sûreté à la Roquette. Piédouche fut invité à prendre place sur la banquette de devant. Son ancien supérieur tenait à l'avoir sous la main.

Pendant le trajet, le chef se fit donner quelques explications complémentaires sur les faits qui s'étaient passés au moulin, et l'ex-numéro 29 les lui fournit avec empressement.

Il en savait plus long que M. Lecoq ; d'ailleurs celui-ci était tout à la joie de revoir son fils, et il parla peu.

Il se souvint pourtant qu'il portait dans sa poche le document établissant la filiation des divers collatéraux du major, et il le remit à son ami qui l'examina avec attention, mais qui s'abstint de formuler tout haut les réflexions que lui inspira cette lecture.

Il se contenta de hocher la tête et il garda pendant tout le voyage une attitude contrainte qui donna fort à penser à Piédouche, lequel, étant plus de sang-froid que Lecoq, se rendait beaucoup mieux compte de la situation.

On arriva à la prison, dont les portes s'ouvrirent devant l'officier de paix.

Il y avait là des gardiens qui avaient connu autrefois le père Lecoq, et qui détournèrent les yeux en le voyant passer.

Piédouche resta dans le fiacre, par ordre de son ci-devant patron.

Les cellules où les condamnés à mort vivent leurs dernières heures s'ouvrent sur une cour intérieure fort éloignée de la place où se dresse l'échafaud.

En traversant les longs corridors qui y mènent, le chef de la sûreté dit à demi-voix :

— Je prends sur moi de vous laisser seul avec votre fils, parce que je suis bien sûr que vous ne me mettez pas dans le cas d'être blâmé.

— Je vous remercie, mon ami, répondit le vieillard d'une voix ferme, mais je désire que vous assistiez à notre conversation. C'est vous dire que je suis

bien sûr de l'innocence de Louis.

L'agent supérieur, assez surpris, fit un geste qui signifiait : comme il vous plaira, et n'insista point.

Un guichetier ouvrit la porte du cabanon, une sorte de cage de pierre, froide, nue, éclairée par un vasistas, meublée d'un lit et d'un escabeau.

Louis Lecoq, étendu sur sa couchette, lisait. Il portait l'horrible camisole de force, mais le gardien qui le surveillait la débouchait pendant le jour pour qu'il pût se servir de ses bras.

Le vieillard entra le premier et courut à son fils.

Ce fut pendant quelques instants un échange d'étreintes et de mots entrecoupés. Le chef de la sûreté se détournait pour cacher son émotion.

— Je viens te sauver, s'écria M. Lecoq. Ce soir, ton innocence sera démontrée, et demain...

— Je ne suis pas innocent, dit d'une voix sourde le condamné.

— Que dis-tu, malheureux enfant ! Tu ne comprends donc pas que j'ai découvert l'assassin de Marie Fassitt ! Ce misérable, c'est l'homme qui a tout fait pour te perdre, c'est Tolbiac.

— Tolbiac ! répéta Louis en passant la main sur son front.

On voyait bien que ce nom lui rappelait des souvenirs effacés depuis longtemps de sa mémoire.

— Oui, il se fait appeler Tolbiac, mais ce doit être un Anglais... ou du moins il a habité l'Angleterre, et il y a connu cette femme.

— Moi aussi, je l'ai connue, murmura le fiancé de Thérèse.

Le chef de la sûreté, qui se tenait à l'écart, entendit ces mots et se rapprocha du lit.

— Monsieur, lui dit le condamné, je ne vous aurais pas prié de venir pour recevoir une déclaration qui ne changera rien à mon sort. Je suis résigné à mourir et j'avais résolu de me taire. Mais, puisque je vous dois d'avoir pu embrasser mon père, je veux que vous sachiez tout.

Pardonne-moi, ajouta-t-il en regardant le vieillard qui se soutenait à peine. La mort me sera moins cruelle, et peut-être rougiras-tu moins de ton fils, quand j'aurai dit la vérité.

— Mon Dieu, pensait le malheureux père, me serais-je trompé ?

— J'ai menti trop longtemps, reprit Louis d'un ton ferme, je ne mentirai plus. C'est moi qui suis venu le lendemain du crime dans le pavillon de la rue de l'Arbalète. Le portrait qu'on a trouvé sur moi, Marie me l'avait donné. Quand on m'a surpris dans ce boudoir où je la cherchais, j'ignorais encore qu'elle fût morte...

— Ah ! ce n'est donc pas toi qui l'as tuée ?

— Je ne l'aimais plus, mais je l'avais aimée, comme on aime à seize ans, continua le condamné sans répondre à l'exclamation de M. Lecoq.

Je l'avais rencontrée à Londres, quand j'étais dans le pensionnat de Clapham. Sa mère avait été comédienne et la destinait au théâtre. Son père, un acteur aussi, son père était mort, et il y avait dans la pauvre maison qu'elle habitait un homme qui voulait l'épouser malgré elle. Nous nous adorions, nous nous étions juré de fuir ensemble. Cette *patience*, ces cartes qu'on a trouvées chez moi, c'était un souvenir de notre dernière entrevue. À mes juges, j'ai parlé d'une jeune fille d'Heidelberg ; j'ai menti. Il fallut partir. Tu m'emmenas en Allemagne. Je n'étais encore qu'un enfant. J'oubliai. Marie se souvenait, elle ; et il y a six mois, alors que naissait en moi un amour pur, alors que déjà j'étais fiancé à une adorable jeune fille, le hasard nous mit face à face, aux Champs-Élysées. J'aurais dû la fuir ; je n'eus pas le courage de la repousser quand elle me supplia, non pas de l'aimer... je ne lui cachai pas que j'en aimais une autre... mais de la protéger. Depuis que j'avais quitté l'Angleterre, la malheureuse enfant avait été séduite par l'homme qui la poursuivait autrefois. Elle était orpheline,

sans ressources. Elle devait succomber. Et ce misérable dont elle subissait la domination, elle refusait toujours de l'épouser. Il lui faisait peur.

— Je sais maintenant pourquoi il l'a tuée, s'écria M. Lecoq.

— J'eus la faiblesse de consentir à aller chez elle, reprit Louis, et je ne vis que trop clairement à quel degré d'abaissement elle était tombée. Son persécuteur lui avait loué une maison dans un quartier perdu et tolérait, peut-être même favorisait-il l'existence qu'elle y menait. Elle m'avoua qu'elle vivait des libéralités intéressées d'un commerçant débauché...

— Qui a payé cher ses fredaines, murmura le chef de la sûreté.

— J'avais rencontré deux ou trois fois cet homme dans la cour du pavillon, et il paraît que j'avais excité sa jalousie. Marie m'aimait toujours. La froideur que je lui témoignais ne faisait que surexciter sa passion. Dégradée, avilie, elle se cramponnait à l'espoir de me ramener à elle, et pourtant je jure que je ne l'y encourageais pas. Je n'allais chez elle que pour répondre aux appels désespérés qu'elle m'adressait. Elle m'écrivait que son tyran, cet homme qui la persécutait depuis son enfance, l'accablait de menaces, depuis qu'il désespérait de la contraindre à l'épouser, qu'il finirait par la tuer, et elle me suppliait de la défendre. Je venais et je la trouvais refaisant cette *patience* qui lui rappelait nos amours d'autrefois. Il lui semblait qu'en se retrempant dans un chaste souvenir, elle se lavait de la fange où elle avait roulé. Elle m'a forcé un jour d'accepter son portrait... celui qu'on a trouvé sur moi... et elle s'était fait représenter tenant à la main une dame de pique, la carte fatale qui, prétendait-elle, lui avait annoncé jadis que nous allions être séparés pour toujours.

— Et il savait, lui, qu'elle te recevait, n'est-ce pas ? s'écria M. Lecoq.

— Il le savait. La femme de chambre, qui lui était toute dévouée, le lui avait appris. Seulement, il ignorait qui j'étais, et il ne m'a jamais rencontré dans la maison. Mais Marie me disait qu'il lui reprochait très-durement de me voir.

— Tout s'explique donc enfin, dit le vieillard. Il l'a surprise faisant une *patience* et, en la tuant, il lui a cloué sur le cœur la carte qu'il prenait pour

une allusion à son rival.

— C'est trop romanesque pour être vraisemblable, dit froidement le chef de la sûreté qui écoutait avec beaucoup d'attention, mais qui ne paraissait pas persuadé.

On aurait même pu deviner à sa physionomie qu'il se demandait si ce long récit n'était pas l'exposition d'une comédie improvisée par le condamné.

— Car c'est lui qui l'a assassinée, n'est-ce pas ? reprit M. Lecoq.

— Il l'a assassinée, parce qu'elle refusait de le suivre en Angleterre, où il voulait la ramener. Elle devait partir le lendemain. Il l'avait forcée à faire ses préparatifs de voyage. Par son ordre, la femme de chambre avait déjà quitté la maison. Il est venu, elle lui a résisté, elle l'a bravé, insulté peut-être, et il l'a frappée.

— Vous entendez, s'écria le père.

— Il est fâcheux, dit d'un ton glacial le chef de la sûreté, il est très-fâcheux que vous n'ayez pas raconté tout cela aux jurés. Vous les auriez émus. L'Anglaise vous a sans doute dit le nom de celui que vous appelez son persécuteur ?

— Oui, monsieur. Il s'appelait Harry Dermott.

— Dermott ! répétèrent à la fois et avec des intonations très-différentes, l'officier de paix et le père Lecoq.

— Je vois, monsieur, reprit le condamné, que vous me soupçonnez de chercher à obtenir ma grâce. Vous vous trompez.

J'ai tué, je dois mourir.

— Tu as tué ! s'écria M. Lecoq éperdu. Qui donc as-tu tué ?

— J'ai tué M. Lheureux, répondit sans hésiter le condamné.

— Prenez garde, dit en baissant la voix le chef de la sûreté. C'est un aveu, et, quoique je ne sois pas venu pour le provoquer, mon devoir est de le recueillir.

— Je l'ai tué. Ma condamnation est juste, reprit Louis avec fermeté.

— Ah ! c'était donc vrai ! murmura le vieillard en cachant son visage dans ses mains.

— Veuillez m'expliquer ce qui s'est passé, dit l'officier de paix d'un ton beaucoup moins froid.

Évidemment, la franchise de cette confession avait fait impression sur lui et ses dispositions étaient déjà moins hostiles.

— Le soir du 13 janvier, dit Louis Lecoq, j'avais dîné chez M^{me} Lecomte à Boulogne. J'avais reçu le matin une lettre de Marie qui me suppliait de venir. Cette lettre était si pressante que je ne crus pas pouvoir refuser de passer rue de l'Arbalète. Malheureusement, je n'y arrivai qu'à dix heures, et Marie m'attendait beaucoup plus tôt. Je trouvai ouvertes la porte de la grille et la porte de la maison. J'avais vu briller de la lumière à travers les persiennes d'une fenêtre du rez-de-chaussée, la fenêtre de la salle à manger. Marie avait l'habitude de dîner fort tard. Je crus qu'elle était encore à table. J'entrai et je me trouvai face à face avec un homme que je reconnus. C'était le protecteur que j'avais déjà rencontré quelquefois au moment où je sortais du pavillon.

Il soupait seul. Pourquoi Marie n'était-elle pas assise à côté de lui ? Je ne l'ai jamais su. Peut-être s'était-elle querellée avec ce vieillard qui était jaloux. Peut-être craignait-elle que je ne la surprisse. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il était à peu près ivre.

Il se leva comme un furieux dès qu'il m'aperçut. Je voulais me retirer. Il me barra le passage. Il m'insulta... il me prit à la gorge... je le repoussai... une lutte s'engagea... il recula jusqu'à la porte de l'office en s'accrochant à mes habits... J'étais plus fort que lui, et j'allais me débarrasser de ses étreintes, lorsque tout à coup il me frappa au visage... Alors, je ne fus plus maître de moi... j'avais à la main une canne... je lui en portai un coup... un seul... Il

tomba et il m'entraîna dans sa chute... J'essayai de le relever et je vis qu'il était mort... Alors, je perdis la tête et je m'enfuis.

— Sans voir la femme qui avait causé cet épouvantable malheur ? demanda le chef de la sûreté.

— Plût à Dieu que la pensée me fût venue de la chercher, répondit tristement le condamné. Je lui aurais sauvé la vie. Mais j'étais fou. Je me précipitai dans la rue et je courus sans m'arrêter, sans regarder derrière moi.

Je passai une nuit horrible. Et le lendemain, quand il me fallut aller chez mon père, écouter les projets qu'il formait pour mon bonheur, dîner avec lui chez M^{me} Lecomte, je souffris des tortures auprès desquelles la mort sur l'échafaud n'est rien.

J'ignorais tout. Les journaux n'avaient pas encore parlé du crime de la rue de l'Arbalète. Je pensais à l'affreuse situation où devait se trouver Marie. Je ne savais pas qu'on l'avait tuée. Ce cadavre, je l'avais sans cesse devant les yeux et je me disais que je serais un lâche si je ne venais pas en aide à une malheureuse femme qu'on allait peut-être accuser injustement. C'était déjà bien assez d'être un meurtrier.

Je n'aurais pas osé rentrer en plein jour dans cette maison maudite, mais quand je me retrouvai seul chez moi, après avoir quitté mon pauvre père et la jeune fille que j'aimais, je rassemblai mon courage et j'allai rue de l'Arbalète.

J'avais pris sur moi une carte d'agent, une carte qui portait le nom de Lecoq. Je m'étais dit qu'elle pourrait me servir. J'en étais déjà à préparer des ruses comme un assassin de profession.

J'arrivai au pavillon. La nuit m'enhardissait. J'entrai, mais je n'osai pas pénétrer dans la salle à manger. J'ouvris la porte du salon. Le salon était vide. J'appelai Marie... vous savez le reste.

— Ah ! s'écria M. Lecoq en serrant son fils dans ses bras, pourquoi as-tu caché la vérité ? Pas un juré n'aurait eu le cœur de te condamner.

— La vérité ! murmura le fiancé de M^{lle} Lecomte, je l'aie eue dix fois sur les lèvres. Tiens ! à l'audience, lorsqu'une dernière fois le président m'a adjuré de ne pas me perdre... j'allais parler... mais Thérèse était là... Il aurait fallu avouer devant elle que j'avais aimé une femme indigne et que je continuais à aller chez cette femme. Si j'avais dit, et pourtant c'était vrai, si j'avais dit que tout était fini entre elle et moi, Thérèse aurait cru que je mentais. J'ai préféré mourir.

— Pauvre enfant ! sanglota le vieillard. Ah ! tu te trompais, elle t'aurait pardonné... mais elle te pardonnera... elle sait tout maintenant... Elle aussi, ils ont voulu la tuer.

— La tuer ! s'écria le condamné.

— Oui... reprit le père de Louis, plus tard, je te dirai ce qui s'est passé... quand ce misérable Tolbiac sera arrêté... et il va l'être. Remercie dès à présent le généreux ami qui m'a permis de te voir et auquel je devrai de te sauver...

— Ne me remerciez pas, dit le chef de la sûreté. Je n'ai fait que mon devoir... Et d'ailleurs les moments sont précieux... il faut que vos allégations soient vérifiées... qu'elles le soient promptement...

Et, s'adressant au père de Louis, il ajouta d'un ton bref :

— Venez, mon cher Lecoq.

Le vieux policier avait le caractère assez fortement trempé pour obéir à la nécessité qui le contraignait d'abréger ses effusions paternelles, et l'esprit assez ouvert pour comprendre que son fils ne serait pas sauvé tant que Tolbiac ne serait pas pris.

Quand les deux amis se retrouvèrent sur la triste esplanade qui s'étend devant la prison, le père de Louis dit d'une voix étranglée par l'émotion.

— Eh bien ! doutez-vous encore qu'il soit innocent ?

— Je crois qu’il n’a pas assassiné l’Anglaise, répondit évasivement l’officier de paix.

— Et c’est pour avoir assassiné l’Anglaise qu’il a été condamné. L’homicide qu’il a commis aurait été puni de quelques mois de prison. Louis a été provoqué. Il a tué sans avoir eu l’intention de donner la mort.

— Il l’affirme, et je suis convaincu qu’il ne ment pas. Mais pour que je fasse partager cette conviction à ceux qui peuvent empêcher que la justice ait son cours, il me faut des preuves indiscutables.

— Je vous ai demandé des agents pour arrêter Tolbiac. Je sais où le prendre. Je les conduirai moi-même. Vous allez appeler au parquet du procureur général M^{lle} Lecomte, Cambremer et sa fille. Piédouche est là, tout prêt à déposer. Quand vous tiendrez Tolbiac et sa maîtresse, l’enquête sera bientôt faite.

— Et vous croyez que cela suffira ? Vous croyez qu’en prouvant que les meuniers du moulin de l’Yvette ont tenté d’assassiner un colporteur, une jeune fille et une enfant, vous établirez que votre fils est innocent ? Vous oubliez que ces gens-là se défendront, que Tolbiac niera tout, que vous et Piédouche, vous êtes suspects, et que des magistrats ne se paient pas d’histoires romanesques.

Vous oubliez surtout, mon pauvre ami, que le temps vous manquera.

— Le temps ! Je n’ai besoin que de quelques jours pour démontrer jusqu’à l’évidence la culpabilité de ce scélérat.

— Je vous y aiderai de toutes mes forces, car votre fils vient sans s’en douter de me convaincre que vous ne vous trompez pas.

Il a dit que le persécuteur de Marie Fassitt s’appelait Dermott, et nous savons à la préfecture que Dermott est le véritable nom de Tolbiac.

— Que vous faut-il de plus ?

— Il me faudrait une semaine et nous n’avons que quinze heures.

— Quinze heures !

— Mon cher Lecoq, vous êtes un homme, et il vaut mieux vous dire les choses comme elles sont. Je viens d’être avisé que l’exécution aura lieu demain matin.

— Demain ! c’est impossible ! Le pourvoi en cassation a été rejeté seulement hier ! murmura le vieillard qui chancelait comme un homme ivre.

— Le rejet du recours en grâce était décidé d’avance. Le crime a eu trop de retentissement. Le condamné est dans une situation sociale trop élevée pour qu’on use d’indulgence. On veut en finir vite.

— Et vous laisseriez commettre cet assassinat ! vous, mon vieux camarade, vous qui savez maintenant toute la vérité !

— Écoutez-moi, Lecoq, dit le chef de la sûreté, qui était fort ému. Je vous jure que si cela dépendait de moi, l’exécution serait contremandée à l’instant même. Mais vous connaissez la mécanique administrative, et vous savez combien il est difficile de faire rapporter un ordre régulièrement donné. Je vais m’y employer avec ardeur. Je vais courir au parquet, au ministère. Je dirai ce que je viens d’entendre, et j’insisterai de tout mon pouvoir pour qu’on accorde un sursis.

— Ce soir, vous aurez le vrai coupable.

— Je le souhaite, et je vais vous aider à l’arrêter. Nous allons passer à la préfecture. Je vous donnerai mes meilleurs agents et vous emmènerez Piédouche. Tâchez de saisir Tolbiac et surtout tâchez de retrouver le muet, car Tolbiac niera, tandis que si le muet le reconnaît et ne reconnaît pas votre fils, le sursis ne sera pas refusé. C’est le muet qu’il nous faut.

— Je l’aurai, dit M. Lecoq en se redressant par un effort suprême. Partons.

— Puissiez-vous réussir vite. Pour votre fils, les minutes sont des heures, et les heures sont des jours. Je vais plaider sa cause ici pendant que vous travaillerez pour lui là bas. Je vous attendrai dans mon cabinet toute la

nuît... c'est-à-dire jusqu'au moment où je serai obligé de venir à la
Roquette... un peu avant l'aube... et en cette saison le soleil se lève tôt.

— Dieu ne permettra pas qu'il éclaire le supplice d'un innocent, s'écria
M. Lecoq.

IX

La visite à la prison avait pris du temps, et il était quatre heures quand M. Lecoq monta dans le train, en compagnie de Piédouche et de six agents d'élite.

Ils étaient tous munis de commissions régulières et de lettres qui les autorisaient à requérir au besoin la force publique.

Le père de Louis avait le commandement de l'expédition et pleins pouvoirs pour agir comme il l'entendrait.

Il était calme en apparence et pourtant il avait la mort dans l'âme, car il lui restait si peu de temps pour sauver son fils, qu'il désespérait presque d'y réussir.

Et il ne se berçait pas d'illusions sur les chances de succès des démarches que le chef de la sûreté allait tenter.

Il savait que Louis était pris dans le terrible engrenage de ce mécanisme judiciaire qui ne s'arrête qu'après avoir broyé le condamné, et qu'on ne dresse pas l'échafaud pour le démonter.

Le temps n'est plus où quelquefois un cavalier fendait la foule en montrant une lettre du roi qui faisait grâce, où le bourreau prêt à frapper posait sa hache, où le patient courbé sur le billot se relevait aux acclamations du peuple.

Maintenant, on a tout, réglementé tout jusqu'à la clémence, et il n'est plus d'usage qu'elle se manifeste à ce moment suprême où le malheureux que

les hommes ont déclaré coupable ne compte plus que sur la miséricorde de Dieu.

M. Lecoq comprenait aussi que la capture de Tolbiac ne suffirait pas pour innocenter son fils et que le témoignage du muet serait seul efficace.

Où le trouver, ce muet providentiel que l'assassin avait fait disparaître ? Dans leur première campagne, ni Piédouche, ni son patron, n'avaient rien découvert qui pût les mettre sur la voie, et il était fort à craindre que Tolbiac ne se fût débarrassé du pauvre garçon par un de ces procédés violents qui lui étaient familiers.

Lecoq tremblait qu'il ne l'eût fait assassiner par les brigands du moulin de l'Yvette.

Cependant il espérait encore que le scélérat qui avait intérêt à le supprimer s'était contenté de l'emprisonner dans le château adossé à la forêt de Sequigny.

Ce château devait servir d'habitation au *detective* et à sa complice, la Disney. Ni Lecoq ni Piédouche n'avaient eu le temps de s'y présenter, et probablement il n'était pas très-facile d'y entrer, mais cette fois ils étaient en mesure de se faire ouvrir toutes les portes.

Le père de Louis avait combiné un plan qui consistait à tomber d'abord au moulin, à le visiter de fond en comble et à arrêter tous ceux qu'on y trouverait, à passer ensuite chez Atkins, qui ne tenterait pas de fuir ou de résister, puisqu'il était toujours ivre à partir de midi, et enfin à cerner le manoir aux deux tourelles et à y pénétrer de gré ou de force.

Tout cela pouvait se faire très-vite, et, d'après les indices que fourniraient ces diverses opérations, on se mettrait à la recherche du sourd-muet.

M. Lecoq décida aussi qu'on descendrait à la station d'Épinay-sur-Orge. Il ne se souciait pas de se montrer à Savigny, quoique dans son costume ni dans sa personne il ne restât plus trace d'Aristide Chalumet. Fouineux aurait pu se trouver sur son passage, et Fouineux l'inquiétait.

Le programme fut exécuté de point en point.

Le confluent des deux rivières se trouve presque égale distance des deux villages, plutôt même un peu plus près d'Épinay.

On déboucha bientôt dans le vallon sauvage au bout duquel les deux cours d'eau se réunissent et on prit aussitôt position pour empêcher les deux complices de Tolbiac de s'échapper.

Deux agents se postèrent à l'entrée du pont de pierre, deux occupèrent la passerelle, les deux autres suivirent leur chef.

Lecoq et Piédouche entrèrent alors dans le moulin dont la porte, comme toujours, était ouverte. Ces faux meuniers n'ayant chez eux ni blé, ni son, ni farine, ne craignaient pas d'être volés.

Piédouche reconnut la place où il avait dormi d'un sommeil fâcheusement interrompu. Il trouva sans peine l'entrée du réduit où le couple Chauffaille avait reçu Tolbiac, il reconnut les trappes qui donnaient accès dans le sous-sol, mais tous les brigands campés dans ce repaire avaient déguerpi.

Escortant son patron, il visita du haut en bas cette habitation bizarre qui n'avait certainement pas été construite pour loger des gens honnêtes.

Elle se composait de greniers et de caves ; les échelles y remplaçaient les escaliers, et en fait de fenêtres, il n'y avait qu'une lucarne percée tout en haut du toit.

On ne trouva personne dans le réduit, ni dans le galetas, ni dans la cave au vin, séjour habituel de Jacquot.

L'autre cave, celle où on avait déposé la veille les victimes de Tolbiac, était remplie jusqu'au niveau du soupirail d'une eau noire et dormante.

Les vannes d'aval étaient levées et l'écluse se trouvait à sec, mais le caveau n'avait pas pu se vider.

— C'est bien ça, dit Piédouche en montrant à son patron cette lugubre citerne. Je vois ce qui s'est passé comme si je m'étais trouvé là. Tolbiac est

venu à Paris ce matin pour causer avec le nabab de Bahour, et en partant il a laissé aux meuniers l'ordre de repêcher les cadavres qu'on devait jeter ce soir sur les rails du chemin de fer.

La preuve qu'ils ont dragué le fond du trou, c'est que voilà un crampon de fer qui pend au bout d'une corde.

En revenant, il a su que ses complices n'avaient pas trouvé de corps, il a compris que nous nous étions sauvés et il s'est bien douté que nous allions déposer une plainte. Alors il a filé, les Chauffaille et Jacquot en ont fait autant et ils ne remettront plus les pieds dans cette baraque où ils ont manqué leur coup.

— Je crois comme toi qu'il est inutile de rester ici, dit M. Lecoq. S'ils n'ont pas encore quitté le pays, ils sont au château.

Et, prenant son parti sans hésiter, il sortit du moulin, plaça un surveillant dans la salle basse, pour le cas assez improbable où les meuniers y reparaitraient, et se dirigea avec Piédouche vers le logis d'Atkins.

Les agents qu'il avait mis en faction aux abords de cette villa délabrée lui apprirent qu'ils n'avaient vu sortir ni entrer personne.

Les fenêtres étaient ouvertes, mais aucun bruit ne révélait que la maison fut habitée.

M. Lecoq y pénétra, persuadé que les locataires l'avaient évacuée et à sa grande surprise il vit au rez-de-chaussée le domestique aux cheveux roux, étendu sur le pavé et ronflant comme un orgue, à côté d'un chaudron où fumait, devant un feu d'enfer, une mixture alcoolique.

Au premier étage, Georges Atkins gisait ivre-mort, au milieu d'une forêt de bouteilles vides.

Évidemment, le maître et le valet n'étaient plus en état de décamper, et il suffisait de laisser un homme en observation devant la bauge de ces deux sangliers.

Ayant pris ses précautions de ce côté, M. Lecoq rassembla le reste de sa brigade et la conduisit tout droit au manoir qu'on apercevait sur le coteau.

Vue de loin, cette résidence avait assez bon air avec ses deux tourelles pointues. De près, ce n'était qu'uneasure entourée de hautes murailles et d'assez maigres arbres. En dépit de leur apparence féodale, les deux tours étaient des pigeonniers.

La forêt commençait à cent pas du mur et les habitations les plus voisines étaient à mille mètres de ce simulacre de château.

— Si Tolbiac a élu domicile dans ces parages, se dit M. Lecoq, c'est évidemment ici qu'il doit se cacher.

Et il allait sonner à la grille, lorsqu'il s'aperçut qu'elle était entr'ouverte. Il la poussa et il vit que la loge du portier était vide. Il entra, et, au bout d'une petite cour où l'herbe poussait entre les pavés, il trouva béante la porte de la maison.

Piédouche l'accompagnait. Les agents s'étaient divisés. L'un observait l'entrée. Les autres, convenablement espacés, surveillaient le mur d'enceinte.

C'était malheureusement une précaution inutile, car M. Lecoq reconnut bientôt que la maison était abandonnée. Il n'y trouva que les traces du départ récent et précipité de ceux qui l'occupaient : des malles ouvertes, des vêtements d'homme et de femme jetés çà et là, des papiers épars.

— Voilà des colis qui ressemblent à ceux qu'on a saisis dans le pavillon de la rue de l'Arbalète, grommela Piédouche.

— Et voilà une enveloppe de lettre qui porte pour adresse : Harry Dermott, au château de Sequigny, s'écria le père Lecoq. Dermott, c'est Tolbiac.

Ainsi, nous avons mis la main sur le nid, mais les oiseaux sont envolés.

— Ils ne peuvent pas être loin. Tolbiac a eu à peine le temps de revenir de Paris, et de s'entendre avec les brigands du moulin.

— C'est vrai. Mais il a pu prendre un train pour Orléans, et le diable sait où il est maintenant. Il faudrait faire donner un coup de télégraphe sur toutes les lignes.

— Non, dit le vieillard d'une voix entrecoupée, ce serait inutile... il est sept heures... et demain au petit jour... c'est le muet qu'il me faut... Tolbiac l'a-t-il emmené ?... et s'il l'a laissé dans le pays, comment le retrouver ?

Le malheureux père se laissa tomber sur un fauteuil, prit sa tête à deux mains, et resta plongé dans des réflexions que Piédouche n'osa pas troubler.

Tout à coup il se redressa.

— Pars, dit-il à son fidèle auxiliaire. Va conter au chef de la sûreté ce que tu as vu. Dis-lui que j'ai des preuves contre Tolbiac..... Montre-lui cette adresse... parle-lui de la fuite de ce scélérat... de la disparition des meuniers... mens s'il le faut ; jure-lui que je suis sur la trace du muet et supplie-le d'obtenir un sursis de vingt-quatre heures... j'ai une idée... une inspiration du bon Dieu... si on m'accorde un jour et une nuit, je suis sûr de sauver mon fils.

Piédouche crut que M. Lecoq devenait fou, mais ce n'était pas le moment de lui faire des observations, et il répondit :

— Je pars et, soyez tranquille, patron, si je n'obtiens pas le sursis, ça ne sera pas de ma faute. Il est bien tard pour décommander l'exécution... mais, c'est égal... Quand ils sauront ce que je vais leur apprendre, il faudrait qu'ils n'eussent pas de cœur pour refuser.

Son chef le laissa partir sans lui dire un mot de plus. Il savait qu'il pouvait se fier à son intelligence et à son dévouement.

M. Lecoq ne s'attarda point au castel. Il lui était venu une idée et il voulait agir sans perdre une minute.

Il appela un des agents, et avec lui il acheva de visiter l'habitation évacuée tout récemment par Tolbiac. Cette inspection lui donna la certitude que ce misérable et sa complice n'étaient plus là, mais qu'ils y avaient séjourné.

Il eût été inutile de les y attendre. M. Lecoq y laissa pourtant un de ses hommes, et il ordonna aux trois autres de le suivre.

Le vieillard prit un chemin qui conduit à Morsang, le village le plus voisin.

Il marchait rapidement, gesticulant et se parlant à lui-même, à la grande stupéfaction de ses soldats qui commençaient, eux aussi, à se demander si leur général n'avait pas perdu l'esprit.

Ce fut bien autre chose, quand, à trois cents pas du manoir, ils virent M. Lecoq s'arrêter brusquement, regarder avec attention du côté de la rivière et, tout à coup, sautant hors du chemin, descendre à grandes enjambées vers la prairie.

Ils le suivirent, pour l'acquit de leur conscience, et ils reconnurent bientôt qu'il courait pour rejoindre un prêtre qui suivait, en lisant son bréviaire, la berge de l'Orge.

M. Lecoq rattrapa ce prêtre au moment où il allait traverser le pont, et l'aborda par ces mots :

— Au nom du ciel, monsieur le curé, dites-moi si ce n'est pas vous que j'ai vu hier entrer là-bas dans cette cabane avec un garçon qui vous attendait au bord de l'eau.

— En effet, monsieur, c'est moi, répondit l'ecclésiastique, tout surpris de ce début. Puis-je savoir...

— La vie de mon fils dépend de la réponse que vous allez me faire. Quel est ce jeune homme ?

Le prêtre hésita un instant et dit avec un certain embarras :

— Un pauvre sourd-muet que j'ai entrepris d'instruire, et qui vient chaque jour prendre avec moi des leçons d'écriture.

M. Lecoq faillit s'évanouir de joie, et il eut à peine la force d'articuler ces mots :

— Il habite ce château, n'est-ce pas ?... ce château qui touche à la forêt ?

— Il l'habitait. Les étrangers qui l'avaient loué pour la saison sont partis aujourd'hui.

— Et... ils l'ont emmené ? demanda le vieillard avec angoisse.

— Non, monsieur. Ils sont allés à Paris, je crois, et il doit les rejoindre ce soir. Viendriez-vous de leur part ?

— Non, non... Il doit les rejoindre, dites-vous ?

— Il m'a appris ce matin que ses maîtres lui avaient commandé de se rendre à la tombée de la nuit chez un de leurs compatriotes qui occupe cette maison que vous voyez près du moulin... Ce sont des Anglais.

— Et lui aussi est anglais, sans doute ?

— Le pauvre enfant n'en sait rien lui-même. Il a été amené en France l'an dernier par un monsieur Dermott... le locataire du château... et il se souvient très-vaguement de ses premières années. Il a dû être abandonné autrefois par ses parents, et l'Anglais qui l'a recueilli n'a pu rien lui dire sur son passé, car il n'y a pas quatre mois que ce garçon ne savait encore ni écrire, ni parler par signes.

— Et grâce à vous, monsieur le curé, demanda en tremblant le père du condamné, il sait tout cela maintenant ?

— Oui, il a fait des progrès étonnants... d'autant plus étonnants qu'il était forcé de se cacher pour apprendre. Figurez-vous, monsieur, que son maître exigeait qu'il vécût dans l'ignorance la plus absolue. Tout le monde ne peut pas parler le langage des sourds-muets. Moi, je le parle. Par goût et par devoir, j'ai étudié les procédés de l'abbé de l'Épée, et je cause avec ces infortunés aussi facilement que si j'étais professeur à l'Institut du faubourg Saint-Jacques.

Cet Anglais, au contraire, semble avoir pris à tâche d'empêcher que son protégé suppléât à son infirmité par cet art admirable qu'un philanthrope a

inventé pour rendre la parole à ceux que Dieu en a privés.

— Comment a-t-il donc pu lui donner l'ordre de venir le soir chez Atkins ?

— En effet, l'étranger qui demeure en face du moulin s'appelle Atkins. Vous savez cela ?

— Et bien d'autres choses encore.

— Oh ! c'est très-simple. M. Dermott lui a montré de là-haut la maison de M. Atkins, et il a levé neuf doigts. Le muet a deviné sans peine qu'on lui commandait de venir à neuf heures.

Mais... pardonnez-moi, monsieur, si, à mon tour, je vous interroge... Pourquoi me demandez-vous tous ces renseignements ?

— Pourquoi ? s'écria M. Lecoq. Parce qu'il s'agit de sauver un condamné à mort qui est innocent. Il n'est pas, monsieur le curé, que vous n'ayez entendu parler de l'affaire de la rue de l'Arbalète ?

— Je ne reçois pas de journaux, dit le prêtre ; cependant, j'ai lu cet hiver le récit d'un crime abominable.

— Et vous n'avez pas été frappé d'une circonstance étrange... la coopération à ce crime d'un muet qui a disparu peu de jours après avoir été arrêté.

— Pardonnez-moi... Je me suis étonné, comme tout le monde, de cet incident ; et je vous avoue même qu'il m'était venu des doutes sur la culpabilité du malheureux jeune homme qu'on accusait...

— Ce jeune homme, c'est mon fils.

— Votre fils !

— Oui, vous pouvez lui rendre la vie, et ce qui vaut mieux que la vie, l'honneur.

— Moi !

— Vous, monsieur le curé, vous seul... Je suis venu ici poussé par l'amour paternel et soutenu par une conviction... L'assassin, c'est cet Anglais du château... la femme qu'il traîne avec lui est sa complice... Je vous expliquerai tout... plus tard... quand j'en aurai fini avec le bourreau... le bourreau qui attend... Mon fils sera exécuté demain matin si je ne livre pas le coupable cette nuit. Le coupable, c'est Tolbiac... je veux dire Dermott... Pardonnez-moi, je perds la tête. Le muet qui portait le cadavre dans une malle, c'est le muet que vous avez instruit...

— Vous me rappelez qu'à l'époque où le crime fut commis, au mois de janvier, M. Dermott avait déjà loué le château ; il y venait rarement, mais il y avait logé le muet. L'autre Anglais, Atkins, était arrivé avant lui dans le pays, tout d'un coup. Quelque temps après le jour de l'an, ce muet ne se montra plus. Je ne le connaissais alors que de vue. Après une quinzaine de jours d'absence, il reparut. C'est alors que je gagnai sa confiance et que je commençai à lui apprendre à lire, à écrire...

— Et vous ne lui avez jamais demandé ce qui lui était arrivé à Paris ?

— Pardon ; seulement, il n'a pas pu m'expliquer clairement ce qu'il avait fait. J'ai compris qu'on l'avait mis en prison et qu'ensuite on l'avait relâché, son maître l'ayant réclamé.

— Dieu soit loué ! Louis ne mourra pas sur l'échafaud, murmura M. Lecoq.

Et revenant aussitôt à cette rapide enquête, du succès de laquelle dépendait le salut de son fils :

— Vous êtes sûr que le muet viendra ici ce soir, demanda-t-il vivement.

— J'en suis sûr, répondit le prêtre. Il a pour son maître un respect presque superstitieux.

— Dites plutôt qu'il le craint.

— C'est possible. Ce Dermott est un homme impérieux et dur qui inspire à tout le monde une certaine terreur. Le pauvre garçon lui a toujours obéi sans réplique. Ainsi, tantôt, il est accouru à cette cabane de berger, où nous nous

rencontrons chaque jour, et il m'a fait ses adieux en pleurant. Il m'a dit que son maître l'emmenait en Angleterre... qu'il partait cette nuit...

— Et où est-il à cette heure ?

— Dans la forêt où il passe la moitié de sa vie à rêver. Ne pouvant communiquer avec les hommes, il parle aux oiseaux des bois... aux arbres. Je le chercherais, je ne le trouverais pas. Mais, à huit heures précises, il sera ici... et je suis venu l'attendre, car je veux l'embrasser avant son départ.

— À huit heures, murmura le vieillard qui pensait à la guillotine qu'on allait commencer à dresser dès minuit sur la place de la Roquette.

— Oh ! il sera exact. Je lui ai donné une montre en argent.

Cette conversation qui allait décider du sort du condamné se tenait à l'entrée du pont de pierre et le jour baissait rapidement.

Déjà le moulin de l'Yvette disparaissait presque sous le voile de brouillard qui montait lentement du fond de l'humide vallée où se réunissent les deux rivières.

Vivement éclairées par les lueurs du foyer où chauffaient des boissons incendiaires, les fenêtres de la maison d'Atkins étincelaient à travers la brume.

— Par où arrivera le muet ? demanda M. Lecoq.

— Par la prairie et par le pont, répondit le prêtre sans hésiter. C'est le chemin le plus direct pour descendre de la forêt.

À ce moment, le vieux policier vit venir à lui un de ses agents, celui qu'il avait laissé en faction près de la maison habitée par l'ivrogne.

Les autres, ceux qui l'avaient suivi au château, se tenaient à distance respectueuse pour ne pas troubler son colloque avec le curé.

M. Lecoq fit quelques pas en avant.

— Patron, lui dit la sentinelle, trois hommes et deux femmes sont entrés dans la cassine à l'Anglais.

— Trois hommes et deux femmes, répéta M. Lecoq. Leur signalement ?

— Il y a un monsieur et une dame, répondit l'agent. Les autres, ça me fait l'effet d'être le meunier, sa femelle et son garçon.

— Ils ne t'ont pas vu, quand ils sont entrés ?

— Pas de danger, patron. J'étais couché à plat ventre dans un carré de choux. On connaît son métier.

— Et ton camarade ?

— Il est caché dans le moulin, derrière les meules. Oh ! la souricière est bien tendue.

— Va te remettre en faction et siffle si tu vois un individu montrer le bout de son nez hors de la baraque de l'Anglais.

L'agent tourna les talons et disparut dans le brouillard.

M. Lecoq revint vivement au prêtre qui assistait à ces manœuvres avec une stupéfaction visible.

— Monsieur le curé, lui dit-il d'une voix émue, je vous demande de me rendre mon fils.

— Moi ! balbutia le bon ecclésiastique, mais je ne puis rien...

— Vous pouvez tout... et je veux que vous sachiez tout... Je cherche l'assassin de la femme qu'on a tuée rue de l'Arbalète... Ces hommes qui m'accompagnent sont des agents.

Le prêtre fit un haut-le-corps. Évidemment, il lui répugnait de coopérer à une œuvre de police.

— Je vous en supplie, écoutez-moi jusqu'au bout, reprit M. Lecoq. C'est un père qui vous parle. Mon fils va périr injustement. Voilà quatre mois que je travaille à le sauver. On a entendu mes prières... On a mis à ma disposition des auxiliaires... et Dieu a permis que je trouvasse enfin le vrai coupable... Si je ne vous avais pas rencontré, j'aurais perdu tout espoir... car, demain matin, la tête du condamné tombera...

— Demain matin !

— Oui, et pour que j'obtienne un sursis, il faut que je livre cette nuit à la justice tous ces scélérats... les Anglais et les gens du moulin... Il faut surtout que je lui amène le muet... les assassins vont être pris, puisqu'ils sont là... dans cette maison qui est gardée à vue... et le muet va venir... vous m'aidez à l'interroger...

— Oh ! de grand cœur.

— Je suis obligé de vous demander plus encore. Mon témoignage serait suspect. Le témoignage du muet serait insuffisant. On ne récusera pas le vôtre. Vous êtes prêtre, vous connaissez parfaitement ce pays...

— Il y a vingt ans que je suis curé de la paroisse de...

— Vous connaissez ce misérable Dermott, sa digne compagne, son complice Atkins et les bandits qu'il soudoie, ce meunier et sa femme... vous saurez faire parler le muet. Vous attesterez qu'il ne joue pas une comédie... on vous croira, ne fût-ce que par respect pour votre saint ministère...

Je vous demande de m'accompagner.

— À Paris ? s'écria le prêtre tout effrayé.

— Oui, à Paris... ce soir... dès que je tiendrai le muet...

— Mais songez donc, monsieur, que depuis bien des années je n'ai pas perdu de vue le clocher de Morsang... que mes paroissiens ont besoin de moi.

— Il a besoin de vous aussi l'innocent qui va mourir. Vous ne me refuserez pas... Vous ne pouvez pas me refuser...

— Mais... c'est que le dernier train passe à Savigny à neuf heures dix... et je voudrais du moins retourner à Morsang pour prévenir mon vicaire que je vais m'absenter.

— Je m'en charge. Un de mes agents ira l'avertir, dès que nous aurons terminé ici. Nous allons attendre le muet sur ce pont. Dès qu'il paraîtra, vous lui expliquerez ce qu'on attend de lui, je commanderai à mes hommes d'arrêter tout ce qui se trouvera dans la maison de l'Anglais... Trente minutes après nous serons à Savigny... à minuit nous serons dans le cabinet du chef de la sûreté... à minuit il sera temps encore...

Avancez, vous autres, cria M. Lecoq en s'adressant à ses hommes qui se tenaient discrètement à l'écart.

Le gibier est remisé, leur dit-il. Le numéro 66 vient de les voir tous entrer dans la baraque, et il monte la garde pour les empêcher de sortir. Ils sont sept, cinq hommes et deux femmes, dont une vaut un homme ; vous êtes trois et vos deux camarades vont vous aider. D'ailleurs, l'Anglais et son domestique sont ivres-morts. Tolbiac et le meunier se défendront probablement. Les balles et les coups de couteau ne vous font pas peur. Il faut que vous les preniez vivants et que l'affaire soit vite faite.

Allez !

Les braves gens marchèrent sans dire un mot, avec ce courage froid qui est plus rare que la bravoure du champ de bataille.

Chacun d'eux savait qu'il allait risquer sa vie sans espoir de récompense, sans gloire, pour faire son devoir, et pas un de ces héros obscurs ne broncha.

— Je vous rejoindrai tout à l'heure, ajouta simplement le chef.

L'escouade n'était qu'à vingt pas du pont, lorsque le prêtre dit à demi-voix :

— Voici le muet.

M. Lecoq se retourna vivement et vit une forme humaine qui se mouvait dans la brume du pré.

Le pauvre garçon que Tolbiac avait compromis semblait hésiter à avancer.

Le curé alla à lui, le prit par la main et l'amena sur le pont.

Le vieillard tressaillit en se trouvant face à face avec l'homme qui tenait dans ses mains la vie du condamné.

Il aurait voulu l'interroger sans perdre une minute, mais il faisait noir, et on n'a pas encore trouvé le moyen de causer dans l'obscurité avec un sourd-muet.

— Allons au moulin, dit-il au prêtre. J'ai sur moi des allumettes et une bougie. Pendant que les agents empoigneront tous ces coquins, je questionnerai, par votre intermédiaire, ce brave garçon.

Le bon ecclésiastique avait pris son parti de l'aventure, et il était résigné à se laisser conduire partout où ce père désolé voudrait le mener.

Il mit le bras du muet sous le sien et il marcha derrière M. Lecoq.

Les fenêtres du rez-de-chaussée de la maison d'Atkins brillaient dans les ténèbres et il semblait que la lumière qui les éclairait fût devenue plus vive.

Tout à coup un long jet de flamme sortit d'une de ces fenêtres et monta vers le ciel, illuminant d'une clarté sinistre la mesure qui abritait depuis quelques instants les assassins de Marie Fassitt.

— Le feu s'écria M. Lecoq. Ce misérable ivrogne a mis le feu à sa tanière. Tolbiac va nous échapper... courons... Je veux l'empêcher de fuir...

Et il se lança, suivi par le prêtre qui n'eut pas besoin de faire violence à son élève pour l'entraîner.

L'incendie avait fait en quelques instants de terribles progrès. Cette baraque vermoulue flambait comme un amas de copeaux. Le feu ayant pris dans la salle basse où le domestique aux cheveux roux entretenait un brasier pour

cuisiner ses boissons incandescentes, les flammes rongeaient déjà le plancher du premier étage et se ruaient avec furie dans l'escalier.

— Patron, dit un des agents, nous n'aurons personne à ramener ce soir. La maison n'a qu'une sortie et le feu la bouche. À moins qu'ils ne se décident à sauter de là-haut, ils vont tous être grillés comme des saucisses.

— Il faut les sauver à tout prix, s'écria le père Lecoq.

D'effroyables hurlements lui répondirent : les femmes, en essayant de descendre, avaient rencontré une muraille de feu.

Les fenêtres de la chambre où gisait privé de sentiment l'ignoble Atkins s'ouvrirent avec fracas ; à l'une se montrèrent Chauffaille et le garçon meunier, tandis qu'à l'autre apparaissait Tolbiac.

À la lueur de l'incendie, le scélérat aperçut les agents postés dans le jardin, et il poussa un cri de rage.

— Sautez, lui dit à haute voix le chef de l'expédition. Mes hommes vous recevront dans leurs bras.

— Ah ! ah ! c'est donc toi, vieille canaille, vociféra l'assassin de Marie Fassitt. Mon compte est réglé, mais ton fils sera guillotiné demain matin et tu vas crever avant lui.

Un coup de revolver appuya cet horrible propos et une balle effleura l'épaule de M. Lecoq.

— Garez-vous, patron, dit vivement un des agents. Si vous vous faisiez tuer ici, ça n'avancerait pas les affaires de votre garçon.

Ces mots rappelèrent fort à propos au père de Louis que les instants du condamné étaient comptés. Il s'abrita derrière un poirier et il tira sa montre.

— Huit heures et demie, s'écria-t-il éperdu. Venez, monsieur le curé. Nous avons à peine le temps d'arriver à Savigny pour le passage du train. Venez, je vous en supplie.

Le prêtre ne demandait pas mieux que de partir, car l'affreux spectacle auquel il assistait lui déchirait le cœur.

Il lui en coûtait pourtant de s'éloigner de ces agonies sans appeler la miséricorde divine sur les malheureux que le feu dévorait déjà, et M. Lecoq aurait eu de la peine à l'entraîner ; mais au moment où un des agents venait de tomber sous un second coup de feu, le plancher du premier étage s'effondra avec un fracas épouvantable et disparut dans un tourbillon de flamme et de fumée.

— Courage, mes enfants, cria M. Lecoq, tâchez de les retirer vivants. Moi, je vais sauver mon fils.

Cette fois, le curé ne résista plus.

Le muet se laissait conduire et semblait médiocrement ému de ce qu'il venait de voir.

M. Lecoq haletait d'impatience et d'espoir. Enfin, il ramenait la preuve vivante de l'innocence de son fils. Une heure encore, et il allait entrer dans le cabinet du chef de la sûreté. Louis était sauvé.

Le malheureux père comptait sans la fatalité.

Quand les trois piétons arrivèrent à la station, tout essoufflés, le train était parti depuis cinq minutes.

Minuit venait de sonner à l'horloge de la prison.

La nuit était sombre, le ciel était noir, et sur la place où on coupe les têtes, des formes humaines s'agitaient dans l'ombre autour de quelques lanternes posées sur le pavé.

Les sergents de ville barraient déjà les rues qui aboutissent à la place de la Roquette, et les rôdeurs de nuit commençaient à s'amasser derrière ce mur vivant.

Les précautions prises leur avaient appris qu'une exécution se préparait et qu'à l'aube un condamné allait mourir.

Et quel condamné ! L'assassin de la rue de l'Arbalète, le fameux Lecoq, dont le procès récent passionnait encore tout Paris ; le jeune et beau fiancé d'une jeune fille du meilleur monde, un riche, un monsieur !

C'était là un spectacle que les amateurs de supplices n'ont pas souvent l'occasion de s'offrir.

Il y en avait qui étaient déjà venus la veille, quelques heures après le rejet du pourvoi en cassation.

Ils espéraient qu'on ne les ferait pas trop attendre et leur instinct les avait bien servis.

Ils savaient du reste qu'ils ne pourraient pas approcher de l'échafaud, qu'ils ne verraient rien, si ce n'est le feuillage des arbres du quinconce, et peut-être le couteau suspendu entre les deux montants de la guillotine.

Mais c'est quelque chose que d'assister de loin à l'agonie d'un patient, de deviner au mouvement qui se produit parmi les privilégiés que la victime s'approche, d'entendre cette rumeur sourde qui suit la chute de la hache.

D'autres chercheurs d'émotions malsaines ambitionnaient d'être mieux placés.

Dans les restaurants où on soupe, de joyeux compagnons et de rieuses créatures se hâtaient de vider leurs verres pour arriver à temps.

La basse galanterie et les viveurs interlopes tenaient à ne pas manquer la fête, et se jetaient dans des fiacres qui les charriaient vers le sanglant théâtre où la représentation commence au petit jour.

Ceux-là espéraient trouver des fenêtres à louer ; mais elles sont rares les fenêtres qui ont vue sur la place, et n'en a pas qui veut.

Cependant un petit groupe de favorisés, des journalistes, des littérateurs en quête d'impressions, des curieux du monde des cercles, des étrangers excentriques et aussi des amis et des protégés de la préfecture de police, se pressaient autour du sinistre pavé où les suppliciés font leurs derniers pas.

Ils parlaient à voix basse, comme on parle dans la chambre d'un mourant, et ils suivaient avec une curiosité morne les évolutions de quelques ouvriers occupés à un travail étrange.

Ces hommes tiraient d'un grand fourgon couvert des pièces de bois, des paniers, et des coffres.

Ils avaient achevé d'établir sur des traverses posées en croix un plancher quadrangulaire, et ils étaient occupés à planter parallèlement sur cette étroite plate-forme deux poteaux peints en rouge brun.

L'un d'eux tenait à la main un fanal dont il dirigeait la lumière sur les jointures de ce bizarre échafaudage.

Les autres ajustaient des mortaises, tournaient des vis, assujettissaient des boulons.

Tout cela se faisait rapidement et silencieusement.

À peine entendait-on de temps à autre le bruit d'un coup de marteau donné avec précaution.

Bientôt l'édifice de bois prit un aspect hideux. Les montants dressés et rassemblés au sommet par une poutre transversale figuraient un gibet.

Puis, quand ils furent bien d'aplomb et que l'homme qui dirigeait la besogne eut examiné les rainures de cuivre creusées sur leur face intérieure,

un de ses auxiliaires, convenablement vêtu, tira d'une caisse plate une lame triangulaire emmanchée dans une haute et lourde plaque de plomb et l'encastra entre les deux poteaux.

C'était le couteau. Les travailleurs de la mort y attachèrent une corde, le hissèrent et l'abaissèrent à plusieurs reprises pour s'assurer qu'il jouait facilement, et enfin le montèrent pour le laisser accroché à un ressort, qui le maintint suspendu.

On adapta à la base des supports deux planches mobiles échancrées au centre, de façon à présenter deux demi-lunes destinées à se joindre ; on établit en avant de cet appareil une sorte de tablette étroite et longue contre laquelle on plaça debout une bascule fixée par des crochets. On apporta un long panier en osier, on le plaça à droite de la bascule et on leva le couvercle. On glissa sous la tablette un récipient de cuivre rouge étamé en dedans. On y versa un peu de son.

C'était fait. Le condamné pouvait venir.

Perfectionnée, débarrassée de l'escalier et des balustrades, rapetissée, réduite à sa plus simple expression, la guillotine avait l'air de se cacher.

N'eussent été les grands bras rouges et le triangle d'acier, elle ressemblait assez à une machine à coudre.

Et l'exécuteur ressemblait au premier rentier venu, et ses aides ressemblaient à d'honnêtes employés, et la voiture qui attendait le corps du supplicié ressemblait à une voiture de glacier ou de marchand de comestibles.

On a supprimé l'effrayant appareil des supplices d'autrefois ; on tue bourgeoisement. C'est plus sûr et c'est plus laid.

Le groupe des spectateurs s'était grossi de quelques retardataires arrivés pendant les préparatifs.

Les sergents de ville formaient déjà la haie, bordant des deux côtés le pavé qui va de la grande porte de la Roquette au seuil de l'éternité.

La gendarmerie à cheval venait d'arriver et prenait position sur la chaussée.

Piédouche et Pigache causaient à l'écart, appuyés contre le fourgon peint en vert qui allait emporter au *Champ de navets* les restes sanglants de Louis Lecoq.

Pigache avait fait à Savigny un voyage inutile et même malencontreux. Incomplètement renseigné et réduit aux seules ressources de son intelligence, il n'avait fait que de mauvaise besogne, car son apparition dans le pays avait eu pour conséquence de décider le couple Chauffaille à déguerpir. Jacquot, qui rôdait aux environs du moulin, avait flairé un espion et était allé avertir les bandits qu'il servait.

Chez Atkins et au château de Sequigny, Pigache s'était fourvoyé aussi, et, désespérant de réussir, il était revenu à la préfecture où il n'avait eu garde de se vanter de son expédition.

Il ignorait encore que, depuis quelques heures, son chef favorisait les tentatives suprêmes d'un père désespéré.

Piédouche, lui, avait suivi à la lettre les instructions de M. Lecoq. Il était allé à la *sûreté* en arrivant ; il avait raconté à qui de droit les premiers incidents de l'expédition, affirmé à l'officier de paix que le vieillard se faisait fort de compléter avant la nuit les preuves déjà recueillies, et supplié qu'on voulût bien remettre l'exécution de vingt-quatre heures.

On l'avait écouté avec attention et intérêt, mais il n'avait obtenu aucune assurance positive, et le soir, en causant avec les camarades, il avait appris que l'ordre fatal n'était pas rapporté.

Alors, consterné, navré, découragé, le pauvre agent était allé avec Pigache attendre M. Lecoq à la gare d'Orléans.

Le dernier train était arrivé et M. Lecoq ne s'y trouvait pas.

Piédouche courut à la Roquette et il y emmena Pigache. Il voulait se trouver sur le passage du condamné et lui jeter une parole amie, au risque de se faire chasser à tout jamais de la police.

Il y avait trois heures qu'il attendait, la mort dans l'âme, suivant avec angoisse les préparatifs de l'exécution et comptant les minutes.

La guillotine était dressée, un aide venait de laisser tomber le couteau et de le remonter pour s'assurer que l'affreux mécanisme fonctionnait bien. Le ciel blanchissait déjà. L'aube allait paraître.

— Rien, murmura Piédouche, ils n'auront rien trouvé, et dans quarante minutes tout sera fini.

— Qui sait ? dit Pigache pour consoler son ami. Le chef ne vient pas, et il devrait déjà être ici. C'est bon signe. Tant que nous ne le verrons pas et jusqu'à ce que l'abbé entre dans la prison, il y aura de l'espoir.

— De l'espoir ! dit amèrement Piédouche. Tiens ! regarde. M. Roch tire sa montre... il donne un ordre à son gendre... il parle au commissaire de service.

— Il lui dit que le patron est en retard. Je te répète que c'est bon signe.

— Le patron ! le voilà... Je le vois là-bas... je le reconnais à sa tournure... il rase le mur de la Roquette... il va entrer... et l'abbé est avec lui... c'est fini... le père Lecoq n'a plus de fils.

— Comment ça se fait-il qu'il vienne de ce côté-là ? grommela Pigache. Et puis, ce prêtre qui le suit, ce n'est pas l'aumônier... M. Crozes vient toujours en fiacre et son fiacre n'est pas là... Qu'est-ce que c'est aussi que les trois hommes qui sont avec eux ?

— Le greffier, le juge d'instruction peut-être qui vient pour demander au pauvre garçon s'il n'a pas de déclaration à faire.

— Je vois bien une cravate blanche, mais je n'en vois qu'une.

— Ils entrent... ils sont entrés...

C'était vrai. Un groupe conduit par le chef de la sûreté venait de pénétrer dans la prison.

L'exécuteur regarda encore une fois l'heure à sa montre, fit signe à ses aides et se dirigea avec eux vers la grande porte qui allait bientôt s'ouvrir à deux battants pour laisser passer le condamné et son funèbre cortège.

ÉPILOGUE

Ce jour-là, de très-bonne heure, une nouvelle extraordinaire, inouïe, se répandit dans Paris.

Pour la première fois depuis près de soixante ans, l'échafaud avait été démonté avant qu'il eût fait la sanglante besogne pour laquelle on l'avait dressé.

La foule qui attendait le patient avait été dispersée par les sergents de ville à l'heure même où l'exécution devait avoir lieu, et on disait qu'un sursis venait d'être accordé à Louis Lecoq.

Et le lendemain, on apprit que Dieu n'avait pas permis que la tête d'un innocent tombât.

On sut les détails de cette prodigieuse et émouvante histoire, la mort des coupables ensevelis sous les débris fumants de la maison d'Atkins, et la découverte providentielle du muet, et les héroïques efforts de ce père qui avait tant fait pour sauver son fils.

Et on se prit à plaindre la victime d'un funeste enchaînement de circonstances, à s'étonner que les magistrats et le jury eussent pu se tromper ainsi, comme si les hommes les plus probes et les plus éclairés n'étaient pas sujets à l'erreur.

Il s'en était fallu de bien peu que l'épouvantable sacrifice s'accomplît.

Le chef de la sûreté avait tout fait pour qu'il fût retardé d'un jour, car il penchait à croire que son vieil ami et le condamné disaient tous deux la vérité quand ils affirmaient, l'un que Tolbiac était l'assassin de Marie Fassitt, l'autre qu'il avait tué involontairement M. Lheureux.

Mais, faute de pouvoir produire d'autres preuves que des affirmations intéressées, le chef de la sûreté n'avait obtenu que des refus péremptoires.

L'affaire avait fait trop de bruit, Louis Lecoq était trop bien placé dans le monde. L'intérêt social exigeait que le châtiment fût exemplaire et immédiat.

Rebuté partout, sous prétexte qu'on ne produisait pas le seul témoin dont la déposition eût une sérieuse importance, le digne officier de paix s'était rabattu sur l'espoir que le père Lecoq ramènerait le muet dans la soirée et il s'était établi en permanence dans son cabinet, afin d'être prêt jusqu'au dernier moment à les recevoir.

Pendant ce temps-là, le vieillard passait par de terribles péripéties.

Il était arrivé à la gare avec le sourd-muet et le curé, précisément comme le train venait de partir, et ce train était le dernier. Les express ne s'arrêtent pas aux petites stations.

Il lui avait fallu courir à Savigny et chercher dans ce bourg endormi un cheval, une voiture et un conducteur.

La carriole de l'hôtelier du *Grand-Cerf* était en route, et on avait perdu cinquante minutes à réveiller les autres aubergistes.

À dix heures et demie on roulait enfin sur la route de Paris et, à minuit trois quarts, le char-à-bancs de louage s'arrêtait sur le quai de l'Horloge, à la porte de la préfecture.

Les explications furent courtes et décisives.

Le récit de la mort de Tolbiac et des incidents qui avaient précédé cette mort de forban, la déclaration écrite du muet qui sut fort bien tracer sur le papier

un résumé des faits, les attestations du prêtre, que son caractère plaçait au-dessus de tout soupçon, suffirent amplement à convaincre le chef de la sûreté.

Mais il fallait que cette conviction fût partagée par les personnages qui seuls avaient le pouvoir de suspendre l'exécution d'une décision prise.

Et il était une heure du matin.

Seul, le père Lecoq n'aurait pas pu accomplir ce tour de force, et il fallut tout le dévouement, toute l'activité, toute la persévérance du généreux chef pour empêcher qu'un crime légal ne fût commis cette nuit-là sur la place de la Roquette.

Il y parvint et un peu avant l'aube, alors que Louis Lecoq n'avait plus que quelques minutes à vivre, ses quatre défenseurs pénétraient dans sa prison avec un magistrat délégué par la plus haute des autorités judiciaires et muni de pleins pouvoirs pour accorder un sursis, s'il jugeait qu'il y eût lieu.

La cause était gagnée, et après vingt minutes de confrontation et d'interrogatoires, l'ordre arrivait à l'exécuteur de démonter l'échafaud.

Dès lors, le condamné avait la vie sauve, car on ne fait pas subir deux fois à un homme, fût-il coupable, les horribles angoisses des préliminaires du supplice.

L'enquête pourtant fut longue et, avant de réparer publiquement une erreur déplorable, la justice tint à être complètement éclairée.

Une commutation, une grâce pleine et entière n'auraient pas rendu l'honneur à Louis Lecoq. Ce qu'il voulait, c'était une réhabilitation accordée par le chef de l'État, motivée sur l'avis de la Cour, et rien n'est plus difficile à obtenir et plus rare.

Si le vrai coupable eût été vivant, on aurait pu le faire condamner, et casser, pour cause d'inconciliabilité, l'arrêt rendu contre Lecoq. Mais Tolbiac, ou plutôt Dermott, avait péri et avec lui tous ceux qui avaient trempé, même indirectement, dans le crime de la rue de l'Arbalète.

Il fallut donc que la vérité se fit jour par les témoignages qui, fort heureusement, ne manquèrent pas.

On reconstitua le passé de l'assassin et le passé de la victime. On établit clairement l'existence des liens qui les unissaient, les rapports de Tolbiac avec la femme de chambre, devenue Arabella Disney. On prouva qu'il avait intérêt à supprimer l'héritière qui refusait de l'épouser, et les deux autres nièces du major O'Sullivan, qu'il avait conclu un pacte avec l'ignoble Atkins pour lui assurer la succession et la partager avec lui, enfin que les brigands du moulin de l'Yvette étaient à sa solde et qu'il habitait par intermittences le manoir de Sequigny.

Et, pour achever de démontrer jusqu'à l'évidence que Louis Lecoq était innocent, le muet raconta par signes et par écrit son voyage à Paris dans la nuit du 13 janvier.

Tolbiac l'y avait amené à la brune, l'avait introduit secrètement dans le pavillon et enfermé dans la cave, d'où il l'avait tiré à deux heures du matin pour lui mettre une malle sur le dos.

La voiture qui attendait sur le boulevard d'Italie l'assassin et le cadavre, cette voiture qui avait servi ensuite à enlever le muet et plus tard Marthe Cambremer et Thérèse Lecomte, cette voiture qu'on trouva au château avec deux beaux et bons chevaux, était menée tantôt par l'abominable Chauffaille, tantôt par Jacquot, lequel même avait failli mourir du coup de bâton qu'un certain soir l'aiguilleur lui avait donné sur la tête.

Que pouvaient demander de plus des magistrats consciencieux ? Trois mois après cette lugubre nuit qui pour lui avait failli être la dernière, Louis Lecoq sortait de prison la tête haute.

Cette prolongation de captivité ne lui avait pas été trop dure. Son père venait le voir chaque jour, et, si M^{lle} Lecomte n'accompagnait pas le vieillard dans ses visites, c'est qu'elle était témoin dans l'affaire et que l'autorité judiciaire lui interdisait l'entrée de la cellule du condamné.

Mais il n'était pas défendu à M. Lecoq de dire à Louis que Thérèse l'aimait toujours et qu'elle lui avait pardonné une faute si cruellement expiée.

M^{me} Lecomte aussi avait pardonné, quoiqu'il lui en coûtât un peu de rendre ses bonnes grâces à un homme qui avait mis sa Thérèse à de si douloureuses épreuves.

La noble jeune fille héritait des millions du major. C'était une raison de plus pour qu'elle restât fidèle à ses engagements, mais c'était une raison aussi pour que Louis Lecoq lui rendît sa parole, car il était fier et il était pauvre, depuis que son père avait dépensé, en jouant au nabab, une grosse part de sa fortune.

Est-il besoin de dire que cette parole, M^{lle} Lecomte refusa de la reprendre, et que son fiancé était trop amoureux pour rester inflexible ?

Ils se marièrent à la fin de l'été, dans la vieille église de Boulogne, et ils partirent pour l'Italie, où M^{me} Lecomte alla bientôt les rejoindre.

M. Lecoq les avait bénis, mais il ne voulut point les suivre. Il reprit possession de son petit appartement du quai Conti, et il revint bien vite à ses chères habitudes.

Les bouquinistes du quai et les moineaux des Tuileries lui firent fête comme à un vieil ami qu'on revoit après une longue absence.

D'ailleurs les occupations ne lui manquèrent pas. Les jeunes mariés l'avaient prié en partant de chercher pour eux une belle terre en province.

Il l'a trouvée et il lui a fallu préparer le château pour recevoir ses chers enfants.

Il y a installé Piédouche en qualité de régisseur général. Les *gosses* iront au collège, et ils auront de bonnes dots ; mais les braconniers n'auront qu'à se bien tenir. L'ex-numéro 29 n'a pas oublié son ancien métier.

Pigache n'a pas voulu quitter Paris, et il reste à la sûreté ; mais il mourra certainement dans l'aisance, car Louis Lecoq lui a assuré une bonne rente.

Le muet est entré à l'Institut du faubourg Saint-Jacques et il y deviendra professeur.

Il n'est pas jusqu'au couple Galoupiat qui n'ait été comblé de bienfaits. Les braves charbonniers ont vendu leur fonds et ils sont retournés en Auvergne où ils arrondissent tous les jours le bien de la tante Couvignon.

Cambremer n'est plus aiguilleur. Marthe a reçu de sa cousine un titre de cinquante mille francs de rente et, au retour des époux, elle et son père habiteront avec eux.

Ce retour se fait un peu attendre. Thérèse et Louis ont passé l'hiver à Sorrente et l'été sur les bords du lac de Côme. Ils ont déjà une petite fille qui leur ressemble à tous les deux, et leur bonheur est sans nuages.

Leur émouvante histoire finira comme un conte de fées.

FIN

TABLE

Première Partie

M. Lecoq se dérobe

		pages
Chapitre	<u>I</u>	1
—	<u>II</u>	21
—	<u>III</u>	41
—	<u>IV</u>	71
—	<u>V</u>	101
—	<u>VI</u>	137
—	<u>VII</u>	167
—	<u>VIII</u>	203
—	<u>IX</u>	235
—	<u>X</u>	277
—	<u>XI</u>	301

—	XII	309
---	---------------------	-----

[Deuxième Partie](#)
M. Lecoq agit

		pages
Chapitre	I	1
—	II	37
—	III	109
—	IV	151
—	V	215
—	VI	255
—	VII	283
—	VIII	329
—	IX	359
—	X	379
Épilogue		385

-
1. [↑](#) Cadavres.
 2. [↑](#) Voiture.
 3. [↑](#) Chemins de fer.
 4. [↑](#) Colporteur.
 5. [↑](#) L'eau.